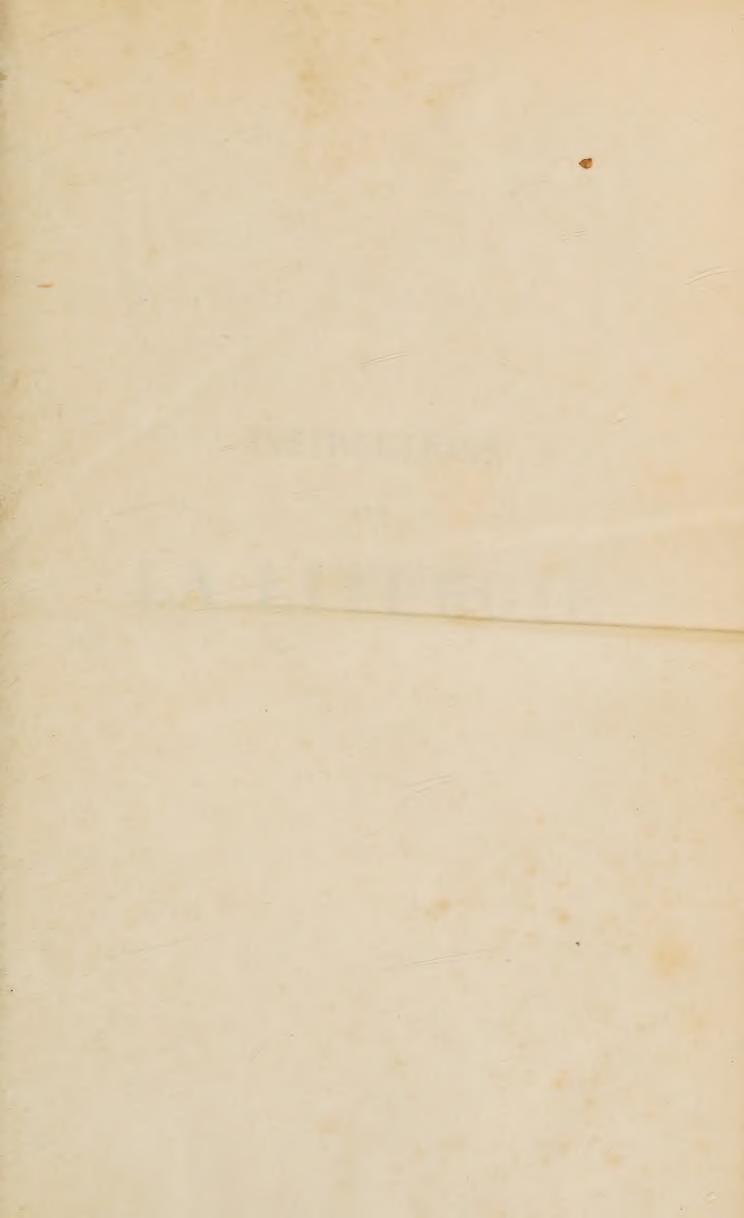








INSTRUCTIONS

SUR

LA LITURGIE

A LA MÊME LIBRAIRIE.

OEUVRES CHOISIES DE M^{gr} DUPANLOUP,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS,
de l'Académie française.

4 vol. in-8.

DÉFENSE DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE,

PAR LE MÊME AUTEUR.

2 vol. in-8.

OEUVRES ORATOIRES DU CARDINAL VILLECOURT,

5 vol. in-8..... 30 fr.

MANDEMENTS, DISCOURS

ET INSTRUCTIONS PASTORALES DE M^{gr} LANDRIOT,

ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET DE SAINTES.

3 vol. in-8.... 15 fr. 50

INSTRUCTIONS
SUR
LA LITURGIE

OU
EXPLICATION DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE
ET DES PRINCIPALES PRATIQUES DU CULTE DIVIN,
AVEC DE NOMBREUX TRAITS HISTORIQUES
A LA SUITE DE CHAQUE INSTRUCTION,

PAR M. NOEL
VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE RODEZ
AUTEUR DU CATÉCHISME DE RODEZ.

TOME DEUXIÈME



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE

PARIS

NOUVELLE MAISON

REGIS RUFFET ET C^{IE}, SUC^{RS}

RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON

ANCIENNE MAISON

RUE MERCIÈRE, 49

ET RUE CENTRALE, 34

1861

Digitized by the Internet Archive
in 2025

INSTRUCTIONS SUR LA LITURGIE

DEUXIÈME PARTIE DE L'ACTE LITURGIQUE PAR EXCELLENCE

C'EST-A-DIRE

DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

DU SACRIFICE EN GÉNÉRAL. — SA DÉFINITION. — NÉCESSITÉ DU SACRIFICE. — SACRIFICES ANCIENS. — SACRIFICE DE LA CROIX. — SACRIFICE EUCHARISTIQUE. — PARTICIPATION A LA VICTIME. — RÉALITÉ DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE. — IDENTITÉ DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE ET DE CELUI DE LA CROIX.

*Accede ad altare, et immola pro peccato tuo;
offer holocaustum et deprecare pro te et pro
populo.*

Approchez de l'autel et immolez pour votre
péché. Offrez l'holocauste, et priez pour vous et
pour le peuple *Levit., ix, 7.*

Le grand acte liturgique, c'est l'auguste sacrifice de nos autels ; mais, avant d'entrer dans le détail de ses prières et de ses cérémonies, parlons d'abord du sacrifice en général, et puis nous traiterons encore de la grandeur et de l'excellence du sacrifice de la messe et des dispositions qu'on doit y apporter.

Du sacrifice en général.

Le sacrifice est la manière la plus parfaite d'adorer Dieu, l'expression du culte suprême, la source de toutes les cérémonies religieuses.

Tout vient de Dieu et tout se rapporte à lui, puisqu'il est la fin de ses œuvres aussi bien qu'il en est le principe. L'homme surtout, créature intelligente, chef-d'œuvre de ses mains, tenant à lui par les liens les plus étroits, ne peut s'empêcher de lui faire hommage de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est. Ne subsistant que par sa volonté et comblé de ses bienfaits, il lui appartient entièrement, biens, corps et âme ; et, par un retour indispensable, il est obligé de l'adorer, de l'aimer et de le servir. Or, c'est surtout par le sacrifice qu'il accomplit ce devoir, inhérent à sa nature et inséparable de sa vie.

En effet, le sacrifice est une oblation faite à Dieu, pour reconnaître son souverain domaine sur tout ce qui existe. Les hommes n'ont pas cru pouvoir mieux honorer l'autorité suprême du Créateur et exprimer leur dépendance à son égard, qu'en lui offrant quelques parcelles des biens qu'ils tiennent de sa libéralité. C'est ainsi qu'un pauvre mendiant, enrichi par quelque grand seigneur, ne manquerait pas de lui offrir de temps à autre quelques fleurs de son parterre ou quelques fruits de son verger, et se croirait le plus ingrat et le plus vil des hommes, s'il vivait indifférent et comme étranger à l'égard de son puissant bienfaiteur. C'est ainsi qu'un fermier paie le loyer au maître des biens qu'il occupe ; or, qui que nous soyons, nous n'avons que la jouissance de ce que Dieu met à notre disposition ; à Dieu seul en appartient la propriété réelle (1). On ne peut donc concevoir une religion sans sacrifices, pas plus qu'un Dieu sans domaine

(1) Domini est terra et plenitudo ejus; orbis terrarum et universi qui habitant in eo. *Ps.* xxiii, 1.

sur ses créatures, ou que des créatures indépendantes de Dieu. Dans l'état même d'innocence conservée, il y aurait eu des sacrifices; car l'homme aurait toujours dû offrir à Dieu son cœur et sa vie, et se consacrer tout entier et pour toujours à chanter sa gloire et ses bienfaits; mais il n'y aurait point eu de sacrifices sanglants, parce que la mort n'est entrée dans le monde que par le péché.

Notre premier père ayant perdu pour lui et pour ses descendants la justice originelle avec les ineffables privilèges qui en étaient la suite, aux devoirs essentiels de l'adoration, de la reconnaissance et de l'amour, un autre non moins important vint se joindre: celui de l'expiation. L'homme prévaricateur sentit la nécessité d'apaiser le courroux céleste; il comprit qu'il avait mérité la mort; et, pour se soustraire à ce terrible châtiment, il offrit à la justice divine le sang des victimes immolées, espérant que le Seigneur voudrait bien accepter cette substitution. De là les sacrifices sanglants, établis comme un mémorial perpétuel de la chute d'Adam et de sa race, et comme une image de la grande immolation, qui devait avoir lieu dans la suite des temps sur le Calvaire, pour racheter le genre humain.

Mais, pour que l'homme n'oubliât pas que c'est lui qui devait être la victime, Dieu voulut qu'on choisît pour le sacrifice les animaux les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et par leurs habitudes. Ne pouvant immoler l'homme pour sauver l'homme, on prit dans l'espèce animale les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi; et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de la chair coupable (1).

Comme le sacrifice de l'homme *physique* eût été la

(1) De Maistre, *Éclaircissements sur les sacrifices*, p. 396.

conséquence rigoureuse des droits d'un Dieu offensé sans la grande miséricorde que le Seigneur nous a faite, le paganisme, ayant perdu la foi et l'espérance du Rédempteur, immola des victimes humaines. Abominable superstition, qu'on trouve universellement répandue dans les temps anciens, et qui était plutôt capable de provoquer le courroux céleste que de l'apaiser. C'est le démon qui, abusant d'une croyance juste dans sa racine, portait les hommes à égorger ainsi leurs semblables ; et l'idolâtrie, dont il fut le père, souillée de toute sorte d'horreurs, devint un culte de boue et de sang ¹.

Quant aux sacrifices qu'offrirent les patriarches et les justes de l'ancienne loi, Dieu témoigna plus d'une fois qu'ils lui étaient agréables et qu'il voulait être ainsi adoré. Ainsi Abel offrait au Très-Haut les premiers-nés de son troupeau et ce qu'il avait de plus beau et de plus gras, et la Genèse nous dit que le Seigneur le regarda favorablement ainsi que ses présents (1). Au sortir de l'arche, Noé offre en holocauste des oiseaux et des animaux purs ; et Dieu, pour le récompenser de son offrande, lui promet de ne plus envoyer de déluge sur la terre. Abraham, Isaac, Jacob, tous les patriarches se sont fait un devoir d'immoler des hosties solennelles, au nom des familles et des tribus. Plus tard, Dieu voulut bien régler lui-même, par les ordonnances qu'il dicta à Moïse, le culte qu'il exigeait de son peuple, et il fixa le nombre des victimes et les rites de chaque oblation. Pour montrer combien ces offrandes lui plaisaient, il envoyait quelquefois du ciel un feu qui les consumait, comme nous le voyons par les sacrifices de Salomon, d'Élie et d'autres encore.

Mais ces hosties avaient-elles quelque valeur par elles-mêmes ? Certes, le Seigneur n'était pas avide du sang des animaux ; et, s'il voulait que les parvis sacrés en fussent inondés ; si, dans les grandes solennités, on comptait par

(1) *Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus. Gen., iv, 4.*

milliers les taureaux et les béliers qui tombaient sous les coups des sacrificateurs, ce n'était pas que la fumée qui s'élevait de ces ruisseaux de sang fût de quelque mérite aux yeux de Dieu, ni que les gémissements de tant de victimes expirantes pussent arriver jusqu'à son cœur. Ce qui rendait ces oblations agréables au Seigneur, c'est qu'en figurant le grand sacrifice de nos autels, elles servaient à nourrir et à fortifier la foi ; elles enflammaient les saints désirs des patriarches et des prophètes, et tenaient les hommes dans l'attente des jours heureux, où la réalité viendrait remplacer les ombres ; et le sacrifice que, dans le temps, le Verbe fait chair devait offrir, leur donnait, par un effet rétroactif et tout-puissant, quelque mérite et quelque prix.

Du sacrifice de la croix. ●

Il était impossible que le sang des boucs et des taureaux ôtât les péchés (1) ; car, pour expier l'injure faite à l'Être infiniment parfait et par cela même d'une malice infinie, il fallait une victime d'un prix infini. Mais où la trouver, cette victime d'un prix infini, si ce n'est au sein même de Dieu, puisque tout ce qui est au-dessous de la Divinité n'est pas digne de lui être offert ? Il n'y avait donc qu'un Dieu qui fût capable de proportionner l'expiation à l'offense. Un Dieu, victime d'un Dieu et s'immolant pour l'homme, voilà la grande merveille du christianisme.

Après quatre mille ans de promesses, de figures et de prophéties, le Verbe se fit chair, et la terre entendit enfin cette heureuse parole : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde (2). » Maintenant la vérité va succéder aux ombres ; l'alliance temporaire, locale et figurative du Sinaï sera remplacée par l'éternelle alliance du Calvaire, où Dieu, ne mettant plus de bornes à son

(1) Impossibile est enim sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. *Rom.*, x, 4.

(2) Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. *Joan.*, i, 29.

amour, se donnera lui-même tout à tous et pour toujours. Le Fils de Dieu, en entrant dans le monde, dit à son Père : « Vous n'avez point voulu d'hosties ni d'oblations, *telles qu'on vous les offrait sous la loi ; mais vous m'avez formé un corps, qui, étant uni à la Divinité, sera un sacrifice digne de votre Majesté suprême.* Vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Me voici ; je viens pour accomplir votre volonté (1), *pour m'immoler à votre justice et payer la rançon des hommes.* »

On peut dire que toute la vie du Sauveur, depuis la crèche jusqu'au Golgotha, a été une immolation continue. A Bethléem, les privations qu'il endure, les larmes qu'il verse, l'anéantissement où il est réduit, sont les préludes de son sacrifice. Huit jours après sa naissance, il répand les premières gouttes de son sang pour le salut des hommes, et s'engage à le répandre plus tard avec plus d'abondance. Porté au temple sur les bras de Marie, il s'offre comme l'hostie sainte qui doit opérer notre rédemption. Dans l'obscurité de Nazareth comme dans l'éclat de son ministère public, il soupire après le moment où s'accomplira le baptême de douleur et de sang, dans lequel il doit être plongé.

L'heure solennelle, marquée par les décrets éternels, est enfin arrivée ; le Juste, le Saint, annoncé depuis tant de siècles, le Rédempteur promis monte sur la croix, et son sang divin abolit les iniquités de la terre et consomme pour toujours la sanctification des hommes (2). Ainsi a été *démoli le mur de division et d'inimitié* qui, séparant les hommes de Dieu, *les rendait étrangers les uns aux*

(1) Ideò ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Holocaustum pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio ; in capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Heb.*, x, 5.

(2) Unà enim oblatione, consummavit in sempiternum sanctificationem. *Heb.*, x, 14.

autres. Ainsi Jésus-Christ a réconcilié, pacifié, restauré toutes choses, tant celles qui sont aux cieux que celles qui sont sur la terre (1).

La mort de Jésus-Christ sur la croix est donc le grand sacrifice de la loi nouvelle. En effet, nous y trouvons les choses qui sont nécessaires pour constituer un grand sacrifice : 1° une victime qui est offerte ; c'est le corps de Jésus-Christ, qui a remplacé l'offrande des taureaux et des boucs, dont le sang ruisselait vainement sur les autels ; 2° l'immolation ou destruction de l'hostie ; car le corps de Jésus-Christ a été brisé, broyé pour nos crimes, et ses plaies sanglantes ont été pour le genre humain une source de vie ; 3° un prêtre légitime ; c'est Jésus-Christ à la fois prêtre et victime (2), Dieu comme son Père, puissant comme lui, qui, en mourant, a offert une hostie d'un prix infini et acquis pour tous une rédemption éternelle (3). Voilà comment la figure des anciens sacrifices a été remplie ; et toutes ces oblations, qu'il avait fallu multiplier à cause de leur imperfection, ont disparu, pour ne laisser plus recourir les fidèles qu'au vrai et unique sacrifice de notre divin Médiateur².

Du sacrifice eucharistique.

Notre-Seigneur ne devait s'offrir qu'une fois à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la Croix, pour y opérer la rédemption éternelle ; mais il fallait que la vertu de ce sacrifice sanglant fût appliquée d'âge en âge à chaque fidèle en particulier. Le fruit de malédiction, offert par la haine de Satan à la première femme, ayant infecté notre nature dans sa souche et de là infiltré ses poisons dans tous les individus humains, il fallait aussi que le

(1) Et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt. *Col.*, I, 20.

(2) Per hoc et sacerdos est ipse offerens, ipse et oblatio. D. Aug., *De civit.*, I, X, c. xx.

(3) Æternâ redemptione inventâ, *Heb.*, ix, 12.

fruit de vie, préparé par l'amour divin sur l'arbre de la croix, fût donné à tous, et que, corrompus par notre participation à la chair et au sang d'Adam, nous fussions assainis par notre participation à la chair et au sang de l'Agneau sans tache.

Et ici il ne faut pas oublier que la grande loi, l'indispensable condition du sacrifice a été, de tout temps et chez tous les peuples, la participation à la victime, dont les prêtres et le peuple mangeaient une partie. En choisissant une victime, on déclarait se décharger sur elle de toutes ses prévarications; on la dévouait à la vindicte divine, afin qu'elle apaisât le Ciel par l'effusion de son sang. Mais une fois que ce coupable par fiction était immolé, on le regardait comme purifié de ses souillures, et alors il devenait une offrande sainte, agréable à la Divinité, et un moyen de sanctification pour ceux qui mangeaient sa chair ou étaient aspergés de son sang. En un mot, on *communiquait* d'abord ses crimes à la victime pour qu'elle les abolît par sa mort, et l'on participait ensuite aux mérites de son sacrifice et à la vertu sanctificatrice de sa chair par la *communion* (1). Ainsi, l'on a toujours cru que la communion faisait partie du sacrifice et en était le complément; et cette croyance, antique, universelle, ne peut dériver que d'une révélation primitive. Elle était l'annonce de la communion par excellence, qui devait nous unir à la grande victime du Calvaire.

Or, pour que l'homme fût en état de participer par la manducation à la chair de l'Agneau divin, immolé pour les péchés du monde, pour que les fruits de ce sacrifice unique, qui a remplacé tous les autres, s'étendissent à tous les temps, à tous les pays, à tous les hommes jusqu'à la consommation des siècles, Jésus-Christ a établi le sacrifice eucharistique, qui est la continuation et l'extension

(1) Martinet, *L'Emmanuel*, p. 77.

du sacrifice de la croix, dont il *ne diffère*, nous dit le saint concile de Trente, *que par la seule manière d'offrir* (1).

C'est par le plus étonnant des mystères, où l'amour infini entasse en les voilant ses plus merveilleuses inventions, que l'adorable Sauveur a multiplié et perpétué son sacrifice. « Sachant que son heure était venue, de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les « siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la « fin. Après avoir lavé les pieds à ses apôtres, *pour nous « faire comprendre avec quelle pureté et quelle innocence « il faut s'approcher des saints autels*, il prit du pain, le « bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps, qui sera livré « pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de « même le calice, il rendit grâces à Dieu, et le leur donna, « en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le « sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous « et pour plusieurs, en expiation des péchés. Toutes les « fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi (2). »

Le serpent infernal avait trompé notre première mère et causé la ruine du genre humain, en disant : « Prenez et mangez, et vous serez comme des dieux. » Jésus-Christ a régénéré le monde, en disant : « Prenez et mangez ; » et l'incomparable nourriture qu'il nous donne, est une source de vie spirituelle et divine.

Par l'institution du sacrifice eucharistique, Jésus-Christ a accompli les oracles des prophètes, et notamment celui où il était dit qu'il devait être prêtre, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech ; car ce roi de Salem, en offrant au Seigneur du pain et du vin en sacrifice, avait été le type du grand-prêtre de la loi nouvelle, qui immole son corps et son sang sous les espèces ou ap-

(1) Sess. XXII, c. 11.

(2) *Matth.*, xxvi, 26-29. — *Marc.*, xiv, 22-25. — *Luc.*, xxvii, 19-21.

parences du pain et du vin. Par là aussi se trouvent vérifiées ces paroles du Seigneur aux Juifs : « Je ne me com-
 « plais pas en vous, et je ne recevrai plus d'offrande de
 « votre main ; mais, du point où le soleil se lève jusqu'à
 « son couchant, mon nom sera grand parmi les nations,
 « et l'on sacrifiera en tout lieu, et l'on offrira à mon nom
 « une oblation pure (1). » Les sacrifices anciens sont donc rejetés. Il n'y a plus que l'oblation du Calvaire, qui doit se renouveler en tous lieux et dans toute la suite des siècles.

Maintenant développons les deux propositions suivantes :
 1° Que la célébration ou la consécration de l'Eucharistie, vulgairement désignée sous le nom de *Messe*, est un véritable sacrifice ; 2° que ce sacrifice est le même que celui de la croix.

Nous disons en premier lieu que la messe est un véritable sacrifice. C'est un dogme de foi, invariablement attesté par la tradition de tous les siècles. Rien n'y manque, en effet, de ce qui constitue un sacrifice proprement dit. Nous y voyons :

1° L'oblation extérieure d'une chose sensible, c'est-à-dire du corps et du sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, lesquelles sont parfaitement visibles.

2° La consécration de la victime par des rites mystérieux, par ces paroles vives, efficaces, qui opèrent ce qu'elles signifient : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

3° L'immolation de la victime ; car, par la vertu des paroles sacramentelles, le corps et le sang de Jésus-Christ sont séparés mystiquement ; et le Sauveur est rendu présent sur l'autel dans un état de mort, sans mouvement, sans aucune opération vitale et extérieure ; et de plus l'être sacramentel, que sa puissance lui donne dans l'Eucharistie.

(1) Non est mihi voluntas in vobis, et munus non suscipiam de manu vestra. Ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. *Malach.*, 1, 10.

charistie, tend à se détruire et à cesser par la consomp-tion et l'altération entière des espèces sacrées.

4° Cette oblation est faite à Dieu seul. Jamais l'Église n'a offert le sacrifice à un saint, à un ange, pas même à l'auguste Marie. « Qui jamais, demande saint Augustin, a entendu un prêtre catholique, debout devant l'autel, dire dans ses prières : Pierre, Paul ou Cyprien, je vous offre ce sacrifice ? Si on l'offre sur les tombeaux des martyrs, c'est afin de rendre grâces à Dieu seul de la victoire qu'ils ont remportée, et pour nous exciter à nous rendre dignes, en imitant leur courage, d'avoir part à leurs couronnes et à leurs récompenses (1). »

5° Cette oblation est faite par un ministre légitime, c'est-à-dire par Jésus-Christ, pontife suprême, qui bénit son Père et qui se dévoue à lui ; et par le prêtre canoniquement ordonné, qui parle au nom de Jésus-Christ et lui prête le ministère, qu'il a reçu de sa toute-puissance.

6° Cette oblation est faite pour reconnaître la souveraineté de Dieu sur nous et notre continuel besoin de ses bienfaits.

La messe réunit donc toutes les qualités d'un véritable sacrifice.

Nous disons en second lieu que ce sacrifice est le même que celui de la croix. En effet, à l'autel comme au Calvaire, c'est :

1° Le même sacrificateur, Jésus-Christ, continuant son rôle de médiateur entre Dieu et les hommes, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech et toujours intercédant pour nous (2), prêtre saint, pur, immaculé, toujours agréable à Dieu (3). Ainsi le ministre principal du sacrifice,

(1) D. Aug., *De Civ. Dei*, l. VIII, c. xxvii.

(2) Contestatur enim : Quoniam tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech... semper vivens ad interpellandum pro nobis. *Hebr.*, vii, 17, 25.

(3) Talis decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impolutus, segregatus à peccatoribus et excelsior cœlis factus. *Hebr.*, vii, 26.

c'est Jésus-Christ ; le prêtre qui célèbre, n'en est que le ministre secondaire ; il n'agit et ne parle qu'au nom de Jésus-Christ, par son ordre et par délégation, suivant cette parole qui lui a été adressée : « Faites ceci en mémoire de moi. »

2° La même victime, c'est-à-dire encore Jésus-Christ, qui ne meurt plus, il est vrai, car il n'est mort qu'une fois pour expier les péchés des hommes, et maintenant la mort n'aura jamais d'empire sur lui (1) ; mais il renouvelle sans cesse, par des oblations mille fois répétées, son immolation déjà consommée et accomplie. Présent sur l'autel dans un état apparent de mort, il offre à son Père les plaies sacrées de son corps et son sang, qu'il a versé et qu'il verse encore d'une manière mystique, pour le salut général du genre humain et pour chacun de nous en particulier. Les humiliations auxquelles il se soumet dans le sacrement de son amour et cet anéantissement qu'il y subit, sont un continuel sacrifice, non moins méritoire que la mort douloureuse, qu'il endura sur le Calvaire.

3° Le sacrifice de l'autel est offert pour les mêmes fins que celui du Calvaire. Jésus-Christ y remplit toujours envers Dieu le devoir de parfait adorateur ; il prie, il intercède pour nous, il nous obtient des grâces sans nombre ; et, s'offrant lui-même pour continuel remerciement, il rend à l'auguste Trinité les seules actions de grâces qui soient dignes d'elle.

La messe est donc, sous tous les rapports, le même sacrifice que celui de la croix ; et c'est parce qu'elle est destinée à célébrer la mémoire et à développer les conséquences de la sanglante immolation du Calvaire, que le grand Apôtre disait aux premiers chrétiens : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce

(1) *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Rom., VI, 9.*

qu'il vienne (1). » Saint Cyprien nous assure de la manière la plus énergique que le sacrifice que nous offrons, est la passion même du Sauveur (2). Nous pouvons dire en toute vérité que le Calvaire est dans tous les lieux où Jésus-Christ continue à s'offrir, et à *chaque messe qui se célèbre, c'est l'œuvre de notre rédemption qui se renouvelle* (3).

Le même quant à la substance que le sacrifice de la croix, celui de nos autels en diffère, ainsi que l'a dit le concile de Trente, par la manière de l'offrir (4) et par les cérémonies qui l'accompagnent. En effet, ce n'est plus ici l'appareil extérieur ni la terrible scène du Calvaire. Sur la croix, l'immolation a été sanglante ; sur l'autel, elle est seulement mystique ; sur la croix, la divinité seule était voilée ; sur l'autel, la divinité et l'humanité sont également cachées à nos sens (5) ; sur le Calvaire, la victime a été seulement offerte ; sur l'autel, elle est offerte et distribuée ; de telle sorte que les mérites du sacrifice, qui sont le trésor général de l'humanité, nous sont à la messe individuellement appliqués, et chaque pécheur peut dire avec saint Paul : « Jésus-Christ m'a tellement aimé qu'il s'est livré à la mort pour moi (6). »

Quelle source inépuisable de pieuses et saintes réflexions nous offre cette identité du sacrifice de la messe

(1) Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat. *I Cor.*, XI, 26.

(2) Passio est enim Domini sacrificium quod offerimus. D. Cypr. *Epist.* LXII ad Cæcil.

(3) Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, opus nostræ redemptionis exercetur. *Miss. rom.*, Orat. secret., Dom. IX post. Pentec.

(4) Una enim eademque est hostia ; idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, solà offerendi ratione diversâ. *Trid.*, sess. XXII, c. II.

(5) In cruce latebat sola deitas, at hîc latet simul et humanitas. *Ex hymn.* Adoro te, etc.

(6) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. *Gal.*, II, 20.

avec celui de la croix ! Si nous avions été témoins de l'immolation du Calvaire, aurions-nous pu nous empêcher de frapper notre poitrine de douleur et de repentir comme le centenier, et de nous écrier comme le bon larron, avec l'accent de la confiance et du repentir : « Sauvez-vous de moi, Seigneur (1) ? » Embrasés d'amour pour notre divin Sauveur, nous nous serions empressés de recueillir chaque goutte de son sang, chaque soupir de son cœur, chaque parole de sa bouche. Or, lorsque nous entendons la messe, nous assistons à la passion et à la mort du Fils de Dieu ; nous assistons au spectacle de l'immolation et de l'annihilation du Verbe éternel, en témoignage de sa soumission au Père ; en un mot, nous voyons ce que vit Jérusalem le jour du Vendredi-Saint, ce que virent les Juifs, ce que Marie contempla au milieu des plus déchirantes angoisses. Pourrions-nous être spectateurs froids et indifférents d'une scène si touchante ? Approchons donc de ce nouveau Calvaire, avec un cœur vraiment sincère et une confiance inébranlable (2).

A l'Agneau immolé pour notre salut, honneur, gloire, action de grâces ; et à nous grâce, pardon, miséricorde, paix et bénédiction, maintenant et pendant toute la suite des siècles ³.

(1) Memento mei, Domine. *Luc.*, xxiii, 42.

(2) Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda à conscientia malâ, et abluti corpus aquâ mundâ. *Hebr.*, x, 22.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Quidquid præter te ipsum das, nihil curo, quia non quæro datum tuum, sed te. Offer te mihi et da te totum pro Deo, et erit accepta oblatio.

Tout ce que vous me donnez hors de vous, dit le Seigneur, je n'en fais aucun cas, parce que je ne cherche pas vos dons, mais vous-même. Offrez-vous à moi, et sacrifiez-vous tout entier pour Dieu, et votre oblation sera agréable. *De Imitat.*, lib. IV, c. VIII, n^o 1.

La religion est amour ; l'amour est don de soi-même ; le don de soi-même est sacrifice.

DE BONALD, *Théorie du pouvoir*.

1. Il n'est point de pays, il n'est point d'époque, où l'on n'ait offert des sacrifices sanglants ; et ces sacrifices étaient partout le fond essentiel du culte... Le salut par le sang était un dogme du genre humain.

LAMENNAIS, *Essai*, t. III, c. v.

Les anciens Perses immolaient une victime couronnée dont ils se divisaient les chairs ; car, disaient-ils, Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime, c'est-à-dire du sang.

STRABON, I. XV.

On trouve dans plusieurs rituels des anciens Mexicains la figure d'un animal inconnu, ornée d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percé de dards. — D'après des traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante. Sous ce rapport, cette représentation rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la Divinité.

DE HUMBOLDT, *Vue des Cordillères*, t. I.

Philon de Biblos rapporte, d'après Sanchoniaton, qu'il y avait chez les Phéniciens des sacrifices qui renfermaient un mystère. C'était, dit-il, la coutume des anciens que, dans les périls imminents, les princes, afin de prévenir la ruine de tout le peuple, immolassent celui de leurs fils qu'ils aimaient le plus, pour apaiser la colère des Dieux. Ceux qu'on dévouait en cette occasion étaient, ajoute-t-il, offerts mystiquement.

EUSÈBE, *Prép. evang.*, t. I, c. x.

Au rapport du savant Eusèbe, en Phénicie, le roi Kronos revêtit son fils d'ornements royaux, et l'immola comme un holocauste de propitiation, sur un autel qu'il avait édifié.

Les Carthaginois offraient de petits enfants, purs de tout acte mauvais. — Les Babyloniens tiraient de sa prison un homme condamné à mourir, l'asseyaient sur le trône du roi, le revêtaient de ses habits, durant plusieurs jours le comblaient d'honneurs, et ensuite le dépouillaient, le battaient de verges et l'attachaient au gibet. — Chaque an-

née, en Égypte, une vierge était offerte pour le salut du pays. — L'histoire grecque abonde en exemples affreux. Que signifient, en effet, le labyrinthe et le minotaure de Crète ? — Dans les calamités publiques, les Danois sacrifiaient leurs rois. — Les Druides égorgaient un vieillard. — Dans l'Inde, les rois se dévouaient eux-mêmes pour leur peuple, comme Curtius pour ses concitoyens, les Romains. — En Amérique, des victimes humaines s'offraient en expiation ; et, chose étonnante ! une ancienne prophétie annonçait aux Mexicains que ces sacrifices humains feraient un jour place à l'innocente offrande des moissons.

Ainsi, comme en convient un homme qui n'est pas suspect, Voltaire, « de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. » Et l'expiation par l'effusion du sang a toujours été crue la plus satisfaisante, conséquemment la plus efficace.

Mais, dès que le juste a expiré sur la croix, dès que l'innocent a payé pour le coupable, et que la Rédemption est accomplie, on commence à ne plus s'inquiéter sur les sacrifices à offrir ; les troupeaux ne sont plus décimés ; et, quand ensuite, s'efforçant de rétablir les autels brisés de l'Olympe, un empereur vient sacrifier dans un vieux temple de l'Asie, à toute peine le pontife trouve-t-il une victime ; et il est réduit à la prendre lui-même dans sa basse-cour. On coupe le cou à une oie. Julien, dans une de ses lettres, déplore cette mesquinerie.

ROSELLY DE LORGUES.

NÉCESSITÉ DU SACRIFICE.

2. Dans un sujet si intéressant, nous aimons surtout à citer les passages suivants de notre grand philosophe de Bonald :

Je remarque, dans les sociétés religieuses de tous les temps et de tous les lieux, un grand acte : *le don de l'homme et l'offrande de la propriété*, qu'on appelle SACRIFICE. C'est un fait, et il est attesté par l'histoire et par le témoignage de nos sens.

Cet acte, s'il est libre, doit donc être produit par l'amour de Dieu. Je vois avec évidence le motif pour lequel la société ou l'homme social fait à la Divinité le don de l'homme et le don de la propriété. Aimer, c'est se donner soi-même tout entier à l'objet de son amour : ainsi dans la société naturelle de l'homme ou des deux sexes, il y a don mutuel de l'homme tout entier ; ainsi dans la société extérieure des hommes entre eux. « Nul, dit le fondateur de la religion chrétienne, ne peut donner un plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ses amis, » c'est-à-dire de se donner tout entier à eux.

Donc, la société se donnera tout entière à Dieu, objet de son amour. Or, la société est l'homme et la propriété ; donc elle fera à Dieu le don de l'homme et celui de la propriété. Ce sont des rapports néces-

saires dérivés de la nature des êtres sociaux ; donc ce sont des lois. L'homme est physique et moral ; la société fera donc à Dieu le don de l'homme physique et le don de l'homme moral.

J'ai dit qu'il ne pouvait exister que deux religions parmi les hommes, le monothéisme et le polythéisme, parce que la religion étant le culte de Dieu, il ne peut y avoir que le culte d'un Dieu ou le culte de plusieurs dieux. Or, je dois retrouver dans les deux religions le sacrifice, c'est-à-dire *le don de l'homme et l'offrande de la propriété*.

Je ne parlerai pas de l'offrande de la propriété qui, dans les deux religions et dans tous les âges, a été l'oblation des fruits de la terre ou l'immolation des animaux, c'est-à-dire le don de propriétés naturelles.

Dans le premier âge du monothéisme, dans la religion patriarcale ou des premières familles, telle que nous la connaissons par des monuments dont j'aurai bientôt occasion de parler, Dieu exige le don de l'homme physique ou son immolation ; mais content du cœur, il arrête le bras ; et, dans cette religion d'amour imparfait ou de désir, il n'y a pas de don de l'homme physique ; la propriété seule est immolée.

Dans la religion judaïque, second âge du monothéisme, religion non plus d'une famille ou de la société naturelle, mais d'un peuple ou d'une société extérieure, Dieu demande le sacrifice de quelques hommes à la place de celui de tous les hommes, le don des premiers-nés ; mais il veut qu'ils soient rachetés par le sang de l'animal ; et, dans cette religion d'amour imparfait ou d'attente, il n'y a pas de don de l'homme physique, mais seulement l'immolation de la propriété. C'est-à-dire que, dans la religion patriarcale et la religion judaïque, Dieu, satisfait du don de l'homme moral, ou de la volonté, remet à la société le don de l'homme physique ; mais il ne le remet qu'après l'avoir demandé, parce que le sacrifice de l'homme tout entier est de l'essence de la société religieuse et de la société politique, c'est-à-dire qu'il est un rapport nécessaire, dérivé de la nature des êtres en société, une loi.

Dans la religion chrétienne, dernier âge du monothéisme, religion d'amour parfait ou de jouissance, je vois le sacrifice de l'homme, de l'homme tout entier, de l'homme moral par l'obéissance, de l'homme physique par la destruction... Mais n'anticipons pas sur la démonstration de vérités auxquelles je n'ai pu encore préparer mon lecteur.

Dans le polythéisme, c'est-à-dire chez tous les peuples de la terre, hors le peuple sectateur de la religion de l'unité de Dieu, je vois le sacrifice de l'homme physique, ce sacrifice que Dieu exige de la volonté et qu'il interdit à la force ; et, en effet, le Père des humains ne peut pas être honoré par le meurtre de l'homme, puisqu'il défend à l'homme d'attenter à la vie de son semblable ; l'action de ce sacrifice n'est pas une action libre ou dont le principe soit l'amour, parce que l'amour, pouvoir producteur et conservateur des êtres, ne peut pas

être le principe d'une action qui les détruit. C'est là un rapport non nécessaire ; ce n'est pas une loi.

Les mêmes idées se reproduisent, avec de nouveaux développements, dans le morceau suivant :

Dans la religion de la première société, de la société naturelle ou de la famille, dans la religion naturelle, premier âge du monothéisme, telle que nous la connaissons par nos livres saints, l'homme social fait à la Divinité le don de lui-même, c'est-à-dire le don de l'homme et celui de la propriété ; mais l'homme est le prêtre et la victime du sacrifice, il est *tout*, parce qu'il est *seul* ; c'est-à-dire que l'homme extérieur fait à la Divinité le don de l'homme intérieur, ou le sacrifice de sa volonté, et qu'il joint à l'offrande de sa propriété ou des prémices de ses troupeaux et de ses moissons, les dispositions d'un cœur soumis et reconnaissant.....

Dans la première société politique constituée, la société d'Abraham combattant contre des rois voisins, la société religieuse se distingue, pour la première fois, de la société politique. Dans la religion domestique ou de la famille, l'homme était à la fois le prêtre et la victime du sacrifice : dans la religion publique, celle de la société politique, je vois un pontife, je vois l'offrande de la propriété la plus pure, du pain et du vin ; mais la société politique, dont Abraham était le chef, ne s'était constituée que pour un moment et pour une circonstance ; aussi le prêtre et l'offrande disparaissent sans retour. Cependant Dieu, qui veut apprendre à l'univers que le sacrifice sanglant de l'homme juste entre dans ses desseins de miséricorde sur les nations, demande à ce saint patriarche le sacrifice de son fils ; mais ce Dieu qui a fait avec l'homme une société, dont la fin est leur conservation mutuelle, ne peut être honoré par la destruction de l'homme ; satisfait de la volonté, il empêche l'acte ; à la place du sacrifice de l'homme, il accepte le sacrifice de la propriété ; et par là il condamne à la fois les affreux sacrifices du sang humain, et il prépare le peuple qu'il a choisi au sacrifice de *l'homme juste*.

Dans la société des Hébreux, la religion judaïque, second état du monothéisme, offre à l'Être suprême, le sacrifice social, le don de l'homme et celui de la propriété. Le sacrifice est imparfait, parce que la société des Juifs n'est qu'imparfaitement constituée, et que l'amour qui en est le principe est imparfait, puisqu'il n'est que l'amour qui espère, et non l'amour qui jouit, et que la crainte même l'emporte sur l'amour. En effet, ouvrez les livres de cette religion, vous n'y voyez que promesses futures et châtiments présents. Mais cette religion, tout imparfaite qu'elle est, est à son second âge ; elle est plus développée que la religion naturelle ; ce n'est plus une famille qui sacrifie, c'est un peuple ; ce n'est plus l'homme intérieur qui s'offre, c'est l'homme tout entier qui doit s'offrir. Dieu le demande ; mais il

défend de consommer le sacrifice, et il permet que le sang de l'homme soit racheté par le sang de l'animal. Non-seulement la matière du sacrifice, mais l'action même du sacrifice est imparfaite ; il présente des caractères de destruction et de mort, et l'autel est ensanglanté.

A mesure que la société constituée se perfectionne, la société non constituée se détériore, parce que la société non constituée a un principe intérieur de dégénération, comme la société constituée a un germe de perfectionnement. Les passions impures font des dieux, comme les passions féroces ; et le paganisme, religion dont le principe est l'amour de son égal, l'amour sans crainte ou l'amour profane, détruit dans son sacrifice l'homme moral par la prostitution, comme l'idolâtrie ou la religion dont le principe est la crainte sans amour, ou la haine, détruit dans son sacrifice l'homme physique par le meurtre. Mais, sous l'une et l'autre forme, je retrouve toujours le don de l'homme avec l'offrande de la propriété.

Le monothéisme, ou la religion constituée, parvient à son dernier état de perfection sur la terre. Son sacrifice sera donc à son dernier état de perfection. Elle offrira donc le don de l'homme le plus parfait et de la propriété la plus parfaite, et elle l'offrira de la manière la plus parfaite.

Ce sont là des rapports nécessaires, dérivés de la nature des choses ; donc ils sont des lois. Or, la religion chrétienne m'apprend effectivement, autant que la faiblesse de ma raison peut le comprendre, qu'elle offre à l'Être suprême, dans son sacrifice, le don de l'homme le plus parfait, en même temps, et sous les apparences de la propriété la plus pure et la plus parfaite ; et elle me fait voir, autant que la faiblesse de mes sens me permet de l'apercevoir, l'action même du sacrifice consommée de la manière la plus sublime et la plus parfaite.

La propriété la plus pure, ou la plus parfaite, est la propriété la plus naturelle et la plus utile ; c'est donc le pain, l'eau et le vin. L'homme le plus parfait... est l'Homme-Dieu, car Dieu est la perfection même.

Je vois, en effet, dans le sacrifice de la religion chrétienne, l'offrande du pain, de l'eau et du vin ; et elle-même m'assure qu'elle fait à l'Être suprême le sacrifice de l'Homme-Dieu.

L'action du sacrifice n'est pas moins parfaite que la matière même du sacrifice ; la religion chrétienne m'assure que, dans son sacrifice, l'homme est *immolé sans destruction*, et je vois moi-même que la propriété est *détruite sans immolation*.

DE BONALD, *Théorie du pouvoir.*

JÉSUS-CHRIST S'EST FAIT NOTRE VICTIME.

3. Le mal moral existe ; il ne peut se guérir sans une expiation. Or, l'expiation doit être équivalente à l'offense ; et, comme le fini ne peut arriver à l'infini, Dieu lui-même, dans sa miséricordieuse justice, a envoyé sur la terre son Fils, pour nous servir de médiateur. Le Verbe vient habiter parmi les hommes ; il traite avec Dieu, son Père, d'égal à égal ; et la réhabilitation du genre humain a lieu sur le Calvaire.

De ce grand acte sort une société nouvelle, un monde nouveau, qui peut se développer à l'avenir dans ses devoirs, grâce à l'appui de la parole évangélique. Nous avons été relevés par notre grand Médiateur ; mais ce n'était point encore assez pour lui ; la parole évangélique nous le montre continuant son œuvre de médiation et priant pour nous. Voilà ce qui donne à l'adoration un si grand caractère.

Le monde était plongé dans les ténèbres, le genre humain gémissait sous le poids du mal ; le Christ paraît et tout est changé. Il vient enfant, il pleure, il souffre comme un simple mortel, il se soumet à tout ce qui doit rendre parfaite la réhabilitation de l'humanité. A la vue d'un aussi grand dévouement, l'amour est bien autorisé ; nous avons bien droit de l'aimer, celui qui, après être devenu notre frère, notre égal, a tout fait pour nous. L'amour découle alors de l'adoration.

L'ABBÉ CŒUR, *Ami de la Relig.*, n° 3725.

FIDÉLITÉ DES JUIFS A LEURS SACRIFICES.

Admirez la constance et l'invincible fidélité du peuple juif, d'ailleurs si indocile et si grossier à s'acquitter de ses autres devoirs. Dans les plus pressantes extrémités, dans l'embarras et le désordre des guerres, dans le siège même de Jérusalem, rien jamais ne les fit manquer au culte extérieur, ni à la solennité de leurs fêtes et des sacrifices qui leur étaient ordonnés. Jusque-là, disait du temps même des apôtres un ancien auteur, que le *général de l'armée romaine en parut surpris, et ne put refuser des éloges à leur zèle et à leur religion.*

Tel était le caractère de cette nation. Le Sauveur du monde leur reprocha tous les autres vices ; mais il ne les accusa jamais d'impiété dans les sacrifices qu'ils présentaient à Dieu. Cependant, dans leurs sacrifices les plus solennels, qu'avaient-ils autre chose que les ombres seulement et les figures du sacrifice de la loi nouvelle ?

BOURDALOUE, *Sermon sur le sacrifice de la messe.*

DEUXIÈME INSTRUCTION.

ÉTYMOLOGIE DU MOT *Messe*. — DIVERSES DÉNOMINATIONS QU'ON A
DONNÉES A CET AUGUSTE SACRIFICE. — INTÉGRITÉ ET CONTINUITÉ
DU SACRIFICE.

Holocaustum est et oblatio suavissimi odoris
Domino.

C'est un holocauste offert au Seigneur, et une
oblation qui lui est d'une odeur très-agréable.

Levit., 1, 17.

Jésus-Christ, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, s'est offert lui-même en holocauste pour nos péchés ; et il nous a recommandé d'offrir un pareil sacrifice en mémoire de sa passion (1). Or, en instituant dans la dernière cène la merveille eucharistique, le divin Sauveur s'est contenté de dire : *Faites ceci en mémoire de moi*, sans donner aucun nom particulier à cet adorable sacrifice de son corps et de son sang, qui devait remplacer tous ceux de l'ancienne loi. Mais l'Église, dès la plus haute antiquité, l'a désigné sous divers noms. Elle l'a appelé :

1° *Synaxe* (2) ou *Collecte*, c'est-à-dire *réunion*, soit parce que c'est la plus auguste assemblée des chrétiens, soit parce que ce sacrifice nous réunit en Dieu, et opère en ceux qui participent à la table eucharistique une sainte conformité de mœurs, rassemblant les esprits et les cœurs pour n'en faire qu'un seul conforme à celui de Jésus-Christ. Par *synaxe*, a dit un pieux et savant auteur (3), il ne faut pas entendre une simple réunion du peuple chrétien, mais bien l'alliance, la communion avec Dieu.

2° *L'Oblation*, parce que le Christ, l'Agneau sans tache, y est offert et immolé.

(1) D. Aug., l. LXXXIII, 9-61.

(2) Socrat., l. IV et V. — D. Diony., *Hist. eccl.*, c. v.

(3) Pachymer., *In paraphr. hier. eccl.*, c. III.

3° *La Supplication* (1), *l'Agenda*, *l'Action* (2), parce que c'est la prière et l'œuvre par excellence. Les païens eux-mêmes l'avaient compris. Aussi employaient-ils souvent le terme de *faire* ou *agir* pour celui de *sacrifier*.

4° *Mystagogie*, c'est-à-dire action secrète, participation divine, introduction aux mystères (3).

5° *Les Offices des divins sacrements*, *Élévation* (4), *Perfection*, *les Solennels*, *les Saints*, *les redoutables Mystères*, toutes expressions bien propres à nous donner la plus haute idée de ce qui se passe dans cette sublime action.

Depuis plus de quatorze cents ans, l'Église grecque s'est fixée au nom de *Liturgie* ou *Service public*, et l'Église latine au nom de *Messe* que nous allons expliquer.

Les savants sont partagés sur l'origine ou l'étymologie de ce nom. Il en est (5), qui le font venir du mot hébreu *missach*, employé dans l'Ancien Testament (6) pour désigner l'offrande faite à Dieu des fruits de la terre. D'autres (7) prétendent qu'il vient du grec *myesis* (8), qui veut dire initiation, science mystique. D'autres enfin pensent que *missa* vient de *mess*, qui, chez les peuples septentrionaux, signifie *fête* ou *assemblée*. Mais l'opinion la plus commune, que nous regardons aussi comme la seule vraie, tient que c'est un mot latin qui signifie *renvoi* (9), parce que, dans cette divine action, il y avait un double renvoi : 1° celui des infidèles, des catéchumènes et des

(1) D. Cyr. Hieros., *Catech.*, 5 *mystag.*

(2) *Capit. Car. Magn.*, l. VI, c. ccxxxiv.

(3) D. Hier., *Eccl.*, *hierarch.*, c. I.

(4) *Officia divinorum sacramentorum*. D. Hilar., *in psal.* LXV.

(5) Baronius, *Ann.* 34.

(6) *Deut.*, VI, 10.

(7) Génébrard, *Liturg. apost.*, c. VII.

(8) Μυσταγ., du verbe μυέω, j'enseigne, j'instruis, j'initie spirituellement.

(9) *Missa* est le même mot que *missio*, comme les anciens écrivaient *remissa* pour *remissio*. *Ite, missa est* signifie : *Allez, c'est le renvoi*.

pénitents, après l'évangile ; 2° celui des fidèles, après que le sacrifice était terminé. Ces renvois avaient quelque chose de grave et d'imposant, qui impressionnait vivement la multitude ; voilà pourquoi ce nom fut donné au sacrifice lui-même.

« Allez, disait le diacre à la fin de l'évangile ; il n'est pas loisible à tout le monde de rester ici ; les choses saintes sont pour les saints ; s'il y a quelque catéchumène, s'il est quelqu'un qui ne doive pas communier, qu'il se retire. » Ainsi la messe est une action religieuse, où l'on n'admet pas indistinctement le premier venu ; c'est une assemblée auguste où l'on ne reçoit que les cœurs bien disposés, et d'où l'on renvoie les indignes. Que cette sévérité des anciens temps nous serve de leçon. Maintenant, l'Église plus indulgente nous permet d'assister à la célébration des saints mystères, en quelque état que soit notre âme ; mais, à la vue de nos misères spirituelles, ayons bien soin de nous exciter à la douleur de nos fautes, pour que Dieu ne nous rejette pas de son sanctuaire éternel, alors même que l'Église nous admet à l'autel de la terre.

A la fin de la messe, quand tous les fidèles avaient communiqué, le diacre congédiait aussi l'assemblée, comme cela se pratique encore aujourd'hui, en disant : « *Ite, missa est*, Allez, maintenant vous pouvez retourner à vos affaires. »

Mais ce mot *messe*, ou *renvoi*, a plusieurs autres significations beaucoup plus relevées que nous ne devons pas omettre ici. Le sacrifice eucharistique est appelé *messe* ou *renvoi* : 1° parce que le peuple fidèle y transmet à Dieu ses prières et ses offrandes par le ministère du prêtre ; 2° parce que c'est la seule ambassade que nous puissions envoyer, pour faire cesser l'inimitié existant entre Dieu et les hommes (1) ; 3° parce que nous y offrons Jésus-Christ, victime sainte, qui nous a été envoyée par Dieu le Père pour notre salut, et que nous lui renvoyons pour la

(1) Rupert, *De Div. offic.*, l. II, c. xxviii.

même fin, c'est-à-dire pour qu'elle nous envoie nous-mêmes à Dieu (1).

Le nom de messe, appliqué au sacrifice de l'autel, est très-ancien. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Léon-le-Grand l'ont souvent employé comme étant très-connu et usité depuis longtemps parmi les fidèles (2).

Diverses dénominations de la messe.

Le sacrifice de la messe est toujours essentiellement le même; mais certaines différences dans l'appareil extérieur, les rites accidentels, le temps, le lieu, les motifs, l'objet, la fin de cet auguste mystère, lui ont fait donner diverses dénominations.

On appelle *messe publique et solennelle, grand'messe, messe principale, messe haute*, celle qui se célèbre avec l'appareil du chant et des cérémonies solennelles, avec l'assistance de ministres et du clergé, chacun remplissant les fonctions de son ordre. Cette messe est *pontificale, ordinaire, capitulaire, ou conventuelle*, selon qu'elle est dite solennellement ou par un évêque, ou par un simple prêtre, ou dans un chapitre, ou dans une communauté religieuse. On la distingue de la simple messe *chantée*, dans laquelle le chant est exécuté alternativement par les chantes et le prêtre, qui célèbre sans ministres sacrés.

On appelle *messe de paroisse* celle qui est célébrée

(1) Alcuin, *De Div. offic.*, c. XL.

(2) Autrefois, sous le nom de *Messe*, on ne comprenait pas seulement le saint sacrifice, mais encore les offices divins et tout ce qui appartient à l'administration des sacrements. On appelait en particulier *messes* les leçons qui suivent les nocturnes. C'est dans ce sens que saint Césaire dit dans sa règle : « Tous les dimanches, dites six messes, dont la première sera toujours le récit de la résurrection. » « On récitera deux nocturnes, dit pareillement Tétradius, et trois messes. » On a donné probablement ce nom aux leçons, parce que, pendant qu'on les lit, le chant des psaumes cesse (*dimittitur*), et cette interruption de la psalmodie est une espèce de repos (*dimissio*).

dans l'église paroissiale par le propre pasteur ou par un prêtre chargé de le représenter, au nom et à l'intention de tous les fidèles de la paroisse, tandis que les autres messes sont dites pour des intentions libres et particulières. C'est aussi à la messe de paroisse qu'on fait ordinairement la bénédiction de l'eau et du pain, les annonces, les prières publiques et l'instruction appelée prône.

Les chrétiens doivent se faire un devoir d'assister, à moins d'empêchement légitime, à la messe de paroisse, à cause des grands avantages qui y sont attachés. C'est là, à proprement parler, leur messe ; c'est là que l'Église les réclame, et que leur pasteur les attend pour les bénir ; c'est là qu'ils forment comme une famille réunie sous l'œil du Père céleste ; c'est là qu'ils ne sont pas en pays étranger, mais en quelque sorte chez eux, avec leurs parents, leurs amis, leurs voisins ; ils s'édifient mutuellement, et leur prière a plus de force sur le cœur de Dieu. Non, il ne peut y avoir au monde de réunion plus douce, plus touchante, plus aimable que celle d'une messe de paroisse. Aussi l'Église nous adresse-t-elle les plus pressantes invitations, pour nous engager à y assister (1).

L'opposé de la messe publique, solennelle, chantée, c'est la messe *privée, particulière, basse ou petite*, qui se célèbre en particulier, sans chant, avec un seul clerc pour la servir, par un prêtre quelconque, soit dans une église, soit dans un oratoire privé. Elle n'est appelée ainsi que pour la distinguer de la messe solennelle ; car, à proprement parler, il n'y a point de messes privées. Toutes les messes pourraient se nommer publiques, parce que le sacrifice est un acte public, offert publiquement au nom de toute l'Église, en mémoire de la mort de Jésus-Christ,

(1) Pacatus Drepanus, orateur et ambassadeur auprès de Théodose-le-Grand, disait ces paroles remarquables touchant la messe paroissiale : *Ea fuit Gallorum nostrorum pura, proba ac minimè fucata religio ut piaculum et capitale videretur si quis absque causâ gravi et legitimâ à missâ parochiali abfuisset.* (Voir Claude Villette, p. 409.)

qui est un bienfait public. Le prêtre qui l'offre remplit une fonction publique, et prie pour tous. Il parle comme si tout le peuple était assemblé ; et, sans rien changer dans le Canon ni dans les autres prières, il dit toujours au pluriel : *Que le Seigneur soit avec vous* (1), saluant ainsi le peuple, comme s'il était assemblé ; il recommande à Dieu au *Memento* tous ceux qui l'entourent (2), parce qu'il sait très-bien que la communion des saints que nous professons, peut faire assister en esprit tous ceux qui sont absents de corps. Ainsi il n'y a point de messes secrètes et dites à la dérobée, comme l'a blasphémé Luther ; toutes sont publiques ; et, si on a donné le nom de *privées* à certaines, c'est : 1^o à cause du lieu, parce qu'on peut les célébrer même dans une chapelle particulière ; 2^o à cause du temps, parce qu'on les célèbre non-seulement les jours de fête, mais encore tous les jours ; 3^o à cause des assistants, qui peuvent être en petit nombre, un seul étant requis ; 4^o enfin, parce que le plus souvent le prêtre seul y communie.

Dans l'origine, le sacrifice fut surtout institué pour être célébré publiquement et solennellement, en présence du clergé et du peuple, qui y participaient par l'offrande et la communion ; les oraisons, les paroles du canon, les invitations à la prière, les salutations du prêtre, les réponses du peuple, enfin toute la suite de la messe et la pratique des premiers siècles le prouvent surabondamment. Néanmoins, c'est une licite et louable coutume de célébrer des messes privées ; et elle a toujours été en vigueur dans l'Eglise. Nous voyons, en effet, dans le livre des Actes, que les apôtres rompaient le pain eucharistique dans des maisons particulières. Les hommes apostoliques et leurs successeurs immédiats célébraient aussi dans les habitations des fidèles, dans des cachots, dans des cryptes, dans des

(1) Dominus vobiscum.

(2) Et omnium circumstantium

cimetières, dans des chaumières. Tertullien disait au temps des persécutions : « Si vous ne pouvez célébrer pendant le jour, vous pouvez le faire pendant la nuit. Vous ne pouvez réunir chaque frère ; que même trois soient pour vous l'Église (1). » Nous savons aussi qu'il y avait dans la même église plusieurs calices et plusieurs autels. Or, à quoi bon cette multiplicité de calices et d'autels, s'il n'eût été permis de célébrer qu'une fois le jour une messe solennelle dans le même temple ?

D'après l'opinion commune des docteurs, une messe basse ne doit pas durer plus d'une demi-heure, ni moins de vingt minutes. Trop de lenteur cause de l'ennui aux assistants ; mais la précipitation a des conséquences bien plus fâcheuses ; elle dénote peu de dévotion dans le célébrant ; et il en résulte une grave irrévérence contre le sacrifice, et un grand scandale pour le peuple (2).

Il est absolument défendu à tout prêtre de dire la messe seul. L'usage des messes *solitaires*, c'est-à-dire sans assistants et sans ministre pour répondre, qui a été quelquefois toléré dans certains monastères, est depuis longtemps proscrit. Maintenant il faut, dans toute messe privée, au moins une personne pour représenter le peuple, qui avec le prêtre forme l'assemblée des fidèles. C'est surtout dans l'auguste action du sacrifice, qu'on doit se souvenir de ces paroles du Sauveur : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux (3). »

Il est encore une autre espèce de dénominations données à la messe, et qu'il nous faut maintenant expliquer. On appelle :

(1) Tertull., *De fugâ in persecut.*, c. xiv.

(2) Qui missam præcipitant, valdè timendum est ne in infernum præcipitentur. *Quarti* in rubr. tit. 16, dub. 6. Toutefois, d'après Liguori, il n'y aurait faute grave que si on célébraît en moins d'un quart d'heure.

(3) Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo. ibi sum in medio eorum. *Matth.*, xviii, 20.

Messes du temps, celles qui sont consacrées par l'Église à la mémoire de quelque mystère de la vie ou de la Passion de Notre-Seigneur. Car l'année ecclésiastique se divise, aussi bien que l'année solaire, en quatre parties, savoir : l'Avent jusqu'à la Septuagésime, la Septuagésime jusqu'à Pâques, le temps pascal jusqu'à la Pentecôte, la Pentecôte jusqu'à l'Avent. Ces diverses parties sont destinées à nous retracer la vie de Jésus-Christ, sa doctrine et les principaux dogmes de notre foi; et, pour mieux nous les remettre sous les yeux, l'Église a établi des offices particuliers avec des messes corrélatives, qu'on appelle *Propre du Temps*.

Messes des saints, celles qui sont consacrées à la mémoire de quelque saint; car, chaque année, le jour de leur fête vient nous rappeler leur souvenir; et, bien que le sacrifice de la messe, qui est un acte de latrerie, ne puisse être offert qu'à Dieu, on peut néanmoins l'offrir à Dieu en l'honneur des saints, en action de grâces de leurs victoires, comme s'exprime le concile de Trente (1). Cette pratique d'honorer les saints par une fête solennelle, célébrée chaque année à un jour fixe, remonte au berceau de l'Église. Ainsi, saint Cyprien recommandait à son clergé (2) de noter avec soin le jour de la mort des martyrs, « afin, disait-il, que ces jours-là nous célébrions le saint sacrifice en leur mémoire. » Le peuple chrétien, dit encore saint Augustin, célèbre la mémoire des martyrs par une solennité religieuse, pour s'exciter à les imiter, s'associer à leurs mérites et obtenir le secours de leurs prières (3).

Messes votives, celles qu'on célèbre pour quelque cause spéciale, pour quelque nécessité publique ou privée. Telles sont les messes qu'on dit en l'honneur de la sainte Vierge et des saints, hors du temps destiné à leurs fêtes ;

(1) Trid., Sess. XXII, c. III.

(2) D. Cypr., *Epist.* XXXVIII.

(3) D. Aug., *Cont. Faust.*, l. XX.

telles encore celles qui sont indiquées dans le Missel *pour la rémission des péchés, contre les païens, en temps de guerre, pour la paix, dans un temps de mortalité, pour les malades, pour les voyageurs*, etc. L'usage de ces messes est fort ancien. Saint Augustin (1) fait mention d'une messe célébrée dans une maison particulière, pour en éloigner les esprits malins; et saint Prosper (2) en cite une autre, qui fut dite en action de grâces, pour la délivrance d'une jeune fille tourmentée par le démon (3).

Messes de Requiem, celles qu'on dit avec des ornements noirs pour les défunts. L'usage d'offrir le saint sacrifice pour les morts est d'institution apostolique, comme nous l'attestent expressément plusieurs saints docteurs (4). Nous citerons en particulier saint Isidore (5), qui dit : « Nous croyons, puisque tout l'univers le pratique, que l'usage d'offrir le saint sacrifice pour le soulagement des morts et de prier pour eux, a été transmis par les apôtres (6). »

(1) D. Aug., *De civit.*, l. XXII, c. VIII.

(2) D. Prosper, *De Prædic.*, c. IX.

(3) On ne peut dire de messes votives que lorsque l'office n'est pas du rite double; et il faut excepter encore les octaves entières de l'Épiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, du Saint-Sacrement, le mercredi des Cendres, la veille de Noël et celle de la Pentecôte. Que s'il faut célébrer solennellement une messe votive pour une cause importante, on le peut même les dimanches, avec la permission de l'Ordinaire; mais il faut toujours excepter les fêtes de première classe les plus solennelles.

(4) D. Chrys., *Homil.* LXXX *ad pop. Antioch.* — D. Epiph., *Hæres.*, 75.

(5) D. Isid., *De offic. eccl.*, c. XVIII.

(6) Nous ne parlons pas des messes sèches ou nautiques, ainsi appelées parce qu'il n'y avait ni consécration ni communion, et parce qu'on les disait ordinairement sur mer, où, à cause de la continuelle agitation des flots, il est difficile de célébrer, sans qu'il y ait danger de répandre le calice. Ce n'était qu'un simulacre de messe, où l'on se contentait de réciter les prières ordinaires, en omettant toutefois le Canon et tout ce qui a rapport à la consécration et à la communion. Cet usage, introduit par une piété malentendue, a été sagement aboli.

Dans le monde on appelle :

Messe rouge, celle que les cours souveraines de justice font célé-

Intégrité et continuité du sacrifice.

L'intégrité du sacrifice demande deux choses : l'une, qu'on n'omette rien de ce qui est prescrit par l'Église, soit pour les cérémonies, soit pour les paroles ; l'autre, que, quand on a une fois commencé une messe, on la continue jusqu'à la fin. Un prêtre ne pourrait laisser le sacrifice imparfait, sans faire injure à Dieu et sans scandaliser le prochain ; et il se rendrait par conséquent coupable d'un très-grave péché. Il est cependant des cas urgents, où il lui serait permis de quitter l'autel et d'interrompre le sacrifice, comme s'il fallait baptiser un enfant qui se meurt, donner l'absolution et le viatique à un homme près d'expirer. Mais alors il faudrait reprendre le sacrifice à l'endroit où on l'aurait laissé, à moins que l'interruption n'eût été trop longue, par exemple, de deux heures, parce qu'alors il n'y aurait plus l'unité morale de l'action (1).

Que si un prêtre ne peut terminer la messe, soit parce qu'il est tombé en défaillance, soit parce qu'il est mort, ou pour quelque autre cause que ce soit, un autre, alors même qu'il ne serait pas à jeun, doit achever le sacrifice (2). Car l'imperfection du sacrifice est un des plus fâcheux inconvénients qui puissent se trouver dans la célébration de la messe.

brer après leurs vacances pour leur rentrée, et à laquelle elles assistent en robes rouges ;

Messe dorée, celle qui se célèbre quelquefois dans les jours de réjouissance, où l'on fait des largesses au peuple, et où les princes et les rois font éclater leur magnificence ;

Messe du Saint-Esprit, celle qu'on célèbre au commencement de quelque solennité, à la rentrée des vacances universitaires, etc. ;

Messe d'ange, une messe d'action de grâces, que l'on dit au lieu de messe funèbre, pour les enfants morts au-dessous de sept ans ;

Messe musquée, celle qu'on dit la dernière et où va le beau monde ;

Messe de chasseur, une messe dite à la hâte.

(1) Collet, *Traité des saints myst.*, c. XIII, n. VII.

(2) *Rubric.*, pars III, tit. X, n. 3.

O prêtres, considérez l'excellence de votre emploi ; et, de même que le Seigneur vous a honorés, par le mystère de l'Eucharistie, par-dessus tous les autres hommes, de même vous devez l'aimer et l'honorer (1).

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Placebit Dominosacrificium Juda et Jerusalem sicut dies sæculi et sicut anni antiqui.

Le sacrifice de la nouvelle Jérusalem sera plus agréable au Seigneur que tous ceux qui lui auront été jamais offerts depuis le commencement des siècles. *Malach.*, III, 3.

DIVERS NOMS DE LA MESSE.

1. Le Concile de Carthage, tenu sous le pape Célestin, appelle la messe *Agenda*. L'évêque Numidius y dit : « Il y a des prêtres en certains lieux qui, soit simplicité ignorante, soit audacieuse dissimulation, célèbrent les *Agenda* dans plusieurs maisons particulières, presque sous les yeux de l'évêque et sans l'avoir consulté. Votre Sainteté n'ignore pas que cette manière d'agir est contraire à la discipline. » Les évêques répondirent : « Tout prêtre qui, sans avoir pris l'avis de l'évêque, veut célébrer les *Agenda* dans n'importe quel lieu particulier, se déshonore lui-même. » Ce Canon a été inséré dans les *Capitulaires* de Charlemagne (2). Il y est expressément recommandé qu'aucun prêtre ne célèbre d'*Agenda* sans le consentement de l'évêque. On dit l'*Agenda* au singulier et non au pluriel neutre, comme le rapporte d'une manière fautive le décret précité. — Saint Augustin (3) se sert d'un terme presque semblable. Enfin, l'expression *Agenda* des morts se rencontre fréquemment dans l'*Antiphonaire* de saint Grégoire, et chez les anciens auteurs qui ont traité des offices ecclésiastiques. — De même que chez les écrivains, soit sacrés, soit profanes, *facere* est synonyme de *sacrificare*, de même le sacrifice lui-même a reçu le nom d'*Agenda*.

Chez les anciens, en effet, nous trouvons en une foule d'endroits le mot *faire* ou *agir* employé pour *offrir*, *sacrifier*. Moïse, parlant de deux tourterelles qu'on devait offrir, dit : « Le prêtre en sacrifiera

(1) Videte, sacerdotes dignitatem vestram, et sicut super omnes, propter hoc mysterium, honoravit vos Dominus, ita et vos diligite eum et honorate. *D. Franc. Assis.*

(2) Lib. VI, cap. ccxxxiv, et plus clairement encore, Addit. IV, cap. I.

(3) *Epist.* cxviii.

(*faciet*) une pour ses péchés et l'autre en holocauste (1); » et ailleurs : « Vous sacrifierez (*facietis*) un chevreau (2). » — Dans Plaute on lit : « O bonne foi, je te sacrifierai (*faciam*) trois bonnes pintes d'un vin miellé (3). » Virgile dit : « Viens, lorsque je sacrifierai (*faciam*) une génisse pour les moissons (4). » — « Junon, déesse protectrice, à laquelle tout consul doit sacrifier (*facere*), » dit Cicéron (5). — Cependant, par le mot d'*action*, on désignait, non pas la messe tout entière, mais seulement la partie principale, le Canon, comme nous le dirons en son lieu.

Le C. BOXA.

PARABOLE.

2. Un père aimait son fils à l'excès ; et, pour lui épargner le dernier supplice que ce fils coupable avait mérité, il s'y dévoue lui-même et obtient de mourir à sa place. Mais, avant de le quitter, avant de passer de ses bras entre les mains des bourreaux, pour lui laisser un dernier gage de sa tendresse et lui faire connaître ce qu'il attend en retour, il se contente de lui dire : *Mon fils, souvenez-vous de votre père ; n'oubliez ni son amour pour vous, ni la preuve qu'il vous en donne en ce moment.* Que cette parole est énergique dans sa simplicité ! Que ne dit-elle pas au cœur d'un fils, dans les circonstances où elle est prononcée ? Ce n'est là qu'une imparfaite image de l'incompréhensible charité de Jésus-Christ pour nous. Tous les jours, renouvelant sur nos autels le mystère ineffable de son immolation, il nous répète ce qu'il dit aux apôtres, en leur faisant ses adieux, la veille du grand jour où il donna sa vie pour sauver le monde : « *Faites ceci en mémoire de moi.* Pour vous préserver de l'enfer, je « me suis dévoué à la plus horrible mort, et j'ai attendu avec impatience le moment où il me serait permis de me plonger, pour votre « salut, dans un baptême de sang. Voyez, dans quel état mon amour « m'a réduit. Si toutes les fois que vous assisterez au sacrifice que je « vous laisse, ou que vous l'offrirez, vous vous souvenez de moi et « de la mort que j'ai endurée pour vous ; si vous comprenez ce que « vous voyez, ce que vous faites, je n'ai plus rien à vous demander ; « vous m'aimerez, vous me serez fidèles ; et, s'il le faut, vous serez « prêts à vous sacrifier pour moi. » Et encore dans quel moment cet ami généreux nous fait-il une recommandation si attendrissante ? A l'instant même de la consécration, lorsque nous avons sous les yeux l'image la plus sensible de ce qui se passa sur le Calvaire.

Le Père CHAIGNON.

(1) *Faciet unum pro peccato, et alterum in holocaustum. Levit., xv, 15.*

(2) *Facietis et hircum pro peccato, duosque agnos anniculos, hostias pacificorum. Levit., xxiii, 19.*

(3) *Aulular., Act., iv, sc. 2.*

(4) *Quùm faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito. Eclog. III.*

(5) *Pro Murenâ.*

DE L'ASSISTANCE AU SACRIFICE DE LA MESSE.

Toutes les personnes animées du véritable esprit de piété se font un devoir et un bonheur de l'assistance à la sainte messe.

Germaine Cousin, que l'Église vient de placer tout récemment sur ses autels, malgré la distance qui la séparait du lieu saint, s'y rendait chaque matin, pour assister à l'auguste sacrifice. Disons un mot de cette pauvre bergère qui, ayant vécu simple comme la fleur des champs, douce comme ses agneaux et pure comme l'eau de la fontaine où elle venait chaque soir les abreuver, est devenue une illustre sainte, la gloire de son pays natal. Elle naquit dans la paroisse de Pibrac, au diocèse de Toulouse, vers l'an 1579, de parents pauvres, Laurent Cousin et Marie Laroche, dont la race, d'après toutes les recherches, est aujourd'hui éteinte. Dès le berceau, percluse de la main droite et atteinte des écrouelles, Germaine perdit sa mère presque en voyant le jour, et se trouva en butte à la haine implacable d'une marâtre, tout le reste de sa vie. A peine fut-elle capable d'être mise à la garde des troupeaux, qu'on l'en chargea ; elle vécut et mourut bergère. Fuyant le commerce des hommes, sa ~~conversation~~ *conversation était dans le ciel* ; elle aima sa pauvreté, ses infirmités, sa solitude, les mauvais traitements dont on l'accablait. La maison paternelle lui était interdite ; on lui permettait seulement de prendre son repos à l'étable. Germaine acceptait ces croix avec amour de la main de Jésus-Christ, et y joignait des austérités librement choisies. Elle ne voulut pendant toute sa vie d'autre nourriture que du pain et de l'eau.

Dieu prit soin d'illustrer la sainteté de sa servante, pour la rendre plus tard célèbre dans tout l'univers. Longtemps on l'avait désignée par le titre injurieux et ironique de *Bigote*, et ce nom lui provoquait la pitié des gens de bien et les sarcasmes des méchants. Or, il arriva qu'au temps de l'année où la fonte des neiges grossit les torrents, le ruisseau du Courbet, ordinairement desséché, roulait tumultueusement ses eaux dans son lit devenu trop étroit. Germaine, soit qu'elle l'ignorât, soit qu'elle se confiât, en sa simplicité chrétienne, au Dieu qui jadis divisa miraculeusement et par deux fois les eaux du Jourdain, se rendit à la sainte messe, selon sa coutume, aux premiers tintements de la cloche. Plusieurs de ceux qui la voyaient se diriger tous les jours vers l'église à la même heure et qui peut-être blâmaient sa pieuse assiduité, se promirent une joie maligne à la vue de son désappointement sur les bords du Courbet. Mais quel fut leur étonnement et leur stupéfaction, lorsqu'ils l'aperçurent traverser à pied sec un ruisseau qu'ils croyaient infranchissable, et qui l'eût été en effet pour tout autre que pour cette amie de Dieu ! Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans toute la contrée ; et, comme Dieu voulut le renouveler plusieurs fois en sa faveur, les témoins du fait,

en se multipliant, en accréditèrent la vérité. Germaine fut dès lors plus respectée ; les termes injurieux firent place à une admiration silencieuse et à un examen moins hostile et plus sérieux de sa conduite.

Il n'en fallut pas davantage, pour établir définitivement la vénération éternelle des peuples ; car, de son côté, le Seigneur voulut multiplier les miracles. On remarqua que Germaine se rendait habituellement à l'église par une secrète inspiration d'en haut, vérifiée à ses yeux par le soin qu'avait Dieu de garder son troupeau en son absence. S'il nous est permis de faire ici ce rapprochement, nous rappellerons la promesse que, dans l'ancienne loi, Dieu fit à son peuple de veiller lui-même à ses frontières pour en éloigner les incursions ennemies, tout le temps qu'il consacrerait aux solennités annuelles qui se faisaient à Jérusalem ; et le Seigneur tint sa promesse. Comptant pareillement sur la sauvegarde du Seigneur, Germaine plantait sa houlette au milieu de ses agneaux, et aucun ne s'éloignait jusqu'à son retour ; les loups eux-mêmes retenaient leur instinct féroce, ou s'enfouaient dans le plus profond de la forêt, quand ils croyaient ne pouvoir résister à leur sanguinaire appétit.

La dévotion de Germaine à la sainte Vierge était grande. Au premier son de l'*Angelus* elle se mettait, où qu'elle se trouvât, immédiatement à genoux ; et on l'a vue s'enfoncer dans la boue ou se plonger dans le courant de l'eau, en traversant le ruisseau qui arrose Pibrac, pour ne pas retarder d'un instant sa prière.

Pauvre, sa charité lui faisait trouver des ressources pour secourir ses frères les pauvres ; elle n'avait qu'un peu de pain, et elle le donnait. Sa marâtre ne pouvait croire à un tel dévouement ; elle l'accusa de voler ; et, un jour, saisie de fureur, elle poursuivit, armée d'un bâton, la pieuse bergère, qui portait dans son tablier ses humbles aumônes. Cette furie allait frapper ; quelques habitants de Pibrac l'arrêtent ; ils ouvrent le tablier de Germaine ; mais, au lieu de quelques noirs morceaux de pain, ils y trouvent trois ou quatre bouquets de fleurs. L'hiver régnait alors et avait enlevé toutes les fleurs à la terre. — Quelques esprits s'étonnent de lire le même miracle dans les vies des saintes reines Élisabeth de Hongrie, Élisabeth de Portugal, de la sainte servante Zite de Lucques, et de plusieurs autres saintes ; mais le chrétien ne s'étonne pas plus de voir les mêmes vertus produire les mêmes prodiges, que de cueillir les mêmes fruits sur les mêmes arbres. L'ordre surnaturel a ses lois comme l'ordre de la nature.

Germaine mourut vers la vingt-deuxième année de son âge, en 1601. On l'enterra dans l'église paroissiale de Pibrac, vis-à-vis la chaire. En 1644, une de ses parentes, Endonalle, étant morte, on voulut ouvrir la tombe ; et, comme on levait la première tuile, le corps de la

bergère, élevé à la surface de la terre, apparut aussi entier, aussi exempt de corruption que le jour de sa mort. La chemise et le suaire n'avaient pas reçu la moindre atteinte ; la pioche du fossoyeur avait frappé le visage, qui saignait comme de la chair vive, les mains tenaient une bougie ; la tête portait une couronne d'œillet à peine fanés et d'épis de seigle remplis de leurs grains, aussi frais qu'au temps de la moisson. Les anciens reconnurent le corps de la pieuse fille qu'ils avaient eux-mêmes enterrée, et sur lequel ils retrouvèrent les cicatrices des écrouelles et la difformité de la main percluse. Son tombeau a toujours attiré la plus grande affluence ; les prodiges s'y sont succédé sans interruption, et chaque jour en voit de nouveaux.

Jean Évangélista, deuxième fils de sainte Françoise Romaine, ne connaissait d'autre joie que la prière, d'autre plaisir que d'assister au service divin ou de distribuer des aumônes aux pauvres, surtout aux religieux mendiants. Françoise se complaisait à favoriser le développement de cet enfant bien-aimé ; et, lorsqu'elle voyait cette humble fleur s'épanouir si merveilleusement sous les rayons de la grâce divine, elle versait des larmes de joie, en remerciant le Seigneur, qui avait établi sa demeure dans ce cœur innocent et avait daigné la rendre mère d'un être si pur et si gracieux. Tel était en effet le petit Évangélista ; Dieu semblait se plaisir à le combler chaque jour d'une faveur nouvelle. « Le Ciel, disent les biographes de cette sainte, avait « doué cet aimable enfant de prérogatives extraordinaires, dès l'âge le « plus tendre ; chez lui l'amour de Dieu se manifesta avant même « qu'il sût parler. Il était, ajoutent-ils dans leur naïf langage, vieux « par le sens, petit par le corps, géant par l'esprit, beau comme le « soleil et pur comme les anges. »

THÉOD. DE BUSSIÈRES, *Vie de sainte Françoise Romaine.*

Quelquefois on dit : « Il ne faut pas se fier à un homme qui entend douze messes, » pour dire qu'il faut se défier des hypocrites. Mais ceux qui ne vont ni à messe ni à prêche, c'est-à-dire qui n'ont point de religion, méritent-ils plus de confiance ?

TROISIÈME INSTRUCTION.

GRANDEUR ET EXCELLENCE DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE. — FINS POUR LESQUELLES IL EST ÉTABLI. — SA VALEUR ET FRUITS QU'IL PRODUIT. — MANIÈRE DONT IL OPÈRE SES ADMIRABLES EFFETS.

Magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

Mon nom est grand parmi les nations ; on sacrifie en tout lieu, et on offre à mon nom une oblation pure. *Malach., I, 11.*

Excellence du sacrifice eucharistique.

Donnons un libre essor à notre imagination, épuisons toutes les ressources et toutes les magnificences du langage, nous ne pourrions jamais dignement exprimer ce que c'est que l'auguste sacrifice de nos autels. La messe, disent les Pères, les conciles, les docteurs, tous les oracles de la science sacrée, la messe est l'action la plus sainte et la plus sublime, le plus redoutable et le plus sacré de tous les mystères (1), la plus puissante des prières, la plus imposante et la plus solennelle de toutes les cérémonies religieuses. La messe est le but et la fin de presque tous les autres sacrements (2) ; elle est le mémorial et l'abrégé de tous les dons de Dieu (3) ; elle est le meilleur et le plus beau trésor de l'Église, comme l'avait annoncé longtemps à l'avance le prophète Zacharie (4). Dans un pareil sujet, ce ne sont point des paroles

(1) Nullum aliud opus adeò sanctum à Christi fidelibus tractari posse, quàm hoc tremendum mysterium. *Trid.*, sess. XXII, *De observ. in cel.*

(2) Ferè omnia sacramenta in Eucharistià consummantur. *D. Thom.*

(3) Est memoriale totius dilectionis suæ, et quasi compendium quoddam omnium beneficiorum suorum. *D. Bonav.*, *De Instit.*, p. I, c. II.

(4) Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines. *Zach.*, IX, 17.

qu'il faudrait, mais des chants, des hymnes de louange, et encore mieux le silence de l'adoration et de l'extase. Parlons toutefois, puisque le Seigneur le veut, puisqu'il nous invite lui-même à publier les merveilleuses inventions de son amour (1) : et, pour nous faire une idée aussi relevée que nous pourrons de cet inénarrable mystère, attachons-nous aux considérations suivantes.

La grandeur et l'excellence de ce sacrifice se tire :

1° *De la grandeur et de l'excellence de celui à qui il est offert.* Ce n'est ni aux anges, ni aux saints, ni à la vierge Marie elle-même que nous l'offrons ; car l'idée du sacrifice emporte celle d'un culte destiné à reconnaître l'indépendant et souverain domaine du Créateur. Or, ce culte suprême n'appartient qu'à Dieu. « Non, disait saint Augustin, ce n'est pas à saint Étienne que nous dressons des autels ; c'est des reliques de saint Étienne que nous faisons un autel à Dieu (2). » Nous offrons donc le sacrifice *au Dieu éternel, vivant et véritable*, pour reconnaître sa majesté suprême, son pouvoir absolu, pour lui rendre tous les hommages que le sujet doit à son roi, la créature à son Créateur, l'homme à son Dieu.

2° *De la grandeur et de l'excellence du sacrificateur qui l'offre.* Car le premier, le principal offrant, c'est Jésus-Christ, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (3). Il est vrai que, devenu invisible pour nous, il se sert du ministère des prêtres et des évêques ; mais ceux-ci, dans cette auguste fonction, ne sont que ses représentants, ses organes, ses instruments. C'est Jésus-Christ qui, en réalité, est le grand-prêtre de la nouvelle loi ; c'est lui qui change le pain et le vin en son propre corps et en son propre sang ; c'est lui qui s'offre à Dieu, en opérant ce

(1) *Narrate in populis adinventiones ejus. I Par., xvi, 8.*

(2) *Non aram fecimus Stephano ; sed de reliquiis Stephani aram Deo. D. Aug., Serm., cccxviii, n. 1.*

(3) *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. Ps. cix, 4.*

changement ineffable; c'est lui qui parle par la bouche de ses ministres et qui agit par leurs mains. Voilà pourquoi, dans l'action la plus essentielle du sacrifice, c'est-à-dire à la consécration, le célébrant fait parler Jésus-Christ et se sert de ses propres paroles, disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

3° *De la grandeur et de l'excellence de la victime qui est offerte.* Ce n'est pas le sang des taureaux et des agneaux, qui coule sur nos autels; ce n'est pas le fils unique d'Abraham, qui vient courber la tête sous le couteau paternel. Disparaissez, ombres et figures de l'antique alliance; le secret de quatre mille ans de promesses, de figures et de prophéties est enfin dévoilé. C'est le Fils unique du Très-Haut, qui s'humilie devant la majesté de son Père; Agneau immolé dès l'origine du monde, et dont le sang coulera pour la rémission des péchés jusqu'à la consommation des siècles; oblation pure et sans tâche, mille fois renouvelée et qui se renouvellera sans cesse dans toutes les nations, depuis le couchant jusqu'à l'aurore; Agneau toujours vivant, pour intercéder en notre faveur, et toujours sous des symboles de mort, pour nous appliquer le prix de ses souffrances. O victime ineffable ! ô sacrifice du Saint des saints ! où trouver qui l'égale ? Peut-il y avoir, en effet, de sacrifice plus grand que celui où un Dieu est offert à un Dieu par un prêtre-Dieu ? Dieu lui-même, tout-puissant qu'il est, ne peut faire qu'il y ait au monde rien de pareil ¹.

La grandeur du sacrifice de la messe se tire encore :

4° *De l'excellence des fins pour lesquelles il est établi.* En effet, on l'offre :

1° **Pour honorer Dieu d'une manière digne de lui.**

— Dieu, étant une majesté infinie, a droit à des respects, à des hommages infinis. Mais cherchez dans tout l'univers, pénétrez dans les cieus, examinez les Trônes, les Séraphins; parmi tous ces esprits angéliques qui entourent l'Agneau sans tache, en est-il un seul qui atteigne au

degré nécessaire de mérite pour être offert à Dieu ? Tout n'est que faiblesse et néant devant l'Éternel. Voilà pourquoi le Fils unique de Dieu, voyant que toutes les créatures ensemble ne pouvaient honorer son Père d'une manière convenable, parce que leur culte, leur dévouement, leurs sacrifices n'avaient aucun rapport avec la grandeur suprême, a dit au Très-Haut : « Me voici ; je viens selon ce qui a été écrit de moi ; je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté (1). » Et il a substitué le sacrifice de son corps et de son sang à toutes les oblations de l'ancienne loi. Ainsi la messe, étant le sacrifice de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, est une offrande d'une valeur infinie, que Dieu ne peut s'empêcher d'agréer. Dans cet incompréhensible mystère, le Tout-Puissant voit un adorateur égal à lui-même ; et, par conséquent, une seule messe lui rend plus d'honneur et de gloire que ne lui en ont rendu et que ne lui en rendront jamais tous les anges par leurs hommages, et tous les hommes par leurs œuvres, leurs pénitences et leurs martyres ; car les hommages de toutes les créatures, quelles qu'elles soient d'ailleurs, prises à part ou dans leur ensemble, sont de peu de valeur et excessivement bornés, au lieu que Jésus-Christ, répétant, continuant et offrant tous les jours sur nos autels le sacrifice de notre rédemption, rend à la Divinité un honneur au-dessus de tous les honneurs, un honneur infini.

Amour donc et reconnaissance éternelle à notre divin Sauveur qui, touché de pitié à la vue de notre faiblesse, nous a fourni cet excellent moyen de reconnaître la toute-puissance et la majesté du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du Dieu des dieux. Dans l'action du sacrifice, lorsque nous l'offrons avec les dispositions requises, unis à Jésus-Christ, entés en lui pour ne faire qu'un corps dont

(1) Quia hostias et oblationes et holocaustomata pro peccato noluit, nec placita sunt tibi quæ secundum legem offeruntur, tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr.*, x, 8, 9.

il est le chef et nous les membres, ne formant avec lui qu'un sacrifice et qu'un sacrificateur, nous pouvons dire en toute confiance avec l'Église que nous rendons à la sainte Trinité tout l'honneur et toute la gloire qui lui sont dus (1).

2° Pour rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour tous ses bienfaits. — Qui pourrait énumérer tous les dons de la libéralité divine ? Que de faveurs Dieu ne nous a-t-il pas prodiguées à tous les moments de notre vie, et ne nous prodigue-t-il pas encore ? Nous lui sommes redevables de tout ce que nous possédons et de tout ce que nous sommes, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce. Que lui rendrons-nous donc, pour tout le bien qu'il nous a fait ? Quand même nous aurions mille langues, pour les consacrer à de brûlantes expansions de gratitude ; quand même nous aurions à notre disposition toutes les créatures, pour les exciter à louer, à bénir, à remercier sans cesse le divin bienfaiteur ; quand même nous donnerions pour lui notre vie et mille vies, nous ne pourrions jamais acquitter la dette de notre reconnaissance, pour la moindre partie des bienfaits reçus. Comme ils viennent d'une majesté infinie et se trouvent accompagnés d'une charité infinie, ils acquièrent un prix infini, qui nous oblige à un retour infini. Mais, ô misérable condition de l'homme ! nous ne possédons rien, qui soit digne de la majesté suprême et proportionné à la grandeur de nos obligations. Que si nous sommes impuissants par nous-mêmes, nous pouvons tout par Jésus-Christ. En effet, ce divin Sauveur nous a donné un moyen efficace de nous acquitter de notre immense dette envers Dieu. C'est l'auguste sacrifice de notre religion, où nous lui présentons une offrande encore plus abondante et plus précieuse que tous les dons dont il a pu nous enrichir, c'est-à-dire son propre Fils, égal en tout à lui-même.

(1) Est tibi Deo Patri omnipotenti in unitate Spiritûs Sancti omnis honor et gloria. *Ordin. de la messe.*

En prenant le calice du salut, en lui offrant l'hostie consacrée, nous rendons à Dieu tout ce que nous lui devons, et nous le remercions pleinement de tous ses bienfaits. Voilà pourquoi ce sacrifice porte le nom d'*Eucharistie*, c'est-à-dire *action de grâces*.

3° Pour obtenir de Dieu tous les secours spirituels et temporels dont nous avons besoin. — Livrés à nous-mêmes, nous ne pouvons rien ; et nos supplications toutes seules ne sont d'aucun poids auprès de la Majesté divine. Mais, dans le sacrifice de la messe, c'est Jésus-Christ qui prie pour nous, Jésus-Christ dont tous les désirs sont efficaces, et dont le profond respect pour son père, à qui il s'immole autant de fois qu'il s'offre en sacrifice, mérite le privilège d'être toujours *exaucé* (1). Par lui, nous pouvons donc obtenir tout ce qui nous est nécessaire, tous les biens du corps et de l'âme, tous les biens de la terre et du ciel, tous les biens présents et à venir, tous les biens de la grâce et de la gloire.

La messe est une prière toute-puissante, puisqu'elle est la prière d'un Dieu. Elle est encore la plus étendue, parce qu'elle embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes. Elle fait face à tous nos besoins et à ceux de nos frères. Par elle, nous pouvons obtenir la grâce de la foi pour l'infidèle, la réconciliation pour le pécheur, la force pour le faible, la santé pour le malade ; en un mot, elle est le canal mystérieux par lequel nous arrivent les divines miséricordes, la clef d'or qui ouvre les trésors des célestes bénédictions (2).

Cependant nous ne sommes pas toujours écoutés ; nous n'obtenons pas toujours ce que nous demandons. Pourquoi ? C'est uniquement par notre faute. Car, bien que Jésus-Christ prie continuellement pour nous dans la sainte messe, nous devons néanmoins, pour être dignes des faveurs célestes, unir nos supplications aux siennes,

(1) Exauditus est pro suâ reverentiâ. *Hebr.*, v, 7.

(2) Omni benedictione cœlesti et gratiâ repleamur. *Can. Miss.*

et les faire comme lui avec recueillement, avec ferveur, avec dévotion. Or, nos prières sont-elles accompagnées de semblables dispositions? Tièdes, distraites, froides, inspirées par l'habitude plutôt que par un véritable esprit de piété, est-il étonnant qu'elles ne produisent pas de fruit pour nous? Souvent même nous mettons une opposition formelle à la grâce; notre cœur corrompu dément notre bouche; nous demandons des choses que nous serions fâchés d'obtenir; ou bien nous n'ambitionnons que des biens temporels, qui nous seraient plutôt nuisibles qu'avantageux. Demandons avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ; c'est le moyen infailible d'être toujours exaucés (1).

4° Pour apaiser le courroux du ciel, justement irrité de nos crimes, et pour satisfaire à la justice divine. — L'Agneau de-Dieu n'est venu sur la terre que pour effacer, pour *ôter le péché du monde* (2); et son sang, qui coule sans cesse sur nos autels, ne crie jamais vengeance, mais toujours pardon et miséricorde. Que de fois, à l'image hideuse de nos péchés, le Seigneur lancerait son tonnerre contre les hommes, et les exterminerait sans rémission! Mais, son Fils unique s'interpose en notre faveur; victime innocente, il se prosterne devant lui; il s'immole pour nos péchés; et il désarme le bras terrible, prêt à s'appesantir sur nous. Le divin Jésus, présenté à son Père par les mains du Prêtre et des fidèles qui assistent à la Messe, lui montre les plaies de ses pieds et de ses mains, les déchirures de ses membres, les coups qu'il a reçus pendant sa vie mortelle. « Mon Père, s'écrie-t-il encore, par amour pour moi que vous chérissez infiniment, pardonnez-leur (3). » A cette prière fervente, le cœur de Dieu s'attendrit, son œil irrité s'apaise, et il nous prend en pitié. Malheur à nous pécheurs, si le sacrifice de

(1) Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. *Phil.*, II, 5.

(2) Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. *Joan.*, I, 29.

(3) Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. *Luc.*, XXIII, 34

la messe n'existait pas ! Nous tomberions aussitôt sous les coups de l'indignation du Seigneur. Mais cette oblation pure et sainte nous accorde la grâce et le don de la pénitence, et remet les péchés même les plus énormes (1).

Quelle bonté, quelle charité de la part de notre adorable Sauveur de nous avoir fourni un moyen aussi facile de satisfaire pour nos péchés à la justice divine ! Et quel serait notre aveuglement, si nous n'en profitions pas ! Eh quoi ! voudrions-nous rester toujours sous le poids accablant de nos fautes, et rendre infructueuse pour nous la mort de notre Rédempteur ? Par amour pour nous, par charité pour notre âme, brisons tout lien avec l'iniquité, détestons nos fautes passées, et correspondons ainsi à cette immense charité de Jésus-Christ, qui s'immole à la gloire de son Père pour le salut de tous les hommes, et à cette immense charité du Père qui, en faveur de son Fils, oublie et pardonne tous les péchés du monde.

Enfin, la grandeur du sacrifice de la messe se tire :

5° *De l'excellence de sa valeur et des fruits qu'il produit.* — En effet, le sacrifice de la messe étant le même quant à la substance que celui de la croix, il s'ensuit qu'il est d'un prix infini ; et, comme nous l'enseigne le Docteur angélique, il procure aux hommes le même bien et le même salut que leur procura le sacrifice de la croix (2). Saint Chrysostome nous assure pareillement que la célébration de la messe vaut autant que la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire (3). Une seule messe renferme donc tout le trésor des mérites de Jésus-Christ ; et c'est par la messe qu'ils nous sont appliqués ; car la passion de Jésus-

(1) *Hujus quippe oblatione placatus Dominus, gratiam et donum penitentiae concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit. Trid.*

(2) *In quolibet missâ invenitur omnis fructus, quem Christus operatus est in cruce. D. Thom., In cap. vi Is., sect. VI.*

(3) *Tantum valet celebratio missæ quantum valet mors Christi in cruce. D. Chrys., Apud discip., serm. XLVIII.*

Christ nous a rendus capables de la rédemption, et la messe nous met en possession de cette rédemption, et nous fait jouir de ses fruits ².

Remarquons toutefois que, bien que le sacrifice de la messe soit d'une dignité infinie à raison de la victime qui y est offerte et du principal sacrificateur qui est Jésus-Christ, il n'est cependant que d'une vertu limitée quant à ses effets, c'est-à-dire quant à l'application que le Seigneur nous fait des mérites de son Fils ; et Jésus-Christ l'a ainsi voulu, afin qu'il fût offert fréquemment, réitéré plusieurs fois pour la même personne et les mêmes intentions, et cela afin d'exciter et de récompenser en même temps notre foi, notre pénitence et notre ferveur.

Remarquons encore, pour ce qui a rapport à la valeur et aux fruits du sacrifice de la messe, qu'on en distingue trois parts. La première est commune à tous les fidèles ; car cet auguste sacrifice est offert généralement pour tous les chrétiens vivants et pour les morts ; et le prêtre qui l'offre n'agit pas en son nom personnel, mais au nom de Jésus-Christ et de l'Église, à laquelle ce divin Sauveur a confié la dispensation de ses mérites et de ses satisfactions. Par conséquent, les fruits de ce sacrifice s'étendent sur tous ceux qui ne sont pas séparés de l'unité chrétienne, pourvu que de leur côté ils n'y mettent pas obstacle. Aussi au commencement du Canon, le célébrant, en conjurant le Seigneur de bénir ces dons, ces présents, ce sacrifice sans tache, dit qu'il les offre principalement pour la sainte Église catholique, pour tous les fidèles orthodoxes (1). — Une seconde partie du fruit spirituel de la messe revient au célébrant, en sa qualité de ministre. Car le prêtre, ainsi que le dit l'Apôtre, doit offrir non-seulement pour le peuple, mais encore pour lui-même (2).

(1) *Imprimis quæ tibi offerimus pro Ecclesiâ tuâ sanctâ catholicâ... et omnibus orthodoxis. Ordin. de la messe.*

(2) *Quemadmodum pro populo, ita etiam pro semetipso offerre pro peccatis. Hebr., v, 3.*

Aussi a-t-il soin de dire qu'il offre pour ses péchés, pour ses offenses et ses négligences qui sont sans nombre (1). C'est un droit d'ainesse que le prêtre a au saint autel, et qu'il ne peut aliéner en aucune manière. — La troisième partie est celle que Jésus-Christ a laissée à la libre disposition du célébrant, afin qu'il l'applique à qui il voudra ; voilà pourquoi les fidèles demandent souvent qu'on offre pour eux spécialement le saint sacrifice ; et le prêtre doit l'appliquer à celui pour lequel il est tenu de célébrer soit à raison de l'honoraire qu'il a reçu, soit à cause de la promesse qu'il a faite, ou de toute autre obligation particulière ; et, pour cela, il faut qu'il ait soin de bien diriger son intention, avant de monter à l'autel.

Maintenant, disons un mot sur la manière dont la messe produit ses admirables effets. En nous appliquant les mérites du sang et de la mort de Jésus-Christ, elle nous obtient les grâces dont nous avons besoin. Par elle-même et par sa propre vertu, indépendamment des dispositions de celui qui célèbre et de la ferveur de celui qui y assiste, elle opère la rémission des péchés, mais seulement d'une manière *mediate*, c'est-à-dire en obtenant aux pécheurs la grâce de se convertir ; et voilà en quoi elle diffère des sacrements, qui confèrent *immédiatement* la grâce. Mais une différence qui est tout entière à l'avantage du sacrifice, c'est que les sacrements n'appliquent le sang de Jésus-Christ qu'à ceux qui en sont dignes, au lieu que la messe le répand à sa manière sur les justes et sur les pécheurs, sur ceux qui le méritent et sur ceux qui ne sont pas dignes encore de le recevoir. — Quant aux peines temporelles dues au péché, après qu'il a été effacé par le sacrement, la messe les remet d'une manière immédiate à ceux qui vivent dans l'état de grâce, et la piété est sûre de trouver ainsi un moyen facile d'acquitter ses dettes envers Dieu. Il en est de même par rapport aux

(1) Pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentis meis. *Ordin. de la messe.*

justes du Purgatoire, dont elle expie immédiatement les peines, bien qu'ils ne puissent plus mériter ni recourir à d'autres moyens. Mais, à l'égard des uns et des autres, cette rémission de peines n'a lieu que dans la mesure des desseins et de la volonté de Dieu ; car l'Église n'a pas dit que la messe opérât la délivrance des âmes souffrantes ; elle a dit simplement qu'elles étaient surtout *aidées* par le sacrifice salutaire de l'autel (1) ; et de là l'usage des fidèles d'offrir fréquemment la messe pour les défunts, à qui sans cela une seule oblation suffirait. — Outre ce fruit efficace du sacrifice, il est un fruit secondaire, qui vient des dispositions ferventes qu'on y apporte ; l'oblation sainte, dit l'Ange de l'école, est utile à chacun *selon la quantité de sa dévotion* ; et, en ce sens elle opère selon la sainteté et la ferveur de celui qui l'offre, et de celui qui y assiste.

Allons avec confiance au trône de la grâce (2) pour obtenir miséricorde, et y trouver le secours dans nos besoins. Comprendons qu'elle est bien précieuse la pratique des fidèles, qui font célébrer ou qui entendent la messe toutes les fois qu'ils ont quelque bénédiction à demander à Dieu ; et plus précieuse est encore la sainte habitude d'y assister chaque jour, pour s'environner sans cesse et à coup sûr de la protection céleste (1).

(1) *Purgatorium esse, animasque ibi detentas fidelium suffragiis, potissimum verò acceptabili altaris sacrificio juvari. Trid., sess. xxv.*

(2) *Adeamus ergò cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hebr., iv, 16.*

(3) *Manuel de la messe, par Le Courtier.*

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Ipse enim Dominus hostia omnium sacerdotum est, semetipsum pro omnium reconciliatione Patri libans, victima sacerdotii sui et sacerdos suæ victimæ.

Le Seigneur est l'hostie de tous les prêtres, s'offrant à son Père pour réconcilier tous les hommes. Il est la victime de son sacerdoce et le prêtre de sa victime. *D. Paulin., Epist. v.*

PIEUX SENTIMENTS D'UNE ÂME FERVENTE.

1. On raconte d'une âme fervente que, dans le saint délire de son amour, elle exprimait à Dieu le regret de ne pouvoir créer, par chacune de ses paroles ou de ses respirations, des milliers de mondes peuplés de séraphins, n'ayant d'autre occupation que de le louer et le bénir éternellement. S'il était possible de réaliser un pareil vœu, ce serait assurément faire beaucoup pour la gloire du Seigneur; et cependant il est hors de doute qu'un prêtre fait infiniment plus, par un seul sacrifice qu'il a le bonheur d'offrir; car enfin, quelque parfaites que soient les créatures et en quelque nombre qu'on les suppose, il y aura toujours d'elles à Dieu une distance incommensurable, qui rendra leurs hommages sans proportion avec la Majesté qui les reçoit; tandis qu'à la messe, celui qui adore est aussi grand, aussi adorable, aussi infini en tout genre de perfections que celui qui est adoré.

Le P. CHAIGNON, *Le Prêtre à l'autel.*

OBLATION FRÉQUENTE DU SAINT SACRIFICE.

Aussi est-il fortement recommandé aux prêtres d'offrir fréquemment le saint sacrifice. Voici ce que dit à ce sujet saint Liguori :

« S'abstenir de la messe par humilité est une bonne action; mais célébrer la messe vaut mieux encore. Les actes d'humilité procurent à Dieu un honneur fini; mais la messe lui rend un honneur infini, parce qu'il lui est rendu par une personne divine. — Le glorieux saint Gaétan, étant à Naples et ayant entendu dire qu'un cardinal de ses amis, qui était d'abord dans l'usage de célébrer tous les jours, commençait à omettre la messe à cause de ses affaires, se rendit subitement à Rome, malgré les chaleurs excessives de la canicule et au péril même de sa vie, pour l'engager à ne point abandonner son ancienne pratique. En effet, il persuada son ami et revint à Naples. — On raconte encore du père Avila (1), qu'étant allé un jour dire

(1) *Vita in par.*, 16.

la messe à un ermitage, il se trouva tellement affaibli par les fatigues de la route, que, doutant de pouvoir arriver en ce lieu, dont il était encore éloigné, il se disposait à s'arrêter et à ne point dire la messe ce jour-là ; mais Jésus-Christ lui apparut alors sous la forme d'un pèlerin, lui découvrit sa poitrine, et lui dit en lui montrant ses plaies et surtout celle de son côté : « Lorsque l'on me fit ces plaies, « j'étais plus las et plus affaibli que toi. » Ayant ainsi parlé, il disparut. Fortifié par cette vision, le père Avila acheva sa route, et alla dire la messe. [

FRUITS DE LA MESSE.

Un prêtre qui célèbre rarement prive, autant qu'il est en lui, la sainte Trinité, de la gloire et des louanges qui lui reviennent de l'auguste sacrifice de nos autels ; les anges, de la joie sainte qu'il leur procure ; les pécheurs et les justes, des grâces qui obtiendraient aux uns le pardon de leurs péchés, aux autres la fermeté dans le bien ; les âmes qui souffrent dans les flammes du purgatoire, de la consolation et du rafraîchissement dont elles ont besoin ; l'Église tout entière, de ces secours puissants qui découlent abondamment de la victime immolée ; et enfin il se prive lui-même du remède, qui le soutiendrait contre les faiblesses de chaque jour. Telles sont, au jugement du vénérable Bède et de saint Bonaventure (1) ou plutôt du monde chrétien, les pertes que souffre et que fait souffrir un prêtre, que sa langueur écarte de la participation des divins mystères. Et par où pourra-t-il les compenser ?

La pratique de presque tous les saints, et l'exemple de ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'ordre sacerdotal, viennent à l'appui de ce que nous venons de dire. Quoiqu'il y en ait eu quelques-uns qui, saisis, à la vue de l'autel, d'une religieuse terreur, n'y sont montés que rarement, et cela dans le temps même qu'ils s'en rendaient dignes par leurs larmes, leur pénitence, leurs travaux pour l'Église, il est constant que tous les autres, et ceux principalement qui ont le plus fait de ces sortes de biens qu'on ne peut attribuer qu'à l'opération de la grâce, ont célébré autant qu'ils l'ont pu. Tels ont été les Xavier, les Charles Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul et les Bérulle. Tout le monde sait que ce dernier mourut à l'autel, et qu'il

(1) Quum sacerdos non habens legitimum impedimentum ex negligentia celebrare omittit, tunc, quantum in ipso est, privat Trinitatem laude et gloria, angelos lætitiâ, peccatores veniâ, justos subsidio et gratiâ, in purgatorio existentes refrigerio, Ecclesiam Christi spirituali beneficio, et seipsum medicinâ et remedio contra quotidiana peccata et infirmitates. *D. Bonaventura*, lib. *De preparat. ad Missam*, cap. v. — *Bed.*, in cap. xiv *Marc.*, evang. — Vide et *D. Antonin.*, 3 part., tit. XIII, c. vi, § 15.

acheva. comme victime de son zèle, le sacrifice que l'épuisement de ses forces ne lui permit pas d'achever comme prêtre.

COLLET, *Traité des saints Mystères.*

ENCYCLIQUE DU PAPE PIE IX, RELATIVE A L'APPLICATION
DE LA MESSE.

2. Comme le très-saint sacrifice de la messe est d'un grand enseignement pour le peuple fidèle, et rend au Très-Haut une gloire infinie, dans son encyclique du 23 mai 1858, le Souverain Pontife recommande aux évêques de rappeler aux curés, aux prédicateurs de la parole divine et à tous ceux qui sont chargés d'instruire le peuple chrétien, l'obligation qui leur incombe d'exposer et d'expliquer aux fidèles, avec tout le zèle et le soin possibles, la nécessité, la grandeur et l'efficacité, la fin et les fruits de ce saint et admirable sacrifice. Ils doivent presser et exciter les fidèles à y assister le plus fréquemment qu'ils le pourront, avec la foi, la religion et la piété convenables, afin d'appeler sur eux la miséricorde divine et tous les biens dont ils ont besoin. Il faut aussi qu'ils soient exacts à l'offrir aux jours prescrits par l'Eglise pour le peuple confié à leurs soins. Voici quelques passages de cette belle encyclique :

La bonté et la charité de notre très-aimant Rédempteur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, envers les hommes, a été si grande que, vous le savez, Vénérables Frères, ayant pris la nature humaine, il voulut non-seulement souffrir, pour notre salut, les plus affieux tourments et la mort horrible de la croix, mais encore, remontant dans le ciel à la droite du Père, demeurer cependant avec nous dans l'auguste sacrement de son corps et de son sang, et, dans l'excès de son amour, en faire notre aliment et notre nourriture, pour être ainsi lui-même notre soutien et notre force par la présence de sa divinité, sauvegarde la plus assurée de la vie spirituelle. Et, non content de cette preuve insigne et tout-à-fait divine de charité, ajoutant les bienfaits aux bienfaits et répandant sur nous les richesses de son amour, il a voulu nous donner la pleine certitude que ceux qu'il a aimés, il les a aimés jusqu'à la fin. C'est pourquoi, se déclarant prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, il a institué à perpétuité son sacerdoce dans l'Eglise catholique et décrété que le sacrifice qu'il a lui-même offert une fois, par l'effusion de son précieux sang sur l'autel de la croix, pour racheter tout le genre humain, le délivrer du joug du péché et de l'esclavage du démon, et pacifier toutes choses dans les cieux et sur la terre, serait permanent jusqu'à la consommation des siècles ; ordonnant que ce sacrifice, où il n'y a de changement que dans la manière de l'offrir, soit fait et renouvelé chaque jour par le ministère des prêtres, afin de répandre sur les hommes les

fruits souverainement salutaires et souverainement féconds de sa Passion.

Ainsi, dans le sacrifice non sanglant de la messe, accompli par le noble ministère des prêtres, est offerte cette même victime, source de vie, qui nous a réconciliés à Dieu le Père, et qui, ayant toute vertu pour mériter, apaiser, obtenir et satisfaire, « répare en nous les ruines » de la mort par le mystère du Fils unique. Ressuscité des morts, le « Fils unique ne meurt plus, et la mort n'aura jamais puissance sur » lui. Il vit par lui-même d'une vie immortelle et incorruptible, et « c'est lui qui est immolé pour nous dans ce mystère de l'oblation » sacrée (1). » Telle est l'oblation pure qu'aucune indignité, aucune perversité dans ceux qui l'offrent, ne peut jamais souiller, et dont, par la bouche de Malachie, le Seigneur a prédit : qu'à la gloire de son nom, devenu grand parmi les nations, elle sera offerte en sa pureté dans tous les lieux qu'éclaire le soleil, de son lever à son coucher (2). Cette oblation d'une fécondité ineffable embrasse la vie présente et la vie future. Par elle, nous accordant la grâce et le don de la pénitence, Dieu apaisé remet les crimes et les péchés même les plus énormes ; et, quoique gravement offensé par nos prévarications, passe de la colère à la miséricorde, d'une juste sévérité à la clémence ; par elle, sont également remises les peines temporelles dues pour l'expiation de nos fautes ; par elle, sont soulagées les âmes de ceux qui sont morts en union avec le Christ, sans avoir été pleinement purifiés ; par elle, on obtient aussi les biens temporels, s'ils ne doivent pas faire obstacle aux biens de l'ordre supérieur ; par elle, est rendu aux saints, et surtout à l'Immaculée et Très-Sainte Vierge Marie Mère de Dieu, l'honneur et le culte le plus grand qu'ils puissent recevoir. C'est pourquoi, conformément à la tradition des apôtres, nous offrons le divin sacrifice de la Messe « pour la paix commune des églises, pour le bon » ordre du monde, pour les empereurs, pour les gens de guerre, « pour ceux qui nous sont unis, pour ceux que la maladie travaille, » pour ceux que la douleur oppresse, pour tous ceux en général qui « sont dans le besoin, et pour les morts retenus dans le purgatoire, » croyant que le plus grand secours que puissent recevoir ces âmes « est celui qui leur est donné lorsqu'on prie pour elles, au mo- » ment où est immolée devant nous la sainte et si redoutable vic- » time (3). »

Il n'y a donc rien de plus grand, de plus salutaire, de plus saint, de plus divin que le sacrifice non sanglant de la messe, par lequel le même corps, le même sang, le même Jésus-Christ, notre Dieu et Seigneur, est offert et immolé sur l'autel pour le salut de tous :

(1) Saint Grégoire-le-Grand, *Dialogues*, liv. IV, ch. LVIII.

(2) Malach., ch. I,

(3) Saint Cyrille de Jérusalem, *Cateches.*, 23; *Mystag.*, 5. de sacrâ Liturg.

et c'est pour cela que la sainte mère l'Eglise, en possession de ce trésor si grand de son divin Époux, n'a jamais cessé d'employer tous ses soins, tout son zèle, toute sa vigilance pour que ce formidable mystère fût accompli par les prêtres avec la plus grande pureté intérieure de cœur et pour qu'il fût célébré avec tout l'appareil du culte, selon les prescriptions des rites et des cérémonies sacrées, afin que la grandeur et la majesté du mystère même resplendisse dans l'apparence extérieure, et que les fidèles soient ainsi excités à la contemplation des choses divines, contenues et cachées dans un si adorable et si vénérable sacrifice. C'est avec la même ardeur et la même sollicitude que cette pieuse mère, s'adressant à ses fidèles enfants, ne cesse jamais de les avertir, de les exhorter, d'enflammer leur zèle, pour les porter à se rendre fréquemment au divin sacrifice, avec toute la piété, tout le respect et toute la dévotion qu'il réclame, ordonnant que tous soient tenus absolument d'y assister les jours de fête de précepte, le suivant avec une attention religieuse des yeux et du cœur, afin de pouvoir heureusement obtenir par sa vertu la miséricorde de Dieu et l'abondance de tous les biens (1).

UN TAMBOUR ET UN AUMONIER DE RÉGIMENT.

3. Un aumônier de régiment, voulant instruire un tambour, qui s'était moqué de l'auguste sacrifice de nos autels, lui dit : — Écoute, mon camarade, je veux t'empêcher de rire désormais de la messe. As-tu le bonheur de posséder encore ta mère ? — J'en rends grâces à Dieu. — Sais-tu écrire ? — Non, malheureusement. — Quand tu veux lui demander de l'argent ou lui donner de tes nouvelles, comment fais-tu ? quel est le moyen que tu emploies ? — Je vais trouver mon caporal, qui est mieux *éduqué* que moi, et je lui dis : Caporal, *Tapez-moi ça, soigné et au bon coin*. — Et quand tu as reçu une lettre de ta bonne vieille mère, que fais-tu encore ? — Je vais toujours trouver mon caporal, pour qu'il m'en fasse la lecture. — C'est donc ton caporal, qui est ton interprète auprès de ta mère ; c'est lui qui te donne des nouvelles de toutes les affections que tu as laissées au village ; c'est par les lèvres de ton caporal que tu reçois les baisers de ta mère, de ta sœur, de tes neveux et nièces. Tu es heureux alors, n'est-il pas vrai ? — Oh ! bien heureux, monsieur l'abbé. — Et tu ne ris pas de ton bonheur ? — J'en pleurerais plutôt. — Pourquoi donc as-tu ri de la messe, qui est tout cela ?

La messe, camarade, c'est une correspondance entre les hommes et les anges ; mais, comme il n'y a pas d'hommes qui connaissent suffisamment la langue du ciel, Dieu voulut y pourvoir en choisissant

(1) Encyclique *Amantissimi Redemptoris*, du 3 mai 1853.

les interprètes des hommes parmi les prêtres, véritables amis du pauvre, de l'ignorant et du malheureux. Le prêtre est donc l'écrivain public des hommes simples et bons, qui veulent écrire et parler à Dieu. C'est le prêtre qui rédige leur correspondance mystérieuse et sacrée, non pas dans une échoppe, au coin d'une rue, mais dans un lieu trois fois saint, dans l'église, dans la maison de Dieu, à la clarté de la lampe qui brûle éternellement devant la face du Roi des rois. Il l'écrit, non pas sur une table boiteuse et vermoulue d'un corps de garde, mais sur l'autel de la Divinité ; non pas avec une chose humaine que le temps efface, mais avec du sang divin. Sais-tu l'histoire de ce vieux grenadier *de la vieillesse*, que l'empereur décora sur un champ de bataille, le jour d'une grande victoire ?

Ce brave soldat avait été blessé grièvement ; mais le bonheur lui fit oublier sa blessure. Il n'eut en vue qu'une chose, la joie que sa mère éprouverait en apprenant que Napoléon lui-même avait attaché sur sa poitrine la croix de l'honneur. Il voulut lui écrire le jour même, et dater sa lettre du champ de bataille ; mais il n'avait point d'encre, point de plume ; les géants de l'empire n'avaient pas le temps d'écrire. Que fit-il ? Il trempa sa baïonnette dans les lèvres de sa blessure, et il écrivit avec son sang ces magnifiques paroles :

« Aujourd'hui nous avons vaincu ; Napoléon m'a décoré lui-même. Je t'embrasse. Vivent la France et l'Empereur ! »

Comme ce vieux grenadier, nous écrivons tous les jours à Dieu, qui est notre père à tous, non pas avec notre sang, du sang d'homme, mais avec le sang de Dieu lui-même. A la fin du sacrifice, au moment où le prêtre se retourne vers les assistants, l'*Ite, missa est* qu'il prononce d'une voix haute, veut dire : « Votre lettre est écrite ; elle est partie ; vous pouvez vous retirer heureux et consolés. » En effet, les lettres écrites avec le sang divin, scellées par l'hostie sainte, ont pris la route du ciel. Voilà l'explication de la messe, mon camarade. L'as-tu comprise ? — Parfaitement, monsieur l'abbé. — Depuis ce jour, le *tapin* devint aussi bon catholique qu'il était excellent tambour. Il alla à la messe tous les dimanches, se confessa au moins une fois l'an, et ne dit plus de mal des *robes noires*.

BALLEYDIER, *Veillées militaires*.

LE SACRIFICE DE LA CROIX.

Oh ! comme tout est beau dans le sacrifice de Jésus-Christ ! Plaies profondes, visage pâle et ensanglanté, je vous adore ! Retentissez dans mon âme, cri de la victime, qui êtes aussi le chant de triomphe du pontife royal. Seigneur, montrez-moi votre visage ; que votre voix retentisse à mon oreille, car votre croix est douce et votre visage plein de grâce. Oui, ô mon Jésus, sous cette pâleur qui l'at-

triste, sous ce sang qui l'inonde, sous ces crachats qui le déshonorent, votre visage est beau, car il porte les blessures de l'amour !

Comme tout est suave dans cet holocauste ! Douce est cette tête, qui s'incline pour me donner son divin baiser ; ils sont doux, et ces bras étendus pour me serrer, et ces pieds attachés par l'amour bien plus que par le clou qui les déchire ; doux est ce côté entr'ouvert, asile plus sûr que la caverne où le prophète croyait se dérober à la fureur divine. Oui, ô victime d'amour, votre nom est doux et à la lèvre qui le prononce, et à l'oreille qui le recueille, et au cœur qui médite vos souffrances !

PAUVERT, *Dogme catholique.*

QUATRIÈME INSTRUCTION.

QUELQUES AUTRES CONSIDÉRATIONS SUR L'EXCELLENCE DE LA MESSE.

— CE SACRIFICE RENOUVELLE LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DU SAUVEUR. — IL EST UNE CONTINUELLE PRÉDICATION DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE. — NECESSITÉ DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE AU POINT DE VUE RELIGIEUX ET SOCIAL, ET DANS LE PLAN CHRÉTIEN DE NOTRE SANCTIFICATION. — OBJECTION.

Obstupescite et admiramini, quia opus factum est in diebus vestris, quod nemo credet quum narrabitur.

Soyez dans l'admiration et le saisissement, car vous avez sous les yeux une merveille, qui semble incroyable lorsqu'elle est racontée.

Habac., I, 5.

Dans l'auguste sacrement de nos autels, le Dieu de toute majesté se cache sous de fragiles espèces et de viles apparences ; mais, bien que nous ne le voyions pas, que nous ne l'entendions pas et que nous ne soyons pas témoins de ses opérations, il n'en est pas moins vivant sous les ombres qui le couvrent, et il y renouvelle d'une manière ineffable les principaux mystères de sa vie, de sa passion et de sa mort. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à les parcourir rapidement. Là se renouvellent :

1° *Le mystère de son incarnation.* L'adorable Eucharistie, ainsi que nous l'enseignent les saints Pères, en est

comme une extension, et nous pouvons la regarder comme une seconde naissance du Fils de Dieu. En effet, ce Verbe adorable que le Père engendre de toute éternité et qui est né une première fois sur la terre du sein de la vierge Marie, se reproduit encore tous les jours sur nos autels par la parole de ses ministres, chaque fois qu'ils prononcent la formule de la consécration. Voilà pourquoi saint Augustin, relevant la grandeur du sacerdoce de la nouvelle loi, s'écriait : « O respectable et redoutable dignité des prêtres, entre les mains de qui le Fils de Dieu s'incarne (1) ! »

2° *Les mystères de sa vie agissante.* Pendant sa vie mortelle, le Fils de Dieu, parcourant les villes et les bourgades, conversait avec les peuples ; il opérait des miracles, il multipliait les pains dans le désert, pour nourrir une multitude nombreuse. Voilà ce qu'il fait encore dans la très-sainte Eucharistie. Il est dans cet adorable sacrement comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de nous entretenir avec lui. En quelque état que nous soyons, grands ou petits, riches ou pauvres, justes ou pécheurs, il nous admet, à toute heure et autant de fois que nous le voulons, au pied de ses autels, de telle sorte que nous pouvons nous écrier avec admiration, comme autrefois Moïse : « Qu'il n'y a point de nation qui ait des dieux d'un accès aussi facile pour elle, que l'est pour nous le Seigneur notre Dieu (2). » Il nous est permis de lui adresser toutes nos demandes, et il ne refuse pas de nous honorer de ses réponses, et alors nous pouvons dire avec l'Apôtre que « notre conversation est dans le ciel (3), » puisqu'elle est avec le Dieu du ciel. — C'est aussi dans cet incomparable mystère qu'il se multi-

(1) O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius, velut in utero Virginis, incarnatur. *D. Aug.*

(2) Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat Deos appropinquantés sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris. *Deut.*, IV, 7.

(3) Nostra autem conversatio in cœlis est. *Philip.*, III, 20.

plie en quelque sorte, et qu'il donne pour nourriture à nos âmes le pain de vie descendu du ciel, c'est-à-dire son corps et son sang, que ses ministres sont chargés de dispenser à chacun des fidèles qui le demande, et qui vient se présenter pour le recevoir.

3° *Les mystères de sa vie souffrante.* Nous connaissons les outrages et les persécutions, qu'il eut à endurer de la part des Juifs. Il a été couvert de toute sorte d'ignominies; il a été vraiment l'homme de douleurs. Mais, aurions-nous pu le croire, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits? c'est dans le sacrement de son amour qu'il est en butte à de nouveaux outrages, à des attentats, qui ne lui sont pas moins sensibles que toutes les horreurs du Calvaire. Quelle lamentable histoire, s'il fallait rapporter toutes les irrévérences, toutes les abominations, tous les sacrilèges, qu'il a subis et qu'il subit encore tous les jours, soit de la part des hérétiques, soit de la part des impies ou des mauvais catholiques! O prodige d'amour! la vue de tous ces excès ne l'a pas empêché de se donner à nous, et de nous laisser le sacré dépôt de son corps et de son sang; et, bien qu'il soit si cruellement offensé, au lieu de faire éclater sur nous les foudres de sa colère, il souffre tout, il dissimule tout, avec une invincible patience.

4° *Le mystère de sa mort.* En effet, Jésus-Christ est sur nos autels en état de victime; et c'est en cette qualité qu'il veut être offert, et qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres. Il est donc vrai de dire avec saint Cyprien que le sacrifice de l'Eucharistie est la passion même du Sauveur (1); et, suivant l'expression de saint Paul, toutes les fois que nous mangeons ce pain sacré, nous annonçons la mort du Seigneur (2).

(1) Passio est enim Domini sacrificium quod offerimus. *D. Cypr., Epist. LXIII, ad Cæcil.*

(2) Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis. *I Cor., XI, 26.*

5° *Les mystères de sa résurrection et de sa vie glorieuse*, car ce n'est plus un corps fragile, périssable qu'il offre à son Père, mais un corps immortel, impassible, revêtu de gloire et de magnificence; et de cet autel de la terre, il monte à l'autel sublime du ciel, pour intercéder pour nous et répandre dans nos âmes ses bénédictions et ses grâces.

Voilà donc, à la messe, le renouvellement de tous les mystères, qui ont été la préparation, la continuation ou les fruits du sacrifice de la croix. Mais nous pouvons dire surtout que l'autel, c'est le Cénacle et le Calvaire, réalisés aussi bien que figurés sur tous les points du globe, partout et toutes les fois qu'un prêtre célèbre.

Ajoutons encore que la messe est une continuelle prédication de la morale évangélique, et, comme l'appelle Tertullien, une *école de toutes les vertus*. Quels beaux exemples le divin Sauveur ne nous y donne-t-il pas :

1° *De patience*, en supportant, en pardonnant tous les oublis, tous les dédains, toutes les irrévérences, qu'on lui fait subir dans cet adorable sacrement. Les insultes, les affronts, les blasphèmes se multiplient autour de lui ; il voit tout, il entend tout, et il semble ne rien voir, ne rien entendre, comme s'il était insensible à tout.

2° *D'humilité*. Il se cache lui-même et dérobe à tous les yeux les marques extérieures de sa gloire et de sa divinité. Qu'est devenue la lumière qui l'entourne? Nul signe n'annonce sa puissance, sa sagesse, sa souveraineté. Pourrait-il s'abaisser davantage, s'il voulait être dédaigné et méprisé? Mais c'est par amour pour nous, c'est pour descendre jusqu'à l'homme, qu'il s'est dépouillé de toute sa splendeur. Voilà pourquoi, ô divin Sauveur, vous nous êtes d'autant plus cher que vous vous êtes plus abaissé (1).

3° *De véritable et ardente charité*. C'est dans la sainte Eucharistie qu'il a épuisé, pour ainsi dire, tous les trésors

(1) Quantò pro me vilior, tantò mihi carior.

de son amour pour les hommes (1). C'était bien assez qu'il se fût chargé d'expier nos péchés. L'intérêt de la gloire divine et de la rédemption humaine n'était-il pas pleinement satisfait par le sacrifice de la croix? Mais ce qui suffisait pour apaiser la justice indignée du Père, n'a pas suffi au Fils pour les épanchements de son amour; et il a poussé sa tendresse pour nous jusqu'à ses dernières limites, jusqu'à se faire la nourriture de nos âmes, afin de s'unir à nous comme la nourriture s'unit à celui qui la prend (2). Aimons Jésus comme il nous a aimés; que tous les battements de notre cœur soient pour lui. Excitons-nous aussi à une grande charité envers le prochain. La charité envers nos frères est un signe de salut pour nous; elle nous fait reconnaître pour vrais disciples de Jésus-Christ.

4° *De silence, de recueillement, de vie cachée en Dieu.* Qui dirait, en le voyant, qu'il est le Roi des rois, le souverain Seigneur de l'univers? Dans cet adorable mystère, on ne voit aucun de ces éclatants et immenses effets de sa puissance. Il n'y reste que pour l'intérêt mystérieux de son amour envers les âmes. A son exemple, âmes chrétiennes, aimez à vous dérober au monde, pour ne chercher que les regards de Dieu. Faites de votre cœur une mystique retraite, où vous vous recueillerez souvent dans de pieuses pensées et de doux entretiens avec le Seigneur.

5° *De dévouement et de sacrifice.* En s'immolant chaque jour pour nous sur nos autels, Jésus-Christ nous apprend à nous sacrifier nous-mêmes par le fidèle accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables; il nous apprend à sacrifier l'homme terrestre, charnel et corrompu, pour former en nous l'homme moral et chrétien. Du reste, qu'on ne s'y trompe

(1) Divitias sui erga homines amoris effudit. *Trid.*, sess. XII, c. II.

(2) Ultimus gradus amoris est, quùm se nobis dedit in cibum, quia dedit se nobis ad omnimodam unionem, sicut cibus et cibans invicem uniuntur. *D. Bern.*

pas, *la vie de l'homme est une guerre incessante* (1); et la guerre, c'est le sacrifice. En face de ces passions, qui nous sollicitent au mal depuis notre enfance jusqu'aux glaces de la vieillesse, quelque parti que nous prenions, le sacrifice est inévitable. Ou, par une courageuse défense de notre dignité morale, nous vaincrons nos passions mauvaises et les sacrifierons au devoir, ou, faute de combattre, nous serons vaincus et misérablement sacrifiés à leurs interminables exigences. Mais où trouver la force nécessaire pour nous soustraire à la honteuse et impitoyable domination des vices? Dans le sacrement de l'Eucharistie, au saint sacrifice de la messe. Là, nos natures faibles, lâches, perverses, sont, en quelque sorte, *transsubstantiées*, selon cette parole du divin Maître : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui (2) » ; et alors les plus grands sacrifices ne nous coûtent rien, parce que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie (3).

La sainte messe réunissant toutes les merveilles et toutes les grâces de Dieu, il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue le centre de notre culte, et que tout s'y rapporte dans nos prières, nos offices et nos cérémonies. Elle est le point de départ, d'où nous viennent avec le sang de Jésus-Christ tous les moyens de salut, et le point d'arrivée auquel se rallie, comme à la croix, l'homme avec ses glorieuses destinées.

Nécessité du sacrifice.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de répondre à cette question, savoir si le sacrifice est nécessaire?

Il est nécessaire :

1° *Au point de vue religieux*, car le sacrifice est l'adoration proprement dite, puisque, par lui, nous reconnais-

(1) *Militia est hominis vita super terram. Job, vii, 1.*

(2) *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. Joan., vi, 57.*

(3) *Omnia possum in eo qui me confortat. Philip., iv, 3.*

sons d'une manière solennelle la souveraineté de Dieu sur nous, et notre continuel besoin de ses bienfaits. Il est donc la base essentielle de la religion; et tout culte qui n'a pas de sacrifice, comme par exemple celui des sectes séparées du catholicisme qui ne reconnaissent pas la présence réelle, croule par le fondement ¹.

2° *Au point de vue social.* L'esprit de dévouement et de sacrifice est l'âme de la société; il établit entre tous les membres de la famille sociale, à ses divers degrés, cette harmonie, cette solidarité, qui en font la force, le bien-être et la vie. Mais cette bienheureuse union des esprits et des cœurs, Jésus-Christ seul peut la ménager. L'esprit de sacrifice, dont l'absence est la source de tous nos maux, est un don surnaturel, une émanation du *sang versé pour la purification du monde* (1). *Le feu divin, que le Sauveur est venu allumer sur la terre* (2) et dont l'Eucharistie est le foyer, est seul capable de consumer les montagnes d'erreurs, d'antipathies, de prétentions injustes et haineuses, qui divisent les hommes. La communion, voilà le vrai moyen de les unir, de les associer, de faire qu'ils s'assistent. Ainsi, l'esprit de sacrifice est entretenu par la grande victime immolée et mangée en tous lieux; et, lorsque les nations perdent le souvenir du Dieu qui s'est sacrifié pour nous, alors la charité s'affaiblit et s'éteint, et les hommes restent dans les glaces de leur égoïsme ².

3° *Dans le plan chrétien de notre sanctification.* Il est vrai que Jésus-Christ *par la seule oblation du Calvaire a consommé pour toujours ceux qui sont sanctifiés* (3). Le sacrifice de la croix a pleinement satisfait à Dieu pour tous nos péchés, et il a acquis au genre humain plus de mé-

(1) Et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus. *Col.*, 1, 20.

(2) Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? *Luc.*, xii, 49.

(3) Unâ enim oblatione, consummavit in sempiternum sanctificatos. *Hebr.*, x, 14.

rites et de grâces, qu'il n'en faudrait pour la sanctification de mille mondes; mais il faut que ces mérites et ces grâces, qui sont le trésor général de l'humanité, nous soient individuellement appliqués; il faut que nous participions à l'immolation du Calvaire par la communion à la grande victime. Or, sur l'autel sanglant de la croix, la divine victime, comme le dit saint Augustin, a été seulement offerte; mais dans nos églises elle est offerte et distribuée (1). C'est à l'autel, ajoute saint Ambroise, que s'accomplit la perfection du sacrifice de la croix, car Jésus-Christ nous y nourrit réellement tous les jours du sacrement de sa passion ³ (2).

4^e *Pour obtenir les grâces qui y sont attachées*, car il a été établi pour subvenir à toutes nos nécessités spirituelles et corporelles. Le prêtre à l'autel est le député de l'Église, pour exposer à Dieu les besoins des fidèles et implorer ses miséricordes. Il doit demander pour les uns la douleur et le repentir de leurs fautes, la délivrance des tentations dont ils sont assaillis, la victoire sur leurs passions; pour les autres, la patience dans leurs épreuves, la cessation de leurs peines, la guérison de leurs infirmités; et généralement pour tous les secours dont ils ont besoin, selon les circonstances où ils se trouvent. Les âmes du purgatoire ont aussi grandement besoin du sacrifice de la messe. Comme elles ne peuvent rien obtenir par elles-mêmes, elles mettent tout leur espoir dans nos suffrages. Et il y en a une multitude infinie, qui tendent vers nous leurs mains suppliantes et nous conjurent, avec les cris les plus lamentables, de leur obtenir quelque part à ce secours divin. Ne soyons pas insensibles à leurs supplications, et recommandons-les instamment à la bonté du Seigneur.

Mais, dira-t-on peut-être, le sacrifice de la messe n'a

(1) D. Aug., *Conf.*, l. IX, c. XII et XIII.

(2) *Significans passionem Domini Jesu, cujus quotidie vescimur sacramento. D. Ambr., in ps.*

pas toujours existé ; il n'est donc pas si nécessaire et si indispensable.

Le sacrifice de la messe n'a pas toujours existé. Expliquons-nous. Si par messe l'on entend seulement cet ordre, cet ensemble de prières, de rites, de formules religieuses, tel que nous le voyons aujourd'hui, nous convenons très-volontiers que ni le mot ni la chose n'ont pas toujours existé. Mais ce n'est pas là ce qui constitue la messe. Le point capital et fondamental de cet auguste sacrifice, c'est la présence et l'immolation de Jésus-Christ sur nos autels ; et, envisagée sous ce rapport, nous disons que, depuis l'origine du christianisme, la messe a toujours existé. Qu'importe qu'on lui ait donné divers noms, qu'on l'ait entourée de diverses formes accessoires, qu'on ait célébré ici en hébreu, là en grec ou en latin ; la messe a toujours été la même quant au fond ; et, en tout temps, les prêtres de la nouvelle loi, fidèles à la parole du Maître qui a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » ont consacré le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. Bien plus, le sacrifice de Jésus-Christ a toujours existé, sinon en réalité du moins en figure, depuis l'origine du monde. Car, en remontant jusqu'au berceau du genre humain, nous trouvons partout des oblations faites à la Divinité, des victimes qui lui sont immolées. Or, ces sacrifices n'avaient de valeur devant Dieu qu'autant qu'ils se rapportaient au grand sacrifice de la croix, qui devait les abolir tous, pour se renouveler lui-même jusqu'à la fin du monde sur nos autels. Quand ce divin sacrifice aura régénéré le dernier en date des élus, alors les temps seront accomplis.

Que Dieu soit donc béni, de nous avoir donné un prêtre trois fois saint, le prêtre selon l'ordre de Melchisédech, pour offrir en tous lieux, en tout temps, ce divin sacrifice au Père éternel. Béni soit mille et mille fois l'amour de Jésus-Christ, qui offre pour nous à son Père son sang, son âme, et tout lui-même !

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Omnia penè in sanguine secundùm legem mundantur et sinè sanguinis effusione non fit remissio.

Selon la loi, presque tout se purifie avec le sang, et les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. *Hebr., ix, 22.*

NÉCESSITÉ DU SACRIFICE.

1. Il y a, dit Châteaubriand, un argument si simple et si naturel en faveur des cérémonies de la messe, que l'on ne conçoit pas comment il est échappé aux catholiques dans leurs disputes avec les protestants. Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque ? C'est le sacrifice. Une religion qui n'a pas de sacrifice, n'a pas de culte proprement dit. Cette vérité est incontestable, puisque, chez les divers peuples de la terre, les cérémonies religieuses sont nées du sacrifice, et que ce n'est pas le sacrifice qui est sorti des cérémonies religieuses. D'où il faut conclure que le seul peuple chrétien qui ait un culte, est celui qui conserve une immolation.

Le principe étant reconnu, on s'attachera peut-être à combattre la forme. Si l'objection se réduit à ces termes, il n'est pas difficile de prouver que la messe est le plus beau, le plus mystérieux et le plus divin des sacrifices.

Une tradition universelle nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Toutes les nations ont cherché à apaiser le Ciel, toutes ont cru qu'il fallait une victime, toutes en ont été si persuadées, qu'elles ont commencé par offrir l'homme lui-même en holocauste. C'est le sauvage qui eut d'abord recours à ce terrible sacrifice, comme étant près, par sa nature, de la sentence originelle, qui demandait la mort de l'homme.

Aux victimes humaines on substitua dans la suite le sang des animaux ; mais, dans les grandes solennités, on revenait à la première coutume ; des oracles revendiquaient les enfants mêmes des rois ; la fille de Jephthé, Isaac, Iphigénie, furent réclamés par le Ciel ; Curtius et Codrus se dévouèrent pour Rome et Athènes.

Pendant le sacrifice humain dut s'abolir le premier, parce qu'il appartenait à l'état de nature, où l'homme est presque tout *physique*. On continua longtemps à immoler des animaux ; mais, quand la société commença à vieillir, quand on vint à réfléchir sur l'ordre des choses divines, on s'aperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel ; on comprit que le sang des boues et des génisses ne pouvait racheter un être intelligent et capable de vertu. On chercha donc une hostie

plus digne de la nature humaine. Déjà les philosophes enseignaient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié. Jésus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier-né des brebis ; et, à l'immolation *physique* fut à jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral*.

Plus on approfondira le christianisme, plus on verra qu'il n'est que le développement des lumières naturelles et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. Qui pourrait aujourd'hui souffrir le sang infect des animaux autour d'un autel, et croire que la dépouille d'un bœuf rend le Ciel favorable à nos prières ? Mais l'on conçoit fort bien qu'une victime spirituelle, offerte chaque jour pour les péchés du monde, peut être agréable au Seigneur.

Toutefois, pour la conservation du culte extérieur, il fallait un signe, symbole de la victime morale. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel ; il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. Telle est l'explication du sacrifice chrétien, explication qui ne blesse ni le bon sens ni la philosophie ; et, si le lecteur veut la méditer un moment, peut-être lui ouvrira-t-elle quelques nouvelles vues sur les saints abîmes de nos mystères.

Génie du Christianisme, t. III.

SACRIFICES HUMAINS DANS L'INDE.

Dans une foule de pays que n'a pas éclairés la lumière évangélique, subsiste encore l'horrible superstition des sacrifices humains. En 1846, la *Revue de Calcutta* a donné des détails aussi horribles que curieux sur les *Khounds*, qu'on regarde assez généralement comme les derniers représentants des premiers habitants de l'Inde. Fixée au milieu des montagnes qui touchent presque à la baie du Bengale, seulement à quelques jours de distance de la capitale la plus civilisée du monde asiatique, cette peuplade présente les traits de la plus profonde barbarie. La manière dont ces sauvages pratiquent les sacrifices humains fait frémir, et la bonne foi avec laquelle ils y procèdent saisit d'étonnement. Ces sacrifices sont faits en l'honneur de la déesse de la Terre ; et, dans les idées de ces affreux idolâtres, le sang humain est nécessaire pour arroser le sol, afin de le rendre fertile. Dans ce but, ils achètent des enfants ou même des adultes, que des pourvoyeurs nommés *Panwas* enlèvent aux Hindous vivant dans les plaines.

Les victimes nommées *Mérias* sont élevées et gardées avec soin jusqu'au jour du sacrifice. On les considère comme douées d'un tel

caractère de sainteté, que les familles dans le sein desquelles ces hommes, destinés à être immolés, forment des liaisons temporaires avec les femmes et les filles, s'en trouvent très-honorées. On leur donne des terres et des troupeaux, on leur choisit des femmes dans les castes hindoues; mais les enfants qui naissent de ces unions sont destinés à subir le même sort que celui qui attend leur père, aussitôt que la divinité redoutable paraît exiger ce sacrifice. La manière dont on immole ces *Mérias* est décrite de la manière suivante :

« Tous les préparatifs de la cérémonie se font sous la conduite du patriarche de la tribu, accompagné du prêtre. C'est toujours ce dernier qui est l'organe de la volonté divine; et, lorsqu'il déclare que celle-ci demande une victime, la population des deux sexes accourt pour assister au sacrifice. La cérémonie dure trois jours. Le premier jour, toute la population prend part à un banquet. On mange, on boit, et on se livre à toutes sortes d'excès. Le second jour, la victime, qui a gardé le jeûne depuis la soirée de la veille, est soigneusement lavée, habillée à neuf, et on la promène en procession, avec accompagnement de danse et de musique, du village jusqu'au bois sacré de Méria, situé sur le bord d'un torrent. Au centre du bois est fixé un poteau, auquel le prêtre attache par le dos le triste héros de toutes ces cérémonies. On l'oint d'huile, de ghi (ou beurre rance), on le barbouille avec du curcuma, on l'orne de fleurs, et, pendant toute la journée, la population se prosterne devant lui en adoration. Chacun cherche à s'emparer de quelque relique; les morceaux de la pâte de curcuma dont il est couvert, sont surtout recherchés par les femmes.

« Le troisième jour, on donne pour toute nourriture au malheureux qu'on va immoler un peu de lait et de sagou; et la fête bruyante et licencieuse du premier jour recommence. A midi, le prêtre qui, dans la nuit de la veille, a fait la recherche de la place convenable pour l'immolation, en faisant enfoncer des bâtons pointus dans la terre et en marquant l'endroit où le bâton a pénétré à la plus grande profondeur, conduit la victime sur le lieu qu'il déclare le plus agréable à la déesse de la Terre. Comme il est nécessaire, d'après les idées de ces fanatiques, que la victime n'offre aucune résistance, et qu'en même temps il n'est pas permis de la lier, on brise au malheureux sacrifié les os des bras et des jambes. Le prêtre, accompagné des anciens de la tribu, prend une branche de bois vert, la fend par le milieu et introduit le corps de l'infortuné entre les deux moitiés, dont il lie les deux bouts avec des cordes.

« Ces préparatifs étant terminés, le prêtre donne le signal de l'immolation, en frappant la victime de la hache dont il est armé. Tous les assistants se précipitent alors sur la victime avec des cris féroces, accompagnés d'une musique bruyante, la dépècent, et, enlevant des lambeaux de chair, ils s'écrient : « Nous t'avons acheté, en payant

le prix ; aucun péché ne retombe sur nous. » Cet horrible sacrifice ainsi consommé, chacun rentre chez soi en emportant son lambeau sanglant, et, pendant trois jours, reste enfermé sans proférer une parole. Au bout de trois jours, on tue un buffle, et toutes les langues sont déliées. »

Ces affreuses pratiques varient d'après les localités. Divers employés de la compagnie des Indes, tels que MM. Arbutnot, Stevenson, Hicks, en ont donné des descriptions, qui ne permettent pas de douter de l'exactitude de ce qu'on avait appris par d'autres voies.

Sur d'autres points du globe, nous retrouvons les mêmes abominations. Nous pourrions citer une foule de faits ; mais nous nous contenterons du suivant, qui est assez rapproché de nous, puisqu'il ne date que de 1851. Il s'est passé dans un des villages de la côte occidentale d'Afrique, qui ont accepté la protection de l'autorité française ; et il suffit pour démontrer dans quel état d'affreuse barbarie sont encore plongées certaines peuplades africaines et à quel degré de dégradation peuvent descendre les hommes qui n'ont d'autre guide que les lumières de leur raison. Un acte épouvantable d'anthropophagie a été commis au village de Grand-Bassam, situé sur la rive droite du fleuve de ce nom, à deux pas d'un comptoir sur lequel flotte notre pavillon national. Voici dans quelles circonstances :

« Le chef ou roi de ce village, nommé Piter ou Peters, avait à célébrer la création d'un nouveau centre de population récemment établi dans son voisinage. En conséquence, il dressa le programme de la fête. Conformément aux mœurs de la tribu et afin de se rendre le *Fétiche* favorable, il résolut d'immoler en son honneur une victime humaine qui, après le sacrifice, devait servir de pâture aux féroces appétits des siens.

« Dans ce but, Piter fit acheter, dans un des villages de la lagune d'Ébrié, un captif noir, qui fut amené pieds et poings liés à Grand-Bassam, et parqué, en attendant sa dernière heure, dans la case d'un des chefs de guerriers, revêtu de la qualité de *sanfrou*, grade équivalent à celui de sous-officier.

« Soit par adresse, soit par le secours favorable de quelqu'un, le pauvre noir parvint à s'évader, et se réfugia au fort français, où il se cacha dans une des cases habitées par les indigènes au service de ce poste. Piter ne tarda pas à découvrir la retraite du fugitif ; et aussitôt il entama des négociations avec un caporal indigène qu'il connaissait depuis longtemps, afin de se le faire livrer, et s'entendit avec lui pour venir l'enlever pendant la nuit. En effet, fort au courant des habitudes des nègres du comptoir, espérant avec un peu d'or faire cesser toute résistance, il expédia à l'heure convenue une pirogue montée de plusieurs hommes armés, qui se présentèrent à la case où s'était réfugié l'esclave, ayant à leur tête le caporal indigène. Mais contrairement à

leurs prévisions, malgré les menaces du caporal, les habitants de la case refusèrent obstinément de livrer l'esclave. Celui-ci néanmoins, craignant que les négociations n'eussent une conclusion fâcheuse pour lui, quitta cette case protectrice en se glissant à travers les bambous qui l'entouraient, et eut la malheureuse idée d'aller demander asile à des noirs Sénégalais, qui le livrèrent garrotté à ses ennemis, de telle façon qu'il fut conduit à Grand-Bassam, sans qu'aucun Français eût connaissance de cette violation flagrante de notre territoire. Le commandant du poste s'était d'ailleurs absenté ce jour-là, confiant par intérim son commandement au chirurgien-major. Ce ne fut que vingt-quatre heures après que l'on apprit les circonstances de cet enlèvement, et l'abominable scène qui en fut la suite.

« Piter avait atteint son but ; il était de nouveau maître de l'esclave, qu'il comptait offrir en sacrifice aux idoles de sa religion. Aussitôt il rassembla tous les chefs principaux sur la grande place du village ; ceux-ci s'y rendirent ornés de leurs armes, de leurs amulettes et de leurs *gris-gris*. Le noir infortuné fut lié à l'arbre-fétiche, et les danses frénétiques, les chants désordonnés commencèrent autour de lui, aux sons rauques d'un énorme tam-tam.

« Vinrent ensuite les *Féticheros*, qui se livrèrent à des cérémonies et simagrées d'usage pour se rendre la divinité propice, en lui offrant ce sacrifice agréable. Aussitôt après, une scène de cannibales commença, au milieu des féroces vociférations de la peuplade sauvage. Chaque guerrier armé donna son coup, fit sa blessure au malheureux prisonnier ainsi assassiné à petit feu ; et, lorsque ses cris de douleur eurent presque cessé, lorsque, épuisé de souffrance, il allait rendre le dernier soupir, sa tête fut coupée et plantée au bout d'une pique, dont l'érection au milieu du village fut accueillie par un hurra général.

« Ceci n'était que le premier acte de l'horrible sacrifice, qui fut accompli par un épouvantable festin. En effet, le corps de la victime fut coupé en petites lanières et bouilli dans une grande chaudière préparée sur le lieu de l'exécution, et chacun des assistants prit, avec une avidité féroce, sa part de cet abominable repas ! Le caporal indigène, qui avait livré le pauvre esclave, avait été invité par Piter, et se montra l'un des plus avides convives. Le restant de la journée se passa en danses autour de la tête décollée, exposée aux viles insultes de la populace noire, qui se livrait à des contorsions ignobles, à des injures sans nom, et qui, avant de se séparer, la fit rouler à coups de pieds par tout le village. »

On aurait peine à croire à tant d'horreurs, si l'on ne savait de quelles farouches passions les sauvages sont susceptibles, si d'ailleurs ces faits n'étaient affirmés par des personnes dignes de foi.

Les représentants de la France dans ces parages n'ont pas laissé

sans répression un acte aussi atroce, commis sous les yeux de nos compatriotes, et en quelque sorte au mépris de notre autorité. Mais, soyons-en bien convaincus, l'arme la plus puissante pour détruire ces barbares coutumes, c'est la croix du Sauveur, c'est le petit sou de la propagation de la foi. Ah! puisse la lumière angélique éclairer ces pauvres aveugles, et les humaniser en les rendant chrétiens!

INFLUENCE CIVILISATRICE DU SACRIFICE.

2. L'institution des Églises a plus fait avancer la civilisation que tout le reste. C'est là seulement que tous les membres de la corporation paroissiale, perdus, isolés, dispersés dans les hameaux, se retrouvent et se rejoignent. C'est là seulement, dans cette enceinte sacrée, que se réunissent, l'instituteur comme chantre, le curé comme pasteur des âmes et ministre de Dieu, le maire comme chef de la commune, les notables comme fabriciens, les habitants comme catholiques. Là sont tous les âges et tous les sexes, les vieillards et les enfants, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Là sont agenouillés devant la majesté redoutable de Dieu, et confondus tous ensemble, dans la même humilité, dans la même égalité, faibles et puissants, riches et pauvres. Là, du haut de la chaire, le prêtre rappelle aux plus grands la petitesse de leur origine, et aux plus petits la grandeur de leurs destinées. Là, il donne à tous les hommes, dans la lecture de l'Évangile, les plus beaux modèles en même temps que les plus beaux préceptes de fraternité. L'orgueilleux sort de l'Église plus modeste, le coupable plus repentant, le haineux plus adouci, le malheureux plus résigné. Là, dans l'immensité et l'élévation des arcades et des voûtures, dans l'élégance des autels, dans la beauté des vases, des tableaux, des broderies, des statues, des candélabres, des croix d'argent, des lampes d'or, des fleurs et des ornements, dans les flots de parfums et d'encens, dans les sons vastes et ravissants de l'orgue et des cantiques, dans la richesse éclatante et soyeuse des aubes étalées et des longs habits flottants, les pauvres prennent une idée des pompes et des magnificences du grand monde, dont ils n'approcheront jamais et qui sont offertes à leurs sens éblouis avec autant de profusion et de majesté que dans les palais des rois et dans les fêtes des grands de la terre.

C'est surtout à la campagne que la religion semble encore plus nécessaire pour polir la rudesse des mœurs; et c'est là aussi que, souvent mieux sentie, elle exerce le plus bienfaisant empire.

En effet, toute l'existence des villageois se groupe autour du clocher. Là sont les vases du baptême, le cimetière des morts, la chapelle des mariés, les bancs du catéchisme. Au pied du clocher, non loin du moins, sont assises l'école et la mairie, que le clocher domine,

comme pour annoncer que la religion s'élève au-dessus des intérêts temporels. Chaque matin, chaque soir, les cloches sanctifiées de l'Église ébranlent l'air et vont porter, avec leurs tintements, dans les hameaux lointains, le nom et le souvenir de Dieu.

Quand le villageois revient des champs, quand ses yeux font la tournée de l'horizon, c'est toujours le clocher qu'il aperçoit.

Si Dieu éclate partout, c'est encore plus dans les campagnes que dans les villes ; il y assemble ses nuages ; il y roule sa foudre ; il y verse sa pluie et ses rosées ; il les couvre de ses givres et de ses neiges ; il les inonde de ses feux solaires ; il s'y révèle avec toute sa magnificence dans la germination des plantes, dans les bruits des forêts, dans la maturité des moissons, dans les chants harmonieux des oiseaux, dans les bêlements des troupeaux, dans la hauteur des montagnes, dans les murmures des grands fleuves, dans l'immensité des plaines, dans la voûte du ciel parsemé d'étoiles et de mondes infinis. Il y accable l'homme de sa majesté, il l'éblouit du spectacle varié des champs, des bois, de la verdure et des eaux ; et, en même temps il le réchauffe de son soufîle, il le pénètre de ses rayons, il le calme, il le ranime, il s'insinue dans son cœur et il l'attire doucement vers lui.

Il est impossible, lorsqu'on a des mœurs simples et pures, d'habiter la campagne et de n'être pas religieux. La dure nécessité du travail, la contemplation de la nature, le silence des nuits et la solitude où vit habituellement l'homme des champs et qui le rend grave et rêveur, le ramènent presque toujours à l'adoration de Dieu. Il y a toujours quelques sentiments de religion chez tous les peuples agriculteurs, même chez ceux qui affectent le plus grossièrement de mépriser les choses saintes, qui les persiflent et qui s'en moquent. Seulement, au lieu d'être religieux, ils sont superstitieux ; au lieu de croire à Dieu, ils croient au diable, à des forces occultes, à des puissances invisibles, à des êtres surnaturels, à des fantômes, à des revenants, à des sorciers. Ils ne croient pas aux dogmes de la foi et aux mystères, mais ils croient que les prêtres peuvent les délivrer, eux et leurs bestiaux, des sortilèges, des embûches et des maladies.

TIMON, *Entretiens du village.*

L'ÉGLISE DU VILLAGE.

L'église est d'ordinaire le plus ancien édifice du village. Pour les campagnards, dont la chronologie ne remonte jamais très-haut, l'église se perd dans la nuit des temps ; et, se confondant avec la vague mémoire de leurs ancêtres, elle n'en est pour eux que plus sainte et plus vénérable.

Ce qui augmente leur respect, c'est qu'ils ont vu passer sous leurs yeux bien des nouveautés, des formes, des essais, des systèmes, des

administrations, des républiques, des consulats, des royautes, des empires. Il ont ouï le chantre réciter des *Salvam fac, Domine*, pour toutes les espèces de gouvernement. Ils ont vu le couvreur attacher à la pointe de leur clocher des drapeaux tour à tour bariolés et parsemés d'aigles, de lis, d'abeilles, de bonnets, et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ils n'ont jamais vu que le même prêtre monter toujours au même autel, chanter les mêmes chants dans les livres consacrés, réciter le même Évangile sur les marches du sanctuaire; et depuis tant de siècles, il n'y a pas eu une virgule de changée dans la formule du *Credo*, du *Pater* ni de l'*Ave*.

La où est l'église, là est le village. On dirait que, comme une mère, elle rassemble autour d'elle tous ses enfants; elle est le point central où leur vie aboutit; elle est le lien de la commune. TIMON, *ibid.*

RÉSULTATS SOCIAUX DE L'ABOLITION DU SACRIFICE EUCHARISTIQUE.

Partout où l'on offre le sacrifice eucharistique, on ne tarde pas à voir disparaître la férocité, la barbarie. Ainsi, dès que le christianisme parut, il opéra la plus admirable transformation. En invitant tous les hommes à s'asseoir au banquet nuptial de l'Agneau, il leur apprit à se dépouiller de leurs haines, de leurs antipathies, et à vivre en frères. C'est surtout par la communication que le Sauveur nous fait de sa vie divine, dans le sacrement de son amour, que la charité naît et se développe. Nourri de la substance de son Dieu, l'homme se sent porté aux plus nobles, aux plus généreux sacrifices, et, à l'exemple du Sauveur mort pour lui sur le Calvaire, il ne craindra pas, s'il le faut, de se dévouer, de s'immoler pour ses semblables.

Mais, d'un autre côté, que le sacrifice de la divine Victime cesse dans quelque contrée, on ne tarde pas à y voir reparaitre la dureté, la férocité, la barbarie, et même, chose horrible à dire, les sacrifices humains. L'histoire est là pour l'attester.

Au seizième siècle, lorsque le docteur Martin Luther apprit à l'Europe, entre autres nouveautés, que la messe était une abomination qui passe toute abomination, partout où le sang de l'Homme-Dieu ne coula plus sur les autels, on vit couler à flots le sang humain. Qui pourrait calculer le nombre des victimes condamnées à d'affreux supplices, et par les lois des États protestants, qui ordonnaient la profession du nouvel évangile sous peine de mort, et par les lois des États catholiques obligés de se défendre contre le fanatisme des prédicants? Toutefois ce nombre est peu de chose, comparé aux victimes dévorées par les guerres civiles, allumées en tous lieux par des sectes, qui prêchaient avec le fer dans une main, la torche dans l'autre. Nulle autre époque connue de l'histoire ne justifia si bien les paroles d'un de nos prophètes : « La science de Dieu a disparu de la terre; la malédiction,

le mensonge, l'homicide, le vol et l'adultère l'ont inondée ; et le sang a touché le sang (1). »

Les écrivains anticatholiques, en parlant de ces temps de sanglante mémoire, affectent de ne rappeler que deux faits, la journée de la Saint-Barthélemy et les cruautés du duc d'Albe dans les Pays-Bas ; mais pour ceux qui savent l'histoire et connaissent les boucheries protestantes en France, en Suisse, en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Norwège, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, la Saint-Barthélemy et les rigueurs du duc d'Albe ne sont plus que de tristes épisodes de ces longues et épouvantables tragédies.

L'Évangile luthérien ne comptait pas cinq ans d'existence, que déjà il coûtait la vie à cent mille malheureux, dont tout le crime était de l'avoir cru et trop bien compris.

En France, pendant les jours néfastes de la Révolution, le culte de la chair, la volupté, ayant remplacé le culte du Crucifié du Calvaire, les prêtres tombaient en lambeaux sous le coutelas des septembriseurs ; et des prostituées en promenaient le cœur au bout d'une pique, en chantant : *Ah ! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas* (2). La déesse Raison montait sur les autels de l'Agneau sans tache, et y recevait les adorations des représentants de la France. Le sang versé jusque-là n'ayant fait qu'altérer la déesse et ses adorateurs, il fallut monter l'œuvre des massacres sur un pied gigantesque.

Cinquante mille comités révolutionnaires, coûtant la somme annuelle de cinq cent quatre-vingt-onze millions, furent chargés d'approvisionner les échafauds. Avec les prêtres et les nobles, toute chair fut mise en réquisition. Au milieu de longues files d'hommes, pris au hasard dans tous les rangs, on voyait traîner à la boucherie des charretées sans fin de femmes, de filles, d'enfants. La Vendée seule compte quinze mille femmes et vingt-deux mille enfants égorgés hors de combat. Nantes, pour sa part, vit fusiller et noyer deux mille enfants et sept cent soixante-quatre femmes. Dans certaines petites villes du Midi, comme à Bédoin, la déesse dévora la population tout entière (3). Paris, d'où partait le signal du carnage, ne restait pas en arrière. Les bourreaux ayant représenté que *leurs gens* ne suffisaient pas pour évacuer le sang, on ouvrit un aqueduc immense, qui devint un affluent rouge de la Seine (4).

Pour mettre fin à ces horreurs, Dieu fit surgir un homme, devant qui tout devait plier, jamais tant de gloire n'ayant couronné tant de

(1) Non est scientia Dei in terrâ. Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit. *Osée*, IV, 1. 2.

(2) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, l. IV. c. VIII.

(3) Châteaubriand, *Étud. hist.*, préf.

(4) *Ibid.*

genie. Bonaparte dit à quelques milliers de voltairiens, qui se disaient la France : « L'immense majorité est encore catholique, et c'est un grand bonheur ; car qu'est-ce qu'un peuple sans religion ? Votre règne l'a fait voir. Pour ne pas revoir les échafauds, il faut relever les autels. Vous êtes libres de ne pas aller à la messe ; mais la France veut y aller. Je ne souffrirai pas qu'on l'en empêche. Croyez-moi ; il y va de sa vie ; il y va de la vôtre. »

La charité n'est pas de l'homme, mais de Dieu, comme dit saint Jean ; et nul ne la possède sans être né de Dieu et sans demeurer en lui (1). » Otez l'auguste sacrifice, foyer incandescent de l'amour divin, les hommes, ne songeant chacun qu'à soi, restent froids et glacés. Ne conservant qu'un faible souvenir du Dieu qui s'est sacrifié pour tous, n'étant plus les témoins et l'objet de sa perpétuelle immolation, ils perdent tout esprit de sacrifice ; et dès lors il faut qu'ils soient sacrifiés.

L'abbé MARTINET, *L'Emmanuel*.

LA MESSE DES MOISSONNEURS.

3. En certains points de la campagne romaine, se présente, pendant l'été, le tableau le plus touchant. Au temps des moissons, tous les moissonneurs, qui habitent les limites des Maremmes, descendent dans ces immenses plaines, pour récolter les blés. Pas de villages, pas de maisons près d'eux ; les voilà isolés de toute habitation. Groupés par familles, après avoir supporté tout le jour l'aiguillon d'un soleil dévorant, ils s'étendent le soir sur les javelles et y passent la nuit ; ce serait trop de temps perdu, trop de fatigue ajoutée à la fatigue du jour, de regagner leurs lointaines demeures.

Resteront-ils cependant durant plus d'une semaine, sans s'agenouiller pour prendre part aux saints mystères, sans confesser leurs fautes, sans recevoir leur Dieu ? Non. Dès l'aurore, et tandis que, couchés sur leurs épis, les moissonneurs sommeillent encore, une cloche résonne dans la plaine... Leur travail est donc achevé ? peuvent-ils se demander à demi éveillés, ils ont donc dormi près de leur église accoutumée ? Non, mais l'Eglise est venue à eux. C'est un jour de fête, c'est le dimanche ; un ministre du Seigneur et deux jeunes acolytes, guidant deux buffles vigoureux, sont arrivés pendant la nuit au milieu de la plaine. Dans la charrette même qui les a amenés, un autel est dressé ; un voile de damas rouge, étendu sur les claies, forme le tabernacle. Les moissonneurs se rassemblent et s'agenouillent ; quelques-uns se confessent pour communier ; tous prient, et le saint sacrifice commence. Pareilles aux épis dorés que le vent agite, ces longues ran-

(1) *Charitas ex Deo est. Et omnis qui diligit ex Deo natus est. Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. I Joan., iv, 7, 16.*

gées de moissonneurs abaissent et relèvent tour à tour leur front dans la prière. Quel spectacle vraiment digne des regards du ciel!...

L'abbé BOULANGÉ, *Rome en 1848.*

Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.

CHEN.

Partout où vous voyez un autel, là se trouve la civilisation.

DE MAISTRE.

Chez les peuples anciens, la première chose que l'on faisait quand on établissait une colonie en quelque lieu, c'était d'y élever un autel, et d'y offrir des sacrifices. Voilà pourquoi sur les médailles des colonies, on voit souvent au revers un autel, et dessus un étendard élevé. C'est la marque d'une colonie nouvellement fondée.

Tout le monde connaît le proverbe : *Ami jusqu'aux autels*, pour signifier qu'on est capable de tout entreprendre pour son ami, excepté ce qui est contraire à sa conscience, à la religion. On prétend que ce proverbe tire son origine de la réponse que fit François 1^{er} à Henri VIII, qui le pressait de se déclarer contre le pape.

De tout temps aussi, on a employé cette locution : *Combattre pour ses autels et ses foyers*, *pro aris et focis*, pour marquer que les deux sentiments les plus forts, les plus invincibles du cœur de l'homme sont le culte divin et celui de la patrie. Le foyer lui-même ne vient qu'après l'autel; et, en effet, la religion, la conscience avant tout. Du reste, qu'on ne s'y trompe pas, le vrai patriotisme est inséparable de la religion. Celui qui est fidèle à son Dieu, sera toujours fidèle à son prince, à son pays.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

DISPOSITIONS POUR OFFRIR LE SAINT SACRIFICE. — DISPOSITIONS DU CORPS : LE JEÛNE, LA CHASTETÉ, LA PROPRETÉ. — DISPOSITIONS DE L'ÂME : UNE VIE SAINTE, UNE INTENTION PURE, UNE GRANDE DEVOIION. — DISPOSITIONS POUR ASSISTER A LA MESSE : ESPRIT DE PÉNITENCE, FOI VIVE, RESPECT PROFOND, DOUCE CONFIANCE ET SAINTE JOIE.

Sanctificamini et estote sancti, quia ego sum Dominus Deus vester.

Sanctifiez-vous et soyez saints, parce que je suis le Seigneur votre Dieu. *Levit.*, xx, 7.

Dispositions pour offrir le saint sacrifice.

David ayant résolu, d'après les conseils du prophète Nathan, de bâtir un temple pour y déposer l'arche du Seigneur, s'écria frappé d'admiration à l'idée de ce grand ouvrage : « Oh ! la grande et magnifique entreprise ! Ce n'est pas à un homme, mais au Dieu de toute gloire et de toute majesté que je prépare une demeure (1). » Mais qu'aurait-il dit et que n'aurait-il pas fait, ce grand roi, si cette habitation qu'il proposait pour son Dieu, avait été son propre cœur ? Avant donc de monter à l'autel pour immoler la victime sainte et se nourrir de sa divine substance, que le prêtre pense sérieusement à la grande action qu'il va faire, et qu'il se prépare par de bonnes dispositions à recueillir abondamment les fruits de son sacrifice. Or, ces dispositions regardent les unes le corps et les autres l'âme ; nous allons en parler successivement.

Dispositions du corps.

Elles se réduisent à trois : le jeûne, la chasteté et la propreté.

(1) Opus grande est; neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. *Paral.*, xxix, 1.

Le jeûne. — Le jeûne naturel ou eucharistique, dont il est ici question, consiste à n'avoir rien pris depuis minuit, ni par forme de nourriture, ni par forme de médicament. Dès les premiers temps, l'Église a ordonné que les divins mystères ne fussent célébrés que par des prêtres à jeun et que les fidèles fussent également à jeun pour y participer. Il est vrai que Notre-Seigneur a institué le sacrement de son corps et de son sang, après avoir mangé l'agneau pascal et pris un repas en commun avec ses apôtres : il fallait, dit saint Cyprien, que le Christ offrît sur le soir du jour, pour que l'heure même du sacrifice indiquât la chute du sacrifice de l'ancienne loi et le soir, c'est-à-dire, la fin du vieux monde (1). Le divin Sauveur voulait aussi par là nous faire mieux comprendre la grandeur de ce mystère, et l'imprimer plus profondément, comme son dernier et suprême enseignement, dans le cœur et la mémoire des apôtres, qu'il allait quitter pour souffrir sa passion ; mais il ne prescrivit point la manière dont il devrait désormais s'accomplir, laissant ce soin à ceux qu'il avait chargés de former son Église. Or, il a plu au Saint-Esprit, dit saint Augustin, que, par respect pour un sacrement si auguste, la bouche du chrétien reçût le corps du Seigneur avant toute autre nourriture ; cet usage est observé dans tout l'univers (2). Tous les anciens Pères sont unanimes sur ce point. « Il ne peut se faire, dit saint Basile, que quelqu'un ose prendre part au sacrifice, s'il n'est à jeun (3) ; » et saint Chrysostome, accusé d'avoir reçu à la communion des gens qui n'étaient pas à jeun, s'en défend avec la plus vive énergie. « Si je l'ai fait, dit-il, que mon nom soit rayé de la liste des évê-

(1) D. Cyp., *Epist.* LXIII.

(2) Placuit Spiritui sancto ut, in honorem tanti sacramenti in os christiani prius corpus Dominicum intraret, quàm cæteri cibi : nam ideò per universum orbem mos iste servatur. D. Aug., *Epist.* LIV, aliàs CXVIII, n° 8.

(3) D. Basil., *Homil.* 1, *de jejun.*

ques; qu'il ne soit point écrit au livre de la foi orthodoxe, car si j'ai commis un tel crime, le Christ lui-même me retranchera de son royaume (1). » De tout temps, prêtres et fidèles ont mis le plus grand soin à ne célébrer et ne communier qu'à jeun. Il n'est pas convenable, dit le second concile de Mâcon, que l'aliment corporel soit pris avant l'aliment spirituel (2).

Cette loi du jeûne eucharistique est si rigoureuse qu'elle oblige sous peine de péché mortel; et quiconque a bu et mangé, même par mégarde et en si petite quantité que ce soit, doit s'abstenir ce jour-là de célébrer et de communier (3). Il n'y a que deux cas d'exception : le premier, c'est lorsqu'il y a nécessité, à cause du péril de mort, de recevoir le viatique; le second a lieu lorsqu'un prêtre officiant est saisi tout-à-coup d'une indisposition subite, qui l'empêche de continuer. Si déjà les offrandes sont consacrées, un autre prêtre, lors même qu'il ne serait point à jeun, doit achever le sacrifice commencé.

La chasteté. — Dans la grande action du sacrifice, ce n'est pas seulement l'âme, mais encore le corps qui est occupé; et il doit, lui aussi, être exempt de toute souillure. Autrefois, il était prescrit aux enfants d'Israël de ne manger l'agneau pascal, qu'autant qu'ils auraient les reins ceints (4), c'est-à-dire qu'ils auraient soin de réprimer par la continence les désirs effrénés de la chair. Nous voyons aussi dans l'ancienne loi que le grand-prêtre Achimélech ne consentit à donner à David et à ses compagnons les pains de proposition, qu'après s'être assuré qu'ils n'avaient contracté aucune souillure. Or, s'il fallait une si grande

(1) De Chrys., *Epist.* cxxv, *ad Cyriac.*

(2) Can. ix.

(3) Nullus post cibi potûsve quamlibet minimum sumptum, missas facere præsumat omninò. Si quis hæc tentare præsumperit, excommunicationis pœnam sustinebit. *Concil. Tolet.* vii, ann. 646.

(4) Lumbos enim præcingimus, quùm carnis luxuriam per continentiam coaretamus. D. Aug., *Homil.* xiii, in Evang.

pureté pour ce qui n'était que la figure de notre sacrifice, que sera-ce pour la réalité (1)?

La propreté. — Guidés par un instinct naturel, les païens eux-mêmes, avant le sacrifice, avaient soin de se laver, non-seulement les mains, mais encore tout le corps. « Il n'est point permis de toucher les choses saintes, dit un de leurs auteurs, sans s'être lavé (2). » Chez les Hébreux, il y avait, à l'entrée du temple, une cuve d'airain, pour que les prêtres qui voulaient s'approcher de l'autel, pussent auparavant se purifier les mains. De tout temps, on a compris que ceux qui venaient offrir à Dieu le sacrifice ou lui adresser leurs prières, devaient, selon l'expression de l'Apôtre, lever vers le ciel des mains pures (3). Nous lisons aussi dans l'Évangile que notre divin Maître, avant l'institution de l'Eucharistie, lava les pieds de ses disciples. Sans doute, il avait surtout en vue de leur donner par là un grand exemple d'humilité, et de leur faire comprendre qu'ils devaient surtout purifier les pieds de l'âme, qui sont les affections et les sentiments; mais il voulait aussi que tout, dans leur extérieur comme dans leur intérieur, correspondît à la sainteté du mystère qu'il allait établir.

La propreté du corps comprend aussi celle des habits, qui doivent être sans recherche et sans affectation, mais où l'on ne doit non plus remarquer rien de sale ni de négligé. Les premiers chrétiens se montraient sur ce point d'une attention délicate⁴.

(1) *Nocturna illusio, cùm in se, tùm in causâ inculpabilis, non obstat per se communioni; an obstat ex congruitate et decoro, controvertitur. Optandum est ut qui ad sacram mensam accedere intendunt, aliquod antea diebus ab actu conjugali abstineant.* Collet, *Traité des saints mystères*, c. III, p. 3 et 4.

(2) Hésiode.

(3) *Levantes puras manus. I Tim.*, II, 8.

Dispositions de l'âme.

Elles sont aussi au nombre de trois, savoir : une vie sainte, une intention droite et pure, une grande dévotion.

Une vie sainte. — Nous avons vu que, pour s'approcher de la sainte Eucharistie, il fallait être à jeun depuis minuit ; mais combien plus nécessaire est le jeûne spirituel, qui écarte le péché, règle les sens, et met un frein aux passions (1) ! Nous avons dit que le corps et les vêtements eux-mêmes devaient être propres et décents ; mais que sert, dit Tertullien, de prier avec des mains pures, si le cœur est souillé (2) ? La propreté du corps n'est que le symbole de la pureté intérieure. Or, quelle pureté de cœur ne doit-on pas apporter à l'autel de ce Dieu trois fois saint, qui trouve des imperfections même dans les plus élevés séraphins, de cet aimable Jésus qui est, selon l'expression de l'Écriture, un Agneau sans tache, qui ne se plaît que parmi les lis éclatants de blancheur.

Cette pureté de vie consiste premièrement à être exempt de tout péché mortel. Malheur à celui qui oserait porter des lèvres immondes à cette coupe divine ! Nul ne doit s'approcher du saint banquet, pour s'y nourrir de ce fruit du paradis, sans être d'abord rentré en lui-même pour examiner tous les replis de sa conscience (3). La confession de tout péché mortel, ou justement suspect de l'être, est donc indispensablement nécessaire, quand elle est possible, à quiconque veut célébrer la messe ou recevoir l'Eucharistie.

Mais pour une action si sublime, c'est bien peu que d'être simplement en état de grâce. Ah ! s'écrie ici saint

(1) *Jejunium magnum et generale est abstinere ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus sæculi, quod est perfectum jejunium.* D. Aug., in *Joan.*, tract. xvii, n° 4.

(2) Tertull., *De Orat.*, c. xi.

(3) *Probet autem seipsum homo ; et sic de pane illo edat, et de calice bibat.* I *Cor.*, xi, 28.

Augustin, ne doit-elle pas être plus pure qu'un rayon de soleil, cette main qui partage et distribue la chair de l'Agneau sans tache, cette bouche qui est remplie de ce feu spirituel, cette langue qui est teinte de ce sang redoutable (1) ? La sainteté, que l'Église exige de ses ministres pour sacrifier dignement, n'est pas une simple vertu ; c'est, dit saint Chrysostome, l'assemblage de toutes les vertus (2). Pour tenir comme il faut la place de Jésus-Christ, pour représenter dignement celui qui leur a fait l'honneur de les associer à son sacerdoce, les prêtres à l'autel doivent être comme lui saints, innocents, sans tache, séparés des pécheurs, éloignés de ce monde pervers qui n'inspire que le péché ; et, bien que la nécessité, la charité, leurs besoins et ceux du peuple qui leur est confié les arrêtent encore sur la terre, ils doivent vivre déjà dans le ciel, comme en étant citoyens (3) ; leurs gémissements, leurs vœux, leurs pensées, leurs affections doivent être pour le ciel ; et, par des vertus plus angéliques qu'humaines, il faut qu'ils soient, comme leur chef, plus élevés que les cieux (4).

Une intention droite et pure. — Nos actions tirent surtout leur mérite de la fin que l'on se propose. Que le prêtre donc, en montant à l'autel, prenne bien garde de ne se laisser guider par aucun motif humain ; qu'il y cherche la manne du ciel et non un pain terrestre, le salut de l'âme et non un avantage temporel ; et qu'il n'abuse pas pour sa perte du sacrifice établi pour donner la vie au monde. C'est une fin élevée qu'il doit avoir en vue, une

(1) Quo non oportet esse puriorem tali fruentem sacrificio ! Quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem ; os quod igne spirituali repletur ; linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit. D. Aug.

(2) D. Chrys., *Homil. xvn, in epist. ad Hebr.*

(3) Nostra autem conversatio in cœlis est. *Philip.*, III, 20.

(4) Talis enim decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus et excelsior cœlis factus. *Hebr.*, VII, 26.

fin surnaturelle, céleste, qui ait rapport à la gloire de Dieu, à sa propre sanctification et à l'utilité du prochain. Il doit se proposer :

1° De rendre à Dieu le culte suprême, et aux saints l'honneur et la vénération qui leur sont dus; de renouveler le souvenir de la passion et de la mort de Jésus-Christ, ainsi que l'a ordonné ce divin Sauveur, en disant : « Faites ceci en mémoire de moi. »

2° De recommander à Dieu l'Église universelle; de s'entremettre auprès de la divine miséricorde pour les divers besoins de ses frères, et pour obtenir du soulagement aux âmes des défunts.

3° D'appliquer spécialement à celui pour lequel il est tenu de célébrer, le fruit du sacrifice; et, sans aucun préjudice pour celui-ci, car le fruit du sacrifice est infini, il peut, outre l'intention principale, avoir l'intention secondaire d'offrir la messe pour tous ceux qui lui ont été particulièrement recommandés, pour obtenir telle grâce, telle faveur, etc.

4° De se purifier de plus en plus de ses fautes dans le sang de l'Agneau divin, de guérir son âme de ses langueurs, d'être délivré des tentations et des dangers qui le menacent, d'obtenir un accroissement de grâce et le don de la persévérance.

5° De s'unir inséparablement à Dieu, de telle manière qu'entièrement pur d'esprit et de corps, il ne fasse plus qu'un avec Jésus-Christ.

On a vu des prêtres d'une science et d'une vertu consommées, ayant constamment dans l'esprit la pensée de la fragilité de la vie et l'incertitude de leur dernier moment, recevoir chaque jour, dans le sacrifice de la messe, le corps et le sang de Jésus-Christ avec l'intention que, si ce jour-là ils venaient à mourir, il leur servît de viatique pour la vie éternelle. Cette pratique est excellente, pour ne pas perdre de vue le souvenir de la mort et de l'éternité².

Une grande dévotion. — Lorsque le Dieu du ciel et de la terre s'immole pour nous et se donne entièrement à nous, n'est-il pas bien juste que nous nous donnions entièrement à lui? Aimons donc Jésus d'un amour généreux, qui nous sépare des créatures, des considérations humaines, de nos appétits sensuels, de nous-mêmes enfin. Que tous les soupirs de notre cœur montent vers lui; que notre volonté soit en tout conforme à la sienne, et que notre esprit n'ait pas d'autre objet de contemplation que ses amabilités infinies. Jésus-Christ ne nous aime que pour être aimé (1); ah! puissions-nous tous être des victimes parfaites de son saint amour.

Dispositions pour assister à la messe.

Les chrétiens, étant membres de Jésus-Christ, ne forment qu'un même corps avec lui; ils participent par conséquent à son divin sacerdoce, et ils offrent le sacrifice, par le ministère du prêtre qui est leur député. Et comme le divin Sauveur s'offre lui-même parce qu'il est à la fois prêtre et victime, ainsi le simple fidèle doit s'offrir lui-même tout entier à la divine Majesté, comme une hostie vivante, sainte et agréable. Puisque, dans ce sacrifice, le simple fidèle, tout comme le prêtre, quoique dans un degré moins élevé, ne fait qu'un avec Jésus-Christ, il doit donc à proportion avec le prêtre se trouver dans les mêmes dispositions qui sont excellemment, éminemment et parfaitement en Jésus-Christ; et, s'il ne lui est pas donné d'atteindre à la hauteur de ce divin modèle, il faut du moins qu'il s'en approche autant qu'il lui est possible.

Ce principe établi, nous ne serons plus surpris de la sévérité de l'ancienne discipline de l'Eglise, qui chassait du temple, avant l'action du sacrifice, tous ceux qu'elle ne

(1) Ad nihil amat Deus nisi ut ametur. D. Bern.

jugeait pas en état de l'offrir ou d'y assister. « Hors d'ici, faisait-elle crier par un diacre, les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, et quiconque aime et fait le mensonge (1). » Aussitôt sortaient les infidèles, les juifs, les énergumènes, les excommuniés, les catéchumènes, les pénitents, qu'elle avait admis à la première partie du sacrifice, pour les faire profiter des instructions qui s'y faisaient. Et certes, si nous sommes bien pénétrés de la grandeur et de la sainteté de nos redoutables mystères, nous penserons aisément qu'il serait à désirer que de nos jours la même voix se fit entendre et dit encore : « Hors d'ici les impies, les hommes sans foi et sans religion, mille fois plus coupables que les infidèles ; hors d'ici les impudiques, vils esclaves d'une abominable passion, animaux immondes, toujours vautrés dans la boue (2) ; hors d'ici les vindicatifs, ces hommes de sang, dont le cœur est ulcéré par la haine. Hors d'ici les suppôts de Satan, les hommes livrés à toutes leurs convoitises, asservis à toute sorte de vices, possédés par une légion de démons, mille fois plus coupables que les énergumènes ; hors d'ici les avarés, les usuriers, les amateurs des richesses de ce monde, les hommes grossiers et charnels, qui préfèrent la graisse de la terre à la rosée du ciel, semblables aux juifs et souvent encore pires. Hors d'ici tous ces pécheurs, qui n'ont de chrétien que le nom, dont les maximes et les mœurs sont toutes païennes, qui ne produisent comme les infidèles que des œuvres de ténèbres (3), et sont par conséquent bien au-dessous des catéchumènes de la primitive Église. » A quel titre de tels hommes entrent-ils dans nos sanctuaires ? Quel droit prétendent-ils avoir à nos mystères sacrés ? Hélas ! on ne finirait point, si on voulait entrer dans un plus grand détail de ceux qui sont, aux

(1) *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium. Apoc., xxii, 15.*

(2) *Sus luta in volutabro luti. II Petr., ii, 22.*

(3) *Abjiciamus ergò opera tenebrarum. Rom., xiii, 12.*

yeux de la foi, indignes d'assister à notre auguste sacrifice.

Mais l'Église, forcée par le relâchement qui s'est introduit dans le christianisme, ouvre aujourd'hui les portes de son temple à tous les pécheurs. Si chargés de crimes qu'ils soient, elle les invite à venir chaque jour à ses divins mystères; elle leur ordonne même sous peine de péché d'y assister les dimanches et les jours de fête. Toutefois, elle n'a pas pour cela renoncé à l'esprit qui l'a toujours conduite; elle ne cesse point de nous dire que les choses saintes sont pour les saints; et, si elle n'exige pas, pour la simple assistance à la messe, que nous soyons exempts de tout péché mortel et que nous possédions le don précieux de la grâce, elle veut du moins que nous ayons :

1° *Un commencement de bonne volonté, de pénitence et de conversion.* Gémissons à la vue de nos misères; et, confus de notre indignité, entrons dans les sentiments du Publicain, qui se tenait à la porte du temple, et, n'osant pas lever les yeux vers le ciel, se frappait la poitrine, en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un grand pécheur. »

2° *Une foi vive*, qui nous fasse découvrir les mystères qui s'opèrent sur l'autel, qui nous transporte sur le Calvaire, et nous montre sous les espèces du pain et du vin le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Comme la foi est la première élévation de l'âme à Dieu, elle est nécessaire dans tous les divins mystères; mais elle l'est surtout dans celui qui, par son excellence même, a été appelé le mystère de foi (1). Pour mieux l'exciter au-dedans de nous, figurons-nous, à l'exemple de saint Jean Chrysostome, que nous voyons, autour du prêtre qui célèbre et autour de l'autel où réside Jésus, une multitude d'anges. Figurons-nous que nous les voyons par troupes nombreuses descendre du ciel, célébrant, par

(1) *Mysterium fidei. Ordin. de la messe.*

leurs doux cantiques, la venue de leur Roi sur la terre (1). La sainte Eucharistie, dit saint Thomas, est un secret manifesté seulement à la foi (2) ; et plus ce mystère est sublime et incompréhensible, plus nous devons le croire avec fermeté, sachant bien que la toute-puissance de Dieu peut opérer des prodiges plus étonnants encore. Croyons donc à la présence de Jésus-Christ sur nos autels, comme si nous voyions de nos propres yeux, comme si nous touchions de nos propres mains son corps glorieux.

3° *Un respect profond.* « Tremblez devant mon sanctuaire (3), » disait le Seigneur dans l'ancienne loi. Mais ici ce n'est pas seulement le Tabernacle du Seigneur ; c'est le Dieu lui-même de toute majesté sur son trône. Nous devons donc en approcher avec un saint tremblement, comme les anges qui se voilent de leurs ailes, parce qu'ils craignent de n'être pas assez purs pour paraître devant lui.

4° *Une douce confiance et une sainte joie.* La bonté et l'amour immense de Jésus-Christ, dont le sang coule pour nous sur l'autel, doit nous rassurer contre les justes craintes que nous inspirent notre indignité, nos misères et nos péchés. Approchons-nous donc de lui, non comme des esclaves, mais comme des enfants bien nés, avec une crainte toute filiale. Car le Seigneur est plein de douceur et de tendresse pour ceux qui le recherchent avec confiance et amour, et qui veulent se mettre en parfaite conformité avec lui (4). A l'exemple aussi du saint roi David, se réjouissant à la pensée d'aller dans le temple du Sei-

(1) Per id tempus et Angeli sacerdotes assident, et cœlestium Potestatum universus ordo clamores excitat; et locus altaris vicinus, in illius honorem qui immolatur, Angelorum choris plenus est. D. Chrys., *Lib. de sacerdot.*

(2) Secretum sacratissimum soli fidei manifestum. D. Thom., *Opusc. LIX.*

(3) Pavete ad sanctuarium meum. *Levit.*, xxvi, 2.

(4) Bonus est Dominus animæ quærenti illum. *Jer. Thren.*, iv. — Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde. *Ps. LXXII*, 1.

gneur, qui remplissait son âme d'un bonheur toujours nouveau, nous devons nous estimer infiniment heureux d'être admis en présence de notre Dieu, qui veut bien converser familièrement avec nous et nous enrichir de tous les dons de sa grâce.

5° *Un sincère désir de nous unir à Jésus-Christ et de nous immoler avec lui.* C'est par là que nous entrons dans l'esprit et dans la vérité du sacrifice. Et, pour que nous méritions d'être offerts sur l'autel avec Jésus-Christ, demandons à Dieu qu'il fasse de nous un véritable holocauste, de telle sorte que le feu sacré consume dans nos cœurs tout ce qu'il y a de terrestre et de charnel, afin que nous ne fassions avec Jésus-Christ, dans ce sacrifice, qu'une victime et un sacrificateur.

Plaise au Seigneur de nous inspirer ces nobles sentiments et de former en nous ces saintes dispositions ! Et encore que nous puissions à juste raison nous défier de nous-mêmes, ne nous laissons pas aller au découragement. « Le pontife que nous avons, dit saint Paul, n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses. Allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver le secours dans nos besoins (1). » Jésus-Christ, qui va s'immoler, intercédera pour nous ; et il n'exige, pour nous obtenir ce qui nous manque, que la coopération d'une volonté bonne et généreuse.

(1) Non enim habemus pontificem qui non possit compati. *Hebr.*, iv, 15.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Qui habuerit maculam, non offeret panes Deo suo, nec accedet ad ministerium ejus.

Celui qui aura contracté quelque souillure ne viendra point présenter son offrande au Seigneur et ne s'approchera pas du ministère de l'autel.

Levit., xxi, 18.

DISPOSITIONS A LA MESSE.

1. Il est requis que non-seulement le corps, mais les vêtements eux-mêmes soient propres et décents; les fidèles des premiers siècles étaient fort scrupuleux à ce sujet; certains même poussaient le soin jusqu'à une sorte d'excès. « Il en est beaucoup, dit Anastase le Sinaïte, qui s'inquiètent moins de la pureté de la contrition qu'ils doivent apporter à la table sainte, que des habits dont ils se pareront (1). » Saint Jean Chrysostome fait la même observation. « Nous voyons, dit-il, que dans quelques églises c'est un usage presque établi, que plusieurs fidèles mettent une attention toute particulière à n'entrer dans le temple qu'après avoir lavé leurs mains et s'être revêtus de vêtements très-propres, tandis qu'ils n'ont aucun souci de se disposer à offrir au Seigneur une âme pure, un cœur innocent (2). » Ailleurs (3) il s'exprime encore plus clairement sur ce point : « Je vous exhorte, dit-il, à ne pas vous approcher des sacrés mystères avec tiédeur et négligence. Lorsqu'une fête approche, vous préparez soigneusement plusieurs jours d'avance les habits que vous devez porter; vous cherchez à vous parer de toutes les manières; vous vous efforcez de vous rendre propres. Or, n'est-il pas absurde d'avoir tant de souci de l'extérieur, et d'oublier votre âme trop souvent négligée, souillée et impure ? » Le saint docteur veut montrer que le soin de l'âme est préférable; mais il ne veut pas pour cela condamner la préparation extérieure; car lui-même, étant sur le point de mourir, voulut, au rapport de Pallade son biographe, dépouiller les vêtements qu'il portait, et en prendre d'autres plus propres et plus convenables, avant de recevoir la communion. Philon, l'un des plus savants auteurs juifs, nous atteste que, chez les Hébreux, on prenait de même des habits plus propres pour entrer dans le temple; et il reproche également (4) à ses coreligionnaires qu'ils mettaient une grande attention à ne venir au

(1) *Orat. de sacrâ synaxi.*

(2) *Homil. lxx in Matth.*

(3) *Orat. de sancto Philogono.*

(4) *Lib. de Cherubim.*

Temple qu'avec des vêtements propres et sans tâche, tandis qu'ils ne craignaient pas de pénétrer dans les parties les plus augustes du sanctuaire avec une âme pleine de souillures. Le C. BONA.

FOI VIVE AVEC LAQUELLE ON DOIT CÉLÉBRER.

2. Une vertu qui paraît encore plus indispensable que les autres au prêtre sacrificateur, c'est une foi vive.

La foi est dans le juste ce que l'âme est dans l'homme ; elle est sa vie, suivant l'expression de saint Paul, qui ne fait que répéter celle d'un prophète (1). Elle est la vie de son intelligence, par les lumières et la vérité qu'elle y met ; la vie de son cœur, par la charité qu'elle y fait naître ; la vie de ses œuvres : elle sanctifie les plus communes, en même temps qu'elle le rend capable d'entreprendre et d'exécuter les plus grandes et les plus difficiles. Avec ce trésor que manque-t-il au prêtre ? sans lui quelle est sa pauvreté !

« Je m'imagine, écrivait le père Berthier, être sur le sommet d'une
 « haute montagne et contempler de là des pays immenses. Les cieux
 « me paraissent d'une étendue prodigieuse et d'une beauté ravissante ;
 « les objets de la terre ne se présentent que comme des points im-
 « perceptibles. Cette montagne élevée, c'est la foi vive. Elle vous dé-
 « couvre, ô mon Dieu, autant qu'il est possible à une intelligence
 « humaine de vous découvrir. J'aperçois votre immensité, votre plé-
 « nitude, votre tout éternel, infini. Je vois à votre droite Jésus-Christ
 « mon Sauveur, tout brillant de gloire et daignant vous montrer pour
 « moi ses adorables plaies, afin de fléchir votre justice. Je m'unis à
 « votre Saint-Esprit, source de toute lumière et de tout amour.
 « O Dieu ! qu'elle me paraît belle en ce moment, la prière que je ré-
 « cite tous les jours en montant à votre autel : « Envoyez votre lu-
 « mière et votre vérité ; elles me guideront et me conduiront sur votre
 « montagne sainte (2). » Oui, c'est cette montagne de la foi, d'où
 « je découvre vos splendeurs éternelles, où j'apprends ce que vous
 « êtes, ce que je suis, ce que je dois être, ce que je ne puis être sans
 « vous. Du sommet de cette montagne, j'abaisse mes regards sur la
 « terre, et je n'y vois plus que des atomes qui se choquent, se brisent,
 « se détruisent les uns les autres (3). »

Ce sentiment profond des grandeurs de Dieu et du néant de toute créature devant lui, ce vif souvenir des mystères du Sauveur, qui nous les rend comme présents et produit sur nous presque la même

(1) *Justus autem ex fide vivit. Rom., I, 17. — Justus in fide suâ vivet. Habac., II, 4.*

(2) *Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum. Ps. XLII, 3.*

(3) *Réflex., spirit., t. IV, p. 32.*

impression que s'ils s'opéraient actuellement sous nos yeux, n'est-ce pas à l'autel principalement que nous en avons besoin ?

La foi nous fait croire ce que nous ne voyons pas ; et la foi vive nous fait voir en quelque sorte ce que nous croyons. La foi est l'œil du cœur, dit saint Augustin. Si son regard est pénétrant, s'il perce le nuage, s'il découvre Dieu et ses infinies perfections, auxquelles nous rendons par la messe un si juste et si magnifique hommage, s'il aperçoit Jésus-Christ et ses ineffables miséricordes, sans aucun doute notre cœur sera touché.

Le père de la Colombière, s'emparant de la célèbre parole de saint Augustin, qui réduit à l'amour tous nos devoirs : *Aimez et faites ce que vous voudrez* (1), changeait le premier mot en celui de *Croyez* ; et, par cette maxime ainsi modifiée, il traçait aux fidèles une bonne règle de conduite, pour participer dignement à la table du Sauveur. « Croyez, leur disait-il, mais d'une foi vive, tout ce que la religion vous apprend sur celui que vous allez recevoir, sur l'action que vous allez faire, et il sera moins nécessaire d'exciter votre piété que de la retenir et de la diriger. » On peut en dire autant, ce me semble, du prêtre qui offre le sacrifice. Le degré de sa foi sera celui de sa ferveur.

LA MESSE DIGNEMENT CÉLÉBRÉE.

« Les prêtres, disait M. Alain de Solminiac, étant les officiers de la couronne, ont une obligation particulière, non-seulement d'honorer le divin Roi, mais de lui faire rendre tous les honneurs qui lui sont dus. »

Quand un ministre de Jésus-Christ est sous l'empire des grandes et fortes impressions que la foi vive produit dans l'âme, il en résulte dans tout son extérieur un ensemble de modestie, une attitude de respect, une retenue de regards et de manières, un recueillement de tous les sens, qui est déjà pour Dieu un premier hommage, et pour ceux qui en sont témoins une utile prédication. Le peuple croit à l'exemple plus qu'aux paroles. Qui ne sait que la seule vue d'un bon prêtre, prosterné devant le Tabernacle, immobile et comme anéanti en présence du Seigneur, a été souvent le moyen dont une miséricordieuse Providence s'est servie pour ranimer des chrétiens languissants, convertir des pécheurs, et même, en provoquant la réflexion, l'étude et la prière, convaincre des incrédules ?

Un fervent religieux, de la compagnie de Jésus (2), avait quitté Rome, par ordre de ses supérieurs, pour aller prêcher le carême dans

(1) *Ama et fac quod vis.* D. Aug.

(2) Le P. Émeric de Bonis.

une ville de la Pouille. Les habitants lui déclarèrent à son arrivée qu'il avait eu tort de se déplacer et de faire un long voyage ; qu'ils avaient auprès d'eux un excellent prédicateur, goûté de tout le monde, et que tous iraient l'entendre. Le saint prêtre, sans laisser échapper la moindre plainte, se rend à une église de la ville, pour y célébrer les divins mystères, avant de se remettre en route. Il dit la messe avec tant de piété, de recueillement et de dévotion, qu'il parut aux assistants moins un prêtre envoyé de Rome, qu'un ange descendu du ciel. Au même instant, les dispositions changèrent à son égard ; on le pria de remplir sa mission, et il le fit avec un succès prodigieux.

A la manière si distincte et si affectueuse dont saint Vincent de Paul prononçait les paroles de la liturgie sacrée, il était évident que son cœur était d'accord avec ses lèvres. Sa modestie, la sérénité de son visage, tout ce qui paraissait de lui au dehors était propre à faire impression sur ceux mêmes qui en étaient le moins susceptibles. On découvrait dans toute sa personne je ne sais quoi de si grand et en même temps de si humble, qu'on a plusieurs fois entendu les assistants se dire tout bas les uns aux autres : « Mon Dieu, que ce prêtre dit bien la messe ! »

On ne peut calculer au contraire le tort que font à la religion ces sacrifices célébrés en courant par des prêtres sans tenue, sans dignité, à la vue égarée, aux mouvements brusques, au ton cavalier, et dont on ne peut voir la démarche précipitée, les demi-génuflexions accordées comme par grâce, les signes de croix, les inclinations, toutes les cérémonies si peu sérieuses, sans se demander si c'est un hommage qu'ils rendent à Dieu ou une insulte qu'ils lui font (1). Supposons pour un instant que saint Basile et les ministres qui le servaient à l'autel dans l'église de Césarée, au lieu de cette gravité imposante, qui rend sensible en quelque sorte la majesté du Dieu de nos sanctuaires, eussent célébré l'office divin à la façon de ces prêtres légers, indévots, inattentifs, impatientes d'en finir avec une fonction qui les ennue, auraient-ils fait pâlir et chanceler l'empereur Valens, s'approchant pour présenter une offrande souillée par l'hérésie et que personne ne venait recevoir (2) ?

Le P. Jean d'Avila, assistant un jour à l'une de ces tristes messes où l'adoration prend les formes de la dérision, fut pénétré d'une si vive douleur que, ne pouvant souffrir ces irrévérences sacrilèges, il se leva de sa place ; et, s'approchant doucement de l'autel, comme pour y

(1) Sacrificat an insultat ? Tertul.

(2) Dans la pensée du Concile de Trente, cette absence de respect et de gravité dans un ministère si divin, ne peut que difficilement être excusée d'impiété : *Quæ ab impietate vix juncta esse potest.* Sess. XXII.

arranger quelque chose, il se tourna vers le célébrant, qui était sur le point de toucher la sainte hostie, et lui dit d'une voix basse : « Ne traitez pas si mal celui qui est entre vos mains ; il ne le mérite pas. » Cet avis fut heureusement bien reçu. Il fit ouvrir les yeux à cet ecclésiastique irréfléchi qui, aussitôt après la messe, alla se jeter aux pieds de celui qui le lui avait donné, et le prit par la suite pour son directeur.

Le P. CHAIGNON.

Nous devons le dire à la louange du clergé actuel, il est peu de prêtres qui, de nos jours, ne portent au saint autel l'attention et le respect convenables. Mais n'y en eût-il qu'un qui célébrât sans la préparation et sans les dispositions requises, ne serait-ce pas toujours un malheur effroyable ?

TRISTES EFFETS DE LA MESSE MAL CÉLÉBRÉE.

S'il arrive que des séculiers voient quelque prêtre dire la messe avec négligence et sans aucune ferveur, ils en perdent presque l'estime et la vénération. Une messe célébrée avec dévotion inspire la dévotion à tous ceux qui y assistent ; au contraire, une messe mal célébrée fait perdre la dévotion et même presque la foi aux assistants. — Un certain religieux, très-digne de foi, raconte à ce sujet un fait horrible (1). Il y avait à Rome un hérétique qui était résolu d'abjurer, comme il l'avait promis au souverain pontife Clément XI ; mais, étant allé dans une église et y ayant vu célébrer une messe sans dévotion, il s'en scandalisa de telle sorte, qu'il se présenta au pape et lui dit qu'il ne voulait plus abjurer, parce qu'il était persuadé que les prêtres, ni le pape lui-même, n'avaient pas une foi véritable en l'Église catholique. Le pape lui dit que ni l'indévotion d'un prêtre ni celle de plusieurs prêtres négligents ne pouvaient point porter préjudice à la vraie foi que l'Église enseignait. Néanmoins l'hérétique répondit : « Si j'étais pape et que je connusse un prêtre qui dit la messe avec tant d'irrévérence, je le ferais brûler vif ; voyant donc qu'il y a à Rome des prêtres qui célèbrent si indignement, et à la face du pape, sans en être châtiés, je me persuade que le pape lui-même n'a pas la foi. » A ces mots, il prit congé du souverain pontife, et s'obstina à ne vouloir plus abjurer. — Saint Liguori ajoute qu'un séculier, ayant entendu une messe de la sorte, ne put s'empêcher de dire à un père de sa congrégation qui le lui rapporta : « Vraiment, ces prêtres nous font perdre la foi avec leurs messes. »

On trouve dans les annales des pères Capucins (2), à propos de la

(1) Ce fait est aussi rapporté dans un petit livre intitulé : *Motifs pour célébrer la messe sans précipitation*, par le P. Séraphin-Marie Loddi, dominicain.

(2) Tom. I, ann. 1552.

messe profanée, un fait terrible. Il y avait dans une église un curé qui célébrait la messe avec empressement et irrévérence. C'est pourquoi le père Mathieu de Basse, premier général des Capucins, le voyant rentrer dans la sacristie, le reprit aussitôt, en lui disant que sa messe n'édifiait point l'Église, mais que plutôt elle la détruisait. Il le pria donc de la célébrer avec la gravité convenable, ou du moins de s'en abstenir, pour ne plus scandaliser le peuple, comme il avait fait jusque-là. Le curé s'offensa tellement de cette réprimande que, s'étant dépouillé à la hâte des ornements sacrés, il courut après le religieux pour lui faire éprouver son ressentiment ; mais, ne l'ayant point rencontré, il se retira chez lui, où, un instant après, le malheureux fut assailli par quelques-uns de ses ennemis qui le maltraitèrent et le blessèrent si cruellement que, dans l'espace d'une heure, il expira misérablement. Alors il s'éleva une grande bourrasque de vents, qui déracinèrent les arbres et enlevèrent les bestiaux. On exorcisa ensuite un possédé, qui dit que tous les démons de ce pays s'étaient réunis, pour empêcher ce prêtre de se convertir avant sa mort, et que, leurs vœux s'étant réalisés, ils avaient excité cette tempête en signe de triomphe.

RESPECT DE SAINT THÉOTONE POUR L'AUGUSTE SACRIFICE.

Prêtres du Seigneur, faites en sorte d'offrir toujours le saint sacrifice avec la dévotion requise ; et si jamais il arrivait qu'une personne vous dit d'expédier bien vite votre messe, quelle que puisse être d'ailleurs l'autorité de cette personne, répondez-lui ce que dit saint Théotone, chanoine régulier, à Tharasia, reine de Portugal. Cette princesse, ayant une affaire pressante à terminer, pria le saint d'accélérer sa messe. Mais le saint lui répondit qu'il y avait dans le ciel une reine beaucoup plus grande qu'elle, en l'honneur de laquelle il devait célébrer la messe ; que si elle ne pouvait point attendre, elle pouvait se rendre à ses affaires, mais que pour lui il ne pouvait manquer au respect dû au sacrifice, en abrégant le temps qui était nécessaire à sa célébration (1). Or, qu'arriva-t-il ? La reine, rentrant en elle-même, fit appeler le saint ; et, s'étant humblement jetée à ses pieds, elle résolut en pleurant de faire pénitence de sa témérité.

Saint LIGUORI.

(1) Respondit aliam in cœlo esse reginam longè meliorem, cui solemnia missæ peragere disposuerat, in potestate ejus esse vel missam audire, vel penitus discedere. Bolland, die 18 febr.

SIXIÈME INSTRUCTION.

DE LA PRÉPARATION PARTICULIÈRE DU TRÊTRE. — UNE VIE SAINTE, PRÉPARATION INDISPENSABLE. — DE LA PRÉPARATION PROCHAINE : ORAISON MENTALE, RÉCITATION DE CERTAINS PSAUMES. — DISPOSITIONS MATÉRIELLES. — MANIÈRE DE SE REVÊTIR DES ORNEMENTS SACRÉS. — DE L'ORDINAIRE DE LA MESSE EN GÉNÉRAL. — DIVISION DE LA MESSE.

Præparate corda vestra Domino.

Préparez vos cœurs pour le Seigneur.

I Reg., vii, 3.

« Avant la prière, dit le Sage, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente le Seigneur (1). » Si c'est tenter le Seigneur et provoquer sa colère, que de le prier sans s'être auparavant soigneusement préparé, combien ne se tiendrait-il pas plus offensé de la témérité et de l'audace de celui qui oserait sans aucune préparation lui offrir son Fils unique et le recevoir dans son cœur ! Si un roi ou un prince puissant nous faisait savoir qu'il viendra demain nous demander l'hospitalité, avec quel empressement nous nous appliquerions à nettoyer et à orner notre maison, dussions-nous pour cela passer la nuit entière sans dormir ! Or, voici que le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, nous dit par la bouche d'un de ses prophètes : « Préparez-vous à recevoir votre Dieu (2), car il va venir et résider au milieu de vous. » Avec quelle attention ne devons-nous donc pas enlever toute souillure de notre habitation et y mettre tous les ornements convenables, afin de nous rendre dignes de la visite d'un si grand Roi ! Le Seigneur sera d'autant plus généreux à notre égard que nous le serons nous-mêmes pour lui ; et plus nous mettrons de zèle à le bien recevoir, plus il nous comblera de ses grâces.

(1) Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. *Eccl., xviii, 23.*

(2) Præpara, Israel, in occursum Dei tui. *Amos., iv, 12.*

La meilleure et la plus indispensable préparation, c'est une vie sainte, comme nous l'avons déjà dit. Car si Dieu exigeait la pureté des prêtres de l'ancienne loi, seulement parce qu'ils devaient porter les vases sacrés (1), combien plus pur doit être le prêtre, qui doit porter dans ses mains et dans son cœur le Verbe incarné ! Mais il ne suffit pas que le prêtre soit exempt de péché mortel ; s'il veut être pur et saint, il faut qu'il soit même dégagé des fautes vénielles, au moins de celles qui sont volontaires. Toutes ses paroles, ses actions, ses pensées doivent être telles, qu'il semble vivre d'une vie divine, de telle sorte que, se corrigeant chaque jour de quelque défaut et faisant de nouveaux progrès dans la vertu, il puisse dire, comme l'apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (2). » C'est pour les âmes ainsi disposées que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie un fruit de vie, un pain des anges, une manne cachée, un paradis de délices, un feu consumant, un troisième ciel, où l'on entend des paroles ravissantes que l'homme ne saurait redire, tandis que, pour les tièdes et les négligents, il n'est qu'un pain insipide et sans efficacité. Sous l'ancienne loi, pour entrer dans le Saint des saints, le grand-prêtre devait être resplendissant d'or et de pierreries. C'était le symbole des vertus dont doit être orné le prêtre de la loi nouvelle, qui ne s'approche pas seulement d'une arche typique, mais de l'autel du Dieu vivant, de Dieu lui-même.

Dans les temps anciens, les prêtres, craignant toujours leur faiblesse passée et redoutant ces replis obscurs et mauvais du cœur humain qui recèlent souvent des misères et des fautes cachées, se livraient avec crainte et tremblement aux exercices de pénitence ; et, avant d'offrir le sacrifice, ils faisaient de longues prières, par lesquelles ils sollicitaient la miséricorde divine et deman-

(1) Mundamini qui fertis vasa Domini. *Is.*, LII, 2.

(2) Vivo jam non ego, vivit verò in me Christus. *Gal.*, II, 20.

daient d'être purifiés de toutes leurs taches. Ces prières étaient appelées *apologies*, parce que le prêtre s'y excusait, s'y justifiait, pour ainsi dire, de ce que, tout pécheur, tout indigne qu'il était, il osait s'approcher des saints mystères. Maintenant, il est encore de rigueur que le célébrant, avant de monter à l'autel, ait récité au moins matines et laudes, qui sont la partie de l'office qui se dit la nuit et le matin, et ont été de tout temps regardées comme une première préparation au saint sacrifice.

La rubrique dit qu'il faut avoir récité matines et laudes au moins, parce que souvent il a été prescrit d'avoir dit prime et même tierce. Régulièrement, on devrait avoir récité les heures qui correspondent au temps où l'on célèbre la messe. Et, comme la messe solennelle se dit ordinairement à neuf heures, il est encore d'usage en beaucoup d'églises, avant de la commencer, de chanter tierce, que les liturgistes appellent *l'heure dorée*, *l'heure sacrée*, sans doute parce que, précédant immédiatement la messe, elle semble appartenir en quelque sorte à l'œuvre même du sacrifice.

Tout ce que nous venons de dire a rapport à la préparation éloignée ; parlons maintenant de la préparation prochaine.

Préparation prochaine.

Pour celle-ci, l'oraison mentale est premièrement requise. Pour bien faire cette oraison, il est bon d'en prévoir le sujet dès la veille, et de commencer ainsi à se préparer à la grande action du lendemain, par de pieuses aspirations et des élans d'amour. Le matin, dès le réveil, que la première pensée et le premier sentiment du prêtre soient pour le Dieu, qui l'a appelé à l'honneur du sacerdoce et qui va bientôt s'immoler entre ses mains. Il faut bien prendre garde de ne pas tellement se livrer aux affaires extérieures, qu'on en soit tout absorbé, de telle sorte que,

lorsque le moment de célébrer arrive, on éprouve beaucoup de difficulté à se recueillir. Le mieux est de commencer sa méditation aussitôt après la prière vocale, avant toute autre occupation, afin d'avoir l'esprit plus calme et plus tranquille. La rubrique veut que le prêtre donne un peu de temps à l'oraison mentale, avant que de célébrer (1); et il est plus clair que le jour que c'est moins une loi de l'Église, qu'une loi du droit naturel. Que ferait à l'autel un prêtre, qui n'y porterait que les sécheresses de l'étude, le vide des conversations humaines, l'idée des discussions temporelles? Serait-il, à l'exemple de son maître, *plus élevé que les cieux*, lui dont le cœur serait plein d'objets qui le porteraient partout ailleurs? Ne s'occuperait-il que du besoin et des moyens d'unir son sacrifice au sacrifice de Jésus-Christ, après avoir donné la meilleure partie de son temps à des soins, qui épuisent l'esprit en absorbant l'imagination? Serait-il bien propre à chanter avec les séraphins : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*, quand il ne sentirait au-dedans de lui-même aucune étincelle de ce feu, qui ne s'enflamme que dans la méditation (2)?

Que le prêtre ne monte donc à l'autel qu'après avoir animé sa foi et son amour. Qu'il se pénètre bien de sa propre indignité et de la grandeur des mystères qu'il va célébrer; qu'il se regarde comme l'intercesseur de tous les pécheurs auprès de Dieu; car, ainsi que le dit saint Jean Chrysostome, le prêtre, à l'autel, est placé entre Dieu et les hommes; il présente à Dieu les prières des hommes, et il obtient aux hommes les grâces de Dieu (3). Surtout, que le souvenir de l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné dans sa passion, et des bienfaits qu'il nous a mérités en se sacrifiant pour nous sur la

(1) Orationi aliquantulum vacet.

(2) Collet, *Traité des saints mystères*, c. II, n^o. 5.

(3) Medius sit sacerdos inter Deum et naturam humanam, illius beneficia ad nos deferens. D. Chrys., *Homil.* VI, in *II Tim.* II.

croix, soit toujours vivant en nous. Le grand Apôtre nous avertit expressément de nous rappeler la mort de Notre-Seigneur, chaque fois que nous allons à la sainte communion (1). — Quant au temps que doit durer cette méditation, on ne saurait trop louer la pratique des saints prêtres, qui y consacrent une heure et même une heure et demie. Cependant on peut se contenter d'une demi-heure et même d'un quart d'heure, dans certains cas particuliers ¹.

Quoique le prêtre ait fait sa méditation, il convient toujours qu'il se recueille au moins un peu de temps avant de célébrer, et qu'il s'excite à la ferveur, en disant comme le bienheureux père Jean d'Avila : « Maintenant je vais consacrer le Fils de Dieu ; je vais le tenir dans mes mains ; je vais converser et traiter avec lui et le recevoir dans mon cœur. » Lorsqu'il entre dans la sacristie, il doit congédier toutes les pensées du monde et dire comme saint Bernard : « Affaires et sollicitudes terrestres, attendez-moi là jusqu'à ce que je vous reprenne, après avoir célébré la messe qui demande toute mon attention. » — Saint François de Sales écrivait un jour à la bienheureuse Jeanne de Chantal : « Lorsque je m'approche de l'autel pour dire la messe, je perds de vue toutes les choses de la terre. »

La récitation de certains psaumes avant le sacrifice, qui est d'un usage fort ancien, est aussi regardée comme une partie de la préparation à la messe. Il y en a cinq qui sont indiqués dans les missels ; mais ils ne sont pas de précepte, comme l'indiquent les termes mêmes de la rubrique qui les propose (2). L'Église laisse à la dévotion et au loisir du prêtre de choisir les prières, qu'il jugera les plus propres à nourrir sa foi et sa piété. Cependant, comme

(1) Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis. *I Cor.*, n.

(2) Pro opportunitate sacerdotis.

il y a une bénédiction attachée aux conseils et à l'insinuation même de l'Église, il est bon et avantageux de réciter ces psaumes et les prières qui les suivent ².

Après cette préparation prochaine, de laquelle découle proprement la dévotion actuelle pendant la célébration, le prêtre fait ses dernières dispositions matérielles, avant de commencer le sacrifice.

1° Il prévoit dans le missel la messe qu'il doit dire, et met en ordre les signets aux endroits convenables, afin de n'être pas embarrassé à l'autel, et de ne causer aucun ennui et aucune distraction aux assistants par ses hésitations, en feuilletant dans le livre.

2° Il lave ses mains, non-seulement pour plus de propreté, par décence et par respect, mais encore en signe de la pureté intérieure ³. Voilà pourquoi l'Église lui met dans la bouche ces belles paroles : « Seigneur, purifiez mes mains, afin que je puisse sans aucune souillure d'âme et de corps, accomplir votre saint ministère (1). »

3° Il prépare le calice, mettant dessus un purificateur, puis la patène avec une hostie, dont il aura eu soin de parcourir légèrement les bords avec le pouce et l'index, pour en faire tomber les parcelles qui pourraient s'en détacher. Sur l'hostie il met la palle et le voile étendu par devant, en sorte qu'il puisse couvrir les pieds du calice ; sur le voile doit être la bourse, qui doit renfermer le corporal ; et cette bourse doit être disposée de manière que l'ouverture soit tournée du côté du célébrant (2). On ne doit placer sur le calice ni mouchoir, ni lunettes, * ni ma-

(1) D'après l'opinion commune des docteurs, il y aurait au moins péché véniel à omettre cette oraison ou les autres qu'on doit dire en se revêtant des ornements sacerdotaux.

(2) An in missis privatis permitti possit ministro, si fuerit sacerdos, vel diaconus, vel subdiaconus, ut præparet calicem et ipsum extergat in fine post ablutiones, sicut in missâ solemni? R. Negativè. S. R. C. 7 sept. 1816.

Si le prêtre trouvait le calice déjà préparé, il suffirait qu'il y mit lui-même l'hostie. *Petit cérémonial romain.*

nuterge, ni la barrette, ni la clef du tabernacle, ni quelque autre chose que ce soit (1).

Il prend les vêtements sacrés, qui ne doivent être ni décousus, ni déchirés, mais entiers et propres, bénits par l'évêque ou par quelque autre qui en ait le pouvoir (2).

C'est à la sacristie que le prêtre doit prendre les ornements sacrés, ou, au moins, comme les docteurs le permettent, à l'angle de l'autel, du côté de l'évangile (3), car il n'est permis qu'aux prélats, et seulement lorsqu'ils exercent les fonctions pontificales, de prendre les ornements au milieu de l'autel (4).

Nous allons donner sur la manière de se revêtir des ornements sacrés quelques détails, qui pourraient paraître minutieux, si les moindres choses, lorsqu'elles ont rapport à l'auguste sacrifice de nos autels, n'étaient de la plus haute importance.

Ordinairement, avant de commencer à se revêtir, le célébrant fait le signe de la croix ; mais il doit le faire, non avec l'amict, mais avant de le prendre.

Il prend l'amict par les extrémités avec les deux mains, et le baise au milieu où il y a une croix ; il le porte sur sa tête, en faisant tourner la main droite sur la gauche ; puis il le fait descendre sur le cou, et l'accommode de manière que, le collet de sa soutane et le rabat étant entièrement cachés, il se croise sur sa poitrine, en mettant la partie droite sur la partie gauche ; et, ayant fait passer les cordons par derrière, il les ramène et les noue sur sa poitrine.

Il se revêt de l'aube, faisant d'abord passer la tête, puis le bras droit et puis le bras gauche ; il la fait descendre jusqu'aux pieds et se l'ajuste convenablement, ayant soigné qu'elle tombe également de tous côtés.

(1) Réponse du préfet de la S. C., en date du 3 oct. 1851.

(2) Rubr., *Tit.* I, n. 2.

(3) Liguori, *La messe et l'office méprisés*, p. 97.

(4) S. R. C. 27 sept. 1659.

Il prend le cordon, que le servant (1) lui présente par derrière, et il l'attache par devant. Il est d'usage, pour mettre le cordon, de le prendre en double, les franges par la droite. Le servant a soin de relever l'aube, si cela est nécessaire, et de l'arranger de manière qu'elle descende jusqu'à environ un doigt de terre.

Après avoir baisé le manipule au milieu, à l'endroit de la croix, il l'attache auprès du coude du bras gauche, afin de ne pas en être gêné dans ses fonctions.

Il prend l'étole des deux mains, la baise au milieu où est la croix, et se l'adapte autour du cou. Il la croise sur la poitrine, en faisant passer le côté droit sur le côté gauche, puis il l'assujettit avec les deux extrémités du cordon qu'il ramène de chaque côté.

Enfin, il prend la chasuble, et a soin de la bien assujettir sur la poitrine, en la liant avec les cordons qui sont en dessous.

S'il a besoin d'un mouchoir, il doit l'attacher sous la chasuble, de manière qu'il n'en paraisse rien au dehors.

Dès que le célébrant a commencé à se revêtir, il ne doit parler à personne, mais réciter avec attention les prières prescrites et réfléchir aux mystères que les ornements sacrés représentent.

(1) Aux messes solennelles, le diacre et le sous-diacre aident le célébrant à se revêtir des ornements sacrés. C'est ce que prescrivent presque universellement les rubricistes. Un décret de la Congrégation des Rites du 13 juin 1676, paraissant dire que le diacre et le sous-diacre ne doivent pas aider le célébrant à s'habiller, signifie seulement qu'ils ne doivent pas l'assister en cet acte à la manière dont on fait pour les prélats, que le diacre et le sous-diacre n'aident pas seulement à se revêtir, mais qu'ils revêtent réellement, leur accommodant l'amiet autour du cou, attachant eux-mêmes les cordons, etc. Ce décret est, en effet, relatif à des entreprises faites par de simples prêtres sur les privilèges pontificaux. Si on l'entendait trop littéralement, il en résulterait que le célébrant de la messe solennelle ne pourrait pas recevoir en s'habillant certains services nécessaires, que la rubrique de la messe basse prescrit au servant de rendre au célébrant. *Petit cérémonial romain.*

Voilà donc maintenant le prêtre revêtu, comme le désire l'Église, de la *justice* (1), c'est-à-dire de l'ensemble des vertus qu'exige la sainteté de son ministère; il est sur le point de commencer la grande, l'auguste, la redoutable action. Mais, avant d'aller plus loin, disons un mot sur les prières et les cérémonies du sacrifice de la messe, et indiquons les diverses parties qui le composent.

ORDINAIRE DE LA MESSE ET SA DIVISION.

Les prières et les cérémonies qui forment ce que nous appelons l'*Ordinaire de la Messe*, remontent à la plus haute antiquité, et sont l'œuvre d'hommes non moins éminents par leur science que par leur piété, tels qu'un saint Léon, un saint Gélase, un saint Grégoire, un saint Ambroise, un saint Basile, un saint Chrysostome. Remarquons même que ce qu'il y a d'essentiel dans l'auguste sacrifice de nos autels nous vient de Jésus-Christ. Les apôtres et les hommes apostoliques y ont ensuite ajouté ce qu'ils ont jugé le plus propre à nourrir la piété des fidèles. Par là, on voit combien est fausse et calomnieuse l'assertion des protestants, qui ont affecté de répandre par tout le monde chrétien que la messe des catholiques n'était qu'un amas de nouveautés et d'institutions humaines. Mais l'hérésie a un front d'airain, pour avancer et soutenir le mensonge ⁴.

Établies par l'Église dès les temps les plus reculés, les prières de la messe sont admirables par les sublimes pensées qu'elles expriment et par leur noble et touchante simplicité. Toutefois, aux premiers jours du christianisme, elles n'étaient pas déterminées comme à présent. Plus ou moins longues, selon la ferveur et les circonstances, le prêtre les récitait de mémoire et les fidèles répondaient *Amen*. Cependant, outre les paroles essentielles de la consécration, qui ont toujours été invariables, il y en avait d'autres de fixes, qu'on ne pouvait ni omettre ni chan-

(1) Sacerdotes tui induantur justitiam. Ps. cxxxi, 9.

ger. C'est ce que nous donne à entendre saint Cyprien, s'élevant avec force contre un schismatique, qui avait osé dresser autel contre autel et faire à Dieu des prières avec des paroles illicites (1). Plus tard, l'Église régla le nombre et l'ordre des prières et des cérémonies du saint sacrifice, et, en général, tout ce qui regarde la liturgie ou le service divin ; et aujourd'hui, à quelques différences près, l'Ordinaire de la messe est le même dans toutes les églises du monde.

Anciennement, la messe était divisée en deux parties : la messe des catéchumènes et la messe des fidèles. On appelait *Messe des catéchumènes* cette partie du sacrifice, à laquelle pouvaient assister ceux que l'on préparait à la réception du baptême. Elle comprenait les prières et les instructions, qui servent de préparation à l'auguste sacrifice de nos autels, et s'étendait par conséquent depuis le commencement jusqu'à l'oblation. Venait ensuite la *Messe des fidèles*, à laquelle les chrétiens seuls avaient droit d'assister. Elle renferme les trois parties essentielles du sacrifice, savoir : l'oblation, la consécration, et la participation au corps et au sang de Jésus-Christ.

Aujourd'hui que l'Église admet indistinctement tout le monde au sacrifice, on divise ordinairement la messe en six parties, qui sont : 1° la préparation publique, qui se fait au bas de l'autel ; 2° l'instruction préparatoire, depuis la collecte jusqu'au *Credo* inclusivement ; 3° l'oblation ; 4° le canon ou la règle de la consécration ; 5° la préparation à la communion et la communion elle-même ; 6° l'action de grâces.

Dans l'explication que nous allons en donner, nous ferons marcher de front la grand'messe et la messe basse, nous réservant, selon notre coutume, de mettre en note au fond de la page ce qui ne pourrait entrer facilement dans le texte. A chaque pas, nous trouverons de quoi nous

(1) *Precem alteram illicitis vocibus facere. D. Cyp., De unit. Eccl.*

édifier et nous charmer. Prions le Seigneur, qui donne l'intelligence aux plus petits enfants (1), d'éclairer notre esprit et de nous faire entrer dans le secret de ses mystères, afin que nous profitons plus abondamment des avantages, qui découlent de cette source inépuisable de grâces.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.

En vous présentant à l'autel, je vous en conjure par la miséricorde de Dieu, offrez au Seigneur vos corps comme des hosties vivantes, saintes et agréables. Rom., xii, 1.

MÉTHODE DE PRÉPARATION A LA MESSE.

1. M. de Lantages, dans ses *Instructions ecclésiastiques*, trace une très-bonne règle de conduite pour se préparer à la célébration des saints mystères. Il était lié de la manière la plus intime avec un de ces hommes de Dieu, qui, par de grandes vertus et une piété peu commune, font l'ornement du sanctuaire ; et un jour qu'il s'entretenait avec lui sur l'ineffable bonheur qu'ont les prêtres de consacrer et d'immoler le corps de Jésus-Christ, il pria son saint ami de lui faire connaître, en toute simplicité, comment il avait coutume de se disposer à la plus divine de toutes les actions. Nous allons donner en substance la réponse de ce bon prêtre.

« Il y a plusieurs années, dit-il, que je suis tellement attiré à m'occuper de ce ravi-sant mystère, qu'il m'est toujours présent dans mes exercices religieux. Je sens bien que cette application ne m'ennuiera jamais ; l'expérience m'a déjà appris que plus je considère ce que c'est que la messe et l'heureux commerce que nous y avons avec Dieu, plus je serai épris d'admiration pour les beautés et excellences que j'y découvre. Cette disposition habituelle est comme le fondement de ma préparation.

« Je la commence dès le matin en faisant mon oraison, pendant laquelle je suis déjà en esprit à l'autel. L'oraison, en effet, ayant pour premier but d'adorer, louer et remercier Dieu, je comprends que je ne puis lui rendre ces devoirs que par l'offrande de l'adorable hostie. Obligé de m'adresser à sa miséricorde pour mes péchés et

(1) Qui intellectum dat parvulis. Ps. cxviii. 130.

« ceux du monde entier, puisque le prêtre est le médiateur universel,
 « je n'ai aucun moyen de le rendre propice et à moi et aux autres pé-
 « cheurs, qui soit comparable à l'oblation que je lui fais du sang de son
 « propre Fils, qui a été répandu sur la croix et qui est offert sur l'au-
 « tel pour la rémission des péchés. De plus, étant à l'oraison pour
 « demander à Dieu diverses grâces, pour lui représenter mes besoins
 « et ceux de tout son peuple, il m'est bien évident que ma prière se-
 « rait froide, timide, impuissante, si je ne la faisais par la sainte
 « victime, qui est véritablement le centre de ma dévotion et le ferme
 « appui de ma confiance.

« Après ce premier exercice de la journée et cette première pré-
 « paration au sacrifice, je conserve ma récollection, autant qu'il m'est
 « possible avec la grâce de Dieu, en gardant le silence, à l'imitation
 « de saint Charles et des autres prêtres qui ont de l'intérieur, en
 « évitant toute conversation inutile. Je récite quelque partie de mon
 « office, toujours en union avec la messe, selon l'esprit de l'Eglise ;
 « et, si avant de la célébrer, il me faut remplir quelque autre fonc-
 « tion du ministère sacerdotal, je tâche de m'en acquitter de telle
 « sorte, qu'elle serve encore à m'y préparer.

« Enfin, quand est venue l'heure si désirable et si formidable tout
 « à la fois de monter au saint autel, je fais tous mes efforts, avec la
 « grâce de Notre-Seigneur, pour y porter trois dispositions qui me
 « paraissent indispensables : un esprit recueilli, un cœur touché,
 « un extérieur bien réglé.

« 1^o **Recueillement.** — Toute notre âme ne doit-elle pas être
 « absorbée dans la contemplation de cet abrégé de tous les mystères
 « sacrés ? Un prêtre qui sacrifie peut-il donner entrée dans son
 « esprit à une pensée étrangère ? Quelle vigilance ne doit-il pas exercer
 « sur ses sens, principalement sur ses yeux (1) ?

« 2^o **Dévotion.** — Où en aurai-je, si j'en suis dépourvu à l'autel ?
 « Dans la crainte bien fondée d'en avoir toujours trop peu, je prie
 « les saints prêtres déjà couronnés au séjour de la gloire, les anges,
 « Marie surtout, que l'Eglise appelle vase insigne de dévotion (2),
 « d'offrir pour moi à Dieu leurs célestes ardeurs. Je conjure l'Esprit-
 « Saint de m'associer à Jésus-Christ, notre grand-prêtre et très-sainte
 « victime, qui est sur l'autel, tout embrasé d'amour, ne respirant que
 « la gloire de Dieu son Père et le salut du monde.

« 3^o **Extérieur bien réglé.** — Sa bonne composition demande
 « trois choses : religieuse exactitude à faire avec décence et dignité les
 « cérémonies prescrites ; prononciation distincte et affectueuse de

(1) Oculis Christum spectaturis nihil aliud dignatus est aspicere. D. HIER.,
De S. Joan. Bapt.

(2) Vas insigne devotionis. *Lit. B. M.*

« toutes les saintes paroles que nous avons à dire ; modestie dans le
 « maintien et les mouvements, qui marque notre union avec Dieu
 « et notre attention à sa présence. »

Ainsi tout retiré dans les hautes pensées de la foi, il faut que le prêtre, pour me servir de l'expression de saint Bonaventure (1), devienne tout divin, qu'il ne voie et ne sente que Dieu. Les beaux sentiments dont son cœur est rempli, ne peuvent manquer de se fortifier encore par les prières qu'on l'invite à réciter avant la messe.

COMMENT M. BOUDON SE PRÉPARAIT A LA CÉLÉBRATION DE LA SAINTE
 MESSE.

Le célèbre archidiaque d'Évreux, M. Boudon, regardait l'esprit d'anéantissement et de mort comme faisant le fond de son état, et il le croyait indispensable au prêtre qui offre le saint sacrifice. Sa principale préparation était de s'en pénétrer, avant de monter à l'autel. Voici ce qu'il écrivait à un jeune ecclésiastique (2), qui l'avait prié de lui suggérer dans une lettre les sentiments qu'il devait avoir en célébrant sa première messe : « L'obligation du prêtre est le sacrifice ; qu'il fasse
 « tout ce qu'il voudra, tant de bonnes œuvres qu'il lui plaira ; pour accomplir sa fonction de prêtre, il faut qu'il sacrifie ; et quel est ce sacrifice qu'il doit faire ? Le sacrifice du corps et du sang d'un Dieu. A
 « la vue de cette vérité, tout l'univers, toutes les créatures du ciel et
 « de la terre doivent s'anéantir. *Jésus est mort*, dit le grand Apôtre ;
 « *donc tous sont morts* (3). Jésus est anéanti, disons : Donc tout doit
 « être anéanti, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul. *Revêtez-vous*
 « *de Jésus-Christ* (4) ; prenez ses sentiments, allez en son esprit au
 « saint autel, *entrez dans les puissances du Seigneur, pour ne vous plus*
 « *souvenir que de sa grande justice* (5) qui, faisant rendre à chacun
 « ce qui lui appartient, fait rendre tout à Dieu, notre être, nos puissances, nos opérations, notre vie. *Dieu seul doit être toutes choses*
 « *en tous* (6). Considérez et repassez dans votre esprit le grand désordre de la créature qui, anticipant sur ce que Dieu est, veut être
 « quelque chose, non de son ordre, dans les esprits et dans les cœurs.
 « Ah ! Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, et plus rien, rien, rien du tout !

(1) Abstractus et divinus factus, nihil aliud videat, nihil aliud sentiat quàm Deum. D. BONAV., *De præp. admiss.*

(2) M. Bosguérard, t. I, lett. CLXXVIII.

(3) Quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergò omnes mortui sunt. II Cor., v, 14.

(4) Induimini Dominum Jesum Christum. Rom., XIII, 14.

(5) Introibo in potentias Domini ; Domine ; memorabor justitiæ tuæ solius. Ps. LXX, 16.

(6) Subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I Cor., xv, 28.

« Hélas ! à quoi pensons-nous, nous autres prêtres, quand nous songeons à nous et aux autres créatures, nous qui sacrifions si souvent le corps et le sang d'un Dieu, qui se met dans le néant devant son Père éternel ! »

C'est ainsi qu'abîmé dans la vue de Dieu seul, Boudon se disposait à célébrer le saint sacrifice. Cette grande pensée remplissait sa longue oraison ; elle le suivait à l'autel, et semblait se renouveler dans son âme pendant son action de grâces. C'était alors surtout que la terre et toutes ses attaches disparaissaient pour lui, et qu'il ne conversait plus que dans le ciel. M. Bosguérard (1) qui, dans les premiers temps qu'il fut à Évreux, assistait tous les jours à sa messe, dit : « Il ressemblait plutôt à un ange qu'à un homme ; ses yeux toujours baissés, sa prononciation calme et distincte, sa voix aussi touchante qu'il est possible, pénétraient l'âme et inspiraient de vifs desirs de conversion. »

LONGUE PRÉPARATION AUTREFOIS USITÉE.

2. L'usage constant de longues oraisons préparatoires nous est prouvé par de nombreux exemples de saints, qui demeuraient en prière jusqu'à ce que, pénétrés de la grâce de l'Esprit-Saint, ils se sentissent, par sa divine influence, excités intérieurement à célébrer le saint sacrifice. Leurs idées sur la pureté extrême, que réclame cet auguste mystère, étaient bien différentes des nôtres. — Saint Denis raconte (2) que saint Carpus, à qui la pureté de son âme rendait la contemplation facile, ne commençait jamais la célébration des saints mystères, avant d'avoir eu, au milieu des prières préparatoires, quelque vision céleste qui l'y déterminât. — Jean Moschus, dans son *Pré spirituel* (3), rapporte également d'un certain prêtre que, se tenant près de l'autel lorsque l'office de la nuit était terminé, il ne commençait point la messe qu'il n'eût vu le Saint-Esprit envelopper l'autel. Au rapport du même auteur, un évêque, célébrant en présence du pape Agapit, s'arrêta longtemps sans conclure l'oraison au moment de l'oblation, parce qu'il n'avait point, selon sa coutume, vu descendre l'Esprit-Saint.

Tel était l'usage de quelques saints ; mais les conseils suivants de saint Bonaventure (4) s'adressent à tous les prêtres : « Éprouvez-vous vous-mêmes, dit-il, voyez avec quelle charité, avec quelle ferveur vous approchez du saint autel. Il faut éviter non-seulement les péchés mortels, mais aussi les péchés véniels, enfantés par la négligence et

(1) Manuscrits.

(2) *Epist. x ad Demoph.*

(3) *Caput xxvii.*

(4) *Lib. De præparat. ad Missam, cap. v.*

« l'oisiveté, ou résultat de l'irréflexion, de la dissipation, d'une vie
 « moile ou de mauvaises habitudes. Encore qu'ils ne donnent point
 « la mort à l'âme, néanmoins ils la rendent tiède, engourdie,
 « aveugle, peu disposée et incapable de célébrer, à moins que le souffle
 « de l'Esprit-Saint n'ait enlevé comme de la poussière et de la paille
 « ces fautes vénielles, et que la flamme de la charité ne les ait con-
 « sumées par un amour ardent et la considération de notre propre
 « abjection. »

PRIÈRES PRÉPARATOIRES DES GRECS.

C'était aussi un usage autrefois observé chez les Grecs de passer en veilles et en prières toute la nuit précédente, lorsqu'on devait le lendemain offrir le saint sacrifice. Les prêtres n'étaient pas seuls à suivre cette coutume ; les fidèles eux-mêmes l'observaient. C'est ce que témoigne Socrate. Il dit, après avoir raconté la fuite de saint Athanase : « C'était le soir, et le peuple veillait toute la nuit, parce que le sacrifice devait avoir lieu (1). » — On lit aussi dans l'histoire de Michel Paléologue que, « depuis le soir, on avait passé la nuit en prières, parce que l'évêque avait résolu d'offrir le saint sacrifice le jour suivant (2). » L'Église romaine ne fut point étrangère à cet usage, car nous ne voyons nulle part qu'on ait célébré la messe, avant d'avoir récité les Vigiles nocturnes et les Laudes.

BONA.

USAGES DE CERTAINES ÉGLISES POUR LA PRÉPARATION A LA MESSE.

Aux psaumes indiqués pour la préparation, on ajoute en certains endroits les litanies des saints ; et ces litanies sont dites par tout le chœur aux grandes messes. Cela était observé à la cathédrale de Cambrai, à Barcelone et chez les Chartreux de Paris. A Noyon, pendant la procession qui se faisait le dimanche avant la messe, les enfants de chœur chantaient les litanies à l'autel ; et cela semble avoir été ainsi établi pour abrégér l'office. A Metz, on avait coutume de chanter les litanies des saints les lundis, mercredis et vendredis du carême, après Sexte. Tout le chœur à genoux les commençait devant l'autel ; elles se continuaient pendant la procession, et s'achevaient dans l'église. A Toulon, le premier dimanche de chaque mois, on les commençait de même au chœur, et on les continuait pendant la procession, jusqu'à ce qu'on rentrât dans l'église.

LEBRUN, *Explication*, etc.(1) *Hist. eccl.*, l. II, c. VIII.(2) *Georg. Pachym.*, l. I, c. II.

PRÉPARATION DES PAÏENS A LEURS SACRIFICES.

3. Les païens eux-mêmes, guidés par un instinct naturel, se lavaient avant leurs sacrifices, non-seulement les mains, mais aussi tout le corps. Hérodote nous l'atteste expressément des Grecs et des Égyptiens (1). Perse dit en parlant des Romains : « Pour accomplir saintement ces rites, tu te plonges le matin plusieurs fois dans le Tibre, et tu laves dans les eaux du fleuve les souillures de la nuit (2). » « Les dieux, dit Tibulle, aiment ce qui est chaste ; approchez avec des vêtements purs, et que l'onde des fontaines purifie vos mains (3). » « Je vais me laver maintenant, dit Euclius dans Plaute, et j'offrirai un sacrifice (4). » On cite encore à ce sujet ces paroles d'Hésiode : « Il n'est point permis de toucher les choses saintes, sans avoir purifié ses mains. »

Les Hébreux observaient cette même coutume, car nous lisons dans l'Exode (5) qu'il y avait dans le temple une cuve d'airain, pour que les prêtres, qui voulaient entrer dans le Tabernacle du témoignage et s'approcher de l'autel, pussent auparavant laver leurs mains. Un vase semblable, mais beaucoup plus grand, avait été placé pour cette même fin à l'entrée du temple de Salomon ; il avait reçu le nom de *mer d'airain*. C'est de là probablement qu'est venu l'usage des chrétiens de placer devant les églises des urnes et des vases remplis d'eau, et même d'y creuser des fontaines. BONA, *De la Liturgie*.

ANTIQUITÉ DE L'ORDINAIRE DE LA MESSE.

4. L'office, tel qu'il se célébrait à l'origine du christianisme, était dans son essence, comme dans presque tous ses détails, le même que nous voyons célébrer aujourd'hui devant les autels catholiques. Non-seulement on le considérait, ainsi que de nos jours, comme étant le sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur ; non-seulement l'offrande, la consécration et la communion se faisaient de même ; mais encore la plupart des prières étaient identiquement semblables, de sorte que le catholique qui les entend réciter, et bien plus encore le prêtre qui les récite dans ce même langage de l'Église romaine, qui

(1) Euterpe, *IV^e livre de son Histoire*.

(2) Satire xi.

(3) Lib. II, Eleg. 1.

(4) Aulular., act. IV, scène II.

(5) Facies et labrum æneum cum basi suâ ad lavandum ; ponesque illud inter tabernaculum testimonii et altare. Et missâ aquâ, lavabunt in eâ Aaron et filii ejus manus suas ac pedes, quandò ingressuri sunt tabernaculum testimonii, et quandò accessuri sunt ad altare, ut offerant in eo thymiamata Domino, ne fortè moriantur. *Exod.*, xxx, 18, 19, 20, 21.

était en usage dans les Catacombes, peut se croire en communion active et réelle avec les martyrs qui officiaient, et les martyrs qui assistaient à ces sublimes mystères. Le C. WISEMAN, *Fabiola*.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

DE LA SORTIE DE LA SACRISTIE. — ARRIVÉE DU PRÊTRE A L'AUTEL.

— HONNEUR DE SERVIR LA MESSE. — PRÉPARATION PUBLIQUE A L'ACTION DU SACRIFICE. — S'UNIR AUX PRIÈRES DU CÉLÉBRANT.

— MANIÈRE DE SONNER LA CLOCHETTE.

Accedite ad Deum et illuminamini.

Approchez-vous de Dieu, afin que vous soyez inondés de lumière. *Ps. xxxiii, 5.*

Maintenant tout est prêt ; la cloche a fait entendre son dernier et plus pressant appel ; la multitude des fidèles est réunie dans l'enceinte sacrée ; l'autel est paré et étincelant de vives lumières ; les ministres du Seigneur sont revêtus de leurs ornements, emblèmes de la pureté de leurs âmes (1) ; l'heure a sonné ; la grande action va commencer.

Désormais, le célébrant doit se regarder comme étranger à la terre ; il ne s'appartient plus à lui-même. Ambassadeur de Dieu auprès du peuple et du peuple auprès de Dieu, il ne doit plus s'occuper que de l'auguste ministère qu'il va remplir.

Après avoir fait une inclination profonde à la croix de la sacristie, il s'avance précédé de ses ministres, comme autrefois Jésus-Christ vint dans ce monde, précédé par les prophètes, et comme aussi il fut précédé par les apôtres dans ses missions. On peut encore considérer le prêtre sortant de la sacristie, comme Jésus-Christ sortant du prétoire de Pilate pour monter au Calvaire.

(1) *Honor vestium sit splendor animarum. Innoc. III.*

Voici dans quel ordre on se rend à l'autel :

En avant, comme devant les princes et les rois, véritables hérauts d'armes, les suisses avec leur hallebarde et les bedeaux avec leur baguette, ouvrent la marche. Puis viennent les thuriféraires, tenant leurs encensoirs fumants (1), symbole de la bonne odeur de Jésus-Christ, et précédant immédiatement la croix, qui s'avance comme étant le signal du sacrifice qui va s'accomplir. A côté de la croix sont les acolytes, portant leurs cierges allumés, image de cette lumière pure et sainte que Jésus-Christ est venu apporter au monde. A la suite des acolytes, marchent les membres du clergé, tenant leurs barrettes à la main, deux à deux, les moins dignes les premiers ; enfin viennent l'un après l'autre le sous-diacre, le diacre et le prêtre ; ils s'avancent la tête couverte, d'un pas grave, les mains jointes, les yeux baissés, le corps droit. Reprenons chacune de ces circonstances :

1° *La tête couverte.* D'après notre manière de voir, se couvrir seul dans une assemblée, c'est une marque d'autorité et de prééminence. Le prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, est en même temps revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, et a la prééminence sur toute l'assemblée. Il marche sans saluer personne, à moins qu'il ne rencontre l'évêque diocésain ou quelque autre personnage d'une grande dignité, comme par exemple un légat apostolique, un prince du sang. Il se découvre devant eux ; ou, s'il en est empêché parce qu'il tient le calice à la main, il les salue par une inclination de tête. Pareillement, s'il rencontre un prêtre qui revienne de dire la messe, ils doivent se saluer l'un l'autre ; car il n'est pas décent qu'un prêtre vêtu sacerdotalelement passe à côté d'un autre comme à côté d'un séculier, et moins encore

(1) Lorsqu'on doit se rendre à l'autel processionnellement, le thuriféraire fait bénir l'encens avant de sortir de la sacristie. *Cérem. épisc.*, l. II, c. VIII, n. 24.

quand l'un des deux est encore tout inondé du sang de Jésus-Christ. S'il passe devant le Saint-Sacrement exposé, ou dans le moment de l'élévation, ou pendant qu'on distribue la communion, alors même qu'il aurait le calice à la main, il doit fléchir les deux genoux, ensuite se découvrir et adorer le Saint-Sacrement (1).

2° *D'un pas grave*, indiquant le recueillement le plus profond; et quand sera-t-il recueilli, si ce n'est lorsqu'il est sur le point d'offrir ce sacrifice, qui ébranla la terre et fit éclipser le soleil, lorsqu'il fut offert la première fois sur le Calvaire? Le célébrant ne doit pas perdre de vue qu'il marche à la suite de Jésus-Christ, chargé de sa croix et s'acheminant vers la montagne du Calvaire.

3° *Les mains jointes*, en signe d'attention et de dévotion, et pour marquer qu'il est tout entier au grand mystère qu'il va célébrer.

4° *Les yeux baissés*. Car si, dans ses actions ordinaires, tout doit annoncer en lui la gravité, la modestie, la religion, comme le lui recommande si expressément le saint concile de Trente (2), à combien plus forte raison doit-il faire éclater ces vertus dans la grande et terrible action du sacrifice! Qu'il fasse donc, comme Job, un pacte avec ses yeux, pour que rien ne puisse le distraire (3).

5° *Le corps droit* sans affectation ni raideur, se figurant qu'il est escorté d'une foule d'anges, qui s'intéressent à l'auguste action dont il est le ministre (4).

(1) Le prêtre doit encore faire une inclination profonde, s'il passe devant le grand autel; et, si le Saint-Sacrement est dans le tabernacle, il fait la gémflexion, sans toutefois se découvrir, lorsqu'il porte le calice. Mais, s'il ne porte pas le calice, il doit toujours faire tête découverte les inclinations et les gémflexions.

(2) Nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum præ se ferat. *Trid., De Refor., sess. XXII, c. xxii.*

(3) *Pepigi fœdus cum oculis meis. Job., xxxi, 1.*

(4) Plusieurs prêtres récitent, en allant à l'autel, certaines prières vocales, le *Veni, Creator*, le *Miserere*; mais, les rubriques étant muettes

Aux messes basses, le célébrant doit être précédé au moins d'un ministre; car il n'est pas convenable que le prêtre, revêtu des habits sacrés, marche seul. D'ailleurs les canons (1) lui défendent de dire la messe sans servant. Pendant la célébration des saints mystères, il adresse quelquefois la parole aux assistants; il faut donc qu'il y ait quelqu'un pour lui répondre. De plus, il lave ses mains; il prend des ablutions; il faut que le missel soit changé de place; ce qui ne peut se faire commodément sans l'assistance d'un ministre (2). Régulièrement, ce ministre devrait être un ecclésiastique en surplis. En remontant aux temps anciens, on voit que le prêtre était toujours assisté d'un diacre pendant le saint sacrifice, non-seulement dans les messes chantées, mais encore dans celles qui, au temps des persécutions, se disaient sans appareil. Voilà pourquoi saint Laurent disait au pape saint Sixte, lorsqu'on le menait au martyre: « Où allez-vous, saint pontife, sans diacre? vous n'êtes pas accoutumé d'offrir le sacrifice sans ministre (3). » Plus tard, à cause de la multiplicité des messes, il n'a pas été possible d'avoir pour les servir un diacre ni un sous-diacre, ni même de simples clercs mineurs ou tonsurés, et on a fini par se contenter d'un laïque, qui, du reste, porte toujours, pendant qu'il vogue à cette fonction, le nom de *clerc*. Ceux qui sont appelés à remplir ce ministère, doivent s'en estimer honorés; c'est

sur ce point, Mérali et la plupart des rubricistes n'approuvent pas cette pratique.

(1) Can. *Proposuiti*. — Concil. Bas., sess. XXI.

(2) Saint Antonin pense qu'on ne peut jamais célébrer sans servant, quelle que soit la nécessité qu'on puisse supposer. Cependant d'autres docteurs graves ne font pas difficulté de le permettre, quand il s'agit d'administrer le saint Viatique à un malade en danger de mort, et dans quelques autres cas semblables. *Ita* Sylvius, in part. III, q. 83, a 5. — Bened., XIV, *De sacrif. Miss.*, l. III, c. VII, n. 3. — Mérali, p. II, tit. II, n. 1.

(3) D. Ambr., *De offic.*, l. I, c. XLV.

une fonction que les anges leur disputeraient volontiers. Et, en effet, que peut-il y avoir de plus glorieux poureux que d'assister le prêtre dans l'action la plus auguste qui fût jamais, que de servir Jésus-Christ dans le mystère même de son amour ?

Trop souvent, on abandonne le soin de servir la messe à des enfants ignorants, dissipés, malpropres, qui estropient les mots, anticipent les réponses, se tiennent dans le sanctuaire d'une manière irrévérencieuse, et ne font rien avec cette décence, cette attention, cette gravité, cette modestie qu'exigent nos saintes cérémonies. C'est aux pasteurs à les former ; et, avec de la bonne volonté et de la patience, il leur sera facile d'avoir des servants qui conviennent sous tous les rapports¹.

Le servant de messe, d'après la rubrique (1), doit être revêtu d'un surplis. Cependant la sacrée Congrégation a décidé (2) qu'un laïque, avec les habits ordinaires, peut faire toutes les fonctions du clerc servant la messe. Mais un curé zélé trouvera toujours le moyen de se procurer des servants revêtus de la soutane et du surplis. Rien de plus aisé dans les villes ; et, dans les campagnes, rien n'empêche d'employer à ce service les enfants de chœur, revêtus de leur petite aube. Quand on comprend bien la dignité du saint sacrifice, on veille avec le plus grand soin à tout ce qui peut en rehausser la pompe et l'éclat (3).

(1) *Rubr.*, pars. V, tit. II, n. 1.

(2) 3 oct. 1851.

(3) On ne doit jamais employer à la messe basse qu'un seul servant. Il est défendu même aux abbés mitrés, aux grands-vicaires, chanoines, etc., d'en avoir deux. *Petit cérémonial romain*, par un chanoine de l'église de Moulins, p. 132, en note. — Le cérémonial selon le rite romain par Joseph Baldeschi, maître des cérémonies de la basilique de Saint-Pierre de Rome, donnant les instructions pour les servants de la messe lorsqu'ils sont deux, ne parle pas de cette restriction.

Lorsqu'un ecclésiastique revêtu d'un surplis sert la messe, il doit à l'offertoire prendre le voile de la main du célébrant et le plier.

Dans plusieurs églises, le servant, qui précède le prêtre à l'autel, porte le missel appuyé sur sa poitrine, le tenant des deux mains par le bas, et la tranche tournée vers sa gauche. C'est une coutume très-louable de porter ainsi devant le célébrant ce livre, qui contient le pouvoir que Jésus-Christ, instituant l'Eucharistie, donna aux prêtres d'offrir le sacrifice, en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » Mais il n'y a rien d'obligatoire à ce sujet, car on peut également préparer le missel d'avance sur l'autel (1).

Arrivée à l'autel. — Préparation publique à l'action du sacrifice.

Arrivé au pied de l'autel, le célébrant se découvre et donne la barrette au servant, qui la place en quelque lieu convenable, autre toutefois que la crédence où les burettes sont placées. Pendant tout le temps de la messe, le prêtre reste la tête découverte, car l'ancien usage de l'Église est que les hommes prient la tête nue ², et saint Paul l'a ainsi recommandé (2). Aussitôt après s'être découvert, le célébrant salue l'autel par une inclination

Minister, si est clericus cum cottà, plicet velum, non verò sacerdos celebrans. Merati, pars II, tit. VII, n. 2.

Au défaut d'homme, il n'est jamais permis de se servir à l'autel du ministère d'une femme. *Nulla femina ad altare presumat accedere aut presbytero ministrare.* De cohabit. cleric., c. 1. — Toutefois, dans un cas de nécessité, on pourrait permettre à une personne du sexe, de répondre de sa place, hors du sanctuaire, comme le font les religieuses dans une grande partie du sacrifice. Mais alors il faudrait que le prêtre ou se servit lui-même ou se fit servir par un homme. CARD. DE LUGO, *De Eucharist.*, dispos. XX, sec. IV, n. 103.

(1) *Ministro cum missali et aliis ad celebrandum necessariis, nisi ante fuerint preparata, præcedente.* Rubr., p. II, tit. II, n. 1.

(2) *Omnis vir orans aut prophetans velato capite, deturpat caput suum.* I Cor., XI, 4.

Nul ne doit porter la calotte à l'autel, sans une dispense bien et dûment obtenue. Cette dispense est si considérable que le Saint-Siège se l'est réservée; et une permission obtenue à ce sujet excepte toujours le canon jusqu'à la fin de la communion.

⚡ C'est un abus que les enfants de chœur portent la calotte, lorsqu'ils

profonde, ou même il fait la génuflexion (1), si le Saint-Sacrement est dans le tabernacle. Mais il n'ose franchir les degrés de l'autel, ou s'il les monte pour quelques préparatifs nécessaires, il les redescend aussitôt comme repoussé par la majesté de Dieu, qui va paraître. Il sent, comme Abraham, qu'il n'est que cendre et poussière devant le Seigneur, et qu'il est obligé de prier pour lui-même avant de prier pour les autres. Convaincu de son indignité, il s'humilie devant le Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur lui un regard de miséricorde et lui permettre l'accès de son sanctuaire.

Toutefois ce qui le rassure et excite sa confiance, c'est que ce n'est pas de lui-même et en son propre nom qu'il s'avance, mais au nom de la très-sainte Trinité. Je m'approche, dit-il, du saint autel, au nom du Père, par le choix et par la vocation de qui je suis prêtre; au nom du Fils, qui a bien voulu m'associer à son sacerdoce, pour faire en son lieu et place ce qu'il a fait lui-même à la dernière cène et sur la croix; au nom du Saint-Esprit, qui seul peut me donner la sainteté requise pour l'exercice de mes redoutables fonctions. Il fait donc le signe de la croix avec beaucoup de respect et d'attention. Rien de plus juste que de commencer par ce signe une action, qui est toute destinée à célébrer le mystère de la croix.

C'est ici que commence la préparation au saint sacrifice. Sans doute le célébrant a dû s'y préparer d'avance par la prière et la méditation, comme nous l'avons déjà dit. Mais, outre cette préparation que chacun doit faire

servent à l'autel. Il n'est permis à qui que ce soit de la porter *in actu ministerii*. L'usage s'en est introduit pour les enfants de chœur, parce qu'ils avaient la tête rasée. Qu'on la tolère au chœur, lorsqu'ils ne sont pas en fonction, c'est la dernière limite de l'indulgence.

(1) Quando celebrans genuflectit ante altare SS. sacramenti, tam expositi quàm in tabernaculo reconditi, debetne genuflectere in plano presbyterii, an in infimo gradu altaris? — Serventur rubricæ, sed in accessu et recessu in plano est genuflectendum. *S. R. C.*, 12 nov. 1831. — Cette génuflexion doit donc se faire jusqu'à terre et non sur le dernier degré de l'autel.

en son particulier, il en est une autre publique, que le prêtre doit faire au bas de l'autel, se regardant comme indigne d'y monter, avant de s'être humilié par l'aveu de sa faiblesse. Il reconnaît qu'il est rempli de misères et qu'il a besoin d'un secours tout spécial, pour offrir à Dieu une hostie aussi sainte que celle du corps et du sang de Jésus-Christ. Ces prières préparatoires ne regardent pas seulement le prêtre, mais encore tous les assistants. Voilà pourquoi le célébrant les récite à haute et intelligible voix avec ses ministres, afin que les cœurs de tous les fidèles présents entrent dans les mêmes dispositions.

Voilà donc au bas de l'autel le célébrant, qui s'est profondément incliné avec ses deux ministres, nous représentant ainsi les abaissements du Fils de Dieu, au début de sa vie mortelle, lorsqu'il s'est fait homme, ou bien encore ses humiliations au jardin des Oliviers, au commencement de sa passion. Il a fait aussi le signe de la croix avec tout le respect que commande l'auguste mystère, dont ce signe sacré est le mémorial ; et maintenant il joint les mains et les tient liées et attachées ensemble, comme pour figurer Jésus-Christ enchaîné par ses ennemis. Il les tiendra ainsi jointes tant qu'il n'en aura pas besoin pour quelque action, ou qu'il ne les élèvera pas pour faire quelque prière. Il est très-convenable, lorsqu'on prie le Seigneur, de se lier, pour ainsi dire, les mains devant lui, et de se mettre dans la posture d'un accusé qui veut fléchir son juge³ (1).

(1) Aux grand'messes, le diacre et le sous-diacre se tiennent à côté du célébrant, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, faisant les mêmes signes de croix et les mêmes inclinations que lui. Ils sont debout, parce qu'ils participent aux fonctions du sacerdoce. Aux messes basses, le clerc ou servant s'agenouille au côté gauche du prêtre, quelque peu en arrière de lui, non sur les marches, mais sur le pavé même. Ce n'est que lorsque le prêtre est monté à l'autel qu'il peut s'agenouiller sur la plus basse marche ; et même, s'il n'y a qu'une marche, il doit rester à genoux sur le pavé.

Les fidèles, pour mieux s'unir au célébrant, doivent faire comme lui le signe de la croix. C'est le début le plus noble de l'œuvre magnifique, qui va se conclure entre Dieu et les hommes ; et c'est aussi le plus consolant, le plus capable de relever notre espérance, car c'est par le droit que la croix et le baptême nous ont donné d'être les enfants du Père, les frères du Fils, les temples du Saint-Esprit, que nous offrons cette oblation sainte et que nous y assistons. Afin que les fidèles puissent plus facilement suivre le prêtre dans les principales actions du sacrifice, on agite la sonnette aux moments les plus solennels ; et, dans plusieurs églises, il est d'usage d'en donner un petit coup, aussitôt que le prêtre arrive au pied de l'autel pour commencer la messe (1).

Humilité profonde à la vue de nos péchés ; crainte salutaire, modérée par une confiance vraiment filiale ⁴ ; tristesse selon Dieu, qui opère pour le salut une vraie pénitence, et qui n'est pas incompatible avec la joie pure et sainte que l'espérance inspire ; détestation sincère de toutes nos iniquités ; aveu du besoin extrême que nous avons du secours divin, pour nous défendre contre les sugges-

(1) Il y a beaucoup de diversité dans les diverses églises sur les moments et la manière de sonner la clochette pendant la messe. A Rome, dans les offices pontificaux, on ne sonne pas du tout ; dans la messe privée, on sonne, conformément aux rubriques du missel, au *Sanctus* et à la consécration. Le Cérémonial des évêques (l. I, c. xix, n. 6) porte qu'à la messe privée de l'évêque, on ne sonnera qu'aux deux élévations. Voici le texte : *Quùm opus fuerit tintinabulum tangere, videlicet ter dùm elevatur hostia, et toties dùm elevatur sanguis, et non ultrà*. Dans quelques églises on sonne au *Sanctus*, aux deux élévations et au *Domine, non sum dignus*. Dans quelques autres, on sonne en outre un peu avant la consécration, au moment où le prêtre cesse d'étendre les mains sur le calice, et à la petite élévation qui précède le *Pater*. Il sera facile au servant de connaître l'usage de l'église, dans laquelle il a l'honneur de servir la messe. Mais, quelque part que ce soit, lorsqu'on dit une messe privée pendant un office public, on ne doit point sonner du tout. *Cérémonial de Baldeschi*.

tions du tentateur, qui va faire tous ses efforts pour nous distraire et nous empêcher de bien offrir le sacrifice; prière ardente et persévérante pour obtenir ce secours; tels sont les sentiments qui doivent nous animer au commencement de la messe, et dont l'Église nous offre une vive expression dans les prières qu'elle met dans la bouche du célébrant et de ses ministres, tandis qu'il est encore au bas de l'autel. Méditons-les avec attention et respect⁵.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Adducam eos in montem sanctum et lætificabo eos in domo orationis meæ.

Je les conduirai, dit le Seigneur, sur ma montagne sainte, et je les comblerai de joie, dans ma maison de prières. *Is., LVI, 7.*

LES DEUX SOLDATS SERVANT LA MESSE.

1. Les sentiments religieux de nos soldats se font voir parfois d'une manière aussi naïve que touchante.

Il y a quelque temps, un régiment, avant de quitter Lille, voulut assister à la messe. Un caporal vint trouver le célébrant, au moment où celui-ci allait se diriger vers l'autel.

« M. l'abbé, lui dit-il, quand j'étais jeune, je servais bien la messe; aujourd'hui j'en ai un peu perdu l'habitude; mais voilà deux soleats qui connaissent encore leur affaire, et qui vous serviront la messe au nom de tout le régiment. » *L'Ami de la religion, 27 juin 1829.*

UN SERVANT DE MESSE FAVORISÉ D'UNE MAGNIFIQUE VISION.

Un jeune Irlandais, Éverard de Lisle Phillips, aimait à servir la messe. Un jour qu'il remplissait ce pieux office, dans une sainte et soudaine illumination, l'avenir sembla se révéler à ses regards.

C'était le jeudi saint 1841. Au moment de l'élévation, Éverard, alors âgé de six ans, répétait tout bas, pour la conversion de sa patrie, une prière que sa mère lui avait apprise. Il crut entendre s'échapper de l'hostie même cette divine réponse : « Oui, je convertirai l'Angleterre, oui, toute l'Angleterre; et c'est pourquoi j'envoie des troubles dans les Indes. »

Après la messe, il alla trouver son frère aîné, et il lui dit simplement : « Je suis certain que Dieu convertira l'Angleterre. » L'aîné

va trouver sa mère. « Everard, lui dit-il, est certain que Dieu convertira l'Angleterre ; mais il ne dit pas pourquoi il est certain. » Interrogé par sa mère, Everard ne voulut pas répondre avant que son frère ne fût sorti. Après cet éloignement, il ne prononça d'abord que ces mots : « Je suis certain, parce que Dieu me l'a dit ; » puis il raconta ce qu'il venait d'entendre. Le jour même, sa mère écrivit ce fait merveilleux. Elle ne prévoyait pas que, seize ans plus tard, l'enfant qui parlait ainsi serait appelé à mourir dans les Indes.

En effet, Éverard de Lisle Phillips est mort à la fleur de l'âge comme un brave et comme un saint. A vingt-trois ans, catholique et Anglais, il est tombé dans les rues de Delhi, payant de son sang généreux la victoire de l'Angleterre et la défaite d'une révolte mahométane.

Né le 28 janvier 1835, il eut le bonheur de recevoir l'eau régénératrice du baptême des mains d'un prêtre, que son père avait eu le bonheur de convertir. Il témoigna, dès son enfance, une piété qui ne se démentit jamais.

Au mois d'octobre 1854, il quitta la maison paternelle. Les Indes n'étaient pas moins tranquilles que l'Angleterre, au moment où s'éloignait Éverard. Le 14 septembre, il était à l'assaut de Delhi, où il fit des prodiges de valeur, et le premier il mit le pied sur les remparts. Mais le 17, jour des stigmates de saint François, il fut frappé à la tête, en faisant une barricade pour prendre une mosquée.

Depuis quelque temps, une voix intérieure lui disait qu'il surcomberait à Delhi. Peu après, cette voix devenait plus claire et plus forte. Il méditait silencieusement l'avertissement du ciel, et il se préparait à bien mourir.

Son corps a été déposé dans la chapelle, où il aimait tant à prier et à servir la messe.

Aujourd'hui la famille adore les desseins de Celui qui cache la miséricorde sous la sévérité. Elle prie Dieu d'agréer l'âme de son fils comme un gage de retour à l'unité pour la protestante Angleterre, et de bénir les signes avant-coureurs de cette réconciliation.

Nous nous adressons ici aux âmes qui croient que Dieu daigne souvent communiquer les secrets de sa divine providence à ses créatures. N'est-il pas étonnant de voir annoncer, en 1841, des troubles dans les Indes pour convertir l'Angleterre ? Et, si cette espèce de prophétie se trouve accomplie, ne pouvons-nous pas espérer que les temps sont arrivés, où le divin Maître va réaliser la première partie des paroles qu'il daigna adresser au jeune enfant : « Oui, je convertirai l'Angleterre, oui, toute l'Angleterre. » *Le Rosier de Marie.*

Il y a déjà quelque temps que M. de Maistre a écrit que cette illustre nation, « après avoir la première rompu l'unité, aura la première l'honneur de la ramener en Europe. » Puissions-nous voir bientôt ce fait s'accomplir !

COUTUME CHINOISE.

2. En sortant de la sacristie, le célébrant marche la tête couverte; mais, dès qu'il est arrivé en face de l'autel où il doit célébrer, il ôte sa barrette, et il ne doit plus la reprendre pendant tout le temps qu'il offre le saint sacrifice.

Il faut pourtant excepter les prêtres qui disent la messe en Chine, car ils célèbrent avec une espèce de bonnet carré sur leur tête. Mais il y a une raison particulière pour cela. Il a fallu donner quelque chose à la coutume des Chinois. C'est en quelque façon un crime parmi eux, dit le P. Théophile Raynaud (1), ou du moins une très-grande incivilité que d'avoir la tête découverte; il n'y a que les criminels que l'on conduit au supplice, qui paraissent en cet état, et les chrétiens n'y paraissent jamais que quand ils se confessent, parce qu'alors ils se reconnaissent vraiment criminels devant Dieu et devant les hommes. Afin donc de procurer plus de respect au plus redoutable de nos mystères, et de ne pas rendre en quelque manière méprisables les ministres du saint autel, le pape Paul V a permis aux prêtres, lorsqu'ils diraient la messe à la Chine, d'avoir la tête couverte d'un bonnet carré, différent des bonnets profanes qui se mettent dans ce pays.

THIERS, *Hist. des perruques.*

CRAINTE ET CONFIANCE QUI DOIVENT NOUS ACCOMPAGNER A L'AUTEL.

3. Un digne ministre de Jésus-Christ, étant près de monter au saint autel, faisait cette réflexion : « Je vais renouveler la passion du Sauveur ; sera-ce pour mon salut ? Hélas ! je ferai peut-être l'office d'un de ses bourreaux ; je le crucifierai peut-être au-dedans de moi-même ; je me rendrai peut-être coupable du corps du Seigneur, et m'incorporerai mon jugement. O mon Sauveur, ne le permettez pas. »

4. Mais c'est surtout la confiance, qui doit nous conduire devant le Dieu de toute bonté, toujours prêt à écouter nos humbles prières et à répandre sur nous ses grâces. Comment pourrait-il nous repousser de sa face, lorsque nous nous présentons devant lui pour lui rendre le plus grand de tous les hommages, et nous acquitter du premier de tous nos devoirs, qui est celui de l'adoration.

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Voilà le précepte par excellence, précepte bien connu et malheureusement trop négligé. L'homme adore le veau d'or; il adore le plaisir, il s'adore lui-même; et il oublie celui-là seul qui doit être adoré véritablement. Écoutons ce que disait naguère à ce sujet l'éloquent orateur de Notre-Dame :

(1) Tract. *De Pileo eccles.*, sect. XIV.

NÉCESSITÉ DE L'ADORATION.

L'homme, quoi qu'il fasse, est voué à l'adoration ; s'il ne cherche la divinité, la divinité le poursuit ; s'il n'adore le Dieu du ciel, il adore les divinités de la terre ; mais, bon gré mal gré, il faut qu'il adore. Ses efforts même d'athéisme ne le dérobent pas à la nécessité de l'adoration, qui est au fond de sa nature essentiellement adoratrice, et toujours prosternée, ne fût-ce que devant un simulacre ou une ombre de Dieu. Ce besoin d'adorer, qui n'est dans l'homme que sa naturelle aspiration à l'infini, le paganisme l'égarait et le faisait tomber à ce qu'il y a de plus éloigné de Dieu. Il tournait aux sens les adorations de l'homme. Sa chair était devenue divine, son plaisir adorable ; et il les adorait. En un mot, l'adoration de l'homme était tombée dans sa chair ; le plaisir, à la lettre, était devenu Dieu.

Le païen adorait en lui et autour de lui jusqu'aux plus grossières émotions de sa chair ; il se prosternait, non-seulement passionné, mais adoreur, devant une chair vivante, émue au souffle des plaisirs et tressillante de toutes les voluptés, devenues saintes et sacrées. Quel remède plus efficace pouvait trouver Dieu pour nous guérir, que de faire lui-même adorer sa propre chair, mais sa chair frappée de tous les coups et pénétrée de tous les aiguillons de la douleur, sa chair flagellée, meurtrie, sanglante, et de faire adorer avec elle la souffrance, la souffrance devenue sacrée, la souffrance devenue adorable, la souffrance devenue Dieu ? Essayez de concevoir un plan plus directement réactionnaire et plus efficacement réparateur ; vous n'y parviendrez pas, et déjà il nous est manifeste que la divine sagesse est au fond de cette pensée. Le Verbe incarné, la sagesse de Dieu fait homme est là : le résultat ne peut être douteux.

Le christianisme, debout au milieu des siècles, a pris dans ses deux mains la chair meurtrie de son Dieu crucifié ; il l'a élevée assez haut pour que l'humanité pût la voir de partout, et il a dit : Nations, adorez-la, et les nations l'ont adorée.

Chose admirable, le christianisme, qui venait dans le monde pour y anéantir le règne de la chair, se trouva, dans sa substance même, n'être autre chose que l'adoration d'une chair, mais d'une chair brisée et humiliée par son contact avec toutes les souffrances. Devant la crèche, devant le Calvaire, devant l'autel, c'est l'adoration de la chair ; à Bethléem, adoration d'une chair qui naît dans la douleur ; au Calvaire, adoration d'une chair immolée dans la douleur ; à l'autel, adoration d'une chair chaque jour naissante et chaque jour immolée. Cette chair unie à la personnalité divine, la voilà frappée, meurtrie, immolée de toute manière ; et cette chair, c'est tout à la fois la rédemption, le modèle et le Dieu de l'humanité ; elle est la rédemption de l'homme tombé dans la servitude de Satan ; et elle est le modèle de

l'homme appelé à reconquérir, en l'imitant, la liberté des enfants de Dieu; elle est le Dieu de l'homme appelé à vaincre en lui-même l'adoration du plaisir qui fut sa décadence, par l'adoration de la douleur qui sera son progrès.

Voilà le christianisme : c'est, si vous voulez, son côté austère et sa face lugubre, mais c'est lui : la religion du crucifiement, de la flagellation et de la couronne d'épines ; la religion de la douleur où l'adoration de la souffrance a succédé à l'adoration du plaisir, et où la chair voluptueuse, adorée dans des dieux factices, est remplacée par une chair souffrante adorée dans un Dieu réel. Sans doute, ce Dieu-Homme, meurtri, flagellé, crucifié, il ressuscitera; et, derrière son Golgotha, il montrera des ouvertures lumineuses, qui laisseront voir rayonnants les sommets du Thabor; mais ce qui demeurera comme modèle de cette vie d'épreuve, où chaque disciple du Christ cherche son Calvaire sur les pas du crucifié, ah ! ce sera cette chair divine, immolée, flagellée, sanglante, en un mot, l'Homme-Dieu crucifié, se proposant à l'univers et comme le vrai Dieu qu'il faut adorer, et comme le vrai modèle que tous doivent imiter.

Le P. FÉLIX, *Confér.* 19 mars 1858.

MESSES PENDANT LA RÉVOLUTION.

5. Rien de plus facile pour nous que d'assister à l'auguste sacrifice; mais il fut un temps, qui n'est pas encore si éloigné de nous, où il fallait affronter les plus terribles dangers, pour remplir ce devoir et se procurer cette consolation. Et cependant on a vu alors, comme aux premiers siècles de l'Église, une foule de chrétiens dignes de ce beau nom.

En effet, l'époque révolutionnaire, en même temps qu'elle était féconde en crimes horribles et plus encore en odieuses lâchetés, a été fertile en dévouements admirables. La source la plus auguste de ces dévouements était le sentiment religieux. Et, comme rien ne blessait davantage ce sentiment que la tentative de schisme aboutissant bientôt à une suspension légale de toute manifestation religieuse, c'est pour protester contre cet affreux empiètement des prétendus libérateurs de la conscience; c'est pour organiser un culte caché, puisque le culte extérieur était proscrit; c'est pour prier dans les granges isolées, puisqu'on ne pouvait plus prier dans les églises; c'est pour aller, au péril de sa vie, s'agenouiller au sacré tribunal et s'asseoir à la table sainte, que la lutte a été plus ardente et plus inépuisable en ingénieux expédients.

Il y a des pays où cette lutte a pris un caractère pour ainsi dire public, et est entrée de plain-pied dans l'histoire. Il suffit de nommer la Vendée et sa guerre de géants.

Mais ce qui s'est fait avec ensemble et les armes à la main dans les provinces de l'Ouest, s'est fait isolément, et par un héroïsme patient et pacifique, et en affrontant obscurément la prison et l'échafaud, sur une foule d'autres points du territoire.

Il n'est peut-être pas une ville, pas un canton, assurément, où, en dépit des arrêts de mort lancés par la Convention, quelques prêtres sans craindre les haines locales, toujours prêtes aux dénonciations et aux exécutions sommaires, ne soient demeurés cachés pendant les jours les plus sombres de cette époque néfaste. Comme en Chine ou au Tonquin, ces vénérables rebelles à d'odieuses lois trouvaient toujours des chrétiens courageux, qui ne craignaient pas de leur donner asile, sachant bien à quels dangers les exposait cette sorte de complicité. Dans des greniers ou dans des caves, au fond des bois et des cavernes, les nouveaux missionnaires n'attendaient qu'un apaisement de la persécution, que la bonne volonté de quelque administrateur, que la pieuse connivence d'un gendarme ou d'un geôlier, pour rentrer en ville et rouvrir aux chrétiens fidèles la source bénie des sacrements.

C'est grâce à cette protestation, sinon permanente, du moins sans cesse reproduite, que la prescription de l'impiété a été, pour ainsi dire, interrompue, et qu'un peu de sève chrétienne a continué de circuler dans tant de contrées où, extérieurement et légalement, le christianisme avait cessé de vivre.

Quelle ne doit pas être notre admiration et notre gratitude pour ces prêtres généreux, pour ces zélés chrétiens, pour ces femmes intrépides, qui réunirent leurs efforts, afin de maintenir, dans l'ombre de la persécution, à côté des passions, des préjugés et des apostasies révolutionnaires, la seule lumière des nations, la vérité religieuse !

Pour ceux qui pensent, — et ceux-là seuls savent suivre jusqu'à sa source la génération des principes sociaux : qu'il n'y a point d'ordre civil ni politique stable sans morale, ni de morale sans religion, — ces prêtres, ces chrétiens et ces femmes ont été les conservateurs de la vitalité de notre société; ce sont les vrais bienfaiteurs de la France ; sans eux, nous redescendions en dix ans la pente qui sépare les peuples chrétiens des peuples païens, c'est-à-dire la civilisation de la barbarie.

Chaque contrée a eu ses chrétiens généreux qui, aux jours néfastes de la terreur, ont su conserver leur foi intacte et pure. Malheureusement, leurs noms tombent insensiblement dans l'oubli. Aussi nous savons un gré infini à un pieux et savant chroniqueur (1), qui vient de nous révéler ce qui se passait à Montbernage.

C'est le nom d'un faubourg de Poitiers. Là vivait, en 1789, à l'ombre

(1) Th. de Coursac, *Le faubourg Montbernage au point de vue religieux, pendant la Révolution française.*

du tombeau de sainte Radegonde, une population presque exclusivement composée de jardiniers et de cultivateurs. Leur curé était un saint, et ils étaient dignes de leur curé. Aussi à peine le schisme et l'intrusion eurent-ils pris possession de la vénérable église, que commença, d'un bout à l'autre du faubourg, l'organisation d'un service religieux orthodoxe, et de ce qui en était la première condition, le recel des prêtres non assermentés. Presque tous les habitants étaient les complices de cette sainte conspiration. Ceux mêmes qui n'y prenaient pas une part directe, la connaissaient et ne dénoncèrent jamais leurs concitoyens.

Lorsque, après quelques mois d'interruption du culte, M. Coudrin, depuis fondateur de la congrégation de Picpus, célébra pour la première fois le saint sacrifice dans une grange, au milieu de la nuit, les habitants du faubourg ne purent maîtriser leur émotion ; au moment de l'Élévation, ils s'écrièrent en pleurant : « Vous voici donc, « mon Dieu ! Il y a longtemps que nous ne vous avons vu ! » Quelle admirable foi à la présence réelle !

Voici, du reste, ce qui se passait, lorsque Notre-Seigneur visitait Montbernage. La veille, à la chute du jour, on entendait tout à coup le son de la corne ; et aussitôt, prêtant l'oreille, les chefs populaires comptaient le nombre de fois qu'il retentissait ; car c'était le mode convenu entre eux, pour s'indiquer mutuellement le lieu de la prochaine réunion. Fixés sur ce point important, ils en donnaient avis aux *réveille-matin*, qui propageaient la nouvelle dans le faubourg. On désignait sous ce titre de ferventes chrétiennes, qui avaient pris l'engagement de réveiller leurs voisins, quelques minutes avant que la fête religieuse commençât..... Vers les onze heures ou minuit, elles frappaient doucement à la porte des habitants de leurs quartiers ; et, lorsqu'elles avaient l'assurance d'avoir été entendues, elles se rendaient à la chapelle improvisée, où, près de l'autel, elles avaient des places d'honneur..... Cependant chacun se hâtait, de peur d'être en retard, car les chambres étaient toujours trop petites pour le nombre des fidèles ; *et bien des fois*, disait un des derniers témoins de cette époque, M^{lle} Marianne Patrault, *il nous est arrivé, à mes sœurs, à ma mère et à moi, de demeurer dehors*. Les jeunes gars les plus lestes s'échelonnaient jusqu'au *Pont-Joubert*, afin de donner l'alarme en cas de visites domiciliaires ; d'autres gardaient à vue dans leurs maisons les personnes entachées d'idées révolutionnaires ; des hommes, armés de bâtons noueux, se mettaient derrière les femmes pour les protéger au besoin ; et, lorsque l'assemblée était au complet, la cérémonie commençait.

On disait d'abord tout haut le chapelet ; les chanteuses entonnaient ensuite les cantiques du P. de Montfort, et elles les répétaient avec tant d'entrain qu'une nuit elles les chantèrent tous, à l'except-

tion de deux, dont elles ne savaient pas les airs; et le recueil en contient cent cinquante-quatre. Elles répétaient encore ceux qu'avait composés M. Coudrin, et qui étaient pour l'auditoire une véritable prédication...

Le temps s'écoulait de la sorte, depuis onze heures ou minuit jusqu'à deux, trois et quelquefois quatre heures du matin, et les hommes ne le trouvaient jamais trop long; car, au dire de la femme *Favreau*, dont les paroles ont été rapportées par l'une de ses filles, *ils se fussent fourrés dans les poches des chanteuses, pour mieux les entendre.*

Un léger mouvement annonçait enfin l'arrivée du prêtre, qui souvent n'habitait pas le faubourg et n'y pénétrait qu'au péril de sa vie, tantôt comme M. Coudrin, déguisé en mendiant, tantôt comme M. Soyer, sous l'uniforme de garde national. Bientôt, l'officiant montait à l'autel et disait la messe. On la chantait aux fêtes solennelles; et une nuit qu'on la célébrait dans une grange de la *Cueille-Aiguë*, les habitants de la basse-ville du *Pont-Joubert* entendirent distinctement les paroles du *Credo*. Le lendemain, on en causait publiquement dans les rues de Poitiers, et chacun disait qu'il y avait dû avoir à Montbernage une cérémonie bien extraordinaire. Après avoir retrempé dans le sang de l'Agneau ce peuple si éminemment chrétien, le confesseur adressait à l'assemblée ses conseils et lui donnait le signal de la retraite. Alors se repliaient les vedettes du faubourg; le blocus des révolutionnaires cessait, et tous regagnaient leurs demeures dans l'ordre le plus parfait...

Alors même que les prêtres fidèles étaient absents de Montbernage, le culte extérieur ne fut jamais interrompu. Chaque soir, à la tombée de la nuit, les mères de famille se rendirent avec leurs enfants à la croix du cimetière, où les attendait à genoux un homme du nom de Gervais. Il récitait le chapelet à haute voix, adressait à la foule quelques paroles d'encouragement; et, s'il faisait encore jour, il terminait les réunions par une lecture spirituelle.

Dans ces temps affreux, où c'était un crime digne de mort d'aller à la messe, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter cette belle parole d'une femme, nommée Blanchard. « Avec tes dévotions, ton engouement des prêtres, lui disait son mari, tu nous enverras à la guillotine, nous et nos enfants. — Eh bien, lui répondit-elle, nous mourrons dans la pénitence, nos enfants dans l'innocence, nous serons heureux tretous. »

Comment surtout passer sous silence ce trait de la femme Clémenteau, qui ressemble à une légende du moyen-âge?

Chaque soir, elle arrivait des premières aux pieuses assemblées des fidèles; et, pendant son absence, à la grande surprise des proscrits qui se cachaient dans un appartement au-dessous du sien, ses onze

enfants, qui restaient seuls, ne se plaignaient jamais. Une nuit cependant que la messe devait être célébrée chez sa voisine, elle emporta dans ses bras son dernier né, mais à peine fut-elle entrée dans la chambre qui servait de chapelle qu'il se mit à pleurer. Elle essaya d'apaiser ses cris, ils redoublèrent. Elle passa dans un appartement voisin, examina si rien ne le blessait ; ce fut peine perdue. Alors, comme si elle obéissait à une inspiration du Ciel, elle franchit la rue, rentre chez elle, dépose dans son berceau la frêle créature, qui se tait et s'endort. Aussitôt, tombant à genoux : *O mon Jésus, s'écria-t-elle, vous me punissez de mon manque de confiance en vous. Jusqu'à présent, j'ai mis mes enfants sous votre protection, et vous les avez préservés de tout mal. Aujourd'hui j'ai voulu prendre soin moi-même de mon dernier né, et il a souffert ; désormais je les laisse tous sous votre garde.*

Comment ne pas être ému, édifié, encouragé au bien, animé à combattre le mal, en voyant ce qu'ont fait dans l'obscurité, sans aucune recherche de gloire, par amour pour Dieu et son Eglise, par un désir ardent de sauver leurs âmes, les humbles jardiniers de Montbernage ?

Qui sait ce que nous réserve l'avenir, un avenir bien rapproché peut-être ? Qui d'entre nous, s'il a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, ignore les vœux de la Révolution ? Qui ne la voit, partout où elle est déchainée, se ruer contre l'Eglise ?

Sans doute, il ne faut pas s'attrister d'avance, ni se préoccuper outre mesure de ces fléaux que la miséricorde de Dieu écartera peut-être de nous. A chaque jour suffit son mal. Mais n'est-il pas bon pourtant d'envisager de temps à autre ces catastrophes, sinon probables, du moins possibles, afin de fortifier notre cœur par avance, afin de le détacher de plus en plus de cette terre qui tremble sous nos pieds, afin d'augmenter chaque jour davantage notre amour et notre fidélité pour cette foi que l'on voudrait abolir, afin de lui faire au fond de notre âme un sanctuaire, d'où l'on ne puisse nous l'arracher qu'avec la vie.

Pour ranimer notre ferveur, aimons tous à nous redire que nous sommes les fils des martyrs et des confesseurs de la foi, et que, pour retrouver nos glorieux ancêtres, il n'est pas besoin de remonter jusqu'aux catacombes.

MADAME GENYER.

Rien de délicieux ni d'aimable comme des âmes sincèrement vouées à Dieu. Elles ont l'abondance des richesses et l'abondance de la vie. Tout rayonne et resplendit dans leur cœur ; c'est Dieu lui-même qui y vit, et qui y apparaît avec toutes ses grâces.

Telle a été l'illustre fondatrice des sœurs de la Miséricorde de

Moissac, madame Genyer, connue en religion sous le nom de Mère Marie-de-Jésus. Née en 1756, à la veille de la révolution française, elle fut élevée avec une sollicitude religieuse par une mère chrétienne, qui lui donna les plus beaux exemples de vertu et de charité ; et elle se portait avec allégresse à les imiter. « Il faut que nous soyons deux saints, » disait-elle encore enfant à un de ses petits frères, qu'elle affectionnait plus particulièrement, parce qu'elle avait remarqué en lui de plus grandes dispositions à la piété. Ce désir de la sainteté la portait, dès son adolescence, à se diriger vers le jardin choisi de l'Époux, où fleurissent la virginité et la pénitence. Mais, avant de lui demander un sacrifice complet et entier, Dieu voulut laisser ce jeune cœur s'engager d'abord dans les affections du monde, afin d'en éprouver dans la douleur et d'en fortifier chacune des fibres.

Elle n'avait pas encore dix-sept ans, quand elle fut donnée en mariage à M. Pierre Genyer ⁽¹⁾, riche négociant de Moissac, qui paraissait étranger à certaines pratiques essentielles de la religion ; mais, par sa douceur, sa fermeté et sa vigilance, elle prit un ascendant extraordinaire sur lui, et le força même à une entière admiration. Elle atteignait à peine dix-huit ans, lorsqu'un jour de fête de saint Joseph, assistant à un sermon, elle se sentit touchée d'une façon extraordinaire ; tout son intérieur fut illuminé de clartés surnaturelles ; il lui fut donné de voir pleinement l'état de sa conscience et de se connaître elle-même ; en même temps elle était pressée fortement de travailler pour la gloire de Dieu et le bien du prochain plus efficacement qu'elle n'avait encore fait. Répondant à ces sollicitations et à ces grâces à la manière des grandes âmes, elle embrassa dès ce jour les voies de la pénitence, et promit à Dieu sur l'heure même de jeûner tous les jours de sa vie. Elle fut fidèle à cette pratique et n'y dérogea que dans les temps de maladie ou lorsque son mari manifestait quelque crainte pour sa santé.

L'état de fortune de M. Genyer engageait sa femme à entretenir des relations de société ; elle y était fidèle à toutes les obligations de son rang. Pour obéir et plaire à son mari, elle se montrait même dans les compagnies mondaines, parée et habillée selon les exigences du jour. Elle ne leur sacrifiait rien cependant de ce que réclament l'honnêteté et la pudeur, et elle avait de certaines et admirables industries, pour racheter ce qu'elle accordait à l'élégance et au luxe. Avant de se parer des beaux et riches ajustements dont son mari exigeait qu'elle se revêtît, elle mettait sur elle un cilice, et elle armait de pointes ses bracelets. Ainsi préparée, elle n'affrontait pas sans inquiétude les réunions du monde. Elle y avait remarqué une dame de piété et de vertu, obligée comme elle d'y faire figure. Elles se réunissaient, et, au

(1) Son nom de famille était Marie-Jacquette-Roberte Gouges.

milieu du tourbillon des fêtes, parmi une foule occupée à se réjouir et appliquée à la vanité, les deux amies passaient leur temps dans des entretiens spirituels et des conversations qui intéressaient le progrès de leurs âmes.

En même temps qu'elle se tenait ainsi en garde contre l'esprit du monde au milieu duquel elle était obligée de vivre, elle redoublait ses pratiques de charité. Sa mère, avons-nous dit, l'y avait initiée; elle allait chez les pauvres, elle les faisait venir chez elle, elle instruisait les enfants, elle faisait enfin tout ce que la ferveur pouvait lui suggérer, et ne se rebutait de rien. Entre toutes les œuvres, l'attrait particulier de cette âme compatissante était de panser les plaies. Son zèle ne connaissait point de bornes. Dans sa sollicitude pour les malheureux qu'elle fréquentait, elle se fit initier au traitement des maladies les plus dégoûtantes, et les teigneux eurent une part de ses soins.

La tempête révolutionnaire était sur le point d'éclater; et, un jour, durant son oraison, Dieu lui en ayant révélé l'approche, elle se disposa aussitôt par une retraite à affronter les épreuves préparées aux fidèles. Aux déchainements des passions excitées contre l'Église, elle opposait le zèle et les mortifications; elle sentait qu'il fallait redoubler de ferveur et abonder en œuvres, et en prières. Elle s'était affiliée au Tiers-Ordre de Saint-François; elle portait une tunique de laine; elle ceignait ses reins d'une grosse corde. Voulant aussi suppléer à la prière, déjà interrompue ou menacée du moins dans les monastères, elle se levait la nuit; et, pendant une heure entière, étendue sur une grande croix de bois, elle priait pour la conversion des pécheurs.

Pendant ces jours néfastes, elle était notée dans la ville pour son assiduité à la prière; et, avant que les églises fussent fermées, un jour qu'elle se rendait à la messe, un patriote l'attendit avec une poignée d'orties et lui en fouetta le visage; une autre fois on lui cracha à la face. Plusieurs fois on la menaça, si elle persévérait dans ses pratiques quotidiennes, de l'insulter d'une façon plus grave encore. Quand les églises furent fermées, sa maison fut ouverte aux prêtres confesseurs. Ils y célébraient la messe habituellement. Une issue secrète avait été pratiquée en cas d'alarme. Plusieurs fois on en eut besoin, et plusieurs fois la protection divine parut détourner les perquisitions. Un jour entre autres, la messe s'achevait, lorsqu'on annonce la visite des autorités républicaines; le prêtre s'échappe, les fidèles se dispersent. Madame Genyer prend dans son tablier les vases et les ornements de l'autel, et va les replacer dans une cachette préparée à cet effet, lorsqu'elle se trouve face à face avec les perquisiteurs. Elle ne se déconcerte pas; et, saluant avec aisance, demande, avant de conduire ces messieurs par toute la maison, la permission d'aller déposer le fardeau qu'elle tient. Elle était si assurée et si con-

fiante qu'on ne prit aucun ombrage, et elle put en effet cacher son trésor.

Nous ne pouvons raconter tous les faits héroïques, par où cette grande servante de Dieu confessa sa foi, en présence des violences révolutionnaires. Elle fut, on peut le dire, la providence de la ville pendant ces années de tribulation. Affichée publiquement de la sorte, pour ainsi dire, il n'est pas étonnant qu'elle ait été mise en prison. Son mari avait été incarcéré d'abord, et elle avait multiplié les démarches et répandu inutilement l'argent pour procurer son élargissement. En prison bientôt elle-même, elle s'y abandonna à la volonté divine; elle avait pu emporter quelques livres de piété, qui furent sa consolation et sa nourriture. Ses seules alarmes étaient pour son mari. On lui avait refusé la douceur d'être réunie à lui, et les avis qu'elle recevait à son sujet semblaient calculés pour effrayer son courage; c'était le seul point vulnérable de son cœur. Un jour, elle crut toucher au terme de ses douleurs. On lui donna ordre de se préparer à partir. Où la conduisait-on? Dans une autre prison? à l'échafaud peut-être? Son esprit était incertain. Plusieurs autres recluses avaient été averties en même temps. Elles agitaient ces questions entre elles; l'échafaud leur avait toujours paru le seul but où elles devaient arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Cette fois, il leur semblait tout voisin. Elles se consolait mutuellement; elles s'excitaient au courage et à la confiance; elles se préparaient à mourir.

Il se passa alors un fait extraordinaire, que madame Genyer regardait comme une des plus grandes grâces qu'elle eût reçues. La nuit, deux vieillards lui apparurent. L'un d'eux lui demanda la cause de sa tristesse. Elle répondit qu'elle devait monter le lendemain à l'échafaud. Le vieillard la rassura, et lui déclara au contraire que l'heure de la délivrance était venue pour elle et pour son mari. Celui qui lui parlait lui dit qu'il était saint André, et que saint Jean était son compagnon. Après l'avoir rassurée sur les événements du lendemain, saint André lui parla longtemps et lui dit beaucoup de choses, disait-elle quelquefois, sans s'expliquer davantage. N'y a-t-il là qu'un rêve? Y a-t-il une vision? Madame Genyer s'abîmait dans son humilité, quand on lui demandait de s'expliquer et qu'on paraissait incliner à la croire gratifiée d'une vision. Ce n'est pas à une pécheresse comme moi que le bon Dieu accorde de telles faveurs! disait-elle. Le résultat fut d'exciter dans son cœur une dévotion particulière aux deux saints qui l'avaient visitée, et de répandre dans son âme un grand calme et une pleine confiance.

Étant sortie de prison ainsi que son mari, celui-ci ne tarda pas à mourir, et lui légua toute sa fortune. Dès lors, cette sainte femme convertit sa maison en couvent; elle s'adjoignit quelques âmes d'élite, avec lesquelles elle se consacra entièrement à Dieu. S'employer à

des œuvres infimes, destinées uniquement au soulagement des petits, faire des classes gratuites, recueillir des orphelines, former des congrégations pour les jeunes personnes, enfin et surtout panser les plaies des pauvres gens, voilà le but de son institut.

Le pansement des plaies se fait dans les maisons de la Miséricorde avec une dévotion particulière. Madame Genyer voulait que la salle destinée à recevoir les malades fût vaste, propre et même élégante. C'était la plus belle de la maison-mère de Moissac ; elle était boisée avec goût, meublée avec une certaine recherche et entretenue dans une netteté exquise. Il arrivait quelquefois que les pauvres se déchaussaient avant d'y entrer ; d'autres hésitaient à s'asseoir sur les chaises de paille fine qu'on leur avait préparées. La mère les encourageait, leur assurait qu'ils étaient chez eux ; elle s'estimait heureuse de recevoir ainsi tous les jours Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, et elle trouvait que, pour lui faire honneur, il n'y avait rien de trop beau. Quand les pauvres, à l'heure fixée, étaient introduits dans cette salle où était dressé un autel, la Mère et quelques Sœurs les attendaient déjà. Elles se mettaient à genoux, entourées de leurs malades, demandant que la bénédiction de Dieu descendit sur les remèdes et sur les soins qu'elles allaient distribuer. Avec quelle bonté et quelle dignité les Sœurs, après avoir mis un grand tablier de toile blanche, accomplissaient ensuite leur ministère ! Lorsque les malades étaient pansés, on nettoyait les instruments, on serrait les linges, on se mettait à genoux de nouveau, pour adorer le Sacré-Cœur de Jésus. Quand l'acte d'adoration était achevé, la bonne Mère, avec une charité nouvelle, s'empressait d'aider les pauvres éclopés à se relever et à marcher. Nous parlons de toutes ces choses comme si elles étaient passées, et nous avons tort. L'esprit de madame Genyer vit toujours dans sa congrégation ; ses filles ont hérité de sa charité. Ce que la Mère faisait ainsi dans les premières années de ce siècle, s'accomplit encore dans le même ordre, sous la même inspiration et avec le même respect et la même sollicitude à Moissac, à Agen, à Cahors, à Montauban, à Marmande, dans tous les autres lieux où, depuis la mort de la Mère, ses Filles ont porté ses industries et ce beau nom de Miséricorde qu'elle leur a donné.

Madame Genyer est morte le 7 juillet 1839 (1).

Où ces saintes filles, et toutes celles qui se livrent aux œuvres de charité, trouvent-elles la force et le dévouement nécessaires pour s'acquitter de leur tâche si pénible et parfois si rebutante ? Dans l'assistance quotidienne au saint-sacrifice, dans la participation à la chair de la victime sainte, immolée pour nous. Supprimez la messe, vous n'aurez plus de sœurs de charité.

(1) Vie de madame Genyer, par un missionnaire du Sacré-Cœur.

UNE FÊTE PATRIARCALE.

On a dit avec raison qu'il n'y a pas de belle fête sans soleil. Ajoutons que, chez les chrétiens, il semble qu'une bonne et véritable fête ne peut exister, si l'on n'y met en tête la messe, vrai soleil de nos âmes.

Dans nos départements du nord on sait encore trouver facilement des occasions de fêtes et de réjouissances. Les plaisirs, sinon tranquilles, au moins intimes, y sont recherchés avec avidité ; et on les goûte avec d'autant plus de bonheur que la religion les sanctionne et y préside.

Cette année-ci (1859), dans une petite commune voisine de Douai, à Leforest, a eu lieu une fête brillante, pour célébrer le centième anniversaire d'un habitant de cette commune. La journée a commencé par un service religieux, auquel assistait le centenaire, Amand Miquet, qui a communiqué, ayant à ses côtés son fils, âgé de soixante-dix-huit ans, et un de ses amis âgé de quatre-vingt-douze ans. L'offrande a été fructueuse et recueillie au profit du vieillard. Après la messe, on s'est rendu à la maison de naissance de Miquet, et une procession a été organisée.

Elle s'est mise en marche à une heure, escortée par une foule avide de contempler, sur les traits du vieillard honoré, l'émotion qu'il devait ressentir de toutes les ovations dont il était l'objet.

Le père Amand, assis à une très-grande hauteur sur le char dit *de la Vieillesse*, était habillé comme à l'ordinaire ; sa coiffure même avait été conservée, un bonnet de coton blanc. Au-dessus de lui planait, pour ainsi dire, un tout jeune enfant, richement vêtu et représentant un ange ; il tenait une couronne d'or suspendue sur la tête du vieillard. Au-dessous de ce dernier, étaient assis une dizaine de vieillards, hommes et femmes, tous octogénaires.

Trois autres chars étaient dignes de fixer l'attention ; c'étaient ceux de l'agriculture, de l'industrie et de la jeunesse.

La marche terminée et le père Amand descendu de son char, sous-cripteurs et invités se rendirent au banquet, qui avait été préparé sous une tente aux dimensions prodigieuses. Cent cinquante convives ont pris place aux tables, fort convenablement dressées.

M. le curé de Leforest a béni la table ; et, au dessert il a porté le toast à Amand Miquet.

Puis un invité a proposé d'ouvrir une souscription à Amand Miquet ; et, en moins de quelques minutes, deux cents francs de rente ont été assurés au respectable vieillard, qui n'en continuera pas moins, comme par le passé, à prendre sa nourriture successivement chez tous les habitants de sa commune.

L'Indépendant de Douai.

HUITIÈME INSTRUCTION.

PRIÈRES PRÉPARATOIRES AU SAINT SACRIFICE. — SIGNE DE LA CROIX.

— ANTienne *Introibo*. — PSAUME *Judica*. — SENTIMENTS QUI RÉGNENT DANS CE PSAUME. — ON L'OMET AUX MESSES DES MORTS. — LE *Confiteor* OU CONFESSION GÉNÉRALE DES PÊCHES. — PRIÈRES QUI SUIVENT LE *Confiteor*.

Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? *Ps. xxiii, 3.*

Seigneur, dans ta gloire adorable,
Quel mortel est digne d'entrer ?

J. B. ROUSSEAU.

Prières préparatoires au saint sacrifice.

Ces prières, le prêtre les récite alternativement avec ses ministres ou servants, qui répondent au nom du peuple, parce que ce sont les fidèles aussi bien que le célébrant, comme nous l'avons dit plusieurs fois, qui offrent le sacrifice ; et, pendant toute la messe, il s'établit entre le prêtre et les assistants, un dialogue magnifique dans lequel ils expriment leurs vœux, leurs craintes, leurs espérances, leur amour.

Après avoir fait le signe de la croix, le prêtre dit à haute voix :

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le prêtre ajoute l'antienne suivante :

Introibo ad altare Dei.

J'entrerai à l'autel de Dieu.

Le ministre répond :

Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Jusqu'à Dieu même qui remplit de joie ma jeunesse.

Ce mot *antienne*, tiré du grec *ἀντιφωνή*, signifie *récitation*, ou *chant alternatif*. On met l'antienne au commencement des psaumes, pour indiquer qu'on doit les réciter ou les chanter à deux chœurs ; et on choisit ordinaire-

ment pour antienne le verset du psaume qui a le plus de rapport au sujet qu'on a en vue. Ici, l'antienne exprime la joie et le bonheur du prêtre, qui s'approche de l'autel. C'est comme l'élan d'un cœur étonné de l'auguste privilège qu'il a de pénétrer jusque dans le Saint des saints, et en même temps impatient de s'élever jusqu'au ciel, jusque vers le trône du Très-Haut, pour lui présenter le sang de Jésus-Christ et rapporter du ciel toutes les grâces, qu'on peut obtenir par le moyen de cette victime d'un prix infini. S'approcher de l'autel, pénétrer jusqu'à Dieu, ô noble désir ! ô sublime entreprise ! Mais qu'êtes-vous, ô homme, ô prêtre du Seigneur ? Ne devez-vous pas trembler, à la vue de votre faiblesse et de votre misère ? Le prêtre et le peuple s'animent donc mutuellement à entrer dans les profondeurs des divins mystères ; et c'est Dieu lui-même qui nous en a fourni les moyens, lorsque, nous dépouillant par sa grâce du vieil homme, il a renouvelé notre jeunesse spirituelle, comme celle de l'aigle. Par les mérites du sang de Jésus-Christ, notre âme, que le péché avait couverte de taches et de rides et rendue triste, faible et languissante, a recouvré toute sa vigueur. Notre divin Sauveur s'est fait propitiation pour nous ; et cet autel, au pied duquel nous sommes, est comme un pont que Jésus-Christ, pontife plus élevé que les cieux, a jeté sur cet abîme immense, que le péché avait creusé entre la créature et le Créateur ; et, par ce pont que la divine miséricorde nous ouvre à tous, nous arriverons jusqu'au sein de Dieu, qui comblera de joie nos âmes régénérées et rajeunies.

Après l'antienne vient le Psaume XLII.

Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sanctâ, ab homine iniquo et doloso erue me.

Quia tu es, Deus, fortitudo mea; quare me repulisti, et quare

Jugez-moi, Seigneur, et séparez ma cause de celle d'une nation qui n'est pas sainte ; délivrez-moi de l'homme inique et trompeur.

Car, ô mon Dieu, vous êtes ma force ; pourquoi m'avez-vous re-

tristis incedo, dùm affligit me inimicus.

Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.

Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cytharâ, Deus, Deus meus. Quarè tristis es, anima mea, et quarè conturbas me?

Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultus mei et Deus meus.

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Le psaume *Judica me* a été composé par le roi David, lorsque, fuyant la persécution de Saül et obligé de vivre dans l'exil, il se consolait par l'espérance de revenir un jour à Jérusalem offrir à Dieu ses vœux et ses hommages. L'application qu'en fait ici l'Église est facile à saisir. Exilés que nous sommes dans cette vallée de larmes, nous tournons nos yeux vers la céleste patrie. L'autel est la figure du ciel; il convient que nous en approchions avec un saint respect mêlé d'une sainte joie.

Trois sentiments principaux dominant dans ce psaume :

1° *Sentiments de crainte.* Jugez-moi, mon Dieu, car je suis devant vous comme un criminel, qui attend sa sentence. Ou plutôt, ô mon Dieu, n'entrez pas en jugement avec moi, car je suis plein d'iniquités; et traitez-

jeté, et pourquoi me vois-je réduit à marcher dans la tristesse, pendant que mon ennemi m'afflige?

Envoyez votre lumière et votre vérité; elles me guideront et me conduiront vers votre montagne sainte et jusque dans vos tabernacles.

Et je monterai à l'autel de Dieu, jusqu'à Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Je vous louerai sur la harpe, ô mon Seigneur et mon Dieu. Pourquoi, mon âme, êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous?

Espérez en Dieu, car je le louerai encore; il est mon salut, il rendra la sérénité à mon visage; il est mon Dieu.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.

Comme elle était au commencement et maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Je monterai à l'autel de Dieu, jusqu'à Dieu lui-même qui réjouit ma jeunesse.

moi selon votre miséricorde, en me discernant de la *nation qui n'est pas sainte*, en considérant que je vous appartiens par la foi, par le baptême et par l'honneur que vous m'avez fait de m'associer à votre sacerdoce royal. Mais ce n'est pas assez de séparer ma cause de celle de l'infidèle et de l'incrédule ; délivrez-moi encore de *l'homme injuste et trompeur* ; détruisez en moi l'homme de péché, en me délivrant de toute iniquité et de toute malice.

2° *Sentiments de désir*. Envoyez votre lumière et votre vérité, qui dissipent mes ténèbres et me conduisent sûrement à la montagne du salut, à la cité du Dieu vivant. C'est cette vérité et cette lumière divines qui, en éclairant notre intelligence, nous font découvrir les plus augustes mystères cachés sous d'humbles symboles, et nous élèvent de cet autel grossier de la terre jusqu'à l'autel sublime du ciel, où Jésus-Christ ne cesse de s'offrir à son Père.

3° *Sentiments de confiance* en la protection de Dieu, dont nous avons tant de fois ressenti les effets et qu'il nous fait espérer, en nous permettant de chanter encore ses louanges. Ainsi, désormais, plus de trouble, plus de tristesse ; mais confiance en Dieu, qui est notre force et notre salut, et qui n'oublie jamais ceux qui espèrent en lui.

Le psaume se termine, comme à l'ordinaire, par la doxologie ou verset de louange : *Gloire au Père*, etc. ; et on s'incline, en prononçant ce verset final, pour adorer la sainte Trinité, en union avec les adorations profondes des anges et des saints, qui se prosternent devant Dieu en disant : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau gloire, honneur, bénédiction dans les siècles des siècles (1). »

Pendant que le prêtre récite le psaume *Judica me*, pé-né-trons-nous bien du sens qu'il renferme ; et surtout con-jurons le Seigneur de nous faire bien comprendre ce qui

(1) *Sedenti in throno et Agno benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum. Apoc., v, 13.*

va se passer de grand, d'admirable, sous les signes sensibles, qui vont être exposés à notre vue sur l'autel ; et alors nous ne pourrons nous empêcher de nous écrier, avec un saint transport comme le prophète : « Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu, qui faites de si grandes merveilles (1) ! »

Comme ce psaume respire surtout l'allégresse, on l'omet aux messes des morts et à celles du temps de la Passion. Par ces paroles : « Pourquoi êtes-vous triste ? » l'âme semble vouloir bannir toute tristesse. Or, il ne convient pas de s'exciter à la joie, quand l'Église, revêtue des ornements de deuil, mêle ses prières aux larmes de ses enfants, ou quand elle célèbre le douloureux souvenir des souffrances du Sauveur. Toutefois, comme on ne peut s'approcher de l'autel sans une sainte jubilation, et que c'est là qu'on trouve une véritable consolation dans toutes ses peines et ses afflictions, on n'omet jamais l'antienne *Introibo*, qui exprime cette joie et cette consolation. Cette antienne, qui rappelle au prêtre et aux assistants la grandeur du sacrifice et ses fruits inestimables ; cette antienne, qui est comme l'exposition d'une scène si féconde en merveilles, se dit trois fois : 1^o avant le psaume ; 2^o dans le cours du psaume ; 3^o après le *Gloria Patri*. C'est un triple cri de bonheur et d'espérance ; c'est une triple acclamation, qui doit invariablement fixer la foi et le recueillement de l'âme chrétienne ¹.

Après avoir longtemps hésité à la vue de sa faiblesse et de ses imperfections, le célébrant semble enfin se décider à franchir les marches sacrées. « Oui, dit-il, c'en est fait, j'entrerais à l'autel de Dieu. » Mais d'où lui vient sa confiance ? Non, assurément, de ses propres mérites, car il ne peut que trembler sur son indignité, mais du secours de Dieu tout-puissant.

(1) *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Ps. VIII, 3.*

*Adjutorium nostrum in no-
mine Domini,
Qui fecit cælum et terram.*

Notre secours est dans le nom
du Seigneur,
Qui a fait le ciel et la terre.

— Je mets, dit-il, ma force et ma confiance dans le nom du Seigneur ; et il fait en même temps sur lui le signe de la croix, parce que ce n'est que par la vertu de la croix qu'il espère obtenir grâce devant le Seigneur. Il a débuté par ce signe ; il a commencé le sacrifice par l'invocation du nom de Dieu ; et il renouvelle ce signe et cette invocation, pour protester qu'il n'est rien par lui-même, mais que sa confiance est dans le Seigneur. — Elle est bien placée, répond le peuple, car c'est lui qui a fait le ciel et la terre ; et, puisqu'il a tiré du néant l'ordre et la lumière, la richesse et tous les biens, il peut aussi faire naître de la misère, de la corruption et du néant de notre cœur, la pureté, l'innocence, la ferveur, la sainteté, nécessaires à la grande action du sacrifice.

Comme c'est l'humiliation du cœur, qui fait monter la prière jusqu'aux oreilles de Dieu et descendre sur nous sa grâce et sa miséricorde ; et comme aussi le premier sacrifice qu'il faut offrir à Dieu est celui d'un cœur contrit et humilié, le prêtre fait une confession publique de ses fautes. Étant profondément incliné et ayant les mains jointes, il dit le *Confiteor*.

*Confiteor Deo omnipotenti,
beatæ Mariæ semper Virgini,
beato Michaeli archangelo, beato
Joanni Baptistæ, sanctis apostolis
Petro et Paulo, omnibus sanctis,
et vobis, fratres, quia peccavi
nimis cogitatione, verbo et opere,
meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maxi-
mâ culpâ. Ideò precor beatam
Mariam semper virginem, be-
tum Michaellem archangelum,
beatum Joannem Baptistam,
sanctos apostolos Petrum et Pau-
lum, omnes sanctos et vos, fra-*

Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints et à vous, mes frères, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions. C'est ma faute, ma faute, ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie la bienheureuse Marie toujours vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints, et vous, mes frères,

tres, orare pro me ad Dominum de prier pour moi le Seigneur notre
Deum nostrum. Dieu.

Cet acte d'humilité est tout naturel, car le juste s'accuse lui-même au commencement de son discours, est-il dit au livre des Proverbes (1); et nous voyons que, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, la confession des péchés a toujours précédé le sacrifice. Les prêtres et les prophètes de la loi mosaïque commençaient ordinairement leurs prières par cette formule : « Nous avons péché, Seigneur; nous avons agi d'une manière injuste; nous avons commis l'iniquité (2); » et, dans le sacrifice général pour toute la nation, le grand-prêtre, les mains étendues sur la tête du bouc émissaire, confessait ses iniquités et celles de tout le peuple (3). Un des grands buts du sacrifice étant d'obtenir la rémission des péchés, rien de plus propre à désarmer le courroux céleste que l'humble aveu de notre faiblesse et de notre malice. Sans doute, avant de venir à l'autel, le célébrant a pris toute sorte de moyens pour se purifier; mais il porte toujours la qualité de pécheur; il doit prier pour lui-même, avant de prier pour le peuple; et les fidèles doivent être témoins qu'il ne néglige rien pour obtenir la rémission de ses péchés, laquelle est attribuée dans l'Écriture à l'aveu qu'on en fait devant le Seigneur (4). La récitation religieuse du *Confiteor* est comme une ablution spirituelle, qui nous purifie des souillures inévitables à ceux qui foulent la poussière de ce monde.

Sentant donc le poids de ses iniquités, le prêtre s'avoue, à haute voix, coupable en pensées, en paroles. et en

(1) Justus prior est accusator sui. *Prov.*, xviii, 17.

(2) Peccavimus, iniquè fecimus, injustè egimus. II *Paralip.*, vi, 37.

(3) Et posita utrâque manu super caput ejus, confiteatur omnes iniquitates filiorum Israel, et universa delicta atque peccata eorum. *Levit.*, xvi, 21.

(4) Dixi : confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. *Ps.* xxxi, 5.

œuvres. Il se confesse à Dieu, qu'il a offensé et qui seul peut purifier son âme ; à la bienheureuse Marie, la plus parfaite des créatures ; à saint Michel archange, qui est resté fidèle à Dieu dans l'épreuve ; à saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie, sanctifié dès le sein de sa mère ; aux apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux colonnes de l'Église, dont le premier a reçu les clefs du royaume du ciel, pour y introduire les pécheurs repentants, et dont le second, grand pécheur lui-même dans le premier temps de sa vie, est devenu ensuite un parfait modèle de charité et le plus ardent propagateur de l'Évangile ; à tous les saints, qui jugeront le monde et le convaincront de péché sans excuse. Il dit encore : *Je me confesse à vous, mes frères* (1), et cela à l'imitation des premiers chrétiens qui, selon la recommandation de saint Jacques, s'accusaient de leurs péchés les uns devant les autres (2).

Ce ne sont pas des aveux forcés qu'il fait ; il ne s'excuse pas comme Adam ; il ne rejette sa faute sur personne ; mais il reconnaît qu'il a péché *par sa faute*, et il répète volontiers que c'est uniquement *par sa faute* ; et, dans un troisième aveu, il ajoute que c'est *par sa très-grande faute*. Après avoir fait cette confession à la face du ciel et de la terre, il conjure Marie, qui est le refuge des pécheurs ; l'archange saint Michel, protecteur du peuple de Dieu et qui doit présenter les âmes au jugement ; saint Jean-Baptiste, qui a prêché la pénitence pour la rémission des péchés ; les apôtres saint Pierre et saint Paul, qui ont reçu le pouvoir de lier et de délier ; tous ses saints, qui s'intéressent également à l'honneur de Dieu et au salut des hommes et dont la joie est si grande, lorsqu'un pécheur fait pénitence ; enfin, il conjure tous ses frères, devant

(1) A ces mots, aux messes solennelles, le célébrant se tourne un peu vers le diacre et le sous-diacre ; mais, aux messes basses, il ne se tourne jamais vers le servant.

(2) *Confitemini alterutrum peccata vestra. Jac., v. 16.*

lesquels il s'humilie, de prier pour lui le Seigneur et de se joindre à lui, pour faire tous ensemble une sainte violence sur le cœur de Dieu miséricordieux, parce qu'il est tout-puissant, de même qu'il est patient, parce qu'il est éternel.

Aussitôt le peuple, qui doit vivement souhaiter que celui qui doit monter à l'autel en sa faveur soit agréable à la Majesté divine, et qui a tout intérêt à ce que ses vœux soient présentés à l'Éternel par des mains pures, s'empresse de prier pour le prêtre ; il conjure le Seigneur de le regarder dans sa miséricorde, afin qu'il ne se perde pas lui-même, en travaillant à la sanctification des autres, et qu'il obtienne le pardon dont il a besoin, avant de s'approcher des redoutables mystères.

A cette fin, les ministres ou servants disent :

<i>Miscreatur tui omnipotens</i>	Que le Dieu tout-puissant ait
<i>Deus, et, dimissis peccatis tuis,</i>	pitié de vous et que, vous ayant
<i>perducat te ad vitam æternam.</i>	remis vos péchés, il vous conduise
	à la vie éternelle.

Pendant tout le temps qu'il dit le *Confiteor*, le prêtre se tient profondément incliné et les mains jointes. C'est l'attitude d'un pécheur gémissant sous le fardeau de ses iniquités, et n'osant, à l'exemple du Publicain, lever les yeux, parce qu'il est tout couvert de honte et de confusion.

En disant *meâ culpâ*, etc., il frappe sa poitrine. C'est une manière d'exprimer sa douleur fondée sur la nature, car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées et tous les crimes ; et, en frappant sa poitrine, on marque par ce signe expressif qu'on est indigné contre ce cœur qui a pu déplaire à Dieu et se révolter contre lui, et qu'on voudrait le châtier et le briser en quelque sorte, afin que Dieu en fit un nouveau, qui lui fût entièrement agréable (1). Ainsi le Publicain se frappait la poitrine, en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pauvre

(1) *Tunsio pectoris obtritio cordis*. D. Aug., in *psal.* xxxi, enarr. 2.

pécheur (1). Ainsi plusieurs de ceux qui furent témoins du sacrifice sanglant du Calvaire, effrayés des prodiges qui arrivèrent alors, s'en retournaient en se frappant la poitrine (2). Ces trois coups peuvent être regardés comme un nombre indéfini; mais on peut dire aussi qu'ils conviennent aux trois sortes de péchés de pensée, de parole et d'action, dont on s'accuse. Selon quelques Pères, ils signifient la contrition, l'aveu et la satisfaction, qui sont les trois parties du sacrement de pénitence.

Le prêtre est dans l'attitude d'un suppliant, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers, qui priait prosterné la face contre terre. Il ne commence à respirer, il ne se sent un peu de courage que lorsque le peuple, par la bouche du répondant, a conjuré le Seigneur d'avoir pitié de lui, de lui pardonner ses péchés, et de le conduire à la vie éternelle. Alors il est comme soulagé; et il laisse échapper en se relevant ce vœu, l'unique de son cœur : *Amen*, qu'il en soit ainsi; oui, que Dieu me pardonne et qu'il purifie mon âme.

Le célébrant s'est humilié le premier, en s'avouant coupable devant tous les fidèles, s'efforçant ainsi de réparer le scandale ou la mauvaise édification qu'il a pu leur donner, et d'attirer sur lui la miséricorde céleste. Mais les assistants n'ont pas moins besoin que le prêtre d'indulgence et de pardon; ils doivent aussi se purifier de leurs fautes, s'ils veulent que le sacrifice leur soit profitable; ils récitent donc le *Confiteor*; ils se frappent la poitrine à leur tour; et ils conjurent le célébrant, qu'ils appellent leur père (3), de prier pour eux le Dieu tout-puissant ².

(1) Percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. *Luc.*, XVIII, 13.

(2) Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur. *Luc.*, XXIII, 48.

(3) A ces mots : *Et tibi, pater... et te, pater*, les ministres sacrés ou le servant doivent se tourner vers le célébrant.

Le prêtre dit *Misereatur*, faisant pour eux la même prière qu'ils ont faite pour lui ; et puis, mêlant sa cause à celle du peuple, il en ajoute une seconde, dans laquelle il demande à la fois pour lui et pour les assistants l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous les péchés qu'ils peuvent avoir commis, afin qu'exempts de toute souillure, ils puissent paraître devant la redoutable majesté de Dieu avec plus de confiance.

<i>Indulgentiam , absolutionem et remissionem peccatorum nos- trorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus 3.</i>	Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde l'in- dulgence, l'absolution et la rémis- sion de nos péchés.
--	---

En disant ces mots, on fait le signe de croix, parce que c'est par la croix de Jésus-Christ que nos péchés ont été expiés ; et ce n'est que par la vertu de ce signe salutaire que nous pouvons être rétablis dans l'état de pureté et d'innocence qu'exige le sacrifice de nos autels.

Quel spectacle plus touchant, plus digne de fixer les regards du Ciel, plus propre à faire descendre sur la terre un fleuve de miséricorde, que celui de tout un peuple uni à son pasteur, confessant publiquement ses péchés et s'humiliant tour à tour sous la main de Dieu ! Cet admirable concert de prières, ces souhaits mutuels de pardon, ces demandes si vives de grâce et de miséricorde, ces frappe-ments redoublés de poitrine ne peuvent qu'incliner à l'indulgence le cœur du Dieu de toute bonté.

Remarquons ici que cette confession publique, qui se fait au bas de l'autel, est tout à fait différente de celle qui a lieu au tribunal de la pénitence. Dans celle-ci on fait un aveu détaillé de ses fautes, tandis que dans celle-là on ne fait que se reconnaître coupable en général, sans spécifier aucun péché ; mais cette confession générale, faite avec componction, efface les fautes légères, commises par fragilité. Pareillement, les paroles que le prêtre prononce après le *Confiteor*, bien qu'il y soit question de rémission

des péchés, d'absolution, ne sont rien moins qu'une absolution sacramentelle. Les formules *Misereatur*, etc., et *Indulgentiam*, etc., ne sont que déprécatrices ; et, dans ce moment, le prêtre n'agit pas en juge qui lie ou délie les consciences, mais en médiateur qui s'intéresse pour les besoins de son peuple. Il se contente de prier Dieu comme ange de paix, et de lui demander, pour lui-même et pour tous les assistants, la pureté de corps et d'esprit nécessaire pour offrir dignement le saint sacrifice.

Après cette confession générale et en attendant l'effet de la miséricorde divine, le prêtre et ses ministres, se tenant toujours un peu inclinés, expriment par des paroles tirées de l'Écriture leur ardent désir d'être exaucés. Ils disent à cette intention, dans un dialogue vif et pressé :

<i>Deus, tu conversus vivificabis</i>	Seigneur, vous vous tournerez
<i>nos.</i>	vers nous, et vous nous donnerez
	la vie.

<i>Et plebs tua letabitur in te.</i>	Et votre peuple se réjouira en
	vous.

Détourner le visage de quelqu'un, c'est un signe d'abandon, de mépris, d'indignation, de colère. Se tourner vers celui qui implore, c'est un signe de compassion, de bienveillance et de grâce. Or, Dieu ne se détourne des hommes que parce que les hommes se détournent de lui, en s'égarant dans les voies de l'iniquité ; et ils ne pensent pas ensuite à retourner à Dieu, si Dieu, pour les rappeler dans le chemin de la justice, ne jette sur eux un regard de miséricorde. O Dieu, tournez-vous donc vers nous ; car, lorsque vous détournez la tête, il n'y a que trouble, désolation et mort. Tournez-vous vers nous, car votre bonté surpasse notre malice ; tournez-vous vers nous au cri de notre repentir, et vous nous rendrez la vie et la joie.

Le prêtre redouble ses supplications et ses gémissements. En même temps qu'il s'abaisse vers la terre par le sentiment de son indignité, il pousse vers le ciel ces paroles enflammées :

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam;

Et salutare tuum da nobis.

Domine, exaudi orationem meam,

Et clamor meus ad te veniat.

Seigneur, montrez-nous votre miséricorde;

Et donnez-nous votre assistance salutaire.

Seigneur, exaucez ma prière,

Et que mon cri s'élève jusqu'à vous.

Sans la miséricorde du Seigneur, nous ne monterions à l'autel que pour tomber de plus haut ; mais le Seigneur exaucera le cri de notre repentir, de notre confiance, de notre amour. Il est vrai que ce cri part de l'abîme de la misère, et nous pourrions craindre qu'il ne se perdit dans l'espace et n'arrivât jamais jusqu'au trône de Dieu, s'il n'était fortifié par celui que Jésus-Christ a jeté sur la croix. Mais ce pontife, plus élevé que les cieux, a offert son sacrifice avec larmes et avec un grand cri qui a été exaucé (1) ; et notre voix, mêlée à la sienne, pénétrera sûrement jusqu'au cœur de Dieu.

O fidèles, vous qui avez le droit d'offrir avec le prêtre le sacrifice de nos autels, afin de vous rendre propre cette grande action, joignez-vous de cœur et d'âme à toutes ces prières⁴.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Ingredientur ut ministrent in tabernaculo fœderis, et orent ne sit in populo plaga.

Les ministres du Seigneur entreront dans le tabernacle de l'alliance, afin de vaquer à leur ministère et de prier pour le peuple, afin de détourner de lui tout malheur.

Num., VIII, 19, 24.

DÉBUT SUBLIME DU SACRIFICE.

1. Qu'il nous soit permis d'emprunter ici les sublimes pages de l'auteur du *Génie du christianisme*, pour peindre ce que l'office de la

(1) Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere à morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro suâ reverentiâ. *Hebr., v, 7.*

messe a de grand, de magnifique, de véritablement digne des hommes qui savent apprécier les productions du génie et du goût.

Supposons, dit-il, que la messe soit une cérémonie antique, dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelque tragédie grecque ; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

†. Je m'approcherai de l'autel de Dieu.

℟. Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

✕. Faites luire votre lumière et votre vérité ; elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.

℟. Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

†. Je chanterai vos louanges sur la terre, ô Seigneur ! mais, mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi me troubles-tu ?

℟. Espérez en Dieu, etc.

Ce dialogue est un véritable poëme lyrique entre le prêtre et le catéchumène. Le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice ; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

Le dialogue recommence :

✕. Seigneur, écoutez ma prière.

℟. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs, souvenir des Catacombes, CHATEAUBRIAND.

DU SIGNE DE LA CROIX.

Arrivé au bas de l'autel, le célébrant se munit d'abord du signe de la croix. Or, il y a plusieurs manières de faire ce signe. D'après le premier Ordre romain (1), il semble que primitivement on se contentait d'imprimer la figure de la croix sur le front ; mais nous avons des preuves historiques que ce signe, dans les temps les plus anciens, se faisait comme aujourd'hui en portant la main sur le front, la poitrine et les deux épaules. — Les Grecs l'ont toujours fait en portant la main,

(1) Pertransit pontifex in caput scholæ, et inclinat caput ad altare, surgens et rursus et faciens crucem in fronte suâ.

d'abord au front, ensuite à l'épaule droite, et enfin à l'épaule gauche ; les Latins l'ont fait aussi de cette manière ; mais Innocent III, dans son livre des mystères de la messe, jugea qu'il était plus naturel de porter la main à l'épaule gauche, avant de la porter à l'épaule droite. — Quant au nombre des doigts, assez communément on n'en a levé ou étendu que trois, qui expriment le nombre des trois personnes divines ; néanmoins on s'est généralement affranchi de cette gêne.

LE PSAUME *Judica me*.

La récitation du psaume *Judica me*, au commencement de la messe, n'est pas d'une très-haute antiquité. Les anciens Ordres romains n'en parlent pas. Mais on la trouve indiquée dans plusieurs missels manuscrits, qui remontent au neuvième siècle. On ne saurait fixer l'époque, à laquelle cette coutume est devenue générale dans l'Église romaine. C'est le pape saint Pie V, qui l'a rendue obligatoire ; car, avant lui, plusieurs prêtres ne la regardaient que comme un acte de dévotion facultative, et ne se faisaient aucun scrupule de l'omettre. Maintenant, il y a environ mille ans que l'usage de réciter le psaume *Judica* avant de monter à l'autel est connu dans l'Église ; mais il n'est universel que depuis que le pape Pie V en a fait une loi expresse.

Autrefois, en plusieurs églises, le psaume *Judica* était récité à la sacristie avant de se rendre à l'autel ; quelques missels prescrivaient aussi de le dire en allant de la sacristie à l'autel ; et on dit que les religieux du Carmel observent encore ce rite. BONA. — LEBRUN.

FONDATION DE L'ARCHICONFRÉRIE DU SAINT CŒUR DE MARIE.

C'est au commencement de la sainte messe, en récitant le psaume *Judica me*, que le digne curé de Notre-Dame des Victoires conçut le projet de consacrer sa paroisse au très-saint et immaculé cœur de Marie ; et on peut dire que c'est alors qu'a pris naissance la célèbre archiconfrérie, aujourd'hui répandue dans tout l'univers. Voici comment le zélé pasteur raconte cette particularité.

Le 3 décembre 1836, fête de saint François-Xavier, à neuf heures du matin, je commençai la sainte messe au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, que nous avons depuis consacré à son très-saint et immaculé cœur et qui est aujourd'hui l'autel de l'archiconfrérie ; j'en étais au premier verset du psaume *Judica me*, quand une pensée vint saisir mon esprit. C'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse ; elle ne m'était pas étrangère ; je n'avais que trop d'occasion de la concevoir et de me la rappeler. Mais, dans cette circonstance, elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir ; il me sem-

blait entendre continuellement une voix, qui venait de mon intérieur et qui me répétait : « Tu ne fais rien ; ton ministère est nul ; vois, « depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné ? Tout est « perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais par prudence te retirer. » Et, malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je li-ais, je récitais les prières sans plus comprendre ce que je disais. La violence que je m'étais faite m'avait fatigué, et j'éprouvais une transpiration des plus abondantes.

Je fus dans cet état jusqu'au commencement du canon de la messe. Après avoir récité le *Sanctus*, je m'arrêtai un instant, je cherchai à rappeler mes idées. Effrayé de l'état de mon esprit, je me dis : « Mon « Dieu ! dans quel état suis-je ? Comment vais-je offrir le divin sacri- « fice ? Je n'ai pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon « Dieu, délivrez-moi de cette malheureuse distraction ! A peine eus-je « achevé ces paroles que j'entendis très-distinctement ces mots, pro- « noncés d'une manière solennelle : *Consacre la paroisse au très- « saint et immaculé cœur de Marie.* » Dès que j'eus entendu ces paroles, qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au dedans de moi, je recouvrai immédiatement le calme et la liberté de l'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agité, s'effaça aussitôt ; il ne m'en resta aucune trace. Je continuai la célébration des saints mystères, sans aucun souvenir de ma précédente distraction. Après mon action de grâces, j'examinai la manière dont j'avais offert le saint sacrifice ; alors seulement je me rappelai que j'avais eu une distraction ; mais ce n'était qu'un souvenir confus, et je fus obligé de rechercher pendant quelques instants quel en avait été l'objet. Je me rassurai en me disant : « Je n'ai pas péché ; je n'étais pas libre. » Je me demandai comment cette distraction avait cessé ; et le souvenir des paroles que j'avais entendues se présenta à mon esprit.

Cette pensée me frappa d'une sorte de terreur. Je cherchais à nier la possibilité de ce fait ; mais ma mémoire confondait les raisonnements que je m'objectais. Je bataillai avec moi-même pendant dix minutes. Je me disais : « Quelle fatale pensée ! Si je m'y arrêtais, je m'ex- « poserais à un grand malheur ; elle affecterait mon moral ; je pourrais « devenir visionnaire. » Fatigué de ce nouveau combat, je pris mon parti, et je me dis : « Je ne puis m'arrêter à cette pensée, elle aurait de « trop fâcheuses conséquences ; d'ailleurs, c'est une illusion ; j'ai eu « une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour « moi est de n'y avoir pas péché. Je ne veux plus y penser. » Et j'appuie mes mains sur le prie-Dieu, sur lequel j'étais à genoux. Au moment même, et je n'étais pas encore relevé (j'étais seul dans la sacristie), j'entends prononcer bien distinctement ces paroles : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé cœur de Marie.* Je retombe à

genoux, et ma première impression fut un moment de stupéfaction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Il y a quelques instants, j'essayais de ne pas croire ; je voulais au moins douter ; je ne le pouvais plus, j'avais entendu. je ne pouvais me le cacher à moi-même. Un sentiment de tristesse s'empara de moi ; les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit, se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées ; je me disais : « C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première impression que tu as ressentie. Tu n'as pas entendu ; tu n'as pas pu entendre. » Et le sens intime me disait : « Tu ne peux douter ; tu as entendu deux fois. » Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, et de tâcher de l'oublier. Mais ces paroles : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé cœur de Marie*, se présentaient sans cesse à mon esprit.

Pour me délivrer de l'impression qui me fatiguait, je cède de guerre lasse, et je me dis : « C'est toujours un acte de dévotion à la sainte Vierge, qui peut avoir un bon effet ; essayons. » Mon consentement n'était pas libre ; il était exigé par la fatigue de mon esprit. Je rentrai dans mon appartement ; pour me délivrer de cette pensée, je me mis à composer les statuts de notre association. A peine eus-je mis la main à la plume, que le sujet s'éclaircit à mes yeux, et les statuts ne tardèrent pas à être rédigés. Voilà la vérité, et nous ne l'avons pas dite d'abord ; nous l'avons même cachée au vénérable directeur de notre conscience ; nous en avons fait jusqu'à ce jour un secret même aux amis les plus intimes ; nous n'osions pas le dévoiler ; et aujourd'hui que la divine miséricorde a signalé si authentiquement son œuvre par l'établissement, la prodigieuse propagation de l'Archiconfrérie, et surtout par les fruits admirables qu'elle produit, ma conscience m'oblige à révéler ce fait. *Il est glorieux*, disait l'archange Raphaël à Tobie, *il est glorieux de révéler les œuvres de Dieu*, afin que tous reconnaissent qu'à lui seul appartiennent la louange, l'honneur et la gloire.

Le troisième dimanche de l'Avent, 11 décembre 1836, le vénérable curé annonça au prône de la grand'messe que le soir, à sept heures, il célébrerait un office de dévotion, pour obtenir de la miséricorde divine, par la protection du Cœur de Marie, la grâce de la conversion des pécheurs. Il comptait n'avoir à cet office qu'une cinquantaine de fidèles, et voilà qu'à l'heure indiquée il trouva à l'église une réunion de quatre à cinq cents personnes. Jamais, excepté aux fêtes de Noël et de Pâques, il n'en avait vu autant. Depuis lors, les offices de l'Archiconfrérie ont été célébrés sans interruption. Actuellement, le nombre total des membres de l'Archiconfrérie par toute la terre doit atteindre seize millions. Les registres de Notre-Dame des Victoires seuls contiennent les noms de *sept cent neuf mille cinq cent trente-un* associés.

Manuel de l'Archiconfrérie.

MADAME DE CHEVREUL.

Espérez en Dieu. Ces paroles si touchantes, que Mme de Chevreul avait si souvent entendues et méditées en assistant à la sainte messe, se présentèrent à son esprit, lorsqu'elle se vit sur le seuil de l'éternité, et la remplirent d'une ineffable consolation. Atteinte de la maladie qui l'emporta, elle renouvela les vœux de son baptême, fit offrir pour le salut de son âme le très-saint sacrifice, reçut l'adorable sacrement des mains de son pasteur, et répéta souvent ces mots : « Mon âme, pourquoi la tristesse vous dévore-t-elle et le jour et la nuit ? Espérez en votre Dieu ; c'est de lui seul que j'attends ma délivrance ; c'est de lui seul que j'espère mon secours. » Le vendredi-saint, elle voulut recevoir l'onction des mourants. Elle répétait sans cesse, et toujours avec une nouvelle ferveur, les actes de foi, d'espérance et de charité. On l'entendit aussi prononcer ces paroles de David : « O l'agréable nouvelle ! nous verrons l'auguste palais du Seigneur ; nous lui rendrons nos hommages ; nous verrons la céleste Sion, où jamais la paix ne finit, où tout prospère aux serviteurs de Dieu ! Là, nous contemplerons sa gloire et nous le bénirons à jamais. » Ses yeux étaient constamment élevés vers le ciel. Le ministre sacré la bénit ; et, à cet instant, baissant doucement la tête, elle expira sans effort, comme un fruit mûr qui tombe de lui-même, le jour de la Résurrection de Jésus-Christ, 6 avril 1654. Cette pieuse dame, qui embauma le dix-septième siècle de ses vertus, était née à Paris le 24 juin 1618, d'une famille de la plus haute distinction.

CARRON, *Vies des justes dans l'état du mariage.*

DIVERSES FORMULES DE CONFESSION GÉNÉRALE.

2. Le *Confiteor*, tel que nous le récitons aujourd'hui, se trouve dans des missels manuscrits, antérieurs à l'an 1300.

Autrefois, il y avait diverses formules de confession générale, soit chez les Grecs, soit chez les Latins.

La liturgie de saint Jacques commence par celle-ci :

« Seigneur notre Dieu, ne rejetez pas un pécheur couvert d'une multitude d'iniquités. Voici que je m'approche de ce mystère auguste et sublime... Plein de confiance en votre bonté, j'ose, tout indigne que je suis, élever la voix et vous dire : Mon Dieu, soyez propice à un pauvre pécheur. J'ai péché contre le ciel et en votre présence, et je ne suis pas digne de regarder cet autel sacré, sur lequel votre Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur, se propose pour être sacrifié d'une manière mystique par moi, pécheur souillé de toute sorte de crimes. »

De même dans la liturgie qui porte le nom de saint Marc, le célébrant, dès le commencement, demande à Dieu la rémission des péchés

et le pardon pour tout le peuple. — Également saint Basile, dans la prière qu'il avait coutume de réciter avant de célébrer la messe, insiste surtout sur la rémission des péchés. « Ne jetez pas les yeux, dit-il, sur
 « un infâme pécheur, et ne vous irritez pas à cause de moi contre votre
 « peuple. Oubliez, Seigneur, tant de discours criminels sortis de ma
 « bouche, et qui pourraient vous empêcher d'exaucer mes prières.
 « Pardonnez à ma malice, effacez mes iniquités, purifiez mon cœur de
 « ses souillures ; éloignez de mon âme la pourriture de mes vices. »

Chez les Latins, le Micrologue rapporte la formule suivante : « Je
 « me confesse à Dieu tout-puissant, à ces saints et à tous les autres,
 « et à vous, mon frère, d'avoir beaucoup péché par pensées, par pa-
 « roles, par actions, par souillures de l'âme et du corps. C'est pour-
 « quoi je vous supplie de prier pour moi. — Que le Dieu tout-puissant
 « ait pitié de vous, qu'il vous pardonne vos péchés, vous délivre de
 « tout mal, vous confirme dans le bien ; et que Jésus-Christ, Fils du
 « Dieu vivant, vous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il. — Que le
 « Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon et
 « la rémission de nos péchés. Ainsi soit-il. »

Il est ordonné, dans les anciennes coutumes de Cîteaux (1), que la confession soit courte et conçue en ces termes : « Je me confesse à
 « Dieu, à tous ses saints, et à vous, mon père, d'avoir péché en pa-
 « roles, en actions ; c'est ma faute, je vous supplie de prier pour moi. »

Le Missel d'Augsbourg, édité par le cardinal Othen, évêque de cette ville, expose ainsi le commencement de la messe. Le prêtre, debout près de l'autel, dit : « Que la grâce du Saint-Esprit soit avec nous.
 « Ainsi soit-il. » Ensuite il récite les versets : *Introibo ad altare Dei ;*
 « *Confitemini Domino, quoniam bonus.* Puis se mettant à genoux, il
 « se confesse en ces termes : « Coupable et souillé de toute sorte
 « de crimes, je confesse à Dieu Père tout-puissant, à la bienheureuse
 « Marie toujours Vierge, à tous les saints, et à vous, mes frères en
 « Jésus-Christ, que, misérable et indigne pécheur, j'ai beaucoup
 « offensé Dieu dans ma vie par pensées, par paroles, par consente-
 « ment, par regard, par action, par omission ; c'est ma faute, ma
 « très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la très-glorieuse Vierge
 « Marie, les saints apôtres Pierre, Paul et André, les bienheureux
 « Udalric, Sébastien, Vite, les saintes Marie-Magdeleine, Catherine,
 « Barbe, Afre et ses compagnes, ces saints dont les reliques sont ici,
 « ceux que nous fêtons aujourd'hui, tous les saints de Dieu, mes pa-
 « trons, et vous, mes frères, de prier pour moi, pauvre pécheur.
 « Ainsi soit-il. — Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous et qu'après
 « vous avoir pardonné vos péchés, Notre-Seigneur Jésus-Christ con-
 « duise votre âme purifiée et joyeuse à la vie éternelle. Ainsi soit-il. —

(1) *Spicileg.*, c. xxx, t. IV.

« Que le Seigneur, Père bon et miséricordieux, nous accorde le pardon,
 « la rémission et l'absolution de tous nos péchés, le temps de faire
 « une vraie pénitence, un cœur contrit et une heureuse persévérance
 « par la grace de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il. » Le card. BONA.

Depuis que Pie V a inauguré pour toute l'Église occidentale une liturgie uniforme, le *Confiteor* est récité au pied de l'autel selon la formule connue. Les exceptions sont peu considérables. Le rit ambrosien lui-même, qui s'écarte beaucoup de celui de Rome, ne diffère de celui-ci dans son *Confiteor*, que par le nom de saint Ambroise, *Beato Ambrosio*, ajouté aux saints apôtres Pierre et Paul. — Les Arméniens, après saint Jean le Précurseur, placent saint Étienne, premier martyr, et saint Grégoire l'Illuminateur.

LES MOISSONNEURS ROMAINS.

En certains endroits de l'Italie, les personnes qui assistent au saint sacrifice, récitent le *Confiteor* du ton de voix le plus pénétré. On remarque, dans cette pieuse manifestation de leur foi et de leur piété, les paysans des Abruzzes et de la Calabre, qui se rendent par milliers dans la campagne de Rome, pour y faire la récolte des blés et autres grains. La moisson se termine ordinairement le samedi. Les granges sont pleines jusqu'au faite; les champs, totalement dépouillés, qui ont servi de lit aux moissonneurs, ne présentent plus qu'une réserve de gerbes énormes. Le lendemain, jour de fête et de repos, ces gerbes, couchées et disposées en gradins, supportent un autel rustique; quelques-unes, debout à l'entour, figurent des colonnes tronquées, du milieu desquelles s'élèvent de grands rameaux arrondis en dôme au-dessus de l'autel, pour abriter le prêtre de la chaleur. Deux lampes y sont suspendues; elles éclairent une madone au visage noir, à la robe dorée, venue de la montagne avec les moissonneurs et placée entre deux touffes de fleurs répandues également sur la nappe du sacrifice. Revêtu des ornements sacerdotaux, le prêtre célèbre les saints mystères. Les moissonneurs assistent, à genoux et nu-tête, à cette solennité champêtre; leur silence n'est interrompu que par les *med culpa* redoublés, qui retentissent sur leurs larges poitrines. C'est comme au temps des premiers chrétiens.

L'abbé T. BOULANGÉ.

En effet, les fidèles de la primitive Église étaient tellement accoutumés à frapper leur poitrine en confessant leurs péchés, qu'ils la frappaient, en entendant seulement prononcer le mot *Confiteor* (1).

Entrons dans le temple revêtus de cilices, dit saint Grégoire de Nazianze (2), et frappons jour et nuit nos poitrines entre les degrés de l'autel.

(1) D. Aug., *De verb. Ev. serm.*, 68.

(2) D. Greg., *Orat.* v.

POURQUOI L'ÉVÊQUE PREND LE MANIPULE APRÈS LE *Confiteor*.

3. La rubrique du Missel marque que l'évêque qui dit la messe, prend le manipule après la formule *Indulgentiam, absolutionem*, etc., qui termine le *Confiteor* du peuple. C'est un reste de l'ancien usage, qui était observé non-seulement par les évêques, mais encore par les prêtres. La raison de cet usage, c'est qu'autrefois les chasubles, n'étant pas échancrées comme à présent, couvraient tout le corps; et l'on allait ainsi à l'autel, tout le corps enveloppé comme dans un sac, sans que les bras parussent. Mais avant ou après le *Confiteor* (1), quand il fallait monter à l'autel, on retroussait la chasuble sur le haut des bras à l'évêque ou au prêtre, afin qu'il pût agir librement; et alors on lui mettait sur le bras gauche le manipule, qui aurait été inutile et embarrassant auparavant. Les évêques ont conservé cet usage. Il semble qu'ils pourraient prendre présentement le manipule comme les prêtres après l'aube et la ceinture, parce que toutes les chasubles sont également échancrées; mais lorsqu'ils officient pontificalement, le manipule pourrait s'embarrasser dans les manches de la tunique et de la dalmatique, qu'ils prennent alors avant de revêtir la chasuble. On voit dans Durand (2) qu'au treizième siècle le sous-diacre leur donnait le manipule au bas de l'autel, avant le *Confiteor*; et il n'y a aucun inconvénient à le prendre immédiatement avant de monter à l'autel, comme il n'y a aucun mystère de le prendre un peu plus tôt ou un peu plus tard.

LE BRUN.

RESPECT A L'AUGUSTE SACRIFICE.

4. Nous devons nous efforcer de porter au pied de l'autel, toute la vénération, toute la modestie des anges. En entourant le prêtre officiant, ayons soin de nous tenir dans une attitude plus humiliée que celle des courtisans devant un roi ou un empereur. Chrétiens fidèles, n'oubliez pas que vous avez part à la grande oblation de l'holocauste; pourquoi donc, n'imiteriez-vous pas la dévotion d'un Herbert qui, en offrant le sacrifice de la messe, ressemblait à un ange du paradis; d'un saint François de Sales, qui montait à l'autel avec une modestie, une révérence et un recueillement extraordinaires, au point qu'en touchant la première marche de l'autel, il semblait revêtir un air céleste et angélique. Tous tant que nous sommes, nous devrions, pendant la sainte messe, imiter les anges, par notre modestie, notre piété et notre charité; nous devrions nous identifier aux douleurs que Jésus a éprouvées dans la consommation du divin sa-

(1) Ordo rom., xiv, 294 et 296.

(2) Ration., l. IV, cap. vii.

crifice. Montrons-nous donc tels que nous devons être ; honorons le sublime sacrifice, qui est le soleil de la terre, le miracle de la sagesse, de la puissance et de la bonté infinie de Dieu.

Saint Jérôme, ayant appris qu'un ecclésiastique avait oublié le respect dû au lieu où naquit le Rédempteur, fut pénétré d'une amère douleur. Il lui écrivit en conséquence une lettre sévère, dans laquelle il lui représenta vivement l'énormité de sa faute : « Misérable, lui « dit-il, tu as manqué de révérence à l'égard de cette grotte sainte, « où le Fils de Dieu est né, d'où la vérité est sortie pour éclairer le « monde, où la terre porta son vrai fruit. N'as-tu pas craint de faire « pleurer le divin Enfant dans sa crèche ? N'as-tu pas redouté la présence de la Vierge et de Dieu ? O sacrilège infâme ! Est-il possible « que ton esprit ne se soit pas représenté cette menace du Seigneur : « Celui qui profanera le temple de Dieu sera maudit ? » C'est en ces termes sévères que le zélé docteur s'adresse à ce malheureux. Toutefois, les invectives qu'il prononce peuvent s'appliquer justement à une foule de chrétiens qui, venant dans nos églises sans aucun sentiment de foi et de piété, profanent réellement la sainte messe par leurs irrévérences. Misérables, pourrait-on leur dire, vous manquez au respect qui est dû au sacrifice du Verbe éternel, de celui qui est mort pour vous ! Ne frémissiez-vous pas d'insulter ainsi à un Père qui vous aime ? N'avez-vous aucun égard pour cette Mère affligée, qui est présente au sacrifice de son Fils, en proie aux gémissements et aux pleurs ? Ne redoutez-vous pas l'indignation de l'Éternel, qui ne voudra pas supporter votre barbarie ? Les anges eux-mêmes n'osent pas lever les yeux pendant l'auguste oblation ; les âmes pieuses sont anéanties dans la contemplation d'un si grand mystère ; et vous, malheureux, vous restez indifférents, vous vous montrez irrévérents en sa présence !...

Considérons un instant à qui ressemblent les profanateurs de la sainte messe. Quelles sont les traces qu'ils suivent, en se montrant irrespectueux pendant ce terrible sacrifice ? Certes, ce ne sont pas celles de Marie, ou du disciple bien-aimé, ou des pieuses femmes qui pleuraient et se lamentaient au pied de la croix de Jésus, pendant sa douloureuse agonie. Qui donc imitent ces hommes, qui sont la honte du nom chrétien ? Ils imitent les Juifs insensés, leurs prêtres impies, les criminels pharisiens qui, passant près de la croix du Rédempteur, lui jetaient des railleries, des injures et d'insultantes apostrophes : « Imposteur, criaient-ils, toi qui te vantes de renverser le temple et de le rebâtir dans l'espace de trois jours, sauve-toi et descends de la croix (1). » Voilà l'exemple que suivent de nos jours

(1) Vah qui destruis templum Dei et in triduo illud reedificas, salva temetipsum ; si Filius Dei es, descende de cruce. *Matth.*, xxvii, 40.

les impies, qui insultent par leur conduite au saint sacrifice. Ils sont les complices de tous les anciens profanateurs, des bourreaux, des soldats et des sbires, qui faisaient orgie, pendant que le Christ expirait pour eux et pour nous. Ils sont même plus coupables qu'eux, puisqu'ils insultent leur Seigneur, qu'ils connaissent, en qui ils croient et qu'ils confessent. Et voilà pourquoi leur malice surpasse celle des bourreaux, qui n'auraient jamais crucifié Jésus, s'ils avaient connu sa divinité (1). En effet, lorsqu'ils eurent vu les signes merveilleux qui accompagnèrent la mort du *Nazaréen*, dès qu'il ne leur resta plus aucune doute qu'il était le Fils de Dieu, ils parurent tout émus et descendirent du *Golgotha*, la tête penchée, confus et se frappant la poitrine. Oh ! que la perversité de nos mauvais chrétiens est grande, puisque, après avoir vu se renouveler les sacrifice douloureux du Christ, ils sortent de l'église, sans en paraître touchés, sans émotion, sans contrition ? Ne sont-ils pas pires que les ministres de la première passion du Sauveur ?

NEUVIÈME INSTRUCTION.

ENTRÉE DU PRÊTRE A L'AUTEL. — *Dominus vobiscum.* — *Aufer à nobis.* — BAISEMENT DE L'AUTEL. — ORIGINE ET RAISONS DE L'ENCENSEMENT. — SIGNIFICATIONS DE L'ENCENS. — MANIÈRE D'ENCENSER L'AUTEL.

Tolle thuribulum; mitte incensum desuper, pergens citò ad populum, ut roges pro eis.

Prenez l'encensoir; mettez-y de l'encens, et allez vite prier pour le peuple.

Num., xvi. 46.

Entrée du prêtre à l'autel.

Maintenant un nouvel ordre de choses se prépare ; le prêtre, comme autrefois Moïse, va se séparer du peuple pour monter sur la montagne sainte. Jusqu'à présent, il a été confondu avec la foule sur le même niveau du pavé du temple. Cette place lui convenait comme homme et comme pécheur ; mais il doit monter à l'autel pour agir comme prêtre et comme sacrificateur. Avant de se séparer des fidèles, il leur adresse un salut, un souhait aimable et gracieux :

Dominus vobiscum.

Que le Seigneur soit avec vous.

(1) Si enim cognovissent, nunquàm Dominum gloriæ crucifixissent. I *Cor.* II, 8.

c'est-à-dire que Jésus-Christ soit dans vos cœurs, pour les embraser de son amour ; dans vos esprits, pour les éclairer ; au milieu de toute l'assistance, pour la tenir dans le recueillement convenable. L'assemblée répond :

Et cum spiritu tuo.

Qu'il soit aussi avec votre esprit.

Que votre esprit ne pense plus aux choses de la terre ; qu'il soit entièrement appliqué à votre ministère et à nos besoins ; qu'il soit, pendant tout le temps du sacrifice, toujours fervent, toujours uni à Dieu.

Avant toutes les oraisons, le prêtre et le peuple ont soin de se souhaiter mutuellement que le Seigneur remplisse leur esprit, se réunissant ainsi tous en Jésus-Christ, pour offrir la prière des prières et la louange des louanges, qui est le sacrifice. C'est pour renouveler cette union que ce souhait se réitère jusqu'à huit fois dans la messe ; et il serait à désirer qu'on le fit avec beaucoup de réflexion, et qu'il servit à exciter l'attention et du prêtre et du peuple, et à les faire souvenir que, pour bien prier Dieu et pour bien offrir Jésus-Christ dans ce sacrifice, il faut avoir Jésus-Christ même dans son cœur, être animé de son esprit et pénétré de son amour ¹.

Il est à remarquer qu'à ce *Dominus vobiscum* le prêtre ne se tourne point vers le peuple, parce qu'il est censé ne parler qu'à ceux qui sont près de lui. Il est, en quelque sorte, mêlé à la multitude des fidèles, qui l'ont accompagné jusqu'au bas de l'autel, comme autrefois les Israélites accompagnèrent Moïse jusqu'au pied du mont Sinaï. D'ailleurs, comme c'est en ce moment qu'aux grand'messes on chante l'*Introït*, il ne serait pas convenable que le prêtre l'interrompît pour se tourner vers l'assemblée.

Le célébrant dit ensuite à voix haute : *Oremus*, Prions ; et, en prononçant ce mot, il étend les mains qu'il rejoint aussitôt sans les élever (1). Ce geste précède toujours à la

(1) *Rubr. Miss.*, pars. II, tit. III, n. 10. — Cependant Gavantus et

messe les prières collectives. Étendues, ces mains marquent que nous devons diriger notre esprit et notre cœur vers Dieu ; jointes, elles indiquent naturellement le recueillement de la prière et l'ardeur du désir. On peut dire aussi que le prêtre étend un instant les mains et les rejoint aussitôt, comme pour saisir et rassembler tous les cœurs des fidèles et les unir ensemble, afin qu'ils prient de concert, comme n'étant plus qu'un cœur et qu'une âme.

Il dit *Oremus* à voix haute, afin de stimuler l'attention des fidèles, au moment où il va les quitter.

Mais si jusqu'à présent il leur a fait part de toutes ses pensées et de tous ses sentiments, leur faisant entendre tout ce qu'il disait, maintenant il poursuit à voix basse, il prie seul, parce qu'il va entrer seul dans le sanctuaire. Son corps immobile jusqu'ici, comme s'il comparaisait devant son juge, ou incliné comme un coupable chargé de confusion, s'ébranle enfin et essaie quelques mouvements ; il monte lentement les degrés de l'autel, en récitant une prière qui le regarde personnellement. Il demande au Seigneur d'ôter d'au-dedans de lui tout ce qui pourrait lui déplaire. Il sait que, pour monter à l'autel, il lui faut une pureté plus grande que celle du peuple ; et il ne demande pas simplement que Dieu lui remette ses péchés, mais qu'il les enlève de manière qu'il n'en reste aucune trace, aucune impression, ni dans son esprit, ni dans son imagination, ni dans ses sens, et qu'il soit entièrement pur et saint.

Aufer à nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Nous vous en supplions, Seigneur, ôtez de nous nos iniquités, afin que nous puissions entrer dans votre sanctuaire avec un cœur pur. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Dans l'ancienne loi, le grand-prêtre n'entrait dans le d'autres, fondés sur le cérémonial des évêques (l. I, c. xix, n. 3), prescrivent d'élever les mains.

Saint des saints qu'une fois l'année, après mille purifications et en tenant à la main la coupe pleine du sang des victimes. Mais ce Saint des saints, si vénérable, si majestueux qu'il fût, n'était que la figure de nos sanctuaires. Voilà pourquoi le ministre de Jésus-Christ, à mesure qu'il franchit les degrés de l'autel, est pénétré d'une frayeur religieuse ; il sent que la terre où il marche est sainte et brûlante, qu'elle tremble sous les pas du pécheur, que le lieu où il va arriver est terrible, et il conjure le Seigneur d'ôter de lui toute iniquité et toute souillure, afin qu'il puisse paraître en sa présence.

Arrivé à l'autel et se voyant comme investi de la majesté du Très-Haut, le célébrant est saisi d'une sainte frayeur ; on dirait que ses pas chancellent. Placé entre la terre et le ciel, à cette hauteur prodigieuse qui lui permet de porter les vœux de l'Église universelle jusqu'au trône de l'Éternel, son esprit se trouble ; la force semble lui manquer ; il faut qu'il s'appuie sur Jésus-Christ et sur la médiation des saints, dont il implore les suffrages. Il s'incline donc sur l'autel, y tenant les mains jointes ; et bientôt il le baise, désirant y coller son cœur non moins que ses lèvres. Il le baise au milieu, parce que là est la pierre sacrée, qui représente plus particulièrement Jésus-Christ, la pierre fondamentale de l'Église. « Qu'est-ce que l'autel, dit saint Ambroise, si ce n'est la figure du corps de Jésus-Christ (1) ? » En le baisant, il étend ses mains à égale distance à droite et à gauche, comme s'il embrassait réellement Jésus-Christ, désirant ne faire qu'un avec lui, se revêtir de sa grâce et se remplir de son esprit.

Par ce baiser qu'il fait à l'endroit où sont les reliques² des saints, le prêtre exprime aussi son respect et son amour pour ces glorieux membres de Jésus-Christ. Il voudrait pouvoir comme eux s'immoler tout entier à la gloire

(1) Quid est enim altare nisi forma corporis Christi. D. Ambr., *De sacram.*, l. IV, c. II.

de son divin Maître ; et, en se mettant sous leur protection, en unissant sa faiblesse à leurs mérites, il puise un surcroît de confiance et de zèle dans leurs exemples et leur puissante intercession.

Aux messes solennelles, le célébrant, après avoir baisé l'autel, met à trois fois de l'encens dans l'encensoir, d'abord au milieu, puis à sa gauche et ensuite à sa droite, et il le bénit par un signe de croix, en disant :

Ab illo benedicaris in cujus Soyez béni par celui en l'hon-
honorem cremaberis. neur de qui vous serez brûlé.

Puis, ayant reçu l'encensoir des mains du diacre, il procède à l'encensement.

Origine et raison de l'encensement.

De tout temps, l'encens a été employé pour honorer l'arbitre souverain de la nature. Toutes les nations, même les plus grossières et les plus ignorantes, en ont fait usage dans leurs solennités, et ont pensé qu'aucun sacrifice ne pouvait être régulièrement offert, s'il ne s'y mêlait la fumée de l'encens ou de quelque autre substance odoriférante. Dans la description que les poètes nous font des anciennes cérémonies religieuses, ils nous marquent toujours l'offrande de l'encens comme inséparable des hommages rendus à la Divinité ; et c'est d'après cette conviction qu'aux siècles de persécution, on regardait comme ayant sacrifié aux idoles les chrétiens, qui ne faisaient que prendre du bout des doigts quelques grains d'encens et les jetaient dans le feu (1).

Mais d'où a pu venir cette idée que la fumée de l'encens était agréable à la Divinité ? Pour répondre à cette question, il faut se rappeler ce qui se pratiquait surtout en Orient et dans les pays chauds, où l'on faisait un grand usage de parfums, soit par mesure de salubrité, soit

(1) On les appelait *Thurificati* pour les distinguer des *Sacrificati*, *libellatici*, *idololatræ*.

comme objet de luxe. Pour faire honneur à un étranger, on ne manquait pas de parfumer la chambre où on le recevait ; parmi les présents que l'on se faisait, les parfums tenaient un des premiers rangs. C'est ainsi que Jacob en envoya à son fils Joseph en Égypte (1), et que la reine de Saba en offrit d'exquis à Salomon (2). Or, dès l'instant que les odeurs agréables ont été regardées comme un signe de respect et d'affection envers les hommes, rien de plus naturel que de les offrir également à la Divinité comme témoignage de vénération et d'amour. Aussi voyons-nous que, dans l'ancienne loi, Dieu lui-même avait ordonné à Moïse qu'on lui offrit de l'encens sur l'autel d'or (3).

Dès son berceau, l'Église catholique a pratiqué des encensements, à l'imitation des mages qui offrirent de l'encens à l'enfant Jésus dans sa crèche ; et l'Apocalypse, faisant le tableau des premières assemblées chrétiennes, nous montre des vieillards prosternés devant l'Agneau, ayant chacun en leurs mains des coupes d'or pleines de parfums ; et plus loin elle nous parle de l'ange, qui tenait l'encensoir d'or devant l'autel et auquel on donna beaucoup d'encens, afin qu'il offrit les prières des saints (4). L'usage de l'encens, dans les cérémonies chrétiennes, remonte, d'après le cardinal Bona, au temps des apôtres. Il est, en effet, prescrit dans le troisième des canons apostoliques de n'offrir sur l'autel que de l'huile pour les lampes et de l'encens pour le sacrifice. Cependant certains auteurs, se fondant

(1) Sumite de optimis terræ fructibus in vasis vestris, et deferite viro munera modicum resinæ, et mellis et storacis, stactes et terebinthi, et amygdalarum. *Gen.*, XLIII, 11.

(2) Et ingressa Jerusalem, camelis portantibus aromata. *III Reg.*, x, 2.

(3) Sume tibi aromata, stacten et onycha, galbanum boni odoris, et thus lucidissimum. *Exod.*, xxx, 34.

(4) Angelus venit, et stetit ante altare habens thuribulum aureum ; et data sunt illi incensa multa. *Apoc.*, viii, 3.

• sur quelques passages des Pères, croient que, dans les trois premiers siècles, l'Église n'employait pas d'encens, en détestation de l'usage impie et sacrilège qu'en faisaient les idolâtres. Quoi qu'il en soit, on ne peut jamais dire que le christianisme ait emprunté ce rit aux païens, puisqu'on brûlait de l'encens dans le temple de Jérusalem pour honorer le vrai Dieu ; rien n'empêche que les chrétiens n'aient adopté cette manière de rendre au Très-Haut leurs adorations.

Quelques liturgistes, dont le naturalisme est poussé aux dernières limites (1), ont prétendu que l'usage de l'encens ne s'était introduit dans les assemblées religieuses que pour écarter et corriger les mauvaises odeurs ; ce qui, disent-ils, était surtout nécessaire aux premiers siècles, alors que les fidèles étaient obligés de s'assembler dans des souterrains, pour se soustraire aux persécutions. Mais c'est une opinion insoutenable ; car, certainement ce n'était pas pour assainir et purifier l'air qu'on faisait fumer l'encens devant les idoles et dans le temple de Jérusalem. Ensuite, quand l'Église sortit des catacombes et qu'elle eut des temples bien aérés, spacieux, magnifiques, quelle nécessité y avait-il de continuer les encensements ? Enfin, si l'on s'était uniquement proposé de parfumer, pour cause de salubrité, les lieux où l'on se réunissait pour prier, il aurait suffi d'y placer des cassolettes d'encens, entretenues par des ministres inférieurs, tandis que nous voyons que c'est le célébrant lui-même qui bénit l'encens et qui fait les encensements, avec des prières relatives à cette cérémonie.

C'est donc pour des vues plus élevées, pour des raisons tout-à-fait spirituelles et mystérieuses que l'Église emploie l'encens. Elle s'en sert :

1° Pour rendre honneur à Dieu et l'adorer comme le

(1) Entre autres D. Claude de Vert., *Explication littérale et historique des cérémonies de l'Église*.

souverain Créateur et maître de la nature entière. La vapeur odoriférante de l'encens est l'emblème des hommages qu'une âme, tout embaumée de la bonne odeur des vertus, fait monter vers Dieu, comme étant le digne et unique objet de ses désirs.

2° Pour représenter la bonne odeur de Jésus-Christ, c'est-à-dire la grâce divine, qui se répand de l'autel dans l'âme des fidèles.

3° Comme symbole de la ferveur de nos prières. Car de même que l'encens ne peut s'élever en haut que par l'activité que le feu lui donne, de même nos prières ne peuvent aller jusqu'à Dieu qu'autant qu'elles sont animées par le feu de l'amour divin. L'encens est encore une image vive et sensible de l'union des vœux et des prières de tous les saints de la terre et du ciel, de tous les temps et de tous les lieux. Car de même que les diverses exhalaisons de la terre s'élèvent de tous les points, se condensent pour former les nuages, et retombent en pluie féconde ; ainsi les prières de toute l'Eglise se réunissent et se concentrent dans le symbole de l'encens qui s'évapore, s'élèvent comme un doux parfum devant Dieu, et redescendent sur nous en rosée de bénédictions. On peut dire aussi que l'encens représente plus particulièrement les prières des saints, selon ce qui est marqué dans l'Apocalypse (1). Voilà pourquoi le premier encensement a lieu immédiatement après la prière *Oramus te, Domine*, dans laquelle nous demandons à Dieu d'avoir égard aux mérites et aux prières des saints, pour nous faire miséricorde.

4° Comme symbole des dispositions intérieures, avec lesquelles nous devons offrir le saint sacrifice ; car de même que l'encens exhale une odeur agréable, de même il ne doit y avoir en nous rien qui puisse déplaire au Seigneur. Nous composons un bon encens, dit saint Grégoire,

(1) *Phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum. Apoc., v, 8.*

lorsque nous apportons à l'autel la bonne odeur des vertus, laquelle est d'autant plus suave que ces vertus sont plus grandes et en plus grand nombre (1).

5° Comme synbole de notre entier dévouement à Dieu ; car, de même que tout l'encens est consumé et qu'il n'en reste aucune partie qui ne s'élève en vapeur, de même nous devons nous consumer tout entiers au service de Dieu ; et toutes les affections de notre cœur doivent tendre incessamment vers lui, sans qu'aucune s'attache à la terre.

6° Enfin, on peut regarder l'encens comme un souvenir des aromates consacrés à la sépulture de Jésus-Christ par Joseph d'Arimathie et les saintes femmes, ainsi que des parfums dont Magdeleine voulut embaumer le corps du divin Sauveur.

L'encens a plusieurs autres significations, selon les différentes occasions et circonstances où l'Église l'emploie. On encense :

1° Les autels, parce que l'autel est la figure de Jésus-Christ, et à cause du divin sacrifice qui s'y offre pour nous ;

2° La croix, parce qu'elle a été l'instrument de notre rédemption, depuis que Jésus-Christ y est mort pour expier nos crimes ;

3° Le livre des Évangiles, pour exprimer le respect dû à la parole sacrée qu'il contient ;

4° Les statues, les images et les reliques des saints, parce qu'ils sont les membres glorieux du Sauveur, et que la bonne odeur de Jésus-Christ, qu'ils ont répandue pendant leur vie, se répand encore après leur mort, par les beaux exemples de vertu qu'ils nous ont laissés ;

5° Le célébrant, parce qu'il est le représentant de Jésus-Christ, le sacrificateur visible, tenant la place du sacrificateur invisible qui s'offre pour nous ;

(1) *Thymiama ex aromatibus compositum facimus, quùm in altari boni operis virtutum multiplicitate redolemus. D. Greg., Mor., l. I, c. XIX.*

6° Le clergé et même les simples fidèles, parce qu'ils sont les membres de ce sacerdoce royal, dont Jésus-Christ est le pontife immortel ; ils sont la nation sainte, qui participe à la sacrificature par la piété et par la prière qui en est l'expression ;

7° Les princes et les grands en particulier, parce qu'ils sont les instruments de la Providence ; et on rend honneur à leur caractère et à leur dignité ;

8° Les corps morts et les tombeaux des fidèles, pour témoigner que la mémoire des chrétiens, qui meurent dans le sein de l'Église, est en bonne odeur, et que l'Église offre pour eux, aussi bien que pour ceux qui vivent, l'encens de ses prières.

Remarquons-le toutefois : à l'égard du clergé et des fidèles, quelque élevés qu'ils soient, l'encensement n'est ni une adulation ni un simple honneur qu'on leur rend ; c'est une leçon respectueuse et sévère que l'Église leur donne, les avertissant par là que leur dignité, dans l'ordre spirituel ou temporel, les oblige à répandre plus abondamment la bonne odeur des vertus chrétiennes, et qu'ils doivent élever leurs cœurs vers le ciel, comme s'élève la fumée des parfums sacrés, qu'on fait brûler devant eux.

On donne aux personnes que l'on encense, selon leur dignité, un, deux ou trois coups d'encensoir ; mais la raison de ces encensements est la même pour les uns et les autres.

Manière de faire l'encensement de l'autel.

Autrefois, comme les autels étaient entièrement isolés, le célébrant en faisait le tour l'encensoir à la main, pour honorer les corps ou les reliques des saints, qui étaient placés sous l'autel. Maintenant, la disposition des lieux ne permettant plus d'agir ainsi, voici comment on procède :

Le célébrant, tenant l'encensoir de la main droite près du couvercle et soutenant le haut des chaînettes de la

gauche, qu'il appuie contre sa poitrine (1), fait d'abord une inclination profonde à la croix ou la gènesflexion, si le Saint-Sacrement est dans le tabernacle. Puis il encense la croix de trois coups, et la salue de nouveau après l'avoir encensée. Ensuite, s'il y a des reliques ou images de saints entre ou derrière les chandeliers, sans quitter le milieu de l'autel, il les encense³ de deux coups, d'abord du côté de l'évangile, parce que c'est à cette place, comme étant la droite du crucifix, qu'il faut mettre les reliques les plus dignes, et puis pareillement de deux coups du côté de l'épître (2). L'encensement des reliques terminé, le célébrant passe à l'encensement de l'autel. S'avancant du côté de l'épître et faisant concorder chacun de ses pas avec chaque coup d'encensoir, il en donne trois en face des places où l'on met les chandeliers. Remarquons toutefois que ce ne sont pas les chandeliers qu'il encense, mais le fond et le derrière de l'autel, autant qu'il lui est possible. Arrivé au coin de l'épître, il abaisse la main pour encenser l'extrémité de l'autel, d'abord d'un coup destiné à la partie inférieure, puis d'un autre destiné à la partie supérieure. Se tournant alors et reprenant sa marche, il encense le dessus de la table de l'autel, à la partie la plus rapprochée du bord, de trois coups jusque vers le milieu. Arrivé au milieu, il fait la révérence convenable, et il encense le côté de l'évangile de la même façon que celui de l'épître, c'est-à-dire de trois coups vers le derrière de l'autel, de deux à l'extrémité, et de trois à la partie antérieure de la table de l'autel. Mais, avant d'arriver au milieu, il achève l'encensement du côté de l'évangile par trois coups qu'il donne au devant de l'autel ; puis, ayant salué la croix, il encense également de trois coups l'autre partie du devant de l'autel, en allant

(1) *Cærem. Ep.*, l. I, c. xxiii, n. 4, 8.

(2) Ces coups d'encensoir s'omettent, lorsqu'il n'y a sur l'autel ni reliquaires ni statues.

depuis le milieu jusques au coin de l'épître. Il s'arrête là et remet l'encensoir au diacre, pour être encensé lui-même.

Le premier encensement de l'autel n'est accompagné d'aucune prière, et on l'omet aux messes des défunts.

On ne doit point faire d'encensements aux messes chantées sans diacre ni sous-diacre. La sacrée Congrégation des rites l'a décidé plusieurs fois. Cependant ces encensements ont lieu en certains endroits, et nous n'avons pas à nous prononcer sur la légitimité de ces usages. Ce que nous savons, c'est que tout récemment les églises de Guinée et de Sénégambie viennent d'obtenir l'autorisation formelle de faire les encensements, au moins les jours solennels, aux messes chantées par le prêtre seul sans ministres sacrés. La faveur que ces églises ont obtenue suppose le principe subsistant (1).

L'encens, dont on se sert dans les églises, n'est pas toujours pur; on y mêle d'autres aromates; et, de nos jours, on fait des compositions où souvent il n'entre pas le moindre grain d'encens. Nous ne connaissons pas de prohibition formelle d'en user; mais il est plus conforme à l'esprit de l'Église de se servir du véritable encens; et, si on y ajoute quelque mélange, la quantité de l'encens doit toujours l'emporter (2).

La cérémonie de l'encensement n'est pas une vaine pompe, destinée à récréer nos yeux ou à flatter notre odorat. L'Église, en l'établissant, a eu pour but de nous instruire, de nous édifier, de nous animer à la piété, à la

(1) La demande adressée à la sacrée Congrégation des Rites portait : *Faciendi thurificationes, saltem in festis solemnioribus, in missâ cantatâ à solo sacerdote absque diacono et subdiacono, sed cum duobus acolytis tantum*. La réponse du 10 janvier 1852 est celle-ci : *Pro gratiâ speciali*.

(2) Si quid aliud misceatur cum incenso, major quantitas semper esse debet incensi, uti dicitur in *Cœrem. Episc.*, l. I, c. xxiii, ut incensum dici queat. *Gavant.*, pars. II, tit. IV, n. 4.

sainteté. En voyant ce nuage odorant, qui s'élève de l'autel et embaume l'enceinte sacrée, comprenons bien que le Créateur et le Père de toutes choses n'a aucun besoin de la vapeur des parfums, puisqu'il est lui-même un parfum incomparablement plus doux, puisqu'il ne manque de rien et se suffit à lui-même. Ce qu'il demande de nous, dit Tertullien (1), c'est une prière pure, et non quelques grains d'un vil encens ou les larmes résineuses d'un arbre d'Arabie. Que nos cœurs se fondent vers lui en exhalaisons pieuses, en soupirs d'amour, en supplications ardentes; et alors ils seront comme des encensoirs d'or et pleins de feu, faisant monter vers le trône de sa grâce les plus suaves parfums ⁴.

Ici finit la première partie de la Messe. Elle renferme, comme on a pu le remarquer : 1° le signe de la croix ; 2° un pieux désir, mêlé de crainte et de confiance, d'entrer à l'autel de Dieu ; 3° la confession mutuelle des péchés ; 4° des prières pour en obtenir la rémission et pour demander la grâce de monter à l'autel avec pureté ; 5° l'entrée à l'autel.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei.

Approchons-nous du Seigneur avec un cœur droit et sincère et avec une foi pleine et entière. *Hebr.*, x, 22.

RESPECT DES PAIENS POUR LEURS SACRIFICES.

1. Parmi les peuples qui ont habité la terre, il ne s'en est jamais trouvé un seul, quelque barbare et sauvage qu'il fût, chez qui on n'ait reconnu un profond respect pour la religion établie. Les hommes qui vivaient dans un état agreste, sans arts et sans sciences, n'ayant qu'un instinct naturel de sentiment et de raison, admettaient cependant que

(1) Tertull., *Apol.*, c. xxx.

la Divinité présidait aux sacrifices qu'ils offraient. Chez eux, c'eût été une impiété, un sacrilège horrible, de ne pas y assister avec respect et vénération. Nous lisons, en effet, dans les histoires des peuples, qu'ils avaient coutume de se préparer aux fêtes, dans lesquelles ils offraient à leurs dieux des victimes, par le jeûne, les purifications et d'autres actes de dévotion; puis, ils assistaient à leurs cérémonies avec une profonde révérence, couvrant leurs têtes de voiles épais, se prosternant contre terre et se tenant toujours dans des postures humbles et respectueuses. Voilà ce que faisaient les idolâtres pour leurs dieux de bois, de métal et de terre, pour leurs dieux faux et menteurs. Quels reproches ne méritent donc pas les chrétiens, lorsqu'ils profanent, par leurs actes, leurs paroles ou leur attitude, l'oblation unique et immaculée qui est offerte au vrai Dieu; l'oblation sainte, dont le prix est infini; l'oblation instituée pour la plus grande glorification de Dieu. Quelle honte que, parmi les chrétiens, l'irrévérence à la sainte messe soit un crime fréquent et habituel! N'est-il pas indigne qu'un si grand péché soit regardé comme un mal peu grave? Levez-vous, peuples de Sétim; nations idolâtres, infidèles, levez-vous et venez confondre ces chrétiens sans esprit et sans foi.

CULTE DES RELIQUES.

2. On a beaucoup écrit, beaucoup dit, beaucoup controversé au sujet du culte des reliques et des objets de dévotion, auxquels les personnes pieuses attachent une juste et légitime importance. Ce thème intéressant est bien loin d'être épuisé; de part et d'autre beaucoup encore l'on écrira, l'on dira et l'on controversera. Bizarre inconséquence de l'esprit humain! On cite un homme fort instruit, spirituel même, qui haussait les épaules à la vue d'une médaille de la sainte Vierge, et qui portait avec vénération, en forme de breloque, un caillou abrupte suspendu à sa chaîne de montre; il avait ramassé ce silex dans le lit incertain d'un torrent chanté par Homère. Tel amateur, qui se croirait déshonoré de rapporter un chapelet de Rome, mettrait volontiers dans sa poche toutes les ruines du Forum, si on le laissait faire. On a vu un Anglais acheter, au poids de l'or, au concierge du château de Ferney, la neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millième plume de M. de Voltaire. Tel esprit fort, qui ne cesse depuis cinquante ans de déclamer contre *les pratiques superstitieuses* de la religion catholique, embrasse avec amour, matin et soir, une méchante pierre, trouvée dans les ruines de la Bastille par le citoyen Brutus, son illustre père.

Le saule de Sainte-Hélène a donné aux Anglais du bois en quantité suffisante pour faire un vaisseau à trois ponts. Il n'y a pas un vieux monument en Europe, pas une ruine usée par le temps, pas un mor-

ceau de marbre antique, pas une mosaïque, qui ne tentent la main de chaque Anglais qui passe. Cette manie cupide, inspirée par l'amour du souvenir, est-elle autre chose que le culte des reliques et des objets de dévotion ? La cocarde du soldat, le drapeau du régiment ne sont-ils pas à l'armée ce que l'image de la Vierge et celle du Christ sont au chrétien ? En religion, il n'y a pas de petites choses ; il n'y a, dans l'esprit de ceux qui la critiquent sans la connaître, que de petites idées.

Le culte des reliques et des objets de dévotion est universel ; il est de toutes les religions, de tous les peuples, de tous les siècles. Les tableaux, représentant les hommes illustres de la patrie ; les images de bronze ou de marbre, que nous admirons dans nos musées ; les portraits de nos vieux parents, que nous caressons avec nos regards dans leurs cadres d'or ou de bois blanc, sont des objets de dévotion. L'autographe, devenu de nos jours une chose de commerce, une marchandise cotée chez l'antiquaire comme une action du chemin de fer à la bourse, comme une partie de sucre chez l'épicier en gros, l'autographe est un objet de dévotion. Le cheveu, doux gage d'amitié ou triste souvenir d'une tête chérie, le cheveu, branche d'art tombée dans l'industrie, est une relique.

Comment donc ce culte pieux, admis partout au point de vue humain, pourrait-il être ridicule au point de vue religieux ?

A ces considérations, ajoutons le passage suivant, plein de sens et d'actualité.

C'est assez la coutume parmi ceux qui se disputent les lambeaux des rideaux de Voltaire à Ferney, qui contemplent avec un pieux recueillement le mouchoir sale de Jean-Jacques à l'Ermitage, ou qui se chargent de débris de marbre arrachés à quelque temple païen, de se moquer de la bonhomie des chrétiens s'agenouillant devant des ossements, devant des parcelles de bois richement enchâssées dans l'or. Ils sourient de pitié en voyant des pèlerins prier, à Sainte-Marie-Majeure, au pied du berceau du Fils de la Vierge ; à Saint-Jean de Latran, devant la table sur laquelle il célébra la Cène ; en les voyant monter à deux genoux les degrés, que monta Jésus-Christ durant sa passion ; ou bien s'humilier à Sainte-Praxède devant la colonne ; à Sainte-Croix, devant le bois auguste ; à Sainte-Marie *in Campo-Sancto*, devant la terre qui fut arrosée du sang divin. Superstition ! folie ! s'écrient-ils ; et ils ne voient pas, ces hommes si fiers de leur science, que cet humble berceau resplendissant des feux de mille bougies brûlant sur des candélabres d'or, que ce meuble de l'indigent entouré de pierres précieuses, c'est la réhabilitation, l'anoblissement du pauvre ! Qu'était le pauvre dans ce monde antique, dont on scrute avec tant d'admiration les vestiges ? Esclave, gladiateur, il servait, il mourait pour le plaisir du riche ; voilà toute sa vie ! Où étaient les esprits forts et les philosophes, lorsqu'un bras d'en haut a rompu sa chaîne ? Où étaient

leurs systèmes sur l'égalité, la liberté, lorsque ce malheureux, ce paria a été invité à la table commune, pour y manger le pain des forts ? Jamais leur morale ne sera éloquente, jamais elle ne parlera au peuple, comme le berceau de Sainte-Marie-Majeure.

Que si maintenant vous attachez quelque prix aux idées d'affection, de dévouement, que si vous admettez une Providence quelconque, pour expliquer l'inégale répartition des biens et des maux sur la terre, ou en trouverez-vous de plus touchants symboles que cette table, où s'est assis un Dieu et où il s'est distribué lui-même à ses disciples ; que cette colonne, cette croix sur lesquelles il a souffert pour ceux qu'il a sauvés, et souffert jusqu'à la mort ; que cette glorification enfin des instruments de son supplice ; que cet éclat, cette pompe, ce respect dont on les environne, haute et solennelle réparation, heureux présage pour celui qui gémit et qui pleure ; car ce sont autant de voix pour lui dire que ses larmes sont comptées, et qu'il n'est pas une de ses souffrances, qui ne lui devienne un jour comme un trésor ! Oui, si à de tels souvenirs, à de telles pensées, vous ne savez répondre que par un dédain amer ; si votre âme ne palpite pas à des émotions qui font vibrer des milliers de poitrines ; si ce qu'il y a de plus saint au monde vous touche peu, vous n'avez de l'homme que le mouvement ; mais votre âme est aussi froide qu'un cadavre.

Saint Germain, abbé de Granfel au diocèse de Bâle, ainsi que des deux monastères de Werd, voulant s'opposer à la fureur du duc Altée qui ravageait le pays, à la tête d'une troupe de soldats, ne crut pas avoir de moyen plus efficace que d'aller à sa rencontre, en faisant porter devant lui des reliques et le livre des Évangiles, espérant arrêter sa fureur par le respect qu'il aurait pour ces objets sacrés. Le duc feignit d'en être touché, et promit de laisser en paix les habitants de ces vallées ; mais ce duc était un impie ou un libre penseur comme ceux de nos jours, et bientôt il recommença toutes ses atrocités ; et saint Germain lui-même tomba sous les coups de ses sicaires.

Aux siècles de foi, les chrétiens se portaient, avec un pieux empressement et de lieux fort éloignés, aux endroits où les reliques des martyrs étaient déposées, comme l'attestent ces vers de saint Paulin :

Ecce vias vario plebs discolor agmine pingit ;
Urbes innumeras unâ miramus in urbe.

« Voilà qu'une foule immense forme, par sa couleur variée, un tableau vivant, et que vingt cités à la fois sont réunies dans une seule (1). »

(1) D. Paulin., *Poëm.* XIII.

ENCENSEMENT DES RELIQUES.

3. L'usage d'encenser les reliques est universel ; et la raison en est bien visible et bien naturelle. Les saints se sont offerts à Dieu en sacrifice. Ils ont été en sa présence un très-doux parfum ; et l'Eglise, à cause de toutes les vertus dont ils ont été ornés, a bien pu dire de chacune de ces saintes âmes, ce que l'Ecriture dit de l'épouse des Cantiques : « Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée montant des parfums de myrrhe, d'encens et de toute sorte de senteurs (1) ? » L'Eglise veut donc exprimer, autant qu'elle le peut, par ces encensements, la bonne odeur spirituelle, que les saints ont répandue devant Dieu et devant les hommes.

Dieu a même voulu faire connaître aux hommes par des miracles sensibles, dès le commencement de l'Eglise, que les corps des saints sont à ses yeux un parfum de très-bonne odeur.

C'est ce que le Seigneur manifesta, par un prodige éclatant, à l'égard du glorieux martyr saint Polycarpe. Cet illustre évêque, après avoir gouverné pendant soixante-dix ans l'Eglise de Smyrne, où il avait été placé par l'apôtre saint Jean, fut saisi par ordre du consul romain et promené sur un âne dans sa ville épiscopale. Le peuple criait, en voyant le saint : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux ; qu'on lâche un lion contre Polycarpe ! » Voilà ce que le peuple demandait ; mais cela ne put être exécuté, parce qu'en ce moment les combats des bêtes étaient terminés. Alors le peuple cria tout d'une voix : « Que Polycarpe soit brûlé vif ! » On prépara en effet le bûcher ; Polycarpe ôta sa ceinture et se dépouilla de ses habits. On voulait le clouer au bûcher, comme Jésus-Christ à la croix ; il déclara que cette précaution était inutile, et qu'il demeurerait ferme. Il fut donc simplement attaché ; il ressemblait à un bœuf choisi dans le troupeau ; il était comme un holocauste agréable et accepté de Dieu. Ce saint vieillard regarda le ciel et dit :

« Dieu de toutes les créatures, je vous rends grâces ! Je prends part au calice de la passion de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle ; je vous bénis et vous glorifie. »

Quand il eut ainsi parlé, le feu fut mis au bûcher, les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr, comme une voile de vaisseau enflée par le vent. On dit qu'il ressemblait à de l'or ou à de l'argent éprouvé au creuset ; et son corps exhala une agréable odeur, comme celle de l'encens le plus précieux, odeur qui fut sentie par tous ceux qui étaient présents (2).

(1) Cant. III, 6.

(2) Quod quidem in medio positum, non ut caro assa videbatur, sed velut aurum, aut argentum quod in fornace excoquitur : quippè odorem suavissimum quasi thuris alteriusve pretiosi aromatis, naribus nostris inhalantem hauriebamus. *Epist. Eccles. Smyrn. ad Ecclesias Ponti de sancto Polycarpo, cap. xvi.*

SYMBOLISME DE L'ENCENS.

L'an 526, à Césarée en Palestine, le saint prêtre Zozime, au moment où la ville d'Antioche fut abimée, fit apporter l'encensoir dans le chœur; et, fondant en larmes, il y alluma de l'encens, se prosterna par terre, et joignit à la fumée de cet encens ses soupirs et ses prières, pour tâcher d'apaiser la colère de Dieu (1).

L'encens a toujours été regardé comme une image de nos dispositions intérieures. Nous composons un bon encens d'aromates, dit saint Grégoire, lorsque nous apportons à l'autel la bonne odeur des vertus, laquelle est d'autant plus suave, que les vertus sont plus grandes et en plus grand nombre (2).

ENCENSOIRS ANCIENS.

Le livre des Pontifes, dans la vie de saint Silvestre, fait mention de deux encensoirs d'or pur, donnés par Constantin et pesant ensemble trente livres; et d'un autre, également d'or, enrichi de pierres, du poids de quinze livres. — Dans la vie de Sergius, il est dit : « Ce pape fit faire un grand encensoir d'or, avec des colonnes et un couvercle, et il le suspendit devant trois images d'or du bienheureux apôtre saint Pierre. Aux jours de fête, pendant la messe solennelle, on y plaçait de l'encens et d'autres parfums, qui montaient vers le Dieu tout-puissant en vapeurs abondantes. »

BONA, *De la Liturgie.*

SYMBOLISME DE L'ENCENSOIR.

L'encensoir marque clairement le cœur humain, qui doit être ouvert par le haut pour recevoir, et fermé par le bas pour garder et retenir. Il doit contenir le feu de la charité et l'encens de la dévotion ou d'une très-suave oraison (3).

On trouve la même idée exprimée dans les vers suivants d'un ancien poète :

Li cuers doit estre
Semblans à l'encensier
Tous clos envers la terre,
Et overs vers le ciel (4).

(1) Evagr., *Hist. Eccles.*, l. IV, c. vii.

(2) Thymiamata ex aromatibus compositum facimus, cum in altari boni operis, virtutum multiplicitate redolemus. Quod mixtum et purum fit, quia quantum virtuti jungitur, tantum incensum boni operis sincerius exhibetur. *Greg. Moral.*, l. I, c. xix.

(3) Ration., l. IV, c. vi, n. 5.

(4) Le Séraphin, poème mss. de la Bibl. impér., n. 1862.

« Le cœur doit être semblable à l'encensoir, entièrement fermé du côté de la terre et ouvert vers le ciel. »

Ce poème inconnu, dit M. le comte de Montalembert, semble avoir ainsi devancé la magnifique expression de Bossuet, lorsqu'il dit du cœur de madame de la Vallière, *qu'il ne respirait plus que du côté du ciel* (1).

Combien de nobles et saintes âmes, qui ont vécu sur la terre, le cœur constamment tourné vers le ciel. Citons-en quelques-unes :

FOI ET PIÉTÉ DE SAINTE ÉLISABETH, EN ENTRANT A L'ÉGLISE.

4. ÉLISABETH DE HONGRIE était fille de André II, roi de Hongrie, et de la reine Gertrude. Elle fut envoyée dès l'âge de quatre ans en Thuringe, pour être fiancée au fils du landgrave, à qui elle avait été promise. La petite princesse se faisait déjà remarquer par toutes sorte de grâces. Lorsque la mère de son futur époux allait à la messe, elle faisait marcher devant elle Agnès, sa fille, et Élisabeth, toutes deux brillantes de pierreries et portant des couronnes sur leurs têtes. Élisabeth ôta un jour la sienne; sa belle-mère lui demanda pourquoi elle agissait ainsi. — Je croirais, répondit-elle, manquer à mon Dieu, si je portais dans son temple une couronne d'or, tandis que je le vois couronné d'épines.

ÉMINENTE PIÉTÉ DE QUELQUES DAMES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le dix-septième siècle a été illustré par une foule de pieuses et saintes dames, dont on aime à retracer le souvenir.

MADAME D'ALEMAIGNE, étant en voyage, entendait la messe chaque jour; le plus souvent, elle y participait au banquet sacré, et y goûtait une si douce satisfaction que ce sentiment se manifestait sur sa physionomie. Quelque part qu'elle arrivât, son premier soin était de se rendre à l'église pour y visiter son Dieu, disant que c'était là la maison paternelle, et que les autres ne lui servaient que de maisons d'emprunt. Elle offrait partout sur sa route et renouvelait, dans chaque maison où elle entraît, les marques et les fruits de sa bienfaisance. Un religieux empressement fixait ses regards sur les besoins des églises, auxquels elle pourvoyait avec une prompte libéralité en ce qui manquait à la décence du culte, soit pour le linge, soit pour les ornements des autels.

MADemoiselle MARGUERITE PIGNIER, née à Chambéry en 1612, en épousant M. Aynard Romanet, avocat du sénat de Savoie, avait moins consulté son inclination que cédé à la volonté de ses parents, auxquels elle n'avait osé déclarer les désirs de son cœur. L'espoir de gagner son mari à Jésus-Christ devint son unique consolation. Elle n'atten-

(1) Introd. de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, p. xc, n. 2.

dait qu'une occasion favorable pour lui manifester ses sentiments, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour que M. Romanet avait reçu la sainte communion, sa jeune épouse l'invita, dans les termes les plus affectueux, à témoigner à Dieu sa reconnaissance par la consécration entière de son cœur au bienfaiteur infini : « Croyez-moi, monsieur, ajouta-t-elle, servons-le plus parfaitement désormais que nous ne l'avons fait jusqu'ici. » Ces paroles, prononcées avec feu par la bouche d'une femme de quinze ans, pénétrèrent d'admiration M. Romanet. Il applaudit, de tout son cœur, au zèle touchant qu'elles énonçaient, et depuis les deux époux ne vécurent que pour s'animer l'un l'autre au service de leur commun Maître.

Chaque jour madame de Romanet participait au banquet eucharistique, et elle s'exprimait ainsi sur le bonheur ineffable qu'elle y goûtait : « Depuis que j'ai eu la permission de communier fréquemment, « mon âme est semblable à celui qui attend toujours un nouveau bien, « et cette attente fait qu'elle ne peut prendre aucune satisfaction aux « choses extérieures ; elle s'en approche comme un pauvre qui est « invité à la table d'un roi ; mais elle ne laisse pas d'être dans le désir « d'être son épouse par amour. »

En revenant de la sainte communion, elle disait : « Je sens en tout « ce que je suis une dépendance de mon âme, qui me porte à une servitude si suave et si forte, qu'elle me fait dire avec vérité : Que vous « plait-il, Seigneur, que je fasse ? Pendant le jour, je porte souvent « ma pensée et mon cœur dans tous les lieux de la terre que Notre-Seigneur a consacrés, pour l'adorer au nom de toutes les créatures. « Je sens toujours des mouvements de tendresse, de compassion pour « la solitude en laquelle il demeure dans ses mystères, quoique je « sache ce que la foi enseigne, qu'il est dans un état impassible... « Je sens toujours ces paroles : *La charité de Dieu nous presse...* Il « me semble que si je ne devais jamais communier, toute mon âme « et tout ce que je suis ne pourrait assez rendre grâces d'une seule « communion. Je chante toujours intérieurement, comme il est écrit : « Bénédiction et clarté, force et vertu à notre Dieu, et actions de « grâces dans tous les siècles des siècles. »

Après ces aimables et gracieuses figures, on n'est pas moins édifié de voir nos braves et invincibles militaires rendre au Dieu de l'univers l'hommage et le culte qui lui est dû.

LA MESSE MILITAIRE AU CAMP DE SATHONAY.

La messe du dimanche, au camp de Sathonay, offre à la piété des fidèles croyants une mise en scène, dont les effets sublimes pourraient servir de preuve à la divinité de la Religion qui les inspire. Sur le point

culminant de la colline, s'élève l'autel consacré au service religieux. Dans la semaine, nu et dépouillé de ses draperies de velours et de ses guirlandes de fleurs, il se pare le dimanche de toutes les richesses inventées par la brillante fantaisie des soldats.

Les marches du pieux édifice, qui rappelle à toute heure du jour la pensée de Dieu au regard des soldats, sont en gazon. Le pourtour de l'autel, flanqué de deux obusiers de 22, est formé par des treillis de sabres de cavalerie croisés avec leurs fourreaux. Deux colonnes sveltes, hérissées de sabres, de fusils et de pistolets, s'élèvent à droite et à gauche, figurant à s'y méprendre, l'aspect des chapiteaux corinthiens. Ces colonnes sont couronnées elles-mêmes par des croix, formées également avec des pistolets. Deux obusiers de montagne, en cuivre, placés de chaque côté de l'autel en guise de cassolettes, reçoivent l'encens pur, que les troupes du camp brûlent en l'honneur du Dieu des armées.

A onze heures et demie, toutes les troupes viennent se masser au pied de l'autel, dans l'ordre suivant : les quatre plus anciens sapeurs, en grande tenue, sont debout aux quatre angles de l'autel ; les autres garnissent la galerie du sanctuaire, où, sur le tertre qui la forme, des ecclésiastiques en habit de chœur sont agenouillés. Deux cuirassiers, à cheval et la lame au poing, séparent les deux mortiers de siège des deux pièces de campagne, placées à l'angle de l'autel. A partir de cet angle, sont échelonnées en éventail les députations des armes d'élite. Au centre de cette disposition, le maréchal, en grande tenue, la poitrine constellée de décorations, les officiers généraux, entourés de leurs aides de camp, prennent place en face de l'autel. A dix pas plus loin, on voit tous les tambours et tous les clairons du camp, et, sur le second plan, toutes les troupes massées dans la plaine à gauche en bataille. Un officier debout au centre de l'éventail, vis-à-vis de l'autel, est chargé d'indiquer par différents commandements les diverses phases du saint sacrifice.

Ces commandements s'exécutent sur un signal donné par un maître des cérémonies. Le prêtre officiant, habillé à l'autel et entouré d'assistants, descend les degrés de gazon, à midi précis, annoncé par un coup de canon. Alors le prêtre s'incline devant l'autel, se retourne, salue les autorités, commence la messe, au commandement de : *Portez armes !* répété par tous les chefs de corps. Le prêtre remonte à l'autel ; les troupes reposent leurs armes, jusqu'à un nouveau signal donné à l'évangile. A ce signal, où tout chrétien doit manifester sa foi, les hommes portent les armes, comme pour dire : *Présents*, et répondre ainsi à l'appel de Dieu. Un moment avant l'élévation, la modeste clochette donne le signal au commandant, qui s'écrie : *Garde à vous ! Portez armes ! Présentez armes ! Genou terre !* Au même instant, la bouche à feu tonne, l'armée s'incline comme un seul

homme, Dieu seul reste debout dans la personne de son ministre ; et la vue de ces masses en armes, dont un genou touche la terre et l'autre est courbé seulement, caractérise l'ensemble de la vie du soldat chrétien, ayant un genou incliné pour Dieu et l'autre debout pour la patrie. Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, la bouche béante des mortiers accoutumés à vomir la flamme des combats, reçoit des mains d'un humble lévite l'encens de l'Arabie, pour le renvoyer comme un nuage de parfums aux pieds du Dieu de paix.

Trois coups de baguette, donnés au *Domine, non sum dignus*, indiquent que le prêtre s'incline et s'humilie en répétant les paroles du centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » Immédiatement après, le *Domine salvum*, exécuté une première fois par les voix sans accompagnement, la seconde fois par les musiques sans voix, la troisième fois par les voix et les musiques réunies, enseigne aux hommes de bonne volonté que le salut de la patrie émane de Dieu seul, et se trouve dans celui du chef de l'État. La messe terminée, le prêtre officiant salue de nouveau l'autel et les autorités militaires ; et un dernier coup de canon, imitant le coup de tonnerre qui servit de glas au dernier soupir de l'Homme-Dieu, figure la voix de la terre, disant : *Consummatum est*. Aussitôt les carrés s'ébranlent, les divisions et les sections se forment, les musiques se massent vis-à-vis des chefs, et le défilé, cette marche triomphale qui couronne tous les mouvements militaires, ajoute un nouvel éclat à la cérémonie grandiose, qui vient de se passer sous la voûte du ciel.

DIXIÈME INSTRUCTION.

DEUXIÈME PARTIE DE LA MESSE.

CÔTÉ DROIT ET CÔTÉ GAUCHE DE L'AUTEL. — *Introït*. — *Kyrie, eleison*. — LE *Kyrie* CHANTÉ LENTEMENT.

Deus misereatur nostri et benedicat nobis ; illuminet vultum suum super nos et misereatur nostri. *Ps. LXVI, 1.*

Paix et pitié, Seigneur ! Toi dont le souffle efface
Les forfaits les plus odieux,
Pardonne, et fais sur nous de ton auguste face
Luire enfin l'éclat radieux. DUMAST.

Dans cette deuxième partie, l'Église joint l'instruction, la louange de Dieu et la prière, parce qu'il faut remplir

de saintes pensées et de pieux mouvements l'esprit et le cœur des fidèles, pour les disposer à la célébration des redoutables mystères. Cette pratique, pleine de sagesse, nous vient des premiers siècles. Alors, seulement, on avait soin de ne rien mettre dans cette partie de la messe, qui eût un rapport trop marqué au sacrifice de l'Eucharistie, de peur de révéler les saints mystères aux catéchumènes, qui pouvaient assister à ces prières et à ces lectures jusqu'à l'Oblation. Cette seconde partie comprend l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis*, la *Collecte*, l'*Épître*, le *Graduel* ou *Trait*, l'*Évangile* et le *Credo*.

Après avoir baisé la pierre sacrée et fait l'encensement aux messes solennelles, le prêtre s'avance à l'extrémité de l'autel, au côté gauche, qui est celui de l'épître.

Par rapport au célébrant, le côté de l'épître est le côté droit ; mais on l'a nommé le côté gauche par rapport au Christ, qui est sur le tabernacle, et qui a, en effet, le bras gauche tourné du côté de l'épître.

Mais pourquoi le prêtre passe-t-il du côté de l'épître ? La première et la principale raison, c'est que le milieu de l'autel est le lieu saint par excellence, le lieu propre du sacrifice, et il ne semble pas convenable que le prêtre s'y tienne, tant qu'il ne fait que les prières ou instructions préparatoires à l'oblation et à l'immolation de la victime sainte. Une autre raison, c'est qu'autrefois on avait soin d'orienter les églises de telle manière que la sacristie était toujours au midi, à la droite de ceux qui entrent ; et le prêtre, placé de ce côté-là, se trouvait plus à portée de tous les ministres, qui vont et viennent de la sacristie à l'autel. Voilà pourquoi aussi on place de ce même côté le siège de l'évêque ou du célébrant aux messes solennelles.

D'après plusieurs liturgistes, le côté gauche représente l'Ancien Testament, la Synagogue, ou cette partie de l'Église que les Juifs ont formée ; et, comme la mission du Christ a commencé par le peuple juif, le prêtre aussi commence la messe de ce côté pour imiter le bon Maître,

qui voulait sauver Israël avant tout. Le côté droit représente, au contraire, le Nouveau Testament, c'est-à-dire cette partie de l'Église beaucoup plus nombreuse et plus noble qui s'est formée des Gentils; et, comme le divin Maître ne s'est adressé personnellement que fort peu aux Gentils, le prêtre ne va guère qu'une ou deux fois de ce côté, imitant encore en cela le Sauveur, qui a laissé à ses apôtres cette mission évangélique à remplir.

Maintenant, voici le prêtre en face du livre par excellence, de ce livre que saint Jean vit dans le ciel aux pieds de l'Agneau, et que personne ne pouvait ouvrir, sans le fort, sans le lion de la tribu de Juda, parce que c'est le livre des mystères de Dieu. Ce livre étant ouvert, le célébrant commence l'*Introït* en faisant sur lui le signe de la croix, selon l'usage des premiers chrétiens qui ne manquaient jamais, ainsi que nous l'avons souvent remarqué, de se munir de ce signe salutaire, au commencement et à la fin de leurs principales actions. Il est répété plusieurs fois pendant la célébration des saints mystères; et nous ne saurions y avoir trop souvent recours, puisque ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ que nous pouvons obtenir la grâce. — Aux messes des morts, le célébrant, en prononçant les premières paroles de l'*Introït*, ne fait pas le signe de croix sur lui-même, mais sur le missel, comme pour appliquer aux défunts une bénédiction, qui de droit leur appartient, et pour diriger à leur intention spéciale les prières qu'il commence à réciter.

Le mot *Introït* signifie *entrée*, parce qu'aux grand-messes on le chante lorsque le prêtre entre à l'autel (1) et qu'il est comme une introduction aux prières de la messe. Ordinairement, l'Église choisit pour *Introït* quelqu'un des chants du Roi-Propète. C'est l'Ancien Testa-

(1) Conformément à un décret de la S. Congrégation des Rites, du 14 avril 1753, les chantres ne doivent pas commencer l'*Introït* avant que les officiers sacrés soient dans le chœur.

ment, qui sert de prélude au Nouveau. Primitivement et pendant plusieurs siècles, alors que la piété des fidèles était plus vive et se lassait moins facilement, on disait pour *Introît* un psaume entier. Saint Grégoire réduisit le psaume à un ou deux versets précédés d'une antienne, qu'on répète, selon la coutume, après le *Gloria Patri*; et cet usage a été universellement adopté.

C'est à l'*Introît* que l'Église propose ordinairement le sujet de la fête qu'elle célèbre. Par les passages qu'elle emprunte de l'Écriture, elle fait connaître de quel mystère de Jésus-Christ elle veut honorer la mémoire, ou à l'occasion de quel saint elle désire louer Dieu par le sacrifice qu'elle va offrir. On peut aussi regarder l'*Introît*, composé des paroles de l'Ancien Testament, comme l'expression des vœux et des désirs des patriarches, qui attendaient avec impatience la venue du Messie. Comme ces saints personnages, soupirons après l'heureux moment où le Seigneur abaissera encore la hauteur des cieux, pour venir prendre possession de nos âmes; et que notre plus grand désir soit de nous appliquer les mérites de l'Incarnation et de la Passion du Fils de Dieu.

Disons encore, comme l'enseignent plusieurs auteurs, que l'entrée du prêtre au sanctuaire représente trois circonstances de la vie de Notre-Seigneur : son *entrée* au monde par l'Incarnation; son *entrée* au cénacle pour l'institution de l'Eucharistie; son *entrée* au jardin des Oliviers, pour commencer son sacrifice sanglant.

L'Église se propose dans l'*Introît* de nous inspirer un vif désir de nous appliquer les fruits de la rédemption, et de nous faire soupirer après la grande régénération du cœur de l'homme. Voilà pourquoi elle veut qu'on chante l'*Introît* et que le prêtre le lise d'une voix intelligible, afin que les fidèles puissent le suivre. Entrons dans ces pieux sentiments; unissons-nous aux vœux ardents des patriarches et des prophètes; et abandonnons-nous, dans toute la simplicité de la foi, aux mouvements de l'Esprit-Saint,

qui ne manquera pas de produire en nous des gémissements inénarrables, si nous sommes dociles à ses inspirations ¹.

En récitant le *Gloria Patri*, le prêtre fait une inclination de tête, pour honorer les trois personnes de la sainte Trinité, qui ont également concouru au grand ouvrage de notre salut; et, en faisant cette inclination, il se tourne vers la croix, parce que c'est dans la rédemption consommée sur la croix qu'éclate le plus la gloire extérieure de la sainte Trinité ². Il répète l'*Introït*, pour exprimer l'ardeur avec laquelle les saints des premiers jours soupiraient après la venue du Sauveur, et pour représenter la multitude de leurs vœux. D'ailleurs, c'est une règle assez généralement établie de répéter tout ce qui se chante ou se récite alternativement.

Pour avoir part à l'effusion de la grâce, qui se répand si abondamment sous la loi évangélique, nous avons besoin d'implorer la divine miséricorde. Le prêtre va donc au milieu de l'autel (1); c'est la place qu'il occupe le plus longtemps pendant le sacrifice, comme étant le représentant de Jésus-Christ, vrai et seul médiateur entre Dieu et les hommes; et maintenant qu'il va faire entendre le cri de la douleur et du repentir, n'est-il pas convenable qu'il soit en face de la croix, dans le sanctuaire même du Dieu vivant?

Le célébrant, ayant les mains jointes, dit alternativement avec ses ministres

Trois fois :

Kyrie, eleison.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Trois fois :

Christe, eleison.

Christ, ayez pitié de nous.

Enfin, trois fois :

Kyrie, eleison.

Seigneur, ayez pitié de nous.

(1) On n'a pas toujours dit le *Kyrie* au milieu de l'autel. On le disait autrefois au coin de l'épître; ce qui s'observe encore aux grand-messes.

Ces paroles grecques sont de toute antiquité dans l'Église latine, qui a voulu les conserver dans sa liturgie, ainsi que certains mots hébreux, pour faire voir l'union de toute l'Église, nonobstant la diversité des langues. Par là aussi, elle semble proclamer l'identité du sacrifice qu'elle offre aujourd'hui, avec celui qui était offert dans les plus illustres églises, fondées par les apôtres, à Jérusalem, à Antioche, à Rome, à Alexandrie, à Éphèse, à Corinthe.

Les mots *Kyrie, eleison*, signifient : *Seigneur, ayez pitié de nous*. C'est la prière la plus ancienne et la plus commune parmi les nations. Elle ne vient d'aucune institution humaine ; mais elle découle, pour ainsi dire, d'un instinct naturel. En effet, l'homme étant, par suite du triste héritage qu'il a reçu de ses parents, sujet à une infinité de misères, la nature elle-même le porte à implorer celui qui seul peut l'assister, lui faire miséricorde, et relever sa faiblesse succombant sous le poids de tant de maux. Aussi rencontrons-nous fréquemment dans l'Ancien Testament cette prière : « Seigneur, ayez pitié ; ô Dieu, ayez pitié de moi ; ô Dieu, créateur de tous, ayez pitié de nous (1). » Les païens eux-mêmes, privés des lumières de la foi, se servaient de ces mêmes mots, pour implorer le secours du Dieu suprême (2). Ainsi, ce n'est pas seulement la prière d'une âme chrétienne ; c'est le langage naturel du peuple ; c'est ce que dicte la conscience de tous.

Kyrie, eleison ; Seigneur, ayez pitié de nous. C'est le cri d'une âme pénétrée du sentiment de sa misère. C'est la prière que firent l'aveugle de Jéricho, la Cananéenne, les dix Lépreux et tant d'autres, qui ont mérité par ces seuls mots d'attirer les regards du Fils de Dieu. Cette prière, courte mais expressive, simple mais énergique, renferme toute espèce de vœux ; et on peut dire que toutes les

(1) Domine , miserere. — Miserere mei, Deus. — Miserere nostri, Deus omnium. *Matth.*, xvii, 14; *Ps.* l, 1; *Eccli.*, xxxvi, 1.

(2) Nous invoquons Dieu, écrit Arrien, en disant : Seigneur, ayez pitié de nous. *Kyrie, eleison. Dissert.*, Epict., l. II, c. vii.

prières de l'Église se rapportent à cette formule, parce qu'elles tendent toutes à demander à Dieu qu'il ait pitié de nous, qu'il nous fasse miséricorde, qu'il nous pardonne nos péchés, qu'il nous justifie par sa grâce et nous sauve par les mérites de son Fils.

Cette invocation : *Ayez pitié de nous*, on la répète jusqu'à neuf fois : 1° pour enflammer dans les âmes le désir du pardon ; 2° pour faire à Dieu une douce violence ; 3° pour imiter le chant des anges, qui composent neuf chœurs ; 4° pour adorer et invoquer également les trois personnes augustes de la sainte Trinité ; et on dit dans cette intention trois fois *Kyrie* au Père, trois fois *Christe* au Fils, et trois fois *Kyrie* au Saint-Esprit ; même prière, pour professer l'unité de nature en Dieu ; nombre distinct, pour professer la distinction des personnes divines ; nombre égal, pour publier leur égalité parfaite en toute sorte de perfections ; triple invocation, pour demander pardon à Dieu des trois sortes de péchés, que nous commettons par pensées, par paroles et par actions ; triple cri de repentir pour nos fautes passées ; triple cri d'espérance en la miséricorde divine ³.

Aux messes solennelles, on chante le *Kyrie* d'une manière traînante. C'est comme un long gémissement de l'âme ; c'est comme un accent de douleur générale, et, pour ainsi dire, populaire, soutenue par la confiance en la bonté de Dieu. Il semble que la lenteur de ce chant nous aide à sonder à loisir la profondeur de notre néant ; il semble que l'on se plaise à creuser dans ce fond de misères, qui nous rend si dignes de compassion. Ces chants de nos *Kyrie*, non pas tels que les font nos modernes compositeurs de musique, mais tels que nous les ont transmis nos Pères, sont de véritables chefs-d'œuvre de mélodie suave, de sensibilité plaintive, qui parlent au cœur et remuent doucement l'âme pénitente. On a souvent remarqué qu'ils commencent par des notes assez peu élevées, qui vont toujours en montant, de sorte qu'à la fin

on arrive aux notes les plus élevées et les plus aiguës. C'est que le désir s'enflamme dans la prière ; et plus on souhaite d'être exaucé, plus la prière devient pressante et vivement accentuée. N'est-ce pas ce que faisait le pauvre aveugle de Jéricho, qui redoublait d'ardeur dans sa prière et criait toujours avec plus d'insistance et de force : « Seigneur, ayez pitié. »

Disons-le maintenant avec douleur : Combien de chrétiens, pour qui ces invocations répétées : *Seigneur, ayez pitié ; Christ, ayez pitié ; Seigneur, ayez pitié*, ne forment que des sons stériles et infructueux ! Hélas ! tandis que l'Église s'efforce de fléchir le cœur de Dieu par ses cris redoublés, combien qui demeurent insensibles et auxquels on pourrait appliquer ces paroles de nos livres saints : « En vain chantons-nous des airs lugubres, vous n'en êtes ni touchés ni attendris (1). » Puissent désormais nos sentiments de foi, de piété, de componction, se ranimer à la récitation du *Kyrie* ! Puissent-ils grandir et se développer, prendre toujours plus d'élévation et d'étendue, se mettant, pour ainsi dire, à l'unisson du chant de cette simple et sublime prière ⁴ !

Pendant tout le *Kyrie*, le prêtre tient les mains jointes, en signe d'humilité et d'anéantissement devant la majesté du Très-Haut (2).

(1) Lamentavimus et non plorastis. *Luc.*, vii, 32.

(2) Pendant la messe solennelle, lorsque le Saint-Sacrement n'est pas exposé, le célébrant et ses ministres peuvent s'asseoir pendant le chant du *Kyrie*, du *Gloria* et du *Credo*, mais sur un banc ou une banquette couverte d'un tapis; le fauteuil est réservé à l'évêque.

An tolerandus sit abusus, qui nimium invaluit, adhibendi, in missis solemnibus, pro celebrante, loco scamni cooperti tapete, sedes camerale serico damasceno ornatas, et pro ministris similia scabella, an potius reprobandus atque damnandus? — Resp. *Negativè* ad primam partem, *affirmativè* ad secundam. (S. R. C. 17 sept. 1822). — An decretum S. R. Congr. diei 17 sept. 1822 prohibens pro celebrante sedem cameralem loco scamni cooperto tapete, comprehendat etiam ritum dominicanum? — R. *Affirmativè*. (S. R. C. die 8 aug. 1835.)

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Introïte in conspectu ejus in exultatione.

Entrez dans son sanctuaire avec une sainte joie. *Ps. xcix, 9.*

DE L'INTROÏT.

1. L'*Introït* ou antienne de l'entrée est désigné, dans le rit ambrosien, par le mot *Ingressa*, qui a la même signification.

Dans le principe, le saint sacrifice commençait par des leçons ; ce qui s'observe encore aux Vigiles de Pâques et de la Pentecôte. C'est le pape saint Célestin, qui ordonna de chanter alternativement des psaumes avant la messe ; et, dans la suite, saint Grégoire tira de ces psaumes une antienne, pour servir d'*Introït*.

Tous les *Introït*, contenus dans l'antiphonaire grégorien, sont tirés du livre des psaumes, suivant l'ancien usage. Un très-petit nombre doit être excepté. Durand (1) appelle ces derniers irréguliers, tels que : *Puer natus est* à la messe de Noël, *Viri Galilæi* au jour de l'Ascension, *Spiritus Domini* au jour de la Pentecôte, *Nunc scio verè* à la fête de saint Pierre, et quelques-uns encore tirés de différents livres des Écritures. Il en est d'autres qui ne sont point puisés dans l'Écriture, tels que : *Salve, sancta parens* ; *Gaudeamus omnes in Domino* ; *Benedicta sit sancta Trinitas* ; mais on ne les trouve pas dans l'Antiphonaire de saint Grégoire.

Les paroles suivantes : *Salve, sancta parens, enixa puerpera Regem, qui cælum terramque regit in sæcula sæculorum*, qui servent d'*Introït* à presque toutes les fêtes de la sainte Vierge, sont extraites d'un poème de Sédulius. On sera peut-être bien aise d'en connaître le passage entier :

Salve sancta parens enixa puerpera Regem
Qui cælum terramque tenet per sæcula, cujus
Imperium sine fine manet, quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa est, nec habere sequentem,
Sola sine exemplo placuisti fœmina Christo.

« Salut, Mère sainte, qui avez enfanté le Roi qui gouverne le ciel et la terre pendant tous les siècles, et dont l'empire toujours stable est sans fin. Vous seule, dans votre heureux sein, avez uni les joies de la maternité à l'honneur de la virginité ; vous n'avez pas eu de pareille et vous n'en aurez jamais. Femme incomparable, seule vous avez plu au Christ. »

(1) *Rational.*, lib. IV, cap. v.

L'ouvrage, d'où ces vers sont tirés, a pour titre : *Opus paschale*. L'auteur florissait vers l'an 430.

Deux messes, comme nous l'avons déjà dit, n'ont pas d'*Introît*, celles du samedi avant Pâques et de celui avant la Pentecôte. On veut y trouver la haute antiquité de ces messes, qui ont conservé l'ancien usage de l'absence des *Introît* avant le pape Célestin; d'autres liturgistes n'y voient que la complète inutilité d'une *entrée* préparatoire à ces deux messes, qui sont précédées, comme on sait, de leçons, d'antiennes, de la bénédiction des fonts baptismaux, des litanies, du retour au chœur; ceci nous semble plus probable.

TROPE DE L'INTROÏT.

Dans le moyen-âge, les *Introît* des grandes fêtes étaient entremêlés de tropes (1). En voici un exemple du treizième siècle.

Introît de la messe de saint Étienne.

INTROÏT : Etenim sederunt principes et adversum me loquebantur.

TROPE : *Nulli unquam nocui, neque legum jura resolvi.*

INTROÏT : Et iniquè persecuti sunt me.

TROPE : *Christe, tuus fueram tantum quia ritè minister.*

INTROÏT : Adjuva me, Domine.

TROPE : *Ne tuus in dubio frangar certamine miles.*

INTROÏT : Quia servus tuus exercebatur in justificationibus tuis.

« Les princes m'ont cité à leur tribunal et m'ont accusé.

« *Je n'ai fait du mal à personne et n'ai pas violé les lois.*

« Les princes m'ont injustement poursuivi.

« *C'était, ô Christ, parce que j'étais votre ministre légitimement institué.*

« Seigneur, venez à mon aide,

« *Pour que, combattant pour vous, je triomphe dans cette guerre.*

« Parce que votre serviteur s'est fait une loi de vos ordonnances. »

Introît du dimanche des Rameaux.

Israël egregius psaltesclarusque poeta.

Sic quondam Christo David cantaverat almo.

(1) *Trope* veut dire *circuit*, parce que, dit Belet, on fait pour ainsi dire des circuits, c'est-à-dire des paraphrases autour du texte. — Pamélius assure que ce mot vient de Τροπικριον, nom générique, qui désigne chez les Grecs tout morceau de chant ecclésiastique du genre des Répons et des Traits.

Domine, ne longè facias miserationes tuas à me.

Sed celerem mihi confer opem, rex inclyte cœli.

Ad defensionem meam aspice, libera me de ore leonis.

Qui cupit insontem morsu lacerare ferino.

Et à cornibus unicornium humilitatem meam.

« L'excellent Psalmiste, l'illustre poète d'Israël avait autrefois adressé ce chant au Christ Sauveur :

« Seigneur, n'éloignez pas de moi vos miséricordes ;

« Mais portez moi un prompt secours, Roi puissant du ciel.

« Veillez pour ma défense, et délivrez-moi de la gueule du lion ;

« Qui vient me déchirer, malgré mon innocence, par ses cruelles morsures.

« Délivrez ma faiblesse des coups des licornes. »

On voit que ces tropes étaient composés de vers hexamètres ; mais le plus grand nombre étaient en prose.

Ces interpolations, qui pouvaient plaire en ces temps, ne seraient plus du goût actuel. Le cardinal Bona attribue l'origine de ces tropes aux moines, qui avaient ainsi entremêlé des vers ou de la prose aux textes de l'Écriture, dont se composent les *Introït*.

Il y a, selon la remarque d'un auteur (1), dans le chant des *Introït*, quelque chose de la voix d'un héraut chargé de proclamer le commencement de l'office divin, tandis que le chant des Traits et des Graduels se traîne et retrace des sentiments d'humilité. Le même auteur loue saint Grégoire d'avoir adapté aux répons des nocturnes un chant véhément, hardi, pour tenir le chœur éveillé et attentif, tandis que, par opposition, celui des antiennes est plus plain et plus doux.

LA DOXOLOGIE.

2. Le *Gloria Patri*, qu'on chante après l'*Introït*, est appelé par les anciens pères *Hymne de glorification*. Nicéphore (2) dit qu'il a pour auteur Flavien, moine d'Antioche. D'autres assurent qu'il fut composé par le concile de Nicée ; mais saint Athanase et saint Basile nous assurent que cette doxologie est plus ancienne et qu'elle est de tradition apostolique. Dès l'origine de l'Église, les fidèles, baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprirent à répéter cette hymne à la gloire des trois personnes divines. Le premier qui osa la modifier fut Aétius, diacre de l'église d'Antioche. Il voulut qu'on chantât : *Gloire au Père par le Fils dans le Saint-Esprit*, formule dont, malgré son sens orthodoxe, les Ariens s'em-

(1) Franchin, cité par le C. Bona.

(2) *Hist. Eccl.*, lib. IX, cap. xxiv.

parèrent d'une manière cauteleuse, pour mieux cacher leur impiété sous l'équivoque des paroles. Saint Léon (1) s'en sert dans un sens catholique, quand il dit : « Très-chers frères, rendons grâces à Dieu le Père par son Fils dans le Saint-Esprit. » Mais saint Basile, ayant terminé une de ses instructions au peuple par cette formule, choqua quelques catholiques. Pour la défendre, il écrivit un livre (2), qui ne satisfait pas les plus exigeants. Tant il est vrai de dire qu'un docteur catholique doit être irrépréhensible et éviter les locutions, qui pas-sent pour suspectes et offensent les oreilles pieuses, bien qu'elles soient vraies et orthodoxes dans le sens que l'écrivain ou le prédicateur a en vue. C'est pour cela que l'Apôtre recommande à Timothée de garder le dépôt et de fuir les profanes nouveautés de langage. — Baronius (3) pense que le *Sicut erat in principio*, fut ajouté à la doxologie par un décret du concile de Nicée contre les Ariens, qui disaient subtilement en parlant du Fils : *Il était quand il n'étoit pas*. D'autres croient que cette addition est beaucoup plus ancienne et que Tertulien y fait allusion quelque part (4).

LE KYRIE ELEISON.

3. L'ordre et le nombre des *Kyrie* n'ont pas été toujours les mêmes. Au temps de saint Grégoire, on disait *Christe eleison*, autant de fois que *Kyrie*. — Durant plusieurs siècles, lorsque le souverain Pontife disait la messe, le chœur chantait *Kyrie eleison*, jusqu'à ce que le Pape lui fit signe de cesser. — L'Eglise de Milan récite trois fois *Kyrie eleison*, après le *Gloria in excelsis*; trois fois après l'Évangile, et pareil nombre de fois après les ablutions.

Durand de Mende dit que le pape Silvestre prit de l'Eglise grecque l'usage de chanter les *Kyrie*. Le cardinal Bona en attribue l'introduction dans l'Eglise romaine au pape Damase, qui en fit une loi pour tout l'Occident.

Le concile de Vaison, tenu en 529, porta le décret suivant : « Parce qu'à Rome, ainsi que dans toutes les provinces d'Orient et d'Italie, c'est une pieuse coutume de chanter à la messe *Kyrie eleison* avec grande affection et componction, nous avons jugé à propos d'ordonner qu'il se dit aussi dans toutes nos églises, et non-seulement à la messe, mais aussi à matines et à vêpres. »

Dans les constitutions apostoliques, qui contiennent les rits de la plupart des églises grecques des quatre premiers siècles, on voit que cette prière *Kyrie* se faisait premièrement pour les catéchumè-

(1) Serm. I de Nativitate.

(2) Ce traité a pour titre : *De Spiritu sancto ad Amphilocum*.

(3) Ad ann. 325. Num. 173.

(4) Tertull. *De spectacul.*, cap. xxv.

nes (1). Un diacre criait : *Catéchumènes, priez; que les fidèles prient pour eux, et qu'ils disent : Kyrie, eleison.* Le diacre récitait tout haut diverses demandes pour les catéchumènes, qu'il plût à Dieu de les éclairer des lumières de l'Évangile, de les remplir de sa crainte et de son amour, de les disposer au sacrement de la régénération, pour les laver de toute tache et faire de leur cœur une demeure où il daignât habiter, enfin, qu'il les préservât de tout mal. A toutes ces prières, les enfants qui composaient un chœur, disaient : *Kyrie, eleison*; et tout le peuple répétait ces paroles.

On faisait aussi des prières pour les pénitents. Toute l'Église disait de même pour eux *Kyrie, eleison*; et l'on a retenu dans la suite cette prière pour tous les fidèles.

PRIÈRES PACIFIQUES DES GRECS.

Selon la liturgie de Constantinople, le diacre, après l'évangile, se place dans un lieu élevé et hors du sanctuaire; et là il récite alternativement avec les fidèles les prières nommées pacifiques. On leur donne aussi le nom de *Collecte*, *ἡ συλλογή*, parce que les fidèles se réunissent pour demander tous les mêmes grâces. Chacune de ces supplications est terminée par *Kyrie, eleison*. Nous en donnons la traduction suivante :

LE DIACRE. Prions le Seigneur en paix.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour obtenir la paix d'en haut et pour le salut de nos âmes, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour la paix de tout le monde, pour la tranquillité des saintes églises de Dieu, et pour l'union de tous, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour notre évêque (N...), pour le vénérable ordre sacerdotal, pour les diacres du Christ, pour tout le clergé et pour le peuple, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour cette sainte habitation, pour toute la ville, pour cette région et pour les fidèles qui l'habitent, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour une bonne température de l'air, pour les fruits de la terre, pour avoir un temps pacifique, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Pour les navigateurs, les malades, les affligés, les captifs et pour leur salut.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

(1) Constitut. apost., l. VIII, c. vi.

LE DIACRE. Afin que nous soyons délivrés de toute affliction, colère, péril et nécessité, prions le Seigneur.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. O Dieu, défendez-nous, conservez-nous, gardez-nous, et ayez pitié de nous par votre grâce.

LE CHŒUR. Kyrie eleison.

LE DIACRE. Faisant mémoire de Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, notre glorieuse maîtresse, très-sainte, sans tache et bénie sans mesure; faisant aussi mémoire de tous les saints, recommandons-nous mutuellement au Christ Dieu, et recommandons-lui toute notre vie.

LE CHŒUR. Nous nous recommandons à vous, Seigneur.

LE PRÊTRE. Parce qu'à vous, Père, Fils et Saint-Esprit, appartient tout honneur, toute gloire et adoration, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles.

LE CHŒUR. Amen.

L'Église latine eut aussi jusqu'au neuvième siècle des prières semblables qu'on chantait, pour les divers ordres des fidèles, immédiatement après le *Kyrie*, lorsqu'on devait omettre le *Gloria*. Un auteur (1) les désigne sous le nom de *Litanies de la messe*. Elles étaient récitées par le diacre, car, dit le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu sous le pape Etienne, « les diacres, comme des hérauts, avertissent à haute voix les fidèles » de prier, de fléchir les genoux, de psalmodier ou d'écouter les « leçons (2). »

TROPES DU KYRIE.

Au moyen-âge, certaines églises avaient intercalé des paroles entre les mots *Kyrie* et *eleison*. Elles remplaçaient les notes neumatiques de l'intervalle. Nous croyons devoir en donner ici quelques exemples.

Kyrie des fêtes solennelles.

Kyrie, fons bonitatis, Pater ingenite à quo bona cuncta procedunt, *eleison*.

Kyrie, qui pati Natum mundi pro crimine ipsum ut salvaret misisti, *eleison*.

Kyrie, qui septiformis das dona Pneumatis, à quo cælum et terra replentur, *eleison*.

Christe, unice Dei Patris genite, quem de Virgine nasciturum mundo mirificè sancti prædixerunt prophetæ, *eleison*.

Christe, hagiæ cœli compos, regiæ melos gloriæ cui semper adstans pro numine angelorum decantat apex, *eleison*.

(1) L'auteur des *Antiquités liturgiques*, t. III, p. 307.

(2) Cap. VII.

Christe, cœlitus nostris adsis precibus, pronis mentibus quem in terris colimus ; ad te, pie Jesu, clamamus, *eleison*.

Kyrie, spiritus alme cohærens Patri Natoque unius usiæ consistendo flans ab utroque, *eleison*.

Kyrie, qui baptizato in Jordanis undâ Christo effulgens specie columbinâ apparuisti, *eleison*.

Kyrie, ignis divine, pectora nostra succende ut digni pariter proclamare possimus ad te, *eleison*.

Kyrie, Père éternel, source de bonté, d'où procèdent tous les biens, *ayez pitié*.

Kyrie, Seigneur, qui avez envoyé votre Fils en ce monde, pour souffrir en expiation de nos crimes et nous sauver, *ayez pitié*.

Kyrie, Seigneur, qui nous donnez les sept dons de l'Esprit-Saint, qui remplit le ciel et la terre, *ayez pitié*.

Christ, unique Fils de Dieu le Père, que les saints prophètes ont annoncé au monde, comme devant naître miraculeusement du sein d'une Vierge, *ayez pitié*.

Christ, saint, Maître du ciel, à qui le chœur des anges chante toujours une hymne de gloire, *ayez pitié*.

Christ, du haut de votre trône, exaucez nos prières ; nous nous prosternons humblement devant vous ; nous crions vers vous, bon Jésus, *ayez pitié*.

Kyrie, Esprit de bonté, coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, procédant de l'un et de l'autre, *ayez pitié*.

Kyrie, Esprit-Saint qui, lors du baptême de Jésus-Christ, dans les eaux du Jourdain, vous êtes reposé sur lui sous la forme d'une colombe, *ayez pitié*.

Kyrie, feu divin, enflammez nos cœurs, afin que nous soyons dignes de crier vers vous, *ayez pitié*.

Aux fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Kyrie, cunctipotens genitor, Deus omncreator, *eleison*.

Fons et origo boni, pie, luxque perennis, *eleison*.

Salvificet pietas tua nos, bone rector, *eleison*.

Christe, Dei splendor, virtus, patrisque sophia, *eleison*.

Plasmatis humani sator, lapsi reparator, *eleison*.

Ne tua damnetur, Jesu, factura, benigne, *eleison*.

Amborum sacrum spiramen, nexus amorque, *eleison*.

Purgator culpæ, veniæ largitor optime, *eleison*.

Offensas dele, sacro nos munere reple, *eleison*.

Kyrie, Dieu le Père tout-puissant, qui avez tout créé, *ayez pitié*.

Que votre bonté nous sauve, Roi élément, *ayez pitié.*

Source et origine de tout bien, miséricordieux, lumière éternelle, *ayez pitié.*

Christ, splendeur de Dieu, vertu, sagesse du Père, *ayez pitié.*

Créateur du genre humain, réparateur de nos maux, *ayez pitié.*

Que vos créatures ne se perdent pas ; Jésus bon, *ayez pitié.*

Souffle sacré du Père et du Fils et leur lien d'amour, *ayez pitié.*

Vous qui nous purifiez de nos souillures et qui nous pardonnez abondamment nos fautes, *ayez pitié.*

Effacez nos péchés ; remplissez-nous de vos dons sacrés, *ayez pitié.*

Aux fêtes de la bienheureuse Vierge Marie.

Kyrie, virginitatis amator, inclyte pater, et creator Mariæ, *eleison.*

Kyrie, qui nasci Natum volens de Virgine, corpus elegisti Mariæ, *eleison.*

Kyrie, qui septiformi repletum Pneumate pectus consecrasti Mariæ, *eleison.*

Christe, unice de Mariâ genite, quem de Virgine nasciturum stirpis Davidicæ sancti prædixerunt prophetæ, *eleison.*

Christe, usiæ gigas fortis geminæ, qui pro homine homo sine virili semine prodisti de ventre Mariæ, *eleison.*

Christe, cœlitus adsis nostris laudibus, quas pro viribus ore, corde, actuque psallimus, proles, pie Jesu, Mariæ, *eleison.*

Kyrie, spiritus alme, amorum nexus amorque, cœlestis gratiæ rorem infudisti Mariæ, *eleison.*

Kyrie, qui incarnato de Mariæ carne Christo sub nostrâ specie, semper florem servas Mariæ, *eleison.*

Kyrie, semper simplex et summe, chrismate sacro nos reple, ut digno carmine decantemus laudes Mariæ, *eleison.*

Kyrie, Seigneur, qui aimez la virginité, Père saint, créateur de Marie, *ayez pitié.*

Kyrie, Seigneur, qui voulant faire naître votre Fils d'une vierge, avez choisi le corps de Marie, *ayez pitié.*

Kyrie, Seigneur, qui avez consacré le cœur de Marie, en le remplissant des sept dons du Saint-Esprit, *ayez pitié.*

Christ, Fils unique de Marie, que les saints prophètes ont annoncé comme devant naître d'une vierge de la race de David, *ayez pitié.*

Christ, le Fort par excellence, vous qui avez une double nature, vous qui vous faisant homme pour le salut de l'homme, sans le concours d'aucun homme, êtes sorti du sein d'une vierge, *ayez pitié.*

Christ, du haut du ciel, écoutez les louanges que nous vous adres-

sons de toutes nos forces par nos paroles, nos sentiments et nos actions; Jésus, doux Fils de Marie, *ayez pitié*.

Kyrie, Esprit de bonté, lien et amour du Père et du Fils, qui avez répandu sur Marie la rosée de la grâce céleste, *ayez pitié*.

Kyrie, Esprit-Saint qui, lorsque le Christ s'est revêtu de notre chair dans le sein de Marie, avez conservé la fleur de sa virginité, *ayez pitié*.

Kyrie, Esprit toujours pur, remplissez-nous de vos dons, afin que nous chantions dignement les louanges de Marie, *ayez pitié*.

LE KYRIE CHANTÉ PAR LES ANGES.

On lit dans la chronique d'Angleterre, attribuée à Jacques Bronton, abbé de Cîteaux (1), que saint Dunstan, pendant son sommeil, entendit, dans une circonstance, les anges chanter le *Kyrie eleison*. Les douces et suaves mélodies dont ils l'accompagnaient, ont été, ajoute l'auteur, conservées dans le trope, si célèbre en Angleterre, commençant par ces mots : *Kyrie, rex splendens*, qu'on a coutume de chanter aux grandes fêtes.

EFFICACITÉ DU KYRIE.

Amphiloque raconte, dans la vie de saint Basile, que ce saint prélat convoqua tous les fidèles à l'église pour le malheureux Théophile, qui s'était donné au démon par une cédule, et désirait toutefois s'affranchir de cet esclavage et rétracter sa promesse. Toute la nuit se passa à chanter *Kyrie eleison*, pour fléchir la miséricorde divine en faveur de Théophile. Enfin, une main invisible plaça dans les mains de saint Basile la fatale cédule.

Durand de Mende reconnaît à ces paroles une grande efficacité, et raconte que le même saint Basile, ayant à plusieurs reprises fait entendre ce cri de détresse *Kyrie eleison*, les portes de la basilique de Ticinum s'ouvrirent d'elles-mêmes.

MODÈLES DE FERVEUR PENDANT LE SAINT SACRIFICE.

4. La sainteté peut être le partage des tendres années comme des âges plus avancés. C'est ce qui a paru d'une manière bien sensible dans la personne de Jean-Jacques Daumont, né à Toulouse d'une honnête famille, le 1^{er} octobre 1730, et élève du collège des Jésuites dans cette même ville. Persuadé que la piété doit aller de concert avec

(1) Inter decem script. rerum Angl., p. 879.

l'étude, ou plutôt que l'étude ne peut guère être utile qu'autant qu'elle est animée par la pitié, il s'appliqua à remplir toute l'étendue des devoirs d'un pieux écolier. Sans entrer dans le détail des saintes pratiques qu'il observait chez lui, nous nous contenterons de citer les suivantes. Il se fit d'abord une habitude, aux jours ordinaires, d'aller tous les matins à l'église du collège, pour y visiter le Saint-Sacrement, et pour offrir son travail au Seigneur et lui demander sa bénédiction. De là, il entrait en classe, où il ne perdait rien des prières, qu'on y fait ordinairement pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint, ou pour invoquer la sainte Vierge et les anges bienheureux, ou pour se rappeler de temps en temps la présence de Dieu. Ces pieuses observances qui, faute de réflexion, deviennent inutiles à tant d'autres, étaient pour lui d'un grand secours par l'application qu'il y donnait et par la ferveur dont il savait les animer.

Mais c'était surtout à l'église et pendant le temps de la sainte messe que se montrait sa piété ; il serait difficile de dire avec quel air de recueillement il y assistait. Son extérieur avait quelque chose de si frappant, que tous ses condisciples en étaient dans l'admiration, et que ses régents ne croyaient pouvoir mieux réussir à leur inspirer du respect pour le lieu saint, qu'en leur mettant son exemple devant les yeux.

Voici encore un modèle de piété et de ferveur digne d'être proposé à la jeunesse.

François Albini, né en Italie sur la fin du siècle passé, de parents aussi distingués par leur vertu que par leur naissance, mettait ses délices dans la prière. On ne pouvait pas lui faire un plus grand plaisir, que de le mener à l'église, et la manière dont il s'y comportait faisait bien voir qu'il y était conduit par un véritable esprit de piété. Il se serait fait une peine de s'y tenir assis ou debout sans nécessité, d'y parler et d'y tourner la tête de côté et d'autre, comme font la plupart des enfants. On l'y voyait toujours à genoux, les yeux fixés vers l'autel, et adressant à Dieu de ferventes prières.

Mais jamais il ne faisait paraître plus de respect et de dévotion que pendant le temps du saint sacrifice de la messe. Comme il savait que c'est pendant ce saint temps que Jésus-Christ descend sur nos autels pour s'immoler à son Père en notre faveur, il ne croyait pas pouvoir en trop faire pour lui témoigner son amour et sa reconnaissance. Quelque bruit qu'il entendit dans l'église, il n'interrompait jamais ses prières pour voir ce qui s'y passait ; et un jour, un enfant de son âge s'étant approché de lui pour lui parler : « Taisez-vous, lui dit-il avec un ton de vivacité qui ne lui était pas ordinaire, restons tranquilles, et souvenons-nous que nous sommes en la présence de Dieu. »

Les jeunes Héros chrétiens

Madame la baronne d'Alemaigne, que nous avons déjà citée dans l'Instruction précédente, établit dans sa maison un ordre admirable. Tous ses domestiques, sans exception, étaient obligés chaque jour d'assister au saint sacrifice de la messe, de fréquenter le sacrement de pénitence et de vivre dans la plus parfaite union. Elle accoutuma sa fille, dès l'âge de dix ans, à réciter tous les jours l'office de la sainte Vierge, et à consacrer une partie de la matinée à la lecture d'ouvrages de piété, et spécialement de la vie des Saints que l'ange de Genève nomme à juste titre *l'Écriture sainte expliquée par actions*.

Étant venue habiter une de ses terres à Valerne, un nouveau champ s'y ouvrit à sa piété. Animée du désir ardent et continu de propager la gloire de son Dieu, elle vit avec une profonde douleur l'état de dénûment où se trouvaient les églises des paroisses qui l'entouraient. Elle apporta à cet état d'abandon, si déchirant pour le cœur du vrai fidèle, les remèdes les plus efficaces; et, après avoir fait réparer les ornements, elle voulut qu'on entretint des lampes qui brûlassent nuit et jour devant l'autel. Ce fut encore à son zèle que l'on dut, dans ces paroisses, l'établissement d'une confrérie en l'honneur du Saint-Sacrement. Enfin, pour satisfaire sa dévotion à cet auguste mystère et pour inspirer aux peuples le respect qui lui est dû, jamais elle ne manqua, pendant son séjour à Valerne, d'accompagner à pied le prêtre qui portait le saint viatique aux malades, quelle que fût la longueur de la route ou la rigueur de la saison.

L'abbé CARRON, *Vie des Justes dans l'état du mariage*.

ONZIÈME INSTRUCTION.

Gloria in excelsis. — BEAUTÉ DE CE CANTIQUE. — ON L'OMET AUX MESSES DES MORTS.

Gloriam regni tui dicent, et potentiam tuam loquentur.

Vos saints, ô mon Dieu, chanteront la gloire de votre règne et célébreront votre puissance.

Ps. CXLIV, 11.

Après l'hymne de l'humilité et du repentir, vient l'hymne de la louange et de la reconnaissance. Le prêtre se rappelle que les temps sont accomplis, que la grâce, la

bénignité, l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est montrée au monde (1); et, changeant tout-à-coup ses alarmes en joie, il entonne le cantique des anges.

Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

Laudamus te.

Benedicimus te.

Adoramus te.

Glorificamus te.

Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.

Domine Deus, rex cælestis.

Deus, Pater omnipotens.

Domine, Fili unigenite, Jesu Christe.

Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris.

Qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram.

Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.

Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus.

Tu solus altissimus, Jesu Christe.

Cum sancto spiritu in gloria Dei Patris.

Amen.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Nous vous louons.

Nous vous bénissons.

Nous vous adorons.

Nous vous glorifions.

Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire.

Seigneur Dieu, Roi du ciel.

Dieu, Père tout-puissant.

Seigneur Jésus-Christ, Fils unique.

Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père.

Vous qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Vous qui ôtez les péchés du monde, recevez notre prière.

Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous.

Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur.

Vous êtes le seul Très-Haut, Jésus-Christ.

Avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père.

Ainsi soit-il.

Cet admirable cantique commence par les paroles que les anges firent retentir dans les airs, pour annoncer aux bergers de Bethléem la naissance du Sauveur; voilà pourquoi on l'appelle *Cantique angélique* ou *Hymne des anges*; et c'est vraiment une hymne, c'est-à-dire un chant consacré à la gloire de Dieu (2). Les Grecs lui donnent encore

(1) Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus. Quùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. *Tit.* II, 11; III, 4.

(2) Hymnus tria ista comprehendit et canticum et laudem Dei. *D. Aug.* in ps. CXLVIII.

le nom de *grande doxologie*, le distinguant ainsi de la petite doxologie, c'est-à-dire du *Gloria Patri*, etc., qui termine tous les psaumes.

Aux paroles que les anges ont fait retentir par-dessus la crèche du Verbe incarné : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, l'Église en a ajouté d'autres, qui en sont un beau et riche développement, et qu'on pourrait regarder comme le prolongement des concerts angéliques. Mais quel est l'auteur de cette magnifique paraphrase ? Quelques-uns l'attribuent aux apôtres, parce que cette hymne, à quelques variétés près, se trouve tout entière dans les *Constitutions apostoliques* (1), sous le titre de *Prière du matin*. Mais tout ce qu'on peut affirmer de certain à ce sujet, c'est que cette hymne remonte à la plus haute antiquité. On commença par la réciter dans les prières particulières, et puis à l'office de Laudes, avant de l'introduire à la messe. Les femmes elles-mêmes et les vierges chrétiennes la savaient communément par cœur, et la disaient après quelques psaumes, dès le point du jour ¹.

Maintenant, si nous pouvions la commenter dignement, quelles belles et pieuses considérations nous aurions à faire !

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Exorde magnifique et pompeux ; vraiment ces paroles viennent du ciel ; la terre n'en a jamais pu proférer de semblables. Ce sublime et triomphal début renferme en même temps une exposition et une division simple, claire et précise du sujet : la gloire de Dieu et la paix aux hommes ; voilà toute la religion ; voilà tout le but de nos prières ; voilà tout ce que Dieu a droit d'exiger de l'homme, et tout ce que l'homme peut désirer pour lui-même.

Gloire à Dieu. L'homme, en se révoltant contre son

(1) Lib. VII, c. XLVII.

créateur et son maître, l'avait méprisée, cette gloire de Dieu ; mais l'outrage fait au Très-Haut a été amplement réparé ; Dieu a trouvé un adorateur digne de lui et une expiation suffisante. Et quelle plus grande gloire pour Dieu que d'être adoré par un Homme-Dieu, qui doit être une victime toujours sainte, toujours agréable !

Paix aux hommes ! Comment les hommes auraient-ils pu avoir la paix, tant qu'ils se sentaient sous le coup des vengeances divines ; mais Jésus-Christ nous a réconciliés avec Dieu ; et c'est ainsi qu'en rendant gloire à son Père, il nous a donné la paix à nous-mêmes, « pacifiant par son sang, selon l'expression de l'Écriture, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre (1). » Or, cette paix n'est donnée qu'*aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire qui ont une bonne volonté pour Dieu, qui l'aiment et qui lui sont soumis par amour.

Vient ensuite le développement des deux points.

Et d'abord, tout émue d'une si grande miséricorde secourant une si grande misère, tout exaltée d'un saint enthousiasme, l'Église se répand en louanges, en bénédictions, en actions de grâces.

Nous vous louons, Seigneur, comme le sujet inépuisable de nos admirations et de nos louanges.

Nous vous bénissons, comme notre souverain bienfaiteur, avec un cœur plein de reconnaissance.

Nous vous adorons, comme notre créateur, notre conservateur et notre bien suprême.

Nous vous glorifions, en désirant consacrer à votre gloire et à votre service tout ce qui est en nous et tout ce qui dépend de nous.

Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire, parce que cette gloire est notre sanctification. En effet, la grande gloire de Dieu, c'est sa miséricorde ; car, selon

(1) *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt. Coloss., 1, 20.*

l'expression d'Isaïe, la gloire de Dieu s'est révélée en nous pardonnant (1) ; et cette gloire ou cette miséricorde éclatent surtout dans le mystère de l'Incarnation.

Quelles nobles pensées ! quelles expressions brûlantes ! Où trouver des élans plus vifs, plus pressés, plus ardents devant le Seigneur ?

Puis, suivent des invocations qui se pressent, qui se multiplient, qui éclatent coup sur coup et dans les termes les plus élevés : *Seigneur Dieu, Roi du ciel, Dieu Père tout-puissant.*

Nos louanges et nos actions de grâces s'adressent à l'adorable Trinité ; mais nous avons des obligations particulières à chacune des trois personnes divines ; voilà pourquoi nous les nommons séparément. Chacune est *Seigneur Dieu*, chacune règne dans le ciel ; mais le Fils est l'Agneau qui s'est assujetti toute la terre (2), parce qu'il s'est incarné, offert, immolé pour le rachat des hommes.

La deuxième partie se rattache à la première par ces paroles : *Agneau de Dieu, Fils du Père, qui effacez les péchés du monde.* En effet, l'Agneau est le symbole de la douceur et de la paix, et c'est en effaçant les péchés que Notre-Seigneur nous a mis en paix avec Dieu et avec nous-mêmes. Mais pourquoi disons-nous deux fois : *Vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ; vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre prière.* Cette expression redoublée et toujours au présent n'est pas sans mystère. L'Église veut nous faire entendre que l'ouvrage d'effacer ou d'ôter les péchés du monde est en Dieu un ouvrage continu, résolu de toute éternité, commencé avec le monde et continué jusqu'à la fin des siècles. Vous donc qui êtes la victime sans tache, chargée d'expier nos iniquités, ayez pitié de nous ; et, en nous dé-

(1) Exaltabitur parcens vobis. *Is.*, xxx, 18.

(2) Dominatorem terræ. *Is.*, xvi, 1.

livrant de nos vices, qui font le tourment de nos âmes, obtenez-nous la paix la plus parfaite. Vous qui, après avoir tant travaillé, tant souffert, êtes maintenant assis à la droite de votre Père, ayez pitié de nous, vos frères selon la chair, qui sommes ici-bas dans les travaux, les combats et les souffrances. Et c'est à bon droit que nous comptons sur votre médiation toute-puissante, parce que *vous êtes le seul saint, le pontife innocent et sans tache (1), le seul Seigneur, le seul très-haut, égal à Dieu, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père*. Dans cette conclusion, l'Église attribue au Saint-Esprit tout ce qu'elle a donné au Père et au Fils de titres et de qualités, reconnaissant ainsi que ces trois adorables personnes n'ont qu'une même souveraineté, une même divinité ².

Telle est l'hymne angélique, cantique de joie, de triomphe et de reconnaissance, et en même temps prière pleine de ferveur et d'onction. On y trouve parfaitement exprimées les quatre fins du sacrifice, qui sont l'adoration, l'action de grâces, l'expiation et la demande. Dans toutes les poésies lyriques de l'antiquité profane, vous ne trouverez rien qui égale ces paroles, tout à la fois simples et sublimes, comme la Divinité qu'elles louent ; elles sont à la portée de toutes les intelligences ; elles parlent au cœur un langage, que tout chrétien comprend. Méditons-les amoureusement, disons-les et redisons-les sans cesse. Unissons-nous pour les chanter à l'assemblée de nos frères, formant à la gloire de Jésus-Christ, par l'union de nos voix, un pieux concert, qui rappelle celui de cette multitude d'Esprits bienheureux, dont les chants, à la naissance du Sauveur, retentirent dans les profondeurs des cieux, longtemps après qu'ils eurent cessé sur la terre ³.

Le prêtre dit le *Gloria in excelsis* au milieu de l'autel,

(1) Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impolutus. *Hebr.*, VII, 26.

pour représenter le Christ médiateur entre Dieu et les hommes, qui, par son entremise, a conclu notre paix avec Dieu. Il est tourné vers l'Orient ; et, dans cette position, il représente l'Ange, messager de la bonne nouvelle, qui se tenait à l'Orient (1), au-dessus des bergers.

Aux grand'messes, le prêtre entonne les premiers mots : *Gloria in excelsis Deo*, car les paroles de l'ange ne peuvent être mieux confiées qu'à la voix de celui qui représente l'Ange du grand conseil. Après l'intonation, l'orgue et le chœur continuent alternativement. C'est le cantique des anges et la prière de la terre ; c'est la voix mélodieuse des Esprits célestes et la voix plus humble des hommes, qui se répondent. Aussitôt que le prêtre a entonné, le diacre et le sous-diacre, placés auparavant derrière lui, viennent se mettre à ses côtés. C'est le souvenir d'une tradition ancienne, d'après laquelle un ange, après avoir chanté seul les premiers mots du *Gloria*, fut aussitôt entouré d'une multitude d'autres anges, qui continuèrent avec lui le céleste cantique (2).

Remarquons aussi le chant que l'Église applique à cette belle hymne. Il varie selon le degré de la fête et la splendeur de la solennité ; mais vous le trouverez toujours merveilleusement adapté aux paroles, aux pensées et aux sentiments qu'elles expriment. Il contraste d'une manière frappante avec le chant de l'*Introït* et du *Kyrie*, qui est toujours fort grave, comme le gémissement d'un homme qui pleure dans une longue attente et sous le poids d'une grande tristesse, tandis que le ton du *Gloria* est ordinairement joyeux et triomphant.

En prononçant les paroles : *Gloria in excelsis Deo*, le célébrant étend et élève les mains, et puis il les rejoint sur son cœur. Ce geste marque, selon saint Basile (3), la

(1) Ad Orientem cecinit. *Amalar.*

(2) C'est ce que rapporte le vieux poète Hildebert, évêque du Mans.

(3) In cap. 1 *Is.*, n. 35.

tendre, la vive affection, avec laquelle on veut glorifier Dieu ; c'est comme le mouvement d'un cœur, qui voudrait s'échapper de la terre, pour s'unir à Dieu et saisir les biens de l'éternité.

Il s'incline au mot *Deo*, par respect pour le nom de Dieu, qui est saint et terrible, comme dit le Prophète (1). Dans cette attitude, il se recueille et semble s'enfoncer dans la méditation des perfections divines. Le prêtre s'incline encore à diverses reprises, non-seulement quand il prononce le nom de Jésus-Christ, ce qu'on ne manque jamais de faire à ce nom adorable, mais encore en prononçant certaines paroles, qui expriment un plus vif sentiment de respect, de reconnaissance et d'amour, comme, par exemple, lorsqu'il dit : « Nous vous adorons, nous vous rendons grâces, recevez notre prière (2). » Ainsi, l'action répond aux paroles, et tout prie dans le prêtre, l'âme, le corps, la voix et le geste.

En finissant l'hymne angélique, le prêtre fait sur lui-même le signe de la croix. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà dit, que l'Église a coutume de terminer ses principales actions et ses principales prières ; et, de plus, elle veut montrer par là que ce n'est qu'en union avec les mérites de Jésus-Christ, mort sur la croix, qu'on peut rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui sont dus.

On omet le *Gloria in excelsis* aux messes des morts, dans les jours consacrés à la pénitence, comme l'Avent, le Carême, et dans les offices dépouillés de toute solennité. C'est un cantique de joie ; et on n'ose se réjouir ni chanter la gloire céleste, dit saint Thomas (3), lorsqu'on pleure sa propre misère ou celle des âmes du purgatoire.

En récitant cet admirable cantique, simple dans l'ex-

(1) Sanctum et terribile nomen ejus. *Ps.* cx, 9.

(2) Adoramus te... Gratias agimus tibi... Suscipe deprecationem nostram.

(3) Pars III, q. 84, c. 4.

pression, sublime dans les sentiments, soyons comme les Chérubins et les Séraphins, tout de feu, tout de flamme, pour bénir et louer Dieu ; soyons des hommes de bonne volonté, et la paix du Seigneur nous est assurée ⁴.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Afferte Domino gloriam et honorem.

Rendez au Seigneur honneur et gloire.

Ps. xxviii. 2.

Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté !

Toi dont l'immensité reconnaît la puissance !

Toi dont chaque matin annonce la présence !

Médit. poét.

GLORIA IN EXCELSIS.

1. L'hymne angélique ne consistait dans l'origine qu'en cette exclamation : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Ce qui suit, à partir de *Laudamus te*, fut composé, suivant l'opinion commune, par le pape Téléphore, Grec de naissance, martyrisé pour la foi de Jésus-Christ le 2 janvier 139. Ce cantique ne faisait point d'abord partie des prières de l'Église; mais les historiens racontent que le pape Léon III, ayant été persécuté par ses ennemis et étant parvenu à s'échapper de la prison où ils l'avaient renfermé, alla rejoindre Charlemagne à Paderborn, en Allemagne, en l'année 800, et qu'après avoir embrassé cet empereur avec effusion, il entonna le *Gloria in excelsis*, qui fut continué par le clergé. Anastase le Bibliothécaire, racontant aussi l'entrevue de Léon III et de Charlemagne à Rome, dit qu'après leurs mutuels embrassements, le pape entonna le *Gloria in excelsis*.

Dans le Sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, il est dit que les évêques réciteront cette belle hymne seulement à la messe des dimanches et fêtes, mais que les simples prêtres n'auront cette faculté que pour le saint jour de Pâques. Cet ordre de choses a duré au moins jusqu'au onzième siècle; car un écrivain de cette époque demande pourquoi les prêtres ne pourraient pas au-si bien chanter *Gloria in excelsis* à la fête de Noël qu'à celle de Pâques, puisqu'à la naissance du Messie ce cantique fut entonné par les anges. On serait fondé à croire qu'en Espagne, au huitième siècle, tous les prêtres récitaient à la messe le *Gloria in excelsis*. Béatus, simple prêtre, qui écrivait à cette époque, s'exprime ainsi : « Nous disons *Gloria in excelsis*, non-

seulement à la messe des dimanches, mais encore à celle de toutes les festivités. » Le cardinal Bona pense que c'est vers l'an 1040 que certains prêtres, frappés des raisons de l'abbé Bernon, le même qui faisait la demande que nous venons de mentionner, commencèrent à dire le *Gloria in excelsis* au jour de Noël, puis aux autres solennités, et enfin aussi souvent que les évêques. L'autorité ecclésiastique n'ayant fait entendre aucune réclamation, il n'y a plus eu de différence, à cet égard, entre les évêques et les prêtres.

Ordinairement, on ne dit le *Gloria in excelsis* que lorsque le *Te Deum* a été récité à l'office; il n'y a d'exception que pour les messes votives, qui ne font pas suite à l'office du jour, et pour le jeudi et le samedi de la semaine sainte. L'évêque de Bethléem, qui avait son siège dans la chapelle de l'hôpital de Clamecy, diocèse de Nevers, pouvait seul dire le *Gloria in excelsis* à toutes les messes, en mémoire de celui qui fut chanté par les anges. Ce privilège a quelque chose de touchant, et l'hymne de la crèche devait être incessant dans la bouche d'un évêque dont le titre était celui de Bethléem.

PASCAL, *Origines.*

TROPES DU GLORIA.

2. Le *Gloria in excelsis*, comme le *Kyrie*, a subi à une certaine époque diverses interpolations. Ainsi, aux fêtes de la sainte Vierge, après les paroles : *Quoniam tu solus sanctus*, on avait ajouté : *Mariam sanctificans*; après *Tu solus Dominus*, *Mariam gubernans*; après *Tu solus altissimus*, on disait : *Mariam coronans*. — Parce que vous êtes seul Saint, et vous sanctifiez Marie; seul Seigneur et vous gouvernez Marie; seul Très-Haut, et vous couronnez Marie.

Voici encore un autre exemple de ce beau cantique, intercalé de tropes.

POUR LE JOUR DE LA DEDICACE.

Gloria in excelsis Deo, quem cives cœlestes sanctum clamantes laude frequentant. *Et in terrâ pax*, quam ministri Domini Verbum incarnatum nuntiantes terrenis promiserant. *Laudamus te*, laudibus cujus astra matutina insistunt. *Benedicimus te*, per quem omne sacrum et benedictio conceditur atque augetur. *Adoramus te*, omnipotens, adorande, colende, tremende, venerande. *Glorificamus te*, ut creatura creantem, plasma plasmantem, figulus figmentum. *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*, hymnum majestati, gratias autem pietati ferentes. *Domine Deus, rex cœlestis*, et ce qui suit jusqu'à *Suscipe deprecationem nostram*. Quem quisquis adorât, in spiritu et veritate oportet adorare. *Qui sedes ad dexteram Patris*, etc., jusqu'à

Altissimus, Jesu Christe unigenite, qui es unà cum sancto Spiritu in gloriâ Dei Patris. Amen.

Gloire au plus haut des cieux à Dieu, que les habitants du ciel proclament saint et célèbrent par leurs louanges. *Et paix sur la terre*, parce que les anges, ministres du Seigneur, l'ont promise aux habitants de la terre, en annonçant l'Incarnation du Verbe. *Nous vous louons*, vous que les astres du matin glorifient continuellement. *Nous vous bénissons*, vous par qui tout don céleste, toute bénédiction est accordée et augmentée. *Nous vous adorons*, vous le Dieu tout-puissant, adorable, digne de tout culte, de toute crainte, de toute vénération. *Nous vous glorifions*, comme la créature glorifie son Créateur, l'ouvrage son ouvrier, le vase d'argile le potier qui l'a fabriqué. *Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire*, chantant des hymnes de triomphe à votre majesté et de reconnaissance à votre bonté. *Seigneur Dieu, Roi céleste*, et ce qui suit jusqu'à *Recevez notre prière*, vous qu'on doit adorer en esprit et en vérité. *Qui êtes assis à la droite du Père*, jusqu'à *Vous seul Très-Haut, Jésus-Christ, Fils unique*, qui êtes avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.

Nous pourrions encore citer d'autres exemples ; mais ceux-ci sont bien suffisants pour montrer que ce fut par une hardiesse téméraire, ou plutôt par simplicité, par un zèle qui n'était point selon la science, qu'on osa insérer dans l'hymne des anges ces interpolations, qui ne rappellent en rien la majesté du style ecclésiastique, et qui déformaient, bien plus qu'elles n'embellissaient, le culte divin.

LE GLORIA CHANTÉ EN GREC ET EN LATIN.

Dom Martène nous apprend qu'autrefois à Rome, à la première messe de Noël, on chantait le *Gloria in excelsis* en grec, et à la seconde en latin. « Il convient, dit le Cérémonial, que la mère précède la fille. » C'était un hommage rendu à l'antériorité de l'Église grecque sur l'Église latine.

Il en était de même à Tours dans les septième et huitième siècles.

Nous rappellerons ici que, selon l'ancien rit gallican, on ne disait, à Noël, que deux messes.

Luther, dans sa première réforme de la messe, y avait conservé le cantique des anges, à cause de sa beauté ; mais l'hérésie fait nécessairement de grands pas dans les voies de la destruction, puisque celle-ci est avant tout son principe capital. Depuis longtemps, la cène luthérienne a expulsé ce cantique de la collection de ses prières, très-improprement nommées la *Liturgie*.

Saint Grégoire de Tours raconte que, lorsqu'on eut découvert les reliques du martyr Mallosus, l'évêque entonna le *Gloria in excelsis* et le chanta avec tout le peuple.

TU SOLUS ALTISSIMUS.

3. Le célèbre Santeul étant à son lit de mort, un page vint s'informer de son état *de la part de Son ALTESSE monseigneur le duc de Bourbon*. Santeul, levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus ALTISSIMUS!* Cet illustre poète, auquel le Bréviaire de Paris doit ses plus belles hymnes, mourut dans des douleurs horribles, par suite d'une cruelle plaisanterie que lui firent, à table, ses amis, en versant dans son verre, sans qu'il s'en aperçût, une tabatière pleine de tabac d'Espagne, pour voir ce qui en résulterait. On ne fut pas longtemps à le savoir : les vomissements et la fièvre le prirent ; et le malheureux expira en deux fois vingt-quatre heures. Il recut les sacrements avec les sentiments d'une grande pénitence. Santeul demeura toute sa vie sous-diacre, ayant toujours reculé devant la sublimité du caractère sacerdotal. On a publié sur son compte un recueil d'anecdotes scandaleuses et ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part, et contre lesquelles se sont récriés avec juste raison les religieux de Saint-Victor. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentiments, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. Dans son enthousiasme, il saisissait d'une manière heureuse et sublime les vérités de la religion. Un jour, entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, et y voyant partout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : « Cela est trop vieux pour être faux. » FELLER, *Biographie universelle*.

LA COLOMBINA DE FLORENCE.

Le Samedi-Saint est appelé, à Florence, le jour de la *Colombina*, on va tout à l'heure en voir la raison. Ce jour-là, plus de cinquante mille personnes, accourues de tous les environs, campent dès le matin sur la place du Dôme. Au bas des degrés de l'admirable église de Sainte-Marie-des-Flours, s'élève un catafalque immense de bois noir sculpté et revêtu sur ses quatre faces d'anciennes peintures ; il est surmonté d'une immense couronne d'artifices et décoré d'innombrables guirlandes de fleurs et de papier de couleur. Des tapis de velours ou de soie cachent les fenêtres de la place et des rues. Soudain l'office commence, et la foule demeure agenouillée sur les dalles de la place. Au moment où l'archevêque de Florence entonne le *Gloria in excelsis*, une colombe en bois, les ailes étendues, part comme un trait du fond de l'église, sur un fil correspondant au centre du catafalque, d'un coup de son bec met le feu aux pièces d'artifice et revient à son point de départ. Aussitôt, le feu se communique de

proche en proche ; les guirlandes se dessinent en sillons de feu ; la couronne s'embrase ; puis sortent du catafalque, comme d'un fort de guerre, des décharges qui se succèdent pendant trois ou quatre minutes et le font disparaître dans un nuage épais de fumée. Alors toute la place tressaille sous une immense acclamation, que poussent cinquante mille poitrines et que répète à l'envi tout un peuple, ivre de bonheur et de joie.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA FIDÈLE A OFFRIR LE SAINT-SACRIFICE.

4. Qui jamais brûla d'un plus grand amour pour la gloire de Dieu que l'illustre saint François de Borgia ? Dès qu'il fut ordonné prêtre, il ne passa aucun jour, jusqu'au dernier de sa vie, qu'il n'offrit le sacrifice de la Messe, ou du moins qu'il ne communiait, s'il était retenu par des maladies extraordinaires. Ni les chaleurs, ni les froids extrêmes, ni les fatigues du chemin, ni les incommodités de la vieillesse, ni les diverses maladies dont il était travaillé, ne l'avaient pu empêcher une seule fois de célébrer. Le pape Clément VIII atteste que lui-même il l'avait vu avec étonnement, disant la sainte messe en pleine campagne, exposé aux rayons du soleil, durant les plus grandes ardeurs de l'été, que lui seul pouvait souffrir en ces occasions, parce qu'il était brûlé au dedans d'une ardeur plus grande pour Jésus-Christ. Sa dernière maladie fut une confirmation illustre du témoignage que ce pape rendait à sa dévotion, puisqu'il en fut attaqué en offrant le sacrifice de la messe, durant une saison fort froide, dans les masures d'une église ruinée par les hérétiques et exposée à toutes les injures de l'air.

Bien loin de se laisser aller à cette tiédeur et à cette négligence que le trop fréquent usage de cet auguste sacrement a coutume de produire dans ceux qui ne s'approchent pas, avec assez de pureté de cœur ni avec une crainte assez respectueuse, de cette fournaise d'amour, toutes les communions qu'il faisait étaient pour lui autant de dispositions pour faire les suivantes plus parfaitement ; et l'on voyait tous les jours son ardeur, sa fidélité et son exactitude s'augmenter et trouver quelque nouvelle industrie, pour se mieux préparer au divin sacrifice et pour l'offrir avec plus d'amour.

SAINTE RICARDE NE VIT QUE POUR LA GLOIRE DE DIEU.

L'Apôtre a dit aux Corinthiens : «Glorifiez Dieu dans votre corps (1). »

Fidèle à cet ordre, Richarde, épouse de Charles dit le Gros, impé-

(1) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. I Cor., vi. 20.

ratrice d'Allemagne et reine de France, fit servir tous ses sens à publier les bienfaits de l'Auteur de tous les dons, ses yeux à contempler les ouvrages magnifiques de Dieu, sa langue à chanter ses louanges, ses oreilles à entendre sa sainte parole, ses facultés à agir pour sa gloire, et sa volonté à vivre selon ses desseins. Elle consacrait ainsi tout son corps comme une victime sainte, en l'employant tout entier à des actions dignes de son Créateur.

Cette pieuse princesse, étant tombée du faite des grandeurs dans l'abîme de l'adversité, quitta le monde pour s'enfoncer dans le cloître. Elle se retira au milieu des chastes vierges, que sa piété avait rassemblées à l'abbaye d'Andlau. Là elle montra un courage constant pour se vaincre toujours, une fidélité exacte à correspondre aux grâces divines, une retenue parfaite de la langue, le recueillement le plus profond de l'esprit et la plénitude de l'amour de Dieu. Elle s'immola tout entière à la grandeur de son Époux céleste, et ne souffrit jamais que son cœur, qui était la conquête de la grâce de Jésus-Christ, s'échappât et se séparât de lui. Maîtresse de ses passions, elle ne reconnaissait d'autre empire que celui de Dieu; et, ne se réservant rien, elle faisait et renouvelait tous les jours au Seigneur le sacrifice d'elle-même et de tout son être. Elle aurait voulu que tous les peuples du monde, toutes les tribus et toutes les langues de la terre, louassent et glorifiasse son Dieu, avec les mêmes transports et la même ardeur qu'elle mettait à bénir le nom du Seigneur.

GLOIRE A JÉSUS-CHRIST!

Jésus-Christ est le Roi immortel des siècles, le vrai Dieu; à lui seul appartient tout honneur et toute gloire (1).

Au seizième siècle, la guerre et la peste désolèrent l'Italie; la terre était engraisée de cadavres; et, dans leur abattement, les peuples levaient les mains vers le ciel, et invoquaient la miséricorde de Dieu. On lit dans les annales de Florence que Nicolas Capponi, gonfalonier de la ville, profita de ces circonstances, pour rappeler à ses concitoyens les décrets du ciel et ses terribles châtimens. L'émotion qu'il produisit fut si vive, qu'à l'instant tous les membres du conseil se prosternèrent à genoux, avec l'étendard de la république. Ils jurèrent que le Christ règnerait désormais dans leur cœur, comme son esprit dans leur État, et le proclamèrent leur Roi éternel.

En quelque état où il se trouve placé, le guerrier dans les camps, l'artiste ou l'ouvrier dans son atelier, le laboureur dans le sillon qu'il trace, comme le prêtre dans le temple, tout homme doit travailler,

(1) *Rei sæculorum immortalis et invisibilis soli Deo honor et gloria. I Tim.* I, 17.

vivre et mourir uniquement pour la gloire de son Dieu ; car le Seigneur a tout fait pour lui-même (1).

Kanaris, le Thémistocle de l'insurrection grecque, après avoir brûlé la flotte ottomane, qui était à Ténédos, rentre au port de Psara. Mille cris éclatent au moment qu'il prend terre. *Salut au vainqueur de Ténédos ! Honneur et gloire aux braves !* « La patrie reconnaissante, dit le président des éphores, en posant une couronne de lauriers sur la tête de Kanaris, honore en toi le vainqueur de deux amiraux ennemis. » Il dit, et, remontant vers la ville, le cortège, précédé de Kanaris, se rend à l'église. Là, le héros, déposant sa couronne aux pieds de l'image de la Vierge, mère du Christ, le front prosterné dans la poussière, reconnaissant que toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant le Seigneur. Il confesse les péchés de la faiblesse humaine aux pieds des ministres des autels ; et, après avoir reçu le pain de vie, aussi modeste et aussi grand, *le vainqueur des deux amiraux ennemis* se retire au sein de sa famille.

POUQUEVILLE, *Hist. de la Régénér. de la Grèce.*

Le célèbre compositeur Haydn était d'une piété sincère et servente. Toutes ses partitions commencent par ces mots : *In nomine Domini, Au nom du Seigneur*, et finissent par ceux-ci : *Laus Deo, Louange à Dieu.*

Lorsqu'il se voyait arrêté au milieu de son œuvre par la difficulté du sujet, l'engourdissement de l'imagination, la fatigue ou les défaillances du génie, il se levait, faisait le tour de sa chambre, récitait son rosaire, et, après avoir prié avec une foi profonde, il reprenait sa plume, et il se sentait animé d'une puissance inconnue et d'une inspiration presque divine. Ses idées jaillissaient rapides, vives, brillantes d'un éclat surnaturel. Dans ses dernières années, il racontait, avec un attendrissement qui allait parfois jusqu'aux larmes, que jamais la protection céleste ne lui avait fait défaut, lorsqu'il l'avait humblement invoquée. C'était surtout pendant qu'il travaillait à *la Création* qu'il priait Dieu avec ardeur de lui donner le talent nécessaire de le louer dignement. Toute sa vie, il ne travailla pas moins de seize heures par jour, quelquefois dix-huit ; ce qui explique le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a laissés. Dès qu'il fut installé dans la paisible résidence de son protecteur, le prince Estherazy, il n'eut d'autre plaisir ni d'autre distraction que le travail. Il se levait de grand matin, s'habillait fort proprement, mettait des manchettes comme Buffon, passait à son doigt la bague, dont le grand Frédéric lui avait fait présent et qui lui portait bonheur, disait-il, s'asseyait devant une petite table, à côté de son piano, et souvent l'heure du diner l'y trouvait encore.

(1) *Universa propter semetipsum operatus est Dominus. Prov., vi, 4.*

L'exemple de cet homme illustre prouve une fois de plus quels chefs-d'œuvre peut produire l'alliance de la foi et du génie.

Le maréchal de Saint-Arnaud, le vainqueur de l'Alma, avait ce qui fait les héros, la foi et le courage, le courage en présence du respect humain comme en présence du feu de l'ennemi. C'était un humble et fervent chrétien. Au faite des grandeurs et dans l'enivrement dangereux de toutes les prospérités, il s'était tourné vers Dieu, non pour obtenir la santé, mais pour mourir en chrétien. C'était durant son séjour à Hyères, où il était allé pour chercher dans ce climat un remède à la maladie de langueur qui l'a emporté. Il fit venir chez lui le curé de la ville; et, sans circonlocutions ni détours, devant tous ceux qui étaient là, il lui dit simplement qu'il voulait se confesser. Trop malade pour quitter sa chambre, il fit ses pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de panton à sa porte. Guéri contre toute attente et rendu aux affaires, il ne négligea plus ses devoirs de chrétien, et les remplit noblement jusqu'à sa fin glorieuse.

Les grands, les héros du siècle, si brillante que soit leur fortune, ne doivent jamais oublier cette belle maxime, que

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

LAMARTINE.

C'est pour rendre gloire à Dieu que nous assistons à l'auguste sacrifice; et les pieux fidèles, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, n'ont pas craint de payer, même au péril de leur vie, ce juste tribut de louange à leur souverain Maître et Seigneur. Nous trouvons un touchant souvenir de cette intrépidité de la foi, dans le trait suivant, que nous nous plaisons à citer.

LE CHÊNE COURONNÉ.

Il y avait naguère, dans un bois de la Bretagne, un grand chêne au milieu d'une clairière, où les enfants venaient, avec leurs bonnes, jouer tous les dimanches après vêpres, au printemps. En se rendant à la clairière, ils cueillaient çà et là, au bord des fossés, des marguerites, des violettes ou des *fleurs-de-lait*; et, arrivés sous l'arbre, qui pouvait les réunir tous à l'ombre de son vaste dôme, ils s'asseyaient en cercle et tressaient des guirlandes pour le couronner. Les plus grands, s'élevant l'un sur l'autre et s'efforçant d'atteindre la hauteur du tronc où naissaient les branches inférieures, y suspendaient leurs bouquets en triomphe; les autres, portés sur les bras de leurs bonnes, passaient leurs guirlandes à l'extrémité des rameaux qu'ils pouvaient

saisir ; les petites filles en attachaient, avec des épines noires de prunelliers, au tronc couvert de mousse du chêne bien-aimé ; puis, leur tribut fleuri payé, ils se livraient à l'entour à d'innocents ébats.

Quel e était l'origine de ce culte charmant ? La voici :

C'était la veille du pardon de Notre-Dame des Fleurs, tant vénérée des laboureurs bretons ; mais, dans le même temps, on célébrait en France les fêtes sanglantes de la Raison ; et, sous peine de mort, il était défendu de se rejouer ailleurs qu'au pied de ses autels. La réjouissance était peu du goût des Bretons ; quant à la peine, ils n'en avaient cure, étant de cette race qui chante depuis quinze siècles : *On ne meurt jamais trop tôt, lorsqu'on meurt libre et chrétien* (1). Ils voulurent donc prier et se livrer à la joie, comme ils l'entendaient, et ils se disposèrent à chômer la fête de la douce protectrice des arbres fleuris de leurs vergers et des bles nouveaux de leurs champs. La difficulté, qui n'était pas de braver la mort, fut de trouver un prêtre. Le peu qui restaient dans le pays, errants de forêt en forêt ou d'île en île, ne se montraient guère que la nuit. Enfin l'on en put trouver un ; le lieu choisi pour dire la messe fut la clairière du bois, plus solitaire alors, dont nous avons parlé ; l'heure désignée, minuit ; et un autel rustique, orné de verdure et de fleurs et dominé par une statue de la sainte Vierge vêtue du costume élégant des paysannes de Cornouailles, fut dressé, vers le soir, contre le tronc de l'arbre appelé depuis le *Chêne couronné*. A minuit le prêtre parut ; c'était un vieillard blanchi par la persécution, encore plus que par les années. Debout devant l'autel, qu'éclairait doucement la lune à travers le feuillage, il récita lentement le premier verset du psaume : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu. » La troupe de paysans agenouillés derrière lui sur l'herbe, le chapelet à la main, répondit à demi voix, mais d'un ton ferme et pénétré : « Du Dieu qui *réjouit* ma jeunesse. » Le sacrificateur poursuivit ; et bientôt, à sa voix, Dieu descendit du ciel.

Depuis ce moment solennel, l'arbre qui protégea nos mystères de ses rameaux, aux jours d'oppression et de malheur, fut sacré pour les paysans de la paroisse ; ils ne passèrent jamais devant lui sans se découvrir ; et les enfants des gentilshommes du pays, dont la cause n'a jamais été séparée de la leur, vinrent le couronner chaque année.

(1) *Chants populaires de la Bretagne*, t. I.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

Dominus vobiscum. — COLLECTES. — POURQUOI LE PRÊTRE TIENT
LES MAINS ÉLEVÉES. — RÉPONSE DU PEUPLE : *Amen.*

Exaudi, Domine, vocem deprecationis meæ
dùm oro ad te; dùm extollo manus meas ad tem-
plum sanctum tuum.

Exaucez, Seigneur, la voix de mes supplica-
tions, lorsque je crie vers vous et que je tends
les mains vers votre saint temple.

Ps. xlvii, 2.

Après le *Gloria in excelsis*, ou après le *Kyrie*, lorsque la rubrique défend de dire le cantique des anges, le célébrant baise l'autel et se tourne vers le peuple, en disant :

Dominus vobiscum.

Le Seigneur soit avec vous.

Les assistants répondent :

Et cum spiritu tuo.

Qu'il soit aussi avec votre Esprit.

Le cantique des anges, qui retentit incessamment dans les profondeurs des cieux, vient aussi de résonner dans l'enceinte sacrée; la paix du Seigneur, la paix du ciel est offerte à tous les hommes de bonne volonté; il est donc bien naturel que le prêtre la souhaite aux fidèles; mais c'est de la bouche même de Jésus-Christ qu'il va recevoir ce baiser de paix, qu'il envoie au peuple qui l'entoure. Voilà pourquoi il baise la pierre sacrée, image de Jésus-Christ. Il se tourne vers l'assemblée, car l'honnêteté demande qu'on se tourne vers les personnes qu'on salue, à moins qu'on n'en soit empêché par quelque autre devoir; et il dit : *Dominus vobiscum.* « Que le Seigneur soit avec vous. »

Ce souhait est souvent marqué dans les saintes Écritures. Booz, dans le livre de Ruth, saluant les moisson-

neurs, leur dit : « Que le Seigneur soit avec vous (1). » Le prophète Azarias, allant au-devant d'Aza, roi de Juda, et de son armée victorieuse, le salua en disant : « Que le Seigneur soit avec vous. » C'est le salut de l'ange à Gédéon, et celui de l'archange Gabriel à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Peut-on désirer à quelqu'un rien de plus avantageux que la réalisation de cette promesse, que Jésus-Christ nous a faite d'être tous les jours avec nous (2) !

Que le Seigneur soit avec vous ! C'est un salut d'affection et de joie, un salut plein de piété et de charité, d'un usage si familier chez les premiers chrétiens, qu'ils l'employaient jusque dans les relations les plus ordinaires de la vie.

Que le Seigneur soit avec vous ! C'est le salut d'un pasteur heureux de se trouver au milieu de son troupeau, et qui invite les fidèles, ses enfants bien-aimés, à se bien pénétrer de la présence divine, à se souvenir que, si le Seigneur est avec eux, ils doivent tous aussi être avec lui et à lui.

Que le Seigneur soit avec vous, c'est-à-dire que le Créateur du ciel et de la terre, en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse et toute sorte de biens, vous comble de ses dons ; qu'il se communique lui-même à vous pour vous transformer en lui, de telle sorte que vous viviez désormais de sa vie.

Que le Seigneur soit avec vous ! O chrétiens présents au saint sacrifice, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous salue par la bouche du prêtre ; il désire demeurer en vous et vous unir à lui. Quel bonheur de posséder Dieu, de lui servir de temple et de sanctuaire ! Heureuse la na-

(1) Et ecce ipse (Booz) veniebat de Bethleem, dixitque messoribus : *Dominus vobiscum* ; qui responderunt ei : *Benedicat tibi Dominus. Ruth.*, II, 4.

(2) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus. *Matth.*, XXVIII, 20.

tion, qui a le Seigneur pour son Dieu ! Heureux le peuple que Dieu a choisi pour son héritage (1) !

Que le Seigneur soit avec vous ! Ce souhait renferme tous les biens qu'on peut désirer, car on a tout, quand on possède le Seigneur. Mais, qu'on y fasse bien attention, là où est le péché, là où règne la passion, le Dieu de paix, de justice et de toute sainteté, ne saurait habiter. Ceux qui, en entendant ces paroles : *Que le Seigneur soit avec vous !* ne veulent pas renoncer à leurs mauvaises habitudes, sont aussi insensés que les Juifs, qui disaient, en parlant de Jésus-Christ : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous (2). »

Le prêtre dit : *Dominus vobiscum*, en étendant et rejoignant les mains. C'est un geste parlant. Ces bras, étendus vers les assistants, nous représentent la tendresse du Père céleste, qui nous ouvre à tous le sein de sa miséricorde ; et, en se refermant, ils semblent nous dire que Dieu veut nous presser tous dans le sein de sa charité, comme un bon père presse sur son cœur des enfants chéris.

Le salut *Dominus vobiscum* se trouve sept fois répété pendant le sacrifice de la messe ; et, par là, disent certains liturgistes, l'Église a voulu symboliser les sept dons de l'Esprit-Saint, qui combattent la funeste influence des sept péchés capitaux, dont le germe est en nous¹.

Le célébrant doit toujours dire : *Dominus vobiscum*, que le Seigneur soit avec vous, alors même qu'il n'y aurait dans l'église d'autres personnes que le répondant, parce que le prêtre prie pour tout le monde en général, et le servant représente tout le peuple catholique.

Le peuple s'empresse de répondre à ce salut plein d'honneur et d'affection, en disant :

Et cum spiritu tuo.

Et avec votre esprit.

(1) Beata gens cujus est Dominus Deus ejus ; populus quem elegit in hæreditatem sibi. *Ps.* xxxii, 12.

(2) Nolumus hunc regnare super nos. *Luc.*, xix, 14.

C'est le souhait que saint Paul fit à son disciple Timothée. Le sens de cette expression est, comme l'explique Remi d'Auxerre, « que la prière et l'office qui vont suivre doivent être faits spirituellement, avec l'attention d'une âme raisonnable, qui a été créée capable de la lumière et de la grâce divines (1). » Ce souhait mutuel marque l'union du prêtre et des assistants, et l'uniformité qui doit régner dans leurs prières. Il montre que, si le prêtre prie pour le peuple, le peuple aussi prie pour le prêtre. En répondant : « Et avec votre esprit, » les fidèles semblent dire au célébrant : « Oui, le Seigneur sera le Dieu d'union entre vous et nous ; notre cause est commune ; nous vous suivrons en tout, dans vos prières, dans vos élévations, dans vos cérémonies. Nous serons avec votre esprit et avec votre cœur pendant le divin sacrifice. »

Aux messes hautes, le chant du *Dominus vobiscum* et de la réponse : *Et cum spiritu tuo*, se fait sans aucune inflexion de voix. La bouche ici parle comme le cœur. Le prêtre et les fidèles sont comme des amis qui se disent, simplement, franchement, ce qu'ils se souhaitent entre eux. Leurs pensées et leurs sentiments sont au même niveau, niveau ferme comme leur chant, et élevé comme les grandes choses qu'ils se désirent réciproquement.

Le prêtre et les fidèles s'étant unis par le salut donné et rendu, cette charité mutuelle les a disposés à obtenir l'effet de cette parole de Jésus-Christ : « Là où deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles (2). » Ils peuvent donc prier avec confiance, sûrs d'être exaucés.

Le célébrant va du côté de l'épître (3), où se trouve le

(1) Remig. *Explic. Miss.*

(2) Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.*, XVIII, 20.

(3) C'est à cette place qu'il lira tout ce qui va suivre, jusqu'à l'évangile, parce que cette partie de la liturgie était lue ou écoutée autrefois hors de l'autel.

livre ouvert, pour y réciter la Collecte et les oraisons qui doivent s'y joindre, selon l'ordre de l'office. S'inclinant vers le Crucifix et ouvrant ses bras, qu'il referme aussitôt, il dit : *Oremus*, Prions, avertissement essentiel, qu'il se donne à lui-même et au peuple, pour la deuxième fois, depuis le commencement de la messe. C'est l'usage de l'Église de faire précéder toutes les oraisons de cette invitation, bien propre à ranimer l'attention et à exciter le recueillement. Le prêtre ne dit pas : *Priez*, mais : *Prions*, parce qu'il veut que toute l'assistance prie avec lui. Il ne s'agit donc pas en ce moment de faire des prières particulières ; toute autre sorte d'oraison doit cesser, quand le prêtre parle au nom de tous. Ce renouvellement d'attention et de recueillement était autrefois si marqué, qu'après ce mot : *Oremus*, Prions, tout le monde priait quelque temps en silence ; on fléchissait même le genou, à l'invitation qu'en faisait le diacre, disant, comme cela se pratique encore aujourd'hui en certaines circonstances : *Flectamus genua*, Prosternons-nous. Et l'on restait dans cette attitude respectueuse, jusqu'à ce qu'un des ministres criât de se lever : *Levate* (1). Ensuite le prêtre récitait à haute voix la prière commune.

En disant : *Oremus*, le célébrant fait une inclination à la croix, parce qu'il ne peut tirer l'esprit de prière et d'ardeur dont il a besoin, que des mérites de l'Homme-Dieu, qui a été attaché à ce bois sacré. En même temps, il étend les bras, comme pour faire comprendre que son avertissement s'adresse à toute l'assistance, et il les rejoint aussitôt, pour signifier qu'il prend et recueille les vœux et les prières de tous les fidèles réunis dans le lieu saint, pour les présenter à Dieu ².

(1) Saint Basile explique ce cérémonial d'une manière mystique, en disant que, par la génuflexion, nous représentons la chute et l'abaissement de l'homme pécheur, tandis qu'en nous relevant, nous figurons l'humanité de Jésus-Christ, qui, en se faisant semblable à nous, a redressé notre nature et l'a ramenée dans le droit chemin du ciel. *D. Basil. De Spir. Sancto*, c. xxvii.

L'oraison qui suit s'appelle *Collecte*, mot qui signifie *assemblée, réunion, recueil, sommaire*. On lui donne ce nom pour quatre raisons : 1^o parce qu'on la dit lorsque le peuple est rassemblé ; 2^o parce qu'elle est comme un résumé, un sommaire de toutes les pensées ou de toutes les intentions qu'a l'Église par rapport au mystère ou à la fête qu'elle célèbre ; 3^o parce qu'elle est composée de paroles choisies dans l'Écriture et dans la langue de l'Église ; 4^o enfin parce que le prêtre, ambassadeur de tous auprès de Dieu, réunit dans cette prière les vœux des fidèles assemblés dans l'église, pour les présenter au Tout-Puissant. Voilà pourquoi le prêtre qui officie est nommé, dans certains auteurs, *celui qui fait le sommaire de la prière*.

La collecte, comme l'introït (1), a rapport au mystère ou à la fête du jour, avec cette différence que, dans l'introït, le mystère ou le saint dont l'Église joint la solennité avec celle du sacrifice, nous est proposé par forme de louange et d'une manière obscure et prophétique, ordinairement avec des paroles tirées de l'Ancien Testament, au lieu que, dans la collecte, l'Église nous le découvre clairement en forme de prière, nous annonçant la grâce qui y reluit davantage, qui en est le propre effet, et que nous devons tâcher d'obtenir de Dieu. Ainsi, le jour de Pâques, elle demande, par le mystère de la résurrection de Jésus-Christ, la grâce de ressusciter avec lui, pour vivre avec lui dans la bienheureuse éternité. Le jour de l'Ascension, elle demande pour les enfants, par les mérites

(1) Pierre Cirvel (*Exposit. Miss.*, édit. Compluti 1528) enseigne que, dans la première collecte, on expose le sens moral de l'introït, dans la secrète celui de l'offertoire, et dans la dernière celui de la communion. Quoique ces observations puissent être vraies pour quelques offices, elles ne sauraient cependant s'appliquer à tous, sans faire violence au sens littéral et le torturer pour en faire sortir un sens moral plus subtil que solide, comme il arrive souvent dans ces sortes d'explications. *Bona*, De rebus lit., cap. v.

de ce mystère, la grâce de vivre séparés, au moins de cœur, des choses de la terre et d'habiter en esprit dans le ciel. Célèbre-t-elle la fête de quelque saint, elle s'arrête à la vertu qui l'a spécialement distingué, et la propose à notre émulation. D'après ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que les collectes se diversifient selon les fêtes, les temps et les besoins de l'Église.

Les collectes, en tant qu'elles sont un précis de ce qu'on doit demander à Dieu, ont été employées par les apôtres et leurs successeurs immédiats, dans les saintes assemblées. Celles dont nous faisons maintenant usage à la messe ont été en grande partie extraites des Sacramentaires de saint Gélase, de saint Ambroise et de saint Grégoire; et ces deux grands oracles de l'Église d'Occident ont soin de nous avertir qu'ils ont allumé le flambeau de la prière publique aux lampes des catacombes, et que leurs missels ne sont que la rédaction des traditions les plus vénérables. Ainsi, rien de plus digne de notre attention et de nos respects que ces oraisons, à ne les envisager même que sous le rapport de l'antiquité (1).

Mais examinez-les bien : vous trouverez que ce sont autant de petits chefs-d'œuvre, qui n'ont rien de comparable dans le langage humain ; beauté de style, beauté de pensées et de sentiments, rien n'y manque. Simples et

(1) Aussi on s'était fait un devoir de les conserver, dans toute leur intégrité, dans les nouveaux bréviaires gallicans. Voici ce que disait Henri de Villars, archevêque de Vienne, en tête du Bréviaire de Vienne, réimprimé en 1699 : « *Veteres autem Ecclesiæ collectas, quibus fidelium pietas alitur, puriorum dogmatum veritas servatur, et incorruptus sanctæ traditionis splendor à tot sæculis efflorescit, illibatæ et integras retinere religio fuit. Quæ verò deerant è sancti Gregorii Sacramentario, tanquàm pretiosissimo Ecclesiæ thesauro, deprompsimus.* » — Loménie de Brienne s'exprime dans le même sens, au sujet des oraisons, en publiant le Missel de Toulouse, en 1770.

Aux anciennes oraisons, l'Église en a ajouté de nouvelles, selon le besoin, et spécialement quand elle a établi de nouvelles fêtes avec des offices propres.

précises, elles renferment un sens profond; nobles et touchantes, elles respirent la foi la plus vive, la plus ferme confiance et la plus ardente charité; on y sent un parfum de grâce et de piété toute céleste, on voit que l'Esprit-Saint a passé par là.

Presque toutes les collectes sont adressées à Dieu le Père, et se terminent par l'obsécration si connue, au nom de Jésus-Christ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Nous nous conformons ainsi à ce que nous a recommandé Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera (1). » Jésus-Christ étant notre Sauveur et notre médiateur, c'est par lui que nous adorons Dieu; et c'est par lui aussi que nous le prions, parce qu'il est notre Pontife, qui seul mérite d'être exaucé³. Il y a néanmoins quelques oraisons qui s'adressent au Fils; mais elles sont en petit nombre et assez récentes. L'usage ne s'est pas encore introduit d'en adresser au Saint-Esprit, non pas qu'on ne puisse attendre des dons de celui qui est don lui-même, comme ont raisonné certains liturgistes (2), mais, parce que la messe est la représentation du sacrifice offert par Jésus-Christ à son Père; telle est la raison pour laquelle les prières liturgiques s'adressent surtout à la personne du Père. Ce n'est point injure pour le Fils et le Saint-Esprit, dit saint Augustin (3), si la prière du célébrant s'adresse à la personne du Père, puisque, en réunissant à la fin les noms du Fils et du Saint-Esprit,

(1) Si quidquid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis. *Joan.*, xiv, 13.

(2) A dono donum non petitur. *Durand et quelques autres à sa suite.*

Il y a dans le Pontifical romain, parmi les prières pour la bénédiction d'un abbé, une oraison adressée au Saint-Esprit, où l'on reconnaît qu'il s'est révélé aux mortels comme Dieu et Seigneur, qu'il souffle où il veut. On lui attribue la création, la providence, la rémission des péchés et, par conséquent, tous les attributs divins.

(3) D. Aug. *ad Monim.* l. II, c. v.

on montre qu'il n'y a aucune différence entre les trois personnes divines, et on reconnaît qu'il y a dans l'adorable Trinité une même éternité d'empire, une même puissance, une même majesté, une même souveraineté (1).

Bien que les collectes soient resserrées dans un cadre assez étroit et uniforme, elles offrent cependant la plus grande variété. Voici les règles qu'on a généralement suivies pour la composition de ces admirables et saintes oraisons ; et, pour en montrer l'application, nous citerons la belle et gracieuse collecte, composée par le cardinal Bona, pour la fête de sainte Rose de Lima (2).

1° On s'adresse, comme nous l'avons dit, à Dieu le Père tout-puissant, parce que c'est de lui que nous vient toute grâce excellente et tout don parfait : *O vous qui êtes le distributeur de tous les dons, Dieu tout-puissant.* 2° On essaie d'attirer la bienveillance de Dieu, soit en rappelant quelques-uns de ses attributs, soit en réveillant le souvenir de quelque bienfait qu'il nous a accordé, soit en appuyant sur notre faiblesse et notre misère. Ainsi, dans

(1) Quand l'oraison est adressée au Père, on la termine ainsi : *Per Dominum* ; si c'est au Fils, on dit : *Qui vivis et regnas cum Deo Patre.* De plus si, au commencement de l'oraison, il est fait mention du Fils, la conclusion est : *Per eundem Dominum* ; si c'est à la fin, on dit : *Qui tecum.* Enfin, s'il est fait mention du Saint-Esprit, on dit dans la conclusion : *In unitate ejusdem Spiritus Sancti.* Quand il n'y a qu'une seule conclusion pour plusieurs oraisons, elle doit convenir à la dernière. Quand il n'y a que deux oraisons à la messe, il est rare qu'on n'y mette qu'une conclusion. Cela a lieu, toutefois, dans certains cas particuliers, spécialement quand on célèbre solennellement la messe du jour devant le Saint-Sacrement exposé. *Garzellini, De Quadraginta Horis.*

(2) *Bonorum omnium largitor, omnipotens Deus, qui beatam Rosam, cœlestis gratiæ rore præventam, virginitatis et patientiæ decore Indis florescere voluisti, da nobis famulis tuis ut, in odorem suavitatis ejus currentes, Christi bonus odor effici mereamur, qui tecum vivis et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.*

l'oraison qui nous occupe, on rappelle à Dieu sa toute-puissance et sa générosité à nous accorder ses dons ; et puis il y est fait mention du trait le plus saillant de la vie de la sainte, par lequel Dieu a surtout signalé sa bonté envers elle, et que nous devons nous efforcer d'exprimer dans notre conduite. *O vous qui, après avoir prévenu la bienheureuse Rose de la rosée de la grâce céleste, l'avez fait fleurir dans les Indes par la beauté de la virginité et de la patience.* 3° Vient ensuite l'exposition de la grâce qu'on demande : *Accordez à nous, qui sommes vos serviteurs, la grâce de marcher à l'odeur de sa suavité.* 4° Quelquefois on spécifie le but particulier où l'on veut arriver : *Afin que nous méritions de devenir la bonne odeur de Jésus-Christ.* 5° La conclusion se fait toujours au nom et par les mérites du Sauveur, *qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.* 6° Enfin, l'acclamation de l'assemblée : *Amen, Ainsi soit-il*, ratifie tous les détails et tout l'esprit de la prière commune.

Souvent on dit plusieurs collectes, celle du jour d'abord, et ensuite celle de la messe des saints dont on fait mémoire ; et quelquefois aussi on ajoute les collectes de certaines messes votives, pour demander à Dieu des grâces particulières ⁴ (1).

(1) Aux fêtes doubles, on ne dit qu'une oraison, à moins qu'il n'y ait quelque mémoire à faire. Aux semi-doubles, on dit communément une seconde et une troisième oraison ; pour l'ordinaire, c'est celle *A cunctis*, avec un autre *ad libitum*. S'il y a une commémoration à faire, on la met en second lieu, et l'oraison *A cunctis* devient la troisième. S'il se trouve plusieurs commémorations, on les fait toutes et on omet *A cunctis*. Aux simples et aux fêtes, on peut, si l'on veut, ajouter quelque oraison à celles qui se trouvent prescrites par la rubrique ou par l'évêque ; mais il faut alors que le nombre total des oraisons soit impair, c'est-à-dire par exemple que, si les oraisons prescrites étaient au nombre de trois, on ne pourrait en ajouter que deux ou quatre. S'il s'en trouvait quatre de prescrites, il faudrait en ajouter une ou trois. Ce nombre impair n'est toutefois ordonné que

Pendant tout le temps qu'il récite la collecte, le prêtre tient les mains élevées. C'est aussi ce qu'il fait, pendant la préface, le *Pater*, et à toutes les oraisons de la messe. Attitude expressive et touchante, qui nous marque et le besoin qu'on a d'une chose, et l'empressement avec lequel on la demande. On ne se contente pas de la demander, il semble qu'on voudrait la saisir.

C'était les mains élevées vers le temple de Jérusalem que priaient les Israélites ; c'était les mains élevées que Moïse priait sur la montagne, tandis que Josué combat-

pour le cas où l'on ajoute spontanément des oraisons, car on peut les laisser en nombre pair, quand elles se trouvent prescrites en ce nombre par la combinaison des rubriques.

Dans l'oraison *A cunctis*, à la lettre N, on nomme le saint titulaire de l'église et non le patron du lieu ou du diocèse ; mais si l'oratoire n'a point de patron, on doit nommer le patron de la ville ou du lieu. Si l'église a pour titulaire un mystère, la sainte Vierge, saint Pierre et saint Paul, qui se trouvent déjà mentionnés dans cette oraison, on omet toute nomination de saint à la lettre N. Les saints anges, saint Jean-Baptiste et saint Joseph se nomment avant saint Pierre et saint Paul. Par un privilège spécial à saint Joseph, on peut le mentionner, si on veut, encore qu'il ne soit point titulaire. Si l'église a deux titulaires principaux, on les mentionne tous les deux.

Quand, pour troisième oraison, il est indiqué d'en dire une *ad libitum*, on peut dire à son choix, pour cette oraison, soit l'une de celles qui se trouvent sous ce titre dans le missel, soit l'oraison d'un saint, soit une oraison pour les défunts ; seulement, toute oraison pour les défunts se place l'avant-dernière. On ne peut faire compter pour l'oraison *ad libitum* celle qui est prescrite par l'évêque, ou bien celle *Deus, qui nobis sub sacramento*, dans le cas où elle serait ordonnée à cause de l'exposition du Saint-Sacrement.

Quant aux oraisons prescrites par l'Ordinaire pour des calamités ou des besoins publics, il faut remarquer premièrement qu'elles doivent toujours se dire en dernier lieu et sans égard au nombre impair ; secondement que, si l'oraison est prescrite même *pro re gravi*, on ne doit pas la dire aux doubles de première classe, non plus qu'aux doubles de seconde classe, dans les messes solennelles. Quant aux messes privées, dans les fêtes doubles de seconde classe, elle est laissée à la volonté du prêtre (S. R. C. 15 mai 1819). — *Baldeschi*, Cérémonial selon le rit romain. — *Petit Cérémonial romain*, par un chanoine de l'église de Moulins.

taient dans la plaine ; c'était les mains élevées que priaient les premiers chrétiens, suivant le conseil de saint Paul à son cher disciple Timothée : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, en élevant des mains pures (1). » Ils ne se contentaient pas d'élever les mains ; ils étendaient les bras, pour imiter la manière dont Jésus-Christ priait sur la croix.

Quelles pieuses réflexions doit nous inspirer la vue du prêtre élevant vers le ciel ses mains suppliantes ! Que notre âme alors se dégage de toute affection terrestre, pour s'élever jusqu'au trône de la miséricorde, sur les ailes de la foi et de l'amour.

A ces mots : *Per Dominum*, etc., qui forment la conclusion de la collecte, le prêtre se tourne vers la croix, pour marquer que c'est de ce signe salutaire qu'il attend toute l'efficacité de sa prière ; et il fait une inclination de tête, en prononçant le nom de Jésus-Christ, pour nous faire souvenir des paroles de l'Apôtre, qui veut qu'à ce nom sacré tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers (2). A ces autres paroles : *In unitate Spiritûs sancti*, il ramène ses mains vers son cœur et les serre l'une contre l'autre. C'est d'abord un symbole de foi à l'unité de la nature divine dans la Trinité des personnes, qu'il invoque dans la collecte ; et ensuite un symbole d'amour, qu'il serait sans doute impossible d'exprimer plus vivement que par cette union et cette jonction des mains sur le cœur (3). Voilà comment, dans la messe, tout est instructif, tout est édifiant, jusqu'aux circonstances qui nous

(1) Volo ergò viros orare in omni loco, levantes puras manus. *I Tim.*, II, 8.

(2) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philip.*, II, 10.

(3) Si l'oraison se conclut par : *Qui vivis et regnas*, le célébrant se contente de joindre les mains, en disant *In unitate*, et il ne fait point d'inclination à la croix.

semblent petites, et auxquelles jamais peut-être nous n'avions daigné faire attention.

Après la collecte, ainsi qu'après les autres prières de l'Église, les fidèles répondent : *Amen*, mot hébreu que l'Église a conservé, à cause de la sainte autorité que lui donne son antiquité, et par respect pour Jésus-Christ, qui l'avait souvent à la bouche. Il est employé pour ratifier ce qu'a dit le prêtre ; et, selon le discours auquel il est joint, il est une affirmation, un désir ou un assentiment, et il signifie : *Cela est vrai*, ou : *Que cela soit ainsi*, ou : *J'y consens*. Ainsi, quand l'*Amen* se dit après quelques dogmes de foi, comme à la fin du *Credo*, c'est une affirmation, et il veut dire : *Cela est vrai, je le crois*. Après une prière qui ne nous engage pas à faire quelque chose, mais seulement à en souhaiter l'accomplissement, comme lorsqu'on implore pour quelqu'un le secours de Dieu, lorsqu'on prie pour la conversion des pécheurs, pour le soulagement des morts, pour la santé de l'âme et du corps, l'*Amen* est un simple souhait et signifie : *Oui, je le veux ainsi ; je le désire*. Après une prière qui engage à quelque chose, et dont l'objet est en notre pouvoir jusqu'à un certain point, comme quand le prêtre demande que nous soyons fervents dans les bonnes œuvres, que nous vivions détachés du monde pour n'aimer que Dieu, l'*Amen* signifie que nous consentons à tout ce qu'on nous propose de faire et d'éviter.

Ainsi, en disant *Amen*, nous souscrivons à tout ce que renferme la prière. Mais, prenons-y bien garde, il faut que le cœur et les dispositions ne démentent pas cette ratification. Quelle contradiction si, lorsque l'Église demande que la grâce nous convertisse, tout en répondant *Amen*, nous ne voulions pas nous convertir ; si, lorsque l'Église demande la grâce d'observer le jeûne avec piété, tout en répondant *Amen*, nous n'avions d'autre désir que de satisfaire notre sensualité ; si, lorsqu'elle veut nous

porter à l'amour des biens célestes, nous répondions *Amen*, en n'ayant de goût que pour les choses périssables de ce monde ! Prononçons cet *Amen* avec la même effusion de cœur, avec le même entraînement que ces fervents chrétiens dont parle saint Jérôme, lesquels, en faisant retentir du mot *Amen* les églises de Rome, formaient comme un tonnerre céleste. En disant *Amen*, entrons franchement et généreusement dans le sens de la prière, et alors elle changera nos cœurs ; elle épurera nos sentiments ; et le Seigneur lui-même, ratifiant du haut du ciel cet *Amen* de la terre, nous adressera cette consolante parole : « Qu'il vous soit fait comme vous l'avez voulu⁵ (1). »

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Si Dominus pro nobis, quis contra nos ?

Si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous ? *Rom.*, VIII, 31.

1. Cette salutation, *Dominus vobiscum*, tire surtout sa force et son efficacité de ces paroles du Sauveur : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (2). »

Les prêtres et les diacres ont seuls le droit de s'en servir. De simples lecteurs, en Afrique, ayant osé l'employer, le troisième concile de Carthage leur en fit une expresse défense (3).

Dans l'église occidentale, toutes les fois que le *Gloria in excelsis* est récité à la messe, les évêques, au lieu de *Dominus vobiscum*, disent : *Pax vobis*, Que la paix soit avec vous. Cette salutation est comme une suite du *Gloria*, dont les premières paroles sont : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Or, comme nous l'avons déjà remarqué (4), les évêques seuls, jusque vers le commencement du onzième siècle, avaient le droit de réciter l'hymne angélique à la messe ; voilà pourquoi ils disaient : *Pax vobis*, à cause du rapport que ces paroles ont avec

(1) Fiat tibi sicut vis. *Matth.*, xv, 28.

(2) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

(3) *Can.* iv.

(4) Onzième Instruction, p. 199.

l'hymne; privilège qu'ils conservent encore comme vestige de l'ancien usage. Mais, quand il n'y a point de *Gloria in excelsis*, ils saluent le peuple comme les prêtres, en disant : *Dominus vobiscum*.

Les Grecs ne font pas usage de cette formule; elle ne se trouve point dans leurs liturgies. Une seule fois on rencontre dans la liturgie de saint Marc ces paroles : *Dominus sit semper cum omnibus vobis*. Lorsqu'ils saluent le peuple, ils disent : *Pax omnibus*, comme on le voit par les liturgies de saint Basile et de saint Chrysostome. Voilà pourquoi, au rapport de Socrate (1), le peuple qui se pressait autour de saint Chrysostome et se réjouissait de son retour de l'exil, le suppliait de monter au trône épiscopal et de souhaiter la paix aux fidèles, suivant l'usage. Ce saint docteur lui-même fait mention de ce rite, en disant dans une de ses homélies (2) : « Dès que celui qui préside à l'église est entré, il dit : *Pax omnibus*; lorsqu'il va prêcher et faire une instruction : *Pax omnibus*; lorsqu'il bénit : *Pax omnibus*; quand il ordonne de se donner le baiser de paix : *Pax omnibus*; à la fin du sacrifice, il répète encore : *Pax omnibus*. » — « Jésus-Christ, écrit saint Cyrille (3), en saluant ses disciples par cette formule connue : *Pax vobis*, a établi pour ainsi dire une loi pour les enfants de l'Eglise. C'est pour cela que, surtout dans nos saintes réunions, au commencement des sacrés mystères, nous nous adressons mutuellement ces mêmes paroles. » — Saint Athanase (4) attaque certains évêques qui excitaient des disputes et opprimaient leurs frères, eux qui pourtant, au commencement du saint sacrifice, adressaient aux fidèles ces belles et douces paroles : *Pax vobis*. — C'est probablement de cette coutume des Grecs, qui elle-même s'appuie sur l'exemple et les enseignements de Jésus-Christ, qu'est venu l'usage adopté par les évêques latins de dire : *Pax vobis*, la première fois qu'ils saluent le peuple, employant ainsi les propres paroles de celui dont ils sont les pontifes. — Saint Optat de Milève (5), parlant aux Donatistes, leur dit : « Vous n'avez pu retrancher ce qui était légitimement établi; vous avez continué à dire : *Pax vobiscum*. Pourquoi ce salut d'une chose que vous n'avez pas? Pourquoi nommer ce que vous avez détruit? Quoi! vous souhaitez la paix, vous qui la détestez! »

L'ENFANT DE CHOEUR DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Dans la cathédrale de Chartres existait autrefois une coutume singulière, c'est que personne ne répondait au *Dominus vobiscum*.

(1) Lib. VI, cap. xiv.

(2) Homil. III, in epist. ad Coloss.

(3) In Joannem, lib. XII.

(4) Lettre à Eusthatius.

(5) Lib. III.

Nous ne pourrions assurer si cette coutume y subsiste encore. Mais voici quelle en fut l'origine :

En l'année 1116, sous le règne de Philippe I^{er}, en pleine époque des Croisades, la ville de Chartres étant administrée par Geoffroi, le soixante-unième de ses évêques, selon les catalogues anciens, le soir du 31 octobre, on faisait en grande pompe une procession dans l'église souterraine de Chartres, en chantant les louanges de Notre-Dame, Reine de tous les saints, dont on allait le lendemain célébrer la fête. Le pieux évêque la présidait. La foule, ardente et recueillie, chantait d'un cœur dévoué. Les religieux et les prêtres avaient tous à la main leur petit flambeau. L'évêque, la crosse en main et la mitre en tête, bénissait les fidèles à toutes les stations, entouré de la jeune phalange des enfants de chœur, qui portaient des cierges.

Dans le nombre de ces enfants, on en remarquait un qui n'avait que dix ans, mais qui était le plus assidu. Fils d'une pauvre veuve, il faisait sa richesse et sa joie. On disait qu'il avait fait trois parts de son cœur : l'une à Dieu, l'autre à la sainte Vierge, et la troisième à sa mère. Ses trois affections étaient vives; et jamais on ne l'avait vu absent à une cérémonie religieuse; jamais on ne rendait sans lui à la sainte Vierge les honneurs qui lui sont dus. Il ne semblait heureux sans réserve qu'à l'église; et, lorsque, dans les rues étroites de la vieille cité, un passant étranger lui demandait ce qu'il était, il ne manquait pas de répondre avec une fierté naïve : *Enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres.*

La mère de ce doux enfant n'était heureuse aussi que lorsqu'il n'était pas hors de ses regards. Elle était donc comme lui assidue à la maison de Dieu. Elle le suivait de l'œil, soit qu'il servit la messe, qu'il portât le petit bénitier, qu'il présentât l'encens, soit qu'autour du bon prélat il fit partie de l'humble cortège, que Notre-Seigneur ordonnait de laisser venir à lui.

Elle fut donc surprise d'abord et bientôt inquiète, la bonne mère, de ne plus voir son fils dans les rangs de ses petits camarades, au second tour de la procession. Au troisième tour, il ne reparut point. Que pouvait-il être devenu ? Aucune nécessité, aucune commission ne pouvait exiger une absence d'un quart d'heure. Les offices terminés et les cérémonies closes, les fidèles se retiraient. La mère, qui souffrait depuis plus d'une demi-heure, entra dans la sacristie, d'un pas hâté mais modeste, demandant tout bas son fils à tout le monde. Personne ne l'avait vu disparaître; et alors seulement on remarqua qu'il faisait défaut, lui et son cierge.

Elle retourna dans la crypte avec les sacristains, qui partageaient sa sollicitude. Les autres enfants de chœur suivirent; puis les prêtres et les religieux, et le bon évêque lui-même. Tous aimaient le gracieux enfant et lui portaient intérêt. Tous voulaient savoir comment il s'é-

tait évanoui; s'il ne se trouvait pas malade dans quelque retraits, s'il ne s'était pas oublié en prière sur quelque tombe révéree; car il y avait eu, dans la grotte, des martyrs qui avaient eu là leur sépulture.

Mais on chercha en vain; on explora inutilement tous les angles, tous les renforcements, toutes les niches, tous les détours. On appela l'enfant sans plus de succès. Il fallait qu'il fût sorti de l'église inaperçu, ou qu'on l'eût enlevé, ou qu'il se fût jeté dans un puits profond qui était derrière l'autel des druides, et qu'on appelait le puits des Saints-Forts. — La pauvre mère y courut, à ce puits, armée d'un flambeau; elle n'y eut pas plutôt penché sa lumière, qu'elle poussa un de ces cris de douleur maternelle, qui remuent les cœurs les plus insensibles. Tout le monde, en un moment, fut auprès d'elle. Au fond de l'abîme, elle avait aperçu un surplis.

À la lueur incertaine qui éclairait le bord du puits, tous les autres ne virent rien. Mais l'œil d'une mère peut-il se tromper? Sur le désir du prélat, le plus agile des serviteurs de l'église descendit avec prudence au fond du vieux puits. Il y trouva le pauvre enfant, mais noyé, raide, inanimé, glacé par la mort, qui est si dure et si prompte.

Toute l'assistance était muette de douleur autour de la mère, et personne n'osait essayer de la consoler. Elle paraissait frappée d'une consternation si étrange, qu'on s'en effrayait. Le sentiment qu'elle éprouvait n'était pourtant pas de la consternation. Elle ne pouvait pas se figurer que son fils lui fût ravi....

Dès qu'on l'eut remonté au haut du puits, elle le saisit avidement dans ses bras, et, courant d'un bond à l'autel de Notre-Dame, elle le porta tout ruisselant aux pieds de la sainte image, se jeta à genoux et s'écria : — Le voilà, sainte Vierge, ce pauvre enfant que nous avons perdu! Il n'est plus à moi, Dame de Chartres; il est à vous. Je vous l'ai donné; je vous le donne. Mais vous savez qu'il vous aime, Vierge sainte; il était sous votre garde, et vous ne pouvez pas permettre qu'il ne se relève plus....

Les pleurs de l'assistance se mêlaient aux pleurs de la veuve pleine de foi. Tout le monde à genoux priait et sanglotait. Mais peu de cœurs espéraient qu'un enfant, noyé depuis une heure, pût revenir à la vie. Le saint prélat partageait presque seul avec la mère une espérance, qui soutenait aussi les cœurs encore jeunes des autres enfants. Et, en effet, la foi repoussa la mort; l'enfant du miracle ouvrit les yeux. — On courut à lui; on le descendit de l'autel. Sa voix se mêla aussitôt aux inexprimables effusions d'actions de grâces, qui ébranlaient les vieilles voûtes.

À travers les élans de la reconnaissance et de la joie, on accablait l'enfant ressuscité de mille questions. Il dut expliquer comment, en voulant regagner son rang, il avait eu l'imprudence de passer derrière

l'autel, et comment, ne songeant pas au puits des Saints-Forts, il s'y était précipité. Après qu'on eut admiré qu'il n'eût reçu aucune confusion, comme on voyait que pourtant il avait perdu toute connaissance et tout sentiment de la vie pendant l'heure qu'il avait passée au fond de l'eau, on lui demanda s'il n'avait rien éprouvé ni rien entendu. — Je n'ai rien éprouvé, dit-il, qu'une grande sensation de bien-être.... Je n'ai rien vu que des anges qui passaient doucement autour de moi.... Je n'ai rien entendu, sinon leurs voix harmonieuses, qui répondaient les paroles de l'Eglise au seigneur évêque, lorsqu'il adressait aux fidèles le *Pax vobis*. Ils répondaient aussi au *Dominus vobiscum* de l'archiprêtre....

Telle est l'aventure extraordinaire de l'enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres. L'évêque Geoffroi fut si frappé de la merveilleuse circonstance qu'on vient de lire, que, pour en conserver la mémoire, il établit une coutume, toujours maintenue depuis ladite année 1116 dans la cathédrale de Chartres : c'est que quand l'évêque officiant chante le *Pax vobis*, ou un prêtre le *Dominus vobiscum*, à la messe, aux vêpres, à matines et aux autres heures canoniales, le chœur ne répond point, sachant que les anges le font et que Dieu les entend.

COLLIN DE PLANCY, *Légendes de la sainte Vierge*.

L'enfant est le miroir de l'innocence où l'on aime à se mirer, parce qu'on y trouve le reflet céleste, que le Créateur prête au front des anges.

2. Cette invitation à prier, en disant *Oremus*, s'appelait anciennement *donner la prière*. — Il est dit dans la vie de saint Paulin que saint Jean, évêque de Naples, s'étant rendu à l'église, monta sur son trône, salua le peuple comme à l'ordinaire; et, après que les assistants eurent répondu à sa salutation, *il donna la prière*, et rendit l'âme en récitant la collecte (1). — Le pape Sergius II étant entré dans l'église avec Louis le Débonnaire, ils se prosternèrent tous deux près de la Confession de saint Pierre; et puis le Pontife, *ayant donné la prière pour le peuple*, sortit avec l'empereur (2).

En certaines circonstances, après la monition *Oremus*, le célébrant indiquait, par une formule, pour qui ou pour quels besoins on allait prier. C'est ce qui se pratique encore à certaines messes et spécialement le Vendredi saint. En ce jour, le prêtre invite le peuple à prier pour les infidèles, afin que Dieu les convertisse à la foi; pour les juifs, afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière évangélique; pour les catéchumènes, afin que le Seigneur leur inspire un vif désir du baptême; pour les fidèles, afin qu'ils persévèrent dans la grâce, etc.

(1) Uranius, *Vie de S. Paulin*.

(2) Anastas., *Vie de Serg.*

de congédier l'assemblée. Walfrid Strabon (1) atteste cette pratique; selon lui, les plus vénérables parmi les Pères avaient coutume de terminer par une courte oraison, non-seulement le saint sacrifice de la messe, mais toutes les autres réunions et même les conférences. « C'est, dit-il, ce que nous apprend l'exemple des anciens qui, par respect, se renvoyaient les uns aux autres l'honneur de réciter la prière qui devait terminer; prière analogue aux collectes, que disent encore aujourd'hui les prêtres à la fin des offices soit du jour, soit de la nuit. En effet, parmi les collectes, il en est qui ne peuvent être dites qu'au saint sacrifice, avec lequel elles ont rapport; d'autres qui peuvent être récitées pendant la messe et dans d'autres circonstances.

Saint Grégoire-le-Grand (2) établit également l'usage des collectes en dehors des offices. En effet, parlant d'un mort que les prières d'un religieux avaient ressuscité, il dit : « Lorsque le religieux et le sous-diacre Quadragésime eurent longtemps prié, le serviteur de Dieu dit à Quadragésime de terminer la prière. Ensuite il ramassa de la poussière au pied de l'autel, et s'avança avec le sous-diacre à l'endroit où gisait le corps du défunt. Il se mit de nouveau en prières; et, après de longues supplications, le saint homme ne chargea plus Quadragésime de dire la dernière oraison; mais il récita lui-même la bénédiction, c'est-à-dire la collecte, à laquelle on donnait souvent ce nom, et aussitôt le mort ressuscita. » Or, ces oraisons qu'on disait pour terminer les prières, étaient le plus souvent semblables aux collectes que nous lisons à la messe, ainsi que les anciennes coutumes des monastères en font foi.

C'est des collectes que le pape Célestin disait que la règle de la prière devient la règle de la foi. « Considérons, dit cet illustre pontife, les mystères renfermés dans ces formules de prières sacerdotales qui, établies par les apôtres, sont répétées dans le monde entier d'une manière uniforme par toute l'Église catholique, en sorte que la règle de prier détermine la règle de croire (3). » — C'est sur ces mêmes prières que saint Augustin établit ses douze articles de la grâce dans sa lettre à Vital (4).

(1) Cap. xxii.

(2) *Dial.*, lib. III.

(3) *Observationum quoque sacerdotalium sacramenta respiciamus, quæ ab apostolis tradita in toto mundo, atque in omni catholicâ Ecclesiâ uniformiter celebrantur, ut legem credendi lex statuat supplicandi. D. Cælest., Epist. ad episc. Galliæ, n. 21.*

(4) *Exere contra orationes Ecclesiæ disputationes tuas. D. Aug. Epist. ccxvii et cvii.*

ACCLAMATIONS POUR LE PAPE ET LES PRINCES.

Un rite qui a été en usage dans quelques églises, surtout de France et d'Allemagne et enfin à Rome, c'est qu'après la collecte, aux grandes solennités, les diacres, les sous-diacres et les autres ministres exprimaient par acclamation des souhaits pour la vie et le salut des grands princes à leur avènement au trône, et pour les prélats de l'Eglise. Lorsque les empereurs n'étaient pas présents, on faisait ces vœux devant leurs images, comme nous l'apprend une lettre de saint Grégoire-le-Grand. « On apporta, dit-il, à Rome, les images de Phocas et de Léonie sa femme, et des acclamations furent faites, dans la basilique de Latran, par tout le clergé et le sénat. On s'écriait : *Christ, exaucez-nous ; accordez longue vie à l'empereur Phocas et à l'impératrice Léonie.* » Les empereurs grecs ayant été excommuniés pour certaines hérésies, on cessa de faire pour eux ces suffrages ; mais dans la suite ils furent repris pour Charlemagne, lorsque ce prince eut été couronné empereur par le pape Léon.

Les mêmes acclamations avaient lieu pour le pape (1). Immédiatement après la collecte, l'archidiacre avec les diacres et sous-diacres, debout devant l'autel, commençait à haute voix : *Christ, exaucez-nous.* Les clercs du palais, debout dans le chœur et revêtus de chapes, répondaient : *Accordez longue vie à notre seigneur le pape*, ce qu'on répétait trois fois. Ensuite l'archidiacre disait également trois fois : *Sauveur du monde* ; à chaque fois on répondait : *Assistez-le.* Suivaient alors les litanies : *Sainte Marie, assistez-le ; saint Michel, assistez-le*, etc. Enfin, l'archidiacre terminait en disant : *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison* ; ce que répétaient également les clercs du palais.

On ignore à quelle époque on a cessé de faire ces sortes de suffrages. Mais ils sont encore en usage le jour du couronnement du pape.

BONA.—FORNICI.

LE SAINT NOM DE JÉSUS.

5. Jésus-Christ est notre avocat auprès de Dieu son Père (2) ; et il intercède pour nous (3). Son nom est plein de vertu et d'efficacité.

(1) Cet usage est attesté par le camérier Cencius, maître des cérémonies, qui fut pape plus tard sous le nom d'Honorius III. On lit dans son *Ordre romain*, publié par Mabillon (*Mus. ital.*, t. II, p. 168) : *Post primam orationem diaconi, cardinales, subdiaconi et alii ordines faciunt laudes domino papæ.*

(2) *Advocatum habemus ad Patrem Jesum Christum.* I *Joan.*, II, 1.

(3) *Interpellat pro nobis.* *Rom.*, VIII, 34.

Le nom de Jésus, dit Origène (1), est un nom de toute-puissance. De là le constant usage de l'Église, dans sa liturgie, de ne rien demander à Dieu que par Jésus-Christ.

Si vous craignez la mort, dit saint Ambroise, le nom de Jésus est la vie; si vous vous dirigez vers le ciel, il est la voie; si la fièvre vous brûle, il est la santé; si vous avez faim, il est un aliment; si vous êtes accablé de travail, il est le repos; si vous êtes dans le combat, il est la couronne (2).

Saint Grégoire de Nazianze disait aux Ariens: « Sachez que si les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut faire un pas sans Jésus-Christ. »

Saint Bernardin avait un si affectueux respect pour le nom de Jésus, qu'il le portait toujours avec lui, écrit en lettres d'or sur un petit tableau et entouré de rayons. Souvent même il tenait ce tableau à la main dans la chaire, comme pour enflammer davantage la dévotion de ceux qui l'écoutaient. Cette habitude étonna les Romains et fut dénoncée à Martin V par quelques âmes envieuses comme un acte d'idolâtrie; mais le saint se disculpa avec une noble et franche simplicité.

CANDIDE HIU.

« Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé (3). » C'est pour l'honorer et le faire honorer que Candide Hiù montra le plus grand zèle pour la propagation du christianisme. Cette sainte femme vivait en Chine au dix-septième siècle; elle était petite-fille d'un des premiers ministres de l'empereur. Parfaitement instruite des devoirs de la religion et des maximes du salut, elle assistait aux saints mystères avec une humilité si profonde et un respect si édifiant, qu'elle inspirait de la dévotion à tous ceux qui y étaient présents. Elle s'approchait du sacrement de pénitence le plus souvent qu'elle le pouvait; et l'aveu de ses fautes était toujours accompagné d'un torrent de larmes; elle déployait avec candeur tous les replis de son âme; et, pénétrée des sentiments nécessaires pour recevoir les grâces de ce divin sacrement, il lui semblait qu'elle se trouvait comme Magdeleine au pied de la croix du Sauveur, et qu'elle était arrosée de son sang et lavée de toutes ses taches. Chaque soir, elle rassemblait ses femmes dans son appartement, où, après une prière commune, elle les instruisait dans la religion, soit par ses discours, soit par des lectures spirituelles.

(1) *Nomen Jesu, nomen omnipotentiae. Orig. in caput 1 Job.*

(2) Si mortem times, vita est; si ad cælum tendis, via est; si febribus æstuas, salus est; si alimento indiges, cibus est; si labore opprimeris, requies; si in certamine versaris, corona est. *D. Ambr., l. De Virgin.*

(3) Omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit. *Rom., x, 13.*

Ayant fait orner de magnifiques peintures l'église de Xam-Hai, où s'assembaient ordinairement, aux fêtes de Pâques et de Noël, huit à neuf mille chrétiens, elle eut la dévotion de voir cette église, où il n'était permis qu'aux seuls hommes d'entrer. Lorsque tout fut disposé pour cette sainte visite, elle fit avertir environ soixante dames qui, s'étant fait porter en chaises, entrèrent dans l'église et y firent leurs prières. Elle s'y prosterna avec des sentiments de piété dignes des anges, qui en furent les témoins. En voyant les tableaux des principaux mystères de notre religion, dont elle avait orné la maison de Dieu, il lui semblait qu'elle parcourait en esprit tous les lieux de la Terre-Sainte où ces mystères se sont accomplis ; et, elle satisfaisait presque au désir ardent qu'elle aurait eu de visiter ces lieux mémorables. Instruite que tous les ans, en cette église et en celle de Sum-Xiam, on baptisait près de quatre mille personnes, et, dans toute la Chine, environ quatorze à quinze mille, elle considérait cet accroissement de chrétiens comme s'il eût été celui de sa famille, ou comme ces jeunes oliviers auxquels un prophète compare les enfants d'un père de famille, dont ils couronnent la table, quand il a pris soin de leur donner une sainte éducation. Ces nouveaux chrétiens étaient en effet les enfants de cette dame pieuse, et lui devaient tous les secours spirituels qu'ils recevaient des missionnaires. Elle fonda de ses épargnes et du fruit de ses travaux, avant et depuis la persécution, près de trente églises dans sa patrie ; elle en fit bâtir neuf, avec de belles maisons, en d'autres provinces ; et il y eut à peine une chapelle, un oratoire, une mission, une congrégation qui n'eût reçu d'elle quelque bienfait.

Son zèle pour le soulagement des âmes détenues dans les flammes du purgatoire égalait celui qu'elle avait pour la conversion des infidèles. Elle prenait soin de faire ensevelir les morts, de fournir des cercueils, de pourvoir aux frais des funérailles des chrétiens indigents, faisant célébrer des messes pour le repos de leurs âmes ; et, quand elle envoyait ses aumônes aux pauvres, elle leur demandait en échange des prières pour leurs frères décédés. Peut-être Dieu voulut-il récompenser sa piété en la consolant par un songe, où elle vit son époux et l'un de ses enfants morts depuis peu, qui l'assuraient qu'ils étaient dans la voie du salut, par la miséricorde du Seigneur. Ce songe fit tant d'impression sur l'esprit de la pieuse veuve, que, pleine de la confiance que son zèle et sa piété étaient agréables à Dieu, elle redoubla de ferveur pour secourir ces saintes âmes. Les songes mêmes et le sommeil étaient pour elle comme autant de communications avec Dieu ; tantôt il lui semblait qu'elle voyait Jésus-Christ lui tendant les bras, comme s'il l'eût exhortée à donner pour les églises et à soulager les pauvres ; tantôt c'était la sainte Vierge, avec son Fils bien-aimé, qui la consolait et qui lui promettait sa protection ; tantôt elle contemplait

les saints anges ou plutôt les âmes de ces petits innocents à qui elle avait procuré la gloire éternelle en leur procurant le baptême, et qui semblaient la remercier des soins qu'elle avait pris de leur salut.

Vies des Justes.

TREIZIÈME INSTRUCTION.

INSTRUCTION PRÉPARATOIRE AU SAINT SACRIFICE. — ÉPITRE. — COMMENT LES FIDÈLES DOIVENT L'ÉCOUTER. — AMBON. — GRADUEL. — *Alleluia*. — NEUME. — LA PROSE OU SÉQUENCE.

Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ...
Hæc meditare, in his esto.

Faites attention à la lecture, à l'exhortation, à l'instruction. Méditez-les ; appliquez-vous-y tout entier. I *Tim.*, IV, 13, 15.

Jusqu'ici la messe n'a renfermé que des louanges à Dieu, des cris poussés vers le Très-Haut pour implorer sa miséricorde, des prières qu'on lui a adressées par les mérites de Jésus-Christ pour obtenir ses grâces. Mais, après la prière, la lecture. « Quiconque veut être toujours avec Dieu, dit saint Augustin, doit souvent prier et lire (1). » Par l'oraison, dit un autre saint (2), nous demandons à Dieu de nous faire connaître sa volonté, et il nous en instruit par la lecture. On fait donc diverses lectures, pour mieux se préparer à l'immolation de la victime sainte. C'est par là que les Juifs commençaient leurs assemblées¹, et les premiers chrétiens ont suivi cet usage. Nous nous réunissons, dit Tertullien pour lire les divines Écritures et y voir ce qui convient aux divers temps (3). On avait com-

(1) D. Aug., Sermo cxii.

(2) Anastase de Nicée.

(3) Coimus ad litterarum divinarum commemorationem. *Tertull.*, Apol. xxxix.

pris facilement que c'était un excellent moyen de sanctifier le dimanche, et cette lecture devint bientôt une partie obligée de la messe ².

La première lecture qu'on fait s'appelle *l'Épître*.

On la nomme ainsi parce que, le plus souvent et presque tous les dimanches de l'année, elle est tirée des épîtres des apôtres et surtout de celles de saint Paul (1). Voilà pourquoi on trouve dans les anciens sacramentaires : « Après la Collecte suit l'Apôtre, » c'est-à-dire une lecture tirée de l'Apôtre. Il est cependant des jours, où on lit des passages tirés de l'Ancien Testament, l'Église voulant montrer par là l'accord de l'ancienne et de la nouvelle loi.

Le choix des Épîtres a toujours rapport au mystère, à la fête ou à l'Évangile qui doit suivre. Ainsi, le premier dimanche de l'Avent, l'Épître, pour nous préparer à la venue du Messie, nous annonce que la nuit est avancée, que le jour approche, et qu'il nous faut quitter les œuvres de ténèbres et nous revêtir des armes de lumière. L'Évangile du même jour décrit les signes qui précéderont le second avènement de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra à la fin des temps juger les hommes. Le jour de l'Épiphanie, on lit le fameux passage d'Isaïe annonçant la vocation des Gentils à la foi, l'Adoration des Mages et les présents qu'ils devaient offrir au Seigneur. Le dimanche de la Trinité, l'Épître est un passage de saint Paul, s'inclinant avec respect devant la profondeur de la sagesse et de la science divines, et confondant l'orgueil de l'homme, qui voudrait pénétrer les jugements incompréhensibles et les voies impénétrables du Très-Haut. Ainsi d'une foule d'autres, où l'âme méditative peut trouver les rapprochements les plus

(1) On a remarqué que lorsque l'Épître est tirée de saint Paul, elle commence ordinairement par ces mots : *Fratres*, *Mes frères*, parce que saint Paul nomme ainsi ceux à qui il écrit. Elle commence par les mots : *Carissimi*, *Mes très-chers*, lorsqu'elle est tirée des épîtres canoniques, parce que les auteurs de ces épîtres emploient souvent cette expression.

heureux. Remarquons surtout que, par le choix et la disposition qu'elle a faits des Épîtres pour les dimanches et les fêtes de l'année, l'Église fait passer successivement sous les yeux des fidèles tout ce qu'il y a de plus solide en fait de dogme, de plus pur et de plus saint en fait de morale, tout ce qu'il y a de plus pieux, de plus consolant et de plus sublime dans nos saintes Écritures, et spécialement dans les incomparables écrits de l'Apôtre des nations.

On lit l'Épître avant l'Évangile, parce qu'il semble convenable de faire précéder la parole de Dieu par les écrits de ses envoyés, à l'exemple de Jésus-Christ, qui envoyait d'avance ses apôtres dans les lieux où il voulait aller prêcher lui-même. C'est en quelque sorte la mise en scène de cette parole de saint Paul aux Hébreux : « Dieu a parlé aux hommes par plusieurs voix et de plusieurs manières, et enfin par son Fils (1). »

Le célébrant lit l'Épître *au côté gauche*, qui représente, comme nous l'avons dit, l'ancien monde, parce qu'autrefois elle était tirée le plus souvent de l'Ancien Testament ; *à haute voix*, parce que c'est une instruction pour le peuple ; *les mains appuyées sur le livre*, comme preuve de son attachement inviolable aux saintes leçons, dont il nourrit son esprit (2).

Les fidèles doivent eux-mêmes lire l'Épître ou l'écouter : 1° avec attention, avec respect, se rappelant que c'est la parole de Dieu et de ses plénipotentiaires ; 2° avec simplicité, ne cherchant qu'à s'instruire, et adorant, sans vouloir les pénétrer, les mystères renfermés dans nos livres divins ; 3° avec un désir sincère de réformer leurs mœurs.

(1) Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis; novissimè diebus istis locutus est nobis in Filio. *Heb.*, 1, 1.

(2) Plusieurs cérémoniaux semblent laisser au prêtre la faculté de poser ses mains sur l'autel sans toucher le livre. Cette pratique est néanmoins contre la lettre de la rubrique, qui porte expressément : *Ità ut palmæ librum tangant*. On tient les mains de la même manière pendant le Graduel, le Trait, l'Alleluia.

Pour cela, qu'ils gravent profondément dans leurs cœurs les avis qu'ils reçoivent du ciel, et qu'ils demandent à Dieu avec instance la grâce de les mettre en pratique. Pendant cette lecture, l'assemblée reste assise, attitude qui convient à quiconque écoute et médite attentivement (1).

Aux messes solennelles, l'Épître est chantée par un sous-diacre. C'est là une fonction propre aux ministres de cet ordre, comme nous le voyons par les cérémonies de leur ordination. L'évêque leur dit, en leur faisant toucher le Missel : « Recevez le livre des Épîtres, et ayez le pouvoir de les lire dans la sainte Église de Dieu (2). » On peut regarder le sous-diacre chantant l'Épître, comme représentant le précurseur de Jésus-Christ, saint Jean-Baptiste, de qui il est écrit : « Il a marché devant le Seigneur, pour préparer ses voies et donner à son peuple la connaissance du salut (3). »

Anciennement, l'Épître était lue par le sous-diacre, comme l'Évangile par le diacre, sur un lieu élevé qu'on appelait *Ambon*³. C'était une espèce de tribune, qui servait aussi à l'évêque pour prêcher ; mais il y avait une différence entre l'Épître et l'Évangile : c'était sur le degré inférieur qu'on lisait la première ; l'autre au contraire était lu sur les degrés supérieurs, comme pour marquer la prééminence de la loi nouvelle sur l'Ancien Testament. Aujourd'hui le sous-diacre chante l'Épître au bas des degrés de l'autel, derrière le célébrant. Il se tient debout et la tête découverte, en signe de vénération pour les saintes paroles qu'il lit. Il a les mains posées sur le livre, comme le célébrant, pour montrer qu'il adhère à ces pieuses leçons, qu'il veut y rester inviolablement attaché, et qu'il est dis-

(1) *Sedebit solitarius et tacebit. Thren.*, III, 28.

(2) A défaut de sous-diacre, on peut, en cas de nécessité, permettre à un clerc de chanter l'Épître sans manipule. *Paratus absque manipulo.* (S. R. C. 18 déc. 1784 et 22 juil. 1848.)

(3) *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus. Ad dandum scientiam salutis plebi ejus. Luc.*, I, 76, 77.

posé à les réduire en pratique, car les mains sont le symbole de l'action. Quant au chant, sauf quelques modulations, il est simple, uni. C'est comme un récitatif hâté, depuis un bout jusqu'à l'autre ; c'est une sorte de lecture ordinaire, chantée d'une manière courante ; et ce ton convient parfaitement à l'Épître, qui est une instruction, un avertissement, une exhortation sous forme de lettre ou de missive ; lettre infiniment précieuse, qui nous est envoyée du ciel, pour nous révéler les plus hauts et les plus touchants mystères, et nous apporter, en nous instruisant, les plus douces consolations (1).

Comme le célébrant représente le Christ, les ministres inférieurs doivent lui subordonner humblement leurs actions ; voilà pourquoi le sous-diacre, après avoir chanté l'Épître, va se prosterner devant lui, pour recevoir sa bénédiction. Il lui présente le livre fermé, pour marquer que le Christ seul peut ouvrir ce livre divin et en briser les sceaux, en développant ses mystères. Il baise la main du célébrant, parce que nul ne reçoit la bénédiction promise

(1) On demande pourquoi nous finissons la lecture des prophéties en laissant tomber la voix plus bas, tandis que nous terminons l'Évangile et l'Épître en élevant la voix. Je réponds que c'est parce que, par les prophéties contenues dans l'Ancien Testament, on représente la Synagogue qui s'inclina et tomba ; et voilà pourquoi on finit de lire les prophètes, en baissant la voix et en la laissant en quelque sorte tomber. Mais l'Évangile et l'Épître représentent l'Église militante qui a été exaltée, et c'est pourquoi on termine à haute voix l'Épître et l'Évangile. En outre, dans l'Ancien Testament, il n'y a que des promesses temporelles et caduques, et c'est pour les figurer qu'on finit les leçons d'une voix basse, tandis que, dans le Nouveau Testament, les promesses sont spirituelles et éternelles ; pour les symboliser, on termine d'une voix haute l'Évangile et l'Épître. Cependant on termine sur un ton élevé certaines leçons, tirées de l'Ancien Testament, qu'on lit souvent à la messe pour remplacer les Épîtres, et on les lit sur le même ton que l'Épître, parce qu'alors elles en tiennent lieu ; et cela est convenable, parce qu'elles doivent reproduire le nom et la forme de l'Épître. *Rational*, l. IV, c. xvi, n. 11.

dans la loi, s'il n'a l'amour que désigne le baiser (1). Le sous-diacre, ainsi agenouillé devant le prêtre, nous rappelle saint Jean-Baptiste venant s'humilier devant Jésus-Christ, qui le relève aux yeux des peuples et le bénit. On peut dire encore que c'est le prophète et l'apôtre qui, humbles serviteurs, viennent, après leur mission remplie, recevoir le salaire et la récompense du Maître.

L'épître terminée, le peuple répond par la bouche du servant : *Deo gratias* ⁴, *Grâces à Dieu*, pour remercier le Seigneur de l'instruction qu'il vient de recevoir. C'est une formule de la plus haute antiquité, que les chrétiens prononçaient souvent. C'était même leur formule ordinaire de salutation, selon saint Augustin, qui s'écrie à ce sujet : « Que pouvons-nous penser, dire ou écrire de mieux que ceci : *Grâces à Dieu*? » ⁵ »

Pour joindre la prière et la louange avec l'instruction, l'Eglise a fait succéder à l'Épître quelques versets d'un psaume qui forment le Graduel (2).

Le *Graduel* (3) est ainsi appelé du mot latin *gradus*, degré, parce qu'autrefois on le chantait sur les degrés du jubé

(1) Aux messes des défunts, le sous-diacre ne vient pas recevoir cette bénédiction.

(2) Il faut remarquer ici que chaque lecture dans l'Eglise est suivie d'un psaume ou d'un passage de l'Ecriture, qui en est le résumé et le fruit; que ce psaume de résumé tire sa dénomination du mode dans lequel on le chante. Ainsi, le psaume qui suit la lecture, doit-il être dialogué à deux chœurs égaux, on l'appelle *antienne*. Doit-il être chanté partie par le chœur, partie en solo, avec reprise et réclame, on l'appelle *répons*. Ce répons doit-il être chanté sur les degrés du lutrin, on l'appelle *graduel*. Doit-il être précédé et suivi de l'acclamation de joie, on l'appelle *alleluia*. Enfin le psaume doit-il être chanté tout en solo et d'une seule tenue, *tractin*, il reçoit dans ce dernier cas le nom de *trait*. *Manuel de la Messe*, par Le Courtier.

Indè responsorios cantus vocant, quòd alio desinente, id alter respondeat. *Amal.*, l. III, c. XI.

(3) Primam lectionem audivimus apostoli; deindè cantavimus psalmum; post hæc evangelica lectio decem leprosos mundatos ostendit. *D. Aug. De Verb. Apost. Serm. X.*

ou de l'ambon, ou bien encore parce qu'il était chanté pendant que le diacre demandait la bénédiction et montait les degrés de l'ambon, afin que le chœur ne fût pas en silence pendant tout ce temps. Les Graduels, différents pour chaque solennité, sont toujours en rapport avec l'épître, dont ils forment une espèce de corollaire ; avec l'évangile, à la lecture duquel ils servent de préparation ; enfin avec le mystère du jour, qu'ils aident à célébrer et dont ils rappellent la doctrine. On donne encore au Graduel le nom de *Répons*, soit parce que cette sorte d'antienne doit *répondre* et concorder à la leçon, soit parce que lorsqu'un chantre cesse, l'autre reprend et *répond*. Primitivement, on chantait après l'épître un psaume entier, en forme de répons. C'est ce que nous apprend saint Augustin dans un de ses sermons, et nous trouvons encore un vestige de cet ancien rite, le premier dimanche de Carême, le dimanche de la Passion et le Vendredi saint. Plus tard, ce psaume fut raccourci à la manière des Grecs, et le Graduel fut réduit à quelques versets, dont le dernier est précédé et suivi du mot *alleluia* ⁶.

L'*Alleluia*. C'est un mot hébreu, qui signifie *Louez Dieu*, et qui exprime en même temps un mouvement, un transport de joie, qu'on n'a pu rendre dans aucune autre langue ; voilà pourquoi on l'a conservé dans l'idiome qui lui est propre. Saint Jean nous apprend dans son Apocalypse (1) que l'*Alleluia* est le chant du ciel ; et l'Église, voulant nous faire participer par avance à la joie céleste, en a fait le chant de ses solennités. Cette belle et glorieuse parole est le cantique de nos fêtes ; elle embellit les modulations des chantes ; elle retentit dans le palais du Seigneur ; et, comme si la foi ne pouvait s'en rassa-

(1) *Audivi quasi vocem turbarum multarum in cœlo dicentium : Alleluia. — Et iterum dixerunt : Alleluia. — Adoraverunt Deum sedentem super thronum, dicentes : Amen, Alleluia. Apoc., xix, 1, 3, 4.*

sier, des tropes nombreux et variés la répètent toujours avec un nouveau charme (1).

C'est surtout pour célébrer la résurrection de Jésus-Christ, que l'Église en fait un fréquent usage ; et elle l'emploie aussi tous les dimanches, parce qu'ils sont destinés à renouveler la mémoire de Jésus-Christ ressuscité. Elle ne se contente pas de dire une fois *Alleluia* ; elle le répète, car dit saint Augustin, pour louer Dieu éternellement, il faut commencer à le louer en ce monde. C'est pourquoi nous chantons plusieurs fois *Alleluia*, louez le Seigneur, nous excitant ainsi les uns les autres à louer Dieu⁷. Mais, ajoute ce saint Père, faites en sorte que tout ce qui est en vous le loue, votre langue, votre voix, votre conscience, votre vie et vos actions. Vous avez beau chanter les louanges de Dieu et répéter sans cesse *Alleluia*, tout est muet en vous, si votre charité est muette ; vous vous taisez dès lors que vous cessez d'aimer. Le refroidissement de la charité est le silence du cœur (2).

On peut considérer le premier *Alleluia* comme une exhortation à louer Dieu, et le second comme une exclamation de joie, comme le transport d'allégresse de tout le peuple. Aussi, aux messes chantées, ajoute-t-on un grand nombre de notes à la fin de cet *Alleluia* sur la syllabe *a*. C'est ce qu'on appelle *neume* (3), ou *chant de jubilation*. « La jubilation, dit saint Augustin, est un son de joie sans paroles. (4) » C'est le chant musical, dans lequel la voix quitte le récitatif et l'expression, pour se laisser entraîner à l'accent de l'âme et à ses inexprimables mouvements ; c'est une aspiration sans fin vers un bonheur entrevu et sans fin lui-même. C'est pour rappeler la joie

(1) Cassiod., *in ps.* civ.

(2) Tacebis, si amare destiteris; frigus charitatis silentium cordis. *D. Aug., in ps.* 148.

(3) Πνεῦμα, air, souffle ou respiration prolongée.

(4) Sonus quidem est lætitiæ sine verbis. *D. Aug. in ps.* xcix, n. 4.

des saints, qui est interminable et ineffable, qu'on chante cette longue suite de notes à la fin de l'*Alleluia*. Nous prolongeons les neumes sur une syllabe de ce mot admirable, dit un savant liturgiste (1), pour que l'esprit soit rempli de cette suave harmonie et ravi là où les saints triomphent dans la gloire et se réjouissent sur leurs trônes. Ceux qui travaillent aux champs, continue saint Augustin, en recueillant une abondante moisson, chantent et quittent souvent les paroles, pour ne faire retentir que des sons. L'assemblée des chrétiens se répand aussi souvent à l'égard de Dieu en cette espèce de jubilation. C'est un langage ineffable; et à qui peut-on plus proprement adresser un tel langage qu'à Dieu qui est ineffable? Il faut le louer; les paroles nous manquent; que nous reste-t-il donc que de nous laisser aller à la jubilation, afin que le cœur se réjouisse sans paroles et que l'étendue de la charité ne soit pas restreinte par des syllabes (2). » Ce cri de joie ne saurait être mieux placé, qu'au moment où l'on se dispose à écouter la bonne nouvelle qui va être annoncée, c'est-à-dire l'Évangile.

Quelle belle et magnifique scène que celle que nous décrit saint Jean dans son Apocalypse, lorsqu'il entendit une voix, la grande voix d'une multitude immense qui chantait *Alleluia* (3). Et ce touchant spectacle se reproduit dans nos églises, lorsque toutes les voix, tantôt alternant et tantôt réunies, chantent le Graduel; c'est à qui fera entendre une acclamation plus vive et plus éclatante; le cœur et l'âme semblent s'exhaler sur cette traînée de notes, qui forment le neume; et puis, réunis tous ensemble, sur le derniers mots du verset et sur la fin du dernier *Alleluia*, ils n'ont plus d'autre rivalité que de confondre leur com-

(1) L'abbé Rupert, *De divin offic.*, l. I, c. xxxv.

(2) D. Aug. *in ps.* xxxii, n. 8.

(3) *Audivi vocem magnam turbarum multarum dicentium in cœlo: Alleluia. Apoc.*, xix, 1.

mune joie, leur commun enthousiasme (1). Ne manquons pas de nous unir à ce saint concert. Que les paroles de nos Graduels, qui sont des chants de joie, d'admiration, d'amour, de reconnaissance, nous servent aussi comme de traits enflammés, lancés vers le ciel, pour obtenir les grâces dont nous avons besoin. Le seul mot de Graduel doit lui-même nous rappeler que nous devons monter de vertus en vertus, comme les fils d'Israël s'avançaient d'étape en étape, afin de voir le Dieu des dieux dans Sion, c'est-à-dire dans cette bienheureuse patrie, où il y aura une vie sans mort et un jour sans nuit. Les fidèles qui ne peuvent ni chanter ni réciter le Graduel, doivent du moins élever leur âme à Dieu, et s'occuper de quelque bonne pensée.

Les jours de pénitence, on ne dit point l'*Alleluia*; mais, comme la louange de Dieu est toujours un devoir indispensable, l'Église, tout en nous faisant quitter l'*Alleluia* depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, nous fait dire : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ. Louange à vous, Seigneur, Roi d'éternelle gloire*, paroles qui renferment le sens principal de l'*Alleluia*, mais non pas le transport ou l'effusion de joie qu'il exprime. A la messe, quand on omet l'*Alleluia*, on le remplace par quelques versets de l'Écriture qu'on appelle *Trait*, du mot latin *trahere*, parce qu'on les chante d'un ton traînant, gravement et en allongeant les notes.

Le psaume avait quelque chose de plus triste, quand il était chanté par une seule personne; c'est pourquoi, dans les temps consacrés à la pénitence ou à la mémoire des mystères de la passion de Jésus-Christ, on a suivi l'usage

(1) On peut voir dans les neumes une intention de retracer ce que nous lisons au premier chapitre de Jérémie. Au moment où le Seigneur déclare qu'il l'envoie prophétiser parmi les nations, Jérémie s'écrie : *A, a, a, Domine Deus, ecce nescio loqui. Ah, ah, ah, Seigneur, mon Dieu, je ne sais point parler.* La pensée que l'Église attache à ce chant sans paroles, s'accorde parfaitement avec ce passage.

des saints, qui est interminable et ineffable, qu'on chante cette longue suite de notes à la fin de l'*Alleluia*. Nous prolongeons les neumes sur une syllabe de ce mot admirable, dit un savant liturgiste (1), pour que l'esprit soit rempli de cette suave harmonie et ravi là où les saints triomphent dans la gloire et se réjouissent sur leurs trônes. Ceux qui travaillent aux champs, continue saint Augustin, en recueillant une abondante moisson, chantent et quittent souvent les paroles, pour ne faire retentir que des sons. L'assemblée des chrétiens se répand aussi souvent à l'égard de Dieu en cette espèce de jubilation. C'est un langage ineffable; et à qui peut-on plus proprement adresser un tel langage qu'à Dieu qui est ineffable? Il faut le louer; les paroles nous manquent; que nous reste-t-il donc que de nous laisser aller à la jubilation, afin que le cœur se réjouisse sans paroles et que l'étendue de la charité ne soit pas restreinte par des syllabes (2). » Ce cri de joie ne saurait être mieux placé, qu'au moment où l'on se dispose à écouter la bonne nouvelle qui va être annoncée, c'est-à-dire l'Évangile.

Quelle belle et magnifique scène que celle que nous décrit saint Jean dans son Apocalypse, lorsqu'il entendit une voix, la grande voix d'une multitude immense qui chantait *Alleluia* (3). Et ce touchant spectacle se reproduit dans nos églises, lorsque toutes les voix, tantôt alternant et tantôt réunies, chantent le Graduel; c'est à qui fera entendre une acclamation plus vive et plus éclatante; le cœur et l'âme semblent s'exhaler sur cette trainée de notes, qui forment le neume; et puis, réunis tous ensemble, sur le derniers mots du verset et sur la fin du dernier *Alleluia*, ils n'ont plus d'autre rivalité que de confondre leur com-

(1) L'abbé Rupert, *De divin offic.*, l. 1, c. xxxv.

(2) D. Aug. *in ps.* xxxii, n. 8.

(3) *Audivi vocem magnam turbarum multarum dicentium in cœlo: Alleluia. Apoc.*, xix, 1.

mune joie, leur commun enthousiasme (1). Ne manquons pas de nous unir à ce saint concert. Que les paroles de nos Graduels, qui sont des chants de joie, d'admiration, d'amour, de reconnaissance, nous servent aussi comme de traits enflammés, lancés vers le ciel, pour obtenir les grâces dont nous avons besoin. Le seul mot de Graduel doit lui-même nous rappeler que nous devons monter de vertus en vertus, comme les fils d'Israël s'avançaient d'étape en étape, afin de voir le Dieu des dieux dans Sion, c'est-à-dire dans cette bienheureuse patrie, où il y aura une vie sans mort et un jour sans nuit. Les fidèles qui ne peuvent ni chanter ni réciter le Graduel, doivent du moins élever leur âme à Dieu, et s'occuper de quelque bonne pensée.

Les jours de pénitence, on ne dit point l'*Alleluia*; mais, comme la louange de Dieu est toujours un devoir indispensable, l'Église, tout en nous faisant quitter l'*Alleluia* depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, nous fait dire : *Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ. Louange à vous, Seigneur, Roi d'éternelle gloire*, paroles qui renferment le sens principal de l'*Alleluia*, mais non pas le transport ou l'effusion de joie qu'il exprime. A la messe, quand on omet l'*Alleluia*, on le remplace par quelques versets de l'Écriture qu'on appelle *Trait*, du mot latin *trahere*, parce qu'on les chante d'un ton traînant, gravement et en allongeant les notes.

Le psaume avait quelque chose de plus triste, quand il était chanté par une seule personne; c'est pourquoi, dans les temps consacrés à la pénitence ou à la mémoire des mystères de la passion de Jésus-Christ, on a suivi l'usage

(1) On peut voir dans les neumes une intention de retracer ce que nous lisons au premier chapitre de Jérémie. Au moment où le Seigneur déclare qu'il l'envoie prophétiser parmi les nations, Jérémie s'écrie : *A, a, a, Domine Deus, ecce nescio loqui. Ah, ah, ah, Seigneur, mon Dieu, je ne sais point parler*. La pensée que l'Église attache à ce chant sans paroles, s'accorde parfaitement avec ce passage.

de chanter en trait. Depuis le dixième siècle, plusieurs ont cru que chanter en trait, devait signifier chanter en traînant (1), d'un ton lent et lugubre; et, suivant cette nouvelle idée, on n'a plus observé, dans la plupart des églises, de faire chanter le psaume par un seul chantre. On le fait chanter par plusieurs, qui chantent alternativement deux à deux, et l'on observe seulement de ne le pas faire interrompre par le chœur.

Dans certaines solennités, à la place de ces notes de plain-chant, que nous avons appelées *neume* ou jubilation, on chante la *Prose* ou *Séquence*. C'est une explication simple et touchante du mystère que l'Église célèbre, ou un exposé de la vie ou du martyre du saint, dont on fait la fête. On l'appelle : 1° *Séquence*, parce qu'elle vient après l'*Alleluia*, en est une suite, et forme le développement des sentiments qu'il inspire; 2° *Prose*, c'est-à-dire discours libre, qui n'est pas assujéti aux règles de la prosodie latine. Cependant, bien que les proses n'aient point de rythme rigoureux, elles sont rimées, et divisées en strophes, ayant une certaine mesure de syllabes égales. C'est une espèce d'hymne libre, de poésie populaire, qu'on chante sur un ton vif, joyeux et facile à retenir. Autrefois on en comptait un grand nombre; maintenant le rit romain n'en admet que quatre, savoir : celle de Pâques, *Victimæ paschali*, la plus ancienne de toutes, attribuée à Nothère, abbé de Saint-Gall; celle de la Pentecôte, *Veni, sancte Spiritus*, attribuée au roi Robert; celle du Saint-Sacrement, *Lauda, Sion, Salvatorem*, composée par saint Thomas d'Aquin; celle des morts, *Dies iræ*, attribuée à divers auteurs ⁸ (2).

(1) Dicitur autem tractus à trahendo, quia tractim, et cum asperitate vocum et prolixitate verborum canitur. *Durand*, lib. IV. c. xxi.

(2) A ces quatre proses, il faut ajouter le *Stabat Mater*, récemment inséré dans le Mis-sel romain, et qui se chante le jour de la Compassion de la sainte Vierge. Il est attribué à Innocent III par les uns, à saint Bonaventure par les autres.

Les proses se distinguent en général par leur ton simple et naïf, par le choix et l'élégance de l'expression, souvent par la profondeur et l'élévation des pensées. Celle des morts, production sombre et terrible, remplie d'images effrayantes, est comme un monument du génie. D'après quelques auteurs, le mode sur lequel on la chante, est l'ancien chant funéraire des Romains (1). Celle du Saint-Sacrement expose, dans les termes les plus précis et les plus élevés, cet adorable mystère de foi et d'amour; et il paraît certain que le chant qui l'accompagne est l'ancienne marche triomphale des Romains, lorsqu'ils montaient au Capitole. L'Église n'a pas cru qu'il fût indigne d'elle d'adapter des paroles sacrées aux chants du paganisme, afin d'en faire oublier les restes (2).

Ce que l'on a toujours chanté dans les messes hautes, l'Église l'a retenu dans les messes basses, et le prêtre le récite au côté de l'épître. On ne peut mieux faire que de réciter avec lui les mêmes prières.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Habentes solatio sanctos libros.

Que la lecture des livres saints soient pour nous une consolation. I *Mach.*, XII, 9.

LECTURES CHEZ LES JUIFS.

1. On lit, au commencement du livre de Néhémie, que le peuple s'étant assemblé sur la place qui était devant la porte des Eaux, Esdras, docteur de la loi, apporta le livre de la loi de Moïse, se tint debout sur un marchepied de bois, pour parler devant le peuple, et ouvrit le livre devant toute l'assemblée. Les Lévites faisaient faire silence, afin qu'on écoutât la loi. Tout le peuple debout, chacun à sa place, bénissant le Seigneur, répondit Amen. On lut dans le livre de la loi de Dieu, distinctement et d'une manière fort intelligible.

(1) Dictionnaire usuel du curé de campagne, *Art. Chant*.

(2) *Ibid.*

Et tout Israël, élevant les mains, se prosterna à terre et adora Dieu.
Rational, l. IV, n. 24.

Notre-Seigneur étant entré, suivant la coutume, dans la synagogue un jour de Sabbat, se leva pour lire les Écritures (1). — Saint Paul recommande aux fidèles de lire ses épîtres dans leurs assemblées. « Lorsque vous aurez lu celle que je vous adresse, écrit-il aux Colosses, faites-la lire aux chrétiens de Laodicée, et, à votre tour, lisez celle que j'ai envoyée à Laodicée (2). » — Cette coutume de lire des passages de l'Écriture sainte, avant la célébration du sacrifice, a existé de temps immémorial dans l'Église, et remonte très-certainement jusqu'aux apôtres.

LETTRES IRÉNIQUES DES PREMIERS CHRÉTIENS.

2. Dans les premiers siècles, on ne lisait pas seulement les écrits des prophètes et des apôtres, mais encore quelquefois les lettres des évêques et des souverains pontifes, surtout celles qu'on nommait *iréniques*, c'est-à-dire *pacifiques*, ou bien encore *communicatoires*, parce qu'elles servaient à établir la paix et l'union entre les diverses églises, et fortifiaient les membres de la communauté catholique dans la profession d'une même foi. Par le moyen de ces lettres, les fidèles savaient avec quels évêques ils étaient en communion, et ils pouvaient ainsi facilement distinguer les hérétiques des orthodoxes (3).

DISPOSITION DE NOS ÉPÎTRES.

C'est saint Jérôme qui, d'après l'opinion commune des savants, a réglé la série et la disposition des épîtres et des évangiles qu'on devait lire chaque jour au saint sacrifice de la messe. Cependant avant cet illustre docteur, il y avait des leçons spéciales assignées à certains jours; mais, généralement, on lisait l'Écriture, sans qu'il y eût aucun ordre uniforme et particulier. Ce fut à l'instigation du pape Damase que saint Jérôme fit choix de certains passages de nos livres saints, et les distribua à chaque messe de l'année. Il donna au livre qu'il composa à cet effet le titre de *Comes*; les anciens liturgistes le désignent souvent sous le nom de *Lectionnaire*.

(1) Intravit secundum consuetudinem suam die Sabbati in synagogam, et surrexit legere. Et traditus est illi liber Isaïæ prophetæ. *Luc.*, iv, 16, 17.

(2) Quùm lecta fuerit apud vos epistola hæc, facite ut in Laodicensium ecclesiâ legatur; et eam quæ Laodicensium est vos legatis. *Coloss.*, iv, 16.

(3) Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. xvi. — Martène. — Bona.

DE L'ÉPISTOLIER.

On a aussi appelé *Épistolier* le livre renfermant les épîtres, qui doivent être chantées. Les églises riches ont un livre de ce genre, spécialement destiné à être porté par le sous-diacre, quand il va à l'ambon. On possède encore d'anciens épistoliers manuscrits ou imprimés, d'un très-grand luxe de reliure. Mais en général on affectait de décorer celui-ci avec moins de soin que l'Évangélistaire. Nous avons vu un épistolier du quinzième siècle, dont la couverture était chargée d'ornements d'argent, tandis que l'évangélistaire rayonnait d'or et de pierres précieuses.

Autrefois on ne se bornait pas à une seule lecture ; l'Épître proprement dite était précédée de divers morceaux tirés de l'Ancien Testament ; et c'est ce qui a lieu encore à certaines fêtes.

Ce fut primitivement la fonction des lecteurs de chanter l'Épître aux messes solennelles ; voilà pourquoi leur ordination se faisait par la tradition du Lectionnaire, ce qui s'observe encore aujourd'hui. On croit que les sous-diacres ont commencé à lire l'Épître au commencement du huitième siècle. Jusque vers la fin du treizième siècle, les pontificaux n'ont fait aucune mention de l'Épître dans l'ordination des sous-diacres.

DE L'AMBON.

3. L'ambon, placé entre le chœur des chantres et la nef, était assez habituellement une petite construction, à laquelle on arrivait de deux côtés par quatre ou cinq degrés. Il n'était pas seulement destiné à la lecture de l'Épître et de l'Évangile ; c'était de là aussi que l'évêque adressait ses instructions au peuple. Aussi les anciens Pères l'appellent par honneur tribunal de l'Église. — Saint Cyprien, parlant de Cécilien qu'il avait ordonné lecteur après qu'il eut confessé la foi : « Pouvions-nous mieux faire, dit-il (1), que de le mettre sur le pupitre, c'est-à-dire, sur le tribunal de l'Église, afin que, placé sur ce lieu élevé, d'où tout le peuple pût le voir, il lût les préceptes et l'Évangile du Seigneur, qu'il pratique avec courage et fidélité. » — Saint Prudence (2) parle aussi de ce tribunal élevé, sur lequel monte l'évêque et d'où il annonce la parole de Dieu. — Sidoine Apollinaire l'appelle *Ara* dans les vers suivants :

Seu te conspicuis gradibus venerabilis aræ,
Concionaturum plebs sedula circumstistit (3).

Il avait aussi reçu le nom de *cathedra*, chaire, d'où vient le nom

(1) Ep. XXXIV.

(2) Hymn. sanct. Hyppol. *De gloriâ mart.*, lib. II, cap. II.

(3) Carm. XVI.

d'église cathédrale. Ambon est un mot grec qui désigne un lieu élevé, montagneux, ou bien le sommet d'une montagne, ou enfin toute éminence qui s'élève dans une plaine. On s'en servit pour désigner la tribune de l'église, dans laquelle, outre les lectures dont nous avons parlé, on récitait les diptyques, et d'où l'on adressait les instructions au peuple.

On voit encore l'ancienne forme des ambons à Rome, dans les églises de Saint-Clément, de Saint-Pancrace, de Saint-Laurent-hors-des-Murs, et ailleurs.

4. *Deo gratias, Grâces soient rendues à Dieu !* C'était, dans les premiers temps, un mot de passe, non-seulement chrétien, mais éminemment catholique ; car saint Augustin nous apprend que les hérétiques se moquaient des catholiques, parce qu'ils s'en servaient, se fondant sur ce que ce n'était pas une salutation, mais une réponse, et que cependant les catholiques l'employaient. C'était chez ceux-ci un pieux usage consacré par la tradition. De nos jours encore, on l'emploie en Italie de la même manière. Le C. WISEMAN, *Fabiola*.

CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN.

5. Qu'est-ce que l'Écriture sainte ? dit saint Grégoire. C'est une épître de Dieu à ses créatures (1). — Lorsque nous prions, ajoute saint Augustin, nous parlons avec Dieu ; lorsque nous lisons, c'est Dieu qui parle avec nous (2).

Ce fut un passage de saint Paul, qui contribua puissamment à la conversion de cet illustre docteur que nous venons de citer. Il était encore enfoncé dans le borbier des passions, lorsqu'un jour, se promenant dans une allée d'arbres, l'esprit abattu et sentant en lui-même un vague sentiment de dégoût, il entendit une voix lui crier : *Tolle, lege, Prends et lis*. Un livre se trouve sous sa main : c'était le Nouveau Testament. Il l'ouvre et lit ces paroles de l'Apôtre des nations : « Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs de la chair (3). » C'était le triste tableau de sa vie, représenté par ces quelques lignes. Cette lecture

(1) Quid est Scriptura sacra, nisi quædam epistola Dei ad creaturam ? *D. Gregor.*, l. IV. Epist. LXXXIV.

(2) Quomodo oramus, ipsi cum Deo loquimur ; quomodo verò legimus, Deus nobiscum loquitur. *D. Aug.*, Sermon. cxii, De temp.

(3) Sicut in die honestè ambulemus, non in comensationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudiciis, non in contentione et æmulatione ; sed induimini Dominum Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis. *Rom.*, xiii, 13, 14.

changea toutes ses idées ; alors, la tête appuyée dans les mains, il se mit à réfléchir sur sa conduite passée ; et combien il dut en rougir ! Dès lors il résolut de suivre la loi de Dieu. Plein de joie, il courut à sa mère, l'embrassa en signe de bonne nouvelle, et lui dit : « Bonne « mère, ne pleurez pas ; celui qui ne vous a causé jusqu'ici que de « la douleur, va maintenant remplir votre âme de consolation. C'en « est fait, ma mère, désormais Augustin, votre fils, veut être le « serviteur de Dieu. » Il tint parole ; et bientôt il marcha à grands pas dans les voies du salut et de la perfection.

LE MARQUIS DE BEAUVEAU.

M. le marquis de Beauveau avait pour nos livres saints la plus profonde vénération ; il ne pouvait souffrir qu'on en détournât le sens par de fausses applications, quand même on eût voulu inspirer ainsi de la piété. Il avait beaucoup lu l'Écriture, et son esprit était si juste qu'il ne la citait jamais qu'à propos. Les interprétations et les applications qu'il en faisait, étaient toujours heureuses : « Nous devons « respecter, disait-il, celles qu'a faites Jésus-Christ, celles des apôtres « et de l'Eglise. Mais il ne s'ensuit pas que nous puissions donner aux « paroles sacrées tous les sens mystiques, qui nous viennent dans « l'esprit ; il faut être inspiré de Dieu, pour trouver dans les livres « saints un autre sens que celui où la lettre nous porte ; tenons- « nous-en là. »

Pénétré de respect pour tout ce qui tenait à la religion, il faisait tout pour que, dans ses terres, les temples fussent propres, les autels parés, les vases sacrés et tous les meubles de l'église bien entretenus. Il voulait aussi que le service s'y fit avec décence, et il choisissait des prêtres zélés et pourvus de capacité, pour les mettre à la tête des paroisses qui dépendaient de lui. Par une suite de ce même respect, il écoutait la parole de Dieu, debout et la tête découverte, et ne pouvait souffrir aucune raillerie sur les choses saintes, ni sur les ecclésiastiques ou les religieux.

Ce véritable chrétien, digne des temps primitifs, se levait à quatre heures du matin, même en hiver ; et toujours sans feu, quoique très-sensible au froid, il restait jusqu'à six heures en prière, dans son oratoire, qui avait vue sur l'autel de la paroisse. Il s'occupait ensuite de la lecture, jusqu'à ce que ses enfants fussent levés et qu'on les lui amenât. Alors il les instruisait de la religion, leur apprenait à prier, les reprenait de leurs défauts, et les menait lui-même à la messe. Après ces pieux exercices, il vaquait à ses affaires ; et, un quart d'heure avant le repas, il faisait l'examen de sa conscience. Après le dîner, il s'entretenait quelque temps avec sa famille, puis il retournait dans son oratoire. Ses prières, ses lectures et le soin de ses affaires, le

conduisaient jusqu'au souper, qui n'était pour lui qu'une collation. A neuf heures, il rassemblait ses domestiques pour la prière commune, et, l'on faisait alors une lecture, qui devait être le sujet d'une méditation pour le lendemain. Quand tout le monde s'était retiré, il demeurait en oraison jusqu'à dix heures.

Quant à la marquise, son épouse, elle passait tout le matin en prières; et, lorsqu'elle avait diné, elle s'occupait avec ses filles, soit à faire des ornements pour l'église, soit à travailler pour les indigents, soit enfin à composer des remèdes pour les pauvres malades, qu'elle allait visiter et consoler. Une de ses femmes disait agréablement à ce sujet : « Notre maison est une église le matin, et le soir un hôpital. » Les dimanches, l'Avent et le Carême, la paroisse étant assez éloignée de son habitation, elle ne manquait jamais cependant de s'y rendre pour assister aux offices et au sermon.

LE GRADUEL.

6. Le Graduel, cette antienne intermédiaire entre l'épître et l'évangile, a commencé, d'après saint Isidore (1), en Italie; et les papes saint Célestin ou saint Grégoire sont regardés assez généralement comme les auteurs de cet usage. Remarquons toutefois que la coutume de chanter quelques versets des psaumes, ou même un psaume tout entier, entre l'épître et l'évangile, existait avant saint Grégoire, du moins en Afrique; car saint Augustin en parle en plusieurs endroits : « Nous venons d'entendre, dit ce grand docteur, l'Apôtre, c'est-à-dire l'épître, le psaume, l'évangile; toutes ces divines Écritures concordent parfaitement (2). » Et ailleurs : « Nous avons, dit-il, écouté la lecture de l'Apôtre; ensuite nous avons chanté le psaume; puis l'évangile vient de nous raconter la guérison des dix lépreux (3). »

Le Graduel est en usage dans le plus grand nombre des liturgies, quoiqu'il n'y porte pas ce nom. Ainsi, dans le rit de Milan, il y est nommé *petit psaume*, *psalmellus*.

ALLELUIA.

7. *Halleluh*, en hébreu, signifie : Louez avec enthousiasme, avec effusion de cœur. *Iah* est un des noms de Dieu, celui même qui lui convient par excellence, *Id quod est*, ce qui est.

Saint Jérôme donne cette interprétation : *ALLE cantate*, *LU laudem*, *IA ad Dominum*. Élevez vos cantiques de louange vers le Seigneur.

(1) D. Isid., *De Eccles. offic.*, l. I, c. VIII.

(2) D. Aug., *De verbis Apost.*, Sermon. VIII.

(3) *Ibid.*, Sermon. X.

— Saint Augustin explique ce mot comme il suit : *AL saluum, LE me, LU fac, IAH Domine. Sauvez-moi, Seigneur.*

Le moyen-âge est assez fécond en explications plus ou moins ingénieuses de ce mot. Pierre d'Auxerre en donne la suivante : *AL Altissimus, LE levatus est in cruce, LU lugubant apostoli, IA jam surrexit.* « Le TRÈS-HAUT a été élevé sur la croix ; les apôtres pleuraient ; mais le voici déjà ressuscité. » Nous nous contentons de citer celle-ci, qui n'a point pour elle le mérite de l'étymologie.

PASCAL, *Origines.*

C'est au roi David que remonte l'origine de cette sainte et glorieuse parole, *Alleluia* ; c'est lui qui le premier l'a chantée ; car on ne la trouve nulle part dans les autres écrivains hébreux qui l'ont précédé. — Tobie, voulant marquer la joie des derniers beaux temps de l'Eglise, ou de la nouvelle Jérusalem, dit qu'on entendra retentir de tous côtés l'*Alleluia* (1). — Saint Epiphane dit que le prophète Aggée chanta l'*Alleluia* 517 ans avant Jésus-Christ, en voyant la reconstruction du temple.

Du temps de saint Jérôme, on chantait l'*Alleluia* même aux obsèques, comme il nous l'atteste formellement en parlant des funérailles de sa sœur Fabiola : « On y chantait, dit-il, des psaumes, et les lambris dorés de l'Eglise retentissaient de l'*Alleluia*. » C'est le pape saint Grégoire-le-Grand qui ordonna de s'abstenir de ce chant, pendant toute la période qui s'écoule de la Septuagésime au jour de Pâques. — Les Grecs chantent *Alleluia* toute l'année, même le Vendredi-Saint.

L'*Alleluia* le plus solennel est celui qui précède le Graduel ; il est redoublé au commencement du verset, qu'on nomme pour cela *Alleluistique*, et unique à la fin.

Sozomène raconte qu'on entendit résonner dans le temple de Sérapis une voix qui chantait *Alleluia*. Ce prodige fut considéré comme une prédiction de ce qui bientôt devait arriver et qui s'effectua, c'est-à-dire de la consécration de cet édifice au véritable Dieu.

Sidoine Apollinaire dit que les rameurs, pour travailler en cadence, faisaient retentir les rivages du chant de l'*Alleluia*. Voici ses vers :

Curvorum hinc chorus helciariorum
Concinentibus *alleluia* ripis
Ad Christum levat amicum celeusma.

Pour entendre ces vers, il faut savoir que les Grecs donnaient le nom de *κέλευσμα* au cri des matelots ou rameurs, qui s'encourageaient à l'ouvrage. Saint Augustin dit admirablement à ce sujet : « Chantons pour notre *céleusma* le doux *Alleluia*, afin de pouvoir

(1) Et per vicos ejus *alleluia* cantabitur. *Tob.*, XIII, 22.

« entrer pleins de joie et d'une ferme espérance dans l'éternelle et
« heureuse patrie. »

Saint Paulin, à son tour, parle de l'*Alleluia* dans les vers suivants :

Hinc senior sociæ congaudet turba catervæ,
Alleluia novis balat ovile choris.

« La voix des vieillards s'unit à celle de toute l'assemblée, et les
« brebis du bercail font entendre en chœur le cantique nouveau :
« *Alleluia*. »

Les enfants apprenaient à délier leur langue en prononçant ce mot ; et les cultivateurs soulageaient leurs labeurs en le répétant. Saint Jérôme dit que les moines étaient convoqués à leurs réunions par la joyeuse acclamation : *Alleluia*.

Fortunat de Poitiers raconte, dans la Vie de saint Germain de Paris, que ce pontife éteignit un grand incendie en chantant *Alleluia*.

CÉLÈBRE VICTOIRE REMPORTÉE AU CHANT DE L'ALLELUIA.

Le prêtre Constantius rapporte, à son tour, dans la Vie de saint Germain d'Auxerre, le trait suivant :

Ce prélat, se trouvant dans la Grande-Bretagne, à l'époque où elle fut envahie par les Pictes et les Saxons, exhorta les Bretons à leur opposer une vive résistance ; et, comme les fonctions de l'épiscopat ne lui avaient pas fait oublier son ancienne expérience militaire, il se chargea de les conduire à l'ennemi et de diriger leurs opérations. Toutefois, ce n'est pas sur le nombre des combattants qu'il fonde l'espoir de la victoire, mais sur l'appui que lui prêterait le Dieu des armées. Autrefois Gédéon, sur les bords de la fontaine de Harad, commanda à ses trois cents hommes de marcher contre les Madianites campés dans la vallée comme une nuée de sauterelles, de sonner les trompettes et de crier tout d'une voix : *L'épée du Seigneur et de Gédéon*. Saint Germain, en souvenir peut-être de cet acte du juge d'Israël, commande à la foule qui le suit de pousser de toutes ses forces et en chœur le cri de : ALLELUIA ! ALLELUIA ! qui doit décider de la victoire.

Bientôt on aperçoit les colonnes des Saxons et des Pictes déboucher dans la plaine, et se rétrécir pour passer un pont et arriver sur la rive opposée. Saint Germain les vit commencer cette manœuvre périlleuse avec la joie secrète d'un homme qui sent que l'ennemi tombe dans le piège, qui lui est tendu par une tactique supérieure. Lorsqu'une partie des Saxons eurent franchi la rivière, et au moment même où ils commençaient à former leurs rangs suivant leurs grossières connaissances, saint Germain donna le signal à sa troupe, qui

descendit tout-à-coup de la colline, en faisant trembler les montagnes environnantes par le cri deux fois répété d'ALLEGRIA, que poussèrent simultanément trente mille Bretons. Une terreur panique s'empara aussitôt de ces ennemis audacieux et confiants qui, ne prévoyant aucun obstacle, n'étaient pas même disposés pour combattre. Ceux qui n'avaient pas encore passé le pont retournèrent sur leurs pas ; mais ils purent entendre, en fuyant, la voix de la victoire, terrible comme le bruit d'un tremblement de terre, qui s'élevait vers le ciel.

Les autres, ceux qui avaient commencé à s'étendre dans la plaine, refluerent vers le pont, seul passage où ils pussent traverser la rivière. Il fut bientôt encombré de fuyards ; ils s'y heurtaient et s'écrasaient les uns les autres, tandis que le fer vengeur des Bretons massacrait les moins avancés. Un grand nombre de Saxons et de Pictes se jetèrent dans la rivière, dans l'espoir de la passer à la nage ; mais, à l'exception de quelques-uns, ils périrent dans cette tentative, entraînés par un courant rapide ou brisés contre les rochers. D'autres, plus heureux, échappèrent, en allant chercher plus loin des gués obscurs et ignorés. La plupart se dispersèrent en petites bandes et parvinrent à se jeter dans les bois. D'autres couraient çà et là dans la plaine, sans but déterminé, et ne cherchant qu'à se soustraire un instant au danger.

La victoire des Bretons fut complète ; elle est connue dans les Annales de l'Angleterre sous le nom de victoire de l'Allegria. Dès que la scène sanglante qu'on vient de lire fut terminée, le saint évêque rassembla les troupes, et, s'agenouillant sur le champ de bataille, il chanta avec elles un cantique d'actions de grâces.

OBSÈQUES DE L'ALLEGRIA.

En certaines églises, le dimanche de la Septuagésime, on pratiquait des rites assez bizarres au sujet de l'Allegria. Ainsi, à Toul, les enfants de chœur sortaient processionnellement de la sacristie avec des cierges allumés, de l'eau bénite, de l'encens, et ensevelissaient l'Allegria.—A Auxerre, le même dimanche, on chantait au *Magnificat* l'antienne suivante : *Mane apud nos hodiè Allegria, Allegria, et crastinâ die proficisceris, Allegria, Allegria, Allegria; et dum ortus fuerit dies, ambulabis vias tuas, Allegria, Allegria, Allegria.* On ajoutait à cette antienne l'oraison suivante : *Oremus, Deus qui nos concedis Allegria, tunc cantici deducendo solemnia celebrare, da nobis in æternâ beatitudine cum sanctis tuis Allegria cantantibus perpetuum feliciter Allegria posse cantare. Per Dominum, etc.*

« *Allegria, Allegria, restez aujourd'hui avec nous ; et demain vous partirez, Allegria, Allegria, Allegria.* — Prions. Seigneur, qui nous accordez aujourd'hui de célébrer solennellement le départ du cantique

alleluiatique, faites que, dans la béatitude éternelle, avec vos Saints qui chantent *Alleluia*, nous puissions heureusement chanter l'éternel *Alleluia*. Par Notre-Seigneur, etc. »

Dans une autre cathédrale, près de Paris, on fabriquait une sorte de mannequin, sur lequel on écrivait en caractères d'or : *Alleluia*, et puis on le frappait à coups redoublés, pour le chasser du chœur.

Ces rites étaient sans aucun doute abusifs, et il y a plusieurs siècles qu'ils ne se renouvellent plus. Gardons-nous, toutefois, de jeter la pierre à nos bons aïeux. Tout ce qui avait rapport à la religion, les intéressait. Les cérémonies du culte étaient leur plus doux spectacle, et leur piété trouvait même à se nourrir dans ce qui ne nous paraît à nous que simples jeux d'enfant. Quel mal après tout qu'ils eussent à l'église quelques innocentes distractions ? La chaire chrétienne ne laissait pas de leur faire entendre à tout moment les grandes et solennelles vérités de la religion. L'Église était tout pour eux ; ils n'avaient pas nos théâtres, nos estaminets ; mais en valons-nous mieux pour cela ?

LES PROSES.

8. On regarde généralement Notker⁴, abbé de Saint-Gall, en Suisse, vers l'an 880, comme le premier auteur des séquences ou proses. Il en offrit un volume à Litvard, évêque de Verceil. Adam de Saint-Victor, qui vivait au douzième siècle, en composa aussi un grand nombre. Dans la suite, elles se multiplièrent à l'infini ; et, dans beaucoup d'anciens missels, on en trouve pour tous les dimanches et les fêtes de l'année, excepté depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. Mais comme, dans un si grand nombre, il s'en était glissé quelques-unes de tout-à-fait ineptes et absurdes, et qu'on n'avait pas observé les canons du concile de Milet et du troisième de Carthage, qui ont prescrit de ne rien réciter dans l'office public, qui n'ait été auparavant revêtu de l'approbation de l'Église, on les a presque toutes supprimées.

Avant le retour à la liturgie romaine, les rites diocésains de France admettaient un grand nombre de proses. Presque toutes étaient fort belles ; et on peut en citer plusieurs comme des chefs-d'œuvre.

Le *Dies iræ*, qu'on lit à la messe des morts, est une dérogation à la règle d'après laquelle on ne mettait de proses que pour tenir la place du neume ou *jubilus* de l'*Alleluia*. Or, les offices des morts n'admettant pas de neumes, qui sont toujours censés des chants joyeux, il s'ensuit que cette prose est irrégulière et qu'elle porte improprement le nom de *séquence*. Mais comme peu à peu, on perdit de vue les raisons de l'institution des proses, et qu'on les regarda comme une marque de solennité, on jugea convenable d'en avoir une pour les messes des morts, où se trouve souvent une nombreuse

assemblée. Au surplus, le *Dies iræ* semble plutôt composé pour le premier dimanche de l'Avent; car il roule presque tout entier sur le jugement dernier, excepté l'invocation *Pie Jesu*, qui probablement aura été ajoutée, lorsqu'on l'adopta pour les morts.

Dans la prose *Dies iræ*, l'Eglise a jugé à propos de ne pas changer ces mots : *Teste David cum Sibyllâ*, et *Qui Mariam absolvisti*. Elle a donc reconnu, au moins comme une chose probable, que les Sibylles fournissent des preuves des dogmes chrétiens, et que la pécheresse de l'Evangile est une nommée Marie. Quoi qu'en puissent dire les critiques, les prières de l'Eglise sont d'un grand poids en fait d'opinions; et, le saint pape Pie V ayant défendu de rien changer au Missel romain, il faut y laisser les mots *Sibyllâ* et *Mariam*. Les preuves nombreuses, qu'on a publiées pour constater l'identité de la pécheresse de l'Evangile et de Marie, sœur de Lazare, justifient bien la croyance que l'Eglise a consignée dans la liturgie, et font voir, quand même les preuves n'en subsisteraient plus que dans les prières de l'Eglise (1), que ce qu'on a cru dans l'antiquité n'a pas été cru sans fondement.

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

RAISONS DU DÉPLACEMENT DU MISSEL. — *Munda cor meum*. —
L'ÉVANGILE. — COMMENT LES FIDÈLES DOIVENT L'ÉCOUTER. —
CÉRÉMONIES POUR LE CHANT DE L'ÉVANGILE.

Exalta in fortitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem.

Élevez avec force votre voix, vous qui évangélisez Jérusalem, Ps. XL, 9.

Après le Graduel et ce qui le suit, on porte le livre au côté droit de l'autel. Pourquoi ce déplacement du missel? On en donne quatre raisons, une naturelle et trois mystiques.

(1) Voir le savant ouvrage de M. l'abbé Faillon, de Saint-Sulpice, intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat... de sainte Marie-Magdeleine*, etc., publié par M. l'abbé Migne, 2 vol. in-4°. — Dans le premier volume de cet ouvrage, vrai trésor d'érudition et de saine critique, l'auteur prouve, d'après une foule de témoignages irrécusables, l'identité de la pécheresse de l'Evangile et de Marie, sœur de Lazare de Béthanie.

La première, c'est qu'il faut laisser libre le côté gauche, afin qu'on puisse plus facilement y déposer les oblations. Fournies autrefois par les fidèles, elles étaient fort nombreuses; et aujourd'hui c'est de ce côté que le prêtre va prendre pour le sacrifice l'eau et le vin, que lui présente le clerc au nom de toute l'assistance. A cette place, le livre eût donc embarrassé.

La seconde, c'est que les Juifs représentés spirituellement par le côté gauche de l'autel, ayant refusé de recevoir la doctrine céleste, qui leur a été annoncée par les prophètes et les apôtres, ont été abandonnés à leur aveuglement. Les apôtres, voyant qu'ils ne pouvaient leur faire goûter l'Évangile, se sont tournés vers les Gentils, représentés par le côté droit de l'autel, et dont les cœurs plus dociles ont accueilli avec amour la bonne nouvelle du salut. Cependant, comme tout n'est pas perdu pour ces malheureux enfants de Jacob et qu'ils doivent un jour rentrer en foule dans le sein de l'Église et embrasser la foi de Jésus-Christ méconnu et crucifié par leurs pères, on rapporte, vers la fin de la messe, le livre sacré au lieu où il était d'abord, pour signifier cet heureux événement que nous devons appeler de tous nos vœux, afin qu'il n'y ait plus au monde qu'un bercail et qu'un pasteur.

La troisième raison, c'est que le côté que nous appelons droit par rapport au Christ de l'autel, mais qui, en réalité, est le côté gauche par rapport au célébrant et à l'assistance, est le côté de l'aquilon dans les églises bien orientées. Or, dans nos livres saints, l'aquilon signifie le souffle glacial du démon, qui porte partout le ravage et la mort, selon ce mot de Jérémie : « De l'aquilon se répandra le mal (1); » et, pour le dissiper par le souffle de la parole de Dieu, on va lire l'Évangile de ce côté-là. On y porte donc le missel comme en triomphe, pour y publier la défaite de l'ennemi du salut. Il suit de là qu'on ne doit

(1) Ab aquilone pandetur malum. *Jerem.* I, 14.

pas le tourner en face de l'autel comme à l'épître, mais un peu de côté, pour regarder le nord autant que possible.

La quatrième enfin, c'est que le côté gauche signifie encore, dans le style sacré, le côté des pécheurs qui, au grand jour du jugement, seront placés à la gauche du souverain juge. Or, c'est pour les engager à rentrer en eux-mêmes et à produire de dignes fruits de pénitence, que le prêtre se transporte à ce côté, pour y publier l'Évangile, c'est-à-dire la loi de grâce et de délivrance, qui veut que tous les hommes arrivent au salut.

Maintenant, ce ne sont plus les paroles des prophètes ou des apôtres, qui vont frapper nos oreilles ; le divin Maître va parler lui-même. Écoutons les oracles, qui vont sortir de sa bouche. On fait donc une seconde lecture tirée de l'Évangile.

L'Évangile est le livre où sont contenues les paroles et les actions de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle ; il a été écrit par des hommes inspirés de Dieu, qui ont donné chacun leur récit. Ces auteurs sacrés sont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Dès que les Évangiles furent rédigés et connus, l'usage s'introduisit aussitôt d'en lire dans les assemblées publiques des fidèles quelques extraits, quelques passages choisis, en rapport avec la fête ou avec la pensée liturgique du jour. C'est ce que nous démontrent des monuments de la plus haute antiquité ; et saint Paul lui-même nous l'insinue, en faisant mention de l'Évangile écrit par saint Luc (1). Il ne pouvait y avoir rien de plus édifiant et de plus instructif que le récit des principaux événements de la vie du divin Sauveur, et la promulgation de ses saints et salutaires enseignements.

Ne se croyant pas assez pur pour répéter les paroles de vie qui sortirent autrefois de la bouche de l'Homme-Dieu, le prêtre, à l'exemple du Psalmiste, élève ses yeux en

(1) Cujus laus est in Evangelio per omnes ecclesias. *II Cor.*, VIII, 18.

haut vers les montagnes célestes, d'où lui vient son secours (1). C'est un regard d'amour, par lequel il veut conjurer la bonté divine d'ôter de son cœur et de ses lèvres toute souillure ; mais il s'incline aussitôt au souvenir de sa misère et de sa faiblesse, comme se sentant indigne de fixer ses yeux vers le ciel, et il récite la prière suivante :

<i>Munda cor meum et labia mea,</i>	Purifiez mon cœur et mes lèvres,
<i>omnipotens Deus, qui labia</i>	Dieu tout-puissant, qui avez purifié
<i>Isaïæ prophetæ calculo mundasti</i>	les lèvres du prophète Isaïe avec
<i>ignito, ita me tuâ gratâ misera-</i>	un charbon de feu ; que votre ai-
<i>tione dignare mundare, ut sanc-</i>	mable miséricorde daigne aussi me
<i>tum Evangelium tuum dignè</i>	purifier, jusqu'au point de me ren-
<i>valeam nuntiare, per Christum</i>	dre digne d'annoncer votre saint
<i>Dominum nostrum. Amen.</i>	Évangile, par le Christ Notre-Sei-
	gneur. Ainsi soit-il.

Pour proclamer la loi de Jésus-Christ, le ministre de Dieu sent qu'il a besoin d'une grande pureté, sans quoi il mériterait le reproche que le Seigneur fait aux pécheurs : « Pourquoi parlez-vous de mes préceptes pleins de justice, et faites-vous passer les paroles de mon Testament par votre bouche (2) ? » Il se prosterne donc humblement et conjure le Seigneur de purifier son cœur et ses lèvres, comme il purifia autrefois celles du prophète Isaïe. Ce prophète n'ayant pas obéi aux ordres du Seigneur, qui lui avait enjoint de réprimander son peuple, eut une vision, dans laquelle Dieu lui apparut sur un trône, autour duquel se tenaient les Séraphins. Frappé de regret de n'avoir pas accompli ce qui lui avait été prescrit, Isaïe s'écria : « Malheur à moi, car mes lèvres sont souillées, puisque j'ai gardé le silence, quand je devais parler. » Alors un des Séraphins vola vers lui, tenant en sa main un charbon ardent, dont il lui toucha la bouche, en lui di-

(1) Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium. Ps. cxx, 1.

(2) Quarè tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum ? Ps. xlix, 16.

sant : « Ce charbon a touché vos lèvres, vous voilà purifié de votre iniquité (1). » C'est à ce passage d'Isaïe que fait allusion la prière du prêtre.

Toujours profondément incliné, et tenant ses mains jointes entre sa poitrine et l'autel, le célébrant demande à Dieu de le bénir :

Jube, Domine (2), *benedicere.* Daignez, Seigneur, me bénir.

Et, dans la même attitude de supplication, il continue, en disant :

<i>Dominus sit in corde meo et in labiis meis ut dignè et competenter annuntiem Evangelium suum. Amen.</i>	Que le Seigneur soit dans mon cœur et sur mes lèvres, afin que j'annonce son Evangile dignement et convenablement. Ainsi soit-il.
--	---

Ce n'est pas seulement la grâce de Dieu qu'il implore, mais il veut que le Seigneur lui-même, qui est un feu purifiant et consumant, vienne dans son cœur pour l'animer de pures et saintes ardeurs, et qu'il vienne aussi sur ses lèvres pour en ôter toute imperfection, toute souillure, afin qu'il ne soit pas trop au-dessous de l'auguste ministère qu'il va remplir.

Ces deux prières, *Munda cor meum* et *Dominus sit in corde meo*, sont spécialement pour le ministre de l'Évangile ; mais les assistants ont aussi besoin d'un feu divin, qui éclaire les ténèbres de leur esprit et qui consume les iniquités de leur cœur. Qu'ils demandent donc au Seigneur la grâce d'écouter ses enseignements avec respect et do-

(1) *Væ mihi quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum...* Et volavit ad me unus de Seraphim, et in manu ejus calculus, quem forcipe tulerat de altari. Et tetigit os meum et dixit : Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua, et peccatum tuum mundabitur. *Is.*, vi, 5, 6, 7.

(2) *Domine*, et non pas *Domne*, parce que, dans ce cas, le prêtre s'adresse à Dieu ; ce que fait aussi l'évêque, avant de lire une leçon de l'office dans le chœur.

cilité, de les graver profondément dans leur mémoire, et de les mettre en pratique.

Maintenant, ô prêtre du Dieu vivant, relevez-vous avec une douce et sainte confiance; le Seigneur vous permet d'annoncer ses oracles. Et vous aussi, peuple fidèle, levez-vous, car c'est debout qu'il faut écouter l'Évangile, soit par respect pour la parole de Jésus-Christ, soit pour montrer que nous sommes prêts à obéir à la voix du divin Maître, et à marcher courageusement à sa suite partout où il lui plaira de nous appeler.

Le célébrant quitte le milieu de l'autel, et, tenant les mains jointes, il va vers le missel (1). Avant de commencer l'Évangile, pour exciter les fidèles à prêter une attention particulière aux paroles de Jésus-Christ, il dit : *Dominus vobiscum*, *Que le Seigneur soit avec vous*. Quel besoin n'avons-nous pas, en effet, que le Seigneur soit avec nous et qu'il remplisse notre esprit, pour goûter ses divines paroles, afin qu'elles ne frappent pas inutilement nos oreilles. L'assemblée, rendant vœu pour vœu, salut pour salut, répond : *Et cum spiritu tuo*, *Et avec votre esprit*.

Le ministre de la religion annonce ensuite de quel évangéliste est tiré le passage qu'il va lire, et il dit : *Initium*, ou *Sequentia sancti Evangelii* (2). *Commencement* ou *Suite de l'évangile selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc ou saint Jean*, suivant la circonstance. A ces paroles simples et imposantes, qui sont le début de la lecture, le prêtre, posant la main gauche sur le livre, fait avec le pouce de la main droite le signe de la croix sur le com-

(1) Le missel doit être placé de biais, en sorte que le haut du livre regarde l'angle de l'autel.

(2) Dans la semaine sainte, on annonce l'histoire de la Passion par ces mots : *Passio Domini nostri*; on ne dit pas *Initium* ni *Sequentia*. On omet le salut au peuple et le signe de la croix; on ne dit point : *Gloria tibi, Domine*, parce qu'on est comme abîmé dans la douleur qu'inspire déjà un tel récit, et comme muet d'admiration au souvenir de la prodigieuse charité de Jésus-Christ.

mencement du texte de l'Évangile, pour montrer que c'est là vraiment la parole de l'Homme-Dieu crucifié pour notre salut, et que cette doctrine céleste ne convertit le monde que par la vertu de la croix. Appuyant ensuite la main gauche au-dessous de la poitrine, il fait le signe de croix sur son front, pour marquer qu'il ne doit point rougir de l'Évangile ; sur sa bouche, protestant par là que, si on a véritablement la foi, il faut être toujours prêt à la professer à la face du ciel et de la terre, devant même les tyrans, s'il était nécessaire ; qu'on doit souvent parler des vérités célestes et chercher à les faire connaître, et qu'on ne doit jamais se permettre une seule parole qui puisse y être contraire ; enfin, sur le cœur, pour montrer qu'il faut aimer les maximes de Jésus-Christ, y tenir du fond de l'âme et en faire la règle de toutes ses pensées et de toutes ses affections (1). Il est bon que les fidèles expriment sur eux ces mêmes signes de croix, en joignant à cet acte extérieur le sentiment d'une véritable dévotion.

Répondant à l'annonce du prêtre : *Initium* ou *Sequentia sancti Evangelii*, les assistants disent : *Gloria tibi, Domine. Gloire à vous, Seigneur*, qui êtes notre lumière et notre salut éternel ! Gloire à vous, qui nous avez appelés des ténèbres de l'idolâtrie à la connaissance de votre loi sainte ! Que votre gloire, qui nous est annoncée dans l'Évangile, demeure avec nous sans fin et qu'elle croisse toujours ! A ces mots, il est convenable que tout le monde s'incline, à l'exemple du prêtre, afin de rendre gloire à Dieu.

Lorsque la date du trait de l'Évangile est indiquée dans le texte, on l'annonce avec précision, comme, par exemple, le quatrième dimanche de l'Avent, où l'on dit : *L'an quinzième de l'empire de Tibère César*, et le jour de l'Épi-

(1) Corde creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem. *Rom.*, x, 10.

phanie, où les premiers mots de l'Évangile sont : *Lorsque Jésus fut né à Bethléem de Juda*. Mais lorsque la date des faits n'est pas précise, comme c'est le cas le plus ordinaire, on commence par ces mots : *In illo tempore, En ce temps-là*; ce qui signifie que ce qu'on va lire est arrivé dans le temps des autres faits, dont on continue la narration.

C'est principalement pendant la lecture de l'Évangile que nous devons ouvrir notre cœur à toutes les impressions de la grâce, et dire : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute (1). » « Écoutons l'Évangile, dit saint Augustin, comme si le Seigneur parlait lui-même. Ne disons pas : Heureux ceux qui ont pu le voir, car plusieurs de ceux qui l'ont vu l'ont fait mourir, et plusieurs d'entre nous, qui ne l'ont pas vu, ont cru. Les paroles précieuses sorties de sa bouche sont écrites pour nous, récitées par nous, et le seront encore par ceux qui nous suivront. Le Seigneur est en haut ; mais le Seigneur est encore ici comme vérité. Son corps ressuscité ne peut être qu'en un endroit ; mais sa vérité est partout. Écoutons le Seigneur (2). » Ne perdons pas une seule de ses paroles. Heureux, a dit ce divin Sauveur, ceux qui écoutent la parole Dieu et qui la mettent en pratique (3).

On doit se tenir debout pendant tout le temps que dure la lecture de l'Évangile, afin de montrer qu'on est devant le Seigneur comme un serviteur prêt à exécuter ses ordres et à obéir à ses commandements, qui nous sont transmis par l'Évangile¹.

La lecture de l'Évangile terminée, les fidèles répondent : *Laus tibi, Christe, Louange à vous, ô Christ !* Cette réponse est un élan du cœur, un besoin de l'âme, transportée d'admiration et de reconnaissance. Louange à

(1) Loquere, Domine, quia audit servus tuus. *I Reg.*, III, 9.

(2) D. Aug., *Tract. in Joan.*, n. 1.

(3) Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. *Luc.*, XI, 28.

vous, ô Christ, qui par la lumière de votre parole avez dissipé nos ténèbres ! Louange pour une doctrine si belle et si simple ! Louange pour une morale si pure et si consolante ! En même temps, le prêtre baise le livre, comme pour marquer l'amour qu'il porte à la divine parole, et témoigner qu'il ne trouve de bonheur qu'en elle ; et, en le baisant, il dit : « Que nos péchés soient effacés par les paroles de l'Évangile. *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta.* » Il ne peut être question ici que des péchés véniels, que les paroles évangéliques peuvent détruire, en extirpant d'au-dedans de nous l'amour du monde qui les produit, et en excitant dans nos cœurs l'amour de Dieu qui les efface.

L'Évangile, c'est le livre des livres ; c'est le livre qui renferme les merveilles les plus étonnantes, les oracles de la plus sublime sagesse, les enseignements de la plus haute perfection. Vérité, amour, justice, calme de l'esprit, paix du cœur, tout s'y trouve. C'est la bonne nouvelle, qui annonce le repos après la fatigue, la puissance après la servitude, la vie après la mort. C'est la loi parfaite, la loi immuable, l'alliance éternelle. Aussi l'Église a-t-elle rendu de tout temps les plus grands honneurs à ce livre divin, et elle l'a traité presque à l'égal de la sainte Eucharistie. En effet, Jésus-Christ est surtout présent parmi nous par son Évangile et par son adorable Sacrement. Il nous a préparé deux tables admirables, pour soutenir la vie de nos âmes. Dans l'une, il nous nourrit du pain de sa divine parole, et dans l'autre, du pain des anges, du pain vivant, c'est-à-dire de son propre corps et de son sang précieux. De là le respect, le culte religieux, que nous rendons au livre des Évangiles. Voyez ce qui se passe aux messes solennelles.

Ce n'est plus à des ministres subalternes² qu'est dévolue a fonction de lire l'Évangile, mais aux diacres, que leur ordre rapproche davantage de la dignité du sacerdoce, et auxquels il a été dit, au moment de leur ordination :

« Recevez, au nom du Seigneur, le pouvoir de lire l'Évangile dans l'église de Dieu. » La lecture de l'épître ou des écrits des prophètes se fait simplement et sans beaucoup de cérémonie ; mais la lecture de l'Évangile a lieu avec une pompe et un appareil, que réclament la sainteté et la majesté de ce livre sacré.

Le diacre porte d'abord le livre des Évangiles sur l'autel (1), parce que, selon ce qu'avaient annoncé les prophètes, la loi doit sortir de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem. Or, Jérusalem était la figure de l'autel, où se renouvellent les mystères de la passion du Sauveur ; et c'est de là que doit sortir la parole de vie, qui doit éclairer et régénérer le monde. Pour annoncer dignement les oracles divins, le diacre a besoin que la grâce le purifie et l'anime : voilà pourquoi, humblement prosterné sur les marches de l'autel, il récite la même prière que le prêtre : *Munda cor meum, Seigneur, purifiez mon cœur et mes lèvres..* Se levant aussitôt, il prend des deux mains le missel, et, le tenant devant sa poitrine, il s'agenouille aux pieds du célébrant, et le prie de le bénir : *Jube, Domine* (2) ; *benedicere, Mon Père, bénissez-moi, c'est-à-dire, donnez-moi la mission qui m'est nécessaire.* Car nul ne doit prêcher l'Évangile s'il n'en a reçu le pouvoir, selon cette parole : « Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés (3) ? » Le célébrant envoie donc le diacre lire l'Évangile, comme le Christ envoya les Apôtres pour annoncer le royaume de Dieu. Il fait sur lui le signe de la croix, parce que ce n'est que par la vertu de ce signe que le

(1) Le livre doit être posé fermé et à plat au milieu de l'autel, de façon à ce que la tranche soit tournée du côté de l'Évangile.

(2) Vers le neuvième siècle, on réserva le mot *Dominus* pour désigner Dieu ou Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et on se servit du mot *Domnus*, en parlant au prêtre dans la liturgie. C'est ce qu'indique le vers suivant :

Cœlestem Dominum, terrenum dico Domnum.

(3) *Quomodo prædicabunt nisi mittantur. Rom., x, 15.*

prêtre peut sanctifier et bénir; et il lui donne sa main à baiser, pour marque de paix et de charité.

Maintenant, voici une marche solennelle ³ qui se déploie. On se rend en ordre au lieu où doit être chanté l'Évangile. En tête s'avance le thuriféraire, faisant fumer l'encens béni par le prêtre, en signe de la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ et des grâces divines répandues par lui dans le monde, avant même la promulgation de l'Évangile. L'encensoir embrasé est aussi un emblème de l'amour brûlant, que la connaissance de sa doctrine allume dans les cœurs qui l'écoutent avec docilité. Viennent ensuite les deux acolytes avec leurs flambeaux allumés, pour marquer que l'Évangile porte la lumière de la science dans l'esprit, et le feu de la charité dans le cœur. En certains endroits, la croix s'avance majestueusement au milieu des céroféraires, pour faire comprendre au diacre et à tout prédicateur de la parole divine qu'ils n'ont à prêcher en tout lieu que Jésus-Christ, et que Jésus-Christ crucifié.

Le diacre marche le dernier de tous, portant le livre sacré appuyé contre sa poitrine. Arrivé au lieu où doit se chanter l'Évangile, il se place face à face avec le sous-diacre. Après avoir ouvert le livre divin, il salue l'assemblée par les mots accoutumés : *Dominus vobiscum*, *Que le Seigneur soit avec vous*; salut qui est suivi de la réponse ordinaire : *Et cum spiritu tuo*. En annonçant la leçon qu'il va lire, il fait d'abord sur le livre, et ensuite sur le front, sur la bouche et sur la poitrine, les mêmes signes de croix que le célébrant; et tous les assistants doivent l'imiter, pour témoigner publiquement que leur front ne rougit pas de l'Évangile, que leur bouche le professe sans crainte, et que leur cœur y trouve ses délices. En même temps l'assemblée, tournée vers l'autel et profondément inclinée, rend hautement *gloire à Dieu*; et le diacre encense l'Évangile, comme il encenserait le Seigneur lui-même; et, en effet, après l'auguste sacrement des autels,

rien de plus précieux, de plus vénérable, de plus saint que la parole divine.

L'Évangile se chante d'une voix ferme, pleine, sonore, de manière que toutes les paroles, en retentissant fortement aux oreilles, arrivent au cœur et s'y gravent profondément. Peu de notes, pas de modulation ; c'est une lecture solennelle ; c'est la proclamation des ordonnances célestes ; c'est un écho de cette grande voix qui retentit sur le mont Sinaï, ou plutôt de cette voix douce et harmonieuse, qui annonça dans les villes et les bourgades de la Judée la loi de grâce et d'amour.

L'Évangile achevé, à l'exemple des Apôtres qui, après leur prédication, revenaient vers le divin Maître, pleins d'admiration pour les œuvres merveilleuses qu'ils avaient accomplies en son nom, le diacre, le sous-diacre, les acolytes, retournent vers le célébrant. Le sous-diacre, sans faire ni salut, ni inclination, ni génuflexion, même devant le Saint-Sacrement, uniquement préoccupé du message qu'il remplit, va tout droit au célébrant et lui présente le livre ouvert ⁴. Celui-ci y colle ses lèvres avec respect et amour ; il aspire en quelque sorte la suavité des paroles divines ; il s'en imprègne tout entier ; il voudrait les faire passer dans tout son être, comme pour en faire sa propre substance, l'âme de son âme. En baisant l'Évangile, il dit : « Que par ces paroles évangéliques nos péchés soient effacés. *Per evangelica dicta deleantur nostra delicta* (1). » Aussitôt après, le diacre encense le célébrant, comme pour l'avertir qu'il doit, plus que personne, répandre la bonne odeur de la doctrine évangélique et la prêcher par ses œuvres encore plus que par ses paroles.

Pendant tout le temps que le diacre chante l'Évangile, le célébrant, placé à l'angle de l'autel, du côté de l'épître, se tourne vers le livre divin, soit pour être plus à por-

(1) Aux messes de *Requiem*, le prêtre ne baise point l'Évangile et ne dit point : *Per evangelica*, etc.

tée d'entendre ces saints oracles, soit pour marquer que le Christ a toujours les yeux ouverts sur les prédicateurs de sa loi, pour leur venir en aide ⁵.

Nos quatre Évangélistes, semblables aux quatre grands fleuves que Dieu avait autrefois placés dans le paradis terrestre, entretiennent dans le nouveau paradis terrestre, qui est l'Église du Seigneur, la fraîcheur, la fécondité et la vie. Les passages, qu'on en a extraits pour les lire dans l'assemblée sainte, sont disposés par ordre, en harmonie avec l'office du jour ou avec les divers temps de l'année, de manière à faire passer sous nos yeux toutes les merveilles de la vie du Sauveur et ses divers enseignements. Quelquefois l'Évangile nous raconte un événement complet, comme celui de Noël, de la Circoncision, de Pâques, etc. ; et alors on l'entend dans le sens historique. Quelquefois aussi on l'entend dans le sens allégorique, comme à la fête de l'Assomption, où il est parlé des deux sœurs Marthe et Marie, dont l'une représente la vie active, et l'autre la vie contemplative, qui, toutes deux, se sont trouvées réunies à un si éminent degré dans la personne de la Mère de Dieu. D'autres fois on a choisi l'Évangile au point de vue d'une vérité dogmatique, comme celui de la Trinité ; ou d'une circonstance particulière, comme aux fêtes de la sainte Croix, où on lit l'entretien du Sauveur avec Nicodème, à cause de cette seule phrase : « De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'Homme soit élevé (1) ; » paroles par lesquelles Jésus-Christ a prédit sa Passion et l'élévation de son corps sur la croix. Pendant l'Avent, l'Évangile nous présente la préparation évangélique par la prédication de saint Jean ; pendant le Carême, il nous expose les pratiques et les motifs de pénitence ; et, dans les dimanches ordinaires, il nous rappelle les miracles et les instructions de Jésus-Christ.

(1) Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis. *Joan.*, III, 14.

Le saint Évangile doit être dans notre esprit, dans notre bouche, dans notre cœur ; on doit le voir aussi dans nos mœurs. Que nos paroles, nos actions et toute notre conduite en soient une expression vive et fidèle ⁶.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Sapientia, Recti.

Voici la sagesse ! Debout !

Liturgie grecque.

DE L'ÉVANGILE.

1. Anciennement, dès que le diacre commençait l'Évangile, tous les assistants déposaient leurs bâtons. Nous avons vu ailleurs (1) qu'autrefois il n'y avait pas de sièges dans les églises ; on se tenait debout, quelque longs que fussent les offices ; et on n'avait, pour appuyer et délasser un peu le corps, qu'un simple bâton, dont l'extrémité était en forme de potence. Mais aussitôt que l'Évangile commençait, chacun s'empressait de déposer son bâton, de se tenir debout sans aucun appui, et de decouvrir sa tête ; c'est ce que Hildebert (2) a consigné dans le vers suivant :

Plebs baculos reponit, stat, retegique caput.

On se tient debout, dit le célèbre liturgiste de Mende (3), parce que l'enseignement de l'Évangile dirige nos cœurs en haut ; et on se prive de tout appui, pour marquer que notre seul soutien est dans le Seigneur. Plusieurs même quittent à ce moment leur manteau, pour montrer qu'ils sont disposés à tout abandonner en ce monde, pour suivre le Christ.

L'usage abusif de s'asseoir, pendant la lecture de l'Évangile, s'étant introduit dans quelques églises, le pape Anastase (4) ordonna que, toutes les fois qu'on lirait ce livre sacré, les prêtres et les fidèles se

(1) Tome I, p. 365.

(2) De mysteriis Missæ.

(3) Ration., l. IV, c. xxiv.

(4) Lib. pontific.

tiendraient debout et inclinés avec respect. — Nicéphore Calliste (1) blâme l'usage de l'église d'Alexandrie, dans laquelle l'évêque ne se levait point pour entendre l'Évangile; « ce que, dit-il, personne n'a jamais vu faire, ni entendu dire d'aucune église, depuis la plus haute antiquité. » Précédemment (2), il avait raconté que Théophile, surnommé l'Indien, avait réformé dans les Indes plusieurs choses qui n'étaient point conformes aux règles, et, en particulier l'usage de demeurer assis pour entendre l'Évangile, contrairement à la volonté de l'Église. — Saint Isidore de Péluse s'exprime admirablement sur ce rite : « Quand, en ouvrant le livre des Évangiles, on semble annoncer la venue du véritable Pasteur, l'évêque se lève et dépose l'*ornement de sa puissance*, reconnaissant ainsi que le Seigneur est le Dieu, le chef et le maître de tous les autres pasteurs (3). » En effet, chez les Grecs, l'évêque ne se contente pas de se lever à l'Évangile; mais il dépose son pallium, protestant par là de sa soumission et de sa dépendance envers le Seigneur.

Pendant qu'on lit ou qu'on chante l'Évangile, les évêques se découvrent; c'est aussi une sainte pratique que les rois et les empereurs ôtent leur diadème. En certains endroits, les militaires mettent les armes bas; c'est, disent quelques docteurs, pour témoigner qu'on met son unique appui dans la vertu de celui qui a ordonné de porter *la bonne nouvelle* jusqu'aux extrémités de la terre. Dans d'autres pays, au contraire, ils tirent leur épée du fourreau, et la tiennent élevée jusqu'à la fin de cette lecture, en signe de respect et d'honneur pour le héros divin du livre sacré, et aussi pour attester qu'ils sont prêts à combattre courageusement et à verser leur sang pour la défense du christianisme. C'est ce que faisaient autrefois les nobles Polonais, comme le rapporte un de leurs historiens (4); et c'est ce que font encore de nos jours, en pareille circonstance, les chevaliers de Malte et les religieux des ordres militaires, pour marquer qu'ils ne tirent l'épée que pour la cause de Dieu et pour soutenir l'Évangile.

PASCAL. — BONA. — GRIMAUD.

2. Dans les premiers temps, c'étaient les lecteurs, qui étaient chargés de lire publiquement dans l'église l'Évangile et les autres Écritures. Plus tard, la lecture de l'Évangile fut dévolue aux diacres. La sainteté et la majesté de ce livre sacré réclament un profond respect; on ne jugea pas convenable de confier une fonction aussi importante à de simples lecteurs, qui, le plus souvent, étaient

(1) Hist., lib. XII, cap. xxxiv.

(2) Lib. IX, cap. xviii.

(3) Lib. I, epist. cxxvii.

(4) Cromer.

ordonnés fort jeunes. Mais les diacres furent chargés de lire l'Évangile longtemps avant qu'on confiât la lecture de l'épître aux sous-diacres. Ceux-ci ne remplirent cet office que vers la fin du huitième siècle, au lieu que les diacres lisaient l'Évangile dès le temps de saint Jérôme, comme ce Père nous l'atteste lui-même dans sa lettre au diacre Sabinus. — Saint Isidore dit qu'*évangéliser* est une fonction du diacre (1). — Sozomène assure que le livre des saints Évangiles était lu dans l'église d'Alexandrie seulement par l'archidiaque; dans d'autres, par les diacres; et dans plusieurs, uniquement par les prêtres; et qu'aux fêtes solennelles, c'était l'évêque lui-même qui le lisait (2).

3. La solennité avec laquelle on porte le saint Évangile aux grand'messes, nous avertit qu'il faut écouter cette divine parole avec le même respect que nous devons au corps adorable de Jésus-Christ; et le divin Sauveur nous fait assez comprendre avec quelle vénération nous devons écouter sa parole, lorsqu'il a déclaré que le bonheur de ceux qui l'entendent et qui la pratiquent, est préférable à celui qu'a eu la sainte Vierge de le porter dans son sein (3).

« Ne perdons pas un seul mot du saint Évangile, dit Origène (4); car si, en participant à l'Eucharistie, vous prenez garde, avec soin et avec tant de raison, qu'il n'en tombe pas la moindre partie, pourquoi ne croiriez-vous pas que c'est un crime de négliger une seule parole de Jésus-Christ comme de négliger son corps? »

« Le corps de Jésus-Christ, dont nous vivons spirituellement, disent des auteurs du huitième siècle, n'est pas seulement ce pain et ce vin sacré qu'on offre sur l'autel; l'Évangile est aussi le corps de Jésus-Christ. Et lorsque nous lisons ou que nous entendons l'Évangile, nous sommes comme les enfants de la famille assis autour de la table du Seigneur, où nous mangeons le pain céleste (5). »

En écoutant l'Évangile nous devons désirer de ressentir la même ardeur qu'éprouvaient les deux disciples de Jésus-Christ, lorsqu'ils l'entendaient parler, en marchant avec eux vers le bourg d'Emmaüs. Ne perdons pas non plus de vue les dispositions de plusieurs

(1) De Div. offic., lib. II, c. VIII.

(2) Hist. eccles., l. VIII, c. XIX.

(3) Quinimò beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. *Luc.*, XI, 28.

(4) Homil. XIII, *In exod. sanctis mysteriis.*

(5) Et corpus Christi quod manducatur, non solum panis et vinum, qui super altare offertur; sed et ipsum Evangelium corpus Christi est, et quum Evangelium legimus et intelligimus, filii in circuitu mensæ in unâ collatione sedemus et panem cœlestem manducamus. *Etherius et Beatus*, lib. VII, de *Incarnat.*

saints, tels que saint Antoine, qui, entendant l'Évangile à l'église, ont d'abord mis en pratique les vérités qui leur y étaient annoncées.

ENTRÉE DU SAINT ÉVANGILE CHEZ LES GRECS.

Chez les Grecs, cette procession, qu'ils appellent *Entrée du saint Évangile*, se fait avec beaucoup de solennité. Le prêtre, prenant sur l'autel le livre des Évangiles, le remet au diacre; et tous deux, sortant du sanctuaire par la porte septentrionale, se rendent au lieu désigné, où le prêtre récite l'*Oraison de l'entrée*. Alors le diacre demande au prêtre de bénir la *sainte entrée* : *Benedic sanctum introitum*; après quoi il s'approche de l'évêque ou du prêtre et lui présente le livre à baiser. On chante un module, après lequel le diacre élève et montre le saint Évangile, en disant : *Sapientia, Recti. Voici les oracles de la sagesse, Debout !* Puis il dépose le livre sur l'autel. On récite alors quelques oraisons, quelques bénédictions; on lit l'épître; et le diacre, dans cet intervalle, placé à la porte du sanctuaire, redit jusqu'à cinq fois : *Attendamus !* Attention ! Bientôt, il encense l'autel, reprend le livre des Évangiles, reçoit la bénédiction, et, après avoir fait une profonde inclination à l'Évangile, il se rend à l'ambon, précédé de flambeaux et d'encensoirs. Le prêtre dit à haute voix : *Sapientia, Recti. Audiamus sanctum Evangelium. Voici les oracles de la sagesse. Debout ! Écoutons le saint Évangile.* Lorsque le diacre dit : *Lectio sancti Evangelii*, le chœur répond : *Gloria tibi, Domine*, et le prêtre ajoute de nouveau : *Attendamus !* Attention ! Après avoir lu l'Évangile, le diacre revient aux portes du sanctuaire, remet le livre au prêtre, qui lui dit : *La paix soit avec vous.*

BAISEMENT DE L'ÉVANGILE.

4. On présente le livre ouvert au prêtre pour le baiser; et, selon l'usage le plus commun, on le ferme pour ne faire baiser que la couverture à tout le clergé. Cela s'est pratiqué ainsi autrefois en plusieurs endroits; et c'est apparemment pour cette raison qu'on voit une croix ou quelque autre figure de piété sur les anciens livres des Évangiles destinés pour l'autel. Mais anciennement on a aussi porté le livre ouvert à baiser à tout le clergé, et même au peuple, ou du moins aux personnes distinguées parmi les laïques (1). Selon l'Ordinaire manuscrit du Mont-Cassin, on porte tous les dimanches au chœur à baiser le livre ouvert; et Rupert, en 1112, parle encore de cette même céré-

(1) *Universo choro, necnon et populo, dit une ancienne exposition de la Messe*, apud Hittorp. — Le pape Honorius III a défendu de porter l'Évangile à baiser à quiconque n'a pas reçu l'onction sainte, sans aucune exception, même pour les princes. *Fornici*, p. 119.

monie (1). — Dans quelques églises du diocèse de Lisieux, on présentait le livre ouvert à tout le clergé, et on faisait baiser l'image du canon où il y a une croix. — A Metz, on le portait toujours à baiser à la première dignité de chaque côté. Quand l'évêque officiait, on le portait fermé. — A Aix-la-Chapelle, on le portait aussi ouvert à baiser à tout le chœur, excepté aux fêtes solennelles auxquelles on ne faisait baiser que la couverture d'un livre très-précieux, pour le mieux conserver. C'était le Nouveau Testament dont se servait Charlemagne, qui ne contient que les quatre Évangélistes. Il est de la grandeur d'un missel ordinaire, écrit, depuis plus de neuf cents ans, en lettres d'or capitales, sur du velin pourpré. Charlemagne ordonna qu'on le mit sur sa poitrine dans son tombeau ; et c'est là qu'on le trouva trois cent cinquante-deux ans après, lorsque l'empereur Frédéric I^{er}, dit Barbe-Rousse, en tira le corps de Charlemagne, qui a été ensuite placé dans des châsses précieuses.

LE BRUN.

RESPECT POUR LE LIVRE DES ÉVANGILES.

Autrefois on avait un grand respect pour le Missel ; et, dans les capitulaires de Charlemagne, il est recommandé, d'après le concile d'Aix-la-Chapelle, que, lorsqu'il sera besoin de le transcrire, on choisisse des hommes d'un âge mûr, qui l'écriront avec la plus grande attention. Mais de tous les livres qui devaient servir au saint sacrifice, celui qu'on traitait avec le plus de vénération, c'était le livre des Évangiles. L'Évangile, en effet, est le type de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il reproduit les enseignements ; c'est pour cela que, dans le huitième concile (2), on décida que le livre des Évangiles et les images de Notre-Seigneur Jésus-Christ auraient droit aux mêmes honneurs, parce que, si celles-ci sont l'expression des traits divins du Sauveur, l'Évangile est l'expression de ses pensées non moins divines.

Dans les conciles, on place ordinairement le livre des Évangiles, avec un grand appareil, à l'endroit le plus honorable et le plus apparent. Saint Cyrille d'Alexandrie nous apprend (3) que ce rite fut observé au concile d'Éphèse. « Le saint Concile, écrit-il, réuni dans l'église de Sainte-Marie, établit, pour ainsi dire, Jésus-Christ pour son président ; car les divins Évangiles furent placés sur un trône élevé, comme pour faire retentir aux oreilles des Pères ces paroles : « Jugez selon la droiture et la vérité. » Nous lisons la même chose dans les actes des autres conciles. De là vient aussi l'usage de jurer

(1) *Apertum circumfert Evangelii librum, et omnibus religioso osculo salutandum, quem ad introitum portaverat clausum. Lib. II, c. 1.*

(2) Cap. III.

(3) *Apolog. ad Theod.*

la main sur l'Évangile, comme si l'on reconnaissait que Dieu y est présent ; de là encore la coutume de porter l'Évangile à son cou, comme un précieux talisman.

Saint Grégoire-le-Grand (1) et Grégoire de Tours (2) nous attestent que ce fut assez longtemps la coutume de placer le saint Évangile, avec l'image du crucifix, dans des boîtes précieuses, enrichies d'or, d'ivoire et de perles, comme aussi de l'écrire en lettres d'or. — Aimon (3) énumère, parmi le butin que Childeberr rapporta d'Espagne, vingt chasses enrichies d'or et de pierreries, destinées à renfermer l'Évangile. — Le moine Siméon (4) fait également mention de cet usage où l'on était d'orner à l'extérieur le livre des Évangiles d'or et de pierres précieuses. — Léon d'Ostie (5) cite, parmi les ornements donnés à l'église du Mont-Cassin par l'abbé Didier, qui fut depuis Victor III, les livres des Épitres et des Évangiles, ainsi qu'un Sacramentaire avec des couvertures d'ivoire et d'argent. — Flodoard (6) parle d'un Sacramentaire enrichi d'ivoire et d'argent. — Dans un ouvrage sur l'origine du monastère de Saint-Gall (7), nous voyons que l'abbé Hartmot avait orné le livre des Évangiles d'or, d'argent et de pierres précieuses. — Dans l'histoire de Byzance (8), Ducas se plaint qu'après la prise de Constantinople, les Évangiles qu'on avait embellis et ornés avec tant de soin, après avoir été dépouillés de l'or et de l'argent dont on les avait enrichis, aient été partie dispersés, partie vendus à vil prix. — On admire encore dans les trésors des anciennes églises des livres d'Évangile, dont la reliure est d'une richesse étonnante. — On pourrait citer une foule d'autres témoignages sur ce point ; mais ceux que nous venons de rapporter suffisent pour montrer quel respect on avait pour les livres liturgiques. — Hélas ! convenons-en, quelque pénible que soit cet aveu, nous ne conservons actuellement pour nos livres saints qu'une ombre de cette antique vénération.

L'abbé Rupert (9) donne la raison pour laquelle on les décorait de ces ornements. « On embellit, dit-il, et avec raison, le livre des Évangiles d'or, d'argent et de pierres précieuses, parce que dans ce livre brille l'or de la sagesse divine, l'argent d'une éloquence sacrée,

(1) Lib. XII, cap. VII.

(2) De gloriâ Confess., c. LXIII, et Histor. Franc., lib. III, c. X.

(3) De gest. Francor., lib. II.

(4) De Dunelmensi Ecclesiâ, lib. II, cap. XII.

(5) Chronic. Cassinens., lib. III, cap. XX et LXXIV.

(6) Lib. III, cap. V.

(7) Goldast, *Rerum alamanicarum*, tom. I.

(8) Cap. XLII.

(9) De divin. off., lib. II, cap. XXIII.

et parce que là aussi relient les pierres précieuses des miracles, que les mains de Jésus-Christ ont elles-mêmes taillées et façonnées. »

On lit, dans une histoire des Moscovites, que ces peuples n'osent toucher au livre des Evangiles avant de s'être lavé les mains, d'avoir fait le signe de la croix et incliné la tête en signe de respect pour ce livre sacré. Qu'il serait à souhaiter que tous les catholiques imitassent la vénération de ces schismatiques pour l'Evangile!

BONA, *De la Liturgie.*

LES MARTYRS DES LIVRES SAINTS.

L'histoire ecclésiastique nous parle des martyrs des livres saints, qui souffrirent la mort sous le règne de l'empereur Dioclétien, c'est-à-dire en l'année 303. Sous ce cruel tyran, on voulut arracher aux chrétiens les livres sacrés, afin de les détruire. Pour arriver à ce but, l'empereur ordonna qu'ils auraient à remettre tous ceux qui servaient à la pratique de leur religion. Les chrétiens se gardèrent bien d'obéir à un ordre aussi inique. Ce n'est pas que la parole de Dieu pût être brûlée dans ces livres, car rien ne peut la détruire; mais ils aimèrent mieux mourir, afin qu'il ne fût pas dit que les choses saintes avaient été jetées aux chiens. L'édit ayant été rendu sous peine de mort, tous ceux qui refusèrent de livrer les livres saints, furent inopinablement massacrés. Ces courageux martyrs étaient en si grand nombre, que l'Eglise, n'ayant pu conserver leurs noms, les honore tous sous le titre de martyrs des livres saints.

Souvent on compare les saints à des soldats, et on a raison; ce dernier fait nous en fournit un exemple frappant. Ces courageux chrétiens qui préférèrent la mort à la honte de livrer les saints livres, dont la lecture assurait le salut de leur âme, n'accomplissaient-ils pas la même action que des guerriers qui, plutôt que d'abandonner leurs armes, préférèrent mourir en combattant? C'est absolument la même chose; il n'y a pas de différence, si ce n'est que les uns meurent attachés à la consigne des hommes, les autres à celle de Dieu.

ORIGINE DU MOT *JUBÉ*.

5. Autrefois, c'était sur l'ambon qu'on chantait l'Evangile.

En certaines églises, il y en avait deux, un pour l'épître et un plus élevé pour l'Evangile; ce n'est que dans la suite qu'on les a réunis en arc, à une certaine hauteur. De cet ambon, on faisait la lecture et la prédication; et parce que le lecteur, avant de commencer, demandait la bénédiction du célébrant par ces mots : *Jube, Domne, benedicere*; le peuple appela *Jubé* le lieu même où le lecteur répétait si

souvent ce mot. Quelques églises conservent encore ce jubé, qui traverse l'entrée du chœur. On peut en voir un modèle remarquable dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, à Paris. Il reste aussi quelques vestiges de ces ambons, placés à droite et à gauche entre le chœur et la nef, et élevés de quelques marches au-dessus du sol. Mais lorsqu'on est réduit à une extrême simplicité, on se contente d'un pupitre mobile, que l'on place différemment pour l'Épître et pour l'Évangile. Le lieu élevé destiné à la prédication est maintenant une chaire, placée au milieu de la nef, pour qu'on soit mieux entendu des fidèles.

LE COURTIER, *Manuel de la Messe.*

PROFESSION DE FOI DE VICTORIN.

Le célèbre rhéteur Victorin, qui excellait dans toutes les belles sciences, qui avait lu tant de livres de philosophie et les avait éclaircis par les lumières de son esprit, qui était le maître fameux de tant de sénateurs illustres, et qui, par sa haute réputation, avait mérité qu'on lui élevât une statue sur la principale place de Rome, ne rougit pas, en sa vieillesse, de s'assujettir comme un enfant à la puissance de Jésus-Christ, de soumettre sa tête altière à l'humble joug de l'Évangile, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi, que ceux qui devaient être baptisés, avaient accoutumé de formuler, à Rome, en certains termes qu'ils apprenaient par cœur, et qu'ils prononçaient d'un lieu éminent, en présence de tous les fidèles, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi que c'était la coutume de le proposer à ceux que l'on jugeait pouvoir être saisis de crainte, par une pudeur et une timidité naturelles. Mais il aima mieux faire cette action en public qu'en particulier, et, certes, avec grande raison. Car, s'il n'avait pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence, dont il ne pouvait tirer aucun véritable bien pour son âme, ni d'avoir une foule de païens et d'insensés pour témoins de ses discours et de ses paroles, à combien plus forte raison devait-il faire une profession publique de la religion salutaire qu'il embrassait, et ne pas craindre les humbles enfants de l'Église, lorsqu'il prononcerait la parole sainte dans l'assemblée chrétienne.

Lors donc qu'il fut monté au jubé pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connaissaient commencèrent à le nommer avec un bruit confus de réjouissance ; et y avait-il là quelqu'un qui ne le connût pas ? On entendit ce mot de *Victorin* sortir avec joie, comme une voix sourde de la bouche des assistants. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure ; et le désir de l'entendre parler

le fit cesser aussitôt. Il récita le symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les fidèles qui étaient présents eussent voulu comme l'enlever, pour le mettre dans le fond de leur cœur; et ils l'enlevaient, en effet, en l'aimant et en se réjouissant de la grâce particulière que Dieu lui faisait. Leur joie et leur amour étaient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassaient et l'emportaient, en quelque façon, dans eux-mêmes, par une douce et sainte violence.

SAINT AUGUSTIN, *Confess.*, l. VIII, c. II.

CHAIRE D'AIX-LA-CHAPELLE.

On voit à Aix-la-Chapelle une chaire magnifique, donnée, l'an 1011, par l'empereur saint Henri, du haut de laquelle le diacre lit l'Évangile, aux jours solennels. Elle tient au mur à droite en entrant, entre le chœur et la nef. C'est là un des plus anciens monuments de l'usage de se tourner vers le septentrion.

Cette chaire est revêtue de lames d'or, enrichie de pierres précieuses et de figures, et conservée dans un étui qu'on ouvre aux jours où le diacre y monte. Elle a été faite pour l'Évangile, et placée contre le mur, parce qu'il n'y a pas de jubé entre la nef et le chœur. La nef est de figure octogone, entourée d'une double galerie, dont la première est soutenue par des piliers de pierres de taille; et celle qui est au-dessus par des colonnes de marbre et de porphyre. Ce monument subsiste en bon état depuis Charlemagne. Le pape Léon III consacra cette église l'an 810; et c'est là la célèbre chapelle qui, avec d'excellentes eaux chaudes, a fait donner à la ville le nom d'Aix-la-Chapelle.

LE BRUN.

6. Lorsque le souverain Pontife chante solennellement la messe, l'Épître et l'Évangile sont lus en langue grecque et en langue latine. Sept acolytes, avec des chandeliers et des cierges allumés, précèdent le diacre qui doit lire l'Évangile en latin et qui est toujours un cardinal; ils l'assistent pendant cette lecture. Ensuite un diacre grec, accompagné de ses deux acolytes, lit le même Évangile en grec. Cet usage de chanter l'Épître et l'Évangile en grec et en latin était aussi observé dans le monastère du Mont-Cassin (1). La même coutume existait également à Saint-Denis, près Paris, à certaines grandes fêtes; et même aux plus solennelles, on chantait, dans cette illustre abbatale, la messe entière en grec. Cela n'était pas rare au dix-septième siècle.

Les deux grands poètes du dix-septième siècle, Racine et Boileau

(1) Leo Ostiens. *Chronic.*, lib. I, cap. xxxii.

n'ont jamais rougi de l'Évangile. Boileau, sans être ce qu'on appelle un dévot, fut exact, dans tous les temps de sa vie, à remplir les principaux devoirs de la religion. Se trouvant, à Pâques, dans la terre d'un ami, il alla se confesser au curé de la paroisse. — Racine, chef de famille, se croyait obligé à une plus grande régularité. Il allait à la messe tous les jours ; et, tous les soirs, il faisait sa prière avec ses domestiques ; souvent il y ajoutait la lecture de l'évangile du jour, qu'il expliquait lui-même par une courte exhortation, proportionnée à la portée de ses auditeurs et prononcée avec cette âme qu'il donnait à tout ce qu'il faisait. Pour occuper M. de Seignelay, malade, il allait lui lire les psaumes. Cette lecture le mettait dans une espèce d'enthousiasme, dans lequel il faisait sur-le-champ une paraphrase du psaume. L'abbé Renaudot, qui était un de ses auditeurs, a dit plusieurs fois que cette paraphrase leur faisait sentir toute la beauté du psaume et les enlevait.

LOUIS RACINE, *Mémoires sur la vie de son père.*

Par la vertu des paroles évangéliques, nous demandons que notre âme soit délivrée de ses maux, comme ceux qui, écoutant autrefois Jésus-Christ, étaient guéris de leurs maladies (1). — Saint Augustin dit qu'on se mettait souvent l'Évangile sur la tête pour être guéri de quelque infirmité corporelle ; et nous devons dire avec ce saint docteur : « Qu'on le mette aussi dans le cœur, pour le guérir de ses infirmités spirituelles, afin que ce cœur se détache de l'erreur et du mensonge, qui sont sa maladie (2). »

Un chrétien ne craint rien ; ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde, il est toujours chrétien.

CORNÉILLE.

(1) Ut audirent eum et sanarentur à languoribus suis. *Luc.*, vi, 18.

(2) Ponatur ergò ad cor ut sanetur. *D. Aug.*, *Tract.* vii in *Joannem*.

QUINZIÈME INSTRUCTION.

PRONE. — ÉTYMOLOGIE DE CE MOT. — USAGE ANCIEN DU PRONE. — QUATRE PARTIES DU PRONE : LE PRÉAMBULE, LES PRIÈRES, LES ANNONCES, L'INSTRUCTION. — COMMENT ON DOIT ÉCOUTER LE PRONE. — RENVOI DES CATÉCHUMÈNES.

Lex lux.

La loi de Dieu, c'est la lumière de l'âme.

Prov., vi, 23.

Judicia Domini vera, justificata in semetipsa, desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum et dulciora super mel et favum.

Ps. xvii, 10, 11.

Loi sainte, loi désirable

Ta richesse est préférable

A la richesse de l'or,

Et ta douceur est pareille

Au miel dont la jeune abeille

Compose son cher trésor.

J. B. ROUSSEAU.

L'Évangile a été solennellement proclamé dans l'assemblée sainte ; le peuple l'a écouté avec recueillement et respect ; mais il faut qu'il en comprenne bien le sens, qu'il se l'inculque fortement dans l'esprit, pour en faire la règle de sa conduite. Voilà pourquoi, après en avoir fait la lecture, il est d'usage qu'on en donne, aux messes paroissiales, une explication courte, simple, familière : c'est ce qu'on appelle le *prône*.

On assigne à ce mot une double étymologie : les uns le font dériver du grec *πρόναος*, nef de l'Église, parce que c'est à cet endroit qu'est ordinairement la chaire ; et ainsi, d'après eux, on aurait donné à l'instruction elle-même le nom du lieu où elle se faisait. D'autres pensent, et ce sentiment nous paraît plus probable, que ce terme vient du latin *præconium*, annonce, proclamation, dont on a fait le mot de basse latinité *pronium*, prône.

Cette pratique d'adresser soit une homélie, soit un sermon au peuple, immédiatement après l'évangile, date des temps apostoliques, et a été observée sans interruption jusqu'à nos jours. Ainsi nous voyons, dans les Actes des apôtres, que *le premier jour de la semaine*, c'est-à-dire le dimanche, comme on était assemblé pour *la fraction du pain*, c'est-à-dire pour la réception de la sainte Eucharistie, saint Paul, entraîné par son zèle, prolongea, en une circonstance, son discours jusque dans la nuit. La tradition nous atteste que saint Jean, dans son extrême vieillesse, se faisait porter à l'église ; et, comme son grand âge ne lui permettait pas de faire une longue instruction, il adressait à chaque réunion ces paroles touchantes : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ; c'est le précepte du Seigneur. Si vous l'accomplissez, cela suffit. » Tertullien, énumérant tout ce qui avait lieu à la messe des catéchumènes, nous cite les instructions comme venant après le chant des psaumes, les prières et les lectures (1). Saint Justin, parlant des assemblées qui se tenaient le jour du soleil, lequel correspond à notre dimanche, s'exprime en ces termes : « Lorsque le lecteur a rempli sa fonction, celui qui préside fait un discours, pour instruire l'assistance et l'exhorter à l'imitation des beaux exemples qu'on lui a proposés (2). » Puis viennent les Hilaire, les Basile, les Grégoire, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, dont nous admirons encore les belles et savantes homélies. C'était le plus souvent des explications de l'évangile du jour, mises à la portée de leurs auditeurs ; c'étaient autant de prônes prêchés aux fidèles.

Les Hébreux, auxquels nous avons emprunté beaucoup de nos rites sacrés, faisaient également une allocution au peuple, après avoir lu dans leurs synagogues quelques passages de la loi ou des prophètes. Nous en voyons la

(1) Tertull., *De anim.* cap. xix.

(2) D. Just., *Apol.* 2.

preuve dans l'Évangile même, où nous lisons que le Sauveur, étant entré dans une synagogue un jour de sabbat, y lut un passage d'Isaïe, après lequel il adressa la parole aux assistants (1). Nous trouvons aussi au livre des Actes que les chefs de la synagogue invitèrent Paul et Barnabé, après la lecture, à faire une instruction au peuple (2). Cette belle et sainte coutume, l'Église l'a conservée avec le plus grand soin; et, en dernier lieu, le concile de Trente a fait aux pasteurs un devoir strict et rigoureux d'expliquer au peuple, en langue vulgaire, pendant la célébration du saint sacrifice, quelque chose de ce qui a été lu; d'exposer aux fidèles le dogme sacré et les règles du salut, afin que tous aient une parfaite connaissance de la loi de Dieu ¹.

Le prône se compose de quatre parties, savoir : 1° le préambule ; 2° les prières ; 3° les annonces ; 4° l'instruction.

1° *Le préambule.* Après avoir fait le signe de la croix, le prêtre, se tenant debout, expose à haute et intelligible voix l'objet de la réunion : « Chrétiens, mes frères, dit-il, nous sommes ici assemblés par l'ordre de l'Église, dans ce saint jour du dimanche, pour rendre à Dieu, notre créateur et notre souverain Seigneur et maître, l'honneur, le culte et l'hommage que nous lui devons. » Que ce début est simple, mais en même temps noble et touchant ! Loin de cette auguste enceinte les pensées et les affaires temporelles, les sollicitudes et les agitations de la terre. Il s'agit de remplir le devoir le plus sacré ; il s'agit d'adorer Dieu, de le remercier de ses bienfaits, de lui en demander de nouveaux, et de nous humilier devant lui à la vue de notre indignité et de nos faiblesses ; et, cet acte

(1) Et traditus est illi liber Isaïæ prophetæ.... Et quùm plicuisset librum..., cœpit dicere ad illos. *Luc.*, iv, 17, 20, 21.

(2) Post lectionem autem legis et prophetarum, miserunt principes synagogæ ad eos, dicentes : Viri fratres, si quis est in vobis sermo exhortationis ad plebem, dicite. *Luc.*, xiii, 15.

si important de l'adoration et de la prière, ce n'est pas isolément, dans le sanctuaire de notre cœur, que nous le remplissons, mais en corps de famille, en corps de société, au nom et par l'ordre de l'Église. Ainsi, l'assemblée dominicale du moindre des villages a un but plus relevé que tous les congrès diplomatiques, que toutes les académies des savants.

2° *Les prières.* « Je vous conjure, avant toutes choses, dit le grand apôtre, qu'on fasse des supplications, des prières, des actions de grâces pour toute sorte de personnes, pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie tranquille et paisible en toute piété et honnêteté(1). » C'est donc conformément à l'institution apostolique que le prêtre avertit et presse tous les assistants d'unir leurs voix à la sienne, pour recommander à Dieu les besoins généraux et particuliers de l'Église, ceux de l'État, de la paroisse et des familles. On prie donc pour la conservation et l'augmentation de la foi catholique, pour l'exaltation de la sainte Église, pour le représentant de Jésus-Christ sur la terre, notre Saint-Père le Pape, pour le révérendissime seigneur évêque du lieu, pour tous les prélats et pasteurs, pour l'union et la concorde entre les princes chrétiens, pour l'empereur et la famille impériale, et généralement pour tous les magistrats qui nous gouvernent dans l'ordre civil. A cette partie de la liturgie, l'Église semble dilater, en quelque sorte, son cœur de mère ; et, s'attendrissant à la vue de toutes les misères de l'humanité, elle s'intéresse devant Dieu pour les veuves et les orphelins, les pauvres et les affligés, pour tous ceux qui sont dans l'oppression, la persécution et la peine. Elle demande, pour les malades et

(1) Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus, pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate. *I Tim.*, II, 1 et 2.

les infirmes, la santé et la délivrance de tous leurs maux ; pour les justes, la stabilité et la persévérance dans le bien ; pour les pécheurs, une prompte et sincère conversion. Et, à ces différentes intentions, on récite l'Oraison dominicale.

Après avoir donné ce témoignage de sa charité à ses enfants qui vivent encore sur la terre, l'Église élève sa voix en faveur de ces chères âmes qui, sorties de cette vie avec le sceau de la foi, achèvent d'expier dans les flammes du purgatoire les restes de leurs péchés ; et elle demande pour elles à Dieu de les placer au plus tôt dans le séjour des bienheureux. Le prêtre lit la liste des morts spécialement recommandés à l'assemblée ; mais, bien que les prières qu'on va faire doivent s'appliquer d'une manière particulière à ceux-là, elles ne laissent pas que de s'étendre à tous les défunts en général. L'Église n'excepte de ses suffrages aucun de ceux qui sont morts dans sa communion ; elle les embrasse tous dans son immense charité. A cet effet, s'identifiant avec ces pauvres âmes qui gémissent au fond de l'abîme, tous les assistants récitent le *De profundis*, conjurant le Seigneur de ne pas observer à la rigueur leurs iniquités, mais de se souvenir de sa grande miséricorde. Pendant qu'on récite les prières, toute l'assemblée, clergé et fidèles, se tiennent debout, tournés vers l'autel.

3° *Les annonces.* A ce moment, le prêtre annonce les fêtes de la semaine, les jeûnes, les jours d'abstinence, afin que les fidèles, avertis d'avance, les observent avec exactitude, l'heure des messes, l'ordre des offices, les saluts du Saint-Sacrement, les services funèbres, les catéchismes, les processions et autres exercices de religion qui peuvent avoir lieu. Il publie les bans de mariage, soit pour découvrir les empêchements qui pourraient s'opposer aux unions projetées, soit pour recommander les futurs époux aux prières de l'assistance. Il publie aussi, le cas échéant, les bans de ceux qui doivent être promus

aux ordres sacrés, afin de s'assurer qu'il n'y a, dans leur personne, leur vie ou leurs mœurs, rien qui s'oppose à la dignité et à la sainteté de leur état, et aussi pour attirer sur eux les grâces dont ils ont besoin. Il lit et explique au besoin les mandements, les lettres, les instructions de l'évêque, qui est le premier pasteur du diocèse et dont la parole doit être écoutée comme celle de Dieu lui-même, qui exhorte et instruit par son ministère. C'est encore au prône que le curé, ou celui qui tient sa place, donne les avis particuliers concernant la paroisse, tantôt indiquant une bonne œuvre à faire, recommandant un malade, implorant la charité publique en faveur de quelque infortune, et tantôt s'efforçant de réprimer un abus, d'arrêter un scandale. L'œil d'un bon pasteur est toujours ouvert sur les besoins de ses chères brebis ; son cœur compatit à toutes leurs peines, et sa langue est toujours prête à verser le baume des consolations célestes sur toutes les plaies des âmes et des corps, en même temps qu'elle plaide la noble cause de la vérité, de la justice, de la vertu, contre les infracteurs des lois divines et humaines. Par là il est aisé de voir qu'il est plus avantageux d'assister au prône de sa paroisse qu'à celui de toute autre église ; car, le pasteur, connaissant mieux ses brebis, sait leur approprier ses avertissements et ses instructions, selon que les circonstances l'exigent ; et de plus il a des grâces d'état et des lumières toutes particulières, pour les diriger dans la bonne voie. Après ces préliminaires, vient :

4° *L'instruction proprement dite.* On commence par lire en langue vulgaire l'évangile du jour ; et, pendant cette lecture, toute l'assistance se tient debout, tournée vers la chaire, écoutant avec respect les paroles sacrées qui vont servir de base à l'instruction ; car la coutume généralement suivie est d'expliquer l'évangile, ou un trait frappant de l'évangile qu'on vient de lire. On peut aussi faire un cours d'instruction sur les points principaux de

la doctrine chrétienne, sur le dogme, la morale, la discipline et les usages de l'Église, comme aussi sur tout ce qui se lit des livres saints dans l'assemblée chrétienne, c'est-à-dire sur les psaumes, répons, antiennes, leçons, épîtres. Le concile de Trente recommande expressément aux pasteurs d'expliquer souvent, pendant la messe, quelque chose de ce qui a été lu, et d'instruire surtout les fidèles sur les mystères et les fruits du très-saint sacrifice².

Le prône doit être comme la conversation d'un père avec ses enfants; c'est un entretien simple et familier, dans lequel un pasteur fait connaître à son troupeau tout ce qui peut contribuer à son salut. Dans ce genre de prédication, on doit éviter tout ce qui sent l'affectation, la contrainte, la subtilité, l'emphase, le bel esprit. Il faut parler, dit saint François de Sales, affectionnément et dévotement, simplement et candidement. Le souverain artifice est de n'avoir point d'artifice; il faut que les paroles sortent du cœur plutôt que de la bouche, car le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles. Saint Augustin a dit dans le même sens, en parlant de la prédication évangélique, que la vérité doit y apparaître dans toute sa clarté, s'y montrer sous un jour agréable, et toucher les cœurs, pour faire aimer la vertu et détester le vice (1). Ainsi l'ordre, la simplicité, la clarté, qui sont les qualités essentielles du prône, n'excluent ni l'onction ni l'éloquence.

Quel que soit le talent du prédicateur, les fidèles doivent l'écouter avec attention et respect, car il parle au nom de Dieu; il est le successeur de ceux auxquels il a été dit : « C'est moi qui vous envoie; allez dans l'univers entier prêcher l'Évangile à toute créature. Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise (2). » Le prêtre, en chaire, est donc revêtu d'une

(1) Veritas pateat, veritas placeat, veritas moveat.

(2) Qui vos audit me audit; et qui vos spernit me spernit. *Luc.*, x, 16.

autorité sacrée; ce n'est pas simplement une parole humaine qu'il fait entendre; c'est *la parole de Dieu*, terme vulgaire, mais sublime, qui donne une juste idée de la majesté de son ministère.

Quelle belle et admirable institution que celle du prône! Quoi de plus social, de plus essentiellement *moralisateur* que cette instruction évangélique, donnée chaque semaine, à jour fixe, dans tous les temples de la chrétienté! Rien de pareil ne s'était vu chez les peuples anciens, même les plus renommés pour leur sagesse. Ils se contentaient, au milieu de la pompe de leurs sacrifices, de faire retentir des chants en l'honneur de leurs divinités absurdes. Mais Jésus-Christ a élevé dans son Église une chaire, la chaire de vérité, d'où descendent les plus salutaires enseignements, d'où le pain de la parole de vie est distribué à toutes les intelligences. Institution sublime, qu'aucune autorité humaine n'aurait pu établir ni accréditer parmi les hommes; elle est éminemment l'œuvre de Dieu³.

Le prône est une fonction sainte, qui appartient d'abord à l'évêque, comme étant le premier pasteur de tout le diocèse, et ensuite aux chefs des paroisses particulières, c'est-à-dire au curé et à ses coopérateurs délégués. Voilà pourquoi le plus humble prêtre, lorsqu'il fait cette instruction, est toujours revêtu de l'étole, insigne de l'autorité pastorale, parce qu'il parle au nom et à la place du pasteur qui, ne pouvant tout faire par lui-même, est obligé d'avoir des aides, pour faire face aux divers besoins du ministère.

Si le célébrant fait lui-même le prône, il quitte la chasuble et le manipule, s'il veut monter en chaire; mais s'il veut rester à l'autel, il garde tous ses ornements et se tient debout, la tête découverte (1); il peut aussi, s'il le

(1) Quand le Saint-Sacrement est exposé, le prédicateur doit toujours avoir la tête découverte, alors même que le Saint-Sacrement serait couvert d'un voile.

préfère, s'asseoir avec la chasuble du côté de l'évangile.

En finissant le prône, le prêtre (1) bénit l'assemblée par un signe de croix. Recevons cette bénédiction avec foi, respect et reconnaissance, priant le Seigneur de ratifier en notre faveur tous les souhaits et toutes les promesses qu'elle renferme⁴.

L'Évangile et l'instruction terminent ce qu'on appelait autrefois *la Messe des catéchumènes*, c'est-à-dire cette partie du sacrifice à laquelle pouvaient assister ceux que l'on disposait à la réception du baptême et les pécheurs publics. Mais, au moment de commencer l'oblation, on les faisait sortir. Un diacre élevait la voix dans l'assemblée, en disant : « *Sancta sanctis, Les choses saintes sont pour les sains. Que les chiens se retirent.* » Nous trouvons dans ces paroles une allusion bien marquée à cet oracle de Jésus-Christ : « Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez point vos perles devant les porceaux (2). » Nous y voyons encore une juste application de ces paroles du Sauveur à saint Jean dans ses divines révélations : « Qu'on mette dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres et quiconque aime et commet le mensonge (3). » Ces paroles du diacre n'étaient pas une formule de pur style, et sans effet. A cette injonction solennelle, juifs et païens, catéchumènes et pénitents, se pressaient en foule vers les portes de l'église, qu'on fermait avec soin, aussitôt qu'ils étaient sortis, afin que personne d'indigne ne pût entrer.

(1) Si l'évêque assiste au prône ou sermon, le prédicateur, avant de commencer, doit lui demander la bénédiction ; et, le sermon terminé, c'est l'évêque qui bénit les assistants. — *Vicarius generalis*, et à plus forte raison un curé ou tout autre prêtre, *nequit benedictionem conclamationatoribus impertiri*. S. R. C. apud Gardellini, n. 2635.

(2) *Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos. Matth., vii, 6.*

(3) *Foris canes et venefici et impudici, et homicidæ et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium. Apoc., xii, 15.*

En ces jours d'innocence et de ferveur, on n'admettait à la célébration des saints mystères que ceux qui étaient censés avoir conservé la grâce baptismale, ou l'avoir recouvrée par les travaux pénibles de la pénitence.

Que si maintenant l'Église, pleine d'indulgence pour les pécheurs, non-seulement leur permet d'être présents quand elle offre le sacrifice, mais encore le leur commande à certains jours sous peine de désobéissance, du moins qu'ils y apportent un sincère repentir de leurs fautes ; et, s'ils ne se trouvent pas dignes d'être unis avec les âmes pieuses et ferventes pour ne faire avec Jésus-Christ qu'une seule victime, qu'ils offrent au moins à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Quant à ceux qui seraient dans l'affreuse disposition de persévérer dans leur impiété ou leur libertinage, l'Église, dont l'esprit est toujours le même, ne peut les admettre à son sacrifice, et elle leur dit encore : Sortez, chiens ; sortez, infidèles, juifs, impudiques, évergumènes, fils de Bélial, possédés par toute sorte de démons. Ce sacrifice, auquel vous assisteriez dans le hideux état où vous êtes, serait pour vous un nouveau sujet de jugement et de condamnation.

Ce renvoi, qui se faisait autrefois, était si solennel et si frappant que c'est de là, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'est venu le nom de *Messe*, du latin *missa*, qui veut dire *renvoi*. Lorsque arrive le moment où il avait lieu, que chacun rentre en soi-même, sonde sa conscience et déteste ses péchés. Que le souvenir de ce renvoi antique nous reporte à cet autre renvoi terrible et irrévocable, qui aura lieu à la fin des temps, lorsque le souverain Juge viendra faire l'éternelle séparation des justes et des pécheurs. Ceux-ci seront rejetés sans espoir de la face de Dieu, et renvoyés avec la malédiction qu'ils auront méritée ; ceux-là formeront l'assemblée sainte, la société des élus, unie et incorporée pour toujours à Jésus-Christ, son divin chef.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed
non ut lex tua.

Les méchants, les enfants du siècle parlent de
bagatelles; quelle différence avec votre loi!

Ps. cxviii, 85.

O divine, ô charmante loi!

O justice! ô bonté suprême!

Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

RACINE, Athalie.

1. L'ancien rit gallican place les prières pour les divers besoins de l'Eglise entre la messe des catéchumènes et l'offrande; et l'Eglise romaine a adopté cette coutume. Nous pouvons avec raison faire honneur de l'initiative à l'Eglise gallicane, puisque le sacramentaire de saint Gélase marque l'annonce des fêtes, jeûnes, etc., comme devant avoir lieu avant la communion.

Durand de Mende met cependant la prédication immédiatement après le symbole. C'était peut-être l'usage de quelques diocèses dans le treizième siècle.

MISSION DU PRÊTRE POUR INSTRUIRE.

2. Jésus-Christ est au moment de quitter ses disciples et le monde; il va leur dire sa dernière parole, son suprême testament. Écoutons-le, il est court: *Allez et enseignez toutes les nations.* Allez, n'attendez pas l'humanité, mais marchez au-devant d'elle; enseignez, non pas en philosophe qui discute et qui démontre, mais avec l'autorité qui se pose et qui s'affirme; parlez, non à un peuple, non à une région, non à un siècle, mais aux quatre vents du ciel et de l'avenir, mais jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'espace et du temps; et à mesure que la hardiesse ou le bonheur de l'homme découvriront des terres nouvelles, allez aussi vite que son courage et sa fortune. Prévenez même l'un et l'autre, et que la doctrine dont vous êtes les hérauts soit partout la première et la dernière. Quel testament! Ce ne sont que trois mots; mais nul homme ne les avait dits. Cherchez où vous voudrez, jamais vous ne rencontrerez ces trois mots: *Allez et enseignez toutes les nations.* Il n'y a qu'un homme qui les ait dits, il n'y a qu'un homme qui pouvait les dire, un homme sûr de l'efficacité de sa parole. Car vous concevez bien que, lorsqu'on meurt en voulant laisser quelque chose après soi, on pèse ses ordres derniers, et qu'on n'en donne pas de ceux que l'événement peut convaincre de

mensonge ou de vanité. Une parole aussi absolue que celle-ci : *Allez et enseignez toutes les nations*, suppose une certitude sans bornes, le coup d'œil d'un prophète qui, prêt à se coucher, regarde sur sa tombe l'humanité à jamais attentive et obéissante. Or, cette parole a été dite par Jésus-Christ : le premier il l'a dite, le dernier il l'a dite, le seul il l'a dite. Toutefois, j'en conviens, ce n'est encore qu'une parole ; il faut voir si l'accomplissement y a répondu.

Quelque temps après qu'elle eut été prononcée, il se passait dans l'univers un phénomène singulier. L'univers, ce quelque chose qui fuit et demeure, qui souffre et qui rit, qui fait la paix et la guerre, qui renverse et qui sacre les rois, qui s'agite sans savoir d'où il vient ni où il va, ce chaos, enfin, écoute avec stupeur un bruit, dont il n'avait pas l'idée et qu'il ne se représente pas bien. Comme dans la nuit, quand tout est tranquille et qu'on entend autour de soi je ne sais quel être qui marche, l'univers pour la première fois entend une parole qui vit, qui se meut, qui est à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, du Danube à l'Euphrate et par-delà ; une parole qui a été plus loin que César, qui s'adresse aux Scythes comme aux Grecs ; qui ne connaît pas d'étrangers ni d'ennemis ; une parole qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, qui n'a ni crainte ni orgueil ; une parole toute simple qui dit : Je suis la vérité et il n'y a que moi. Saint Paul a déjà paru devant l'aréopage et étonné par sa nouveauté ces chercheurs séculaires de nouveautés ; ils ont créé un mot pour peindre leur surprise, mot heureux et qui caractérise le phénomène dont l'univers commence à soupçonner la puissance : *Que nous vent*, disent-ils, *ce semez de paroles* ? Ces philosophes avaient vu dissenter, analyser, diviser, démontrer, faire sa fortune et sa gloire avec la rhétorique et la philosophie ; ils n'avaient pas encore vu semer la vérité dans le genre humain, comme une graine efficace qui germe en son temps, et qui n'a besoin que de sa propre nature pour fleurir et porter des fruits.

La chose était faite. L'empire romain ne pouvait plus se dissimuler l'apparition d'une réalité nouvelle, qui ne venait pas de lui, qui s'était installée chez lui, sans lui, et qui déjà s'étendait plus loin que lui. Il se consulta. Les politiques, les gens qui voient de haut et de loin, qui savent les destinées des peuples et leur ont marqué leur siècle et leur quart d'heure, tout ce monde s'assembla sur le Palatin, devant César, pour aviser à bien voir ce que c'était que cette chose qui, sans la permission du préfet du prétoire, se permettait de courir de l'Inde à l'Ibérie, jusqu'en des lieux où les ordres de César n'allaient pas. Soyons justes, ils virent très-bien sa force et leur faiblesse ; ils connurent que l'humanité ne possédait aucune parole capable de lutter contre la parole qui se révélait, et ils n'eurent plus que le choix de l'accepter comme un fait entré dans les destinées du genre hu-

main, ou d'essayer contre elle, en désespoir de cause, la puissance du bourreau. Ils choisirent ce dernier parti; car, pour adopter l'autre, il eût fallu plus que du génie, ils eussent eu besoin d'humilité. Les Césars ne s'en piquaient pas. Ils espéraient de la force ce qu'ils n'espéraient pas de la sève doctrinale amassée depuis quarante siècles dans les grands vaisseaux de l'humanité. Il ne s'agissait plus pour la doctrine catholique de se donner par la simple effusion de l'enseignement; l'Empire se levait pour étouffer le Verbe dans la gorge de l'apostolat. Mais le sang est la parole à sa plus haute puissance; les apôtres mouraient pour mieux parler morts que vivants. L'univers devint chrétien par l'apostolat.

LACORDAIRE, *Confér.* 22 décembre 1844.

LE PRÊTRE VÉRITABLE ET SEUL CIVILISATEUR ET MORALISATEUR
DES PEUPLES.

3. Le curé seul est professeur de morale; il tient ses ouailles dans ses mains avec une sainte liberté, avec une incroyable plénitude. Il ne les quitte pas un instant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à la messe, en chaire, au confessionnal, au lit de mort, aux relevailles, au mariage. Il est le maître, le directeur, le possesseur de leurs secrets, de leurs joies, de leurs chagrins, de leurs incrédulités, de leurs soupirs, de leurs terreurs. Le dogme, la pénitence, l'absolution, la conduite, les bons et les mauvais desirs, les penchants, les inimitiés, les vengeances, les chutes et les repentirs, il voit tout, il entend tout, il sait tout; il effraie les consciences et les rassure; il frappe et il console. Il n'y a pas pour lui ni de chaumière trop petite, ni d'hommes trop pauvres, ni de plaies trop infectes, ni de maladie trop contagieuse, ni de distance trop éloignée, ni de température trop froide ou trop chaude, ni d'heure indue, ni de logis fermé, ni de cœur qui ne s'ouvre, ni de sexe, d'âge, ou d'état avec lesquels, à chaque instant, il ne puisse communiquer, il ne communique. Né presque toujours dans la crèche du peuple, nourri, élevé comme lui, avec lui, il connaît mieux, beaucoup mieux que les grands du monde, les besoins du peuple, ses intérêts, ses faiblesses, ses penchants, ses mœurs, ses préjugés, ses défauts, ses qualités, ses vices, ses vertus. Il sait mieux les remèdes qui lui conviennent, les paroles qu'il faut lui dire, les côtés sensibles par où il faut le prendre, les plaies de l'âme et du corps par où il faut le sonder. On a vu des pauvres mourir de faim à la porte d'un riche, jamais à la porte d'un curé, s'il leur reste la force de tirer le cordon de la sonnette.

Y a-t-il quelque discord entre les pères et les enfants, entre frères, entre époux, entre voisins, ce n'est pas au juge de paix qu'on s'adresse, c'est au curé. Aucune œuvre charitable ne peut se fonder dans

le village, eût-on les mains pleines d'or, sans que le curé ne soit consulté, sans qu'il n'y participe, sans qu'il ne la surveille, sans qu'il ne lui imprime un caractère de simplicité, de désintéressement et de durée. Si le firmament est d'eau ou de feu, il monte en chaire; il invoque Dieu en commun pour l'éloignement du fleau et pour la prospérité des biens de la terre. Il prie en commun pour tous les trépassés. Il ouvre en commun, à tous les fideles rassemblés sous le toit de Dieu, les rosées du ciel, les trésors de la grâce, et les espérances infinies de l'immortalité.

S'il prêche au peuple le respect qu'il doit aux puissances établies, il prêche aux puissances établies le respect qu'elles doivent à la justice. S'il recommande au pauvre la résignation dans le malheur, il recommande au riche la charité dans la fortune. S'il ne veut pas qu'on rompe violemment la différence des rangs, il rétablit l'égalité des conditions dans le ciel devant l'égalité des œuvres; et il est bien plus le consolateur spirituel des misérables et des infirmes, qu'il n'est le prêtre des heureux et des puissants.

On pourrait à toute force, dans un village, se passer de maire et d'instituteur. Mais de curé, comment ?

En quelque lieu sauvage et retiré que soit située une commune, vous, voyageur égaré, vous êtes sûr de trouver un homme plus ou moins instruit que vous, qui vous comprend et qui vous répond; et n'est-ce pas une chose merveilleuse de voir trente-six mille points lumineux, à la fois moraux, religieux et intellectuels, luire en tout temps, la nuit comme le jour, au bord des rivières, sur les plaines et sur les montagnes, dans les trente-six mille communes de France ?

Ainsi se gardent, au foyer de chaque presbytère, le culte de Dieu, les devoirs de la morale, et les lettres humaines.

Mais ce n'est pas là la seule reconnaissance que la civilisation doive à la religion.

Supposons que l'on abolisse le culte, les prêtres et les églises; à l'instant, le jour consacré au repos cesse; il n'existe plus de commune que de nom; les habitants ne se connaissent presque plus entre eux; le bourg devient désert; il n'y a plus de cloches pour annoncer les prières du soir et du matin, ni pour faire souvenir des morts. Le cimetière ne repose plus sous la garde de Dieu. Les services du conseil municipal manquent, et l'on ne sait plus où ni quand trouver le maire. Chaque habitant reste chez soi; et les affaires, les marchés, les échanges, les alliances, n'ayant plus un centre commun, où se prendre, où se faire, languissent. Les mères et les filles négligent les soins de la toilette et même de la propreté, ne sachant plus où ni à qui se montrer; elles achètent peu, consomment moins. Alors, pour tout dire, les hommes et les femmes, n'ayant plus d'autre retenue que la pudeur naturelle, barrière malheureusement trop fai-

ble contre les passions, tomberaient dans les excès honteux et le pêle-mêle de la bestialité. Les âmes, également sans frein, mais non pas sans terreur, se précipiteraient dans la superstition ; l'égoïsme remplacerait la charité ; l'orgueil, l'humilité ; l'intérêt, la conscience ; la matérialité des désirs, les plaisirs de l'intelligence ; les loups-garous, les saints ; les sorciers, le prêtre ; les cabarets, le presbytère ; le lupanar, l'église ; l'enfer, le ciel ; et le diable, Dieu.

TIMON, *Entretiens du village.*

LE PRÊTRE CATHOLIQUE FAIT ENTENDRE LA VÉRITÉ AUX GRANDS COMME AUX PETITS.

La chaire évangélique, qui instruit et console les pauvres, fait aussi entendre aux oreilles des grands et des puissants du siècle de bonnes leçons, de sévères avertissements, pour leur rappeler que, si élèves qu'ils soient, ils ont toujours un maître et un juge au-dessus d'eux, et qu'au lieu de se laisser enivrer par les fumées de l'orgueil, ils ne doivent jamais perdre de vue qu'entre un homme et un homme, *entre de la boue et de la boue, il ne peut y avoir grande différence* (1). Nous pourrions citer à ce sujet de nombreux exemples ; nous nous contenterons d'en choisir quelques-uns dans le dix-septième siècle.

On connaît l'atmosphère d'encens, au milieu de laquelle grandit et vécut Louis XIV. Tous les lettrés, poètes, historiens, philosophes, forment un concert en son honneur.

Toujours sous ton règne, *lui dit Boileau*, il faut se récrier.

Toujours, les yeux au ciel, il faut remercier (2).

Molière l'appelle « la source de la puissance et de l'autorité, le juge dispensateur des ordres absolus, *le souverain juge et le maître de toutes choses* (3). »

La Bruyère n'est plus maître de sa plume, lorsqu'il fait son portrait. Trois pages lui suffisent à peine ; il n'est rien qu'il ne célèbre, même les jeux, les fêtes, les spectacles, lui qui avait cependant écrit précédemment avec beaucoup d'énergie contre le faste et le luxe (4).

Certes, si Louis XIV ne se crut pas une divinité, il ne faut l'attribuer qu'à son bon sens, et à l'empire que la religion eut toujours sur son cœur.

Au milieu de ces chants de louange, au milieu des épîtres et des odes qui célébrent sur tous les tons le grand monarque, flattent ses con-

(1) Bossuet, *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église.*

(2) Boileau, *Ep.* v. 111.

(3) 2^e Placet au Roi, à l'occasion de la comédie de l'*Imposteur*.

(4) Caractères, chap. x.

voitises, et l'invitent à se plonger sans cesse dans de nouveaux plaisirs, la chaire chrétienne, toujours fidèle à sa mission, lui annonce la pure morale de l'Évangile, et l'invite à l'accomplissement de ses devoirs, comme roi et comme chrétien. Voici quelques traits de cette éloquence évangélique, véritables et saintes hardiesses de la chaire.

On se rappelle l'enthousiasme de Boileau, se demandant s'il y avait des malheureux dans l'univers, sous le règne du grand roi (1). Bossuet n'était pas tout-à-fait si optimiste. Prêchant un jour à Metz devant Anne d'Autriche, il avait déjà peint à grands traits, *les campagnes désertes, les bourgs misérablement désolés*. Faisant plus tard le panégyrique de saint Bernard dans la même ville, il avait représenté *les fleurs teintes et les campagnes fumantes, de toutes parts, du sang chrétien*. En 1662, et en présence de la cour, son accent n'est ni moins douloureux ni moins énergique. Il prend même dans les calamités du moment, qu'aggrave *je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature*, un caractère d'angoisse, qui en fait comme le cri de la misère publique. — « Dans les provinces..., dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir ! Vérité constante, publique, assurée ! ô calamités de nos jours ! quelle joie pouvons-nous avoir !... Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres ! la faim a tranché le doute ! le désespoir a terminé la question. Nous sommes réduits à ces extrêmes où..., si l'on n'aide le prochain suivant son pouvoir, on est coupable de sa mort ! Sire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu (2). »

Et chaque jour l'orateur fait parler les larmes, *ce sang de l'âme*, comme il les appelle après saint Augustin, *quidam sanguis animæ*. Tantôt il montre du doigt les malheureux, les affamés, les mourants, ces restes de l'homme, qui ne croient ni aux autres ni à eux-mêmes, et, *parce qu'ils ne voient point de bonté, ne savent plus s'il y a un Dieu* (3). Tantôt il dénonce les charges publiques, supplie le roi d'épargner la misère, lui rappelle qu'il y a des temps où l'homme juste ne doit pas demander *tout ce qu'il a droit d'exiger*; puis s'adressant au roi lui-même : — « Sire, lui dit-il, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excédant ses forces ; il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand et qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : soyez fidèle à Dieu et ne mettez point d'obstacle par vos péchés aux choses qui se cou- vent... (4). »

(1) L'univers, sous ton règne, a-t-il des malheureux ? Boileau. Epit. i^{re}.

(2) Sermon sur l'Inpénitence finale.

(3) Abrégé d'un sermon sur la Nécessité de l'aumône.

(4) Sur les Devoirs des rois.

Ici l'éloge se mêle à la leçon avec une dignité que tout le monde sent... Comment cette leçon fut-elle accueillie ?

Il y a seize ans, un vénérable prélat, Mgr Affre, s'étant permis un vœu timide en faveur de la liberté d'enseignement, dans un compliment adressé au roi d'alors, l'expression de ce vœu fut supprimée au *Moniteur* et le prélat dut se réduire, les années suivantes, à la dignité du silence. En présence de ce fait tout récent, on sent un plus vif désir de savoir quelle fut l'attitude de Louis XIV vis-à-vis de cet abbé Bossuet, qui prêchait à *miracle* sans doute, ainsi que le proclamait la gazette du temps, mais qui enfin n'avait ni l'autorité de l'épiscopat ni même celle de l'âge. Or, Louis XIV réduisit les tailles de quatre millions (1662) ; par ses ordres, des blés furent envoyés dans les provinces les plus nécessiteuses ; le Louvre lui-même se changea en grenier d'abondance, et des provisions y furent entassées pour être ensuite vendues à vil prix ; ajoutons qu'en même temps des fours étaient installés aux Tuileries, et que, pendant toute la disette, on y distribua soir et matin des pains au peuple. Boileau put dire enfin avec quelque vérité :

On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance (1).

C'était noblement répondre aux exhortations pathétiques du jeune prédicateur. Le monarque ne s'en tint pas là : il nomma Bossuet évêque de Condom, précepteur du Dauphin, premier aumônier de la duchesse de Bourgogne.

Quelles leçons cependant lui épargnait l'éloquent apôtre ? Nous avons parlé des pauvres et du peuple ; mais la guerre, le luxe, l'ambition, la volupté lui fournissaient aussi fréquemment le sujet de tableaux, où il n'était nul besoin d'un œil exercé pour reconnaître les personnages. Au roi conquérant, Bossuet ne craignait pas de dire : — *La paix par inclination, la guerre par nécessité* ; il demandait pour lui la grâce d'être *toujours juste, toujours pacifique* (2). Au roi le plus jaloux de son pouvoir, il disait ce mot admirable, seul frein efficace qui puisse jamais être opposé au despotisme : — *Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre* (3). — Que l'Évangile soit « *sur votre tête*, lui disait-il encore, *pour vous inspirer l'obéissance* ; « qu'il soit en vos mains pour l'imprimer dans tous vos sujets (4). » Quelles paroles que celles-ci ! — « *Terrible pensée de ne rien voir* « *sur sa tête ! C'est là que la convoitise va tous les jours se subtili-* « *sant et renviant, pour ainsi dire, sur elle-même. De là naissent*

(1) Boileau, 1^{re} *Épître*.

(2) 2^e sermon pour la fête de l'Assomption.

(3) 2^e sermon pour la fête de la Purification.

(4) Sermon sur les *Devoirs des rois*.

« des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil qui n'ont point de nom. Et qui les produit, chrétiens? La grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès (1). »

Et devant qui ces paroles étaient-elles dites? devant Louis XIV, le roi tout-puissant, devant l'amant de La Vallière, dont les désordres n'étaient plus un secret pour personne. Madame de Sévigné avait bien raison, lorsqu'elle disait de Bossuet : — « Il se bat à outrance avec son auditoire; ses sermons sont des combats à mort. »

En certaines circonstances, la voix de l'orateur prenait un accent plus marqué de supplication et d'angoisse : — « O Dieu! bénissez le roi, que vous nous avez donné! Que vous demanderons-nous pour ce grand monarque? Toutes les prospérités? Oui, Seigneur; mais bien plus encore, toutes les vertus et royales et chrétiennes. Non, mais ne pouvons consentir qu'aucune lui manque, aucune, aucune (2). »

Qu'on se figure l'impression de ces paroles, de ces mots *aucune*, *aucune*, prononcés avec le sentiment que nous comprenons tous, au milieu de cette cour, où les yeux fixes et immobiles de chacun semblaient craindre de révéler par leur expression quelle est la vertu qui manque.

Plus les désordres augmentaient, plus le scandale grandissait, plus aussi la parole des prédicateurs était vive et acérée. En 1669, Mascaron, prêchant le Carême devant le roi, développa un jour l'histoire de David, et rappela les sévères paroles du prophète Nathan au ravisseur de la femme d'Urie : C'est toi qui es cet homme, *Tu es ille vir*. — Craignant même de ne pas être assez compris : « — Si le respect que j'ai pour vous, dit Mascaron, ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de hardiesse... Mais si, avec toutes ces précautions et tous ces ménagements, la vérité ne peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée et que Jésus-Christ ne venge sa parole méprisée. »

La leçon était hardie et le coup était fort. Les courtisans s'émurent : — « Le prédicateur a fait son devoir, leur répondit Louis XIV; à nous de faire le nôtre. » — Quatre ans après, Mascaron était nommé évêque de Tulle.

Rapprochons maintenant du trait de Mascaron un trait qui n'est pas sans analogie, et que nous empruntons aux sermons de Bourdaloue. Prenant pour sujet l'histoire de la résurrection de Lazare, il voit dans la langueur, puis dans le sommeil, dans la mort, dans la

(1) Sermon sur l'*Ambition*.

(2) Sermon sur la *Charité fraternelle*.

corruption, dans l'odeur infecte du cadavre, comme autant de degrés qui répondent aux divers états du pécheur. Lazare, à ses yeux, représente l'âme entraînée par le charme du monde, qui languit, qui s'assoupit, qui meurt à la grâce, qui s'ensevelit en quelque sorte par ses rechutes, et qui enfin, corrompue elle-même et dans ses maximes et dans ses mœurs, « *répand au dehors une contagion mortelle, et infecte les autres de son mauvais exemple : JAM FETET.* » Et Louis XIV est là ! et non loin de lui peut-être M^{me} de Montespan, M^{lle} de Fontanges, M^{me} de Soubise, et les courtisans et les imitateurs ! — Et le prédicateur n'en poursuit pas moins le développement de sa thèse : « Ainsi un père vicieux pervertit, sans le vouloir, même ses enfants... Ainsi une femme sans conscience dérègle toute une maison... Ainsi un homme libertin et sans religion, abusant de son esprit et débitant ses fausses maximes, suffit pour infecter toute une cour... Ah ! mon Dieu, un ouvrage digne de vos mains, c'est la conversion de ce pécheur : *Domine, jam fetet* (1). »

Conçoit-on rien de plus saisissant que ce *jam fetet*, retentissant par trois fois au milieu de toutes les pompes, de toutes les grandeurs, et il faut bien le dire, de tous les enivrements ? Là où vous n'aperceviez que séduction et que charmes, Bourdaloue vous montre un cadavre ; et, au lieu du parfum habituel des cours, l'adulation et la louange, vous sentez monter jusqu'à vous cette vapeur contagieuse qui accompagne toute corruption.

Oui, ce fut une noble et forte éloquence que celle qui sauva ainsi la conscience des abaissements de l'esprit, et qui, aux génies les plus élevés et les plus fiers, à ceux qui se considéraient, non sans raison peut-être, comme la personnification même du talent, de la renommée, ou de la puissance, osait redire sans cesse et sous toutes les formes, le grand mot de Bossuet : — « *Oh ! que nous ne sommes rien* (2) ! »

Après ce que nous venons de dire, quel cas doit-on faire de l'historien Sismondi qui, en parlant du règne de Louis XIV, a osé écrire que jamais « il ne sortit de la bouche des prédicateurs du Louvre un conseil, jamais une exhortation à l'humanité, à la miséricorde, rien enfin autre chose que les accents de l'adulation (3) ? »

Ainsi Bossuet, Bourdaloue, Mascaron, Massillon, n'ont été que de vils flatteurs sans cœur et sans entrailles ! La parole de Dieu ne fut dans leur bouche qu'une longue complicité ! Il est vrai que le protestant Sismondi, qui a fait cette importante découverte, nous apprend ailleurs que les hommes d'armes de François I^{er} et de Louis XII

(1) Sermon sur l'*Éloignement du monde et le retour à Dieu.*

(2) Sermon pour la fête de la *Purification.*

(3) Histoire des Français, tome XXV, p. 452.

n'étaient que des *lièvres armés*. Nous recommandons ce trait aux braves gens, et ils sont nombreux, qui tiennent M. Sismondi pour un oracle.

4. Autrefois, c'était au lieu même où le diacre chantait l'évangile, c'est-à-dire sur le jubé ou l'ambon, que le prédicateur faisait le prône. Cette élévation était la montagne figurative d'où, comme un nouveau Moïse, le prêtre de la Nouvelle-Alliance intimait au peuple la loi de Dieu. L'évêque montait aussi sur l'ambon, selon le témoignage du poète Prudence, dans son hymne pour la fête de saint Hippolyte :

Fronte sub adversâ gradibus sublime tribunal
Tollitur, antistes prædicat undè Deum.

« Vis-à-vis de l'autel, s'élève sur des marches, la sublime tribune, « d'où le pontife qui préside l'assemblée, prêche le vrai Dieu. »

Nos chaires modernes ont remplacé les anciens ambons; mais on n'y chante plus l'évangile, ni l'épître ni les leçons; elles ne servent qu'à la prédication, à l'annonce des fêtes, jeûnes, à la proclamation des bans, etc. Cependant, dans les églises où l'on chante la passion en trois parties, celui qui fait la narration et qu'on appelle l'historien, se place sur la chaire. C'est un souvenir de l'ancien usage de chanter l'évangile sur l'ambon.

PASCAL.

LA CHAIRE DE SAINTE-GUDULE DE BRUXELLES.

Notre siècle se plaît à s'exalter lui-même comme siècle des arts et des productions. Mais il n'y a pas longtemps qu'il justifie un peu cette prétention; et, pour que son avenir laisse de toutes parts des masses de monuments variés, originaux, hardis, comme ces siècles féconds qui sont venus entre les croisades et la réforme, époque où tous les arts s'unissaient pour élever un édifice, où tous les meubles étaient sculptés, où toutes les murailles étaient peintes, il y a encore beaucoup à faire.

Un sculpteur créait alors ce que rabote aujourd'hui un menuisier, ou ce que moule un pétrisseur de pâtes; un peintre animait ce que badigeonne un maçon; un ciseleur égayait ce qu'un forgeron polit au marteau et à la lime.

C'était le siècle des artistes, que celui où l'on festonnait une cathédrale comme un tabernacle; où les chaires et les autels, les stalles et les buifets d'orgues étaient des œuvres d'art; où les meubles et les portes, les sièges et les tables étaient sculptés; où l'on ciselait le manche du poignard, la coupe de famille, la poignée du sabre; où la miniature ennoblissait le missel de ses vives couleurs; où la gravure sur bois faisait de la chronique une galerie de tableaux; où la peinture décorait les murailles, les plafonds, les vitraux des croisées gothiques, les poutres, qui étincelaient d'arabesques; où, comme nous

venons de le dire, tous les arts étaient tenus d'apporter leur tribut à tout monument.

Ces jours de poésie, étouffés par le polype de la réforme, commençaient à passer déjà au dix-septième siècle, devant le goût des arts dits classiques ; et déjà on pouvait entrevoir que nous arriverions à la grande menuiserie de pierre, qui nous a dotés des larges aplats du Panthéon. Les planches, qui ont composé les meubles de l'empire, en sont la géométrique conséquence. Cependant, comme il y avait encore au dix-septième siècle des amateurs, il restait aussi quelques-uns de ces artistes originaux, qui ne disparaissent tout-à-fait que lorsque tout le monde les abandonne.

De ce nombre était Henri Verbruggen, le plus habile sculpteur d'Anvers.

Les Jésuites de Louvain, en 1699, connaissant le beau talent de Verbruggen, lui commandèrent une chaire pour leur église. Ces pères comprenaient les arts, et savaient les encourager. L'artiste fut ravi. Il lança librement sa pensée dans l'espace : puis il imagina, sur le thème qui lui était prescrit, une composition, vaste, immense, admirable, qui devait contenir comme un livre toute l'histoire de la religion chrétienne.

— Je mettrai, dit-il, au-dessus d'un globe, qui sera le globe terrestre, Adam et Ève, un moment après la désobéissance funeste qui nous a perdus tous. De ce globe qui est la terre, je ferai la chaire de vérité. La parole évangélique doit remplir le monde. Je la fortifierai, à tous ses angles, des quatre évangélistes. Le ciel la couvrira, supporté à droite par un ange, à gauche par la vérité même ; le dattier nous donnera son ombre. Les longs anneaux du serpent fatal iront de l'homme, plus bas que la terre, jusqu'à la Vierge très-sainte, plus haut que le ciel ; et Marie, sur le croissant qui lui sert de marchepied, brisera avec la croix la tête immonde du tentateur. A côté de l'homme, je placerai le Chérubin, qui étend à regret l'épée flamboyante ; près de la femme, jeune et belle, mais moins belle qu'elle n'eût été avant sa chute, la hideuse mort : ce sera un contraste.

Je veux, ajouta-t-il, que le divin enfant Jésus, debout devant sa mère qu'il tiendra par la main, presse du pied la gueule du monstre. Je veux que sa mère auguste brille de sa radieuse couronne d'étoiles. Je placerai là des anges immortels, de brûlants chérubins, des séraphins ardents ; et le bois seul s'animera sous mes doigts.

L'artiste se mit à l'ouvrage. Il travailla avec feu, et termina le corps de sa chaire, dans tout son plan magnifique, n'en supprimant que les évangélistes. Quand il en fut aux escaliers, il résolut, dans sa petite taquinerie d'artiste, de caractériser la femme par des emblèmes satiriques. — En conséquence sur l'escalier qui se trouve à côté d'Ève, qui a péché et qui tient encore la pomme, il mit pour

figure un paon symbole d'orgueil, un écureuil symbole de légèreté, un coq symbole de bruit, une guenon symbole de malice. — Il fit l'homme avec complaisance ; ce fut un chef-d'œuvre ; il fit la femme avec dépit ; elle est plus roide et moins vivante. Puis, voulant compléter sa leçon, dans les emblèmes dont il ornait l'escalier qui s'élève du côté de l'homme, il plaça d'abord l'aigle, à son avis symbole de génie.

Il en était là de son œuvre, quand il eut le malheur de perdre son épouse. Cette mort le remplit de tristesse, car il était plus malicieux que méchant ; et pendant longtemps il négligea son chef-d'œuvre, ne se sentant plus le courage de travailler. Enfin, pressé par ses amis, il se décida à contracter une nouvelle union, et il jeta les yeux sur une jeune veuve, nommée Cécile Byns. Celle-ci, avant de lui donner sa main, étant venue visiter son atelier, lui demanda l'explication des divers emblèmes de sa chaire. Le sculpteur rougit, n'osant trop s'expliquer, et balbutiant quelques excuses.

— C'est fort bien, dit la jeune femme, qui avait parfaitement saisi le sens des symboles. Le coq, vigilance ; l'écureuil, timidité ; la guenon, dépendance ; le paon, noble éclat, mais aussi orgueil humilié. C'est juste. Mais, après ces symboles de qualités et de défauts, que peut-être nous n'avons pas seules, comment pensez-vous désigner votre sexe ?...

— J'avais commencé, reprit-il en rougissant de nouveau. Déjà vous voyez l'aigle. C'est peut-être de la superbe.

— Pas le moins du monde ; l'aigle, un oiseau de proie ! c'est la tyrannie brutale. Que prétendez-vous ajouter ?

On ne sait ce que répondit Verbruggen ; mais Cécile lui dit : — Pour être juste avec les hommes, comme vous avez cru l'être avec nous, vous mettrez auprès de l'aigle, un renard, symbole de la tromperie ; un perroquet, symbole du babil vain ; un singe mangeant du raisin, symbole de la hideuse ivresse ; un geai, symbole de la sotte présomption. Avouez, mon cher Verbruggen, que ces qualités vont aux hommes, comme à nous les défauts de l'autre escalier ; et, quand ce grand ouvrage sera terminé, je me croirai heureuse d'aller à l'autel avec vous.

Le sculpteur ne répliqua rien. Il exécuta docilement les prescriptions, qui venaient de lui être faites. La chaire, placée dans l'église des Jésuites de Louvain, fut l'objet d'un concours universel de louanges. L'artiste épousa Cécile ; et depuis, ses travaux ne se distinguèrent par aucune insulte aux femmes.

Après l'incompréhensible expulsion des Jésuites, Marie-Thérèse donna le chef-d'œuvre de Henri Verbruggen à l'église de Sainte-Gudule de Bruxelles. Cette magnifique chaire est là ; de grandes et saintes leçons y ont été enseignées.

Les règlements ecclésiastiques défendent de faire au prône des publications étrangères à l'administration spirituelle ou temporelle des paroisses.

SEIZIÈME INSTRUCTION.

LE *Credo*. — QUATRE SYMBOLES DANS L'ÉGLISE. — SYMBOLE DE CONSTANTINOPLE. — COMMENT ON DOIT LE CHANTER. — LE CÉLÉBRANT L'ENTONNE. — ÉPOQUE OU L'ON A COMMENCÉ DE LE RÉCITER A LA MESSE.

Credidi, propter quod locutus sum.

Je crois; c'est pourquoi je proclame ma foi à haute voix. *Ps. cxv, 1.*

Rien de plus juste, après avoir entendu les oracles divins, que de protester solennellement qu'on y croit et qu'on veut y demeurer fidèle. Voilà pourquoi immédiatement après l'évangile ou le prône qui en est l'explication, on dit le *Credo*. On a jugé aussi qu'il était convenable de faire précéder le sacrifice de notre cœur que nous devons tous faire à la messe, par l'immolation de l'esprit aux vérités de la foi.

Le *Credo*, qui est un abrégé de la doctrine chrétienne, s'appelle aussi Symbole, c'est-à-dire signe, marque, mot d'ordre, collection ou réunion de parties. Dans un sens figuré, les Grecs donnaient le nom de Symbole au drapeau, à l'étendard, sous lequel on se range pour combattre. On appelait également Symbole certaines décorations qu'on donnait aux soldats, qui s'étaient distingués dans une campagne. C'est ainsi que Périclès fit donner des symboles à tous ceux qui avaient fait partie de l'armée du Péloponèse. Or, ces diverses significations conviennent

merveilleusement au Symbole de notre foi. C'est la réunion des principaux articles de notre croyance ; c'est le signe, la marque du chrétien, qui distingue le vrai fidèle des enfants de perdition ; c'est le mot d'ordre et de ralliement, par lequel les disciples du Christ se reconnaissent sûrement, comme dans les camps on distingue, au mot du guet, un frère d'armes d'avec un ennemi. De là cette expression usitée dans les temps anciens : *Donnez le signe*, c'est-à-dire, dites le Symbole, donnez le mot d'ordre, pour qu'on sache si vous appartenez à la milice sainte. C'est notre drapeau, notre étendard sacré, et quiconque le déserte est un apostat ; c'est notre marque d'honneur, notre décoration, et nous devons être fiers de le posséder, car rien n'élève, rien n'ennoblit l'homme comme la foi chrétienne.

Il y a plusieurs symboles ou formules de profession de foi. La plus ancienne est celle que nous appelons Symbole des apôtres, parce qu'ils la composèrent, à ce qu'on croit, à Jérusalem, avant de se disperser dans le monde pour prêcher l'Évangile. D'après une tradition respectable, chaque apôtre fournit son article dans l'ordre suivant, rapporté par saint Augustin (1).

S. Pierre dit : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; »

S. Jean : « Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre-Seigneur ; »

S. Jacques : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ; »

S. André : « Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ; »

S. Philippe : « Est descendu aux enfers ; »

S. Thomas : « Est ressuscité le troisième jour ; »

S. Barthélemy : « Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ; »

(1) D. Aug. Serm, *Dom. in ram. palm.*

S. Mathieu : « D'où il viendra juger les vivants et les morts ; »

S. Jacques, fils d'Alphée : « Je crois au Saint-Esprit ; »

S. Simon : « Je crois à la sainte Église catholique, la communion des saints ; »

S. Jude : « Je crois la rémission des péchés ; »

S. Mathias : « La résurrection de la chair et la vie éternelle (1). »

Comme le Symbole était, ainsi que nous l'avons dit, le mot du guet qui devait faire reconnaître les vrais disciples de Jésus-Christ, il ne fallait pas le livrer à la connaissance des infidèles, qui auraient pu le profaner et en faire l'objet de leurs dérisions. Aussi les apôtres se gardèrent-ils soigneusement de l'écrire avec de l'encre sur du papier ou du parchemin ; mais ils le gravèrent profondément dans le cœur et la mémoire de leurs disciples. C'est donc verbalement que, pendant les premiers siècles, cet admirable résumé de notre foi fut transmis aux fidèles, afin qu'ils pussent en toute sûreté recevoir à leur communion ceux qui pourraient leur répéter par cœur ce signe de la profession du christianisme. Cette loi du secret, qui ordonnait de cacher nos mystères aux profanes, fut inviolablement observée pendant la longue durée des persécutions ; il en reste encore un vestige dans la rubrique, qui prescrit de réciter le *Credo* à voix basse, au commencement de certains offices. Plus tard, quand la paix fut rendue à l'Église et qu'on n'eut plus à redouter des embûches de la part des juifs et des païens, rien n'empêcha de publier le Symbole ; et les plus illustres docteurs de l'Église, saint Athanase, saint Basile, saint Léon, ont été les premiers à le consigner dans leurs écrits.

(1) On trouve dans les auteurs quelques variantes sur l'ordre dans lequel les apôtres ont prononcé les paroles qui leur sont attribuées. Nous avons préféré la version qui met dans la bouche de saint Thomas ces mots : « Est ressuscité le troisième jour ; » paroles qui conviennent parfaitement à l'apôtre d'abord incrédule.

Pendant plus de trois cents ans, l'Église n'eut d'autre Symbole que celui des apôtres. Mais quand l'hérésie, d'abord faible et timide, leva audacieusement la tête, menaçant d'étendre au loin ses ravages, il fallut, pour la combattre, ajouter au Symbole, non pas des articles nouveaux, mais les développements nécessaires pour expliquer et mettre dans tout son jour la croyance catholique ; il fallut composer pour les fidèles un nouveau signe, une nouvelle règle qui les distinguât ; et c'est ce que l'on fit, d'abord au concile général de Nicée contre Arius et ses partisans qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et ensuite à celui de Constantinople contre Macédonius et ses sectateurs qui avaient attaqué la divinité du Saint-Esprit. De là les deux symboles de Nicée et de Constantinople qui n'en font qu'un seul, car le dernier renferme entièrement le premier et n'en est qu'une extension. Il est encore un quatrième symbole, plus étendu que les trois autres, que l'Église a admis dans ses offices et fait réciter tous les dimanches à Prime. Bien qu'il porte le nom de saint Athanase, parce qu'il exprime parfaitement la doctrine de cet illustre Père et souvent même avec ses propres termes, il est en réalité l'ouvrage d'un auteur plus récent, qui le composa pour mettre les fidèles en garde contre les subtilités hérétiques de son temps.

De ce que l'Église admet plusieurs Symboles, qu'on se garde bien de conclure qu'elle a changé ou corrigé sa foi ; elle a toujours inviolablement conservé le dépôt de la saine doctrine ; mais, quand l'esprit de mensonge a cherché à obscurcir et embrouiller des vérités que l'on croyait autrefois simplement, elle a été obligée de les exposer avec plus de clarté, d'y ajouter les explications nécessaires ; mais c'est toujours la même foi, car la vérité est une, immuable ; il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême ; et ce qui se trouve de plus dans les derniers Symboles, est virtuellement contenu dans celui des apôtres, qui a servi à tous les autres de prototype.

Le Symbole que l'on récite, ou que l'on chante à la messe, est celui de Constantinople, qui n'est autre que celui de Nicée, augmenté des additions qui y furent faites, en 381, pour exprimer plus clairement les dogmes catholiques, et réfuter d'une manière plus explicite les hérésies qui avaient paru jusque-là. On l'appelle souvent Symbole de Nicée; mais la dénomination de Symbole de Constantinople serait plus juste. Nous en devons la rédaction à la plume du savant théologien, non moins qu'illustre orateur, saint Grégoire de Nazianze. Le style en est d'une clarté, d'une concision, d'une vigueur et d'une fermeté dogmatique, qui frappe tout d'abord. Aussi, lorsqu'il fut lu dans le concile, les Pères en furent dans l'admiration et s'écrièrent unanimement : « C'est la foi des catholiques, nous la croyons tous, nous y avons été baptisés, et c'est dans cette foi que nous baptisons les autres. » Cette admiration, dont il fut tout d'abord l'objet, a continué jusqu'à nos jours; et il suffit d'être tant soit peu versé dans les lettres, pour la partager vivement.

Nous allons le copier ici textuellement, en indiquant par des caractères plus gros ce qui a été ajouté par le concile de Constantinople.

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem COELI ET TERRÆ, visibilium omnium et invisibilium. Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum et ex Patre natum ANTE OMNIA SÆCULA. Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero; genitum non factum, consubstantiali Patri, per quem omnia facta sunt. Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit DE COELIS. Et incarnatus est DE SPIRITU SANCTO EX MARIA VIRGINE et homo factus est. CRUCIFIXUS ETIAM PRO NOBIS SUB PONTIO PI-

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, qui a fait LE CIEL ET LA TERRE et toutes les choses visibles et invisibles. Et en seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père, avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père, par lequel toutes choses ont été faites. Qui est descendu DES CIEUX pour nous autres hommes et pour notre salut; qui a pris chair DE LA VIERGE MARIE PAR L'OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT, et s'est fait homme. QUI A AUSSI ÉTÉ CRUCIFIÉ POUR NOUS

LATO *passus*, ET SEPULTUS EST, *et resurrexit tertiâ die* SECUNDUM SCRIPTURAS, *et ascendit in cælum*, SEDET AD DEXTERAM PATRIS, *et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos*, CUJUS REGNI NON ERIT FINIS. *Et in Spiritum sanctum* DOMINUM ET VIVIFICANTEM, QUI EX PATRE (FILIOQUE (1) PROCEDIT. QUI CUM PATRE ET FILIO SIMUL ADORATUR ET CONGLORIFICATUR; QUI LOCUTUS EST PER PROPHETAS. ET UNAM SANCTAM CATHOLICAM ET APOSTOLICAM ECCLESIAM. CONFITEOR UNUM BAPTISMA IN REMISSIONEM PECCATORUM. ET EXPECTO RESURRECTIONEM MORTUORUM, ET VITAM VENTURI SÆCULI. AMEN.

SOUS PONCE-PILATE, qui a souffert, QUI A ÉTÉ MIS DANS LE SÉPULCRE, qui est ressuscité le troisième jour SELON LES ÉCRITURES, QUI EST ASSIS A LA DROITE DU PÈRE, et qui viendra encore AVEC GLOIRE juger les vivants et les morts, ET DONT LE RÈGNE N'AURA PAS DE FIN. Je crois au Saint-Esprit, SEIGNEUR ET VIVIFIANT, QUI PROCÈDE DU PÈRE (ET DU FILS); QUI EST ADORÉ ET GLORIFIÉ CONJOINTEMENT AVEC LE PÈRE ET LE FILS; QUI A PARLÉ PAR LES PROPHÈTES. JE CROIS L'ÉGLISE QUI EST UNE, SAINTE, CATHOLIQUE ET APOSTOLIQUE. JE CONFESSE QU'IL Y A UN BAPTÊME POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS; ET J'ATTENDS LA RÉSURRECTION DES MORTS, ET LA VIE DU SIÈCLE A VENIR. AINSI SOIT-IL ¹.

Durant les cinq premiers siècles, on ne disait pas le *Credo* à la messe, sauf une seule fois l'année, le Vendredi-Saint, pendant que l'évêque instruisait les catéchumènes (2). C'est vers l'an 510, à Constantinople, qu'on adopta cette pratique, comme une solennelle protestation contre les hérésies qui pullulaient de toutes parts, et comme le moyen le plus efficace d'instruire les fidèles de ce qu'ils devaient croire, et de les prémunir contre les innovations opposées à la saine doctrine. De l'Orient, cette louable coutume passa en Espagne; elle fut ensuite adoptée par la France, sous le règne de Charlemagne ², et bientôt après, par l'Occident tout entier. Cependant Rome faisait encore exception au commencement du onzième siècle; et la raison qu'en donnaient ses prêtres, c'est que n'ayant

(1) Ce mot *Filioque* a été ajouté plus tard au concile de Constantinople par l'Église d'Occident, afin de confesser plus distinctement tout ce qui convenait au Saint-Esprit, et cette addition a été confirmée par les conciles où les Grecs se sont réunis avec les Latins.

(2) On ignore quel a été le premier auteur de l'insertion du Symbole dans la liturgie.

jamais été souillée d'aucune hérésie, elle n'avait pas besoin, comme les autres églises, de protester de la pureté de sa foi. Ce fut à la prière de l'empereur saint Henri que le pape Benoît VIII régla que, tous les dimanches, on chanterait le Symbole à Rome, comme cela se pratiquait ailleurs (1) ; et depuis lors cet usage a été constant et universel.

Qu'il est digne de nos respects, ce Symbole qui est parvenu jusqu'à nous d'âge en âge sans la moindre altération ! Quoi de plus consolant pour le chrétien que de penser que ce qu'il chante aujourd'hui dans ses églises est la même foi, qui a été enseignée par les apôtres, proclamée à Nicée et à Constantinople par les plus saints et les plus savants docteurs du monde, qui est prêchée de nos jours dans tous les temples de la catholicité, et que nos derniers neveux rediront après nous jusques à la fin des siècles ! Le protestantisme peut-il nous offrir rien de semblable ? Qu'il nous montre son Symbole, ses professions de foi. Hélas ! nous n'entendons que des voix confuses et discordantes ; c'est un véritable chaos ; c'est la tour de Babel ; autant de symboles que de sectes et que d'individus dans chaque secte. Est-ce là le royaume de la vérité, qui doit être une ? Est-ce là le royaume de Jésus-Christ, qui ne peut être divisé ?

Le plan et les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de donner une explication détaillée du Symbole. On pourra la trouver facilement ailleurs ; nous nous contenterons de faire quelques courtes réflexions.

On trouve dans le Symbole, un prélude, un exposé des principaux dogmes de la foi, une conclusion.

Je crois en un seul Dieu. Voilà le prélude et le sommaire. *Je crois*, c'est-à-dire j'adhère fermement et sans

(1) Baronius, en rapportant ce trait dans son histoire, ajoute avec cette haute raison qui le distingue : « Nous aimons cette condescendance ; mais nous eussions mieux aimé qu'on fût resté fidèle à une respectable antiquité de mille ans, et qu'on n'eût pas introduit un rite nouveau. »

aucune hésitation à tout ce qui vient d'être lu dans l'Évangile et expliqué dans le prône. Je crois généralement tout ce que Dieu a révélé et tout ce que l'Église enseigne. Je crois en particulier qu'il y a un seul Dieu; l'existence d'un Dieu, l'unité d'un Dieu, voilà les deux vérités fondamentales, source de toutes les autres. Je crois donc qu'il y a un Dieu, principe de tout ce qui existe, et sans lequel rien n'existerait; je crois que ce Dieu est unique; et je me ris de cette foule de divinités inventées par le paganisme, et tout-à-fait contraires à la raison naturelle. *Credo Deum*. Et non-seulement je crois qu'il y a un Dieu, mais encore je crois à sa parole; j'acquiesce à tous ses oracles, consignés dans les saintes Écritures et expliqués par l'Église; *Credo Deo*. Et non-seulement je crois à Dieu, comme étant la vérité infaillible, mais encore je mets ma confiance en lui; je crois en Dieu, je m'attache à lui comme à mon souverain bien. *Credo in Deum* ⁴.

Après ce court prélude, vient l'exposé des principaux points de la doctrine chrétienne.

Et d'abord, nous trouvons clairement exprimé le mystère de la sainte Trinité; car nous professons que ce Dieu unique subsiste, d'une manière aussi vraie qu'elle est incompréhensible, en trois personnes réellement distinctes, et nous disons : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, je crois en Jésus-Christ, son Fils unique; je crois au Saint-Esprit.

Nous nous occupons en premier lieu de ce qui regarde le Père. Il est père, cause de tout être, principe de toute paternité, Père du Verbe, son Fils et notre Seigneur, qu'il engendre de toute éternité. Il est tout-puissant, infiniment parfait en tout genre de perfection, et c'est par sa toute-puissance qu'il a fait le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles, les corps et les esprits, les anges et les hommes, en un mot tout ce qui existe.

Nous passons ensuite aux mystères du Fils. Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, égal

à son Père, né de la substance du Père, Dieu de Dieu et non pas créature de Dieu, lumière de lumière, c'est-à-dire coéternelle, coexistante à Dieu son père et son principe ; vrai Dieu de vrai Dieu, non par appropriation, mais ayant les caractères essentiels de la Divinité ; engendré et non fait, produit par voie de génération spirituelle, consubstantiel au Père, de même nature que lui ; par qui tout a été fait, car tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi, ainsi que le Saint-Esprit (1) ; mais le Père est toujours regardé comme principe agissant par sa sagesse, qui est le Verbe, dans le Saint-Esprit, qui est l'union subsistante, l'amour personnel du Père et du Fils.

L'homme, à cet état de déchéance où le péché l'avait réduit, avait besoin d'un réparateur, et c'est ce Fils de Dieu qui est descendu du ciel pour notre salut. Ici le Symbole fait mention des mystères ineffables de l'Incarnation du Verbe éternel, de sa passion, de sa mort, de sa sépulture, de sa résurrection, de son ascension et de son second avènement pour juger les vivants et les morts.

Viennent maintenant les vérités qui ont rapport au Saint-Esprit. Je crois au Saint-Esprit, troisième personne de la sainte Trinité, Seigneur Dieu comme le Père et le Fils. Esprit par excellence, car le nom d'*Esprit* convient à Dieu ; Esprit saint et source de toute sainteté ; Esprit vivifiant, qui est le principe de l'être et de la vie ; Esprit qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes et qui nous parle encore à nous-mêmes par les salutaires inspirations qu'il nous envoie. Écoutons-le donc, et laissons-nous en tout diriger par lui ; qu'il soit en quelque sorte l'esprit de notre esprit et l'âme de notre âme. C'est en nous incorporant à l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, que ce divin Esprit nous conserve

(1) Quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit.
Joan., v, 19.

et augmente en nous la vie de la grâce ; voilà pourquoi, immédiatement après l'article du Saint-Esprit, le Symbole proclame l'existence, les pouvoirs et les bienfaits de l'Église.

Je crois l'Église qui est l'épouse de Jésus-Christ, son unique colombe, seule dépositaire des vérités célestes, et chargée de nous les enseigner. Je n'admets que la doctrine qu'elle professe, et je répudie celle qu'elle condamne ou qu'elle regarde comme suspecte.

Je crois cette Église qui est *UNE*, parce qu'elle professe la même foi et qu'elle est réunie sous un seul et même chef qui est le Pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; *SAINTE*, parce que Jésus-Christ l'a purifiée et sanctifiée par son sang, et la sanctifie encore chaque jour par l'adorable Eucharistie ; et ce n'est qu'en elle et par elle qu'on peut arriver à la sainteté, parce que, hors d'elle, l'on n'est plus membre de Jésus-Christ, on n'appartient plus à son corps mystique, et on ne peut par conséquent trouver la vie et le salut. *CATHOLIQUE*, parce qu'elle a la triple universalité du temps, de la doctrine, et d'union avec tous les membres de son divin fondateur. *Du temps*, puisqu'elle a commencé avec le monde, tous les événements de l'Ancien Testament se rapportant à elle ; et elle ne finira qu'avec le monde ; *de la doctrine*, puisqu'elle professe toutes les vérités enseignées par Jésus-Christ, et qu'elle en conserve le dépôt pur et intact ; *d'union* avec tous les membres de Jésus-Christ, soit qu'ils règnent dans la gloire, soit qu'ils combattent sur la terre, soit qu'ils souffrent dans le purgatoire. C'est ce que le Symbole des apôtres appelle la Communion des saints. *APOSTOLIQUE*, parce qu'elle a été fondée par les apôtres, et qu'elle est gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres.

Pour m'ouvrir la porte de cette Église, je confesse qu'il y a un baptême ; et ce baptême, administré selon la forme de l'Église, ne peut être réitéré ; mais une fois qu'on l'a reçu, on a droit aux autres sacrements établis pour con-

server, fortifier ou renouveler au dedans de nous la grâce.

Comme l'espoir de la résurrection future est un puissant motif pour nous exciter à travailler à notre sanctification, nous la professons ouvertement dans le Symbole. *J'attends la résurrection des morts* ; je sais que je n'ai pas en ce monde une demeure permanente ; je me détache donc de tout ce qui est périssable, et je ne désire que les biens solides de la céleste patrie. Oui, j'attends la vie du siècle à venir, la véritable vie, non pas la vie des méchants, qui sera plutôt une mort continuelle, éternisant leurs peines et leur désespoir, mais la vie des saints, des bienheureux, qui consiste à voir Dieu sans nuage, à le connaître tel qu'il est, à le louer, à l'aimer sans fin. Voilà la sublime destinée de l'homme, et le terme de ses espérances.

Amen, Ainsi soit-il. C'est une acclamation de foi, une ratification expressive de tous les articles énoncés dans le Symbole. Oui, je crois à toutes les vérités d'un Dieu créateur, aux mystères d'un Dieu rédempteur, aux grâces ineffables d'un Dieu sanctificateur ; et cette foi, je suis prêt à la confesser devant tous les hommes, et en face des ennemis de la religion, comme l'unique, la seule certaine, et le seul vrai chemin du salut. Qu'elle soit toujours la règle de mes actions, comme elle est la lumière de mon esprit.

Tel est le Symbole, qui déroule en quelques paroles le majestueux ensemble de la religion, qui nous introduit, dès le début, dans les profondeurs de l'éternité, pour nous faire admirer les mystères d'un Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses ; nous montre ensuite les merveilles de la grâce, accomplies dans la plénitude des temps, et enfin les richesses de la gloire, qui nous sont réservées dans la céleste patrie.

On ne chante pas le *Credo* indifféremment à toutes les messes, mais seulement le dimanche et aux principales fêtes ; et on range dans cette catégorie les fêtes des apôtres, des évangélistes, qui ont prêché la foi ; des docteurs

qui l'ont défendue. On peut établir en règle générale que le *Credo* se dit à toutes les fêtes, qui appellent ou qui sont censées appeler une assemblée nombreuse dans le saint temple.

Aux messes solennelles, le *Credo* doit être chanté, non à deux chœurs ou alternativement, mais unanimement, par le chœur et l'assemblée tout entière, depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est ce que prescrit la rubrique (1) et l'Ordre romain (2). On veut montrer par là : 1° Que la foi est une comme le Dieu qui l'a révélée, et non divisée ou multiple comme l'erreur, qui n'admet que partiellement la vérité ; 2° Que tous les assistants, sans exception, l'embrassent de bouche et de cœur dans toute son intégrité.

Il est aussi prescrit que le *Credo* soit chanté sans orgues et sans musique, à moins que celle-ci ne soit simple, sans répétitions, et qu'elle n'empêche point d'entendre les mots. Que signifient, en effet, dans nos temples, toutes ces variations musicales, cette multiplicité de tons et d'inflexions, ces redites éternelles des mêmes mots et de la même phrase, qui font tout juste qu'on n'y comprend plus rien ? Que signifie ce bruit, cette tempête de sons et d'instruments, qui assourdit les oreilles, et qui ne présente rien d'intelligible à l'esprit, rien de sympathique au cœur, rien d'émouvant à l'âme. Ce sont de belles, de savantes combinaisons d'harmonie, tant qu'il vous plaira ; mais ce n'est plus le Symbole. Ah ! il est mille fois préférable, le chant simple, grave, solennel de notre *Credo*, tel que l'Église l'a établi. Le peuple l'apprend, le retient aisément ; et, pour l'exécuter, hommes, femmes, petits enfants n'ont qu'un même accent, de même qu'ils n'ont qu'une même foi. Quoi de plus magnifique et de plus in-

(1) Ab utroque choro simul cantatur.

(2) Omnis chorus incipiens *Patrem omnipotentem ad finem usque perducatur. Ordo*, vi, p. 73.

posant que cette voix unanime d'une grande assemblée chantant les articles de sa croyance ! L'Église catholique seule peut nous donner cet admirable spectacle. Les chrétiens des premiers temps n'auraient eu garde de laisser chanter le *Credo*, sans y mêler leur voix. N'est-ce pas une chose triste que de nos jours, dans tant d'églises, il n'y ait que des chantres à gages qui proclament le Symbole, tandis que toute l'assistance reste silencieuse ? Si nous avons la foi dans le cœur, ne craignons pas de la confesser de bouche ⁵.

Le célébrant, qui doit être l'homme de foi par excellence, qui est lui-même un symbole vivant, entonne le *Credo*, au milieu de l'autel, d'une voix ferme et assurée ; car c'est à lui à donner le signal de cette solennelle profession de la foi catholique, et toute l'assemblée en chœur continue sur le même ton. Le prêtre, en le commençant, fait les mêmes cérémonies qu'au *Gloria*, et cela pour les raisons que nous avons exposées. En le voyant élever et étendre ses mains, et puis incliner sa tête au nom de Dieu, ayons soin d'élever notre esprit et notre cœur vers le ciel, et de nous pénétrer de respect et de reconnaissance pour le Seigneur de qui nous vient toute grâce, celle de professer la foi, comme celle de pratiquer la morale de Jésus-Christ.

Quand le prêtre est arrivé au mot *Incarnatus est*, il fléchit le genou pour ne se relever qu'après avoir dit : *Et homo factus est*. Quoi de plus naturel que de se prosterner à la seule pensée de celui qui, étant Dieu dans l'éternité, a consenti à se faire homme dans le temps. Toute l'assemblée doit aussi fléchir les genoux, pour honorer les ineffables abaissements du Fils de Dieu. « Que toute créature s'abaisse, dit saint Augustin, au souvenir d'un mystère où un Dieu, du haut de son trône, est descendu dans le profond abîme des humiliations et des souffrances, pour sauver l'humanité déchue. » « Mais, dit saint Bernard, soit que je le voie à la crèche, ou entre les bras de sa Mère,

ou prêchant sur la montagne, ou attaché sur la croix, partout je le reconnais pour mon Dieu et mon Sauveur (1). » En pensant à tant de grandeur qui s'allie à tant de bassesse, puissions-nous nous abîmer nous-mêmes dans des sentiments d'admiration, d'amour et de reconnaissance.

En prononçant les dernières paroles du Symbole, le prêtre fait sur lui-même le signe de la croix; et il est bon que tous les fidèles fassent comme lui. Ce signe de croix est comme le sceau sous la protection duquel nous plaçons notre foi et nos espérances, notre vie présente et notre attente de la vie future. Car ce n'est que par la vertu de la croix de Jésus-Christ, qui est mort pour nous donner la vie, que nous attendons la résurrection de la chair et la vie éternelle. Aussi cette croix apparaîtra-t-elle, au dernier jour, resplendissante sur les nuées; et, rangés sous cet étendard sacré, nous entrerons triomphants dans l'éternelle cité (2).

Seigneur, augmentez en nous la foi (3), et faites que nous soyons toujours enracinés et fondés dans la charité ⁶ (4).

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Nisi credideritis, non intelligetis.

Si vous ne croyez pas, vous n'aurez pas l'intelligence.

Is., VIII, 9.

Regula quidem fidei una omnino est, sola, immobilis et irreformabilis.

La règle de foi est essentiellement une, invariable, irréformable.

Tertull., De veland. virg.

1. Baronius (5) rapporte une conférence sur le Symbole, tenue entre Léon III et les députés de Charlemagne. Voici à quelle occasion. Les

(1) Quidquid horum cogito, Deum cogito, et per omnia ipse est Deus meus. *D. Bern. Serm. in Nat. B. M. V.*

(2) Tunc parebit signum Filii hominis in cælo. *Matth.*, XXIV, 30.

(3) Adauge nobis fidem. *Luc.*, XVII, 5.

(4) In charitate radicati et fundati. *Eph.*, III, 17.

(5) Tome IX, ad ann. 809.

Francs, ayant obtenu de Léon lui-même la permission de chanter le Symbole à l'église, y ajoutaient la particule *Filioque*, laquelle, du consentement de saint Léon-le-Grand (1), les évêques d'Espagne avaient ajoutée contre les Priscillianistes. Or, au concile d'Aix-la-Chapelle, les Pères qui le composaient doutèrent, non pas que le Saint-Esprit ne procédât aussi du Fils, mais qu'on eût droit d'ajouter au Symbole la particule *Filioque*. En conséquence l'empereur députa quelques clercs au pape Léon III, qui eut avec eux la conférence dont parle Baronius.

Ce même pontife, au rapport d'Anastase, fit placer dans la basilique de Saint-Pierre, près de la Confession de l'apôtre, deux tables d'argent pesant quatre-vingt-quatorze livres six onces. Le Symbole fut gravé en latin sur l'une et sur l'autre en grec, mais sans la particule *Filioque*, soit par respect pour l'antique usage, dont il fut un rigide observateur, soit parce qu'il ne jugea point nécessaire que tous les dogmes fussent exprimés dans le Symbole. Dans la suite cependant, ainsi que le prouve Baronius (2), cette addition fut ratifiée par un décret des souverains Pontifes, afin de repousser l'opiniâtreté des schismatiques, qui s'obstinaient à attaquer le dogme catholique enseignant que le Saint-Esprit procède également du Père et du Fils.

2. C'est ce *Credo*, c'est cette foi en Dieu le Père, en Jésus-Christ son Fils unique mort pour notre salut, c'est cette foi au Saint-Esprit, à l'Eglise catholique, que des millions de martyrs ont généreusement confessée au péril de leur vie. Parmi une foule d'exemples, que nous offrent les annales du christianisme, nous choisissons les suivants.

LE MARTYR GORDIUS.

Gordius était originaire de Césarée. S'étant signalé dans le métier des armes, il eut des emplois considérables et fut chef d'une compagnie de cent hommes. Il se distingua, parmi les guerriers de son temps, par sa force et par son courage.

L'empereur qui régnait alors voulut étendre la dureté de son caractère tyrannique jusque sur l'Eglise, à laquelle il suscita une violente persécution. Il leva un bras sacrilège contre une religion, fondée sur la parole divine; des défenses sévères étaient affichées, dans la place publique de Césarée et dans les quartiers principaux, contre le culte rendu à Jésus-Christ; on menaçait de faire mourir quiconque adorerait le Fils de Dieu. On ordonnait de se prosterner devant les idoles, d'honorer, comme des divinités, des pierres et des bois taillés en fi-

(1) Baron. Ad ann. 447.

(2) *Ibid.* Ad ann. 833.

gures ; les contrevenants devaient subir les derniers supplices. Toute la ville était en trouble et en tumulte. On ravageait les maisons des fidèles, on pillait leurs biens ; leurs corps étaient abandonnés aux bourreaux, qui les déchiraient ; les femmes étaient trainées dans les rues ; nulle pitié pour la jeunesse, nul respect pour la vieillesse ; des hommes innocents étaient traités comme des malfaiteurs. Les prisons regorgeaient de prisonniers ; les maisons les plus opulentes étaient désertes ; les déserts étaient remplis de chrétiens qui s'y réfugiaient ; on ne leur reprochait d'autre crime que leur foi.

Les maisons de prière étaient renversées, les autels abattus ; on n'offrait plus ni encens ni sacrifices. Ce fut alors que notre généreux Centurion, renouçant à tous les biens et à tous les honneurs du monde, s'enfonça dans un désert et préféra la compagnie des bêtes à celle des idolâtres.

Dans sa solitude, ayant réfléchi combien la vie présente est vaine, frivole, aussi peu solide qu'une ombre et un songe, il conçut un ardent désir de la félicité éternelle. Il sentit, comme un athlète, qu'il était suffisamment préparé pour le combat, par les jeûnes, les veilles, les prières, par une méditation continuelle des saintes Écritures. Il choisit donc le jour où toute la ville était rassemblée pour voir une course de chevaux, faite en l'honneur de Mars, ou plutôt du démon ami de la guerre. Tout le peuple assistait au spectacle ; on y voyait les juifs et les gentils ; un grand nombre de chrétiens, peu attentifs sur eux-mêmes, se mêlaient parmi les profanes ; et, sans se mettre en peine de se séparer de la société des méchants, ils considéraient avec les autres la vitesse des chevaux et de leurs conducteurs. Les esclaves étaient, ce jour-là, en liberté ; les enfants avaient interrompu leurs études ; des femmes obscures et sans nom étaient confondues avec les hommes. Tout le cirque était rempli de spectateurs, qui regardaient attentivement le combat des chevaux.

Alors notre héros magnanime accourt du haut des montagnes vers l'amphithéâtre, sans être effrayé de la foule du peuple, sans faire attention à combien de bras ennemis il se livrait ; avec un courage intrépide et des sentiments élevés, il traverse tous les rangs des spectateurs, comme si c'eût été une file de rochers ou d'arbres, et paraît au milieu du cirque, justifiant cette sentence des Proverbes : *Le juste est courageux comme un lion*. Son intrépidité fut telle que, se montrant dans l'endroit de l'amphithéâtre le plus remarquable, il cria de toutes ses forces, et prononça d'un ton assuré ces paroles, que plusieurs d'entre nous se souviennent encore d'avoir entendues : *Ceux qui ne me cherchaient pas m'ont trouvé ; je suis venu me présenter à ceux qui ne m'interrogeaient pas*. Il voulait par là signifier qu'il venait se présenter au combat sans y être contraint, sans être épouvanté du péril, à l'exemple de son divin Maître, qui se mani-

feſta de lui-même aux Juifs, dont il n'eût pu être connu durant les ténèbres d'une nuit obſcure.

Un ſpectacle auſſi extraordinaire attirait les yeux de toute l'aſſemblée. Le long ſéjour que Gordius avait fait ſur les montagnes lui avait donné un air ſauvage. Les cheveux hériffés, une barbe longue, un habit déchiré, la maigreur de tout ſon corps, un bâton qu'il portait, une beſace qui couvrait ſes épaules, imprimaient ſur toute ſa perſonne je ne ſais quoi d'horrible, en même temps que la grâce divine qui brillait au dedans de lui ſe répandait au dehors, et le rendait vénérable. Dès qu'on ſut qui il était, il ſ'éleva des cris confuſ de la part des ſectateurs de la foi et des ennemis de la vérité. Les uns applaudiſſaient de joie, en voyant un de leurs compaſſons ; les autres animaient le juge contre lui, et le condamnaient d'avance à la mort. Tout était plein de cris et de tumulte ; on ne ſongeait plus ni aux chevaux ni à leurs conducteurs ; l'appareil des chars n'était plus qu'un vain fracas. Tous les regards étaient arrêtés ſur Gordius ; on ne voulait voir que lui, on ne voulait entendre que lui. Un murmure, tel que le vent en excite, ſe répandait dans tout l'amphithéâtre, et étouffait le bruit de la courſe des chevaux.

Lorsque les hérauts eurent impoſé ſilence, les instruments ceſſèrent de retentir ; on n'écoutait que Gordius. On le traîna ſur-le-champ devant le tribunal du juge, qui préſidait au ſpectacle. D'abord celui-ci l'interroge avec aſſez de douceur : il lui demande qui il eſt, d'où il vient. Gordius déclare ſa patrie, ſa famille, l'emploi qu'il avait eu dans l'armée, la cauſe de ſa fuite, le motif de ſon retour. « Je viens, » dit-il, pour montrer combien peu je redoute vos édits, et pour « ſignaler ma foi dans le Dieu en qui j'ai mis mon eſpérance. J'ai « entendu dire que vous étiez le plus cruel des hommes. J'ai donc « cru que c'était l'occaſion la plus favorable de remplir mes deſirs. » Ces paroles enflammèrent la colère du juge, et lui firent décharger ſur Gordius tout le poids de ſa fureur. « Qu'on appelle, dit-il, des « bourreaux ! Où ſont les lames de plomb ? Où ſont les fouets ? Qu'on « l'étende ſur la roue ! qu'on le tourmente ſur le chevalet ! qu'on « prépare un cachot ! Les bêtes féroces, les flammes, un glaive, une « croix ! Que ce ſclérat, ajouta-t-il, eſt heureux de ne pouvoir « mourir qu'une fois. — Au contraire, répliqua Gordius, que je ſuis « malheureux de ne pouvoir mourir pluſieurs fois pour Jésus-« Christ ! » Le juge, déjà féroce de ſon naturel, le devint davantage, en voyant la confiance de cet homme. Il regarda comme un mépris la liberté de ſes diſcours, la fierté de ſes ſentiments ; et, plus il le voyait intrépide, plus il était jaloux de triompher de ſa conſtance, en imaginant des tourments nouveaux.

Cependant le bienheureux martyr, qui ne respirait que pour la vie éternelle, dont la mort allait lui ouvrir l'entrée, était entouré d'une

foule de ses amis et de ses proches, qui l'embrassaient en gémissant, qui lui faisaient leurs derniers adieux, et qui, versant des larmes amères sur son sort, le conjuraient de ne pas renoncer à la lumière du jour, cette lumière si agréable. Quelques-uns cherchaient à l'éblouir par des raisons spécieuses. « Reniez seulement de bouche, « lui disaient-ils, et croyez au fond de votre cœur ce que vous « voudrez : ce n'est point aux paroles que Dieu fait attention, mais « aux sentiments ; par là vous adoucirez le juge sans offenser le Seigneur. »

Il répondit à ceux qui lui conseillaient de renier Jésus-Christ seulement de bouche : « Une langue créée par Jésus-Christ ne peut se résoudre à blasphémer son Créateur. *Nous croyons de cœur pour être « justifiés ; mais nous confessons de bouche pour être sauvés* (1). « Comment renierais-je le Dieu que j'ai adoré dès mon enfance ? Le « ciel ne frémirait-il pas d'horreur ? Les astres ne se couvriraient-ils « pas de ténèbres ? La terre ne refuserait-elle pas de me porter ? « *Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* (2). Il nous « juge par notre propre bouche ; c'est par nos paroles qu'il nous justifie ; c'est par nos paroles qu'il nous condamne. N'avez-vous « pas lu cette terrible menace du Seigneur : *Celui qui me reniera « devant les hommes, je le renierai devant mon Père, qui est dans « les cieux* (3) ? » « Pourquoi me conseillez-vous d'user de dissimulation ? Pourquoi voulez-vous que j'aie recours à un tel artifice ? « Est-ce pour vivre quelques jours de plus ? Mais je perdrais la vie « éternelle. Est-ce pour éviter les douleurs du corps ? Mais je serais « privé des biens réservés au juste. C'est une folie évidente de se « perdre avec art, d'employer l'artifice et la ruse pour se procurer un « châtiment éternel. »

Après que le saint martyr eut parlé de la sorte et qu'il se fut muni du signe de la croix, il s'avança au supplice sans changer de couleur, sans que la sérénité de son visage fût aucunement altérée. On eût dit qu'il n'allait pas tomber en la puissance des bourreaux, mais se déposer lui-même entre les mains des anges, pour qu'ils reçussent son âme au sortir de son corps, et qu'ils la transportassent, comme celle de Lazare, dans la vie bienheureuse.

SAINT BASILE, *Panégryrique du martyr Gordius*.

(1) *Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. Rom., x, 10.*

(2) *Nolite errare ; Deus non irridetur. Gal., vi, 7.*

(3) *Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo, qui in cælis est. Matth., x, 33.*

CONFESSION DE FOI DE CÉSAIRE.

Césaire était d'une des meilleures maisons de Cappadoce et frère de saint Grégoire. S'étant rendu très-habile dans la médecine, il alla exercer sa profession à Constantinople, où il effaça bientôt les médecins les plus célèbres. Constance le combla d'honneurs et de biens, l'éleva à la dignité de sénateur, et le fit son premier médecin. Césaire exerçait son art gratuitement et avec beaucoup de succès. Ses talents n'étaient pas bornés à sa profession; aucune science ne lui était étrangère; il avait beaucoup d'esprit, une modestie et une simplicité charmantes, une âme noble, désintéressée, tendre pour les malheureux. Ces qualités, estimables en elles-mêmes, étaient sanctifiées par un christianisme solide et pratique.

Après la mort de Constance, Julien, qui souhaitait passionnément de le retenir à son service, n'omit rien pour le faire changer de religion; il eut même avec lui une espèce de dispute réglée en présence de plusieurs témoins. Il s'y dit de part et d'autre des choses spirituelles, vives, intéressantes. L'empereur avait la supériorité qu'un souverain a toujours sur son sujet, lors même que la dispute les rend égaux. Césaire défendait la vérité, qui ne connaît point de supérieur. Julien fortifiait ses sophismes de caresses et d'offres magnifiques, qui, pour bien des gens, eussent été des démonstrations. Mais Césaire, armé de la foi, se joua d'une vaine dialectique, et ne fut point ébloui par les promesses les plus flatteuses. Alors Julien, retrouvant dans Césaire le mérite et le zèle de Grégoire son frère, avec lequel il avait fréquenté les écoles d'Athènes, ne put s'empêcher de faire leur éloge, en déplorant leur opiniâtreté prétendue, et s'écria devant tout le monde : *Heureux père ! Malheureux enfants !* Il ne congédia point Césaire, ne désespérant pas de le gagner tôt ou tard; mais celui-ci s'exila lui-même, et se retira dans sa famille.

LA BLETTERIE, *Histoire de l'empereur Julien.*

Voici comment saint Grégoire raconte cette noble résistance, que Césaire opposa à Julien :

« Le courageux défenseur de la foi se présente, armé de l'étendard du Christ et du bouclier de la parole divine, devant un prince redoutable par la force de ses armes et habile dans l'art de la parole. Incapable de s'intimider à l'aspect de la puissance et de céder à la séduction des caresses, notre courageux athlète était prêt à combattre, et par ses discours et par ses actions, contre un adversaire qui savait parler et agir. C'est dans cette arène, c'est avec de telles armes que se présentait le généreux athlète de la foi. Le président du combat

était d'un côté, Jésus-Christ, qui armait son athlète du souvenir de sa passion; de l'autre, un tyran redoutable, qui cherchait à le flatter par un langage amical et familier, et à l'intimider par l'appareil pompeux de sa puissance. Les deux antagonistes avaient chacun leur théâtre : ici étaient rangés ceux dont la foi n'avait pu être ébranlée; là, ceux que le tyran avait entraînés dans son impiété, tous attendant avec un égal intérêt de quel côté pencherait la victoire, plus inquiets du succès du combat que les combattants eux-mêmes.

« Lorsque Césaire eut réfuté tous les vains sophismes de l'empereur, lorsqu'il eut repoussé, comme des tentatives d'enfants, toutes ses attaques publiques ou secrètes, il finit par s'écrier d'une voix forte et éclatante : *Je suis chrétien ! Je vivrai et mourrai chrétien !* »

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Éloge funèbre de Césaire*.

La vierge Blandine, au milieu des plus atroces tortures, s'écriait : *Je suis chrétienne !* bravant ainsi la douleur et riant, comme si elle se trouvait au milieu des délices (1).

L'empereur Théodose, étant sur le point de mourir, fit venir près de lui ses deux enfants Arcadius et Honorius, pour leur donner ses derniers avertissements ; et, leur parlant avec la plus vive tendresse, il les conjura, au nom de leurs plus chers intérêts et de ceux de l'État, de mettre comme lui leur plus grand soin à conserver et à transmettre à leurs descendants, dans toute leur pureté et intégrité, les enseignements de la foi et de la piété. C'est là, leur dit-il, l'unique base de toute véritable félicité, et la meilleure règle à suivre pour bien établir la paix, faire la guerre, ériger des trophées et préparer des victoires (2). Plût à Dieu que ce fût là aussi le programme de nos publicistes et de nos hommes d'État. Les gouvernants s'en trouveraient à coup sûr bien mieux, et les peuples aussi.

DÉCOMPOSITION DU PROTESTANTISME.

3. Les catholiques ont des croyances fermes et bien définies; mais les sectes séparées de l'Église flottent à tout vent de doctrine.

(1) Blandina virgo dum clamaret : *Christiana sum*, cruciatus immanes non superavit modò, sed risit etiam, et tanquam inter delicias exultavit. EUSEB. *Hist. Eccl.*, l. IV.

(2) Hoc sibi unicè curæ esse vellent quòd fidei et pietatis doctrina pura et integra conservaretur et ad posteros propagaretur; nam in hoc uno et solo omnis felicitatis summam verè esse positam; hâcque ratione unicâ nec ullâ aliâ rectè firmari pacem, confici bella, erigi trophæa et parari victorias. NICEPH. *Hist. eccl.*, l. XIII, c. I.

Au commencement du seizième siècle, le protestantisme a si bien réformé, qu'il n'a laissé debout aucun article de l'enseignement chrétien, en sorte que ses sectateurs en sont réduits à ne plus admettre autre chose que la Bible, à condition que personne ne puisse connaître avec certitude ce qu'elle enseigne (1).

Depuis quelques années, le protestantisme se rationalise avec une rapidité effrayante; bien des ministres protestants peuvent, à l'heure qu'il est, signer les ouvrages de Strauss et de M. Renan. Qu'on nous permette des citations : Guillaume Weitling nie l'impeccabilité de Jésus, et soutient qu'il est en tout semblable aux autres pécheurs. Selon M. Coquerel, le dogme de la divinité de Jésus-Christ « doit être rangé dans la catégorie des problèmes non résolus et abandonnés à la libre discussion. » D'après M. Leblois, « le culte de Jésus est une idolâtrie qui menace, comme celui de Marie, dans l'Eglise romaine, d'effacer complètement celui du vrai Dieu... Il faut imiter Jésus et non l'adorer. » O réformateurs ! Où donc prétendez-vous aller ? c'est assez de négations ; c'est presque le vide des croyances !

La décomposition, que le protestantisme subit depuis quelques années en Angleterre, est connue de tout le monde. Pour ce qui regarde l'Allemagne, nous trouvons, dans un petit écrit (2) récemment publié en ce pays, une peinture de la situation désespérée de la Réforme au sein des États protestants d'outre-Rhin. Nous en extrayons les passages suivants :

« Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'esprit d'impiété entreprit de ruiner la religion de fond en comble, sous prétexte de la mettre en harmonie avec les découvertes de la science. Les hommes du progrès minèrent toutes les bases historiques de l'Évangile, et ces coupables tentatives furent applaudies avec enthousiasme parmi les sectes protestantes. Alors commença pour la Réforme la période du libertinage d'esprit, pendant laquelle quiconque croyait encore à autre chose qu'à son *moi* dut se résoudre à passer tout au moins pour un sot... Dans les derniers temps, ce dévergondage des doctrines est arrivé au comble et a entraîné le protestantisme sur le penchant de sa ruine. Les docteurs académiques enseignent tout autre chose que ce qui est contenu dans les symboles de foi, et les prédicateurs eux-mêmes ne se font pas scrupule de prêcher contrairement aux instructions qu'ils reçoivent et au serment qu'ils ont prêté. Dans une seule petite ville de deux à trois mille âmes, il n'est pas rare de voir aux prises dans la chaire sacrée deux ou trois systèmes théologiques complètement différents... »

« ...Grand nombre de protestants, les savants et les écrivains à la tête,

(1) Mgr Delalle, Mandement pour le carême de 1860.

(2) *Die Rückkehr zur katholischen Kirche*, Leipzig, Ignaz Jackowitz, 1851.

contestent les vérités fondamentales du christianisme. Il a fallu beaucoup d'efforts pour sauver la foi à l'existence de Dieu, et, si l'on n'a pas franchi cette dernière limite, ce n'était souvent que parce qu'on craignait de donner l'alarme au pouvoir temporel. La foi au Médiateur est devenue chancelante ; le dogme de la Trinité a été ébranlé. Il en est de même de la croyance à la rédemption des hommes par le divin fondateur de l'Église ; et, par suite, on a vu s'éteindre dans les âmes la soif de cette immortalité bienheureuse, dont il nous a rendu l'espérance.....

« La religion protestante, telle qu'elle est aujourd'hui, serait répudiée par ceux mêmes qui l'ont établie. La première condition d'existence de toute société chrétienne, c'est que ses membres soient, aussi bien par la foi que par la pratique, fermement attachés aux vérités essentielles du christianisme. Or, depuis longtemps les sectes protestantes ont en général perdu ce caractère. Les maîtres de l'enseignement théologique ont arraché une à une toutes les pierres du sanctuaire, que les réformateurs avaient emportées avec eux en se séparant de l'Église catholique. On n'a pas rougi, dans les livres et ailleurs, de renier le Christ des Écritures et de la tradition, le Christ Fils de Dieu, et de se dépouiller ainsi du premier et du plus glorieux signe du chrétien...

« Et les conséquences de tout cela ? Les voici. Les ministres de la religion et les prédicateurs de l'Évangile ne remplissent leurs fonctions qu'en soupirant, parce qu'ils ne savent à qui ils appartiennent. » Les brebis errent çà et là sans pasteurs. L'indifférence à l'égard de tous les devoirs du christianisme devient de jour en jour plus profonde, et dégénère en incrédulité pratique. L'unité, dont les protestants font encore parade en quelque pays, n'est qu'apparente ; et, si le pouvoir temporel cessait de surveiller la doctrine et les symboles religieux, les sectes se diviseraient bientôt à l'infini. Ces dernières années en ont fourni une triste, mais éclatante preuve. En effet, le vent de la tempête politique secoua le fruit depuis longtemps mûr. On vit se former de toutes parts ces associations des « *libres paroisses* » qui désertaient sans honte, à la face de Dieu et des hommes, le temple chrétien, et qui n'allaient à rien moins qu'à établir un culte grossier de la *nature*. Chacun des chefs de ces associations avait son point de vue particulier, en sorte que l'on put, dès l'origine, signaler d'innombrables dissidences. Cependant l'autorité civile, comprenant qu'elle ne devait pas souffrir que l'on ébranlât ainsi les fondements de l'ordre social, prit enfin des mesures énergiques, et les « *libres paroisses* » furent dissoutes. Mais ce remède n'a pas atteint le mal dans sa racine. Ces infortunés n'en restent pas moins, aujourd'hui comme auparavant, étrangers à la vie religieuse de l'Église ; et ce n'est pas le protestantisme, avec ses divisions intestines et ses lambeaux de foi, qui

peut développer et entretenir en eux l'homme spirituel..... — Telle est, en peu de mots, la vraie situation des sectes réformées, qui se voient désormais menacées d'une dissolution générale plus ou moins prochaine. »

C'est aussi cet état de décadence qui, inspirant à tous les protestants sincères de vives mais salutaires alarmes, en a déjà tiré un grand nombre du sein de l'erreur, et qui, en mettant enfin à découvert les conséquences extrêmes du libre examen, deviendra le point de départ d'un retour plus imposant à l'Eglise romaine.

INCOHÉRENCE ET ABERRATIONS DE L'IMPIÉTÉ PHILOSOPHIQUE.

« Il y a, dit saint Augustin, dans la religion assez de lumière pour éclairer les cœurs droits, et assez de nuages pour aveugler les impies. » La notion même de Dieu renferme des ténèbres suffisantes pour obscurcir et égarer la marche d'une raison téméraire. Autant l'existence de l'Être souverain est démontrée, autant sa nature est impénétrable. De là vient que certains hommes, pleins de suffisance et d'orgueil, s'efforcent de se persuader que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre n'existe pas.

Un homme, qui ne peut être suspect en cette matière (1), dit que, pour quelques difficultés, dont on se rend aisément compte dans la croyance d'un Dieu, *il n'y a que des absurdités à dévorer dans le sentiment contraire.* — Un autre a dit fort ingénieusement que la foi des athées demandait un bien plus grand effort que celle des chrétiens, et que leur symbole pouvait être conçu en ces termes : *Je crois tout ce qui est incroyable.*

En effet, l'athée est obligé de croire à une matière éternelle, incréée, indifférente par sa nature au repos ou au mouvement, qui s'est donné le mouvement à elle-même ; à une matière destituée d'intelligence, qui a produit le ciel, la terre, les astres, les saisons, c'est-à-dire un chef-d'œuvre de sagesse ; à un hasard aveugle, qui a disposé les yeux de l'homme pour voir, ses pieds pour marcher, sa tête pour penser, etc. Nous n'en finirions pas, s'il fallait énumérer tous les mystères de l'incrédulité. Aussi Marivaux disait fort plaisamment à un incrédule : « Si vous ne croyez pas, ce n'est pas faute de foi. »

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait pas de mérite à le croire.

PASCAL.

4. L'Eglise catholique est la seule assemblée religieuse, qui offre l'admirable spectacle du chant unanime du symbole de sa croyance. La philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, dit Châteaubriand, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout

(1) Voltaire.

un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum*.

Nos libres penseurs, nos philosophes rationalistes n'osent pas refuser positivement à Dieu l'existence personnelle ; mais ils le réduisent à un rôle impersonnel ; ils le supposent dépourvu de toute action spéciale, de toute volonté particulière. Les lois physiques, physiologiques et psychologiques, sont transformées par les sectateurs de ce nouveau polythéisme en un ministère abstrait et inamovible, qui administre le monde à la place de Dieu.

Parmi tous ces adeptes de la libre pensée, qui ne s'entendent que pour blasphémer, il en est certains, qui veulent bien encore conserver Dieu, puisque cela fait plaisir aux bonnes âmes ; mais le Dieu des chrétiens n'est pas celui qu'il leur faut ; ils veulent un Dieu *épuré, raffiné* ; et l'un d'entre eux, un des organes les plus répandus du journalisme (1), écrivait dernièrement en toutes lettres : « Dieu, Providence, Immortalité, autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera dans des sens de plus en plus raffinés. »

Ils ne prétendent pas non plus détruire la religion, mais la débarrasser de *ses formes passagères, la transporter dans la région de l'innataquable, au delà des dogmes particuliers et des croyances surnaturelles*. Ainsi voilà nos saints mystères mis de côté ; et on ne nous dit pas en quoi consistera cette religion ainsi *raffinée*.

Cette sage religiosité de nos lettrés, de nos savants, est mille fois plus dangereuse que l'impiété ouvertement déclarée. Celle-ci révolte, celle-là est de nature à séduire une foule d'âmes simples et faciles.

Enfin, dans ces tristes jours de décadence de la foi et des mœurs, que d'hommes nous trouvons à chaque pas, dont l'intelligence, abrutie par les passions, *ne peut plus s'élever aux choses intellectuelles*, et qui semblent devenus complètement païens, à peu près de la même manière que les contemporains d'Abraham (2).

Sans doute, on n'adore plus chez nous ni les astres ni les éléments. La mythologie a même perdu tout prestige. Mais il ne faut pas confondre l'essence du paganisme avec ses formes accidentelles. La disposition à tout admirer plus que Dieu, à tout prendre pour fin dernière plutôt que lui, voilà l'essence de l'idolâtrie. — Culte de l'or, de l'argent, de la fortune, de l'amour sensuel, du bon vin et de la bonne chère ; culte de la liberté, de l'égalité, de la raison, du progrès, de la gloire ; culte abstrait de la nature et de l'humanité ; culte de l'art, des lettres ; culte de la phrase, de la rime, de la métaphore, du paradoxe et de l'hyperbole, etc., voilà de l'idolâtrie les formes actuelles, vivantes, régnautes.

Dans toutes les classes de la société, il y a parmi nous des hommes

(1) M. Renan, membre de l'Institut.

(2) V. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 2^e part., chap. II.

pour lesquels tout est Dieu, excepté Dieu lui-même ; des hommes qui ne se souviennent du vrai Dieu, que pour blasphémer son saint nom et pour lui dire : « Je te maudis, tu es le mal ! » Quand Proudhon osait imprimer naguère ces horribles paroles, il ne faisait que traduire avec audace les sentiments cachés d'un grand nombre. Même, parmi les propriétaires qui frémissaient en le lisant, combien, hélas ! l'eussent approuvé au fond de leur cœur, s'il n'eût ajouté aux applaudissements d'une foule avide et violente : « La propriété, c'est le vol ! »

AVANTAGE DE LA FOI.

La foi donne à l'âme une assurance bien différente de la hardiesse que soulève la libre-pensée. Quand on est chrétien, on peut se tenir ferme dans le *Credo* divin et nier énergiquement tout ce qui s'y oppose de la part des hommes. Mais il ne suffit pas de ne l'être plus pour suivre les inspirations de l'audace. Hors du *Credo*, il n'y a point de terrain ferme ; il y a des tâtonnements, des essais, des négations, des évolutions, du travail ; jamais de résultat positif et adéquat. Écrire, parler, affirmer, nier, dogmatiser, fouiller quelque recoin du vaste champ des connaissances humaines ; tout cela est bien vain hors du *Credo*. Pour combattre la foi, il faut autre chose que de l'indépendance et de la passion, il faut beaucoup de doctrine, parce qu'il y en a dans la foi ! Allons ! disait saint Clément d'Alexandrie, dont nous aimons à citer cette parole, allons ! la science n'est pas sans la foi, ni la foi sans la science.

Soumettre notre raison, non par une crédulité aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise, telle est la foi chrétienne.

VOLTAIRE.

Combien sont heureuses les personnes qui croient les vérités de la religion, disait le célèbre Frédéric, roi de Prusse. Pour moi, je n'hésiterais pas d'aller maintenant à l'église ; mais mes sujets me tourneraient en ridicule. — « Non, sire, répondit une dame de la cour, on les verrait verser des larmes de joie. »

THIÉBAULT.

LE CREDO PRÉCIEUSEMENT CONSERVÉ ET CHANTÉ CHEZ DES SAUVAGES.

5. C'était au commencement de 1797 ; M. de Cheverus, qui fut plus tard archevêque de Bordeaux et cardinal, était alors simple prêtre et vicaire à Boston, capitale de la Nouvelle-Angleterre, Amérique septentrionale.

Il avait entendu dire que des peuplades sauvages du pays de Penobscot et de Pessamaquody avaient été autrefois évangélisées ; mais que, depuis plus de cinquante ans, ces peuplades, qui erraient à travers les bois, partageant leur temps entre la chasse et la pêche, n'a-

vaient reçu la visite d'aucun prêtre missionnaire. Dans sa pensée, elles devaient avoir perdu complètement le souvenir des enseignements chrétiens; il conçut donc le projet de travailler à le réveiller en elles. Son premier soin dut être d'apprendre la langue du pays. La tâche n'était pas facile. Le jeune missionnaire avait pour unique professeur une vieille sauvagesse, qui, sachant peu la langue qu'elle parlait, avait, à plus forte raison, beaucoup de peine à l'enseigner. Mais il était tellement animé du désir de l'apostolat, qu'il ne s'arrêta pas devant la difficulté. A l'aide de questions multiples et répétées, il amenait la vieille sauvagesse à décliner ses noms et conjuguer ses verbes; et celle-ci, sans en comprendre la portée, se livrait à un exercice qui la stupéfiait.

Enfin, grâce aux leçons de son maître de langue, M. de Cheverus a des notions à peu près suffisantes de l'idiome sauvage pour comprendre et être compris. Il se munit de tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de ses saintes fonctions, et, sous la conduite d'un guide, il part à pied, le bâton à la main, pour aller évangéliser les sauvages du nouveau monde, comme partirent autrefois les apôtres pour convertir les païens du monde civilisé.

Le voyage entrepris était long, pénible et difficile. Il fallait traverser des pays inconnus, de vastes plaines, d'immenses forêts, et, à défaut de chemins, s'ouvrir une route à travers les ronces et les broussailles. Après une journée de marche laborieuse, lorsque le soir était venu, le vicaire de Boston n'avait pour nourriture que le morceau de pain emporté par précaution. Il n'avait pour lit de repos que la dure, garnie de quelques feuilles humides, et, pour éloigner les serpents, visiteurs incommodes, qui eussent pu inquiéter son sommeil, il était obligé de les effrayer en allumant de vastes bûchers.

M. de Cheverus marchait depuis plusieurs jours à travers plaines, montagnes et forêts; plein de courage et de noble désir, il ne comptait ni les fatigues ni les privations. Or, un matin (c'était le dimanche), il s'arrête tout-à-coup au milieu d'une immense futaie; des voix humaines ont retenti à ses oreilles; mais il ne peut distinguer les paroles prononcées. Alors il avance à grands pas; le son des voix couvre le bruit de sa marche. Il avance encore, il avance toujours; puis une fois encore, il s'arrête et il écoute. En ce moment, son cœur palpite, son regard s'anime, sa figure rayonne: c'est qu'il a entendu des chants chrétiens; il a entendu le chant du *Credo*, selon le rythme magnifique en usage dans nos églises aux jours des grandes solennités religieuses. Ces peuplades sauvages l'avaient appris autrefois et ne l'avaient pas oublié. Elles apportaient à le chanter chaque dimanche, dans la forêt, plus d'empressement et de fidélité que n'en apportent, dans nos grandes villes civilisées, tant d'individus appelés chrétiens.

M. de Cheverus éprouva une de ces vives émotions qui se com-

prennent, mais ne se traduisent pas. Il éleva vers Dieu un cœur plein d'amour et de reconnaissance ; puis, avide de voir et de connaître, avide surtout de bénir, il hâta sa marche, en se dirigeant du côté où les voix se faisaient entendre. Il arrive au sommet d'une colline, qui domine une vallée de verdure dessinée en demi-cercle. Là, tous les sauvages agenouillés chantent et prient avec le plus profond recueillement. Les anciens de la tribu, placés au milieu du demi-cercle, semblent présider la cérémonie ; les femmes sont à leur droite, les hommes à leur gauche, les enfants devant eux. Quel magnifique spectacle !

M. de Cheverus, pour le contempler à son aise et jouir du bonheur que Dieu avait réservé à son zèle courageux, s'arrête derrière un massif d'arbres ; pendant quelques instants, il s'abandonne à la plénitude de la joie chrétienne ; puis, lorsqu'il ne peut plus contenir les effusions de son âme qui débordent, il s'élance à l'extrémité de la colline, et tout-à-coup paraît aux regards des sauvages étonnés. Ses yeux sont pleins de larmes et ses mains étendues ; il est dans l'attitude d'un prêtre qui bénit avec amour, au nom du Dieu d'amour éternel.

A la vue de la robe noire, les sauvages, surpris, émerveillés, stupéfaits, poussent un cri de saint enthousiasme, qui eût été affreux, s'il n'eût été magnifique et sublime. Ils saluent le prêtre comme un ange tombé du ciel, tendent les bras vers lui, courent à sa rencontre, l'acclament, à leur façon de sauvages, avec les hurlements les plus aimables, l'entourent, le pressent et l'entraînent dans la vallée.

Alors, en un instant et sous leur inspiration personnelle, ils élèvent une forme d'autel. M. de Cheverus les comprend, et, en présence de cette sainte peuplade de nouveau agenouillée, il célèbre le saint sacrifice. Fut-il jamais un dimanche mieux observé devant Dieu et devant les hommes ? Dans nos cités et dans nos campagnes, en est-il de même ? Certes, au milieu de nous, ce n'est pas l'enseignement qui manque ; le plus humble desservant, zélé comme l'illustre vicaire de Boston, est disposé à livrer toutes ses forces pour nous instruire et nous diriger dans les voies du Seigneur ; mais jusques à quand, citadins ou paysans, moins fidèles et moins soumis que le sauvage de la forêt, n'opposerons-nous qu'indifférence, glace, mépris aux inspirations de leur cœur, aux sollicitations de leurs paroles, aux efforts généreux de leur dévouement ? Quand donc, dans toutes les classes de notre société dégénérée par l'oubli du dimanche, le jour du Seigneur sera-t-il ainsi honoré, vénéré de tous ? Quand donc, pauvres et riches, commerçants et ouvriers, petits et grands, réserverons-nous ce précieux jour pour chanter un immense hosannah au Dieu trois fois bon, aimable et saint ?

Nous avons admiré les sauvages sanctifiant le dimanche ; écoutez comment on nous juge lorsque nous négligeons de le célébrer :

Un de nos braves soldats d'Afrique disait un jour à un Arabe de

l'Algérie : « Vous devez bien nous détester, nous autres *chiens de chrétiens*, comme vous nous appelez. » — « Vous détester, répondit froidement l'Arabe, pas du tout ; ah ! si vous étiez chrétiens, à la bonne heure ; la religion de notre prophète Mahomet nous ordonnerait de vous haïr ; mais *vous n'êtes rien* ; nous ne vous voyons jamais à aucune assemblée de religion, et nous nous bornons à vous mépriser. »

Quelle sentence, quel arrêt ! Nous ne méritons pas l'honneur d'être appelés *chiens de chrétiens* par un Arabe ; nous ne sommes pas dignes de la haine d'un Bédouin, serviteur de Mahomet, le faux prophète ; nous ne savons encourir que son mépris. Puissent venir des jours meilleurs, où ce ne soit pas le sauvage de la forêt et l'Arabe du désert qui enseignent la loi du dimanche aux populations répandues dans les grandes cités de la civilisation !

LE SYMBOLE SOLENNELLEMENT CHANTÉ AU CONCILE DE LYON.

Au concile de Lyon, tenu en 1274, le glorieux symbole de notre foi fut chanté avec une solennité extraordinaire, qui tirait son principal éclat de la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine.

La première session se tint le 7 mai 1274 dans l'église primatiale de Saint-Jean. Cinq cents évêques, soixante-dix abbés, plus de mille autres prélats et le roi d'Aragon y assistèrent. Saint Bonaventure siégeait à la droite du Pape.

Cet honneur lui était bien dû ; il était l'âme du concile. C'était lui qui, pendant de longues séances, présidant les diverses congrégations de prélats, avait fait délibérer et rédiger les constitutions, qui devaient être lues dans les sessions.

Bientôt on apprit que les nonces du Pape, chargés de négocier la rentrée des Grecs au sein de l'unité, arrivaient avec les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue. L'ardent désir du pape Grégoire X, la pensée à laquelle saint Bonaventure avait consacré sa vie, étaient réalisés. Le schisme allait s'éteindre. Par une délicate et sainte attention, le Pape laissa au pieux cardinal la joie d'apprendre au concile cette glorieuse nouvelle ; et le docteur, montant dans la chaire de Saint-Jean, la publia dans un magnifique discours sur ce texte : « Lève-toi, Jérusalem ! monte sur les hauteurs, regarde à l'Orient, et vois tes enfants rassemblés depuis le levant jusqu'au couchant (1). »

Le 29 juin, jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, une magnifique cérémonie met le sceau à la réconciliation préparée par tant de soins. Le Pape célèbre la messe pontificale ; l'Evangile est récité en latin et en grec. Saint Bonaventure prêche sur l'unité de l'Eglise et la pureté de la foi. Les cardinaux entonnent le *Credo* en latin et les cha-

(1) Baruch.

noines comtes de Lyon l'achèvent. Le patriarche grec le répète en grec avec tous les archevêques de Calabre et deux pénitenciers du Pape, dont l'un était Cordelier, l'autre Dominicain. Trois fois le *Filioque* (1) est répété en signe de l'union absolue de dogme et de croyance. Et depuis ce temps le maître-autel de l'église primatiale de Lyon porte deux croix, comme symbole de la réconciliation des deux Églises.

NOTRE CREDO EST LE SYMBOLE DES PLUS NOBLES INTELLIGENCES.

6. Voilà notre *Credo* ; voilà la foi chrétienne et catholique, qu'ont professée une foule de grands hommes de tous les temps et de tous les lieux. Voilà la foi de tous les Pères de l'Église, des Justin, des Ambroise, des Basile, des Chrysostome, des Augustin, des Thomas d'Aquin, qui l'ont défendue par leurs écrits et illustrée par leurs vertus. Voilà la foi des Théodose, des Charlemagne, des saint Louis, des Ferdinand, des Alfred, qui l'ont pratiquée sur le trône ; des Bayard, des Turenne, des Montmorenci, des Condé, qui l'ont professée au milieu des camps ; voilà la foi des d'Aguesseau, des Thomas Morus, des Montausier, des Lamoignon, si distingués dans le sanctuaire de la justice. Voilà la foi des Pascal, des Malebranche, des Bossuet, des Fénelon, des Corneille, des Racine. De tous côtés, je vois l'élite des grands hommes, des grands esprits, des grands talents, des grandes vertus, s'élever en faveur de nos saintes croyances. « Quand on marche sur les traces de tant de beaux génies ; quand on voit ainsi devant soi ce que l'esprit humain a produit de plus grand et de plus sublime, doit-on s'inquiéter beaucoup du bourdonnement de tous ces sophistes modernes qui nous accusent de simplicité et de crédulité (2) ? » En si bonne compagnie, la soumission à la foi ne peut avoir rien d'humiliant pour les plus superbes esprits et les plus fiers courages.

Christine, reine de Suède, abjura le protestantisme, et alla se retirer à Rome. On disait que, toute jeune, elle s'était senti un attrait prononcé pour un culte, où tous les nobles sentiments, l'abnégation, le dévouement, la chasteté, l'esprit de sacrifice, étaient présentés comme des vertus. « Quand on est catholique, se serait-elle écriée un jour, on a la consolation de croire ce que tant de nobles esprits ont cru pendant seize siècles ; on possède la gloire d'appartenir à une religion, qui est confirmée par des millions de miracles et par des millions de martyrs, une religion, enfin, qui a produit tant de

(1) On sait que l'Église grecque rejetait le dogme de la procession du Saint-Esprit, ne voulait pas reconnaître que cette troisième personne de l'auguste Trinité procédât du Père, et refusait de dire dans le Credo « *Filioque procedit*. »

(2) Frayssinous, *Conférenc*

« vierges admirables qui ont triomphé des faiblesses de leur sexe et « se sont consacrées à Dieu. » *Ranke*, IV, p. 371.

La religion est indispensable au bonheur de l'homme ; et ce n'est pas l'orgueil de la raison qui la fonde, ou l'accrédite et la maintient ; c'est la foi.

SCWITZ.

L'homme ne serait jamais entièrement malheureux, s'il avait la foi.

BOISTE.

Quel plus triste sort que de n'avoir ni foi ni loi, c'est-à-dire d'être sans religion, sans morale ! Or, presque toujours, qui vit sans foi, vit sans loi.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.

CORNEILLE.

Tout chrétien, tout digne chevalier
Pour sa religion se doit sacrifier.

VOLTAIRE.

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION.

TROISIÈME PARTIE DE LA MESSE. — L'OBLATION. — OFFERTOIRE. —
ÉLÉMENTS DU SACRIFICE FOURNIS PAR LE PEUPLE. — SUSCIPE,
SANCTE PATER. — DEUS, QUI HUMANÆ SUBSTANTIÆ. — RAISONS
DU MÉLANGE DE L'EAU AVEC LE VIN. — OFFERIMUS TIBI.

Odoretur sacrificium.

Que le Seigneur reçoive le sacrifice que nous
lui offrons. I *Reg.*, xxvi, 19.

Puisse vers toi monter ma prière fervente,
Comme la vapeur odorante
Qu'exhalent la myrrhe et l'encens !

SAPINAUD DE BOIS-HUGUET.

Tout ce qui précède n'a été qu'une préparation de prières et d'instructions, pour nous rendre dignes de nous approcher de l'autel. Ici commence la partie principale qu'on appelait autrefois par excellence *la messe ou le renvoi*, parce qu'on avait renvoyé les catéchumènes et les pécheurs, ou même encore *la messe des fidèles*. Cette troisième partie renferme les trois actions essentielles du

sacrifice, savoir : l'offrande de la matière, la consécration de cette matière et la participation au corps et au sang de Jésus-Christ. Maintenant donc l'Église va offrir Jésus-Christ ; elle va s'offrir à Jésus-Christ ; disposons-nous à nous offrir nous-mêmes avec elle.

L'OBLATION.

Cette messe des fidèles ou des sacrements (1), ainsi qu'on l'appelait encore, s'ouvre aujourd'hui, comme dans les temps anciens, par le salut fraternel :

*Dominus vobiscum.
Et cum spiritu tuo.*

Que le Seigneur soit avec vous.
Et avec votre esprit.

Salut par lequel le célébrant et les fidèles se souhaitent mutuellement la paix et le secours du Seigneur. C'est comme s'ils disaient : Nous n'allons faire avec Jésus-Christ qu'un seul prêtre et qu'une seule victime. Pour une fonction si auguste, pour une qualité si glorieuse, il faut qu'il habite en nous par sa grâce ; il faut que nous ne soyons qu'un avec lui par la charité. Puis le prêtre, reprenant la parole, dit à haute voix :

Oremus,

, Prions,

invitant par là le peuple fidèle à redoubler d'attention et de ferveur. Ce qu'il y a ici à remarquer, c'est que cet *Oremus*, à l'inverse de ce qui se pratique ordinairement, n'est suivi d'aucune oraison particulière. On peut donc le regarder comme une exhortation au recueillement intérieur, et à cet esprit de prière habituelle, qui est la meilleure des prières.

De tout temps et dans toutes les religions, c'est l'homme qui a fourni les éléments du sacrifice¹ ; c'est celui pour qui on devait immoler la victime, qui la présentait au prêtre.

(1) Missa sacramentorum.

tre. Chrétiens, nous n'avons d'autre hostie que Jésus-Christ; mais, comme il s'offre à son Père sous les espèces eucharistiques, les fidèles qui, par la messe, participent aux mérites qu'il nous a acquis sur le Calvaire, ont compris que c'était à eux à fournir le pain et le vin du sacrifice. Dans les premiers temps, ils venaient par ordre, les hommes d'abord, et ensuite les femmes, et ils déposaient chacun leur offrande entre les mains du célébrant². Tous ceux qui étaient présents à l'église allaient à l'offrande, et l'on aurait regardé comme un déshonneur d'en être exclu³. Ils offraient, non-seulement du pain et du vin, mais encore d'autres comestibles, des cierges, de l'argent. Les objets qu'on n'employait pas au sacrifice étaient mis en réserve pour l'ornement du temple et les besoins du clergé. L'offrande du pain béni, celles qui se font aux messes des morts ou en d'autres occasions, sont un vestige de cet ancien usage. On prenait du pain et du vin offerts par les fidèles ce qui était nécessaire pour la communion du clergé et du peuple, et on le plaçait sur l'autel pour être consacré par les paroles sacramentelles.

De nos jours, le pain et le vin destinés à être la matière du sacrifice ne sont plus offerts par les fidèles, parce que l'Église, par respect pour la sainte Eucharistie, n'a voulu consacrer que des pains préparés avec plus de soin que ceux qui étaient présentés communément par le peuple. Mais, bien que les fidèles n'offrent plus à l'autel le pain et le vin, la matière du sacrifice est toujours censée offerte par eux, puisqu'elle est fournie ou par les fabriques, dont les fonds et les revenus ne sont que le produit des offrandes des fidèles, ou par l'offrande particulière que celui qui a demandé la messe fait au célébrant, et qu'on nomme rétribution. Ainsi le sacrifice de la messe est toujours celui du peuple, aussi bien que celui du prêtre⁴.

Autrefois, pendant tout le temps que durait l'offrande, tout le monde, prêtres et fidèles, restait en silence. Plus

tard, on trouva que ce temps de silence était trop long, et on introduisit la coutume de chanter des hymnes ou des psaumes. On n'en a conservé qu'un verset qu'on appelle encore l'*Offertoire*. Le prêtre le lit à voix intelligible, de manière que le peuple puisse l'entendre et en saisir le sens. Aux messes solennelles, il est chanté par le chœur, ou bien l'orgue (1) fait entendre ses brillantes et joyeuses symphonies.

L'*Offertoire* est tantôt une prière, tantôt une parole de louange ou un sentiment d'action de grâces, et souvent une exhortation ou une instruction, qui rappelle l'antique usage des chrétiens portant leurs dons à l'autel, ou qui indique les dispositions qui devaient les animer pour le digne accomplissement de cet acte religieux. Cette pensée principale de l'*Offertoire*, comme les autres prières propres de la liturgie, varie selon le but et l'esprit de la fête que l'Église célèbre, et du temps où l'on se trouve⁵.

Après avoir dit l'*Offertoire*, le célébrant découvre le calice ; il prend la patène avec l'hostie ; et, la tenant des deux mains à la hauteur de la poitrine, il élève un instant les yeux au ciel, et les baisse aussitôt en disant : *Suscipe, sancte Pater*, etc. Cette prière finie, il fait avec la patène un signe de croix au-dessus du corporal.

Reprenons chacune de ces circonstances.

Le prêtre découvre le calice. L'usage de couvrir le calice d'un voile remonte à la plus haute antiquité, et témoigne du respect que l'Église a toujours porté aux vases destinés à l'autel.

Il étend le corporal. On appelle ainsi le linge sur lequel doit reposer le corps de Jésus-Christ. Il doit être de lin, parce que le linceul, qui enveloppa le corps de Notre-Seigneur dans le sépulcre, était de lin. L'Église a établi l'usage du corporal, pour une plus grande propreté, et

(1) Lorsqu'on touche cet instrument, on ne chante point l'*Offertoire*. BONA, t. II, p. 186.

pour parer aux inconvénients qui pourraient arriver, si quelque goutte du précieux sang venait à tomber sur l'autel.

Il prend la patène ou petit plat d'argent, sur lequel est placé le pain qui doit être changé au corps de Jésus-Christ, et que nous appelons pour cette raison *hostie*. Autrefois on lui donnait aussi le nom de *couronne*. Ces deux mots rappellent deux idées bien belles, l'idée d'une royauté triomphante en Jésus-Christ, unie à l'idée de sacrifice et de victime.

Il tient la patène avec l'hostie à la hauteur de sa poitrine, parce que cette élévation de la matière du sacrifice est un signe naturel de l'offrande faite au Très-Haut. En même temps il élève les yeux vers le ciel, parce que c'est à Dieu qu'il offre le sacrifice; et, par ce regard de désir et d'amour, il veut intéresser le ciel en sa faveur. Il baisse aussitôt les yeux, parce qu'il reconnaît qu'il n'est qu'un indigne pécheur; et c'est pour ses péchés, ses offenses et ses négligences sans nombre, qu'il offre le sacrifice.

Dans cette attitude, il récite la prière suivante ⁶ :

Suscipe, sancte Pater, omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus offero tibi Deo meo vivo et vero pro innumerabilibus peccatis, offensionibus et negligentis meis, et pro omnibus circumstantibus et pro omnibus fidelibus Christianis vivis atque defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem in vitam æternam. Amen.

Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache que je vous offre, moi qui suis votre indigne serviteur, à vous qui êtes mon Dieu, vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre (1), pour tous les assistants, et pour tous les fidèles vivants et morts, afin qu'elle profite à eux et à moi pour le salut et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

(1) Dans l'une des précieuses notes qui enrichissent la dernière édition des exercices de saint Ignace, due aux soins du R. P. Roothan, on lit cette explication des trois mots *péchés, offenses, négligences*.

1^o Peccata, intelligo culpas propriè sic dictas. 2^o Offensiones, culpas minùs propriè dictas, seu involuntarias, in quas scilicet offendere fragilitatem nostram in tot tamque variis hujus vitæ casibus pronum est,

Ce que le prêtre présente n'est encore que du pain, pourquoi donc l'appelle-t-il *hostie sans tache*? Est-ce uniquement parce que c'est du pain propre, préparé, choisi comme on choisissait autrefois les victimes destinées à l'immolation? Mais, dans la nouvelle alliance, on n'offre plus à Dieu des choses inanimées; et il n'y a point d'autre victime que Jésus-Christ. C'est donc dans un sens plus relevé que le prêtre emploie cette expression d'*hostie sans tache*. Sa pensée ne s'arrête pas au pain, qu'il a sous les yeux; déjà il envisage par la foi le changement merveilleux, qui doit se faire de cette substance matérielle en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est la seule hostie pure et sans tache. Comme toutes les prières et toutes les cérémonies de la messe se rapportent à la consécration, ainsi que des lignes au centre, l'Église parle dans ses prières comme si elles se disaient au moment même de la consécration, parce qu'elle a toujours en vue la victime sainte, qui s'immole alors pour notre salut.

Le prêtre offre d'abord le sacrifice pour ses péchés qui sont sans nombre; car, ainsi que le dit saint Jacques, nous tombons tous dans une infinité de fautes (1). Il prie pour lui, parce qu'il a besoin d'une sainteté toute particulière pour offrir le sacrifice. Mais il prie aussi pour les fidèles, suivant l'ordre prescrit par saint Paul, qui nous dit que le devoir du sacrificateur est d'offrir, premièrement pour la rémission de ses péchés, et ensuite pour ceux du peu-

fermè ut per viam salebrosam incedenti frequenter offendere seu impingere vel nolenti accidit. 3^o Negligentiæ, eas quæ ad rationem quidem peccati omissionis non pertingunt, sed in actiones nostras irrepere, eas quæ, si minùs vitiare omninò, tamen imperfectas minùsque acceptas Deo reddere solent; sunt quæ profectò immuneræ, sive intentionis puritatem et intentionem spectes, sive modos omnes quibus actiones nostras ornari ac perfici in Dei conspectu decet, pro mensurâ luminis et gratiæ nobis à Domino communicatæ. *Exercit. spirit.* p. 40.

(1) In multis offendimus omnes. *Jac.*, III, 3.

ple (1). Il a une attention toute particulière pour les assistants, *pro omnibus circumstantibus*; et voilà ce qui doit nous encourager à assister le plus souvent possible au saint sacrifice. Généralement, il offre pour tous les fidèles vivants et morts, parce que ce sacrifice étant celui de toute l'Église, ses fruits s'étendent à tous ceux qui sont dans sa communion.

Quelle noble, quelle sublime situation que celle du célébrant, placé ainsi entre le ciel et la terre et présentant au Tout-Puissant l'oblation sainte ! Quelle pose expressive ! Quel admirable mouvement, exprimant à la fois l'ardeur du désir et l'humilité du sentiment, lorsqu'il élève un moment les yeux et les abaisse aussitôt, au souvenir de ses iniquités et comme accablé sous leur poids ! O ministres du Très-Haut, avec l'hostie sur cette patène, placez aussi votre cœur, celui des personnes pour qui vous célébrez en particulier, celui de tous les assistants, de tout le peuple confié à votre sollicitude, de tous les membres de l'Église. Et vous aussi, fidèles, qui voulez participer à cette oblation, placez aussi sur cette patène votre cœur, le cœur de toutes les personnes qui vous sont chères, afin que tous ces cœurs soient transformés, purifiés et embrasés du feu de la divine charité.

En finissant la prière *Suscipe*, le célébrant fait avec la patène un signe de croix : touchante cérémonie, qui semble nous marquer Jésus-Christ lui-même se plaçant sur la croix de son sacrifice.

Après avoir déposé avec respect l'hostie sur l'autel, le prêtre met la patène à moitié sous le corporal, et couvre ensuite l'autre moitié avec le purificateur, afin de la conserver plus proprement jusqu'à ce qu'il en ait besoin.

Cela fait, le célébrant prend le calice, qu'il purifie avec un petit linge appelé pour cela *purificateur*; et, se ren-

(1) Prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi. *Hebr.*, vii, 27.

dant en même temps au côté gauche de l'autel, il reçoit des mains du clerc la burette du vin, et en verse dans le calice; puis il fait au-dessus de celle de l'eau un signe de croix, en commençant la prière :

Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti, da nobis per hujus aquæ et vini mysterium ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps Jesus Christus, Filius tuus, Dominus noster, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs sancti, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

O Dieu, qui avez admirablement constitué la dignité de la nature humaine et qui l'avez encore plus merveilleusement réformée, accordez-nous, par le mystère de cette eau et de ce vin, le bonheur de participer à la divinité de celui qui a daigné se revêtir de notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, Dieu, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

En même temps qu'il récite cette prière, le prêtre verse un peu d'eau dans le calice⁷; puis, avec le purificateur, il essuie les gouttes d'eau ou de vin, qui, séparées du reste, ont pu rejaillir et s'attacher aux parois de l'intérieur du calice; et, s'inclinant vers la croix, au nom de Jésus-Christ, il retourne au milieu de l'autel.

Ici se présentent quatre questions : Pourquoi met-il de l'eau avec le vin? Pourquoi bénit-il l'eau plutôt que le vin? Pourquoi ne bénit-il pas l'eau aux messes des morts? Pourquoi met-il l'eau en petite quantité?

1° Pourquoi met-il de l'eau avec le vin? Cette pratique n'est pas expressément marquée dans l'Évangile; mais elle est consacrée par la plus haute tradition, et prescrite même par l'ordre des apôtres, comme l'a dit un concile (1). Ce serait donc une faute grave d'y manquer. Ce mélange se fait pour plusieurs raisons : 1° pour se conformer à ce que fit Jésus-Christ dans la dernière cène; car, selon le rit des Juifs, il devait y avoir dans la coupe pascale du vin mêlé avec de l'eau; 2° pour nous rappeler l'eau et le sang qui coulèrent du côté de Jésus-Christ après

(1) Conc. Trull., 693.

sa mort; 3° pour signifier l'union réelle, substantielle et hypostatique de la nature humaine avec la nature divine, en la personne du Verbe Fils de Dieu; 4° pour signifier l'union mystique des fidèles avec Jésus-Christ, leur chef; car l'eau, dit saint Jean dans son Apocalypse, représente les peuples (1); 5° pour représenter l'union qui se fera de l'âme avec son Dieu, lorsque, étant élevée au royaume de la gloire, elle sera absorbée dans ses splendeurs. Aussi, dans la prière que le prêtre fait à ce sujet, il demande que, de même que l'eau mêlée avec le vin ne fait plus qu'une même liqueur avec lui et en prend toutes les qualités, ainsi nous soyons comme changés en Jésus-Christ, nous devenions les membres de son corps mystique, et que nous participions à sa divinité, comme il a bien voulu lui-même participer à notre humanité. Mais, pour nous unir à Jésus-Christ, n'ayons qu'un esprit avec lui; vivons de sa vie, et notre union avec ce divin Sauveur dans le saint sacrifice produira notre consommation en Dieu, laquelle se fera dans la gloire céleste.

2° Pourquoi le prêtre bénit-il l'eau et non le vin? Parce que le vin représente Jésus-Christ, au sang duquel il doit être changé. Or, Jésus-Christ, source de toutes bénédictions, n'a pas besoin d'être béni, au lieu que l'eau représente le peuple, qui a besoin d'être béni, purifié et sanctifié, pour mériter d'être uni à Jésus-Christ.

3° Pourquoi ne bénit-il pas l'eau aux messes des morts? Pour montrer que les âmes du purgatoire ne sont plus soumises à la juridiction de l'Église, et n'ont plus besoin d'elle pour obtenir leur justification, étant déjà pures et saintes. On prie donc pour elles, afin de hâter le moment de leur délivrance; mais on ne les bénit pas.

4° Pourquoi met-on l'eau en petite quantité? Parce que c'est le vin qui est la matière propre du sacrifice; ainsi l'a

(1) *Aquæ populi sunt. Apoc., xvii, 15.*

établi Jésus-Christ, prêtre selon l'ordre de Melchisédech. C'est aussi pour montrer que l'élément divin doit l'emporter sur l'élément humain; car ce n'est pas Jésus-Christ qui doit s'incorporer au peuple; c'est le peuple, figuré par l'eau, qui doit s'incorporer à Jésus-Christ et se transformer en lui. Voilà pourquoi, dit à ce sujet et avec beaucoup d'éloquence un ancien concile, on mêle peu d'eau au vin, afin que la majesté du sang de Jésus-Christ y soit plus abondamment représentée que la fragilité du peuple, que cette eau nous rappelle (1).

En récitant avec le prêtre la prière *Deus, qui humanæ*, etc., faisons en sorte que notre esprit et notre cœur soient d'accord avec notre bouche. Réfléchissons sur ce que nous devons à Dieu, et pour le bienfait de la création, et pour la grâce inestimable de notre rédemption. Après avoir gémi sur les suites funestes de la prévarication d'Adam, nous avons lieu de nous consoler et de nous réjouir de notre réparation miraculeuse, opérée par le sang du Fils de Dieu fait homme. Créés à l'image de Dieu et à sa ressemblance, traités plus favorablement que les mauvais anges qui, après leur révolte, ont été rejetés sans miséricorde, ayons soin de remercier le Seigneur de ces grâces inappréciables, surtout en ce moment où tous les mystères de notre salut vont être représentés et renouvelés dans l'action du sacrifice; et, aspirant à ce qui doit être l'unique objet de nos désirs, efforçons-nous par nos prières et par une vie sainte d'obtenir une participation abondante de la nature divine par la grâce dans le temps, et par la gloire dans l'éternité.

L'eau est mêlée au vin; le calice est tout préparé; le célébrant, de retour au milieu de l'autel, l'offre à Dieu avec les mêmes cérémonies qu'il employait naguère pour l'oblation du pain, mais avec cette différence qu'il tient

(1) Quia major est majestas sanguinis Domini, quàm fragilitas populi, qui per eam designatur. *Concil. Tribus.* 895.

les yeux constamment élevés au ciel, soit parce qu'aucun mot de la prière qu'il fait ne le détermine à les baisser, soit parce que le symbole de l'union du peuple avec Jésus-Christ et de la communication des mérites d'un Dieu lui donne plus de confiance, pour fixer ses regards vers le ciel.

Voici maintenant la belle prière, que fait le célébrant pendant cette oblation :

Offerimus tibi, Domine, calicem salutaris, tuam deprecantes elementiam, ut in conspectu divinæ Majestatis tuæ pro nostrâ et totius mundi salute cum odore suavitatis ascendat.

Amen.

Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, en suppliant votre clémence de permettre qu'il monte, comme une suave odeur, en présence de votre divine Majesté, pour notre salut et pour celui du monde entier. Ainsi soit-il.

Remarquons que le prêtre ne parle pas ici, comme à l'oblation du pain, en son nom propre; il ne dit pas : Je vous offre, *offero*; mais nous vous offrons, *offerimus*, parce que le peuple, représenté par l'eau mêlée au vin, offre présentement avec lui. Admirez ici la bonté infinie de Dieu et la grande dignité des chrétiens. Ils ne sont que des serviteurs inutiles, d'indignes serviteurs, qui ont mille fois mérité d'être jetés, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures (1); et Dieu veut bien leur permettre et même leur ordonner de s'unir à son ministre, pour lui offrir le sacrifice et devenir les médiateurs de leurs frères. Ah! qu'ils se rendent dignes, par une sincère détestation de leurs fautes et par la sainteté de leur vie, d'une si sublime fonction! Qu'ils se souviennent aussi qu'ayant le bonheur d'être, pour ainsi dire, mêlés et confondus avec Jésus-Christ, ils doivent s'offrir avec lui, sans aucune réserve, à la divine Majesté. Ce n'est que par cette heureuse

(1) *Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores. Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores; illic erit fletus et stridor dentium. Matth., xxiii, 13; — xxv, 30.*

union que notre sacrifice peut être agréable à Dieu, et que ce calice peut nous devenir vraiment salutaire. Et ce n'est pas leur salut en particulier que le prêtre et les fidèles demandent par les mérites de cette oblation, mais celui de tout le monde en général, parce que Jésus-Christ est la victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tous les hommes (1). Notre charité doit embrasser, dans sa vaste étendue, tous les hommes sans exception.

Le prêtre termine cette offrande, comme celle du pain, en faisant un signe de croix avec le calice, afin d'exprimer par ce signe, comme nous l'avons déjà expliqué, qu'il place la victime sur la croix, autant qu'il est possible.

Il couvre ensuite le calice avec la palle, non par mystère, mais par précaution, pour empêcher que rien n'y tombe ⁸.

Aux grand'messes, le sous-diacre va prendre le calice, placé sur une crédence convenablement ornée, et le porte avec respect sur l'autel, ayant soin de le couvrir avec les extrémités du voile huméral qu'on lui a mis sur les épaules. Le diacre remet au prêtre la patène, où repose l'hostie, pour montrer que le célébrant n'offre que ce que lui a présenté le peuple, dont le diacre est en ce moment le député. C'est pour la même raison que, s'il y a de petites hosties à consacrer dans un ciboire, le diacre le découvre et le tient un peu élevé, pendant que le célébrant dit l'oraison : *Suscipe, sancte Pater*. Cela fait, le diacre, après avoir essuyé l'intérieur du calice avec le purificateur, et s'être assuré des qualités voulues du vin, en verse dans le calice la quantité convenable; et aussitôt après, le sous-diacre, présentant au prêtre la burette de l'eau, afin qu'il la bénisse, en verse quelques gouttes pour les mêler au

(1) Non pro nostris tantum, sed etiam pro totius mundi. *I Joan.*, II, 2.

vin. En exerçant ces fonctions, le diacre et le sous-diacre nous rappellent l'ancienne coutume des fidèles, qui présentaient eux-mêmes leurs dons à l'autel ; et d'ailleurs, ministres de cette table sacrée, c'est à eux qu'il appartient de préparer tout ce qui est nécessaire.

Quand le célébrant fait l'oblation du calice, le diacre le soutient par le pied, et récite, en même temps que le prêtre, la prière *Offerimus tibi* ; car c'est le prêtre et le peuple qui offrent ensemble. Que ce cérémonial est beau et expressif ! Voyez ces deux ministres sacrés, à la prière ardente, au regard enflammé, fixé vers le trône éternel. Ils ont les mains élevées ; ils tiennent le calice du salut. Ne dirait-on pas deux séraphins, aux ailes étendues, descendus du ciel et prêts à y remonter. Comment cette coupe sacrée, accompagnée de tant de vœux, soulevée et comme emportée par la véhémence de tant de soupirs et d'aspirations, n'arriverait-elle pas sur l'autel céleste, pour y être présentée à Dieu, accueillie et bénie ?

Aussitôt que le calice est déposé sur l'autel, le diacre le couvre avec la palle ; et puis, il prend la patène et la donne au sous-diacre, qui la couvre avec son voile huméral et descend au bas des degrés, derrière le célébrant, et y demeure jusqu'à la fin du *Pater*, la tenant toujours couverte et à la hauteur de ses yeux.

On ôte la patène de l'autel. C'est un souvenir des temps anciens. Autrefois la patène n'était pas aussi petite qu'aujourd'hui. Comme les communions étaient fort nombreuses, et qu'elle était destinée à contenir tout le pain qui devait être consacré, elle avait la forme d'un plat fort grand ; et il était à propos d'en débarrasser l'autel après l'oblation.

On ne la porte pas à la sacristie, afin de l'avoir plus à portée, lorsqu'on en aura besoin ; on la couvre pour la tenir plus proprement, et aussi pour se conformer aux prescriptions de l'ancienne loi, qui défendait aux lévites de toucher les vases sacrés et de les porter décou-

verts (1); on la tient un peu élevée, comme pour avertir qu'on doit se préparer à la communion; car la patène est consacrée, pour servir à l'administration de l'Eucharistie (2).

La patène ainsi déposée sous le voile, et enveloppée jusqu'au *Pater*, est encore un souvenir de l'antique loi du secret par rapport aux mystères. De plus, dans le sens mystique, elle est un symbole de la Divinité cachée sous les espèces eucharistiques. Elle nous donne encore à entendre que nous ne sommes ni dignes ni capables de contempler à nu les merveilles du ciel, ni celles du sanctuaire; que ce serait de notre part une vaine curiosité, une présomption coupable de vouloir pénétrer ces impénétrables mystères, et que nous devons nous contenter de les adorer en silence.

Que ce symbole de foi et de ferveur excite notre zèle, et ranime nos désirs pour la participation au banquet sacré.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Oblatio Domini in manibus ipsorum, coram omni synagogâ Israel.

L'oblation se présente au Seigneur par leurs mains, devant toute l'assemblée d'Israël.

Eccli., I, 15.

DE L'OBLATION DES FIDÈLES.

1. Que tout chrétien, dit le concile de Rome, tenu sous Grégoire VII (3), ait soin d'offrir quelque chose à Dieu pendant le saint sacrifice, et de se rappeler ce que Dieu a dit par la bouche de Moïse : *Tu ne paraîtras point en ma présence les mains vides.*

(1) Tunc enim intrabunt filii Caath ut portent involuta, et non tangant vasa sanctuarii ne moriantur. *Num.*, iv.

(2) Consecrare digneris hanc patenam in administrationem Eucharistiæ. *Pontif. Rom.* De consecr. pat.

(3) Cap. ult.

En effet, les écrits des docteurs nous montrent clairement que tous les chrétiens doivent, d'après la pratique des anciens Pères, faire à Dieu quelque offrande.

On voit dans saint Justin (1), dans saint Irénée (2) et dans saint Cyprien (3), que les fidèles ont toujours été convaincus qu'ils devaient offrir à l'Eglise ce qui est nécessaire pour le service divin, et surtout le pain et le vin, qui sont la matière du sacrifice déterminée dans l'Evangile. « Le prêtre reçoit de vous, dit saint Augustin, ce qu'il offre pour vous, quand vous voulez vous rendre Dieu propice pour vos péchés (4). » Les anciennes oraisons qu'on fait encore sur l'oblation (5), aussi bien que celle du canon (6), supposent cet usage; et les Pères ont souvent repris ceux qui manquaient à ce devoir. Le second concile de Mâcon, en 585, apprit avec indignation que plusieurs fidèles, n'offrant aucune hostie à l'autel, ne contribuaient point au service de Dieu. C'est pourquoi il ordonna sous peine d'anathème que, tous les dimanches, les hommes et les femmes offriraient du pain et du vin à l'autel, afin que, par ces oblations, ils pussent expier leurs péchés et mériter les récompenses, qu'ont eues Abel et les autres qui ont fait à Dieu leurs offrandes (7).

ANCIEN RITE DES OFFRANDES.

2. L'*Ordo* romain décrit en ces termes la manière dont se faisaient autrefois les offrandes. « Pendant que le chœur chante l'offertoire, « les fidèles, premièrement les hommes et ensuite les femmes, présentent sur des nappes blanches leur offrande du pain et du vin. « L'évêque reçoit les pains offerts par les fidèles, et l'archidiaque « reçoit les vases (8) contenant le vin, qu'il verse dans un grand ca-

(1) Apol. II.

(2) L. IV, c. xxxiv.

(3) De opere et eleem.

(4) Accipit sacerdos à te quod pro te offerat, quandò vis placare Deum pro peccatis tuis. *In psal. cxxix*, 7.

(5) Secret. Dominicæ V post Pentec.

(6) Qui tibi offerunt. Apud S. Aug. Serm. cclxv. — Qui tibi offerunt. S. Cyprien, lib. de opere et eleem. — S. Cæsar. Avel., apud S. Aug. Serm. cclxv.

(7) Cognovimus quosdam christianos... ita ut nullus eorum legitimo obsecrationis parere velit officio Deitatis, dum sacris altaribus nullam admovent hostiam. Propterea decernimus ut omnibus dominicis diebus altaris oblatio ab omnibus viris et mulieribus offeratur, tam panis quam vini, etc. *Conc. Mâcon.*, II, c. iv.

(8) *Amulas*. Ce mot désigne ici la burette contenant le vin. Tout au contraire, chez les anciens, il désignait un vase destiné à des usages religieux et

« lice. L'oblation du peuple terminée, l'évêque se rend à son siège,
 « se lave les mains, et monte à l'autel; là se trouvent disposées toutes
 « les offrandes. Cependant l'archidiaque reçoit du sous-diaque la bu-
 « rette pleine de vin, et la verse à travers une couloire dans le ca-
 « lice. Ensuite le sous-diaque se rend auprès des chantres, et ayant
 « reçu du premier d'entre eux la burette à l'eau, il la porte à l'archi-
 « diaque, qui en verse dans le calice en forme de croix. Puis a lieu l'o-
 « blation des prêtres et des diaques, qui seuls peuvent approcher de
 « l'autel; ils ne présentent que du pain, et l'évêque le reçoit de leurs
 « mains. Leur offrande terminée, l'archidiaque remet deux pains au
 « pontife, qui les dépose sur l'autel. Le même archidiaque place en-
 « suite près de ces pains le calice, dont il enveloppe les anses avec
 « son écharpe. Après cette offrande, on encense l'autel; puis le pon-
 « tife fait signe aux chantres de s'arrêter, et se tourne vers le peuple,
 « en disant : *Orate, fratres* (1). » Voilà à peu près ce que prescrit cet
 ancien Ordo, qui paraît avoir été en usage en France jusqu'à la fin
 du neuvième siècle.

Sur ce que nous venons de dire, il est bon de faire les remarques
 suivantes : 1^o le peuple offrait du pain et du vin ; 2^o le clergé n'offrait
 que du pain ; 3^o on coulait le vin, de peur qu'il n'y eût quelque sa-
 leté ; ce qui marque qu'on se servait du vin offert par le peuple
 pour consacrer ; 4^o les chantres, obligés de suivre le chant et ne
 pouvant par conséquent quitter leur place, n'étaient pas cependant
 étrangers aux offrandes ; car c'étaient eux qui devaient fournir l'eau
 destinée à être mêlée au vin ; et le sous-diaque se rendait auprès d'eux
 pour la prendre ; 5^o il paraît qu'on préférerait pour la consécration le
 pain offert par le clergé ; mais, afin que ce pain fût aussi bien l'of-
 frande du peuple que celle du clergé, les fidèles donnaient de la farine.
 Honorius d'Autun (2), qui écrivait au douzième siècle, nous apprend
 qu'on se souvenait encore de cet usage ; et selon Maldonat (3), qui
 écrivait en 1569, cela se faisait alors en Espagne. Dans quelques pa-
 roisses du diocèse de Riez, on offrait naguère aux messes des morts
 un plat de farine, un pain et une bouteille de vin.

Avant la révolution, il restait encore quelques vestiges précieux
 de ces anciens usages. — A Lyon, aux fêtes du Carême, depuis le

qui renfermait de l'eau. C'est en ce dernier sens qu'on le trouve employé dans
 le vers suivant de Columelle :

Aut habilem lymphis amulam Bacchove lagenam.

De cultu hortorum.

(1) Ordo II, n. 9.

(2) Fertur quòd olim sacerdotes è singulis domibus vel familiis farinam ac-
 cipiebant. Quod adhuc Græci servant. *Gemm. anim.*, l. I, c. LXVI.

(3) Tract. Ms. de cœrem. Eccles.

endemain du premier dimanche, dans l'église primitive, les deux premiers prêtres, un de chaque côté du chœur, offraient le pain et le vin dont on se servait pour la consécration. — A la célèbre abbaye de Saint-Vincent d'Arras, le supérieur, au nom de la communauté, portait tous les jours à l'offrande de la messe conventuelle le pain et le vin, qui devaient y être consacrés. Voici comment cela se pratiquait : Vers la fin de l'Évangile ou du Credo, le supérieur présidant au chœur, averti par le sacristain, allait prendre derrière l'autel un calice avec du vin, et une patène sur laquelle était le pain. Étant ensuite monté à l'autel du côté de l'Évangile, il se tournait vers le chœur, aussi bien que le sous-diacre qui tenait le calice et la patène vides. Le célébrant, après avoir dit *Oremus*, présentait à baiser au supérieur la croix de son manipule, en disant : *Pax tecum, reverende Pater*. Le supérieur répondait : *Et cum spiritu tuo*, et mettait aussitôt le pain sur la patène et le vin dans le calice. Quand il y avait deux messes solennelles, ce qui arrivait souvent, le sacristain, ou en son absence l'aumônier, offrait à la première le pain et le vin au nom de ceux qui l'avaient fondée, de même que le supérieur, au nom du couvent, l'offrait à la messe conventuelle. — A Saint-Martin-des-Champs, chacun des religieux qui devaient communier, et qui seuls allaient à l'offrande, présentait au prêtre une hostie, qu'il mettait sur la patène; et ensuite le chantre présentait et mettait le vin dans le calice tenu par le diacre. — A Angers, le chantre, suivant l'ancien ordre romain, présentait l'eau qui devait être mise dans le calice.

On ne connaît plus d'église où le peuple offre à la messe le pain et le vin de la consécration. La raison de ce changement vient de ce que les prêtres ont cru devoir offrir à l'autel des pains préparés avec plus de soin que ceux qui étaient offerts communément par le peuple, et de ce que les fidèles ont fait des dons considérables à l'Église, en chargeant les clercs de tout ce qui est nécessaire au service divin.

LE BRUN.

RÈGLES DIVERSES POUR L'OFFRANDE.

Pour plus de clarté et pour mieux comprendre certains passages de plusieurs anciens Pères et conciles, remarquons que chez eux, comme actuellement chez nous, le mot *offrande* se prend en plusieurs sens. Il désigne d'abord les présents qu'on offrait à l'Église, non pas à l'autel, mais en dehors de la messe; c'étaient à proprement parler des dons faits à l'Église. En second lieu, dans un sens plus précis, il signifie les dons qu'on apportait sur l'autel pendant la messe, soit qu'ils eussent du rapport avec le saint sacrifice, soit qu'ils lui fussent

étrangers. Enfin, dans un sens plus restreint, le nom d'*offrande* est donné au saint sacrifice lui-même.

Il n'était pas permis d'offrir à l'autel toute sorte de choses indistinctement. L'ancienne règle était de n'offrir que ce qui devait servir au sacrifice, c'est-à-dire le pain et le vin ; les autres objets ne pouvaient être présentés à l'autel. Cependant le troisième canon des apôtres permet d'offrir de l'huile, parce qu'elle sert à nourrir la lumière qu'on allume devant celui qui est la vraie lumière ; de l'encens, pour être brûlé pendant le sacrifice, des épis et des raisins nouveaux, dont on fait le pain et le vin, parce qu'ils sont les éléments propres de la matière du sacrifice. Quant aux autres fruits ou légumes, qu'on offrait comme prémices, on devait les porter dans la demeure de l'évêque ou des prêtres. Un concile (1) permit aussi d'offrir à l'autel du lait et du miel, mais seulement une fois l'année, la veille de la fête de Pâques, jour dans lequel on administrait solennellement le baptême, et où l'on avait coutume de distribuer aux nouveaux baptisés du lait et du miel, comme un pieux symbole. Le peuple avait également coutume, au Jeudi-Saint, d'offrir, dans des ampoules, l'huile que l'évêque devait consacrer. L'usage de l'ancienne Église était de ne consacrer les sacrements, de ne bénir quoi que ce soit qui s'y rapportât, qu'en employant la matière offerte par la piété et la générosité des fidèles. Enfin, nous voyons plus tard paraître à l'autel l'offrande de toute sorte de prémices. Mais alors on distinguait soigneusement ces objets de la matière principale du sacrifice.

3. De même qu'on ne pouvait offrir à l'autel toute sorte de choses, de même aussi on ne recevait pas l'offrande de toute sorte de personnes. C'est ce qui faisait dire à saint Irénée : « Celui qui offre est honoré dans ce qu'il offre, si son offrande est acceptée (2). » C'était une antique coutume que ceux qui n'avaient pas le droit de communier, n'avaient pas non plus celui de présenter des offrandes. « Il nous a paru, dit le concile d'Elvire (3), que l'évêque ne doit point recevoir les présents de celui qui ne doit pas communier. »

Ainsi, ceux qui, pour quelques fautes, étaient privés de la réception de l'Eucharistie, encore qu'ils pussent assister au saint sacrifice, participer aux prières des fidèles et offrir des aumônes pour les pauvres, ne pouvaient rien présenter à l'autel. Leurs offrandes étaient refusées, parce que l'Église alors considérait le droit d'offrir comme étroitement uni à celui de communier au corps du Sauveur. On ne croyait pas que le Seigneur pût avoir pour agréables les hosties et

(1) Concil. In Trullo, can. 37.

(2) D. Iren., l. IV, c. xxiv.

(3) Can. 28.

es offrandes de celui qui devait s'abstenir de la réception des saints mystères. Cet usage est confirmé par l'épître écrite au nom de saint Augustin à Boniface, officier illustre, contemporain du saint évêque d'Hippone, qui alors était révolté contre l'empire romain. On y lit : « J'ai expressément défendu aux clercs de recevoir les offrandes de votre maison, et je vous interdis la communion, jusqu'à ce que vous ayez accompli la pénitence que je vous ai imposée pour vos crimes et pour votre révolte ; ce n'est qu'après vous en être acquitté, que vous pourrez, avec un cœur contrit et humilié, offrir à Dieu un sacrifice qui lui soit agréable (1). »

Toutefois, nous voyons au neuvième siècle que ceux qui présentaient des offrandes ne communiaient pas toujours, et que même quelquefois ils quittaient l'église, aussitôt que ces offrandes avaient été présentées. C'était un abus, contre lequel s'élève Strabon : « Plusieurs, dit-il, considérant plutôt le nombre des offrandes que la vertu des sacrements, présentent, comme en passant, leurs offrandes à des messes auxquelles ils négligent d'assister. Mais, après avoir fait leur offrande, ils devraient également offrir à Dieu de pieuses supplications, pour qu'il daigne l'agréer, et, par conséquent rester dans le lieu saint et entendre dévotement la messe. Ce n'est pas en vain qu'on lit dans le canon ces paroles : *qui tibi offerunt*, et non *qui tibi obtulerunt*. Elles nous apprennent que ceux qui ont présenté des offrandes doivent assister au saint sacrifice, jusqu'à ce qu'il soit consommé (2). »

En faisant l'offrande, on baisait la main de celui qui la recevait. — On nommait à l'autel ceux qui faisaient des offrandes, comme on nomme aujourd'hui les bienfaiteurs de l'Eglise. — A Laon, on disait à ceux qui présentaient leurs dons : « Vous recevrez au centuple, et vous posséderez la vie éternelle (3). »

DONS FAITS AUX ÉGLISES.

4. Quant aux dons faits en dehors du sacrifice, on les recevait, même de la part des infidèles et des hérétiques. Ainsi Théodoric, roi d'Italie, quoique arien, offrit au bienheureux saint Pierre deux chandeliers d'argent, pesant soixante-dix livres (4). Quelquefois aussi on les refusait. En effet, Eusèbe, eunuque de l'empereur arien Constance, ayant offert plusieurs présents à la basilique de Saint-

(1) Baronius, *ad ann.* 427.

(2) Strab., cap. xxii.

(3) Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. *Matth.*, xix, 29.

(4) Anastase, dans la *Vie d'Hormisdas*.

Pierre, le pape Libère réprimanda vivement le gardien de cette église de les avoir laissés entrer dans la basilique, et il ordonna de les jeter dehors comme profanes et souillés (1). Bien plus, il arrivait souvent qu'on rendait aux hérétiques les présents qu'ils avaient faits à l'Église, avant de tomber dans l'erreur. Tertullien nous l'apprend au sujet de Marcion qui, après avoir professé la doctrine catholique, mérita d'être chassé de la société des fidèles; mais, en le chassant, on lui rendit deux cents sesterces, c'est-à-dire cinq mille écus d'or qu'il avait offerts à l'Église. On avait tellement horreur de l'impiété de cet hérésiarque, qu'on ne voulut rien retenir de son offrande (2).

Outre l'offrande du pain et du vin, les fidèles apportaient à l'Église ce qui pouvait servir aux besoins du clergé, comme de la cire, de l'huile, des fruits, des légumes. Les personnes mêmes qui ne communiaient pas, venaient offrir à Dieu ou à son Église quelque portion de leur bien, soit en argent, soit en ornements, soit en revenus. Les capitulaires de Charlemagne prescrivaient à chacun d'aller au moins tous les dimanches porter ses offrandes à l'Église. Les évêques, dans leurs visites, prenaient des informations sur ceux et sur celles qui ne remplissaient pas ce devoir.

Les personnes riches et généreuses se distinguaient par leurs libéralités, et faisaient, en faveur des monastères et des établissements religieux, de nombreuses fondations, dont elles plaçaient sur l'autel les chartes constitutives. Ainsi la donation de Charlemagne en faveur de l'église de Rome fut déposée sur le grand autel de la basilique de Saint-Pierre.

Nous trouvons dans les capitulaires de ce grand empereur une formule de donation faite à l'autel, conçue en ces termes : « J'offre à Dieu tout ce qui est contenu dans cet écrit, et je le lui consacre pour la rémission de mes péchés, de ceux de mes parents et de mes enfants, ou pour toute autre raison qu'il voudra, afin de contribuer au saint sacrifice, à la solennité des messes, au luminaire, à l'entretien des pauvres et des clercs et aux autres besoins du culte et de l'Église. Si jamais quelqu'un osait, ce que je ne puis penser, en dérober quelque chose, que Dieu à qui je dédie et consacre ces biens, lui fasse sévèrement payer la peine de son sacrilège (3). »

Grégoire de Tours raconte (4) qu'un homme pieux avait offert, sur l'autel de l'église de Saint-Nazaire, un baudrier d'or artistement

(1) D. Athan. Epist. ad solit.

(2) Tertull., *De præscript.*, c. xxx.

(3) Offero Deo atque dedico omnes res quæ hæc in chartulâ tenentur insertæ... ad serviendum ex his Deo in sacrificiis missarumque solemnibus, orationibus, luminariis pauperum ac clericorum alimoniis, et cæteris divinis cultibus, atque illius Ecclesiæ utilitatibus. *Capit.*, l. VI, c. ccclxx.

(4) De gloriâ Martyr., l. I, c. vi.

travaillé avec tous ses accessoires. — Le pape Innocent III dit qu'un signe de donation parfaite, c'est lorsque le donateur dépose sur l'autel un peu de terre prise dans la propriété qu'il offre à l'Église (1).

À l'époque où l'offrande commença à devenir plus rare et finit par cesser presque entièrement, l'Église était déjà dotée de biens considérables ; et on dut se décharger sur elle du soin de pourvoir, soit à la matière du sacrifice, soit à l'entretien de ses ministres.

Ainsi, quoique le pain destiné à être la matière du sacrifice ne soit plus offert par le peuple, il peut être toujours regardé comme l'offrande des fideles, parce qu'il vient de leurs fondations ou de leurs bienfaits.

Actuellement, l'aumône ou intention de messe, que les fidèles remettent au prêtre, peut être considérée comme une offrande.

La coutume de présenter des offrandes subsiste encore dans quelques églises, surtout dans les bourgs et dans les villages habités par des gens de la campagne, qui, plus attachés que les autres aux anciens usages, ne les abandonnent que très-difficilement lorsqu'il survient quelque changement. Toutefois, ces offrandes ne servent plus au saint sacrifice, mais le plus souvent elles sont pour le curé ou pour les pauvres ; quelquefois même c'est de l'argent qu'on présente à l'offrande.

LIEU OU SE FAISAIT AUTREFOIS L'OFFRANDE.

Maintenant quel était le lieu où se faisait l'offrande ? Était-il permis au peuple de franchir les cancels et d'approcher jusqu'à l'autel ? C'est ce qu'il serait difficile d'éclaircir, à moins de distinguer les circonstances de temps et de lieux. Chez les Grecs, il était défendu aux laïques d'entrer dans le sanctuaire, à l'exception de l'empereur qui pouvait y présenter ses offrandes ; c'est ce que prouve le LIX^e canon du concile *In Trullo*, ainsi que le témoignage de plusieurs auteurs grecs. L'*Ordo* romain montre que cet usage fut longtemps en vigueur dans l'Église latine. Voici ce que nous y lisons (2) : « Pendant qu'on chante l'offertoire, l'évêque est conduit par un prêtre et par l'archidiaque au lieu où les laïques, hommes et femmes, présentent leurs offrandes, afin de les recevoir lui-même. » Et ailleurs (3) : « Le Pontife, dit-il, descend au *senatorium*, pour y recevoir les offrandes des princes. » C'est ce que confirment encore les capitulaires de Charlemagne. Il y est ordonné que chaque dimanche les fidèles présentent leurs offrandes au Seigneur, et que ces offrandes soient reçues en dehors de la *cloison* de

(1) Decretal., cap. ex litter. de *Consuetud.*

(2) Dans la seconde messe, qui est celle des *Pères d'Occident*.

(3) Troisième messe, qui était celle de l'Église romaine.

l'autel (1). Hérald (2), archevêque de Tours, dit en termes formels : « Que le peuple demeure en dehors des cancels, et que son offrande soit également reçue en dehors de ces mêmes cancels. » Mais Théodulfe, évêque d'Orléans (3), n'exclut que les femmes ; il veut qu'elles restent à leur place, et que ce soit là que le prêtre aille recevoir leurs offrandes. Il ne parle point des hommes ; ce qui nous porte à croire qu'ils pouvaient approcher de l'autel et y présenter leurs offrandes. Ainsi on se relâcha insensiblement de l'antique discipline, et bientôt tous, sans exception de sexe ou de condition, se permirent de pénétrer dans le sanctuaire et d'approcher jusqu'à l'autel.

Cependant, le cardinal Bona nous assure que de son temps on trouvait encore un vestige de l'ancienne coutume dans la cathédrale de Milan. En effet, nous dit ce savant liturgiste, à la messe solennelle, le célébrant, ayant à ses côtés le diacre et le sous-diacre, descend à l'entrée du *presbyterium*, et là il reçoit, dans un linge que le diacre et le sous-diacre étendent devant lui, les offrandes de pain et de vin que lui apportent deux vieillards revêtus d'un costume particulier. Ensuite il avance au milieu du chœur inférieur, pour recevoir les offrandes, que deux femmes âgées lui présentent avec les mêmes cérémonies.

QUÊTES DANS L'ÉGLISE.

Si l'offrande ne se fait plus comme autrefois, du moins ne manquons pas d'offrir quelque chose à Dieu dans la personne des pauvres. C'est pour nous rappeler ce grand devoir de la charité chrétienne que, dans beaucoup d'églises, on fait la quête au moment de l'offertoire.

Rien ne nous semble plus naturel et plus touchant que cet usage. En effet, les doctrines et les cérémonies de l'Église doivent se traduire en bonnes œuvres ; car la charité est essentiellement active. Les enfants de la grande famille viennent de manger le pain béni, le pain de la fraternité. L'Église veut qu'ils donnent des marques réelles, efficaces de cette charité qui les unit. Elle se présente donc à eux, implorant leur compassion pour ceux de leurs frères qui sont dans le besoin. Ce sont des orphelins qu'il faut soutenir, des pauvres honteux qu'il faut loger et entretenir ; des vieillards infirmes à qui il faut procurer les soulagements, que réclament leur âge et leurs souffrances ; des malades, des mourants, à qui des secours corporels ou spirituels sont néces-

(1) Lib. V, cap. XIX.

(2) Capitul., cap. VII.

(3) Capit., c. VI.

saires ; des morts mêmes, car les morts sont aussi nos frères ; et, dans le Purgatoire, ils ont besoin de notre assistance ; enfin, c'est Jésus-Christ lui-même qui demande pour son autel, qui n'est pas décoré avec toute la décence convenable ; pour son temple, dont la nudité et la pauvreté excitent la compassion des pauvres eux-mêmes.

Ces motifs de nos quêtes existaient déjà il y a dix-huit siècles, et le monde vit le grand Apôtre, parcourant les vastes provinces de la Grèce et de l'Asie, et faisant dans les assemblées des fidèles des quêtes pour leurs pauvres frères de Jérusalem. « Il établit, dit saint Chrysostome, qu'elles auraient lieu le dimanche. En conséquence, le jour du soleil, c'est-à-dire le dimanche, chacun de nous, disent Tertullien et saint Justin, apporte à l'assemblée sa modique offrande, selon ses moyens ; personne n'est taxé ; c'est comme un trésor de piété, que nous employons au soulagement des pauvres, des infirmes, des orphelins, des exilés, de ceux qui sont condamnés aux mines pour la cause de la foi. »

Demanderez-vous pourquoi saint Paul établit que les quêtes et les aumônes se fissent principalement le dimanche ? Saint Chrysostome va vous répondre : « C'est parce que le dimanche est le jour, où l'enfer a été vaincu, le péché détruit, les hommes réconciliés avec Dieu, notre race rendue à son antique gloire ; que dis-je ? à une gloire plus grande, où le soleil éclaire l'étonnant miracle de l'homme devenu tout-à-coup immortel. Paul, voulant toucher notre cœur, a choisi ce jour pour solliciter notre charité, en nous disant : Songe, ô homme, de quels maux tu as été délivré, de quels biens tu as été comblé dans ce jour. Si donc nous célébrons l'anniversaire de notre naissance par des repas et des présents que nous faisons à nos amis, combien plus devons-nous honorer par nos libéralités ce jour qu'on peut appeler sans crainte le jour de la renaissance de tout le genre humain (1). »

Le même Père exhorte ensuite tous les fidèles à mettre de côté quelque chose tous les dimanches pour les pauvres ; car saint Paul n'excepte personne quand il dit que chacun, *unusquisque*, mette à part quelque aumône. Les pauvres ne sont pas exceptés, puisqu'ils ne sont pas si pauvres que la veuve de l'Évangile, qui n'avait que les deux moindres pièces de monnaie et qui les donna.

L'éloquent patriarche donne ensuite la raison pour laquelle l'Église permet que les pauvres mendent à la porte de ses temples : « C'est afin, dit-il, que chacun puisse purifier ses mains et sa conscience par l'aumône, avant d'y entrer. Sans doute il est saint, l'usage qui établit des fontaines devant les portes des églises et des oratoires, afin qu'on

(1) Si nos natalitia celebramus..., quantò magis nobis dies iste observandus, quem si quis natalitium totius naturæ humanæ appellet, non errabit. *Serm. xxii.*

puisse se laver les mains avant d'y entrer et de prier; mais plus saint encore et plus nécessaire est l'usage qui place les pauvres à la porte de nos temples, pour laver les taches et les souillures de notre âme, avant de nous présenter devant la majesté de Dieu trois fois saint. Or, nos pères ont établi les pauvres à la porte de nos églises, comme des fontaines de purification; car l'aumône est bien plus puissante pour purifier nos âmes que l'eau elle-même pour purifier nos mains. »

Gardez-vous donc bien d'abolir les quêtes de nos grand'messes! Vous effaceriez un des plus précieux vestiges de notre sainte antiquité. Que les protestants, qui ne tiennent à rien dans le passé et dont les doctrines divisent au lieu d'unir, aient supprimé les quêtes dans leurs prêches, on le conçoit; mais l'Église catholique les conservera tant qu'elle sera la fidèle héritière du passé, tant qu'elle portera dans son cœur un amour de mère, tant qu'elle saura que c'est par des œuvres et non par de vaines paroles que la charité doit se produire. Et puis, quelle préparation meilleure au sacrifice et à la sainte communion que cette aumône, faite pour l'amour de Dieu qui va se donner à nous, et en présence des fidèles pour les édifier?

GAUME, *Catéchisme de persévérance*.

Un simple sou de cuivre donné aux pauvres est plus utile pour le ciel que tous les écus des capitalistes et tous les millions entassés dans les banques d'Europe. Ce pauvre sou, semblable au grain de blé qui produit un riche épi, féconde tôt ou tard la main qui le donne au nom du bon Dieu.

ORIGINE DES PRIÈRES DE L'OFFERTOIRE.

5. Qui, le premier, a prescrit de chanter l'antienne appelée *Offertoire*? C'est ce dont nous ne sommes pas certains. La plupart en attribuent l'institution à saint Grégoire, parce que, dans son *Antiphonaire*, il en assigne de particulières pour chaque messe. Mais saint Augustin (1) nous apprend que cet usage existait de son temps en Afrique.

Autrefois, dans l'Ancien Testament, lorsque le peuple offrait des holocaustes, les voix, les trompettes et les cymbales faisaient retentir les louanges du Très-Haut, pour inviter, par ces chants harmonieux, les fidèles à présenter au Seigneur leurs offrandes avec joie. C'est pour cette même raison que, dans l'*Antiphonaire grégorien*, chaque offertoire est composé de plusieurs versets et quelquefois d'un psaume entier, qu'on chantait en répétant une antienne après chaque verset.

(1) *Retract.*, lib. II, cap. II.

Ainsi les chœurs répétaient plusieurs fois les mêmes paroles, afin que le chant ne se terminât point avant les offrandes.

6. Quoique l'oblation soit inséparable du sacrifice, elle n'est pas liée à une certaine formule de rites ou de prières ; autrement, le sacrifice des apôtres et des autres prêtres aurait manqué d'oblation pendant les premiers siècles de l'Église. Donc, tout ce qui est désigné sous le nom d'offertoire est une simple cérémonie accidentelle et préparatoire au sacrifice qui va suivre. Car, dans les anciens Ordres romains, il n'est fait aucune mention des oraisons dites par le prêtre pendant qu'il offre le pain et le vin, qu'il verse un peu d'eau dans le calice, et qu'il se lave les mains ; tout cela se faisait sans rien dire. Les *Sacramentaires* de saint Gélase et de saint Grégoire, Alcuin, Amalaire, Strabon et autres qui ont expliqué la messe, ne rapportent aucune de ces prières ; ils passent de suite de l'offertoire aux secrètes. A Rome, ce rite subsista jusqu'au quinzième siècle.

Cependant, comme dans d'autres églises un grand nombre d'évêques jugèrent convenable que l'oblation du pain et du vin fût accompagnée de certaines prières, pour exprimer le motif de notre offrande et pour exciter l'attention et la ferveur dans les prêtres, qui vont remplir un si sublime ministère, diverses prières furent composées à cette fin, et l'Église romaine les adopta (1). Ces prières, ayant pour origine la dévotion personnelle des évêques, offrirent beaucoup de variété. Dans plusieurs églises, il y en eut de différentes pour offrir distinctement le pain et le vin ; dans d'autres, on n'en récitait qu'une. Plusieurs églises des Gaules conservèrent ce dernier rite ; les Dominicains et les Carmes ne l'ont point quitté.

Ainsi, toutes ces oraisons qui suivent l'offertoire de la messe, savoir : 1^o *Suscipe, sancte Pater* ; 2^o *Offerimus tibi, Domine* ; 3^o *In spiritu humilitatis* ; 4^o *Veni, sanctificator* ; 5^o *Suscipe, sancta Trinitas*, ne sont pas bien anciennes ; on ne les lisait pas à Rome il y a cinq cents ans (2). L'Église romaine paraît les avoir prises dans les anciens missels mozarabiques, où elles sont presque identiques. FORNICI.

Dans le missel mozarabique, dont on se servait anciennement dans une grande partie de l'Espagne et qu'on garde encore dans quelques églises de Tolède, nous lisons ces paroles, qui ressentent l'esprit des premiers siècles : « Nous, vos indignes serviteurs et vos humbles
« prêtres, offrons à Votre redoutable Majesté cette Hostie sans tache,
« que le sein d'une Mère a produite par sa virginité inviolable, que
« la pudeur a enfantée, que la sanctification a conçue, que l'intégrité
« a fait naître. »

BOSSUET, *Explic. de la Messe.*

(1) XIV^e Ordre romain, p. 58.

(2) Bellarm., *Controv.*, t. III, lib. VI.

MÉLANGE DE L'EAU ET DU VIN.

7. L'Église a toujours également condamné et les Aquariens, qui n'offraient que de l'eau dans les mystères, et les Arméniens, qui prétendaient n'offrir que du vin. Les Arméniens, à la manière des gens sans jugement, pour éviter l'hérésie des Aquariens, donnèrent tête baissée dans l'erreur contraire, en ne voulant offrir que du vin, soit que, séduits par l'Eutychien Jacques de Syrie, ils eussent par là l'intention de symboliser l'unité de nature en Jésus-Christ, soit qu'ils voulussent par là rendre plus évidente leur séparation des Grecs. Ils ont été condamnés par le concile *In Trullo* (1).

Autrefois le prêtre ne bénissait pas l'eau; mais il la versait dans le calice en forme de croix, comme Hitorpius le montre d'après l'Ordre romain. Maintenant encore les Chartreux, les Dominicains, les Cisterciens ont un rite différent du nôtre. Arrivés à l'autel, avant de commencer la messe, ils versent le vin dans le calice, et ils y mêlent un peu d'eau en récitant une courte prière. Les Grecs, qui suivent la liturgie de saint Basile ou de saint Chrysostome, mettent deux fois de l'eau; d'abord de l'eau froide avant la messe, lorsqu'ils préparent sur une table ce qui est nécessaire au sacrifice et percent le pain avec une lancette, en disant : *Un des soldats lui perça le côté d'un coup de lance et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau* (2); ensuite de l'eau chaude après la Consécration, immédiatement avant la Communion, soit pour rappeler qu'il sortit de l'eau chaude du côté de Jésus-Christ, soit pour signifier la ferveur que l'Esprit-Saint doit produire. Théodore, évêque d'Antioche, explique ce rite de la manière suivante : « On apporte de l'eau chaude dans un petit vase d'airain, et on en verse dans les coupes ou calices qui sont sur l'autel, afin que, de même que contrairement aux lois de la nature, l'eau et le sang sont sortis du côté du Sauveur aussi chauds que s'il eût été vivant; ainsi cette eau, mêlée très-chaude aux mystères avant la Communion, complète et perfectionne le symbole pour ceux qui doivent communier, qui semblent ainsi aspirer ce sang tiède encore au côté même du Sauveur (3). »

LA GRANDE ENTRÉE CHEZ LES GRECS.

8. C'est une coutume de l'Église grecque de porter, avec pompe et grand appareil, les offrandes qui doivent être consacrées de la

(1) Can. 32.

(2) *Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, statimque exivit sanguis et aqua.* Joan., xix, 34.

(3) Allaci, in *Hottingero convicto*, c. ix.

prothèse (1) au grand autel, cérémonie qu'ils appellent *grande entrée*. Le célébrant et les ministres, étant sortis par la porte du *petit autel*, s'avancent dans l'église en commençant du côté des hommes. Ils sont précédés de lecteurs portant des flambeaux allumés, et de diacres qui balancent des encensoirs fumants. Vient ensuite un diacre ou un prêtre, qui porte sur sa tête le *disque* dans lequel est le pain recouvert d'un voile; il est suivi du prêtre qui porte devant sa poitrine le calice également couvert. Que s'il y a plusieurs prêtres qui doivent célébrer ensemble, ils suivent la procession en portant des calices vides comme ornements, ou les autres instruments du sacrifice, ou enfin les reliques des saints. Pendant ce temps, les chantres modulent lentement l'hymne des Chérubins, et l'évêque bénit l'assistance.

Chez les Chaldéens catholiques, au moment de l'Offertoire, l'acolyte, après avoir baisé la main du prêtre, vient présenter la sienne aux assistants, qui la baisent et présentent à leur tour leur main à baiser à ceux qui sont plus éloignés. C'est une très-édifiante allusion aux paroles si connues de l'Évangile : « Si, au moment où tu présentes ton offrande à l'autel, tu te ressouviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande au pied de l'autel, va te réconcilier avec ton frère, et puis tu reviendras offrir ton présent (2). »

BOHA. — LE BRUN. — FORNICI. — PASCAL.

(1) Petit autel, le plus souvent entouré d'une grille, sur lequel les oblats ont été préparés.

(2) Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum. *Matth.*, v, 23, 24.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus.

Ps. iv, 9.

Seigneur, quand sans réserve on rentre à ton service,
Jamais le repentir de toi n'est méprisé ;

Un cœur humble et contrit par la douleur brisé,
C'est là l'offraude et le vrai sacrifice.

DUMAST.

OBLATION DES FIDÈLES. — *In spiritu humilitatis.* — *Veni, sanctificator.* — ENCENSEMENT DES OBLATIONS. — RAISON DE CES ENCENSEMENTS MULTIPLIÉS. — *Dirigatur, Domine.*

En présentant le pain et le vin, le prêtre et les assistants s'offrent eux-mêmes au Seigneur. Car le pain qui est composé de plusieurs grains de blé, et le vin qui est fait de plusieurs grains de raisin, représentent l'Église composée de plusieurs membres, qui sont tirés de la masse corrompue, pour être comme changés en Jésus-Christ, et devenir son corps mystique, ainsi que le pain et le vin sont changés en son corps naturel et en son sang véritable. Le pain et le vin sont donc l'image de ceux qui les offrent. De plus, le pain et le vin étant la nourriture, la subsistance et comme la vie des hommes, quand les fidèles l'offrent à l'autel, ils offrent en quelque façon leur vie ; ils s'offrent tout entiers à Dieu, pour être sacrifiés à sa gloire avec Jésus-Christ, leur chef.

Ainsi, pour que l'holocauste soit parfait, pour compléter l'oblation mystique du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire du chef et des membres unis ensemble, le célébrant offre son esprit et son cœur, l'esprit et le cœur de tous les assistants, pour les unir à la grande victime du salut. Dans cette intention, il récite la prière :

In spiritu humilitatis et in animo contrito, suscipiamur à vous avec un esprit humilié et te, Domine, et sic fiat sacrificium un cœur contrit ; recevez-nous, Sei-

*nostrum in conspectu tuo hodie,
et placeat tibi, Domine Deus.*

gneur, et faites que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui, en votre présence, d'une manière qui vous soit agréable.

En disant cette prière, il s'incline profondément, afin que l'action réponde aux paroles, de même que les paroles ne doivent être que l'écho des sentiments de son cœur; et, dans cette position, il conjure le Seigneur d'accueillir avec bonté cet hommage de son adoration et de celle des fidèles qui l'entourent. Sans doute, le sacrifice qu'il offre ne peut manquer d'être en lui-même agréable à Dieu, puisque c'est le corps et le sang de celui de qui le Père a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; » mais l'oblation qu'en font les hommes pécheurs, les prières et les vœux qu'ils y joignent, le sacrifice du cœur qui doit l'accompagner, pourraient bien déplaire à Dieu, à cause de notre faiblesse et de notre indignité, et attirer sa colère. Nous avons donc besoin de nous humilier devant le Seigneur et d'implorer sa miséricorde, et c'est ce que nous faisons dans cette belle et touchante prière, empruntée aux jeunes Israélites enfermés dans la fournaise de Babylone. « Recevez-nous, Seigneur, parce que nous nous présentons avec un esprit humilié et un cœur contrit. L'humilité, la componction, voilà les deux dispositions essentielles et naturelles pour le sacrifice ¹.

Aussitôt après, comme s'il avait reçu d'en haut l'heureuse nouvelle de la parfaite rémission de ses péchés et des nôtres, le prêtre, levant les yeux, les mains, l'esprit et le cœur vers le ciel, dit avec une confiance filiale :

*Veni, sanctificator omnipotens,
æterne Deus, et benedic hoc sacri-
ficium tuo sancto nomini præpa-
ratum.*

Venez, sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice destiné à la gloire de votre saint nom.

L'oblation est complète; le pain et le vin qui doivent

être changés au corps et au sang de Jésus-Christ sont sur l'autel; et, en nous humiliant devant le Seigneur, nous lui avons exprimé notre vif désir d'être transformés nous-mêmes, pour mériter d'être offerts à Dieu comme une hostie qui puisse lui plaire. Mais ce grand changement, cette heureuse transformation, ne peuvent être opérés que par l'Esprit sanctificateur. C'est ce divin Esprit, qui a formé le corps de Jésus-Christ dans le sein de la Vierge Marie; c'est ce même Esprit, qui doit le produire sur l'autel; c'est encore lui, qui anime et vivifie ce sacrifice; et la bénédiction qu'on attend de sa vertu toute-puissante n'est pas une simple sanctification des dons offerts, qui les conserve dans leur nature, en y attachant seulement quelques grâces; c'est une opération ineffable de son amour, qui les transsubstantie au moment de la consécration. Qu'il bénisse aussi, qu'il change nos cœurs; qu'il consume par le feu de son amour tout ce qu'il peut y avoir en nous de terrestre et de criminel, afin que nous ne fassions qu'une même victime, qu'un même holocauste avec Jésus-Christ.

En disant *Veni, sanctificator*, etc., le célébrant élève les mains et les rejoint; il élève en même temps les yeux au ciel, et les abaisse aussitôt. Par ce geste, ne semble-t-il pas que, nouvel Élie, il fait descendre le feu céleste sur le sacrifice qu'il vient de préparer. Quand il prononce le mot *benedic*, il fait un signe de croix sur l'hostie et le calice, pour montrer que c'est par les mérites et la vertu de la croix qu'il espère l'effet de la bénédiction demandée. Des cérémonies si belles, si éloquentes, jointes à des prières si riches, si expressives, si encourageantes, si instructives, ne peuvent, il est vrai, rien ajouter à la valeur de la victime qui est d'un prix infini; mais, convenons-en, elles doivent ajouter beaucoup à la piété, à la ferveur, à l'édification du prêtre et des fidèles.

Ici se termine la belle cérémonie des oblations. Elle est

immédiatement suivie de l'encensement, lorsque la messe est célébrée solennellement.

ENCENSEMENT DES OBLATIONS.

Un premier encensement a eu lieu dès l'entrée du prêtre à l'autel, et, à cette occasion, nous avons donné les raisons de cet usage très-ancien dans l'Église. Inutile de revenir sur ce que nous avons déjà dit; nous nous bornerons à ce qu'il y a de spécial et de distinct dans la circonstance qui nous occupe, et nous y ajouterons aussi quelques particularités, qui ont pu d'abord nous échapper.

Le diacre présente la navette au célébrant, en lui disant :

Benedicite, reverende pater.

Bénissez, révérend père ².

Bénissez, c'est-à-dire obtenez-nous de Dieu, par vos prières, que cet encens soit agréable à la Majesté divine et attire ses grâces sur les fidèles. Le diacre donne au célébrant le nom de *père*, par respect pour le représentant de Jésus-Christ. Ce titre de *père* a été d'abord donné aux évêques et aux docteurs de l'Église, et ensuite aux pasteurs des paroisses et généralement à tous les prêtres, qui nous enfantent à Jésus-Christ par le baptême, et nous nourrissent du pain de la parole divine et du pain eucharistique.

Le prêtre, par un symbolisme facile à comprendre, met par trois fois de l'encens dans l'encensoir, d'abord au milieu, puis à droite et ensuite à gauche; et en même temps qu'il le met, il le bénit par une prière plus longue et plus solennelle que celle dont il s'est servi au premier encensement. Voici la formule de cette bénédiction :

Per intercessionem beati Michaelis archangeli, stantis à dextris altaris incensi, et omnium

Que le Seigneur, par l'intercession du bienheureux archange Michel, qui est à la droite de l'autel

electorum suorum, incensum istud dignetur Dominus benedicere, et in odorem suavitatis accipere, per Christum Dominum nostrum. Amen.

des parfums, et par celle de tous ses élus, daigne bénir cet encens et le recevoir en odeur de suavité, par le Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

En prononçant le mot *benedicere*, le célébrant fait un signe de croix sur l'encensoir, parce que la croix est notre ressource ordinaire pour obtenir les grâces.

Saint Michel est l'ange tutélaire de l'Église, comme il l'était autrefois du peuple juif; voilà pourquoi l'Église implore ici son intercession. Il est dit que cet ange se tient à la droite de l'autel des parfums. Nous trouvons cette locution employée plusieurs fois dans l'Écriture. Ainsi l'archange Gabriel, qui apparut à Zacharie pour lui annoncer la naissance du divin Précurseur, nous est aussi représenté comme se tenant à la droite de l'autel des parfums (1). Dans l'*Apocalypse*, il est parlé d'un autre ange qui se tient près de l'autel avec un encensoir à la main (2). Les anges, qui s'approchent de si près du trône de l'Éternel, sont ceux dont la prière est le plus sûrement exaucée; et c'est pour que sa prière touche le cœur de Dieu que l'Église invoque saint Michel, qui est son protecteur.

Les parfums que les anges offrent à Dieu dans le ciel, sont l'emblème des prières des saints et de tous les Esprits célestes. Voilà pourquoi l'Église, voulant que son offrande soit agréable au Très-Haut, joint son encens à leur encens, ses prières à leurs prières, afin que par l'intercession de tous les élus de Dieu, et surtout par la puissante médiation de Jésus-Christ et par la vertu de sa croix, dont le prêtre exprime le signe et qui est le principe de tous les mérites des anges et des saints, notre encens ne soit pas aux yeux de Dieu une vapeur grossière, mais un parfum d'agréable odeur.

(1) Apparuit autem illi Angelus Domini stans à dextris altaris incensi. *Luc.*, I, 11.

(2) Et alius Angelus venit, et stetit ante altare habens thuribulam aureum. *Apoc.*, VIII, 3.

Ayant reçu l'encensoir des mains du diacre, le célébrant encense les oblats, c'est-à-dire le pain et le vin qu'il vient d'offrir, en récitant les paroles suivantes :

Incensam istud à te benedictum Que cet encens, que vous avez
ascendat ad te, Domine, et des- béni, monte vers vous, Seigneur,
cedat super nos misericordia et que votre miséricorde descende
tua. sur nous.

Tel est le commerce qui doit être incessamment entre Dieu et les hommes. Ceux-ci doivent continuellement prier, et Dieu ne cesse de répandre sur eux ses miséricordes et ses grâces. L'encens de nos prières, en s'élevant vers le trône de la Majesté éternelle, est comme un nuage formé des vœux de la terre, grossi de l'intercession des anges et des élus, fécondé par la miséricorde divine, qui redescend sur nous comme une rosée de salut et de bénédiction.

Pendant qu'il récite cette prière, le célébrant fait l'encensement des dons offerts, trois fois d'abord sous forme de croix, puis trois autres fois sous forme de cercle, deux fois en tournant à droite autour du calice et de l'hostie, et une fois en ramenant l'encensoir à gauche.

Pourquoi ces encensements multipliés et ainsi diversifiés ? Écoutons les explications qu'en donnent les liturgistes.

Le nombre de trois signes de croix et de trois tours a été certainement établi en l'honneur de la très-sainte Trinité. On peut dire aussi qu'il représente les trois grands mystères de la religion, ou bien encore les trois vertus théologiques. On peut en outre y trouver un souvenir de la triple effusion de parfums, que Marie-Magdeleine fit sur les pieds du Sauveur.

Le prêtre encense en forme de croix et de couronne : 1^o en forme de croix, parce que l'œuvre la plus excellente ne peut être agréable à Dieu qu'autant qu'elle est placée sous le signe, disons mieux, sous le sceau et la protection de la croix ; 2^o en forme de couronne, pour

marquer que notre offrande est de toutes parts environnée des mérites de Jésus-Christ, et, en quelque sorte, imprégnée de sa bonne odeur.

Ces cercles de feu et d'encens expriment aussi l'ardent désir que nous avons d'offrir à Jésus-Christ, notre Roi, une couronne de gloire et d'honneur, en échange de celle d'épines et d'humiliation que lui firent autrefois porter ses ennemis. Ce sont nos cœurs, embrasés d'amour, qui se pressent autour de lui, pour lui former une couronne.

Ces cercles se font en tournant de droite à gauche, et ensuite de gauche à droite, pour montrer qu'étant à Jésus-Christ de toutes manières, du côté de la nature comme du côté de la grâce, par notre esprit comme par notre corps, nous devons mettre toute notre application à le servir par toutes les facultés de notre être, nous montrant prêts à marcher sur ses traces, à le suivre partout, soit qu'il s'agisse d'aller à droite, soit qu'il s'agisse d'aller à gauche, l'environnant toujours de notre amour et de tous nos dévouements.

Après avoir encensé les oblations, pour les raisons que nous avons exposées, auxquelles nous ajouterons qu'on veut encore par là environner de respect le pain et le vin qui vont être changés au corps et au sang de Jésus-Christ, le célébrant procède immédiatement au grand encensement de l'autel, de la manière que nous avons déjà indiquée (1). Remarquons seulement que cet encensement ne se fait pas silencieusement comme le premier; il est accompagné d'une prière, qui exprime très-bien le but de cette cérémonie, et les heureux effets que nous en attendons.

Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo. Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Pone, Domine, custodiam ori meo, et osti-

Que ma prière, Seigneur, s'élève comme l'encens en votre présence. Que l'élévation de mes mains soit comme le sacrifice du soir. Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche

*um circumstantia labiis meis.
Non de lingua cor meum in verba
malitia ad excusandas excusa-
tione in peccatis.*

et le sceau de la circonspection sur mes lèvres, afin que mon cœur ne s'échappe pas en paroles de malice, et ne cherche pas de vaines excuses à mes fautes.

Admiron le soin que l'Église prend de nous recommander partout une profonde humilité, jointe à la plus grande pureté; elle demande sans cesse ces vertus pour ses enfants, et elle les leur fait demander : *Que ma prière s'élève vers vous, Seigneur, comme l'agréable fumée d'un précieux parfum.* Et nos prières, soyons-en sûrs, seront bénies et exaucées de Dieu, si nos désirs sont purs et animés par le feu de la charité. *Que l'élévation de mes mains, symbole de l'élévation de mon esprit et de mon cœur, vous soit agréable comme le sacrifice du soir.* Chez les juifs, ce n'était pas seulement le matin, mais encore le soir qu'on brûlait de l'encens dans le temple. Mais ici nous devons surtout avoir en vue le sacrifice du soir, que Jésus-Christ offrit à l'entrée de la nuit où il fut livré pour nous, et au déclin de ce jour à jamais mémorable où il fut élevé en croix. *Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et la circonspection sur mes lèvres.* Pour que nos prières, qui doivent sortir de notre cœur, ne soient pas souillées en passant par nos lèvres, il nous faut une garde à la bouche pour ne parler qu'à propos, et une règle à nos lèvres pour mesurer toutes nos paroles. N'en disons aucune qui ne soit digne de Dieu. *Que mon cœur ne cherche point des détours et des ruses pour excuser mes péchés.* Souvent on cherche, par quelque apparence trompeuse, à se justifier du mal qu'on a fait. C'est une disposition malheureuse, contraire à l'humilité et à la sincérité. Que notre seule excuse, ô mon Dieu, soit de gémir et de nous humilier devant vous.

Le prêtre remet l'encensoir au diacre, en disant :

*Accendat in nobis Dominus
ignem sui amoris et flammam
æternæ charitatis. Amen.*

Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour et la flamme d'une charité éternelle. Ainsi soit-il.

Quel souhait ! quel vœu ! quelle prière ! Faisons-la tous en même temps que le prêtre, avec foi, avec confiance et de tout notre cœur.

On fait, dit saint Thomas, l'encensement pour représenter l'effet de la grâce, qui est la bonne odeur dont Jésus-Christ est rempli, et qui doit passer de Jésus-Christ aux fidèles. Voilà pourquoi l'autel, qui représente Jésus-Christ, étant encensé de tous côtés, on encense chacun par ordre (1). Le célébrant est encensé le premier, parce qu'il est le représentant de Jésus-Christ ; et après lui le clergé, à partir des dignitaires, parce que tous les prêtres participent à l'honneur et aux fonctions du sacerdoce de Jésus-Christ. Les laïques considérables, tels que les principaux magistrats assistant officiellement à une messe solennelle, sont encensés de deux coups après les prêtres constitués en dignité (2). Quant aux séminaristes qui seraient au chœur, ils sont encensés, non pas séparément, mais d'une manière générale (3), tout le long des places qu'ils occupent. Enfin le peuple entier est encensé de trois coups par le thuriféraire qui, se tenant à l'entrée du sanctuaire, donne un coup d'encensoir en face de lui, un à sa gauche et un à sa droite.

A la vue de cet encens, qui se répand en nuage odorant dans l'enceinte sacrée, que chacun se dise à soi-même : « Suis-je la bonne odeur de Jésus-Christ ? Mes pensées, mes prières, mes désirs, mes sentiments, ces pieuses et saintes exhalaisons de l'âme, sont-ils animés par le feu

(1) Pertinet ad repræsentandum effectum gratiæ, quæ sicut bono odore Christus plenus fuit, secundum illud Genesis : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni* (Gen., xxvii), et à Christo derivatur ad fideles officio ministrorum, secundum illud : *Odorem notitiæ suæ spargit per nos in omni loco* (II Cor., ii), et ideò undique thurificato altari, per quod Christus designatur, thurificantur omnes per ordinem. 3^e part. q. 83. a. 5 ad 2.

(2) Petit Cérém. romain, p. 48.

(3) Per modum continui. S. R. C. 3 août 1839.

de la charité? » Que chacun de ceux qui sont encensés se demande encore à lui-même : « Ma conduite répond-elle à l'idée que l'Eglise donne de moi, en m'accordant cet honneur? » Hélas! combien de chrétiens dont la vie, au lieu de ressembler à un céleste parfum qui embaume l'Eglise de Dieu, est comme un cloaque impur, d'où sortent les émanations méphitiques de tous les vices! Un pieux et savant liturgiste (1), expliquant le sens moral de cette cérémonie, dit qu'il faut brûler l'encens de la dévotion dans l'encensoir du cœur avec le feu de la charité, pour qu'il exhale une odeur suave, afin que notre personne, aussi bien que notre offrande, soit en bonne odeur devant Dieu.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Quid dignum offeram Domino?

Qu'offrirai-je au Seigneur qui puisse lui plaire? *Mich.*, VI, 6.

Necesse est ut, quum hoc agimus, nosmetipsos Deo in contritione cordis mactemus.

Lorsque nous sacrifions, il est nécessaire de nous immoler nous-mêmes par le brisement de nos cœurs.

D. GREGOR., *Dialog.*, l. IV, c. LV.

1. L'esprit d'humilité et de sacrifice est le fondement de la vie chrétienne. Nul ne peut participer au triomphe du Sauveur, s'il ne prend d'abord part à son calice d'amertume; et plus on boit au torrent de ses opprobres et de ses humiliations, plus on peut espérer d'élever un jour comme lui glorieusement la tête (2). C'est ce que confirment admirablement les exemples que nous allons citer.

SAINTE RICARDE.

Souvent prosternée aux pieds de son divin Maître, animée par la vivacité de sa foi, l'impératrice Richarde méditait en silence les douleurs et les souffrances de l'Homme-Dieu, qui, pour nous donner l'exemple de

(1) Durand, c. xxii, p. 3.

(2) De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput. *Ps.* cix, 8.

la patience, a daigné se charger de l'arbre de notre rédemption et monter ainsi au Calvaire. A la vue de ce bois auguste, teint du sang le plus précieux, elle sentit, au milieu des tribulations dont elle fut accablée, son courage se ranimer; et aurait-elle encore pu se plaindre, en pensant que le Fils de Dieu, par amour pour nous, a bien voulu se soumettre à toutes les rigueurs d'une mort douloureuse? Si, dans ses moments de prospérité, Richarde trouva aux pieds de la croix des secours puissants pour se soutenir sur la pente glissante des honneurs et des dignités, au moment où l'adversité vint fondre sur elle, la méditation des souffrances de Jésus-Christ versa dans son âme ulcérée le baume des plus douces consolations. Là disparaissaient tous ces fantômes de gloire, qui auraient poursuivi tout autre qu'une sainte; là se taisait cette voix de la nature, qui réclame si fortement contre les humiliations; là enfin succombait l'homme, pour ne laisser vivre que le chrétien. Heureuse de ressembler en ce point à son divin Maître, qui a aussi été méconnu par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, Richarde s'attacha à la croix comme à la planche du salut après le naufrage. Au lieu de cette prospérité qui s'en était allée, comme fait au matin un songe nocturne, au lieu de cette vaine gloire qui s'était évanouie comme les fleurs qui ne durent pas plus que le printemps, la princesse savoura des délices ineffables, dont rien ne put empoisonner la jouissance.

Dans les statuts que cette illustre princesse rédigea pour la belle abbaye d'Andlau (1), dont elle était fondatrice, nous remarquons qu'elle prescrivit de s'occuper avant tout de ce qui concerne le service divin, de préparer soigneusement la cire pour les cierges, et d'avoir toujours du meilleur vin pour le saint sacrifice. Elle donna des biens fort considérables provenant de son patrimoine pour l'entretien de l'église du Saint-Sauveur et de son autel ainsi que des autres autels. Elle fournit aussi des vases, crucifix, voiles et tissus, ornements et tapis, calices et patènes, couronnes d'or et d'argent, tous les ustensiles nécessaires, chandeliers, cire, lampes, huiles et vins, et généralement tout ce qui regarde le culte. Elle ordonna d'envoyer tous les ans en don à Saint-Pierre de Rome deux amicts, deux aubes, une étole, un manipule et un cordon, demandant qu'en reconnaissance de ce qu'elle et son époux avaient fait pour ce monastère et la sustentation des pauvres, on priât dix fois l'an pour le repos de son âme, de celles de son époux, de son père, de sa mère, de ses frères et de ses proches, et généralement de tous les fidèles trépassés.

Plusieurs auteurs prétendent que l'impératrice Richarde avait fait un voyage dans la Palestine, et qu'elle reçut, en passant par Constantinople, de l'empereur Léon VI surnommé le Sage, le corps de saint

(1) Sur le revers des montagnes des Vosges, à neuf lieues de Strasbourg.

Lazare, évêque de l'île de Chypre, ainsi qu'une croix magnifique enrichie de diamants et de plusieurs parcelles de la vraie croix, que lui donna l'évêque de cette île. A son retour en Alsace, Richarde en reconnaissance des nombreux services que Luisward, évêque de Verceil, ne cessait de rendre à l'empire, lui fit présent de cette croix, que le prélat suspendit à son cou. C'est là, dit-on, un des premiers exemples que nous offre l'histoire de croix pectorale, portée par les évêques.

M. L. H. *Vie de sainte Richarde.*

MADAME ACARIE.

Mme Acarie, dite en religion *Sœur Marie de l'Incarnation*, étant encore dans le monde, s'appliquait avec la plus vive ferveur à tous les exercices de piété ; on pouvait facilement présager qu'elle arriverait à une haute sainteté. Les diverses afflictions qu'elle eut à essuyer, servirent à son avancement spirituel. En vrai disciple de Jésus crucifié, non-seulement elle souffrait en silence les humiliations et les outrages, mais encore elle en ressentait une vive joie. Pendant ses différentes maladies, cette généreuse fille de la croix fut un modèle de résignation. Instruite alors qu'un personnage éminent en sainteté avait trouvé l'art innocent de se distraire de ses souffrances, elle disait ingénument : « J'honore ce saint pour ses autres vertus, mais non » pour avoir fait une oraison qui lui ôtât le sentiment de ses peines ; « je n'aime point qu'on s'exempte d'endurer. Non, non, répéta-t-elle » avec une vive émotion, je n'aime point qu'on s'exempte d'endurer. » Sa vie ne fut qu'une croix continuelle, et, dans ses dernières années, Dieu ne sembla la lui prolonger que pour lui procurer les moyens de souffrir. Elle disait souvent dans ses plus grandes douleurs, et avec cet épanchement naturel aux amis du divin époux : « Je crois que le désir de souffrir me fera mourir. » On parlait un jour devant elle des peines du purgatoire, si fort au-dessus de toutes celles que l'on peut endurer ici-bas ; elle dit à haute voix que, s'il plaisait à Dieu de les lui faire éprouver pendant tout le temps qu'elle avait encore à vivre, elle en serait très-contente, parce qu'elle espérait honorer Dieu un peu plus par ces souffrances, qu'elle ne le faisait en ne les endurant pas. Plus ses maux croissaient, plus la beauté et la sérénité de sa physionomie croissaient aussi. Jamais elle ne paraissait plus gaie que lorsqu'elle souffrait le plus.

Étant tombée dangereusement malade, elle tenait en main un crucifix pesant, qu'elle ne cessait de porter sur ses lèvres et de mouiller de ses pleurs. Sa supérieure lui en présenta un autre plus léger ; mais la mourante lui dit à l'instant : « Point de petites croix, ma mère... » point de petites croix. Quoi ! Mourir sans souffrir ? Que je souffre, » Seigneur, jusqu'au jour du jugement, si c'est votre volonté ! » La

prieure l'engageant à solliciter de Dieu quelque soulagement à ses maux : « Ma Mère, répondit-elle, il ne m'est pas possible de demander à Dieu du soulagement ; au contraire, je désire souffrir bien « davantage. »

Si madame Acarie savait qu'un ministre du Seigneur manquait d'ornements d'église, elle se faisait un bonheur de lui en procurer sans délai, dans la crainte que l'auguste sacrifice ne fût interrompu. Elle avait tant d'affection à parer les autels, que, lorsque étant malade elle voulait se récréer, elle parlait d'embellir tel autel, d'orner telle église, de faire de nouveaux ouvrages propres à élever le cœur à Dieu. « Nous ne pouvons pas toujours parler de Dieu, disait-elle confidemment à une sainte fille qu'elle chérissait et qui connaissait sans doute les espèces de ravissements où la parole de Dieu élevait son illustre servante, mais il est bon de nous entretenir des moyens de soigner le culte des églises et des oratoires. » Tout autre genre de conversation l'intéressait peu ; et elle était ingénieuse à inventer de nouveaux ornements plus propres à inspirer le goût de la dévotion.

MADAME DE FORSANTZ.

M^{me} de Forsantz, née en Bretagne en 1616, porta la croix dès sa plus tendre jeunesse. Étant encore enfant, elle eut le malheur de perdre sa mère, et dès lors elle devint le jouet continuel de l'humeur fière et jalouse d'une parente, et fut livrée aux rebuts outrageants des serviteurs de la maison. Elle se trouva même exposée aux attaques de vils libertins, dont le Ciel et son angélique modestie enchainèrent les passions. Plus tard, elle est frappée de toute sorte de maux. Son corps est en proie à des douleurs aiguës, tandis que son âme est plongée dans de cruelles afflictions. Dans ces circonstances, quel spectacle attendrissant présente sa vertueuse énergie ! Elle parle des choses de Dieu avec sublimité ; quand elle dépeint le bonheur des croix, elle pénètre tous les cœurs. « Je me livre, disait-elle, oui, mon Sauveur, je me « livre de tout mon cœur aux rigueurs de votre justice ; infligez-moi « tous les tourments de votre croix, à la gloire de votre saint nom, et « pour le salut des âmes que vous avez rachetées sur la croix. » Cette soif des souffrances peut paraître incroyable ; mais c'est pour vous que nous écrivons, esprits dociles aux tendres inspirations de la grâce, et, non pour vous, esprits superbes, à qui les mystères de l'amour divin semblent des problèmes ou des absurdités.

Jésus-Christ dit à sa servante qu'il voulait qu'elle fût désormais l'épouse de la croix. Pour répondre à ce bienfait, elle mit par écrit les résolutions suivantes :

« L'an 1657, fête de l'immaculée Conception, animée du désir ardent

« que Notre-Seigneur m'a inspiré d'épouser sa croix, je promets de-
« vant le Très-Saint Sacrement de faire et de pratiquer ce qui suit :

« 1^o De ne disposer de rien qu'avec permission, désirant de vivre
« pauvre comme Jésus-Christ, et de mourir aussi comme lui sur la
« croix.

« 2^o De recevoir de bon cœur, et même de souhaiter les délaisse-
« ments et les abandons, pour participer à ceux de Jésus-Christ sur la
« croix ;

« 3^o D'endurer patiemment, à l'exception du péché, toute sorte
« de peines, soit corporelles, soit spirituelles, jusqu'à être accablée,
« comme Jésus-Christ, sous le poids épouvantable de sa croix ;

« 4^o D'aimer les mépris, et de ne me rassasier jamais d'opprobres,
« à l'exemple de Jésus-Christ sur la croix.

« Voilà, mon Jésus, la promesse que vous fait votre très-humble
« servante. Recevez-moi donc, non pas seulement comme l'associée,
« mais comme l'épouse de votre croix ; car je ne veux plus vivre et
« mourir sans elle et sans vous. »

Ces sentiments sont beaux, ces promesses généreuses ; mais il est plus beau, il est plus généreux d'être fidèle à ses engagements. La sainte veuve se conforma sévèrement aux siens ; et sa constance fut d'autant plus louable, qu'elle était sans cesse visitée par une foule de personnes de tout rang, qui demandaient et recevaient ses conseils, comme elles eussent reçu ceux d'un ange.

Cette généreuse amante de la croix fut éclairée d'une manière extraordinaire sur nos mystères, et sur les divers et ineffables caractères de la mission de Jésus-Christ. Elle en parlait avec autant d'onction que de lumières, surtout de la sainte enfance du Sauveur, qui animait le plus sa piété. Pour la satisfaire, elle forma, sous le nom de la sainte enfance de Jésus, une société dont le but était d'honorer et d'aimer tendrement le Dieu fait enfant pour notre salut. Le temps, qui détruit tout, respecta longtemps cette édifiante institution, qui a procuré bien des conquêtes au Sauveur des hommes.

L'abbé CARRON.

LE R. P. LIBERMANN.

On connaît le mystère de l'union de la puissance divine avec les douleurs humaines. Il y a dix-neuf siècles que Notre-Seigneur a révélé cet ineffable mystère sur le Calvaire. Depuis ce temps, tous ceux qui ont eu part aux faveurs du divin Maître, tous ceux qui ont participé à sa puissance sur les âmes, ont eu part à sa croix. La douleur contre laquelle le monde se révolte, dont la seule pensée fait hurler les démons et blasphémer les beaux esprits, la douleur est la seule voie de progrès et de civilisation, où l'homme puisse acquérir un peu

de grandeur, de force, devenir meilleur et capable enfin de faire quelque chose pour le bien et le salut des autres hommes.

Le révérend père Libermann, fondateur et premier supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, eut à traverser les plus rudes épreuves. Il fut d'abord obligé de vaincre tous les préjugés de la famille et de l'éducation ; car il était juif de naissance. Son père, considérable parmi les rabbins d'Alsace, le réservait aux honneurs de la Synagogue et lui avait inspiré de bonne heure la haine que les Juifs portent aux catholiques. L'enfant avait été docile : la vue d'une croix le faisait fuir, la présence d'un prêtre lui arrachait des cris d'épouvante, et, dans ses premières années, son ardeur pour les études et les pratiques juives, son horreur pour le nom chrétien pouvaient passer pour fanatisme. C'est dans cet éloignement et cette ignorance de la vérité que la Providence devait aller chercher un fondateur de Congrégation et un maître de la science ecclésiastique.

Un de ses frères s'étant converti au catholicisme, il prit le deuil, comme c'est l'usage des Juifs en pareille circonstance. Cependant le doute commença à ronger son âme. Bientôt il s'aperçut de l'insuffisance de la doctrine judaïque, et, l'Évangile traduit en hébreu lui étant tombé entre les mains, il le lut avec avidité. Ce livre le frappa vivement ; mais les miracles de Notre-Seigneur répugnaient à son rationalisme.

La grâce attendait le jeune Libermann à Paris. Il resta quelque temps flottant dans ses doutes et s'approchant chaque jour davantage de la vérité. Il consentit à interroger son cœur dans le silence d'une retraite. On le conduisit au collège Stanislas ; et là on lui donna une cellule. On le laissa seul avec les deux livres de l'*Histoire de la Doctrine chrétienne* et de l'*Histoire de la Religion*, de Lhomond. A peine dans cette solitude, il éprouva un sentiment de peine extrême : la pensée de son isolement, le souvenir de sa famille, les épreuves où il allait entrer, tout contribuait à le remplir de tristesse. Il se souvint alors du Dieu de ses pères, et, se prosternant, il supplia le Dieu de Jacob de l'éclairer, de lui faire connaître si la croyance des chrétiens était véritable et de l'en éloigner si elle était fausse. Aussitôt le jour se fit dans cette âme soumise et suppliante. « Je vis la vérité, dit M. Libermann ; la foi pénétra mon esprit et mon cœur. M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai facilement et fermement à tout ce qui y est raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ. » On le prépara au baptême. Il recevait les enseignements divins avec une avidité incomparable. Il ressemblait, dit un de ses catéchistes, à une pierre incandescente, qui dévore l'eau dont on l'arrose. Nous ne nous arrêterons pas sur l'état de joie, de lumière et de paix d'une âme, qui aborde la vérité. M. Libermann reçut avec abondance toutes les grâces délicieuses réservées aux néophytes. Après son baptême (1826),

il vécut plusieurs années dans un état de calme et de ferveur admirable. Entraîné dans les splendeurs et les ivresses de la vérité, il savourait, il priait, il aimait. Néanmoins, au milieu de toutes les joies de la lumière, ses affections de famille le faisaient cruellement souffrir, car son père épuisait les menaces et les blasphèmes pour le ramener au judaïsme.

Reçu, deux ans après son baptême, au séminaire de Saint-Sulpice, M. Libermann joignait aux fraîches impressions de la grâce baptismale les bénédictions qui abondent dans le noviciat du sacerdoce. Au seul souvenir du séminaire, plus d'un de nos lecteurs, sans doute, s'épanouit et sourit. Qui dira l'ivresse sainte, la joie pure et continue de ces maisons, où les âmes se préparent, dans l'humilité et la prière, au plus grand honneur où les hommes puissent atteindre ! M. Libermann pratiquait avec amour toutes les vertus qui forment le parfait séminariste, l'humilité, la douceur, la piété, la modestie. Elles sont le fondement de tout apostolat. M. Libermann exerçait déjà autour de lui, et sans s'en apercevoir, dans toute sa conduite et ses conversations, cet apostolat, qui devait être la sanction de sa vie. « Avez-vous entendu le juif parler du bon Dieu ? » se disaient entre eux avec admiration les jeunes séminaristes de Saint-Sulpice. Puis quelque chose éclatait autour de ce juif de mine peu relevée et de courte taille, dans sa parole rude et sa phrase qui sentait l'étranger, pour emprunter les traits dont Bossuet peignait le grand apôtre ; il fallait bien, comme toujours, que l'éclat sortit de la souffrance. Malgré toutes les joies qu'il renferme, le sacrifice est toujours une immolation. Déjà M. Libermann, à peine au début de sa vie sacerdotale, était initié aux désolations intérieures, aux ténèbres et aux combats, où Dieu laisse les siens s'épurer et se former pour son service, acquérir des mérites et se rendre capables de travailler pour sa gloire. Le néophyte ne devait pas en rester aux humiliations intérieures ; il y avait un an déjà qu'il était au séminaire, lorsque tout-à-coup un mal affreux se déclara, qui sembla l'exclure pour toujours du sacerdoce.

Au rapport des médecins les plus renommés, l'épilepsie, quand elle survient après un certain âge, est une maladie incurable et qui mène nécessairement à l'idiotisme et à la mort. M. Libermann ne pouvait avoir de doute : l'accès aux ordres sacrés lui était interdit. Il embrassa la volonté de Dieu sans trouble et sans inquiétude. Sans avenir désormais, il se remit de tout à la divine Providence. Dans son humiliation et avec son indignité reconnue, il resta à Saint-Sulpice. « Ma
« chère maladie est un grand trésor, disait-il ; j'espère que je mènerai
« une vie parfaitement pauvre et uniquement employée au service
« de Dieu ; je serai donc plus riche que si je possédais le monde entier.
« Je défie le monde de trouver un homme plus heureux ! car qui est
« plus heureux que celui qui ne veut rien avoir ? Qui est plus heu-

« reux que celui dont les désirs sont accomplis ? » « Pourquoi vous affliger à mon sujet ? disait-il encore à ses frères. Pensez-vous que je mourrai de faim ? Eh mon Dieu ! le Seigneur nourrit les oiseaux de la campagne, ne trouvera-t-il pas moyen de me nourrir ? Il m'aime plus que les oiseaux de la campagne. » Ces sentiments sont beaux, lorsque le cœur cherche à les produire et que l'âme s'efforce de s'y conformer pendant que le Seigneur ménage l'ombre à sa brebis et lui donne l'assurance de lui fournir tout ce qui est nécessaire à sa vie. Mais ils sont sublimes et ils sont un des privilèges de la sainteté, quand ils s'expriment avec cette force et se mettent en pratique avec cette simplicité dans le dépouillement et le dénûment où se trouvait alors M. Libermann. « Que je sois prêtre ou non, que je sois millionnaire ou gueux, tout ce que je suis et tout ce que je possède est à Dieu et à personne autre qu'à lui. »

La révolution de 1830 avait retranché aux séminaires les bourses que le Gouvernement leur avait jusque-là accordées ; elle avait aussi ruiné et dispersé beaucoup d'œuvres de charité particulières ; parmi ces dernières se trouvait peut-être celle qui jusque-là avait pourvu à la pension de M. Libermann. Dans la pénurie où ils se trouvaient, il était impossible aux directeurs du séminaire de détourner une partie des fonds destinés à l'éducation des clercs au profit d'un sujet visiblement et indéfiniment irrégulier. On se résigna à prévenir M. Libermann. Il reçut cette communication sans se troubler ; et, comme on lui demandait ce qu'il allait devenir, il répondit avec calme : « Je ne puis rentrer dans le siècle ; Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort. » Il s'était donné irrévocablement, et, malgré les refus qu'il paraissait recevoir ; il ne voulait pas reprendre ses engagements. Gueux ou millionnaire, il appartenait toujours à Dieu. Le bon maître ne l'abandonna pas. Touchés de cette résignation et de cette vertu, les directeurs de Saint-Sulpice, à l'unanimité, résolurent de le garder à Issy, aux frais de la Compagnie et aussi longtemps qu'il plairait à Dieu.

Ne s'étant jamais laissé rebuter par ces rudes préparations que la Providence lui avait ménagées, M. Libermann eut le bonheur de parvenir au comble de ses désirs. On peut dire en toute assurance que c'est au fond des abîmes de toutes les impossibilités matérielles imaginables que la Congrégation du Saint-Cœur de Marie a pris naissance. Elle s'est développée insensiblement ; et, s'unissant plus tard à la Congrégation du Saint-Esprit, elle a formé une société puissante, qui rend tous les jours de grands services à l'Église, en travaillant à l'évangélisation des noirs et en préparant le clergé de nos colonies.

Le R. P. Libermann est mort le 2 février 1852.

DOM PITRA, *Vie du R. P. Libermann.*

L'ESPRIT DE SACRIFICE INCONNU AU PROTESTANTISME.

2. Dans un sermon protestant, prêché dernièrement en Angleterre et qui a eu beaucoup de retentissement, nous trouvons des aveux précieux pour la religion catholique, que l'orateur appelle *Romanisme*.

Le sujet du sermon est le *Danger de l'idolâtrie* (*peril of idolatry*) ; l'épigraphe est ce verset de saint Jean : « Petits enfants, gardez-vous des idoles. » On n'en saurait douter, d'après ces seules paroles, c'est contre nous, pauvres païens de l'Église de Rome, que le prédicateur (1) apprête son éloquence ; il vient combattre ces ténèbres de l'idolâtrie, qui menacent de s'épaissir sur la Grande-Bretagne. Et cependant il est forcé de convenir que les relations fréquentes et amicales entre catholiques et protestants, et les voyages sur le continent ayant *familiarisé l'esprit anglais avec les particularités du système romain*, « on a découvert qu'il y a dans ce système beaucoup de choses bonnes en pratique, et on a trouvé, à l'examen, que beaucoup de cérémonies, dont on s'était moqué sans charité comme de momeries, sont des institutions remplies d'un sens profond. Ces relations avec les Romanistes ont aussi fait découvrir que beaucoup d'anecdotes traditionnelles, qui ont cours en Angleterre sur le Romanisme, ne sont pas fondées en fait, étant de pures inventions de la malignité impie reçues par la malignité crédule, et si souvent répétées qu'elles ont pris l'apparence d'une incontestable vérité. » Cette découverte a amené, suivant la pente naturelle de l'esprit humain, une réaction favorable au catholicisme ; toutes les allégations antipapistes des protestants sont devenues suspectes aux âmes candides, et le Romaniste a pu dire ingénument : « Si sur un point vous êtes satisfaits de mes explications, pourquoi ne pas les écouter sur d'autres points, et probablement vous les trouveriez non moins satisfaisantes ? » On ne comprend pas ce que le prédicateur trouve de satanique à cette question ingénue, ainsi posée par lui-même ; c'est sans doute l'impossibilité d'y répondre qui détermine son irritation, car il juge à propos de s'interrompre en cet endroit de son sermon, pour s'écrier : « Dieu ne permettra pas que sa cause soit défendue avec des armes prises dans l'arsenal de Satan ! »

Enflammé de cette indignation soudaine, il se lance alors dans une violente satire contre le protestantisme moderne, dont le relâchement favorise encore les progrès du catholicisme. « Le monde protestant, dit-il, ne peut plus être considéré comme animé de l'esprit de sa-

(1) M. Walter Farguhar Hook, vicaire de Leeds, prébendaire de Lincoln, chapelain ordinaire de la reine.

« crifice. » Aveu remarquable et d'une accablante vérité ! — « Nous
 « avons l'aigreur des Puritains sans leur austerité ; leur suffisance
 « sans la pureté de leurs mœurs ; leur ostentation sans leur piété ;
 « leur phraséologie sans leur mépris pour les consolations mondaines.
 « Sans entrer dans la question de savoir si l'ascétisme et l'austérité
 « sont choses désirables en elles-mêmes, il y a, il y a toujours eu, il y
 « aura toujours des esprits disposés à pratiquer ainsi la religion ; et,
 « s'ils ne trouvent plus que l'ombre de l'ascétisme dans les sectes
 « autrefois ascétiques du protestantisme, s'ils voient le principe même
 « repoussé par le clergé anglican, tandis qu'ils en trouvent la *sub-*
 « *stance dans les sectes romaines*, ils se pencheront naturellement
 « vers Rome, et recevront avec joie ces livres et ces exercices de dé-
 « votion, qui leur procurent des émotions de pieuse mélancolie. » On
 pardonne aisément, en faveur de semblables déclarations, le non-sens
 des *sectes romaines* ; mais n'est-il pas étrange de voir un ministre
 éminent de l'Église anglicane reconnaître en pleine chaire, avec l'ap-
 probation de son auditoire qui demande de la publicité pour cette
 amende honorable du protestantisme, que Rome seule possède la
 substance de la piété et du sacrifice ? Car, évidemment, il ne veut
 pas dire autre chose. Oui, il y aura toujours de ces âmes d'élite, affa-
 mées de vérité et d'amour, qui trouveront amer le pain du protes-
 tantisme, et recevront avec joie cette manne céleste des consolations
 spirituelles, que Dieu ne dispense qu'à son Église. Ces âmes ferventes
 étouffent dans l'atmosphère de la réforme ; elles respirent à l'aise,
 avec d'ineffables jouissances, dans les champs sans bornes de la piété
 catholique. Le protestantisme a de grands hommes, des citoyens
 honnêtes, vertueux même ; notre Église seule a des saints, et, quand
 nous rappelons leur mémoire, nous n'avons pas, grâce à Dieu, comme
 ces enfants dégénérés des Puritains du seizième siècle, à les taxer
 d'ostentation et d'orgueil, en même temps que nous rendons hom-
 mage à l'austérité de leurs mœurs. Ce n'est pas nous, non plus, qui
 ferons à notre Église la sanglante injure de dire qu'elle a laissé
 s'éteindre dans son sein l'esprit de sacrifice, car cet esprit est encore
 celui du catholicisme : il embrase tous les jours des âmes nouvelles,
 qui continuent la génération des saints. Pour nous, le ministre des
 autels n'est pas seulement, selon l'heureuse expression du comte de
 Maistre, « un honnête homme habillé de noir. » C'est un prêtre, et
 le protestantisme est impuissant à produire ce personnage sacerdotal,
 de même que cet autre type sublime et également inimitable, la sœur
 de charité ! Soyons fiers de ce glorieux privilège, et bénissons Dieu
 d'avoir forcé nos adversaires eux-mêmes à confesser, en rougissant,
 que l'esprit de sacrifice s'est éloigné d'eux, et qu'il anime exclusive-
 ment l'Église de Rome !

SACRIFICE COMPLET.

Notre sacrifice, pour être agréable à Dieu, doit être complet, c'est-à-dire que nous ne devons garder au fond de notre cœur aucune mauvaise affection. C'est ce que nous prouve la destruction des statues de Chromatius, qui forme un épisode spécial des Actes de saint Sébastien.

Chromatius, préfet de Rome, était renommé pour la collection remarquable d'idoles qu'il possédait. Comme sa goutte le faisait souffrir horriblement, Sébastien lui persuada que, s'il brisait toutes ses idoles, sans exception, il recouvrerait la santé. La condition était dure ; il l'accepta cependant. Tiburtius, son fils, violemment indigné en apprenant cette nouvelle, protesta que, si le résultat promis ne suivait pas l'exécution, il ferait jeter Sébastien et Polycarpe dans une fournaise ardente, menace qui pour le fils du préfet de la cité n'était peut-être pas aussi difficile à réaliser qu'on pourrait le croire.

En un seul jour, deux cents statues païennes furent mises en pièces, tant celles qui se trouvaient à la villa, que celles dont la maison de Rome était ornée. Mais si les images étaient détruites, Chromatius n'était pas guéri. Sébastien fut appelé et accablé de reproches. Calme et impassible, il se contenta de répondre : « Je suis convaincu que tout n'a pas été détruit, on a dû en épargner quelque chose. » Il disait vrai. Quelques petits objets avaient été regardés plutôt comme œuvres d'art que comme emblèmes religieux, et, à ce titre, dérobés à l'exécution, comme le butin d'Achan fut soustrait à l'anathème (1). Ces objets, ayant été découverts, furent également brisés ; et Chromatius guérit aussitôt. Alors, non-seulement il se convertit, mais avec lui son fils Tiburtius qui, devenu bientôt un des plus fervents chrétiens, reçut plus tard la palme du martyre et donna son nom à une Catacombe.

Le cardinal WISEMAN, *Fabiola*.

ORIGINE DE QUELQUES TITRES HONORIFIQUES.

Le nom de *Père* a été principalement donné aux évêques et aux docteurs de l'Église, d'où vient qu'on a toujours dit les Pères de l'Église, les Pères des conciles. On a donné aussi ce titre, dès le cinquième siècle, aux chefs des communautés religieuses (2). On l'a donné aux parrains, aux curés (3), qui sont les pères spirituels d'une

(1) Josué, VIII.

(2) D. Aug., I. I, de *Morib. Eccl. cath.*, c. xxxi.

(3) Avit. Vienn., *Hom. de rogat.* — Damian, lib. II, Epist. xxiv.

paroisse, à ceux qui baptisaient, et plus communément à tous les confesseurs (1) ; c'est pourquoi es peuples, depuis le douzième siècle, l'ont donné à presque tous les religieux, à cause de la part qu'ils ont eue aux fonctions de la prêtrise.

Les mots de *Révérènd* et de *Révérence* ne convenaient qu'au pape et aux grands évêques durant les cinq premiers siècles de l'Église. C'étaient encore là des titres d'une distinction singulière au neuvième siècle, comme on peut le voir par les lettres du pape Jean VIII, et dans plusieurs auteurs qui, parlant de canons de l'Église, disent : *Les révéérés Conciles des Pères ordonnent* (2). Insensiblement, on les a donnés aux chefs des grandes communautés. Saint Bernard appelle même du titre de *Révérendissime* Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, qui lui écrivit qu'il n'était point *Révérendissime*, et qu'à son égard le mot même de *Père* ne lui convenait pas (3) ; il ne voulait que le nom de frère ou d'ami, et il suivait en cela l'exemple de Guignes, prieur de la Grande Chartreuse, qui l'avait supplié de ne pas lui donner le nom de Père. L'humilité de ces saints hommes n'a pourtant pas empêché qu'on ne leur ait donné ces titres, à eux et à leurs successeurs. Chez les Chartreux, le prieur, qui est le général de l'Ordre, est le seul qu'on appelle tout court par respect le Révérend Père. Il a été bien naturel que, lorsqu'on a donné ces titres aux chefs des communautés, on ait aussi appelé le célébrant : *Mon Révérend Père*, le regardant comme le chef de l'assemblée où s'opèrent les saints mystères.

Le diacre ne dit pas : *Benedic, bénis*, mais *Benedicite, bénissez*. On parle au pluriel, quoiqu'on s'adresse à une seule personne, parce qu'on a cru, dans les bas siècles, que c'était plus respectueux.

On sait que, dans l'ancienne latinité, on ne parlait jamais au pluriel en s'adressant à une seule personne, et qu'on disait à l'empereur lui-même : *Tu Cæsar*. Saint Jérôme dit toujours : *Ta Béatitude, Ta Sainteté*, en écrivant au pape Damase, *Tua Beatitudo, Tua Sanctitas* (4). Au cinquième siècle, saint Augustin et les autres évêques n'écrivirent aux papes Innocent I^{er} et Célestin I^{er}, qu'en leur disant : *Ta Révérence, Ta Sainteté, Ta Vénération* (5). Mais saint Grégoire-le-Grand, à la fin du sixième siècle, parle toujours au pluriel aux personnes auxquelles il veut marquer du respect. Ainsi il écrit à plusieurs grands évêques : *Vous, Votre Béatitude* (6), *Votre Révérence, Votre Sainteté* ;

(1) Leo Ostiens., l. II, c. xxx. — Damian., l. IV, epist. vii.

(2) Reverenda concilia Patrum decernunt. Agobard de div. Psalmod.

(3) Reverendissimum me esse ignoro ; Patrem, quantum ad te, me esse nego. Petr. clun., lib. VI, p. 3.

(4) Epist. lvii.

(5) D. Aug., epist., cxcvii. Al. xcvi. — Epist. ccix. Al. cclxi.

(6) Epist. iv.

Reverentia Vestra, Sanctitas vestra (1) : et aux personnes laïques élevées en dignité, comme étaient les patrices de Rome : *Votre Excellence*, et quelquefois *Votre Éminence* (2). Insensiblement presque tous les peuples de l'Europe, Français, Espagnols, Anglais, Italiens, Allemands, ont parlé au pluriel aux personnes qu'ils ont voulu respecter. C'est pourquoi dans cette formule, qui n'est guère plus ancienne que le quinzième siècle, on a dit au prêtre : *Benedicite, Bénissez*, et non pas *Benedic, Bénis*.

Le Père LEBRUN.

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION.

LAVEMENT DES DOIGTS. — *SUSCIPE, SANCTA TRINITAS.*

Lava à malitiâ cor tuum, Jerusalem, ut salvafias.

Ame chrétienne, lavez-vous, purifiez votre cœur de la corruption, afin que vous soyez sauvée. Jerem., iv, 14.

Aussitôt après avoir été encensé par le diacre, le célébrant se lave les mains, c'est-à-dire simplement le bout des doigts qui doivent toucher la victime.

La réception des offrandes, telle qu'elle se pratiquait autrefois, avait pu salir les mains du prêtre, comme aussi l'encensement, qui a lieu encore de nos jours aux messes solennelles, peut leur faire contracter quelque souillure. Mais ce n'est pas là le motif principal, qui a déterminé l'Église à établir cette cérémonie. Il y a une raison mystérieuse, bien plus excellente, que saint Cyrille de Jérusalem nous développe en ces termes : « Vous avez vu qu'on « donne à laver les mains au prêtre qui officie ? Pensez-
« vous que ce soit pour nettoyer le corps ? Nullement,
« car nous n'avons pas coutume, quand nous entrons
« dans l'église, d'être en tel état que nous ayons besoin
« de nous laver pour nous rendre propres. Ce lavement

(1) Epist. xx et xli. — L. II, Epist. xxxvii, etc.

(2) *Ib.*, l. II, Ép. xxviii, xxxvii, etc.

« des mains nous rappelle que nous devons être purs de
 « tout péché, parce que nos mains signifient nos actions.
 « Laver nos mains n'est autre chose que purifier nos
 « œuvres (1). »

Ce ne sont pas les mains entières que le célébrant lave, comme avant de commencer la messe, mais seulement l'extrémité des doigts, parce qu'il a dû préalablement se purifier de toute faute grave par la confession sacramentelle, supposé qu'il en eût quelque une à se reprocher. Il ne s'agit donc ici pour lui que de quelques fautes légères, qui n'auraient souillé tout au plus que l'extrémité de son âme, et dont il veut se purifier, afin qu'il n'y ait point en lui la moindre tache. Remarquons encore qu'il lave seulement l'extrémité du pouce et de l'index, parce que ce sont les deux doigts consacrés par l'onction, qui doivent seuls toucher la victime sainte.

L'Église, qui sait toujours adapter parfaitement les paroles aux actions, met dans cette circonstance dans la bouche du prêtre les sept derniers versets du psaume xxv^e, qui conviennent admirablement à cette partie de la messe.

Lavabo inter innocentes manus meas, et circumdabo altare tuum, Domine, ut audiam vocem laudis et enarrem universa mirabilia tua. Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ. Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam et cum viris sanguinum vitam meam, in quorum manibus iniquitates sunt, dextera eorum repleta est muneribus. Ego autem in innocentia mea ingressus sum; redime me et miserere mei. Pes meus stetit in directo; in ecclesiis benedicam te, Domine.

Je laverai mes mains avec ceux qui vivent dans l'innocence; et je me tiendrai autour de vos autels, Seigneur, pour entendre publier vos louanges et raconter moi-même toutes vos merveilles. Seigneur, j'aime la beauté de votre maison et le lieu qu'habite votre gloire. O Dieu, ne perdez pas mon âme avec celle des impies, dont les mains, au milieu des dons qu'elles vous présentent, sont toutes chargées d'iniquités. Pour moi, j'ai suivi le sentier de l'innocence; délivrez-moi, et faites-moi miséricorde. Mes pas ont été constants dans la voie droite; je vous bénirai, Seigneur, dans l'assemblée des saints.

(1) D. Cyril. *Cat. myst.* 5.

Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto. Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in secula seculorum. Amen. Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit! Maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles, comme dans le principe. Ainsi soit-il.

Cette prière renferme un admirable mélange d'humilité et de confiance. Le prêtre est humble et craintif, car il sait qu'on ne saurait jamais être trop pur, pour paraître devant celui dont le regard fait trembler les justes eux-mêmes. Voilà pourquoi il dit : *Je laverai mes mains avec ceux qui vivent dans l'innocence*, c'est-à-dire : Je m'appliquerai sans relâche à purifier ma vie et mes actions ; je les dégagerai des moindres souillures, m'efforçant de me rendre semblable à ceux qui vivent dans l'innocence, modelant ma vie sur celle des saints qui ont marché sur les traces de Jésus-Christ, sur celle des anges qui entourent l'auguste tabernacle. Avec eux, *je me tiendrai auprès de votre autel, ô mon Dieu, pour y entendre la voix qui célébrera votre gloire, et pour la chanter à mon tour en racontant vos merveilles*. Le prêtre, en effet, est le député de l'Église qui, par sa bouche, offre à Dieu ses hommages ; mais il ne se contente pas d'être l'organe de cette adoration, il célèbre aussi en son propre nom la grandeur de la miséricorde divine. Le célébrant témoigne ensuite au Seigneur combien lui sont chers les tabernacles, où il manifeste sa gloire ; mais, craignant de devenir indigne d'y remplir ses augustes fonctions, il supplie son Dieu de le préserver de la contagion des impies, de l'éloigner de la société des méchants, dont les funestes exemples pourraient l'entraîner au mal. Quant à lui, il aborde l'autel du Seigneur avec une sainte confiance, parce qu'après avoir sondé son cœur, il se croit, autant du moins que la faiblesse humaine le permet, exempt de toute faute qui le rendrait indigne de célébrer les saints mystères. C'est dans ce sentiment qu'il dit : *J'ai suivi le sentier de l'innocence ; mes pas ont été constants dans la voie droite*. Ces paroles ne

s'éloignent pas de l'humilité chrétienne, parce que le prêtre reconnaît que, s'il a mené une vie différente de celle des impies, c'est uniquement par la grâce du Seigneur; que, s'il a quelques vertus, il les tient de Dieu; et que toujours il a besoin de sa miséricorde, pour persévérer dans le bien. *Délivrez-moi*, dit-il, *et prenez pitié de moi*.

Le psaume *Lavabo* se termine, selon la coutume, par le *Gloria Patri*, excepté au temps de la Passion et aux messes des morts. Cette doxologie, ou chant de gloire, a quelque chose de joyeux et de solennel, que l'Église a trouvé convenable de retrancher des offices empreints de tristesse et de pénitence.

Pendant le *Lavabo*, les assistants doivent conjurer le Seigneur de les laver de plus en plus de leurs iniquités, et lui demander la pureté et l'innocence requises pour recueillir les fruits attachés au sacrifice. Qu'ils seraient heureux, s'ils pouvaient, eux aussi, dire en toute vérité : « J'ai marché dans le sentier de la justice ! » Hélas ! plus d'une fois sans doute, ils en ont dévié; et peuvent-ils, en ce moment, se rendre ce consolant témoignage qu'ils sont dans la voie droite? Que les paroles de ce psaume, qui ne conviennent pas à l'état actuel de leur âme, servent à les humilier profondément, et les engagent à prendre tous les moyens pour recouvrer l'innocence qu'ils ont perdue¹!

Ayant essuyé les mains avec un petit linge appelé *manuterge*, le prêtre revient au milieu de l'autel. Là, ayant élevé, puis abaissé les yeux, appuyant à l'autel ses mains jointes, et étant un peu incliné, il dit secrètement l'oraison suivante :

<i>Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem, quam tibi offerimus ob memoriam Passionis, Resurrectionis et Ascensionis Jesu-Christi Domini nostri, et in honorem</i> (1) <i>beatæ Mariæ semper Vir-</i>	Sainte Trinité, agréez cette offrande que nous vous présentons en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en l'honneur de la bienheureuse Ma-
---	--

(1) Autrefois, comme on le voit dans les anciens Sacramentaires, on

ginis et beati Joannis Baptistæ et sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et istorum, et omnium sanctorum, ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem, et illi pro nobis intercedere dignentur in cælis, quorum memoriam agimus in terris. Per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

rie toujours Vierge, et du bienheureux Jean-Baptiste, et des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de ceux-ci (*ceux dont les reliques sont ici*), et de tous les saints, afin que cette offrande contribue à leur gloire et à notre salut, et que ceux dont nous célébrons la mémoire sur la terre, daignent intercéder pour nous dans le ciel. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

On peut regarder cette oraison comme un corollaire ou résumé des deux oblations séparées du pain et du vin. Le prêtre y parle, non-seulement en son nom, mais de concert avec tous les fidèles; et, en renouvelant son offrande, ce n'est plus seulement au Père, nominativement, qu'il la présente, mais aux trois personnes divines ensemble, auxquelles appartient même honneur, même gloire.

Cette prière renferme toutes les personnes qui ont part au sacrifice, quoique d'une manière différente, Dieu, Jésus-Christ, les saints du ciel, les fidèles de la terre. Dieu, dans l'unité de son essence et dans la trinité de ses personnes, est le seul à qui le sacrifice soit offert; Jésus-Christ, dans son humanité sainte, est l'oblation pure et sans tache, qui ne peut manquer d'être agréable à Dieu; l'Eglise du ciel et celle de la terre reçoit les fruits de cette oblation.

De plus, aux fins déjà exprimées du sacrifice, qui sont l'adoration, l'action de grâces, l'expiation des péchés, l'impétration des secours du salut et de la vie éternelle, cette prière en joint d'autres, savoir : la mémoire des mystères de Jésus-Christ, l'honneur et les suffrages des saints. Il n'y est fait mention que de la *Passion*, de la Ré-

disait : *In honore* et non pas *in honorem*. Le Père Lebrun voudrait qu'on eût conservé la leçon *in honore*, laquelle, d'après lui est synonyme de *festo*, et a le même sens que *in commemoratione* ou *in veneratione beatæ Mariæ* de la préface de *Beaté*.

surrection et de l'*Ascension* de Notre-Seigneur, parce que dans ces trois grands mystères est renfermée toute l'immolation et la consommation du sacrifice, et que les autres n'en sont que la préparation et la conséquence. Ainsi cette incomparable victime, qui a été d'abord sanctifiée par l'Incarnation, et ensuite offerte à Dieu, dès l'instant que Jésus-Christ est entré dans le monde, a été plus tard immolée sur le Calvaire. On peut dire qu'elle a été consommée par sa résurrection, qui a détruit tout ce qu'il y avait de corruptible et de mortel; et, par l'ascension, elle a été présentée devant la face de Dieu. Enfin, elle a bien voulu s'incorporer avec les fidèles, en leur donnant son Saint-Esprit, et en les faisant membres de son corps. Or, comme la messe est la vraie continuation du sacrifice unique de la croix, en mentionnant les plus augustes mystères de la rédemption, la Passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, nous rappelons par là même le souvenir de tout ce qui a précédé, accompagné et suivi l'immolation d'un Dieu victime.

Nous pouvons remarquer en outre que l'action sacrée nous met successivement sous les yeux tous les mystères de Jésus-Christ s'immolant pour notre salut. Nous y trouvons la préparation et la sanctification de la victime, dans le choix et la préparation du pain et du vin; l'offrande préparatoire du sacrifice, dans l'oblation qui se fait en termes clairs et précis; l'immolation, dans la consécration du corps et du sang de Jésus-Christ, qui se fait sous des espèces séparées; la consommation et l'élévation de la victime, qui a lieu dans la suite des prières du canon, où nous demandons à Dieu que l'hostie soit portée sur l'autel sublime dressé devant le trône de Dieu; enfin, la communion du peuple à la victime est encore sensible dans la communion du prêtre et des fidèles. Ainsi se trouvent réunis à la messe tous les mystères de Jésus-Christ, dont on se contente de nommer dans cette prière les trois principaux.

En second lieu, nous offrons nos supplications à l'ado-

nable Trinité, afin que ce sacrifice *serve à l'honneur des saints*. Ces paroles, malicieusement interprétées, ont donné lieu aux hérétiques d'adresser à l'Église les imputations les plus calomnieuses, lui reprochant d'égaliser, de préférer même les saints à Dieu, puisqu'on fait servir Jésus-Christ à les honorer, puisqu'on prend un Dieu victime pour leur rendre un culte de vénération. Mais ce n'est pas là le sens des paroles de l'Église. Certes, quelque honneur qu'elle rende aux saints, elle n'a garde de les égaler à Dieu et de leur offrir le sacrifice; et, dans ses conciles et par la bouche de ses docteurs, elle a suffisamment expliqué sa doctrine à ce sujet. « Nous ne donnons pas aux saints des temples, des prêtres, des sacrifices, dit saint Augustin, parce que ce ne sont pas les saints, mais leur Dieu qui est notre Dieu (1). » Dans l'oraison même qui nous occupe, ce n'est qu'à la Trinité sainte qu'elle s'adresse, pour la prier de recevoir le sacrifice. *Suscipe, sancta Trinitas*. Ainsi, loin de l'Église la pensée de mettre les saints au-dessus de Dieu, en offrant Jésus-Christ sur ses autels pour leur rendre honneur et gloire. Ce serait une abominable impiété et le comble de la déraison.

Voici donc ce qu'entend l'Église dans cette prière. Après avoir dit que c'est à la Trinité qu'elle offre le sacrifice, elle ne continue pas d'offrir; mais elle explique ce que contient ce sacrifice, ce que nous devons y considérer. Elle déclare, elle constate qu'il est commémoratif des principaux mystères de Jésus-Christ, et qu'il contribue à la gloire des saints. En effet, les saints qui sont dans le ciel n'ont été glorifiés que par la vertu du sacrifice de Jésus-Christ. Membres de leur divin chef, dont ils sont inséparables, ils participent à sa gloire; ils sont glorifiés par tout ce qui le glorifie, et, par conséquent, ils sont glo-

(1) Nec tamen nos iisdem martyribus templa, sacerdotia, sacra et sacrificia constituimus, quoniam non ipsi sed Deus eorum nobis est Deus. *De Aug. De civit. l. VIII, c. xxvii.*

rifiés par le sacrifice de la messe, qui est si glorieux pour Jésus-Christ. Tout ce que ce divin Sauveur y reçoit d'honneur et de gloire reflue nécessairement sur les saints, qui sont ses membres vivants, incomparablement plus unis à lui que ne peuvent l'être des favoris à leur roi, des enfants à leur père. D'un autre côté, l'honneur que nous rendons aux saints ne se termine pas à eux ; mais il remonte et rejaillit vers sa source, qui est Dieu. Voilà comment la gloire des saints n'est autre que la gloire de Dieu lui-même, qui se glorifie en eux, et qui, en couronnant leurs mérites, comme le chante l'Église, couronne ses propres dons. Cette spécieuse difficulté étant levée, nous reprenons cette prière si pleine de grands sentiments, si fertile en réflexions pieuses, que chacune de ses expressions mérite d'être méditée.

Afin de se rendre la sainte Trinité plus favorable, le prêtre nomme cette créature privilégiée qui en devint le temple, la bienheureuse Marie, qui a eu l'honneur de donner au Verbe éternel le corps de la victime sacrifiée, et qui s'offre elle-même d'autant plus en actions de grâces qu'elle est plus élevée en grandeur et en gloire. Il associe à l'honneur qu'il rend à Dieu dans cette oblation le saint précurseur, qui a montré du doigt la victime sainte, l'Agneau qui efface les péchés du monde. Il rappelle ensuite la mémoire des deux princes de l'apostolat, saint Pierre et saint Paul, qui ont publié partout les merveilles de Jésus-Christ immolé ; et *de ceux-ci*, ajoute-t-il, c'est-à-dire de ceux dont on fait la fête, ou bien encore de ceux dont les reliques reposent dans l'autel ou sous l'autel sur lequel il célèbre ; enfin *de tous les saints* qui, depuis Abel jusqu'à nos jours, ont été, par leurs vertus, des victimes agréables au Seigneur, *afin que* cette oblation serve à leur honneur ; car, après qu'ils ont consommé leur vie pour Jésus-Christ et qu'ils se sont sacrifiés pour lui, il leur est extrêmement glorieux d'être unis à son triomphe, et de voir que l'Église célèbre leurs victoires. Quant à nous, unis à Jésus-Christ

par la grâce et la charité, et non encore par la gloire, nous ne pouvons offrir le sacrifice que *pour notre salut*, afin qu'un jour nous soyons associés au bonheur des saints; et nous faisons mémoire d'eux sur la terre, *afin qu'ils daignent intercéder pour nous dans le ciel*. Ces dernières paroles expliquent clairement la doctrine de l'Église sur l'invocation des saints et sur l'honneur qu'elle leur rend. Et, remarquons-le bien encore, cette médiation des saints n'est que secondaire; ils ne sont en réalité que des intercesseurs; et cette grâce du salut que nous désirons, nous la demandons par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre unique médiateur, de qui procède toute vertu, et principe de notre sanctification. *Amen*, Ainsi soit-il, dit le prêtre lui-même, car il a récité cette prière à voix basse.

Arrêtons-nous maintenant un instant sur le cérémonial observé pendant cette belle et touchante prière. En la commençant, le prêtre lève les yeux au ciel, pour la raison que nous avons déjà donnée plusieurs fois, c'est-à-dire pour implorer l'assistance d'en-haut, et aussi pour imiter Jésus-Christ, qui leva plusieurs fois les yeux au ciel en invoquant son Père, notamment lorsqu'il bénit les pains qu'il allait multiplier, et avant la consécration de l'Eucharistie, ainsi que l'Évangile et toute la tradition l'attestent. Il tient les mains jointes, appuyées sur l'autel, pour marque de son entière servitude et de son union avec Jésus-Christ; il s'incline en signe de respect et d'adoration; il se tient immobile; il est tout absorbé dans la profondeur des saints mystères; il ne remue que ses lèvres, d'où s'échappent, à voix basse et contenue, des paroles brûlantes de désir et d'amour. Oh! que cette attitude du prêtre devant le tabernacle, en face du crucifix, abaissant la tête et le regard vers la victime qu'il prépare au sacrifice, est bien capable de nous inspirer de pieuses et touchantes réflexions! Elle nous rappelle Jésus-Christ, prosterné au jardin des Oliviers, priant à l'écart, et, plus tard, courbé et se traînant à peine sous le poids de la croix.

Abaïssons-nous comme le prêtre ; rentrons dans notre néant, nous reconnaissant indignes de paraître devant le Seigneur et de chanter ses louanges. Unissons-nous aux saints pour offrir l'auguste sacrifice, et demandons, par leur intercession, la grâce de triompher de nos faiblesses, du monde et de l'enfer, afin de participer un jour à leur gloire. Le but de l'adorable sacrifice de nos autels est de réunir tous les membres à leur chef, et, par conséquent, d'obtenir le salut de tous ceux qui sont encore sur la terre ².

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Lavamini, mundi estote; auferte malum cogitationum vestrarum.

Lavez-vous ; soyez purs ; chassez toute mauvaise pensée: Is., I, 16.

1. Guillaume Durand dit que, dans certaines églises, le diacre se lavait les mains, *infra actionem*, pour signifier que Pilate se les lava, lorsqu'il déclara qu'il était innocent de la mort de Jésus-Christ. Selon lui, cela peut marquer encore que nos œuvres sordides sont lavées par la Passion du Sauveur, ou bien nous montrer qu'on ne doit s'approcher des saints mystères qu'avec une grande pureté. L'instant de ce lavement des mains était autrefois celui où le prêtre récite l'oraison *Supplices te rogamus*.

Le célébrant, en se lavant les mains, nous rappelle la pureté avec laquelle nous devons assister à l'auguste sacrifice. Et souvent, même en face des saints tabernacles, au moment où le Dieu Sauveur va s'immoler pour nos péchés, alors qu'il ne faudrait à l'homme que recueillement, prière, adoration, charité, l'homme toujours terrestre et charnel, par ses irrévérances, par ses pensées mauvaises, par la malice de son cœur, et peut-être par les plus noires profanations, multipliant le nombre de ses iniquités, vient par là même augmenter l'accablant fardeau du Sauveur. Pieux fidèles, vous au moins qui comprenez un peu ce qu'il y a de grandeur et d'excellence dans nos saints mystères, tout ce qu'il y a d'excessive charité dans le cœur de Jésus, par vos ferventes prières, par les saintes aspirations de votre âme aimante et généreuse, dédommangez-le de l'indifférence et de l'ingratitude de tant de malheureux et indignes chrétiens.

CONVERSION DU PIANISTE HERMANN.

2. Il s'échappe du fond de nos tabernacles une vertu mystérieuse qui, à certains moments donnés, attire à la foi les cœurs les plus égarés et les intelligences les plus rebelles.

Qui n'a entendu parler de la conversion du célèbre pianiste Hermann, aujourd'hui carnie déchaussé? C'était un jeune homme d'une imagination ardente, initié aux plus affreuses doctrines, livré à toute la fougue de ses passions. Pour parler comme saint Augustin, avec lequel il devait avoir un jour tant de ressemblance, *les ronces des désirs impurs s'élevaient au-dessus de sa tête, et nulle main n'était là pour les arracher* (1). L'un des propagandistes les plus zélés de ces sectes impies qui ont juré de bouleverser le monde, il était devenu le Benjamin d'un des prophètes modernes de la prétendue civilisation. A ses yeux, comme il l'a avoué plus d'une fois, les prêtres étaient des êtres anti-sociaux, et il regardait les moines comme des monstres à éviter. Né de parents juifs, il avait été lancé, dès l'âge de dix ans, dans la carrière d'artiste musicien, où son talent lui fit la position la plus brillante. Il était la proie de toutes les intempérances, de tous les désordres de la jeunesse, lorsqu'une lumière d'en haut vint tout-à-coup l'éclairer. Laissons-le raconter lui-même ce grand événement de sa vie.

Après un voyage en Allemagne, où il avait trouvé une magnifique réception dans les grandes familles de ce pays, il revint à Paris. « Je ne tardai pas, dit-il, à y retrouver la brillante position que j'y avais eue auparavant. Tout me réussit avec un succès incroyable; le faubourg Saint-Germain m'adopta. Je fus, par cette adoption, comme le favori et l'enfant gâté de la vogue; toutes les fortunes, toutes les séductions du monde s'emparèrent de mon esprit; je ne regardais plus ni en arrière ni en avant, et je vivais au jour le jour, sans songer au lendemain. Toutefois, cette existence si belle, si digne d'envie, dans l'opinion de tant de gens, je n'avais pas le temps d'y réfléchir, et j'étais en réalité toujours inquiet. Cette situation se prolongea jusqu'au mois de mai de l'année dernière. A cette époque, le mois de Marie était célébré avec une grande solennité à l'église Sainte-Valère, rue de Bourgogne; des chœurs d'amateurs s'y étaient formés et y exécutaient des morceaux d'harmonie ou de chant, qui attiraient la foule. M. le prince de la Moskowa, qui présidait à ces concerts pieux et que j'avais déjà l'honneur de connaître, me pria un soir de vouloir bien aller le

(1) Excesserunt caput meum vepres libidinum et nulla erat eradicans manus. *Confess.*, lib. II, c. III.

« remplacer pour la direction des chœurs. J'acceptai et je me rendis
 « à mon poste, uniquement inspiré par l'amour de l'art musical et
 « la satisfaction de rendre un bon office. Dans l'église même, durant
 « la cérémonie, je n'éprouvai rien d'extraordinaire ; mais, quand le
 « moment de la bénédiction fut arrivé, bien que je ne fusse nulle-
 « ment disposé à me prosterner, comme le reste de l'assemblée, je
 « ressentis intérieurement un trouble indéfinissable ; mon âme,
 « étourdie et distraite par les agitations du monde, se retrouva,
 « pour ainsi dire, et fut comme avertie qu'il se passait en elle une
 « chose tout-à-fait inconnue auparavant. Je fus, sans m'en douter,
 « ou plutôt sans participation de ma volonté, entraîné à me courber.
 « Étant revenu le vendredi suivant, je fus impressionné absolument
 « de la même manière, et je fus frappé de l'idée subite de me faire
 « catholique.

« Peu de jours après, je passais, un matin, près de la même église
 « de Sainte-Valère ; la cloche annonçait une messe ; j'entrai dans
 « le sanctuaire, et j'assistai au sacrifice, immobile et assez attentif ;
 « j'entendis une, deux et trois messes, sans songer à me retirer ;
 « je ne pouvais comprendre ce qui me retenait. Après être rentré
 « chez moi, je fus involontairement, vers le soir, ramené vers le
 « même lieu, et la cloche m'y fit rentrer de nouveau ; le Saint-Sa-
 « crement était exposé ; et, dès que je le vis, je fus entraîné vers la
 « balustrade de communion, et je tombai à genoux. Je m'inclinai
 « cette fois, sans effort, au moment de la bénédiction ; et, en me re-
 « levant, je sentis un apaisement très-doux dans tout mon être. Je
 « m'en retournai dans ma chambre, et je me couchai ; mais, durant
 « la nuit entière, je n'eus, en rêve ou en réalité, l'esprit occupé que
 « du Saint-Sacrement. Je brûlais d'impatience d'assister à de nou-
 « velles messes ; et, dès la même époque, j'en entendis plusieurs
 « à Sainte-Valère, avec une joie intérieure qui absorbait toutes mes
 « facultés. Dès lors, pressé par la grâce, dont les premiers effets
 « m'avaient touché si inopinément, et sur l'indication qui me fut
 « donnée, j'allai trouver madame la duchesse de Rauzan et je la
 « priai de m'adresser à un prêtre, pour apaiser le trouble qui fati-
 « guait incessamment mon esprit. Jusqu'alors les prêtres avaient été
 « pour moi des monstres à fuir, et je ne sais comment j'étais en-
 « traîné par une force irrésistible à en rechercher un. Mais le démon
 « n'était pas encore vaincu. Les concerts, les parties de plaisir, les
 « fêtes animées vinrent de nouveau m'assaillir ; je n'y résistai pas,
 « impuissant à me défendre après mes premières chutes. Cependant
 « il arriva que j'eus un entretien avec M. l'abbé Legrand, promoteur
 « de l'archevêché de Paris (1). Je lui racontai ce qui s'était passé ; il

(1) Plus tard curé de Saint-Germain-l'Auxerrois.

« parut y prendre intérêt, et il me fit don d'un exposé de la doctrine
 « chrétienne de Lhomond. Peu après avoir commencé cette lecture,
 « il me vint à la pensée d'aller à la messe, et je ne tardai pas à y
 « assister tous les dimanches.

« Vers la même époque, j'allai donner un concert à Ems, en Al-
 « lemagne. Durant mon séjour dans cette ville, le respect hu-
 « main, en compagnie de mes amis, ne me retint pas; et, dès le pre-
 « mier dimanche (8 août 1847), je reçus le don d'une contrition
 « surnaturelle. Voici comment : Je me rendis à la messe; là, les céré-
 « monies captivèrent, comme toujours, mon attention; mais peu
 « à peu les prières du saint sacrifice, les chants, la présence, invi-
 « sible et cependant sentie par moi, d'une puissance surhumaine
 « commencèrent à m'agiter, à me troubler, à me faire trembler; en
 « un mot, *la grâce divine se plut à fondre sur moi de toute sa force.*
 « Au moment de l'Élévation, tout-à-coup je sens éclater à travers
 « mes paupières un déluge de larmes, qui ne cessent de couler avec
 « une voluptueuse abondance le long de mes joues enflammées... O
 « moment heureux! ô moment à jamais mémorable pour le salut de
 « mon âme! tu n'as pas encore cessé d'être présent dans mon esprit
 « avec toutes les sensations célestes, que tu me faisais venir d'en
 « haut!... Aujourd'hui même j'invoque avec ardeur le Dieu tout-
 « puissant et miséricordieux, afin qu'il m'accorde que le délicieux
 « souvenir de ta beauté demeure éternellement gravé dans mon
 « cœur, avec les stigmates ineffacables d'une foi à toute épreuve et
 « d'une reconnaissance à la mesure des bienfaits dont il a daigné me
 « combler!... Sans doute, j'éprouvai ce que saint Augustin dut éprou-
 « ver dans son jardin de Cassiacum, à l'instant où il entendit le fa-
 « meux *Tolle, lege, Prends, lis*; ce que vous, mon cher père (1),
 « dûtes éprouver dans l'église de Rome, le 20 janvier 1842, lorsque
 « la très-sainte Vierge daigna vous apparaître. Il me souvient d'avoir
 « pleuré dans mon enfance; mais jamais, non jamais, de semblables
 « larmes ne m'avaient été connues. Tandis que j'en étais inondé, je
 « sentis surgir du plus profond de ma poitrine lacérée par ma con-
 « science les remords les plus déchirants sur toute ma vie passée...
 « Tout-à-coup et spontanément, comme par intuition, je me mis à
 « offrir à Dieu une confession générale, intérieure et rapide, de toutes
 « mes énormes fautes depuis mon jeune âge; je les voyais là, étalées
 « devant moi par milliers, hideuses, repoussantes, révoltantes, méri-
 « tant toute la colère du Juge de justice... Et cependant, je sentis
 « aussi, à un calme inconnu qui bientôt vint répandre son baume
 « consolateur sur toute mon âme, que le Dieu de miséricorde me les

(1) Ce récit est un fragment de la correspondance du R. P. Hermann avec Marie-Alphonse Ratisbonne.

« pardonnerait, qu'il détournerait son regard de mes crimes, qu'il aurait pitié de ma sincère contrition, de ma douleur amère, de mon violent repentir... Oui, je sentis qu'il me faisait grâce et qu'il acceptait en expiation une ferme résolution de l'aimer par-dessus tout, et de me convertir à lui désormais... En sortant de cette église d'Ems, j'étais déjà chrétien... oui, aussi chrétien qu'il est possible de l'être, quand on n'a pas encore reçu le saint baptême ! »

BAPTÊME D'HERMANN.

Ce fut le 28 août de l'année 1847, jour de samedi et fête de saint Augustin, qu'eut lieu la cérémonie du baptême d'Hermann, si ardemment désiré par lui. Il s'y était préparé par une étude sérieuse des vérités de la foi et par une retraite fort édifiante. Il eut pour parrain M. Gouraud, médecin, et pour marraine M^{me} la duchesse de Rauzan. Le baptême fut fait par M. l'abbé Legrand, dans la chapelle de Notre-Dame de Sion, rue du Regard. Laissons encore Hermann raconter lui-même comment il reçut cette nouvelle vie et fut ainsi fait enfant de Dieu et de l'Église. Voici ses propres paroles, qui sont également extraites de sa correspondance, en août 1847. — « Voulez-vous être baptisé ? — Oui, je le veux ! — Oui, vous le savez, Seigneur, si je le désire avec ardeur, et combien il me tarde d'être à vous !... — Alors, prosternez-vous ! Tombez à genoux !... La terre disparaît ; le prêtre, tenant la coquille d'eau sainte dans la main, n'est plus un homme. Dieu a promis de descendre lui-même en ce moment-là et de prendre possession ! Et, en effet, pendant que le prêtre verse, avec trois signes de croix, l'eau sainte sur mon front, en proclamant solennellement qu'il me baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, sous l'invocation de la bienheureuse Marie, de saint Augustin et de saint Henri, voilà tout-à-coup que mon corps tressaille d'une sensation nerveuse assez semblable à celle qu'on éprouve, quand on est touché par une machine électrique d'une grande force... Les yeux du corps se ferment ; au même instant, les yeux de l'âme chrétienne, qui vient de naître en moi, s'ouvrent à une clarté surhumaine. Cette clarté se répand dans tout mon être ; Dieu le Saint-Esprit, comme pour sceller sa promesse, descend du haut des cieux sur moi, me prend par la main et montre à mon regard ravi en extase, en le dirigeant en haut, ce que jamais un être fini ne pourra comprendre... l'Infini !!! Oui, j'ai vu (les yeux de mon corps fermés, mais ceux de mon âme dilatés de bonheur), j'ai vu une clarté immense, sans fin, un espace sans bornes, ou plutôt pas d'espace ; car mon regard planait, plongeait toujours plus loin, plus loin !... Et nulle part il ne rencontrait d'obstacle... et partout des myriades de têtes d'anges, d'une beauté

« raphaélique, entourés de nuages argentés, chantaient des hymnes
 « d'un charme ineffable, plus beaux, plus ravissants que jamais
 « oreille humaine n'en entendit!... Et des Chérubins secouaient des
 « parfums admirables!... Et une douce chaleur me pénétrait!... Et
 « mon regard, malgré l'éblouissante lumière qui rayonnait de par-
 « tout, ne se lassait pas de plonger dans ces rayons!... Et, *au milieu*,
 « régnait une lumière encore plus éclatante de blancheur! Là, il y
 « avait un trône glorieux; et, sur ce trône était assis, ayant à sa
 « droite sa divine Mère bien-aimée, Notre-Seigneur Jésus-Christ, beau
 « d'une éternelle jeunesse!!!... et à ses pieds, tout à l'entour, l'armée
 « des saints vêtus des plus éclatantes couleurs de l'arc-en-ciel.
 « Ces saints étaient prosternés au pied du trône... Ils adoraient!
 « Et cependant, en même temps, ils tournaient vers moi leurs regards
 « pleins d'un doux sourire de bienveillance... Et tout le ciel et ses
 « habitants semblaient se réjouir de mon baptême, comme si une
 « pauvre petite âme de pécheur, rachetée, pouvait avoir un poids
 « quelconque dans la balance de l'éternité! Ah! mon bon père (con-
 « tinuait d'écrire Hermann au Père Marie-Alphonse Ratisbonne),
 « comment osé-je m'enhardir à vouloir dépeindre ce que je vis!...
 « Vraiment, je devrais déchirer ce papier sur lequel je vous écris, car
 « il ne contient pas une seule image, qui approche seulement de la
 « réalité qui m'apparut!... Oui, j'ai vu le paradis de l'Église triom-
 « phante!!!...

« Non, ce n'était pas une vision, c'était une apparition; oui, Dieu
 « permit que moi, misérable ver de terre, je fusse admis, par une
 « grâce à laquelle je ne trouve pas de nom, à concevoir ou entrevoir
 « pendant un instant ce que j'ose à peine rappeler!... Votre belle
 « âme ascétique suppléera par l'imagination à ce que j'exprime ici si
 « mal. Elle me comprendra plutôt par *intuition* que par ma descrip-
 « tion faible et décolorée... Elle me comprendra *dans Dieu*, de même
 « que nous nous aimons en Jésus-Christ!... Oui, je le sens, Dieu n'a-
 « bandonne pas ceux qui sont à lui!... J'éprouve un doux calme dans
 « tout mon être; mon esprit est en repos; je suis comme un petit
 « enfant sur le sein de sa mère. Je ne veux plus et ne crains plus
 « rien pour moi; je me laisse tourner en tout sens. Je ne me mets
 « plus en peine de ce que les autres croiront de moi. Je fais dans ce
 « moment toutes mes actions le mieux que je peux, avec une atten-
 « tion douce, libre et gaie, et je m'abandonne pour le succès. Je ne
 « me juge pas moi-même, et je ne crains plus d'être jugé. Plus de
 « vaines inquiétudes! »

Ces dernières paroles, tracées immédiatement après le baptême d'Hermann, indiquent que déjà il n'appartenait plus au monde. Désormais il ne devait avoir d'autre devise que celle qui se retrouve en tête de toutes ses lettres : « Tout pour Jésus. »

UNE PAROISSE RÉGÉNÉRÉE.

La messe et les sacrements abandonnés, voilà ce qui fait la plaie et la ruine d'une foule de paroisses ; la messe et les sacrements fréquentés, voilà pour elles une source de prospérité et de gloire. Le trait suivant le prouve surabondamment.

A ne regarder que le pays lui-même, le village de Saint-Corneille était un véritable paradis terrestre. Impossible de voir de plus riantes vallées, des ombrages plus épais, une plus riche culture, des collines d'où la vue embrassât de plus charmants horizons.

Mais si l'on considérait les habitants, Saint-Corneille était une espèce d'enfer. Ceux qui avaient du bien se montraient durs envers ceux qui étaient pauvres, et ceux-ci ne laissaient passer aucune occasion de nuire à leurs riches voisins ; c'était, toutes les nuits, des arbres coupés, des animaux mutilés et des volées de bois vert qui tombaient sur les épaules des gens attardés, et une foule de vols, d'escroqueries et de fraudes qui se commettaient journellement.

Les gros bonnets du village n'étaient pas plus d'accord entre eux qu'avec les pauvres diables ; que de disputes, de jalousies, de procès, d'inimitiés qui se transmettaient de génération en génération ! Les fils ne respectaient pas leur père ; les filles se moquaient de leur mère à la belle journée. Nous ne disons rien des mœurs. Mais quand on saura que tous les dimanches les cabarets étaient pleins à l'heure de la grand'messe, et que la salle de danse était trop étroite pour contenir des *jeunesses* qui, le matin, s'étaient à peine montrées à l'église, on jugera que les mœurs n'étaient pas brillantes.

Le fait est que le curé gémissait de n'avoir pas, dans toute la paroisse, un seul homme qui remplît ses devoirs de chrétien. Les garçons ne renouvelaient jamais leur première communion, et les filles pas souvent.

Dans un espace de vingt années, cette paroisse a été entièrement transformée. Maintenant, on n'y travaille plus le dimanche. Les inimitiés, qui se transmettaient de père en fils depuis la grande révolution, se sont éteintes ; un méchant usurier, qui était le fléau du pays, l'a quitté, parce qu'il n'y faisait plus ses frais. Les pauvres sont secourus par une petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul. On a des frères de la Doctrine chrétienne et des sœurs de la Sagesse. Deux cabarets sur trois sont fermés ; la salle de danse est bien près de l'être. Enfin, au jubilé dernier, toutes les femmes et les deux tiers des hommes ont communie.

— Et qui donc a amené cette heureuse révolution ?

— Un enfant de douze ans, qu'on appelait le petit Paulin. Il avait neuf ans en 1838. C'était déjà l'honneur de son catéchisme. Mais le curé

s'affligeait presque en le voyant si pieux : « Il en sera de lui comme des autres, se disait-il ; il n'aura pas plutôt fait sa première communion qu'il désertera l'église ; six mois après, il ne me saluera plus ; et à peine aura-t-il de la barbe au menton qu'il me faudra l'entendre jurer par les rues comme un démon et le voir travailler aux champs, comme un païen, les dimanches et fêtes. »

Eh bien ! le curé se trompait.

Pendant la retraite qui précède la première communion, et qui avait été prêchée par un prêtre plein de zèle et de talent, Paulin réunissait un jour ses camarades : « Mes amis, leur dit-il, j'ai une idée. Il me semble que, si vous vouliez vous joindre à moi pour l'exécuter, nous pourrions nous faire beaucoup de bien à nous-mêmes et un peu à notre cher Saint-Corneille. Promettons-nous les uns aux autres, promettons surtout au bon Dieu de faire nos Pâques cette année et de renouveler notre première communion l'année prochaine. L'année prochaine, nous nous y engagerons encore pour l'année suivante. D'autres, de ceux de la première communion d'alors, feront comme nous. Et ainsi, d'année en année, le nombre des persévérants ira toujours grossissant. Et quand, au lieu d'être des enfants, nous serons devenus des jeunes gens, notre exemple ne sera pas tout-à-fait inutile, et nous aurons le bonheur de réjouir un peu ce bon M. le curé. Savez-vous que c'est bien triste pour lui de voir que jusqu'ici pas un seul des premiers communants n'est demeuré fidèle à Dieu ! »

Tous les camarades de Paulin promirent ce qu'il leur demandait. Mais, revenus dans leur famille, où toute sorte de mauvais exemples leur étaient donnés, la plupart manquèrent à leur promesse.

Trois pourtant, et Paulin (ce qui faisait quatre), se montrèrent plus courageux ; ils ne manquèrent ni à leurs prières du matin et du soir, ni à la messe le dimanche, ni à aucun des devoirs que leur imposaient les commandements de Dieu et de l'Eglise.

De temps en temps, Paulin les réunissait ; ils allaient voir M. le curé ; et, quand ce bon prêtre les embrassait en pleurant, en les appelant sa chère consolation, ils étaient plus que récompensés des efforts qu'ils étaient obligés de faire pour demeurer fidèles à Dieu, malgré toutes les tentations, malgré les plaisanteries des méchants et des lâches.

Ils communiaient à l'Assomption, à la Toussaint, à Noël ; ils suivirent, autant qu'ils le purent, les instructions du catéchisme ; et, quand le mois de mai ramena l'époque de la première communion, on fut tout étonné à Saint-Corneille de voir, pour la première fois, ces quatre renouvelants. Pendant la retraite, Paulin reproduisit sa proposition de l'année précédente. Cette fois, cinq enfants se joignirent à lui, ce qui fit, dans le courant de l'année, neuf jeunes garçons, qui, dans le village, donnèrent le bon exemple.

Vous comprenez le reste.

Cette sainte association fit la boule de neige. Au bout de cinq ans, ils étaient trente pour le moins ; et, dix ans seulement après le commencement de cette pieuse ligue, Paulin et ses premiers compagnons étaient devenus des jeunes gens presque en âge d'être mariés.

En les voyant tous se montrer fils si respectueux, ouvriers si laborieux, voisins si complaisants, si bons camarades, en même temps qu'ils étaient des chrétiens exemplaires, plusieurs de leurs parents revinrent au bon Dieu et devinrent ainsi bien meilleurs qu'ils n'avaient été. C'est depuis lors qu'un fameux ivrogne, nommé Gérard, cessa d'adorer la bouteille ; qu'un marchand, nommé Maxime, se fit un grand honneur en restituant un bien que son père avait mal acquis ; que le propre père de Paulin, Charlot, le gros entrepreneur, se convertit courageusement. C'était à Saint-Corneille le premier homme que, de mémoire d'homme, on eût vu à la sainte table. — Une fois converti, M. Charlot déclara qu'il ne travaillerait plus et ne ferait plus travailler le dimanche ; et, comme le maçon, le peintre, le menuisier, le serrurier travaillaient sous ses ordres, il en résulta qu'eux aussi ne travaillèrent plus guère le dimanche. N'ayant plus rien à faire, plusieurs allèrent à l'église. Ils y entendirent la parole de Dieu ; ils reconnurent combien était belle la religion, qu'ils avaient ignorée jusque-là. Plusieurs se convertirent.

Quand Paulin et ses camarades furent en âge d'être mariés, ils choisirent des jeunes femmes pieuses ; et, depuis dix ans, il s'est ainsi formé dans le village une trentaine de familles chrétiennes... Saint-Corneille n'est plus reconnaissable.

Et tout cela est dû au courage d'un enfant. Voilà ce que peut la fidélité aux devoirs religieux, l'assistance à la messe et aux saints offices. Ah ! si dans chaque village il se trouvait seulement un homme de cœur, pour essayer quelque chose de semblable à ce qu'a fait cet enfant, que la France serait bien près d'être sauvée !

Eugène DE MARGERIE.

FUREUR D'ÉLISABETH CONTRE LE CATHOLICISME.

Comme la messe est la source intarissable des grâces les plus abondantes, de tout temps l'enfer a fait tous ses efforts pour la détruire ; mais nulle part il ne s'est déchainé avec plus de fureur qu'en Angleterre.

Sous le règne de la fameuse Élisabeth, commença une persécution légale, dont celle que les catholiques ont subie en France, pendant les années 92, 93 et 94, n'a été qu'une pâle copie. Des lois barbares dévouèrent à la mort tout prêtre catholique, qui rentrerait en Angle-

terre, qui dirait la messe, entendrait les confessions, tous ceux qui le recueilleraient, qui le soulageraient dans ses besoins. Peine de mort contre ceux qui assistaient à la messe, qui se confessaient, qui admettaient la suprématie du pape et refusaient de reconnaître et de se soumettre à celle que cette femme impie s'était arrogée. Peine de mort contre ceux qui obtiendraient, garderaient aucune bulle, écrit ou acte de l'évêque de Rome, contre ceux qui auraient absous en vertu de ces actes, et la même peine contre leurs *suppôts* ou *fauteurs*, contre ceux qui introduiraient ou recevraient des *Agnus Dei*, des croix, des images ou des chapelets bénits par l'évêque de Rome, ou autres gens tirant de lui leur autorité. Et ces cruelles pénalités étaient prononcées à raison du crime de lèse-majesté ou de haute trahison, dont chacun de ces actes était qualifié. Et quels supplices furent infligés aux généreuses victimes de tant de barbarie ? On les pendait. Mais bientôt on trouva ce supplice trop doux. Avant la mort, on les soumettait aux tortures les plus atroces : les prêtres, pour les forcer à découvrir les noms de ceux qui leur avaient donné l'hospitalité, qui avaient assisté à leurs messes, à leurs instructions ou reçu d'eux les sacrements, afin de les égorger avec eux ; les laïques, pour leur arracher les mêmes aveux sur l'existence et le séjour des prêtres cachés, et toujours pour augmenter le nombre des victimes. Les historiens anglais nous ont donné de ces diverses tortures des explications, dont la lecture fait dresser les cheveux d'horreur. En voici une entre autres. La torture, appelée *fille du boueur*, était un large cercle de fer, composé de deux parties jointes ensemble par une charnière. On plaçait le prisonnier à genoux sur le pavé, et on le contraignait de se ployer dans un aussi petit espace que possible. Alors le bourreau s'agenouillait sur ses épaules, après avoir introduit le cercle sous ses jambes ; il comprimait la victime sur elle-même, jusqu'à ce qu'il pût accrocher les extrémités vers les reins. L'espace de temps déterminé pour cette torture était d'une heure et demie, durant laquelle il arrivait communément que l'excès de la compression faisait jaillir le sang par les narines, souvent même par les extrémités des pieds et des mains.

Quand on cessa de pendre les catholiques, on se servit du couteau pour leur donner la mort. Le bourreau les éventrait, arrachait leurs entrailles et coupait leur corps en quatre quartiers. Des milliers de martyrs, prêtres et laïques, des femmes mêmes, ont souffert cet horrible supplice. Une si atroce persécution diminua promptement le nombre des prêtres restés fidèles. Mais il en vint de l'étranger. Des séminaires anglais s'établirent à Douai, à Reims et à Paris. Des essains d'apôtres partaient consécutivement de ces trois villes, allaient arroser de leurs sueurs et de leur sang cette terre ingrate qui les dévorait, et remplacer ceux de leurs devanciers que le martyre avait moissonnés. Les fidèles persévéraient, et la rage d'Élisabeth augmen-

tait. Pour la satisfaire, elle fit rendre par son parlement une loi, qui obligeait tous les catholiques à assister aux offices anglicans, à y communier sous peine de vingt mille livres sterling d'amende par mois lunaire, ce qui vaut 6,500 francs par an; on en força plusieurs à vendre leurs propriétés morceau par morceau, afin de payer les amendes. Lorsqu'ils étaient en arrière, le tyran était autorisé par la loi à se saisir de leurs personnes, à s'emparer de tout leur mobilier et des deux tiers de leurs biens immeubles tous les six mois. Quant aux pauvres catholiques qui ne pouvaient payer les amendes, ils étaient jetés dans les prisons jusqu'à ce qu'elles ne pussent plus en contenir. Ils y périssaient de misère, de maladies contagieuses et de faim. Quand ils en sortaient, on les fouettait publiquement, et on leur perçait les oreilles avec un fer rouge. Enfin une loi ordonna que les pauvres catholiques seraient chassés du pays et mis à mort, s'ils y reparaissaient. Mais ce dernier acte ne put être exécuté, à cause de la multitude d'hommes qu'il aurait fallu frapper; et, pour les punir, on se contenta de lever sur eux des sommes, au bon plaisir des juges, comme composition pour le crime qu'ils commettaient en se refusant à l'apostasie.

Pendant quarante-cinq ans que dura cette domination tyrannique, les catholiques ne purent jouir d'aucun repos. A toutes les heures, mais surtout pendant la nuit, des brigands conduits par les magistrats entraient dans leurs maisons, en brisant les portes; ils s'élançaient, en se séparant par bandes, dans les divers appartements; ils forçaient les coffres et les tiroirs; ils examinaient les lits et les poches. Il n'était pas de lieu où ils ne cherchassent des prêtres, des livres, des ornements, des croix ou d'autres objets appartenant au culte catholique.

Et toutes ces atrocités étaient l'œuvre d'une femme qui, pendant plusieurs années, avait professé ouvertement la religion catholique, et qui n'avait pas balancé de jurer solennellement à son sacre qu'elle croyait fermement en cette religion, et qu'elle la protégerait et la conserverait. Ainsi, l'hérésie anglicane, comme toutes les hérésies, a eu pour principe le libertinage, l'orgueil et la cupidité; elle s'est accrue dans le sang, les meurtres, le brigandage et les ruines.

VINGTIÈME INSTRUCTION.

ORATE, FRATRES. — SECRÈTE.

Orate pro invicem, ut salvemini.

Priez les uns pour les autres, afin d'arriver au salut. *Jacob*, v, 16.

L'instant approche où les cieux vont s'ouvrir, et où Jésus-Christ va être aussi présent qu'il l'a été sur la croix et qu'il l'est dans le ciel. Le prêtre, toujours tremblant au souvenir de sa faiblesse et à la pensée de la divine Majesté, conjure instamment les fidèles de s'unir à lui par la prière. Se relevant de sa pose humiliée, il se retourne vers le peuple attentif et silencieux ; et il dit, en étendant et refermant aussitôt les mains :

Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem.

Priez, mes frères, que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant.

Pourquoi cette nouvelle invitation à la prière ? Hélas ! nous sommes si faibles, si sujets aux distractions, à la dissipation, même dans les moments les plus graves et les plus solennels ! Voilà pourquoi l'Église a soin de réveiller souvent notre attention, en disant : *Oremus, Dominus vobiscum*, et, cette fois-ci : *Orate, fratres*. De plus, au moment de quitter les fidèles, pour s'enfoncer dans le secret du sanctuaire et converser, pour ainsi dire, face à face avec Dieu, le prêtre n'a-t-il pas raison de se défier de lui-même et de sa propre prière ? Il a donc recours à ses frères, afin que tous prient avec lui et pour lui. Une troisième raison, c'est que plus le moment du sacrifice approche, plus aussi le recueillement et la ferveur sont nécessaires. Enfin, qui ne sait que Jésus-Christ, à ce moment suprême où il devait

s'immoler pour le genre humain, invitait souvent ses apôtres à prier ? Priez, priez et veillez, leur disait-il ; c'est donc pour mieux représenter Jésus-Christ que le prêtre adresse aux fidèles, en pareille circonstance, la même invitation.

Orate, fratres. « Priez, mes frères. » Ce n'est pas seulement aux ministres qui le servent à l'autel, c'est à tous les chrétiens dont se compose l'assemblée, que le prêtre adresse ces paroles, qui respirent la plus vive charité. Tout le monde y est traité de frère, sans distinction de sexe, conformément à ces paroles de l'apôtre : « Il n'y a parmi vous plus d'esclave ni de maître, ni d'homme ni de femme, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ (1). » *Mes frères*, dénomination douce et tendre ! Et, ne sommes-nous pas tous, grands et petits, riches et pauvres, sortis des mains du même Créateur, associés à la même foi, héritiers des mêmes espérances ? Nous sommes tous, dit Arnobe, enfants d'un même père, qui est Jésus-Christ, d'une même mère qui est l'Église (2).

Avant de se tourner vers l'assistance, pour dire : *Orate, fratres*, le prêtre baise l'autel avec les intentions mystiques que nous avons déjà expliquées. Mais ces cérémonies sont si belles, si instructives, si édifiantes, qu'on ne se lasse jamais d'en parler. Disons donc encore ici qu'en collant ses lèvres sur la pierre sacrée, figure de Jésus-Christ, c'est dans le sein même de cet adorable Sauveur que le prêtre va puiser les grâces les plus précieuses et les plus parfaites. Mais il ne les garde pas pour lui seul. Se tournant aussitôt vers les fidèles assemblés, il leur ouvre ses bras, comme pour leur faire part de la plénitude des dons qu'il a reçus ; et, dès qu'il a répandu les fruits de sa charité, il ramène ses bras sur la poitrine et rejoint les mains, comme

(1) Non est servus, neque liber ; non est masculus, neque fœmina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. *Gal.*, III, 28.

(2) Arnob. in *ps.* cxxxiii.

s'il voulait recueillir tous les assistants dans son sein et les presser sur son cœur.

Après avoir dit à haute voix *Orate, fratres*, le prêtre achève à voix basse l'invitation qu'il fait au peuple de prier. Quel est le but de cette prière, que le célébrant réclame des fidèles ? « Priez, dit-il, afin que le sacrifice, qui est le vôtre comme le mien, puisse être favorablement reçu de Dieu, le Père tout-puissant. ¹ » Afin que le peuple prie avec plus de ferveur, le prêtre a soin de lui faire observer que leurs intérêts sont communs, que le sacrifice n'est pas seulement pour lui, mais pour toute l'assistance, qu'ils offrent tous ensemble et qu'il est leur délégué par rapport à Dieu. Anciennement, le prêtre ne disait que *Priez* ou *Priez pour moi*. Ce n'est que plus tard que l'on a ajouté les paroles qui suivent, comme une explication de ce que le prêtre doit avoir en vue, en invitant les assistants à prier ; et, comme les assistants en sont suffisamment instruits, le prêtre prononce ces paroles à voix basse. Tout en les disant, il se retourne vers l'autel, du côté de l'Évangile, parce que c'est de ce côté qu'est placé le missel, où se trouvent les oraisons qu'il va réciter tout à l'heure.

Le peuple, par la bouche du clerc qui sert à l'autel, s'empresse de répondre à l'invitation du célébrant, en disant :

<i>Suscipiat Dominus sacrificium</i> (1) <i>de manibus tuis ad laudem et gloriam nominis sui, ad utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesie sue sanctæ.</i>	Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice pour la louange et la gloire de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute la sainte Église.
---	---

Dans ces paroles sont renfermées les fins du sacrifice. La première et la plus importante, c'est la gloire de Dieu, c'est l'hommage que nous rendons à son souverain do-

(1) La particule *hoc* ne se trouve pas dans le missel romain. Comme toutes les messes, qui se disent dans l'univers entier, ne sont que le même sacrifice, et qu'il n'en existe aucun de particulier, dont le mérite soit indépendant des autres, l'Église n'a pas employé cette expression restrictive. Il faut dire pourtant qu'elle est irrépréhensible dans l'intention des bons chrétiens, qui lisent cette particule dans leurs livres de piété.

maine sur toutes les créatures, en nous anéantissant devant lui, en esprit d'union avec l'auguste victime qui s'immole pour nous. Mais, tout en contribuant à la gloire de Dieu, nous travaillons aussi à notre sanctification ; et l'intention de Notre-Seigneur est que ceux qui assistent à son sacrifice, en reçoivent un profit particulier. Voilà pourquoi nous demandons qu'il soit aussi offert pour notre utilité² ? Et comme la charité est immense et qu'elle embrasse le monde entier, et que ce serait trop resserrer les avantages de la messe, que de les borner à quelques personnes, nous demandons qu'ils s'étendent sur l'Église universelle³ ; car tous ses membres, en quelque endroit qu'ils soient, peuvent en recueillir les fruits.

Le célébrant répond tout bas : *Amen*, Ainsi soit-il, pour applaudir à ce concert admirable de prières et de ferveur ; et, par cette acclamation, il demande que ce doux accord ne soit jamais interrompu pendant l'action sacrée.

« En disant *Orate, fratres*, le prêtre prend, pour ainsi dire, congé des assistants, qu'il ne reverra plus jusqu'à ce qu'il ait consommé le sacrifice. Il entre dans le Saint des saints, et se cache dans le secret de la face du Seigneur. Il ne se tournera plus vers le peuple, pas même lorsqu'il dira : *Dominus vobiscum*, quoique ce soit une salutation qui se fait toujours en regardant les personnes auxquelles elle s'adresse. Tout occupé du grand mystère qui va s'opérer, il demeure tourné vers l'autel. Autrefois même, selon les anciennes liturgies de saint Jacques, de saint Basile, de saint Chrysostome, pour marquer d'une manière plus sensible cette séparation mystérieuse du prêtre et des fidèles, on fermait les portes du sanctuaire et on tirait des rideaux, afin que le prêtre fût en quelque sorte seul avec Dieu seul. Ainsi qu'autrefois on vit Moïse sur le Sinaï, environné d'une nuée qui le dérobaît au peuple, tel paraît le célébrant à l'autel, enveloppé dans le silence de la prière et caché sous les voiles du sanctuaire. Ainsi absorbé en la présence du Seigneur, il dit l'oraison appelée *Secrète*.

De la Secrète.

Cette oraison commence sans *Oremus*, parce que l'*O-rate, fratres*, que le prêtre vient de dire, est une invitation suffisante à prier; et, après cette exhortation plus détaillée que de coutume, on a jugé inutile tout autre préambule.

Le mot *Secrète* vient du latin *secreto* ou *secretio*, qui veut dire *séparation* ou *retraite*. On a donné ce nom à cette prière, soit 1° parce que le prêtre la récite secrètement, c'est-à-dire à voix basse, de telle sorte qu'il n'est entendu que de Dieu; soit 2° parce qu'autrefois elle se disait immédiatement après que le peuple, qui s'était avancé vers le sanctuaire ou vers l'autel pour y porter son offrande, avait repris sa place; soit 3° parce qu'encore aujourd'hui le prêtre la récite après s'être séparé et mis à l'écart de tous les fidèles qu'il vient de quitter; soit enfin 4°, et c'est ici l'opinion la plus probable, parce qu'on faisait cette prière sur les oblations, lorsqu'on avait *séparé* ou mis à part les dons choisis pour le sacrifice. Car, anciennement, lorsque le peuple venait à l'autel présenter son offrande, tout le pain, tout le vin, et les autres objets offerts n'étaient pas destinés à former la matière du sacrifice. Il fallait donc faire un choix, mettre à part, *secernere*, le pain et le vin réservés pour la consécration (1). Le reste servait à entretenir l'église et ses ministres. C'est donc sur ces oblations mises à part, *oblaciones secretæ*, que le prêtre récitait cette prière. Voilà pourquoi dans certains missels et dans les vieux sacramentaires, elle s'appelle : Oraison sur les dons offerts, *Oratio super oblata*, ou bien : Oraison sur les dons séparés, *Oratio super secreta*; et, en effet, parmi toutes les secrètes, il ne s'en trouve aucune, où il ne soit fait mention directement ou indirectement des dons offerts.

(1) On trouve un vestige de cette pratique dans l'usage de présenter deux pains à l'évêque qui officie pontificalement, afin qu'il fasse un choix ou *séparation*, *secretionem*.

L'esprit de l'Église est clairement marqué dans ces sortes d'oraisons, qui se diversifient, comme les collectes, suivant les jours, les solennités et les mystères. Comme les fidèles ne sauraient trop les lire et les méditer, nous allons en citer quelques-unes pour exemple. Ainsi, le jour de l'Épiphanie, c'est une ardente prière, par laquelle l'Église s'efforce d'attirer sur nous les fruits du sacrifice. « Puisse, Seigneur, le sacrifice que nous vous offrons, nous vivifier toujours et nous fortifier (1). » La secrète du premier dimanche du carême a rapport au temps de pénitence dans lequel on vient d'entrer, et exprime les sentiments qui doivent animer les fidèles. « Nous vous offrons solennellement ce sacrifice de l'ouverture quadragesimale, vous suppliant, Seigneur, de faire qu'en nous privant de l'usage des viandes, nous nous abstenions aussi des plaisirs criminels (2). » Celle de la fête du Saint-Sacrement rappelle la signification mystique des dons offerts. « Daignez, Seigneur, accorder à votre Église les dons d'unité et de paix, qui sont mystiquement signifiés dans l'oblation de ce sacrifice (3). » Enfin, celle de la Trinité nous montre que les fidèles eux-mêmes doivent s'offrir à Dieu en sacrifice, pour ne faire qu'une hostie avec Jésus-Christ. « Nous vous supplions, Seigneur notre Dieu, de sanctifier, par l'invocation de votre saint nom, cette hostie que nous vous offrons, et daignez par elle vous préparer en nous une éternelle oblation (4). »

Presque toutes les secrètes se réduisent à demander

(1) Oblatum tibi, Domine, sacrificium vivificet nos semper et muniat.

(2) Sacrificium quadragesimalis initii solemniter immolamus, te, Domine, deprecantes ut, cum epularum restrictione carnalium, à noxiis quoque voluptatibus temperemus.

(3) Ecclesiæ tuæ, quæsumus, Domine, unitatis et pacis propitius dona concede, quæ sub oblatis muneribus mysticè designantur.

(4) Sanctifica, quæsumus, Domine Deus noster, per tui sancti nominis invocationem, hujus oblationis hostiam, et per eam nosmetipsos tibi perfice munus æternum.

à Dieu qu'il reçoive favorablement les dons qui sont sur l'autel, et que, par sa grâce, il nous mette en état de lui être présentés nous-mêmes comme une hostie qui lui soit agréable. Bien qu'elles soient les mêmes quant au fond, l'Église en a su varier admirablement la forme; et, toujours simples dans la pensée comme dans l'expression, elles ne laissent pas que d'être singulièrement touchantes; et elles excitent dans l'âme les sentiments d'une piété méditative et profonde.

Le nombre des Secrètes est toujours le même que celui des collectes et des post-communions.

Le célébrant, en récitant les oraisons secrètes, tient les mains élevées; et, dans cette attitude, il ressemble à Moïse sur la montagne, tendant les mains vers le ciel et s'entretenant face à face avec le Très-Haut.

Il dit ces prières à voix basse, pour imiter Jésus-Christ, qui, à l'approche de sa Passion et pendant sa Passion, pria plusieurs fois en secret, dans l'isolement. Or, il est bien juste que, dans le sacrifice de la messe qui est le même que celui du Christ, l'Église cherche tous les moyens, qui peuvent le mieux nous représenter Jésus-Christ. Voilà pourquoi le prêtre semble séparé du monde entier; et, comme absorbé dans le sein de la Divinité, il prie sans qu'on puisse l'entendre, comme n'ayant plus de communication avec les hommes et ne voulant s'entretenir qu'avec Dieu. Aussi, dès ce moment où l'hostie va paraître vivante, tout devient plus mystérieux dans le temple. On dirait, suivant l'imposante image du livre de l'Apocalypse, que le célébrant est mêlé aux vingt-quatre vieillards, prosternés en présence de l'Agneau et tenant dans leurs mains des harpes et des coupes d'or, pleines de parfums, qui sont les prières des saints, afin d'adorer Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles (1).

(1) Viginti quatuor seniores ceciderunt coram Agno, habentes singuli citharas, et phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum. *Apoc.*, v, 8.

Du temps que le prêtre récite les oraisons secrètes, les fidèles doivent s'unir à son intention, s'offrant à Dieu en sacrifice et le conjurant de les agréer pour victimes, tout indignes qu'ils sont de lui être présentés. Que ce Dieu de toute bonté daigne nous changer par sa grâce et nous transformer en la ressemblance de Jésus-Christ. C'est ce que l'Église lui demande expressément dans la secrète du second dimanche après l'Épiphanie, où il est dit : «Faites, nous vous en conjurons, Seigneur, que votre Fils qui, à Cana en Galilée, a changé par un miracle l'eau en vin, convertisse nos oblations en son corps et en son sang, et transforme nos cœurs en lui par la vertu de ce sacrement.»

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Sine intermissione orate.

Priez sans relâche.

I. *Thess.*, v, 17.

INDIFFÉRENCE ET INGRATITUDE DE BEAUCOUP DE CHRÉTIENS.

1. *Priez, mes frères.* Hélas ! il y a tant de gens qui ne prient pas ; il y a tant de gens qui ne pensent jamais à ces excessives prodigalités de l'amour divin dans le plus étonnant de ses mystères.

En effet, le saint sacrifice de la messe se célèbre, et l'homme passe indifférent ; il croise en tout sens les alentours du temple silencieux, où se consomment les plus sublimes merveilles du christianisme, et voilà que le Dieu d'amour, qui lui accorde ce temps employé tout entier aux soins d'une vie misérable et passagère, ne reçoit pas même de lui une seule marque de respect, pas une pensée d'actions de grâces, pas un pieux souvenir pour l'immense souvenir que l'adorable Sauveur nous a laissé...

Le saint sacrifice de la messe se célèbre, et l'homme de plaisirs passe avec son sourire d'incrédule ; il se scandalise, lui aussi, des paroles de Jésus ; il dit ne point comprendre, et pour cela ne veut point croire à l'immense amour d'un Dieu et à sa toute-puissance infinie. Il passe, portant sur le front l'insouciance et le dédain... Mais son incrédulité n'est pas de ce jour. Les voluptés ont corrompu son cœur, et c'est depuis lors qu'il a fermé les yeux à des vérités, que

pour sa paix il s'efforce de ne plus croire. Qu'il passe donc avec ses mépris et son sourire... La croix de Jésus n'en restera pas moins plantée sur le Calvaire pour sa condamnation, si ce n'est pour son salut...

Le saint sacrifice de la messe se célèbre, et l'homme que l'amour démesuré des richesses arrache de si bonne heure au sommeil, vient à passer à son tour; mais il y a longtemps déjà qu'il prétexte des affaires et des exigences de fortune. C'est aux aveugles, aux pauvres et aux boiteux qu'il a cédé l'honneur de s'asseoir à la table magnifique du Père de famille.

Le saint sacrifice de la messe se célèbre, et l'homme oisif, le riche du siècle, fatigué du repos et qui ne sait comment user la vie, dédaigne d'accorder, au moins quelquefois, un court instant de participation à la plus sainte, à la plus méritante des actions, que puisse faire l'homme sous le ciel de son exil.

Le saint sacrifice de la messe se célèbre, et, en ce même instant, des milliers d'hommes continuent d'offenser le Dieu qui rachète, qui pardonne et qui prie.

HUBERT LEBON.

Priez, mes frères; ayez dans le cœur et la bouche de ferventes supplications pour tant de malheureux qui s'égarent.

Priez, mes frères, surtout pendant l'auguste sacrifice, car la messe est la prière élevée à sa plus haute puissance.

Priez, comme savaient prier les Saints, comme priait saint François d'Assise, dont la vie n'était qu'une prière continuelle; comme savait prier saint Bonaventure, que saint Thomas d'Aquin vit un jour, à travers la porte entr'ouverte de sa cellule, tout absorbé en Dieu, en extase, élevé de terre, dans une muette contemplation.

Priez, comme saint Fructueux, qui tenait toujours son esprit uni à Dieu, non-seulement en face des autels, mais partout où il se trouvait. Possesseur, après la mort de son père, d'une fortune considérable, il la distribua aux pauvres et aux églises qui avaient besoin d'être réparées. Le saint ne voulut rien garder pour lui, et même il se laissa tomber dans une telle misère, qu'on l'insultait comme un mendiant indigne de pitié. Étant allé un jour à Mérida, en Espagne, visiter l'église de Sainte-Eulalie, pour laquelle il avait beaucoup de dévotion, il s'arrêta en chemin, dans un bois, afin de prier. Tandis qu'il se livrait à cette pieuse action, un paysan qui passait par là, le voyant fort mal vêtu, le prit pour un brigand et le frappa sur la tête d'un bâton noueux. Fructueux, pour toute défense, fit le signe de la croix, et le paysan se roula sur la terre avec des grincements de dents comme un homme possédé du démon. Le saint, qui ne pouvait prévoir que Dieu eût ainsi pris sa défense, pour punir le paysan d'une manière si terrible, se jeta aussitôt à genoux pour prier le Seigneur, et parvint à obtenir la guérison de l'infortuné villageois.

Parmi cette foule d'âmes d'élite qui, au milieu des vapeurs pestilentielles du siècle, ont fait monter vers le ciel l'encens pur de leurs prières, joint à un parfait esprit de sacrifice, et ont attiré sur elles-mêmes et sur la génération qui les a vues, une abondance de grâces et de bénédictions, nous nous plaçons à citer les suivantes.

LA COMTESSE DE CARCADO rendit aux Sables d'Olonnè, où elle avait suivi son mari, le service le plus essentiel en ranimant, par son exemple, la ferveur dans cette ville. Obligée de vivre au milieu des troupes, elle les charma et les édifia tout ensemble. Après quatre ans de séjour en ce lieu, les larmes qu'on répandit à son départ, et le souvenir de ses vertus qu'on y conserva longtemps, prouvèrent sans réplique que le christianisme n'est point ennemi de la société, et que les pratiques de l'un, loin de nuire aux devoirs de l'autre, y ajoutent, en les épurant, un attrait et un mérite de plus.

Le monde, tout injuste appréciateur qu'il est de la piété, ne put s'empêcher de rendre justice à celle de cette femme vertueuse. Il remarquait que sa dévotion aimable et enjouée n'était que pour elle ; que loin de porter sur les autres des yeux avides de scandales, elle ne les ouvrait que sur le bien et les fermait sur le mal, auquel la bonté de son cœur refusait même toute créance ; et c'est ce qui a fait dire souvent à des personnes prévenues contre la dévotion que, si l'on voulait être dévot, il fallait l'être comme la comtesse de Carcado.

Quel que fût son attrait pour la solitude, elle ne refusa jamais, lorsqu'il était nécessaire, de paraître à la cour ou en public. La dignité naturelle qu'elle mettait dans ses actions, les grâces qui animaient ses moindres discours, les nuances délicates qui accompagnaient ses manières selon les personnes, tout annonçait qu'elle savait soutenir son rang. Ce n'était d'abord qu'un talent ; elle en sut faire une vertu.

Elle sortait de son oratoire ou des temples du Seigneur pour entrer dans les assemblées du monde, où sa présence était exigée par le devoir ; elle y restait avec la même sérénité que si elle y eût goûté les mêmes délices. Elle se prêtait par état à la dissipation, sans interrompre son commerce avec Dieu ; à la représentation, sans oublier ce qu'elle était devant lui. Sous un visage riant et sous le poids des ornements du siècle, elle cachait le mépris de ses pompes et l'aversion de ses joies insensées.

Convaincue qu'une des premières règles de la religion est l'accomplissement des devoirs de son état, elle se montra fidèle à les acquitter tous. Un seul de ses jours était le tableau de tous les autres, et

embrassait cette succession non interrompue d'œuvres chrétiennes qui, s'enchaînant mutuellement, n'ont formé, pour ainsi dire, de toute sa vie qu'un seul acte de vertu.

Tous les matins, après la prière faite en commun avec ses domestiques et la messe qu'elle entendait chaque jour, elle s'occupait des détails de l'intérieur de sa maison et de l'administration des affaires qui la concernaient; elle donnait ensuite quelque temps à la lecture ou aux arts agréables. Dans le reste du jour, après avoir fait à l'église des actes d'adoration devant le Saint-Sacrement, elle se prêtait à la société, n'y perdant jamais de vue, avec son naturel enjoué, la présence de Dieu, qui faisait seule ses délices. S'y trouvait-elle avec des personnes qui, attachées comme elle au service du Seigneur, aimaient à s'en entretenir, c'est alors que ses sentiments se développaient; son cœur s'embrasait; les traits de son visage paraissaient s'enflammer; elle parlait du divin Maître avec ce feu, cette force et cette éloquence qui, charment, ravissent, entraînent; elle semblait remplie de la divinité.

Elle aimait tout ce que la religion offre d'extérieur et de sensible; rien n'excitait plus sa dévotion, n'enflammait plus son cœur que la majesté de nos cérémonies et la pompe de nos solennités. Combien elle raisonnait mieux que cette sagesse présomptueuse, qui ose tourner en dérision l'appareil du service divin et regarder ce qu'on appelle pratiques de dévotion comme le partage d'un peuple imbécile et grossier. « Hélas, disait-elle, qui n'est pas peuple devant Dieu ! Les grands le sont ; les savants aussi. Quoi ! les hommes croient ne pouvoir trop multiplier les témoignages de leur respect pour les souverains, et ils osent trouver étrange que Dieu soit plus honoré que les rois de la terre ! »

Quand on connaît la religion, disait M^{me} la comtesse de Carcado, ne sait-on pas qu'elle est une, parce que Dieu est un ; qu'il ne peut exiger qu'un seul culte que lui seul a droit de prescrire ; que c'est de l'Eglise, comme d'une source féconde, que découlent toutes les grâces du salut, et qu'abjurer cette Eglise, c'est renoncer à l'arche sainte et vouloir périr dans les eaux du déluge.

Le comte de Carcado ayant, par vénération pour la piété de son épouse plutôt que par un sentiment de vaine gloire, demandé qu'elle fût décorée de la croix de l'Impératrice-Reine, la cérémonie d'usage pour l'en revêtir se fit sans éclat. Le ministre sacré qu'elle avait choisi, lui remit au pied des autels cette croix, qui pour tant d'autres n'est qu'un signe de vanité. Elle l'adora pendant quelque temps comme le signe de sa rédemption, et ne l'eut pas plutôt sur elle qu'elle s'écria comme par inspiration : « O croix adorable ! je sens un poids invisible et accablant, que tu m'imposes à ce moment. Tu exiges que je me jette entre tes bras. Quelle carrière de souffrances

s'ouvrir à ma vue ! Mais tu seras obéie et glorifiée jusqu'au dernier de mes jours, par ma vie et par ma mort (1). »

ANNE TIXIER, née d'une des plus illustres familles de France, prévenue par la grâce dès ses premières années, ne paraissait avoir de cet âge si tendre que l'innocence. Ces amusements frivoles, qui d'ordinaire en font l'unique occupation, n'avaient rien d'attrayant pour elle. Son plus grand plaisir était de se ménager de petites solitudes dans le château de ses parents ; là, se croyant sans témoins, elle se prosternait devant le Très-Haut, et lui consacrait tous les mouvements de son cœur et les étincelles de sa raison naissante. M^{me} du Tixier, élevée à une sublime piété, ne négligeait rien pour fortifier dans sa famille le dégoût des vanités du monde, et exigeait qu'elle fût toujours vêtue avec simplicité. La jeune Anne qui aurait désiré, non des ajustements magnifiques, mais conformes à son rang, avait tant de respect pour les volontés de sa mère, que jamais il ne lui échappa une légère plainte à cet égard.

On pouvait dire d'elle avec justice qu'elle croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Sa piété acquérait chaque jour plus de solidité, et se montrait sous des formes si aimables, qu'on ne pouvait la voir sans désirer de devenir meilleur. Exacte à suivre un règlement de vie qui lui avait été donné par un homme de Dieu, chaque matin elle venait au pied des autels s'unir avec ferveur à l'auguste sacrifice. A peine avait-elle atteint sa onzième année, que déjà les membres souffrants de Jésus-Christ étaient les objets de sa tendre affection ; elle les revêtait de ses propres habits ; elle allait fréquemment, avec une femme de confiance, visiter les pauvres chaumières voisines du château.

MADAME LA COMTESSE DE LA GARAYE, chargée de la tutelle de ses enfants, partagea son temps entre leur éducation, le soin des affaires qui reposait entièrement sur elle, la prière, le travail des mains, et les œuvres de charité. Depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, elle n'était occupée que d'œuvres qui avaient le ciel pour objet et devaient l'avoir pour récompense, mais toujours accompagnée de ses filles auxquelles elle inspira de bonne heure une piété tendre et solide. Elle consacra à la décoration des églises ce qui avait autrefois flatté son goût pour la magnificence, et ne voulut plus être vêtue que de la manière la plus simple.

2. Que le Seigneur reçoive l'auguste sacrifice pour la gloire de son nom, et aussi pour notre utilité. — Notre profit, notre utilité, notre seul véritable intérêt, c'est de passer à travers les biens de ce monde et d'en user de telle manière que nous ne perdions pas les biens

(1) *Magnificabitur Christus in corpore meo. sive per vitam, sive per mortem.*, Philip. I. 20.

éternels (1). Pourquoi tant nous attacher à un monde qui passe ? Qu'est-ce que la vie humaine ? Écoutons à ce sujet le roi de nos orateurs.

FRAGILITÉ DE LA VIE HUMAINE.

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès les premiers pas ; mais la loi est portée ; il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille peines, mille traverses nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non. Il faut marcher, il faut courir. Telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter. Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable ! inévitable ruine !

On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! illusion ! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins riants, leurs couleurs moins vives, les prairies moins brillantes, les eaux moins claires ; tout se ternit ; tout s'efface. L'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer ; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyens ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET, *Sermons*.

TRAVAILLONS A LA CONQUÊTE DU CIEL.

Gagnons le ciel ; voilà le but de nos efforts ; voilà la fin et la récompense de nos prières.

Le désir de parvenir à la jouissance du souverain bien doit provoquer sans cesse un saint enthousiasme, et soutenir l'âme fidèle dans la lutte pénible qu'elle livre à ses passions. L'espoir d'une récompense enfante des prodiges dans le cœur de l'homme terrestre. L'es-

(1) Sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus æterna.

poir du gain fait traverser les mers au navigateur ; la vue de quelques pièces d'or inspire mille projets à l'avare, et triomphe de tous les obstacles ; la perspective d'un grade anime le courage du soldat et lui fait affronter tous les périls ; et l'attente du ciel, le désir des biens éternels serait stérile, et ne provoquerait point l'élan que produit l'appât des récompenses périssables !

Si les difficultés étaient encore plus nombreuses, il ne faudrait cependant pas se décourager ; de là ces belles paroles qu'on ne saurait trop redire aux chrétiens : « Si la vue du travail vous épouvante, que l'espoir de la récompense vous attire (1). »

Autrefois on regardait comme un grand honneur d'être citoyen romain, et la plus insigne marque de distinction que les peuples soumis au sceptre de fer des maîtres du monde pouvaient ambitionner, c'était de jouir de la prérogative de porter le nom de citoyen de la reine des cités. Comment le titre de citoyen de la cité céleste n'aurait-il aucun appât pour nous ? Les couronnes qui nous y sont réservées ne tenteraient point notre ambition ? Les plaisirs que nous sommes appelés à y savourer ne provoqueraient point nos désirs ? Et nos cœurs, qui soupirent sans cesse après le bonheur, ne se laisseraient point séduire par l'attrait des chastes voluptés qu'elle renferme ?

Les Romains couraient en insensés au-devant des généraux triomphateurs, qui revenaient des provinces les plus éloignées, chargés des dépouilles des nations vaincues ; et le chrétien ne s'empresserait point de mériter la faveur d'assister après sa mort au triomphe de celui à qui toutes les nations ont été données par le Père céleste, et qui les a toutes conquises par son sang ? — Autrefois, ceux qui se destinaient à remporter le prix de la lutte ou de la course dans l'arène, se préparaient de longue main à ce combat, dont l'issue devait les couvrir de gloire. Ils frottaient leur corps d'huile, pour le rendre plus souple ; ils s'abstenaient de toute espèce de nourriture, qui pouvait les engourdir et retarder ou paralyser leur agilité, se contentant du nécessaire et s'exerçant ainsi par de continuels efforts sur eux-mêmes à arracher la victoire des mains de leurs adversaires. Que recevaient-ils donc pour prix de tant de sacrifices ? Une palme stérile, une couronne périssable, des applaudissements ; vaine fumée, qui flattait leur amour-propre et s'évanouissait aussitôt ! Était-ce bien la peine de se donner en spectacle à tous les yeux, d'exposer ses jours, pour le triomphe d'un moment ? — Nous, au contraire, nous sommes appelés à descendre dans l'arène et à lutter, non sous les yeux de la multitude, mais dans le silence de notre cœur, contre des ennemis redoutables, pour être proclamés plus tard vainqueurs devant toutes

(1) Si labor terret, merces invitet.

les nations de la terre. Nous sommes appelés à partager l'insigne honneur de vivre éternellement dans la société de Dieu, à voir nos noms inscrits, non sur des tables d'airain ou de marbre, mais dans les fastes du ciel ; et c'est de nous qu'on dira avec plus de justice que du vieillard Mardochée : « Voici comment est honoré quiconque il plaira au roi d'honorer. »

Notre utilité, notre véritable profit, c'est notre salut. C'est ce que fit parfaitement comprendre un grand saint à un puissant empereur.

SAINT NIL ET L'EMPEREUR OTHON III.

Peu d'années avant sa mort, l'empereur Othon III alla visiter la retraite de saint Nil ; et, lorsqu'il aperçut les huttes basses et étroites qui composaient le monastère : « Ce sont bien là les tabernacles d'Israël dans le désert, s'écria-t-il. Voilà les habitants du royaume du ciel ; la terre n'est point leur patrie, et ils ne s'y regardent que comme des voyageurs. » Othon offrit alors au saint un autre couvent, avec des revenus qui pussent assurer l'existence des moines. — Celui qui a pris soin d'eux jusqu'à présent, répondit Nil, en prendra plus de in encore, lorsque je les aurai quittés. — Demandez-moi alors comme à votre fils tout ce qu'il vous plaira, reprit Othon. — Saint Nil, appuyant la main sur la poitrine de l'empereur : « Songez, lui dit-il, au salut de votre âme ! » — On a souvent citée la parole de Diogène, demandant seulement au fameux conquérant Alexandre de se retirer un peu de devant son soleil. Le cynique foulait ainsi aux pieds le faste royal par un faste philosophique plus ridicule encore. Combien est préférable l'humble et simple parole de saint Nil, répondant par un pieux conseil à une offre obligeante.

CHARLEMAGNE DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE.

3. Prions aussi pour l'utilité de l'Église. Notre profit, notre avantage est inséparable de celui de l'Église, puisque c'est elle seule qui peut nous ouvrir les sources de la sanctification et de la vie. Prions pour l'Église. A combien de dangers n'est-elle pas en butte, aujourd'hui surtout que la furie révolutionnaire, se déchainant sans mesure, s'efforce de détruire l'œuvre de Charlemagne ! Ah ! si tous les princes chrétiens avaient la foi et la piété de ce puissant empereur, quels bienfaits l'Église honorée et convenablement protégée ne répandrait-elle pas sur les nations !

Charlemagne ! quel nom ! s'écrie un de nos pieux littérateurs (1), et quelle personnification du monde éclos au souffle de Dieu ! Ce n'est pas un conquérant et un législateur ; n'ajustons pas à ce géant la chlamyde ni la toge ; les dimensions seraient trop étroites, les noms

(1) Verrost.

trop petits; Charlemagne fut un chevalier chrétien, un serviteur de l'Église.

Si nous voulons bien comprendre la grandeur et la sublimité de ce héros, qui réalisait le pressentiment de tous les sages, il suffit de voir la formule qu'il mettait en tête de ses Capitulaires. La voici : « Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais, moi Charles, par la grâce et la miséricorde de Dieu, roi et chef du royaume des Francs, *dévoth défenseur et humble condjuteur de la sainte Église de Dieu*, à tous les ordres de la piété ecclésiastique et à toutes les dignités de la puissance séculière, le salut de la paix perpétuelle et de la béatitude du Christ, Seigneur et Dieu éternel (1). »

Unissons-nous dans une commune prière pour que la sainte Église, notre mère, résiste à toutes les machinations impies et triomphe de tous ses ennemis.

« O sainte Église de Rome, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté. *Salve, magna parens* ! C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance ; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent, *magna virum* ! Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance, qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Tes pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient des hommes, ces moments furent courts ; et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu. Au milieu de tous les bouleversements imaginables, Dieu a constamment veillé sur toi, ô VILLE ÉTERNELLE ! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout ; et comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité... » DE MAISTRE.

Gravons dans notre esprit les maximes suivantes :

Qui nescit tribulari, nescit precari.

Non clamor, sed amor clangit in aure Dei.

Rectè novit vivere, qui rectè novit orare.

(1) Baluze, *Cap. Reg. Franc.*, t. I, col. 909.

Qui ne sait point souffrir, ne sait pas prier.

Ce n'est pas le son de nos paroles, mais l'amour de notre cœur qui va jusqu'à l'oreille de Dieu.

Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier.

La prière est un soupir vers la bonne vie.

Plus que toute autre, la prière de l'innocence et de la vertu est agréable au Seigneur.

VINGT-UNIÈME INSTRUCTION.

PRÉFACE. — SA BEAUTÉ. — CHANT DE LA PRÉFACE.

Quæ sursùm sunt quærite;... quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Recherchez ce qui est en haut; n'ayez du goût que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre.
Col., III, 1, 2.

Tout est silence dans le temple ; pas une voix , pas un souffle ne se fait entendre ; l'orgue lui-même, aux grand'messes, cesse, dans certaines églises, ses modulations, comme pour laisser l'âme livrée à elle-même, à ses pieux sentiments, à ses seules méditations. Silence plein de solennité, silence sublime , quand il se fait au milieu d'une grande multitude naguère tout agitée par le chant et les cérémonies, et qui tout-à-coup se recueille, suspend tout bruit, tout mouvement et semble retenir jusqu'au souffle de sa respiration, pour ne pas interrompre la prière mystérieuse du prêtre. Il y a là quelque chose qui étonne, qui saisit, et porte dans l'âme je ne sais quelle impression de crainte et de respect, qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver. C'est du fond de cette redoutable solitude et comme au sortir d'une profonde méditation que le célébrant pousse un cri sublime et proclame les siècles éternels.

En effet, à la fin de la Secrète, le prêtre élevant la voix, dit :

Per omnia sæcula sæculorum.

Dans tous les siècles des siècles.

Pendant la prière qu'il a faite en secret, le feu de l'amour divin a dû s'allumer dans son âme ; et, comme s'il sortait d'une extase, il rompt le silence, et il invite toute l'assemblée à se joindre à lui, en disant : *Per omnia sæcula sæculorum*. Cette exclamation résume les vœux qu'il a adressés à Dieu ; elle exprime l'ardeur de son amour et la vivacité de son désir. Le peuple éprouve les mêmes sentiments, et répond :

Amen.

Ainsi soit-il.

Par là les fidèles donnent leur consentement à tout ce que le prêtre vient de demander en secret. On doit prononcer cet *Amen* avec un noble et saint élan. Saint Jérôme nous atteste que, de son temps, on l'entendait retentir de toutes parts, dans les églises, comme un tonnerre (1).

Le prêtre dit *Per omnia sæcula sæculorum* à haute voix, les mains appuyées sur l'autel. Pendant tout le temps qu'ont duré les oraisons secrètes, il a tenu les bras élevés. Tout-à-coup il les abaisse, pour marquer, disent certains auteurs, qu'on doit déposer à ce moment tout sentiment terrestre et d'élévation propre, et se soumettre avec une entière résignation à la volonté divine. Il place ses mains sur l'autel, pour montrer qu'il ne compte pas sur lui-même, mais qu'il s'appuie sur les mérites de Jésus-Christ, afin d'accomplir dignement la grande action qu'il va faire.

Quoique ces dernières paroies soient certainement la conclusion de la Secrète, comme elles se disent sur le même ton que les suivantes, on s'est habitué à les regarder comme le commencement de la préface.

(1) D. Hier. *Præf. in epist. ad Gal.*

La Préface.

Nos préfaces sont d'un usage aussi ancien que la messe elle-même. Ce mot veut dire *prologue, prélude, introduction*. En effet, la préface est une introduction au Canon qui est appelé par excellence la prière. Rien de plus naturel et de plus convenable que de mettre une solennelle préparation à cette partie essentielle et fondamentale du sacrifice ; et pour cela l'Église a composé une hymne magnifique, que nous pouvons regarder comme une image de celle que Notre-Seigneur dit avec ses apôtres, en actions de grâces de sa dernière cène et comme une préparation à son douloureux sacrifice.

La préface est un véritable chant de triomphe et de gloire ; c'est une invitation à élever son cœur vers Dieu et à s'unir aux hiérarchies des anges, pour le louer et le bénir.

Le prêtre, ravi en esprit jusqu'au ciel, a suspendu, comme nous l'avons déjà remarqué, son secret colloque avec Dieu, pour communiquer avec l'Église de la terre, qui offre et sacrifie avec lui. Dans cette région élevée où il se trouvait placé, que pouvait-il faire entendre, sinon les paroles de l'éternité : *Per omnia sæcula sæculorum, Dans tous les siècles des siècles*. L'entendez-vous, chrétiens fidèles ? L'éternité, voilà ce qui doit absorber et confondre toutes vos agitations mondaines ; l'éternité et une éternité bienheureuse, voilà ce que vous devez vous efforcer de mériter par la vertu du sang de Jésus-Christ, qui va couler pour vous. Il est à remarquer que ce cri puissant, qui annonce que l'instant précieux du sacrifice approche, se renouvelle aussi au moment de sa consommation. *Per omnia sæcula sæculorum, Dans tous les siècles des siècles*, dit encore le célébrant avant le *Pater*, indiquant par là, dans ces deux occasions solennelles, que rien de terrestre ne s'opère dans nos redoutables sanc-

tuaires, mais que plutôt l'action se passe dans le ciel et que l'affaire du salut des hommes se traite au pied du trône de l'Éternel.

Continuons cet admirable dialogue, qui vient de s'établir entre le prêtre et les assistants.

Dominus vobiscum,

Que le Seigneur soit avec vous,

poursuit le célébrant, sans se tourner vers le peuple en la manière accoutumée, parce qu'il s'est retiré dans le Saint des saints, et qu'il n'a plus d'yeux que pour l'autel et pour la victime qui va s'immoler. D'ailleurs, les rideaux qu'on tirait autrefois avant la préface, l'auraient empêché d'être vu de l'assistance. Maintenant donc, plus que jamais, que le Seigneur soit avec vous ; ne le perdez pas de vue ; ne cessez pas un seul moment d'être recueillis. Encore quelques instants et la merveille des merveilles va s'opérer ; et le *Dominus vobiscum* ne sera pas un simple souhait, mais un fait accompli, puisque Jésus-Christ sera réellement au milieu de vous, sous les espèces eucharistiques.

Le peuple, qui a entendu de loin la voix de son prophète et de son ministre, répond :

Et cum spiritu tuo,

Et avec votre esprit,

comme s'il disait : Maintenant que vous allez tenir en vos mains l'hostie de propitiation et nos intérêts les plus chers, vous avez besoin d'une manière toute particulière de la grâce de Dieu et de sa lumière.

Le célébrant continue :

Sursùm corda.

En haut les cœurs !

En haut les pensées et les sentiments de toute l'assemblée. Chrétiens, élevez-vous au-dessus des sens ; prenez les ailes du désir et de l'amour, pour aller où vous appelle le Dieu qui se sacrifie pour vous. En haut les cœurs ! Naguère ils étaient humiliés et comme tout abat-

tus dans le silence de la Secrète. Qu'ils se relèvent maintenant ; qu'ils montent haut , bien haut. Qu'ils franchissent tout l'espace qui sépare la terre du ciel, pour s'élanter jusqu'à ces hauteurs célestes, où les anges, les chérubins et les séraphins chantent leurs hymnes d'adoration et d'amour. Bannissons donc en cet instant toutes les pensées de la chair et du temps, et que l'esprit ne s'applique, dit saint Cyprien, qu'à ce qu'il doit demander (1).

En même temps que le prêtre dit : *Sursùm corda, En haut les cœurs*, ses bras s'élèvent, sa voix aussi s'élève ; et plutôt à Dieu que, par cette exhortation si vive et ce mouvement si expressif, il pût soulever de terre tant d'âmes faibles et languissantes , et les transporter jusques au pied du trône de la miséricorde ! En haut les cœurs ! Ce seul mot ne devrait-il pas nous arracher à l'amour des choses terrestres, nous en inspirer le dédain, et nous faire désirer les biens de l'éternité ? En haut les cœurs ! Des paroles si belles, des prières si touchantes ont quelque chose de divin. Tous les artifices de l'éloquence ne réussiraient pas à les inspirer. La grandeur des sentiments, la sainteté dont elles sont empreintes, annoncent une source sacrée. En haut les cœurs ! A cette invitation, nul ne doit rester assis ; toute l'assistance doit être debout, comme pour suivre le prêtre qui, de la voix et du geste, l'appelle en haut.

Les fidèles assurent le célébrant que leurs pensées ne sont plus sur la terre, et que leurs affections sont pour Dieu.

Habemus ad Dominum.

Nos cœurs sont élevés vers le Seigneur.

Réponse profonde et touchante, si elle est fondée sur la vérité, si réellement tous les cœurs sont en ce moment détachés des sollicitudes mondaines. Mais combien dont l'état de l'âme dément les paroles de leur bouche ! Combien

(1) *Cogitatio omnis carnalis et sæcularis abscedat. D. Cyp. De Oral. Dom.*

qui méritent ce reproche que faisait autrefois Anastase le Sinaïte : « Que fais-tu ? Que dis-tu ? Ton âme ne s'occupe que de choses temporelles et corruptibles, et tu as la hardiesse de répondre : Je la tiens élevée au Seigneur (1) ! » Un esprit distrait, une imagination qui se repaît de misères et de vanités, outre qu'ils font injure à Dieu, produisent une horrible discordance au milieu de ce concert magnifique. Que personne donc ne se comporte de telle sorte qu'il dise, de bouche seulement : « Nous tenons nos cœurs élevés vers le Seigneur, » tandis qu'ils rampent dans la boue du siècle. Il faut qu'en effet le cœur quitte la terre, et que, se débarrassant du lourd poids des affections grossières, des passions avilissantes, des soucis matériels, il s'envole vers le ciel, au-devant de Jésus-Christ, qui va lui-même descendre de son trône pour s'immoler sur l'autel ¹.

Puisque vos cœurs sont élevés vers Dieu, continue le célébrant, rendons-lui tous ensemble de solennelles actions de grâces pour les bienfaits dont il nous a comblés jusqu'à présent, et pour les faveurs signalées qu'il s'apprête à nous accorder encore.

Gratias agamus Domino Deo Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

C'est ici que le sacrifice s'annonce particulièrement comme un sacrifice d'actions de grâces. L'Église veut que nous rendions grâces à Dieu pour le grand miracle qui va s'opérer par la consécration. Elle imite en cela Jésus-Christ, qui commença par rendre grâces à son Père, lorsqu'il voulut ressusciter Lazare, multiplier les pains et instituer l'Eucharistie. Ce n'est donc pas seulement pour répandre des gémissements sur nous-mêmes que nous environnons les saints autels, mais aussi pour y entendre les louanges de Dieu et publier les merveilles de sa bonté.

(1) Serm. de Sacr. Syn.

En prononçant ces mots : *Gratias agamus Domino Deo nostro*, Rendons grâces à Dieu, le prêtre jette vers le ciel un rapide et amoureux regard, qu'il abaisse aussitôt vers l'autel. Il rejoint ses mains, pour marque d'une plus grande ardeur et comme pour presser son cœur à la reconnaissance ; et il s'incline devant le crucifix, en signe de prière fervente et humiliée. Impossible d'exprimer par un geste plus éloquent l'amour, la confiance, la gratitude.

Les fidèles, profondément touchés des miséricordes de Dieu à leur égard et de ses libéralités, répondent par acclamation :

Dignum et justum est.

C'est digne et juste.

Admirable et émouvant dialogue, qui semble modelé sur celui du ciel ; car il est écrit dans l'Apocalypse : « Une voix sortit du ciel qui disait : Rendez gloire à Dieu ; et j'ai entendu, continue saint Jean, la voix d'une grande multitude semblable au bruit des flots, qui répondait : Rendons gloire et grâces à notre Dieu. »

Dès qu'on a répondu : *C'est digne et juste, Dignum et justum est*, le prêtre, tenant les mains élevées et étendues, continue la préface ; et toute l'assemblée ne doit faire qu'un avec lui, pour louer et remercier le Seigneur.

Les préfaces varient selon les divers temps de l'année. Le commencement et la fin sont toujours à peu près les mêmes ; mais le milieu fait mention du mystère ou de la fête qu'on célèbre. Nous nous contenterons de citer ici la Préface commune, qui se dit le plus souvent.

Verè dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere; Domine sancte, Pater omnipotens æterne Deus, per Christum Dominum nostrum; per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates, Cæli cælorumque virtu-

Il est véritablement juste et raisonnable, équitable et salutaire de vous rendre grâces toujours et en tous lieux, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, par lequel les anges louent votre majesté, les dominations l'adorent, les puissances la révèrent en tremblant,

tes, acbeata Seraphim sociâ exultatione concelebrant; cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplicii confessione dicentes : Sanctus, etc.

les Cieux et les vertus des cieux et la troupe des bienheureux Séraphins la célèbrent avec des transports de joie. Faites, Seigneur, que nos vœux soient unis aux leurs, et, prosternés devant vous, nous chantons avec eux : Saint 2, etc.

Le prêtre, assuré des dispositions des assistants, chargé de leurs vœux, et devenu l'interprète de tous les cœurs, glorifie et bénit le Dieu trois fois saint. Il approuve et confirme ce qu'a dit le peuple. « Oui, dit-il, il est vraiment digne et juste de remercier le Seigneur. » Il enchérit encore sur la réponse du peuple, et il ajoute « qu'il est même équitable et salutaire de rendre grâces à Dieu. » *C'est digne*, parce que les sublimes et incompréhensibles caractères de la Divinité exigent toute sorte de louanges et d'actions de grâces ; *juste*, parce que nous sommes infiniment redevables à la divine Majesté ; *équitable*, parce que nous devons rendre aux personnes divines ce qui leur est dû à raison de leurs propriétés personnelles ; *salutaire*, parce que l'âme trouve son avantage et son salut à remercier Dieu des grâces qu'il lui a faites, car Dieu se sent alors plus disposé à lui en accorder de nouvelles. Et, comme les bienfaits du Seigneur sont continuels, immenses, innombrables, il faut que notre reconnaissance vive sans cesse dans nos cœurs, *semper*, et qu'elle nous suive dans toutes les circonstances de notre vie, *ubique*.

Maintenant, sur quels titres est fondée l'action de grâces que nous devons rendre à Dieu ? Sur sa souveraineté et sa sainteté, sur la bonté, la toute-puissance et l'éternité de son être.

Sur sa souveraineté, Domine. Dieu a un domaine absolu sur toute créature ; il a tout fait pour sa gloire ; et, par conséquent, chacun de nous doit le glorifier selon la mesure de ses facultés.

Sur sa sainteté, sancte. La sainteté de Dieu semblerait demander qu'il fût entièrement retiré en lui-même, sans

se communiquer à ses créatures ; et cependant, malgré notre indignité et notre corruption, il ne laisse pas que de faire sur nous la plus abondante effusion de ses grâces. N'est-il donc pas bien juste de l'en louer et de l'en remercier ?

Sur sa bonté, Pater. Il est le Père de la nature, le principe et l'origine de toute paternité dans le ciel et sur la terre. Quoi de plus raisonnable, pour des enfants bien nés, que de louer un père si tendre et si élevé !

Sur sa toute-puissance, omnipotens. C'est la toute-puissance divine qui produit en nous ce qu'il y a de bon, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. C'est elle qui opère en nous le vouloir et le faire, qui change et convertit les cœurs et leur inspire jusqu'à la moindre bonne pensée, jusqu'au plus léger désir du salut. Rendons-lui-en grâces en tout temps, en tout lieu.

Sur son éternité, æterne Deus. Notre être ne peut avoir de durée que par dépendance de l'éternité de Dieu ; nous ne subsistons que par ses bienfaits ; et nous ne pouvons espérer d'être heureux éternellement qu'en participant à son éternité bienheureuse. Que notre cœur donc se répande en actions de grâces ³.

Outre les bienfaits généraux et particuliers, que nous avons reçus du Seigneur et dont le souvenir doit être toujours présent à notre esprit, l'Église nous présente, dans chaque solennité, les plus grands motifs de nos actions de grâces. Ce sont les prodiges de sa charité, annoncés successivement dans les mystères de Jésus-Christ, ou les prodiges de sa grâce dans les saints. Voilà pourquoi, au milieu de la préface, il y a souvent plusieurs phrases ajoutées, qui ont rapport à la fête que l'on célèbre ⁴.

Mais ce que l'Église ne cesse jamais de nous faire entendre, c'est que nous ne pouvons louer dignement le Père tout-puissant, le Dieu éternel, que par Jésus-Christ son Fils et notre auguste médiateur. Par nous-mêmes, pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons faire rien

d'agréable au Seigneur. C'est uniquement de Jésus-Christ, notre chef, que nos louanges et nos actions de grâces tirent leur mérite. L'action de grâces, dit saint Thomas (1), doit aller à Dieu par la même voie par laquelle les grâces nous sont venues ; et, comme tous les biens nous viennent par Jésus-Christ, nos actions de grâces doivent aller à Dieu le Père par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Per Christum Dominum nostrum*. Les Esprits célestes eux-mêmes ne peuvent rendre à la Majesté suprême le tribut de leurs adorations que par Jésus-Christ, parce que, quelque purs, quelque saints qu'on les suppose, ils ne sont jamais que de simples créatures ; il y a par conséquent une disproportion infinie entre eux et Dieu ; et il leur est impossible d'égaliser par leurs hommages la grandeur du Très-Haut. Ils s'unissent donc à Jésus-Christ, pour adorer Dieu. Occupés sans cesse de ses infinies perfections, ils ne pensent qu'à elles ; ils rapportent tout à elles : *Per quem majestatem* (2) *tuam laudant Angeli* ⁵. Les Esprits bienheureux qu'on nomme *Dominations*, parce qu'ils sont au-dessus des autres anges qui agissent en ce bas monde, reconnaissent que leur pouvoir n'est autre chose que la volonté de Dieu même, et ils adorent l'empire absolu qu'il exerce sur l'univers : *adorant Dominations*. Les Puissances, qui font trembler les démons et arrêtent souvent leur malice, tremblent elles-mêmes, non de terreur, mais d'admiration et d'étonnement : *tremunt Potestates*. En un mot, les Cieux, c'est-à-dire tous les citoyens célestes, les Vertus des cieux, c'est-à-dire ceux d'entre les Esprits bienheureux qui opèrent les plus grandes merveilles ; les Séraphins, c'est-à-dire ceux qui, par la vivacité de leur amour, l'emportent sur les autres et sont en quelque sorte tout feu et tout flammes ; tous ces glorieux habitants de la Jérusalem céleste joignent leurs voix et leurs transports

(1) In cap. i. ad Rom. Lect. v.

(2) Le mot *Majesté* vient de *major status*, état plus élevé.

pour louer et adorer leur Dieu : *sociâ exultatione concelebrant*. Nous prions le Seigneur de vouloir bien nous admettre, nous pauvres mortels, à une si excellente société, pour célébrer ensemble le triomphe du Tout-Puissant : *cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur*, en mêlant nos faibles voix à leur ravissante harmonie, *supplici confessione dicentes*. Mais quoi ! bouches humaines, vous osez former une pareille demande ! De misérables pécheurs prétendre se mêler aux pures intelligences ! vouloir ne former avec elles qu'un même concert ! Hélas ! craignez de troubler une si belle mélodie par une horrible dissonance ? Aussi, sentant notre faiblesse, c'est avec un cœur plein de componction que nous demandons la permission de nous unir aux Anges ; ce n'est que très-humblement que nous voulons chanter le cantique du ciel ; et, comme la messe est le lien du ciel et de la terre et le sacrifice auquel assistent également les anges et les hommes, nous espérons que cette faveur ne nous sera pas refusée.

Telles sont les paroles que le prêtre emploie dans la préface ; paroles enflammées, paroles entraînantes. Quelle poésie ! quelle élévation ! quelle pompe de langage ! et surtout quelle onction ! quelle piété ! quelle sainteté ! Pas un mot qui ne couvre ou ne révèle une grande idée ; pas une pensée qui ne soit sublime. Cherchez parmi les plus beaux et les plus brillants génies de l'antiquité profane : poètes, rhéteurs, orateurs, philosophes, ne vous offriront rien de comparable à nos préfaces. L'esprit de l'homme n'a jamais pu s'élever si haut ; aussi, nous ne craignons pas de le dire, nos préfaces sont nées sous le souffle de l'Esprit divin.

Que dirons-nous maintenant du chant ? Où l'Église a-t-elle trouvé un rythme si simple et si grave, si noble et si majestueux, si merveilleusement adapté aux expressions ? Voyez dans nos plus modestes églises de village, comme sous la voûte élancée de nos magnifiques cathé-

drales : à peine les premières notes de ce chant merveilleux retentissent, qu'aussitôt toutes les têtes se dressent, toutes les oreilles sont attentives. Hommes et femmes, petits et grands, les plus habiles, les plus savants eux-mêmes, immobiles, silencieux, semblent retenir leur haleine, pour ne pas perdre un mot, un accent, un son. Ils sont comme sous un charme divin, qui les domine et les absorbe ; ils se croient élevés au-dessus de la terre, transportés jusqu'au milieu de la sainte Jérusalem, en la compagnie des Anges, des Archanges, des Chérubins et des Séraphins, face à face avec le trône de l'Éternel ; et, au sortir de cette espèce d'enchantement, l'impression qui leur en reste est si suave qu'ils la savourent encore délicieusement. Nous dirons du chant, ce que nous avons déjà dit des paroles, que l'Esprit-Saint a pu seul inspirer de si ravissantes mélodies. Les plus célèbres compositeurs n'en eussent jamais eu l'idée ; elles sont un écho de la musique des Anges. Écoutons-les, recueillons-les précieusement ; et qu'en même temps notre âme, par le mouvement de sa reconnaissance et de son amour, s'élance vers Dieu avec une sorte d'impétuosité.

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et
volabo et requiescam. *Ps. LIV, 7.*

Vole, vole, mon âme,

Vers le doux cœur de ton divin Jésus.

Cantique.

Τί γὰρ ἀλκὰ , τί δὲ κάλλος,

Τί δὲ χρυσός, τί δὲ φάμα

Βασιλῆϊοί τε τιμὰί

Παρά τὰς τοῦ Θεοῦ μερίμνας ;

Qu'est-ce que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix de la pensée de Dieu ? *SYNÉSIS, Hymne à sa lyre.*

1. Heureux qui, fuyant les cris voraces de la matière et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course rapide ! Heureux qui,

libre des travaux et des peines de la terre, s'élançant sur les routes du génie, a vu les profondeurs divines! C'est un grand effort de soulever son âme sur l'aile des célestes désirs. Soutiens cet essor, ô chrétien, par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles; le Père céleste se montrera de plus près pour toi, te tendant la main; un rayon précurseur brillera sur ta route, et t'ouvrira l'horizon idéal, source de la beauté.

Courage, ô mon âme! abreuve-toi dans les sources éternelles, monte par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à quitter la terre; bientôt, te mêlant au Père céleste, tu seras dans Dieu même.

SYNÉSIUS, *Traduct. de M. Villemain.*

ANCIENNETÉ DES PRÉFACES.

2. On ignore quel a été le premier auteur des *Préfaces* (1). Quelques-uns en attribuent l'institution au pape Gélase, parce que le *Livre des pontifes* assure qu'il composa les Préfaces des sacrements et des oraisons dans un style châtié. Mais, encore que nous accordions que ce pontife en a composé plusieurs et que saint Ambroise, saint Grégoire-le-Grand et d'autres Pères en ont également édité un grand nombre, toujours est-il certain que, dès l'origine de l'Église, il y eut des Préfaces et que leur institution doit être attribuée aux apôtres ou à leurs successeurs immédiats.

PRÉFACES DE L'ÉGLISE ORIENTALE.

3. Il est manifeste, par les liturgies de toutes les Églises et de tous les pays, que les préfaces ont été en usage partout. Leurs formules varient dans les diverses Églises, et cependant toutes ont le même plan, les mêmes idées générales. D'abord le prêtre exhorte les fidèles à tenir leurs cœurs élevés, paroles qui, suivant Alcuin, signifient : « Vous êtes maintenant suffisamment instruits et confirmés dans les préceptes de l'Évangile et des apôtres; élevez vos cœurs débarrassés des soucis terrestres en haut vers le Seigneur, afin que je puisse offrir dignement le sacrifice que vous m'avez apporté pour être offert. » Le peuple répond que son cœur est élevé vers le Seigneur, et le célébrant l'exhorte à rendre grâces à Dieu; ce que les assistants attestent être digne et juste. Alors le prêtre, recevant ce consentement des fidèles, se tourne vers Dieu le Père, chante ses louanges et lui rend grâces en termes pleins de magnificence. Enfin, s'unissant lui-même,

(1) Strabon dit expressément à ce sujet : « Quant à la préface de la messe, par laquelle on excite le peuple à rendre grâces à Dieu, et où l'on demande que la prière des hommes s'unisse aux louanges des Esprits célestes, nous ignorons quel en fut le premier auteur. » *Chap. xxii.*

et le peuple avec lui, aux chœurs angéliques, ils chantent tous d'un concert unanime, et, pour ainsi dire, d'une seule voix, le *Trisagion* sacré.

Le même ordre d'idées se trouve exprimé par l'apôtre saint Jacques dans la préface de sa Liturgie.

« Il est véritablement digne et juste, convenable et nécessaire de
 « vous louer, de vous célébrer dans nos chants et de vous rendre grâces,
 « à vous, l'auteur de toutes les créatures visibles ou invisibles, le trésor
 « des biens éternels, la source de la vie et de l'immortalité, le Seigneur
 « et le Dieu de toutes choses, que louent les Cieux, les Cieux des cieux,
 « et tout ce qu'ils renferment, le soleil, la lune et le chœur des astres,
 « la terre, les mers et tout ce qu'elles contiennent; la Jérusalem céleste,
 « l'Église des premiers-nés écrits dans les cieux, les esprits des Justes
 « et des Prophètes, les âmes des Martyrs et des Apôtres, les Anges, les
 « Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puis-
 « sances et les Vertus, les Chérubins à plusieurs yeux, les Séraphins à
 « six ailes, dont deux voilent leur face, deux recouvrent leurs pieds, les
 « deux autres leur servant à voler pour exécuter vos ordres, qui tous
 « ne cessent de vous louer, faisant retentir d'une voix éclatante
 « l'hymne de votre gloire et de votre magnificence : Saint, saint,
 « saint, etc. »

Saint Basile, dans sa Liturgie, a inséré une préface presque semblable.

Saint Chrysostome exprime encore la même série d'idées en d'autres termes : « Il est véritablement digne et juste, dit-il, de vous
 « célébrer, de vous bénir, de vous louer, de vous rendre grâces et de
 « vous adorer dans tous les lieux où s'étend votre empire. Car vous
 « êtes un Dieu ineffable, que l'esprit ne peut ni percevoir, ni regar-
 « der, ni comprendre. Vous êtes toujours le même, existant par vous-
 « même, immuable et sans changement, ainsi que votre Fils unique
 « et votre Esprit-Saint. Vous nous avez donné l'être, en nous tirant du
 « néant; lorsque nous étions tombés, vous nous avez relevés; et vous
 « ne cessez de nous aider, de nous combler de bienfaits, jusqu'à ce
 « que vous nous ayez conduits au ciel et gratifiés de votre royaume.
 « Nous vous rendons grâces à vous, à votre Fils unique et à votre
 « Saint-Esprit, pour tous ces bienfaits, pour ceux que nous connais-
 « sons et pour ceux que nous ignorons, pour les grâces évidentes et
 « pour celles qui nous sont arrivées d'une manière mystérieuse et
 « cachée. Nous vous rendons grâces aussi pour ce ministère sacré,
 « que vous avez daigné recevoir de nos mains, bien que vous soyez
 « environné de milliers d'Archanges et de myriades d'Anges, de Ché-
 « rubins et de Séraphins ayant six ailes et plusieurs yeux, Esprits
 « sublimes et célestes, qui chantent l'hymne de la gloire et du
 « triomphe, la font retentir d'une voix éclatante et disent : Saint,

« saint, saint, etc. » — C'est à peu près dans le même sens que sont rédigées toutes les préfaces des liturgies orientales ; il serait beaucoup trop long de les citer toutes.

La Préface qu'on attribue à saint Clément et que rapportent les Constitutions apostoliques est beaucoup plus longue que toutes celles des liturgies anciennes et modernes. Dieu y est loué dans ses perfections, par la création de toutes les merveilles spirituelles et physiques de l'univers ; par la formation de l'homme sur le type divin ; par les grâces répandues sur les patriarches Adam, Abel, Seth, Énos, Énoch, Noé, Lot, Abraham, Melchisédech, Job, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Aaron, Josué, etc. Elle se termine par les noms des divers chefs de la milice céleste, qui tous ensemble, avec d'autres mille millions d'anges, chantent sans cesse : Saint, saint, etc.

On a pu remarquer, par ce que nous venons de citer, que les liturgies grecques ont généralement, dans leur préface, une redondance d'expressions magnifiques.

PRÉFACES DE L'ÉGLISE LATINE.

L'ancien rite gallican donne à la préface le nom de *Contestatio*. Ce terme exprime clairement que l'on prend, pour ainsi dire, à témoin les Puissances du ciel, les Archanges, les Anges, du sacrifice qui va être offert. La *Contestatio* gallicane renferme les principaux faits de la vie du saint ou du mystère dont on fait la fête.

On trouve aussi quelquefois le nom d'*Immolatio*, *Immolation*, dans le rit gallican, pour désigner la *Préface*.

Le missel mozarabe désigne la *Préface* sous le nom d'*inlatio*, *élévation*, pour marquer que les cœurs du prêtre et des assistants, se conformant à la monition du célébrant, *sursùm corda*, sont effectivement élevés vers le Seigneur.

4. Depuis le sixième siècle jusque vers la fin du onzième, les Latins ont eu différentes préfaces, où se trouvait marqué en peu de mots le caractère du mystère ou de la fête qu'on célébrait, pour en rendre à Dieu de solennelles actions de grâces.

On ignore à quelle époque ces nombreuses préfaces ont cessé d'être en usage. Toutefois, les missels écrits postérieurement à l'an 1200 n'en rapportent que neuf indiquées par le pape Pélage, prédécesseur de saint Grégoire, savoir : celles de Noël, de l'Épiphanie, du Carême, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Trinité, des Apôtres et de la Croix. Il faut y ajouter la *préface commune*, qui est fort ancienne et que l'on pense avoir été composée par saint Gélase ou par saint Grégoire, et la *préface de la sainte Vierge* approuvée par Urbain II, aux conciles de Plaisance et de

Clermont, l'an 1095. C'est de ces onze préfaces que font usage toutes les églises qui suivent maintenant la liturgie romaine.

On ne trouve qu'une *préface* pour toute l'année dans la liturgie arménienne; et le célébrant, comme dans le rit grec, après l'avoir récitée à voix basse, ne prend un ton plus haut que pour avertir le chœur de se disposer au chant du Trisagion.

PRÉFACES PARISIENNES.

Dans le rit parisien, les préfaces de saint Denis, de la Dédicace et de la Toussaint peuvent, à juste titre, être considérées comme des chefs-d'œuvre. Celle de la Dédicace surtout s'élève, pour ainsi dire, aux figures et aux formes de la poésie. L'auteur voit Dieu lui-même résider dans le temple que la main des hommes lui a élevé; il le voit rempli de sa présence et de ses bienfaits. C'est la maison de la prière, l'habitation glorieuse du Maître du monde, le séjour de l'immuable vérité, le sanctuaire de l'éternelle miséricorde: *Hæc est enim verè domus orationis, templum habitationis gloriæ tuæ, sedes incommutabilis veritatis, sanctuarium æternæ charitatis.*

C'est l'arche qui nous a sauvés du déluge, et qui nous conduit au port du salut: *Hæc est arca quæ nos à mundi ereptos diluvio in portum salutis inducit.*

De ces idées éminemment grandes, saintes et naturelles, l'auteur passe à des pensées d'un autre genre, et s'élève du simple au figuré. L'Église est l'épouse unique et chérie, que Jésus-Christ s'est acquise par son sang, qu'il vivifie de son Esprit, dans le sein de laquelle nous avons puisé une nouvelle vie, qui nous nourrit du lait de sa doctrine, qui nous fortifie du pain de vie, et sur laquelle il répand les trésors de sa miséricorde: *Hæc est unica et dilecta sponsa, quam acquisivit Christus sanguine suo, quam spiritu vivificat, cujus in sinu, renati per gratiam tuam, lacte verbi pascimur, pane vitæ roboramur, misericordiæ tuæ subsidiis confovemur.* C'est enfin cette Église qui, protégée par son céleste Époux, combat fidèlement sous ses enseignes, et reçoit de ses mains la couronne immortelle: *Hæc fideliter in terris, sponso adjuvante, militat, et perenniter in cælis, ipso coronante, triumphat.* Toutes ces idées sont grandes, éminemment religieuses. Cette répétition: *Hæc est domus orationis*, etc., *Hæc est unica et dilecta sponsa*, etc., *Hæc fideliter in terris*, etc., annonce un cœur vivement ému, une âme pénétrée des grandeurs de la religion et des espérances qu'elle promet à l'homme souffrant et malheureux. Ce n'est pas de l'éloquence humaine; c'est de cette éloquence douce et touchante, qui n'appartient qu'à la religion et qu'on appelle *onction*.

L'auteur de l'Office des morts a répandu sur la préface de cette

douloureuse solennité une teinte de mélancolie, et je dirais presque de philosophie, qui touche et attendrit. De quels bienfaits la religion ne comble-t-elle pas l'homme ? Elle lui donne l'espérance d'une heureuse résurrection. Si la certitude de la mort le contriste, la promesse d'une future immortalité le console. Un chrétien ne meurt pas, il ne fait que changer de vie ; et, pour une habitation terrestre et périssable, la religion lui en assure une éternelle dans les cieux : *Ut dum naturam contristat certa moriendi conditio, fidem consoletur future immortalitatis promissio. Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur non tollitur, et dissoluta terrestris hujus habitationis domo, æterna in cælis habitatio comparatur* (1).

Supposez l'homme pénétré de ces vérités, les ayant continuellement sous ses yeux, quelle admirable société un peuple vraiment chrétien ne formerait-il pas ? Mais nous sommes descendus dans un temps où les cérémonies de la religion sont presque tout ; ses dogmes et sa morale presque rien.

La préface de l'office de la Toussaint, celle des Apôtres et de saint Denis sont également remarquables par le choix et la beauté des pensées.

Dans l'une, le prêtre invoque Dieu au nom de cette société des saints, dont il couronne le mérite dans le ciel, en ne couronnant toutefois que son propre ouvrage ; car tout nous vient de Dieu : *Qui glorificaris in concilio sanctorum, et eorum coronando merita coronas dona tua*. Il le remercie de nous avoir donné, dans l'exemple de ces chrétiens vertueux, des modèles de sainteté ; dans leur intercession, un appui précieux ; et dans leur nombreuse réunion, une multitude de témoins, qui nous encouragent à combattre comme eux, pour mériter, comme eux, une couronne de gloire incorruptible.

Dans l'autre, le prêtre invoque la protection de Dieu pour son Église. C'est par les apôtres qu'il l'a fondée ; ils ont été les pasteurs du troupeau ; puissent leurs successeurs suivre leurs traces glorieuses !

Dans celle de saint Denis, Dieu ne s'est pas contenté de nous affranchir du joug de l'enfer, de nous choisir pour ses fils d'adoption ; il a voulu encore faire servir à notre salut les travaux des martyrs. C'est de leurs mains que sa miséricorde et sa grâce se sont servies pour semer la foi dans nos cœurs ; c'est de leur sang même qu'il a voulu féconder ce germe précieux. Avant la grande action du sacrifice, le ministre sacré conjure le Seigneur d'affermir son ouvrage, de conserver ce troupeau sacré qu'il a confié à son Fils unique, et de le recevoir dans les cieux, après l'avoir sanctifié sur la terre.

(1) Le diocèse de Rodez, sur la demande de Mgr Delalle, a obtenu du Saint-Siège l'autorisation de chanter cette préface.

HIÉRARCHIE CÉLESTE.

5. Le célèbre liturgiste de Mende explique fort au long, comme c'est assez son usage, le sens des mots dont se compose la préface. Nous extrayons de son livre le passage suivant :

En disant : « Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, par le Christ Notre-Seigneur, que les Anges louent, etc., » on donne à entendre que l'Eglise et les Anges louent Dieu, non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme. On dit que les anges le louent, parce qu'on lit dans le Psalmiste : « Louez-le, vous tous qui êtes ses Anges ; adorez-le. » On lit aussi dans Esdras : « Les armées du ciel, Seigneur, vous adorent. »

« Les Puissances tremblent, » car on lit dans Job : « Les colonnes du ciel tremblent devant lui, et il les fait trembler en sa présence. » On dit que les Esprits célestes tremblent ; ce n'est pas parce qu'ils redoutent le bras de Dieu, puisqu'ils sont parfaitement heureux ; c'est par un effet de la puissance du Très-Haut ou de leur obéissance, car, selon l'Apôtre, les anges sont devant Dieu comme des serviteurs et des ministres. Les Puissances tremblent, non que les Esprits célestes aient un corps ; mais on veut faire comprendre par cette expression que tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, tremble et est rempli de crainte devant la face de la divine Majesté, de même que nous avons coutume de trembler et d'être pleins de crainte devant un redoutable maître.

Ensuite viennent ces mots : « Les Cieux et les Vertus des cieux. » Par les Cieux, on entend les Trônes ; car le Seigneur a dit : « Le Ciel est mon Trône ; » et l'on dit que les Cieux louent Dieu, selon cette parole du Prophète : « Que les Cieux des cieux et que toutes les eaux qui sont au-dessous des cieux louent le nom du Seigneur. » Les cieux obéissent à l'ordre de Dieu ; car par eux-mêmes ils n'ont pas le pouvoir de se montrer purs ou nébuleux.

« Les Chérubins et les Séraphins. » Pour comprendre ce qu'on dit en cet endroit, il faut remarquer qu'il y a neuf ordres d'anges, savoir : les Anges, les Archanges, les Trônes et les Dominations, les Vertus, les Principautés, les Puissances, les Chérubins et les Séraphins. Le mot *ange*, dérivé du grec, signifie *envoyé*, parce qu'en effet les anges sont envoyés de Dieu pour annoncer et exécuter ses volontés.

Le terme d'*ange* est le nom de leur emploi et non de leur nature, car ils sont avant tout des esprits ; mais, quand ils sont envoyés, ils reçoivent le nom d'anges. Les peintres se permettent de leur donner des ailes, pour symboliser la rapidité de leur course en toutes choses comme les fables des poètes attribuent des ailes au vent, à cause de

sa vitesse. Le mot *archange* signifie *chef des anges*, ou envoyé d'un ordre supérieur ; en effet, ce sont les anges qui annoncent les choses d'une moindre importance, tandis que les archanges proclament les grandes nouvelles. Les archanges tiennent donc le premier rang parmi les anges, dont ils sont en quelque sorte les seigneurs et les princes. Certains auteurs leur donnent des noms particuliers, afin de désigner par ces termes mêmes les attributions de chacun d'eux. Voici les principaux :

Gabriel, en hébreu, veut dire *force de Dieu*, parce que, partout où Gabriel est envoyé, la puissance et la force de Dieu se manifestent. Ce fut lui qui annonça la naissance du Christ, qui terrassa le démon, et qui vint humblement combattre contre les puissances de l'air.

Michel signifie *Qui est comme Dieu* ? Quand il se fait quelque chose qui est merveilleusement fort dans le monde, cet archange est envoyé ; et il tire son nom de son office même ; car personne n'a la force de faire ce que Dieu peut faire. C'est pourquoi cet archange fut envoyé en Égypte, pour lancer les fameuses plaies, dont cette contrée fut désolée.

Raphael signifie *guérison* ou *remède de Dieu*, parce que, partout où il est nécessaire de guérir ou de médicamenter, l'archange Raphaël est envoyé. C'est ainsi qu'il fut adressé à Tobie pour le délivrer de sa cécité.

Uriel signifie *feu de Dieu*, et nous lisons que l'on vit le feu dans le buisson, et que la flamme voltigeait au-dessus et remplissait la mission qui lui avait été donnée. Ces noms sont pour personnifier les anges ; et ils ne leur ont été imposés ni par eux-mêmes ni par Dieu, mais par les hommes, et on ne sait par qui. On ne trouve pas dans l'Écriture d'autres personnifications.

Les autres noms des ordres angéliques sont : les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Principautés et les Puissances. Ces noms, d'après l'Apôtre, comprennent toute la société du Ciel ; et on les a donnés aux purs Esprits qui les portent, à cause des dignités particulières qui les distinguent.

Les *Trônes*. Ce sont les troupes d'anges qu'en latin on appelle *Sedes* et *Throni*, parce que le Créateur est assis sur leurs ailes, et qu'il rend ses jugements par leur intermédiaire.

Les *Dominations* sont les anges placés au-dessus des Vertus et des Principautés, et qui, parce qu'ils dominent les autres troupes des anges, sont appelés *Dominations*. On en fait mention dans la préface, pour montrer que nous devons leur ressembler davantage, parce qu'ils nous enseignent la manière de nous dominer. Se dominer, c'est faire la volonté de Dieu.

Les anges qu'on appelle *Vertus*, remplissent un ministère par lequel

ont lieu les avertissements et les miracles en ce monde ; de là leur vient leur nom.

Les Principautés. Ce sont les anges qui commandent les troupes célestes. Parce qu'ils ont sous leurs ordres d'autres anges pour exécuter les commandements de Dieu, ils ont reçu le nom de Principautés ; car, parmi les Esprits bienheureux, les uns servent le Seigneur ; les autres se tiennent autour de son trône, comme le dit Daniel : « Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui. »

Les Puissances. Ce sont les anges auxquels les vertus ennemies sont soumises ; ils portent ce nom, parce qu'ils écartent les puissances du malin esprit, pour qu'elles ne puissent jamais nuire. On nomme les Puissances dans la préface, pour marquer que nous devons enchaîner la puissance de Satan.

Les Chérubins rendent témoignage des mystères divins et des opérations sublimes de la grâce. Leur nom se traduit de l'hébreu en latin par *multitude* ou *plénitude de la science*. Les Chérubins, en effet, approchant de plus près de Dieu, sont plus remplis que les autres de la divine science. Ils avaient été représentés par ces deux animaux de métal fondu, qu'on avait placés sur le propitiatoire de l'arche.

Les Séraphins. C'est cette multitude d'anges, dont le nom signifie *enflammés* ou *brûlants*, parce qu'ils sont enflammés et qu'ils brûlent du feu de la charité par-dessus tous les autres anges, et parce qu'entre eux et Dieu il n'y a pas d'anges intermédiaires. Comme ils sont plus près de sa face, ils rayonnent plus que tous les autres Esprits célestes de l'éclat de la divine lumière.

C'est des Séraphins qu'Isaïe dit : « Ils voilent la face et les pieds de celui qui est assis sur le trône de Dieu. » Le reste de la foule des anges ne peut voir entièrement l'essence de Dieu, puisque les Séraphins la couvrent, selon Isaïe. On mentionne les Séraphins dans la préface, parce qu'à leur exemple nous devons être tout enflammés de l'amour de Dieu.

Saint Denis l'Aréopagite enseigne qu'il y a trois hiérarchies ou ordres d'anges ; et il met trois ordres dans chaque hiérarchie, pour montrer que la ressemblance de la Trinité y est figurée. Il y a trois ordres supérieurs et principaux, trois inférieurs et trois moyens. Les ordres supérieurs sont : les Chérubins, les Séraphins et les Trônes. Les ordres moyens sont : les Dominations, les Principautés et les Puissances. Les ordres inférieurs sont : les Vertus, les Archanges et les Anges.

Dans la préface, on omet un ordre de chaque hiérarchie, pour montrer qu'en comparaison de l'éternelle Trinité, dont on loue principalement la majesté, toute autre trinité se trouve amoindrie et imparfaite ; car qui, dans les cieux, sera égal au Seigneur ? Et qui,

parmi les enfants de Dieu, sera semblable au Très-Haut ? On ôte des ordres supérieurs, les Chérubins ; des ordres moyens, les Principautés ; des ordres inférieurs, les Archanges. « Les Anges louent cette éternelle et individuelle Trinité, les Dominations l'adorent, les Puissances tremblent en sa présence. » Et nous vous prions, Seigneur, de recevoir nos voix avec les louanges de ces bienheureux Esprits.

Le Dieu tout-puissant a mis au monde deux créatures raisonnables, les anges et les hommes, pour qu'elles s'appliquent à louer Dieu et à lui rendre des actions de grâces ; et quand, unies par un même désir, ces deux créatures célèbrent ensemble le Tout-Puissant, elles sont de cœur à l'unisson, comme les cordes hautes et basses dans cette harpe céleste, dont saint Jean dit qu'il entendit une voix comme le son de plusieurs joueurs de harpe qui touchaient leur instrument, et chantaient comme un cantique nouveau.

L'ANGE GARDIEN.

Parmi ces Esprits célestes qui forment la cour du grand Roi, n'oublions pas d'invoquer spécialement celui qui est député à notre garde et que le Seigneur a spécialement chargé de nous servir de conseil et d'appui.

Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieus son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au Séraphin ;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

LAMARTINE, *Médit. poét.*

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION.

SANCTUS. — HOSANNAH. — CÉRÉMONIES QUI ACCOMPAGNENT LE CHANT DU SANCTUS.

Non est sanctus ut est Dominus.

Le Seigneur est l'unique saint; il n'y en a point qui lui soit comparable. I Reg., 11, 2.

Un nouveau concert commence, quand le prêtre a fini; aux chants de la terre succèdent les chants du ciel, ou plutôt l'Église du ciel et celle de la terre, ne faisant qu'un pour célébrer la gloire du Très-Haut, se confondent en hommages d'adoration, de respect et d'amour, et disent :

Sanctus, sanctus, sanctus Dominus, Deus sabaoth. Pleni sunt caeli et terra gloria tua Hosanna in excelsis.

Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis.

Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. La terre et les cieux sont pleins de sa gloire. Hosanna au plus haut des cieux.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux.

Cette terminaison de la préface est désignée par les anciens Pères sous le nom de *trisagion* (1), mot grec qui signifie *trois fois saint*. On appelle encore ce triple *Sanctus*, hymne angélique ou triomphale. *Angélique*, parce que la première partie est composée des paroles qu'Isaïe entendit chanter alternativement par les Séraphins au pied du trône de Dieu. « J'ai vu, dit ce grand prophète, le Seigneur assis sur un trône élevé; les Séraphins se tenaient autour de lui, se voilant la face de leurs ailes. Ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. La terre est toute remplie de sa

(1) Τρις trois fois, et ἅγιος saint.

gloire (1). Saint Jean, dans son *Apocalypse*, fait aussi la description de quatre animaux mystérieux, ayant des yeux de tous côtés, ne se reposant ni jour ni nuit, et disant sans cesse : Saint, saint, saint est le Seigneur tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir (2). Ce sont les heureux habitants de la sainte Sion, qui chantent ainsi autour de l'autel du ciel les louanges du Très-Haut. C'est donc de l'Église triomphante que l'Église militante a emprunté ce chant sacré, si doux et si soubaitable, dit un ancien concile (3), qu'il ne peut jamais causer d'ennui, quand on le dirait continuellement. — On appelle encore cette hymne *trionphale* (4), parce que la seconde partie est composée des cris de joie et de gloire, dont retentit l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ¹. »

La triple répétition du mot *saint* indique, comme l'a remarqué saint Ambroise, que nous adorons en l'unité d'un Dieu la trinité des personnes ². « Les Chérubins et les Séraphins, dit cet illustre docteur, ne disent pas seulement une fois *saint*, de peur que vous ne croyiez qu'il n'y a qu'une personne ; ils ne disent pas seulement deux fois *saint*, *saint*, car vous pourriez vous figurer qu'ils excluent le Saint-Esprit ; ils ne disent pas non plus *saints* au pluriel, de crainte que vous ne pensiez qu'il y a plusieurs dieux ; mais ils répètent trois fois *saint*, *saint*, *saint*, et toujours au singulier, pour vous faire comprendre, par cette hymne même, la trinité des personnes et

(1) Seraphim stabant super illud; sex alæ uni, et sex alæ alteri; duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant. Et clamabant alter ad alterum, et dicebant : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus exercituum; plena est omnis terra gloriâ ejus. *Is.*, vi, 2, 3.

(2) Die ac nocte dicentia : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus omnipotens. *Apoc.*, iv, 8.

(3) Le concile de Vaison, en 529, chap. 3.

(4) Ἐπινίκιον.

l'unité d'essence. En parlant ainsi, ils vous apprennent à connaître Dieu (1). » Ainsi chacun de nos trois *sanctus* est un hommage adressé à chacune des trois personnes divines. Ce triple cri d'admiration, d'adoration, d'amour, d'enthousiasme sacré, est encore une marque de notre impuissance à louer et à glorifier convenablement le Seigneur. Nous voulons dire que le Seigneur est infiniment saint, mille fois saint, éternellement saint; et, ne trouvant pas dans le langage humain de mot qui rende suffisamment notre pensée, nous chantons trois fois et coup sur coup : *Sanctus, sanctus, sanctus*, afin de montrer par ces paroles que nous sentons tout ce qu'il y a de grandeur, de puissance, de sainteté infinie dans le Dieu que nous adorons et bénissons. Nous lui donnons spécialement le titre de *saint*, parce qu'il est l'abrégé et comme un précis des perfections divines. C'est aussi le titre que le Seigneur a pris avec le plus de complaisance, puisqu'il s'appelle souvent le saint d'*Israël*. — Pouvons-nous célébrer la gloire et la sainteté de Dieu, sans haïr le péché? Saint Chrysostome demande comment les chrétiens peuvent proférer des paroles et des chansons impudiques avec cette même bouche, qui a fait retentir le cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. »

Nous disons encore, toujours d'après la vision du prophète Isaïe, que le Seigneur est le *Dieu des armées*, c'est-à-dire le chef et le maître souverain, non-seulement des armées de la terre, qui sont peu de chose devant lui, mais encore de toutes ces légions d'esprits bienheureux, de ces millions d'anges qui ont, dès le commencement, vengé ses droits et soutenu sa cause contre l'orgueilleux Lucifer et ses infâmes adhérents, et qui travaillent encore incessamment à étendre son royaume, en préservant nos âmes de mille dangers, et en les dirigeant dans

(1) Ut in hymno distinctionem Trinitatis et Divinitatis intelligas unitatem. D. AMBR. *De Spirit. Sanct.*, l. III, c. XVIII.

les voies du salut. Il est aussi le maître et le chef de cette glorieuse armée d'apôtres, de confesseurs, de vierges, de martyrs, qui a généreusement combattu le combat de la foi, qui a vaincu le monde avec tous ses prestiges, l'enfer avec toutes ses fureurs. Voilà les armées du Dieu vivant, armées saintes, protectrices de la sainteté des hommes, et qui environnent le trône céleste de pureté, de gloire et d'amour. Enfin Dieu est le Seigneur et le maître de tout ce qui existe, de la cohorte innombrable de ces corps lumineux qu'il a semés dans l'immensité, de cette variété infinie de créatures qui peuplent le monde, de tout ce qu'il y a de fort et de grand dans le ciel et sur la terre; il est l'arbitre suprême de tous les événements de l'univers. Voilà pourquoi, comme pour expliquer ce terme : *Seigneur, Dieu des armées*, le prophète ajoute et l'Église répète après lui : « Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire : Hosanna au plus haut des cieux ! »

Le mot *Hosanna* est une acclamation de joie en usage chez les Israélites, et qui correspond à notre *Vivat* français, et au *Viva*, *Viva* des Italiens. Par ce cri d'allégresse, non-seulement on faisait éclater ses transports, mais encore on implorait l'assistance divine, car le sens de cette expression est : *Sauvez-nous, je vous prie*, ou : *Sauvez-nous en ce moment*. En chantant donc ou en prononçant : *Hosanna in excelsis*, c'est comme si nous disions à Dieu : « Oui, tout honneur et toute gloire à Dieu, jusques au plus haut des cieux; et aussi, nous le demandons très-humblement, que du plus haut des cieux, toute paix, toute grâce, tout salut descendent jusqu'à nous ! » C'est donc un cri d'applaudissement et une ardente prière.

En rendant honneur et gloire à la sainte Trinité, l'Église n'oublie pas ce qu'elle doit à Jésus-Christ, son rédempteur. Pour le louer, elle emprunte les paroles dont il fut acclamé par la foule, quand il fit son entrée triomphante à Jérusalem, quelques jours avant la consommation de son sacrifice sur la croix : « Béni soit celui qui vient au

nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Par ces paroles, nous protestons que nous recevons Jésus-Christ, qui va descendre sur nos autels, avec le même empressement et les mêmes transports que les Juifs. Dans l'ivresse de leur joie, ils s'écriaient : « Hosanna au Fils de David ! » C'est comme s'ils avaient dit : « Honneur et gloire au Fils de David ! O Dieu, sauvez-nous ! sauvez-nous maintenant par Jésus-Christ, fils de David, que nous reconnaissons pour le Messie. » Disons nous-mêmes cet Hosanna avec foi, avec amour, et en même temps avec plus de constance que les Juifs, qui, trois jours après, abandonnèrent indignement leur Rédempteur et le livrèrent à la mort. Hosanna à ce divin Sauveur, envoyé du plus haut des cieux pour racheter nos âmes et les sanctifier ! Hosanna ! Venez, ô divin Jésus ! Sauvez-nous, sauvez-nous ³.

Qu'il est beau, qu'il est ravissant, ce cantique, admirable écho des concerts célestes, où se trouvent exprimés les dogmes les plus sublimes, l'unité de Dieu, la trinité des personnes en Dieu, la venue du Sauveur par le mystère de l'Incarnation, et par sa nouvelle et continuelle incarnation dans l'Eucharistie ! A la profession de ces insondables vérités se trouvent unis les plus nobles, les plus touchants sentiments d'adoration, de louange, d'amour, de reconnaissance. Les paroles hébraïques elles-mêmes qu'on y a heureusement mêlées, lui donnent un degré tout particulier de beauté. En nous rappelant d'antiques souvenirs, en frappant nos oreilles d'une manière inaccoutumée, elles ouvrent à l'âme un champ vaste et sans limites de belles et touchantes considérations ⁴.

Quant au chant du *Sanctus*, il varie selon les diverses solennités de l'année. Quelquefois il est admirable de richesse et de magnificence ; mais presque toujours ses notes graves, solennelles, élevées, chantées à longue haleine, et, en quelque sorte, parallèles et se correspondant les unes aux autres, annoncent qu'il s'agit de rendre un même honneur aux trois personnes divines, égales en

puissance, quoique parfaitement distinctes. Le plus souvent l'orgue y joint ses brillantes symphonies. Entendez au fond de la nef cet harmonieux instrument : c'est la voix du Ciel qui célèbre le Roi immortel des siècles, et nous invite à nous joindre à ses accords. Entendez, dans le sanctuaire et dans toute l'enceinte de l'église, les accents forts et sonores des chantres et de tout le peuple : c'est le chant de la terre qui s'unit à celui du ciel. En certains endroits, et cette coutume nous semble belle et touchante, la voix pure et argentine des enfants module le verset évangélique *Benedictus*, qui prend dans leur bouche un charme tout nouveau. Et aussitôt après, les grandes et solennelles harmonies de l'orgue ou du chœur redisent le dernier *Hosanna*, et, dans leur impatiente ardeur et leur enthousiasme triomphal, semblent l'emporter dans les cieux. Oh ! c'est bien là le cantique des Anges, le cantique des Chérubins et des Séraphins, en même temps que le cantique des âmes douces et ferventes, qui aiment Jésus et qui l'appellent.

Disons maintenant un mot des cérémonies qui accompagnent le chant du *Sanctus*.

A ce triple cri d'adoration et de glorification qui semble partir de la Jérusalem céleste, le prêtre s'incline, ayant les mains jointes sur sa poitrine et non appuyées sur l'autel, en signe de respect et d'anéantissement, et à l'imitation des Chérubins, qui n'osent regarder en face le Dieu trois fois saint et se couvrent le visage de leurs ailes. Au mot *Benedictus*, il se relève, parce que c'est un cri de joie ; et il fait sur lui un signe de croix, comme pour attirer sur son âme les bénédictions qui découlent de ce signe salutaire, et pour marquer aussi que nous adressons ces paroles au Fils unique de Dieu, qui nous a réellement sauvés par sa croix, et dont nous voulons nous appliquer les mérites.

On agite ici une sonnette pour avertir les assistants que la partie la plus importante du sacrifice va commen-

cer, que le prêtre va entrer dans la grande prière du canon, qui doit opérer la consécration du corps de Jésus-Christ, et que, par conséquent, ils ne sauraient être trop attentifs ni trop recueillis.

Aux messes solennelles, ce n'est pas seulement par le son d'une clochette que l'Église invite ses enfants à une prière plus fervente et à une posture, s'il est possible, plus respectueuse ; elle veut encore que toutes ses cloches, mises en branle, proclament au loin, dans toute la contrée, la sainteté et la gloire du Très-Haut et le moment où il va descendre sur nos autels. En même temps, de jeunes clercs, revêtus de leurs blancs surplis, paraissent devant les saints tabernacles, portant des flambeaux allumés et de l'encens fumant, pour honorer, par ces signes de la plus profonde vénération, le Dieu qui va se rendre présent au milieu de son peuple. Ainsi, la mélodie de l'orgue, le bruit des cloches, la majesté du chant, l'accroissement du luminaire, tout contribue à rehausser la solennité de cette partie de la liturgie.

Remarquons encore qu'aux grand'messes, le diacre et le sous-diacre qui, pendant la préface, se sont tenus derrière le célébrant, viennent au *Sanctus* se ranger à sa droite et à sa gauche, et tous trois ensemble, dans la même posture, ils récitent les paroles sacrées. C'est l'Ancien et le Nouveau-Testament unis à Jésus-Christ, qui prennent part à son sacrifice.

Unissons-nous de cœur à ces paroles, qui expriment si bien la joie que l'Église ressent du prodige qui va bientôt s'opérer. Faisons mieux encore : chantons le *Sanctus* avec les élans de la plus vive foi et les transports d'un saint amour, mêlant nos timides voix aux accents éternels des anges et des saints, avec qui nous espérons poursuivre et continuer à jamais ce cantique sacré, au milieu des splendeurs de la céleste patrie ⁵ (1).

(1) Pendant que le chœur chante le *Sanctus*, le célébrant continue l'action du sacrifice. Quelquefois on s'arrête après le premier Ho-

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Sancti estote, quia ego Sanctus sum.

Soyez Saints, parce que je suis Saint, *dit le Seigneur.*

Levit., xi, 44.

Que la terre et les cieux et les mers te bénissent !

Qu'au chœur des Chérubins les Séraphins s'unissent

Pour célébrer le Dieu, le Dieu qui nous sauva !

Saint. Saint, Saint est son nom ! Que la foudre le gronde !

Que le vent le murmure, et l'abîme réponde :

« Jéhova ! Jéhova ! »

LAMARTINE, *Chant du sacre.*

1. Le *Sanctus* est souvent désigné dans divers auteurs sous le nom d'Hymne primitif, d'Hymne de victoire. Il en est fait mention dans les Constitutions apostoliques et dans saint Cyrille ; ce qui prouve qu'il remonte aux temps les plus anciens.

Autrefois le célébrant attendait que le chant du *Sanctus* fût fini avant de commencer le Canon ; et, comme du temps de Charlemagne, certains prêtres se permettaient de commencer le Canon, pendant que le peuple chantait encore le *Sanctus*, cet empereur réprima cet abus par une ordonnance. Actuellement, le célébrant récite le *Sanctus*, pendant que le chœur le chante, et commence aussitôt le Canon ; mais un prêtre instruit se gardera bien encore de faire l'élévation du corps de Jésus-Christ avant que le chœur ait fini ce cantique ; et, pour cela, il doit ménager convenablement la récitation de ce qui précède, pour donner aux chantres le temps d'achever ; et ceux-ci, de leur côté, doivent exécuter d'une manière suffisamment rapide cette partie du chant. C'est, dans la plus auguste fonction du culte catholique, une perturbation déplorable que la prolongation du chant du *Sanctus* au-delà de l'Élévation, comme il arrive trop souvent dans les messes en musique. On doit bien se pénétrer de ce fait, que le *Sanctus* n'est qu'une continuation de la Préface. C'est donc pécher contre toutes les règles de la liturgie et de la convenance que de lui donner une longueur démesurée.

ORIGINE DU TRISAGION GREC.

L'Église grecque a un *trisagion* particulier, dont voici l'origine,

sanna, et on réserve le *Benedictus* pour le chanter aussitôt après la consécration. Placées à ce moment, ces paroles sont pleines d'à-propos. Après avoir adoré Jésus-Christ en silence pendant les deux élévations, ne pouvant plus retenir les sentiments qui le débordent, le cœur éclate comme impatient par ce cri d'amour et de triomphe.

telle qu'elle est racontée dans le Ménologe des Grecs et dans une lettre du pape Félix III à Pierre Gnaphée (1), patriarche de Constantinople. Sous l'empire de Théodose, le vingt-quatrième jour de septembre, la ville de Constantinople fut ébranlée par un violent tremblement de terre. Le peuple consterné sortit de la ville, et se réunit dans la plaine autour du patriarche Proclus, adressant à Dieu de ferventes prières. Or, voilà qu'à la vue de toute l'assemblée, un petit enfant fut tout-à-coup enlevé dans les airs et ravi au ciel. Une heure après, tandis que le peuple s'écriait : *Kyrie, eleison*, l'enfant redescendit à terre, et raconta qu'il avait entendu chanter par les Esprits célestes le *trisagion* de cette manière : *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis*, et qu'il lui avait été commandé d'annoncer au peuple que Dieu lui serait propice, s'il chantait pieusement cette hymne. Ce qu'ayant dit, cet enfant tomba mort; et le peuple, ayant chanté le *trisagion* en la forme qui lui avait été indiquée, fut délivré des malheurs qui le menaçaient.

Ce *trisagion* est la prière que les Grecs font le plus fréquemment et avec le plus de dévotion. Ils la récitent en entrant dans l'église, et dans toutes les occasions qui les portent à élever leur esprit à Dieu.

Aux mots dont elle se compose, Pierre Gnaphée ajouta les suivants : *Qui crucifixus es pro nobis, miserere nobis*, c'est-à-dire, *O Dieu, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous*, infiltrant ainsi d'une manière cauteleuse le venin de l'hérésie des théopaschites, dont il était infecté. Ces hérétiques soutenaient que la nature divine avait souffert sur la croix; ce qui est contraire à la foi catholique. Les Arméniens ayant employé cette formule additionnelle jusqu'au onzième siècle, le pape Grégoire VII leur défendit d'en user. « Nous vous enjoignons, leur dit-il, d'omettre à l'avenir cette addition, que vous faites au chant de louange, laquelle n'est adoptée par aucune autre Eglise orientale ni par la sainte Eglise romaine. Supprimez-la, pour éviter toute occasion de scandale et tout soupçon de sentiment erroné (2). »

L'Eglise latine emploie une fois l'année, le Vendredi-Saint, le *Trisagion* des Grecs. C'est pendant l'adoration de la croix, à la fin de chaque *impropère*, qu'elle le chante alternativement en grec et en latin.

Les Grecs, pour ne pas confondre le *trisagion* de l'office avec celui de la messe, donnent souvent à celui-ci le nom d'*épinicion* ou chant de victoire, parce qu'aussitôt après la préface, ils s'adressent à Dieu, comme au vainqueur et au triomphateur suprême. Ils ont encore une

(1) C'est-à-dire Pierre-le-Foulon.

(2) Epist 1, l. VIII.

autre hymne liturgique, qu'ils chantent pendant la *grande entrée* (1), et qu'ils appellent l'*Hymne des Chérubins*. Elle est ainsi conçue :

« Nous qui représentons les chœurs mystiques des Chérubins, et
« chantons en l'honneur de l'auguste Trinité l'hymne trois fois
« sainte, bannissons tout soin terrestre, comme devant recevoir le
« Roi de toutes choses, qu'accompagne invisiblement l'armée des
« Anges. Alleluia. »

LA TRINITÉ DANS L'UNITÉ.

2. Prenez garde, nous dit saint Jean Chrysostome, à l'hymne que les Séraphins chantent dans le ciel, en disant trois fois : « Saint, saint, saint ; » ce qui marque une égalité de gloire entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit (2).

Has tres personas unam dissertat usiam
Nomine distinctam, sed majestate jugatam (3).

« Ces trois personnes n'ont qu'une nature distinguée par le nom, mais unie par la majesté. »

La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.

VOLTAIRE.

Saint-Didier, dans son *Clovis*, avait déjà défini cet incompréhensible mystère, mais avec moins de précision :

De leur perfection naît leur amour immense ;
Ils ont tous même esprit, même feu, même essence ;
Ces trois divins soleils, unissant leur clarté,
Forment de l'Éternel l'ineffable unité.

IMAGES DE LA TRINITÉ.

La Trinité a choisi l'homme entre toutes les créatures, pour peindre son image. BOSUET, *Serm. sur la Trinité*.

Nous trouvons, en effet, dans notre âme trois facultés distinctes : l'intelligence, l'amour, la volonté.

Tout autour de nous, nous voyons aussi une foule d'images de la Trinité.

LE SOLEIL : les rayons, la lumière, la chaleur.

LE MONDE : la terre, l'eau, le feu.

LA SOCIÉTÉ : un roi, un ministère, des sujets.

(1) V. page 445.

(2) Disce hymnum Seraphim ter dicendo : Sanctus, sanctus, sanctus, manifestat unam et æqualem gloriam Patris et Filii, et Spiritus Sancti. D. CHRYS., *Serm. de Trinité*.

(3) Ces deux vers se trouvent dans les *Actes* de saint Cassien, martyr.

LA FAMILLE : le père, la mère, l'enfant.

Ne perdons jamais de vue que s'enquérir plus qu'il n'est permis de la Trinité, c'est une curiosité coupable ; croire ce mystère comme le croit l'Église, avec une ferme foi, c'est nous mettre en sûreté ; voir la Trinité et la contempler telle qu'elle est, ce sera la parfaite et souveraine félicité (1).

O bienheureuse Trinité, la misérable trinité qui est en moi, vous réclame et soupire après vous (2).

On nomme la sainte Trinité dans les traités de paix. Mais, a dit le prince de Ligne, on se sert, pour les rompre, d'une autre trinité, qui est la mauvaise foi, l'intérêt et l'ambition.

TROPEs DU SANCTUS.

3. Le *Sanctus*, comme certaines autres parties de la liturgie dont nous avons déjà parlé, n'a pas été à l'abri de la manie des tropes ou interpolations. Nous citons les deux suivants, d'après le cardinal Bona, qui nous assure les avoir trouvés dans un ancien missel. Le premier est destiné aux fêtes de Notre-Seigneur ; le second, qui se lit dans une messe du Saint-Sacrement, est attribué à saint Thomas d'Aquin. S'il nous est permis de dire humblement notre avis, nous avouerons que nous n'y trouvons aucunement le génie de cet ange de l'école.

Cœleste præconium
Sonet vox fidelium
Ad Dei magnalia.

Sanctus.

Virgo parit filium,
Castitatis lilium,
Dei plena gratia.

Sanctus.

Cujus natalitia
Stella prodit prævia ;
Quem paterna proprium
Vox testatur filium,
Ad Jordanis flumina.

Sanctus.

(1) Inquirere de Trinitate perversa curiositas est ; credere et tenere sicut tenet sancta Ecclesia, fides et securitas ; videre autem sicuti est, perfecta et summa felicitas. D. BERN., *Privat. Serm.*

(2) O beata Trinitas, ad te mea misera trinitas suspirat. *Idem*, Sermo XII in Cant.

Cujus sancta Passio,
Mors et resurrectio
Mundi lavit crimina.
Pleni sunt cæli et terra, etc.

Jam in Patris dexterâ,
Sedens super æthera,
Regnat super omnia
Cum paterno numine,
Et cum sancto Flamine.
Hosanna in excelsis.

Ipsi laus et gloria
In excelsis.

Que la voix des fidèles fasse entendre un céleste cantique, pour préconiser les grandeurs de Dieu. *Saint.* — Une Vierge, lis de pureté, pleine de la grâce divine, devient Mère d'un Fils. *Saint.* — Une étoile qui le précède annonce sa naissance; la voix du Père, sur les rives du Jourdain, le déclare son propre Fils. *Saint.* — Sa sainte Passion, sa mort et sa résurrection ont lavé les crimes du monde. *Les cieux et la terre sont pleins de votre gloire.* Maintenant, à la droite du Père, assis au-dessus des astres, il règne sur tout l'univers avec Dieu son Père et l'Esprit-Saint. *Hosanna au plus haut des cieux.* — A lui louange et gloire. *Au plus haut des cieux.*

Sanctus.

Sanctum divinum mysterium
Semper declaratur;
Et mens infidelium
Tumens excœcatur;
Firma spes credentium
Fide roboratur.

Sanctus.

Fides est summoperè
Credere in Deum,
Panem sanctum edere
Et tractare eum.
Jubens dixit : Sumite,
Hoc est corpus meum.

Sanctus.

Panis prius cernitur,
Sed dum consecratur
Caro Christi sic mutatur.
Quomodo convertitur?
Deus operatur,
Dominus Deus Sabaoth.

De vino similiter,
 Si sit benedictum;
 Et tunc est veraciter
 Sanguis Christi dictum.
 Credamus communiter
 Verum et non fictum.

Pleni sunt cæli et terra gloriâ tuâ; hosanna in excelsis.

Nobis celebrantibus
 Istud sacramentum,
 Et cunctis fidelibus
 Fiat nutrimentum;
 Judæis negantibus
 Sit in detrimentum.

| .

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Saint. — Proclamons toujours saint ce divin mystère; l'esprit orgueilleux de l'incrédule s'aveugle; mais l'espérance ferme du croyant se fortifie par la foi. *Saint.* — La foi, c'est croire inébranlablement en Dieu, manger le pain sacré, le distribuer et le porter. Le Seigneur l'a dit et ordonné: « Prenez, c'est mon corps. » *Saint.* — On ne voit d'abord que du pain; mais, au moment de la Consécration, il devient la chair de Jésus-Christ. Comment se fait ce changement? C'est Dieu qui l'opère, *le Seigneur, Dieu des armées.* — Il en est de même du vin, après qu'il a été consacré; il est vraiment le sang du Christ; croyons avec toute l'Eglise que c'est une réalité et non une figure. — *Les cieux et la terre sont pleins de votre gloire; hosanna au plus haut des cieux.* A nous qui célébrons ce mystère et à tous les fidèles, qu'il serve de nourriture. Aux Juifs qui le nient, il ne peut être qu'un sujet de ruine. *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Ces tropes n'ont jamais été universellement admis. Ils plaisaient surtout aux religieux, qui se croyaient en droit de se les permettre dans leurs monastères, leur piété ne se lassant jamais de méditer et de reproduire sous toute sorte de formes les augustes mystères de notre sainte religion. On avait tort, sans aucun doute, de faire de son autorité privée ces additions aux paroles solennelles de la liturgie; mais alors la bonne foi les excusait; et du reste, si nous comparons notre époque à ce bon vieux temps beaucoup trop décrié, convenons-en franchement, sans parler de tant de vices hideux qui sont la plaie des mœurs actuelles, notre froide science, notre délicatesse outrée, cette hâte qu'ont tant de chrétiens de se débarrasser au plus vite des exercices de religion, ce dégoût, cet ennui, qu'on apporte aux saints offices, ne sont-ils pas des défauts autrement notables que cette dévotion du moyen-âge, qu'on trouve peu éclairée et pas d'assez bon goût?

RITES DES ÉGLISES ORIENTALES.

Dans la liturgie arménienne, une des plus belles, non-seulement de l'Orient, mais encore de l'Eglise universelle, le diacre, en certains jours de solennité, chante avant le *Sanctus* l'hymne qui suit :

« O Christ, Notre-Seigneur, nous vous rendons grâces de notre vraie
« rédemption, qui s'accomplit en tout. Au prodige de votre résurrec-
« tion, les Vertus chantent vos louanges, les Séraphins sont saisis de
« frayeur ; les Chérubins tremblent et les Puissances des célestes
« Principautés, rangées en chœur solennel, chantent hautement et
« disent : Saint, Saint, etc. »

Le prêtre, pour s'unir au *Sanctus* qui est chanté par les clercs, dit secrètement, et tenant les bras étendus :

« Saint, Saint, Saint vous êtes en vérité et plein de sainteté. Qui
« présumerait de pouvoir exprimer par des paroles la profusion de
« votre immense tendresse sur nous ? Vous qui dès le commence-
« ment, plein de sollicitude pour l'homme déchu, l'avez secouru en
« tant de manières et par les prophètes, et par la promulgation de
« la loi, et par un sacerdoce, qui vous offrait figurativement des
« génisses ! Puis, à la fin des temps déterminés, voulant annuler
« l'anathème porté contre nos crimes, vous nous avez donné votre
« Fils unique pour payer nos dettes et devenir notre rançon, pour
« être l'Hostie et le sacrificateur, l'agneau et le pain céleste, le sou-
« verain prêtre et le sacrifice. Il est, en effet, le distributeur, et lui-
« même vient pour être distribué au milieu de nous sans être con-
« sumé. S'étant fait vrai homme et non pas seulement en apparence
« dans les entrailles de la Mère de Dieu et toujours vierge Marie, il a
« cheminé comme voyageur par toutes les infirmités de la vie hu-
« maine, étant toujours pur de tout péché, et il a dirigé volontaire-
« ment ses pas vers la croix, salut du monde et rédemption des
« mortels. »

Vient ensuite la consécration, dont les termes sont identiques à ceux de la liturgie romaine.

Selon la liturgie de Constantinople, lorsque l'évêque officie, il tient de la main droite, pendant le *trisagion* chanté par le chœur, un chandelier à trois branches, et de la gauche un chandelier à deux branches. Chaque branche soutient un cierge allumé. Le chandelier à deux branches est le *dicerion* ; celui qui a trois branches s'appelle *tricerion*. L'évêque fait d'abord un signe de croix avec le *dicerion* sur le livre des Évangiles, puis un autre sur le même livre avec le *tricerion*. Enfin, se tournant vers le peuple, il lui donne alternativement la bénédiction avec les deux chandeliers. Un pieux symbolisme est attaché à ces deux chandeliers : Le *dicerion* figure les deux natures de Jésus-Christ ; le *tricerion* représente les trois personnes de la sainte Trinité.

SUBLIME THÉOLOGIE DE SAINT GRÉGOIRE.

4. Saint Grégoire de Nazianze, dans les admirables poésies qu'il nous a laissées, nous fait franchir le seuil du Saint des saints, infranchissable à tout autre qu'au théologien chrétien; il en aplanit à nos pas tous les degrés; il en ôte tous les voiles de devant nos yeux; il nous transporte et nous dépose là où les mystères de notre foi se manifestent comme des vérités simples. L'accent de cet hiérophante hardi et respectueux est celui d'une adoration austère et pure... Écoutons-le.

« Il est un Dieu unique, sans commencement, sans cause, que nulle
 « des choses qui ont été n'a pu circonscrire, que ne pourra circon-
 « scrire nulle des choses qui seront : embrassant tous les âges, infini,
 « Père tout-puissant d'un Fils tout-puissant, ne l'ayant pas engendré
 « suivant la chair, puisqu'il est esprit. Le Fils est Dieu, distinct du
 « Père, participant à la divinité du Père, Verbe de Dieu, sceau vi-
 « vant de Dieu, Fils unique de l'Éternel, Fils unique de l'Unique,
 « égal au Père ; le Père est le père, le Fils est le fils, créateur et gou-
 « verneur du monde, vertu et pensée du Père. L'Esprit est un, Dieu
 « possédant Dieu. »

Nous souhaiterions qu'il restât dans cette traduction quelques traces de l'étonnante vigueur et de la sacerdotale majesté du texte. Malheureusement, une foule de termes courts et précis ne peuvent passer en français qu'à l'aide de trainantes et lourdes périphrases ; on est condamné à défigurer par la lenteur et la platitude cet auteur aussi élégant que nerveux.

Essayons encore :

« O plus que tout ! est-il permis de te nommer autrement ? Com-
 « ment la langue te célébrera-t-elle, toi qu'elle ne peut exprimer ?
 « Comment l'esprit te verra-t-il, toi qu'il ne peut concevoir ? O seul
 « ineffable, père de toute parole ! ô seul incompréhensible, toi père
 « de toute intelligence ! Esprits et brutes te rendent hommage ; vers
 « toi monte le cri de tout ce qui souffre et de tout ce qui aime, le cri
 « de la prière universelle ; à toi s'adresse l'éternel et mystérieux can-
 « tique des anges, seuls confidents de ta divinité. Tu es la vie de
 « toutes les durées, le centre de tous les mouvements ; tu es la fin de
 « tout ; tu es seul, tu es tout ; ou plutôt, ô vanité des mots ! tu n'es
 « ni le tout, ni unité dans tout ; tous les noms te conviennent et au-
 « cun ne te désigne. Seul, dans la nature immense, tu n'as point de
 « nom !....

« Plein de trouble et d'agitation, je porte partout mes regards, ô
 « mon Dieu ! et je les ramène sans cesse vers toi, qui es la source
 « unique de mes forces. Être tout-puissant, incréé, principe et père
 « d'un fils éternel et principe comme toi, lumière de la lumière, qui
 « se communique de l'un à l'autre par des voies incompréhensi-

bles ; fils de Dieu, sagesse, roi, parole, vérité, image du premier modèle, nature égale à celle de ton père ; pasteur, agneau, victime, Dieu, homme, souverain pontife ; esprit qui procèdes du Père ; flambeau de nos âmes, qui éclaires les cœurs purs et rends l'homme semblable à Dieu, écoute ma prière, sois favorable à mes vœux. »

Ne pouvons-nous pas regarder ces belles paroles comme un magnifique commentaire de notre *trisaïon* ? Et combien cette poésie chrétienne, inaugurée par cet illustre docteur, l'emporte sur toute autre !

Certes, on n'éprouve pas une consolation médiocre quand, après avoir parcouru les œuvres de la littérature païenne du temps, si frivole, si fausse, si épuisée, on tombe sur ces pages neuves, solides et vraies ; quand on entend cette voix puissante et profonde, au sortir du triste commerce des Libanius, des Himérius, des Ausone et des Claudien. Nous dirons plus : comparant cette littérature nouvelle à la vieille littérature de la Grèce et de Rome, nous ne l'avouons pas inférieure. Les maîtres d'autrefois ravissent notre imagination et délectent notre esprit ; ce sont d'inimitables artistes. Mais tout leur art a-t-il la vertu d'attendrir et d'élever ainsi nos cœurs ?

Oh ! que saint Grégoire avait bien raison de dire de lui-même : « Je suis un organe divin, un organe doué de raison, un organe qu'un ouvrier merveilleux, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, frappe et rend harmonieux. »

5. La joie que respire le chant triomphal du *Sanctus*, fait de la terre un nouveau ciel. « Ce cri d'allégresse, qui s'entend dans le séjour de l'Éternité bienheureuse, retentit jusqu'au lieu de notre captivité et de notre exil... Nos faibles voix se confondent avec celles des amis de Dieu et sont écoutées avec la même complaisance. Que la confiance pénètre nos cœurs : si nous ne sommes pas encore dans la patrie, au moins nous est-il permis d'en goûter par avance les délices ; si nous ne tenons pas encore la palme de la victoire, nous la voyons cette palme entre les mains de Dieu, qui a daigné nous l'acquérir et qui nous la destine. Bien différents du peuple de Dieu qui n'osait prononcer le nom du Seigneur, nous louons avec assurance le Dieu des armées. Devenus ses amis et son peuple, il aime à nous entendre raconter ses merveilles et publier ses grandeurs. Il est trois fois saint et nous mille fois conpables ; mais il est plein de miséricorde, et il ne saurait dédaigner les louanges, que lui rend un cœur humble et reconnaissant. »

COCHIN, *Prônes*.

Chantons donc avec joie et amour notre cantique de gloire, *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*. Quel bonheur d'être à ce moment à l'Église, en la compagnie des anges, en face du saint autel !

L'autel, ah ! que n'est-il pas ? C'est la crèche devant laquelle les rois, en robe de pourpre, viennent déposer le tribut de leurs adorations et de leurs hommages, au milieu des parfums et de la pompe des grandeurs. C'est la montagne des béatitudes, d'où le Sauveur nous prêche par son exemple ce que doit être l'amour auquel ces béatitudes sont promises. C'est le Thabor éclatant, au sommet duquel nous voudrions nous bâtir d'éternelles demeures, pour assister sans cesse au miracle de la Transfiguration. C'est la table, où le Sauveur nous a préparé ce festin sacré, mystère de notre foi, qui nous fait entrer dans la plus intime communauté de vie avec lui. C'est le Golgotha où l'amour expire, — et la tombe d'où il s'élance glorieux et vainqueur de la mort. C'est le socle sur lequel repose la colonne de la charité divine, qui supporte à son tour ce monde appesanti par le lourd fardeau de ses iniquités. C'est le bûcher que le phénix de l'éternel amour s'est élevé à lui-même, et qu'il a allumé avec la flamme de son propre cœur, pour renaitre d'un perpétuel anéantissement par l'amour à une vie perpétuelle pour l'amour. C'est le trésor où est renfermé le diamant incorruptible, qui réduit à leur juste valeur, à leur prix vulgaire, tous les faux brillants qui nous éblouissent dans le domaine de l'esprit et dans celui des sens. C'est le catafalque, autour duquel il nous faut célébrer les funérailles du *moi* humain, avant d'être admis dans le séjour de la gloire. — Ah ! les langues de la terre ne sauraient exprimer tout ce qu'est l'autel ; mais quiconque s'agenouille devant lui, le sait et l'éprouve.

Mme la Ctesse IDA DE HAHN-HAHN.

ATTACHEMENT DE SYNÉSIUS A SON ÉGLISE.

Ce qui désolait surtout le cœur de Synésius, au milieu de tant de maux dont il était menacé, c'était la pensée de se séparer de cet autel où il trouvait son bonheur. Cet illustre évêque de Ptolémaïs, se voyant assiégé dans sa ville épiscopale par les Barbares, déploya le plus grand courage, veillant la nuit sur les murailles avec les soldats et les soutenant par ses discours et ses largesses. Sa plus grande crainte était d'être forcé de quitter son église. « Hélas ! s'écriait-il dans sa douleur, il faudra peut-être nous embarquer et fuir. Mais quand on m'appellera pour le départ, je supplierai qu'on attende ; j'irai d'abord au temple de Dieu, je ferai le tour de l'autel, je baignerai le pavé de mes larmes, je ne m'éloignerai pas avant d'avoir baisé le seuil et la table sainte. Oh ! que de fois j'appellerai Dieu ! Oh ! que de fois je saisirai les barreaux du sanctuaire ! Mais la nécessité est toute-puissante ; elle est impitoyable... Pour moi, je resterai à mon poste dans l'église ; je placerai devant moi les vases sacrés ; j'embrasserai les colonnes du sanctuaire, qui soutiennent la table

« sainte ; j'y resterai vivant ; j'y tomberai mort. Je suis ministre de Dieu, et peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma vie. Dieu jettera quelques regards sur l'autel arrosé par le sang du pontife. »

Ptolémaïs repoussa les Barbares, qui se retirèrent sur le reste de la province, laquelle fut ravagée et dépeuplée pour jamais.

VINGT-TROISIÈME INSTRUCTION.

Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei.

Il est bon d'attendre en silence le salut de Dieu. *Thren.*, III, 26.

LE CANON. — SILENCE DU CANON. — RAISONS DE CE SILENCE. —
CETTE RÉCITATION SILENCIEUSE EST DE RIGUEUR.

Le Canon.

Toutes les parties de la messe sont vénérables ; mais celle qui va commencer, en étant le cœur et l'âme même, mérite un respect tout particulier. On peut la regarder comme le point culminant, comme un milieu divin, autour duquel se groupent toutes les autres prières et actions du sacrifice. Elle s'étend depuis la fin du *Sanctus* jusqu'au *Pater*, et on la désigne sous le nom de Canon.

C'est un mot grec, κανών (1), qui signifie *ordre, règle, chose réglée, définitivement arrêtée*. Ainsi les décisions des conciles sont appelées canons, parce qu'elles doivent nous servir de règle soit en matière de foi, soit en ma-

(1) Dans le sens propre, κανών signifie *canne, mesure, règle droite*. Tout le monde sait que la canne a longtemps servi de mesure de longueur. — C'est dans le sens naturel, comme dans le sens figuré, qu'on a donné le nom de *canon* à ce redoutable instrument de guerre, qui est la dernière raison des rois, et qui sert à régler définitivement les droits des souverains et des empires.

tière de discipline ou de mœurs ; et la collection de ces règles, qui forment la jurisprudence ecclésiastique, s'appelle le *Droit canon*. Pareillement , les Pères de l'Église donnent le nom de *Canon* au catalogue des livres inspirés par l'Esprit-Saint, parce qu'ils sont la base et la règle de toute la religion. Quant à la partie de la messe qui nous occupe , elle porte le nom de *Canon*, parce qu'elle renferme les prières principales, fondamentales, du sacrifice, prières réglées, essentielles, sacramentelles, que nul prêtre ne peut omettre , altérer, changer, ni déplacer de quelque manière que ce soit. Le canon est la règle fixe, l'ordre invariable qu'il faut suivre en offrant le saint sacrifice. Les saints Pères lui ont encore donné plusieurs autres noms. Ils l'appellent : 1^o *la Prière*, comme on dit la *Bible*, c'est-dire le livre par excellence ; et le canon est en effet une grande prière, par laquelle nous demandons à Dieu le plus grand de tous les dons, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) ; 2^o *l'action*, *le mystère de la très-sainte action*, parce que c'est dans cette partie de la messe que s'opère le sacrifice , qui a été de tout temps regardé comme la plus importante de toutes les actions, laquelle ne peut entrer en comparaison avec aucune autre ; 3^o *anaphore*, c'est-à-dire *élévation*, parce que nous élevons vers Dieu une double offrande, d'abord Jésus-Christ et puis nos cœurs qui se joignent à lui. Mais le nom qui convient le mieux à cette série de prières est celui de *canon*, *règle*, *ligne droite*, dont il n'est pas permis de dévier. Les autres prières ont pu , à certaines époques, être laissées à la liberté et un peu à la dévotion arbitraire des diverses églises particulières ; mais le canon est l'acte principal, qui a dû être déterminé et disposé d'une manière précise ; et tout prêtre qui célèbre est obligé de s'y conformer , soit quant au texte lui-même des prières, soit quant à l'ordre qui leur est assigné.

(1) D. Cypr. *De Orat. Dom.*

Les prières qui composent le canon sont de la plus haute antiquité. Le saint concile de Trente nous dit qu'elles sont tirées des paroles de Jésus-Christ, des traditions des apôtres et des pieuses institutions des saints Pontifes (1); et voilà pourquoi ces prières sont tellement sacrées qu'il n'a jamais été permis d'y ajouter ni d'en retrancher une seule parole. C'est avec l'attention la plus scrupuleuse que l'Église a toujours veillé à leur parfaite intégrité; ses plus savants docteurs eux-mêmes se seraient bien gardés d'y toucher, à moins qu'ils ne fussent dépositaires de l'autorité apostolique; et même, un fait bien remarquable, c'est que l'addition de cinq ou six mots, faite au sixième siècle par le Pape saint Grégoire le Grand, causa un si grand étonnement que la rumeur n'en est pas encore éteinte (2). Depuis cette époque, aucun des souverains Pontifes n'y a fait la plus légère addition, ni introduit le moindre changement.

Pendant les quatre premiers siècles, l'Église n'a pas voulu que les prières du canon fussent écrites, dans la crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des infidèles. Les Pontifes et les prêtres devaient les savoir par cœur; et on se les transmettait par une tradition inviolable. Plus tard, lorsque la paix fut donnée au christianisme, elles furent écrites par quelque saint et savant personnage, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom.

Le célébrant, même aux messes solennelles, doit dire ces prières à voix basse, c'est-à-dire de manière à s'entendre lui-même, sans être entendu des assistants (3).

(1) *Is enim constat cum ex ipsis Domini Verbis, tum ex apostolorum traditionibus, ac sanctorum quoque Pontificum piis institutionibus. Trid., sess. XXII, c. iv.*

(2) C'est à la prière *Hanc igitur* que saint Grégoire ajouta : *Dies-que nostros in tuâ pace disponas.*

(3) *Quæ verò secretè dicenda sunt, ità pronuntiet ut et ipsemet se*

L'Église en a fait une loi si expresse qu'elle a lancé l'anathème contre quiconque oserait blâmer ce rite (1).

De la récitation secrète du Canon.

Les plus graves motifs ont déterminé l'Église à l'établir. Voici les principaux :

1^o Le silence et le secret conviennent à la nature incompréhensible de Dieu, où tout est mystère, qui est lui-même le plus grand de tous les mystères. Aussi nous est-il dit dans la sainte Écriture qu'il habite une lumière inaccessible, qu'il s'enveloppe de ténèbres comme d'un manteau, qu'il s'assied sur les nuages comme sur un trône. Il s'est caché dans le sanctuaire de son invisible empire, pour ne pas éblouir nos yeux de l'éclat de sa gloire; et, s'il se montre à l'homme, c'est toujours environné d'une obscurité profonde. — Ils conviennent à la sublimité du mystère de l'Eucharistie, que jamais l'esprit humain ne pourra pénétrer. L'opération du Saint-Esprit, qui change le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, ne tombe pas sous les sens. Ce divin Sauveur, qui prend réellement un corps sur l'autel, qui prie, qui s'offre, qui s'immole, n'est ni vu ni entendu des fidèles. Nous savons aussi que ce fut au milieu de la nuit, et dans le calme le plus profond de la nature, que le Verbe tout-puissant descendit du trône éternel, pour venir habiter parmi nous; et, au moment où il se rend encore présent dans la sainte Eucharistie, qui est une extension du mystère de l'Incarnation, l'Église veut exprimer, par un pro-

audiat et à circumstantibus non audiatur. *Rubr.* pars I, tit. 16, n. 2. — Ce texte si clair condamne l'opinion du chanoine Ledieu, qui prétendait, vers le commencement du dix-huitième siècle, que ces mots : *Submissâ voce*, du concile de Trente, ne signifiaient autre chose que *sine cantu*.

(1) Si quis dixerit Ecclesiæ Romanæ ritum, quo submissâ voce pars canonis et verba consecrationis proferuntur, damnandum esse..... anathema sit. *Trid.*, sess. XXII, can. ix.

fond et religieux silence, l'admiration qu'elle éprouve pour la merveille qui s'opère sur ses autels.

2° C'est un souvenir de la loi du secret de l'Eucharistie, qui était une nécessité dans les premiers siècles, pour ne pas exposer nos adorables mystères aux dérisions et aux calomnies des Juifs et des païens; et cette loi était observée avec une si sévère précaution qu'on n'écrivait pas les formules sacramentelles, comme nous l'avons déjà remarqué.

3° Le secret contribue de la manière la plus efficace à nous entretenir dans un grand respect pour les choses saintes. On se familiarise aisément avec les objets les plus augustes, quand on les a constamment sous les yeux, et avec les paroles les plus sublimes, quand elles frappent souvent les oreilles. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours environné d'un secret appareil la célébration de ses mystères. Longtemps elle ne permit d'y assister qu'à l'élite de ses enfants; elle eut soin d'entourer ses autels d'une enceinte que ses ministres seuls pouvaient franchir; elle emploie encore une langue inconnue au vulgaire; et elle fait réciter à voix basse les prières du canon, car, dit saint Basile, rien n'est plus propre à augmenter en nous le respect des saints mystères que le soin avec lequel on dérobe au peuple les paroles de la consécration, dont la connaissance ne pourrait qu'affaiblir la vénération qu'elles doivent inspirer. A force de les entendre, les gens de peu de foi et de religion y attacheraient moins d'importance; et ils pourraient s'oublier jusqu'à les profaner, en les mêlant à leurs conversations, en les publiant, comme dit un auteur, dans les carrefours et sur les places publiques (1).

4° Ce silence est favorable au recueillement, et donne un nouvel aliment à la piété. Il est bon, disait Jérémie,

(1) *Ne verba tam sacra et ad tantum mysterium pertinentia per vicos et plateas aliisque in locis ubi non conveniret, decantarent. Faux Alcuin.*

d'attendre en silence le salut de Dieu. C'est dans la retraite et le silence que le Seigneur se plaît à se manifester et à parler au cœur. Et, dans le silence du canon, il y a je ne sais quelle imposante majesté, qui frappe les sens et pénètre l'âme. Tout bruit de paroles cesse; il n'y a, en quelque sorte, que l'esprit et le cœur qui parlent. L'âme s'élève, par la grâce de Dieu, au-dessus de toutes les pensées terrestres; l'assemblée avec le prêtre et le prêtre avec l'assemblée, confondant leurs vœux et leurs prières, entrent par leurs désirs spirituels dans l'éternel et sublime sanctuaire de Dieu (1).

5^e Cette manière de prier convient à la foi, qui nous apprend que Dieu pénètre les choses cachées. Il voit les pensées des hommes, et il écoute la prière du cœur et non le son de la voix (2).

6^e Notre divin Sauveur nous a donné l'exemple de la retraite et du silence. C'est dans le secret du désert qu'il multiplia les pains, et c'est dans la retraite du cénacle qu'il institua l'Eucharistie. Jésus-Christ s'est caché plusieurs fois pendant sa vie, non par crainte, mais pour accomplir sa mission; et c'est pour représenter cette retraite du Sauveur, que l'on garde, à divers moments, le silence pendant la messe; et alors la dévotion seule s'applique à la recherche du Seigneur (3). Durant les trois longues heures que Jésus-Christ passa sur la croix, il pria constamment en silence, et ne laissa tomber de ses lèvres mourantes

(1) *Facto totius Ecclesiæ silentio, in quo cessante omni strepitu verborum, sola ad Deum dirigatur intentio et devotio cordium... Totà per Dei gratiam à terrenis cogitationibus mente separatà, et Ecclesia cum sacerdote et sacerdos cum Ecclesià, spiritali desiderio intret in sanctuarium Dei supernum et æternum. Faux Alcuin.*

(2) *Quod magis convenit fidei, ut sciamus Dominum in abdita quoque et occulta penetrare... Non vocis, sed cordis auditor est, qui cogitationes hominum videt. D. Cypr. De Orat. domin.*

(3) *Silentium sacerdotis latibulum Christi indicat. Innoc. III, l. II, c. LIV. — Multoties enim latuit in vitæ suæ cursu Christus; undè et in missà multiplex silentium. Gavant. Comm. pars I, tit. xvi, n. 1.*

que les sept mémorables paroles, que la piété a gravées dans tous les cœurs chrétiens. Quoi de plus touchant que de voir le prêtre à l'autel, profondément recueilli, prier à voix basse comme son divin modèle, et n'interrompre comme lui son mystérieux silence que sept fois depuis l'offertoire jusqu'à la communion, savoir : à l'*Orate, fratres*, à la Préface, à *Nobis quoque peccatoribus*, au *Pater*, à *Pax Domini*, à l'*Agnus Dei*, au *Dominic, non sum dignus*? L'autel est donc vraiment un nouveau Calvaire; et qu'y a-t-il de plus capable de nous inspirer des sentiments de componction et d'amour?

7° Ce silence nous rappelle que les apôtres, pendant la passion de leur divin Maître, n'osaient se déclarer ouvertement ses disciples, et ne confessaient sa foi qu'en secret (1).

8° Il faut bien que le secret et le silence conviennent à la prière et aux cérémonies religieuses, puisque nous les trouvons usités de tout temps. Chez les Juifs, Dieu lui-même avait prescrit que le grand-prêtre entrerait seul dans le Saint des saints, et qu'il y prierait, non-seulement sans être entendu, mais encore sans être vu du peuple. Nous voyons aussi, dans nos livres saints, qu'Anne, mère de Samuel, priait silencieusement; elle parlait par cette prière cachée; elle parlait, non pas avec la voix, mais de cœur. C'est ainsi, dit saint Cyprien, que l'Église, figurée par Anne, adresse tacitement des prières à Dieu, dans certaines parties du sacrifice (2). Pareillement Judith, dans

(1) In passione Christi discipuli non nisi occultè Christum confitebantur. *D. Thom.* p. 3, q. 83, a. 4, ad 6.

(2) Quod Anna Ecclesiæ typum portans custodit et servat, quæ Deum non clamorâ petitione, sed tacitè ac modestè intra ipsas peccatoris latebras precabatur et loquebatur prece occultâ, sed manifestâ fide; loquebatur non voce sed corde, ut declarat Scriptura divina quæ dicit : Loquebatur in corde suo; labia ejus movebantur, et vox ejus non audiebatur. *I Reg.* 1. — *D. Cypr.* de Orat. Domin.

la tente d'Holopherne, priait en silence (1). Cette coutume de prier en secret, l'Église l'a adoptée de temps immémorial, et elle se perd dans la nuit des temps. On la trouve marquée dans les liturgies de saint Basile et de saint Chrysostome, qui indiquent un très-grand nombre de prières, qu'on doit réciter *en mystère, en secret* (2), c'est-à-dire par une prononciation qui ne doit être entendue que de celui qui la fait, et tout au plus de quelques personnes rapprochées de l'autel. Pour ce qui regarde l'Église occidentale, il serait facile de démontrer par des témoignages innombrables que la récitation tacite du canon, et de quelques autres parties de la messe, remonte jusqu'à saint Grégoire-le-Grand, et de là jusqu'au berceau du christianisme (3). C'est donc ici le cas d'appliquer cette règle si connue de saint Augustin : « Ce que l'Église universelle observe et a toujours observé, sans avoir été établi par les conciles, doit être regardé comme d'institution apostolique (4). »

Ce n'est donc pas pour cacher au peuple nos saints mystères, comme l'a dit malignement certain historien (5), mais pour des raisons pleines de sagesse, que l'Église a établi la récitation silencieuse du canon ¹.

Les hérétiques n'ont pas manqué de déclamer contre

(1) Orans cum lacrymis et labiorum motu in silentio dicens, etc. *Judith*, XIII, 6.

(2) Μυστικῶς. Ce mot se trouve dix-neuf fois dans la liturgie de saint Basile, et jusqu'à trente fois, quant au sens, dans celle des Arméniens. Il est opposé à ἐκφωνῶς, qui signifie un son extérieur qu'on fait entendre au dehors.

(3) Le cardinal Bona a cru que cette loi du secret ne s'était établie qu'au dixième siècle. Mais on a prouvé, par des témoignages irréfragables, à ce pieux et savant cardinal, qu'il s'était mépris sur ce point liturgique.

(4) Quod universa tenet Ecclesia, nec conciliis institutum est, sed semper retentum est, non nisi auctoritate apostolicà traditum rectissimè creditur. D. AUG. *D. Bapt.*, l. IV, c. xxiv.

(5) Fra-Paolo, ce protestant habillé en moine, comme l'appelle Bosuet. *Hist. des variat.*, l. VII, n. 109.

cette pieuse et sainte coutume. Ils reprochent à l'Église de faire parler ses ministres comme des magiciens, dont on n'entend point les paroles. Pourquoi, disent-ils, faire un secret des prières du Canon, comme si l'on en rougissait? N'est-il pas contradictoire de dire que la messe contient de grandes instructions pour le peuple fidèle, et puis de lui en cacher une grande partie, par une récitation à voix basse? N'est-il pas ridicule de vouloir que le prêtre, à l'autel, ne prononce qu'en silence des prières qu'il fait au nom de toute l'assemblée? Et, de nos jours, à quoi bon un secret qui n'aboutit à rien, puisque l'ordinaire de la messe est maintenant entre les mains de tout le monde? Hommes, femmes, enfants, tous peuvent le lire et le lisent en effet.

Laissons les prétendus réformateurs vomir le poison de leur haine contre les pratiques les mieux autorisées et les plus respectables; et tenons pour certain que l'Église, inspirée de Dieu, ne fait rien de ridicule, et que tout ce qu'elle règle et prescrit est sagement réglé et ordonné. Elle ne rougit pas de ses prières, dont elle savoure l'onction et connaît la sublimité; mais elle veut qu'on les respecte, et craindrait de les avilir en les faisant résonner à tout moment aux oreilles d'une foule souvent distraite et peu révérencieuse. Loin de cacher ses mystères, elle veut que ses pasteurs les développent au peuple; mais l'Église n'instruit pas seulement par ses prédications; elle instruit même par le religieux et redoutable silence du Canon, beaucoup plus efficace et plus éloquent que les plus savantes paroles. Il est vrai que le prêtre, à l'autel, est l'ambassadeur du peuple. Mais, pour qu'il s'acquitte fidèlement de sa mission, est-il nécessaire que tout le monde entende le son de sa voix et comprenne le sens de ses paroles? En le voyant dans le sanctuaire, face à face avec Dieu, nous savons qu'il traite de nos plus chers intérêts, et nous nous unissons avec foi et ferveur à ses prières. Quant à ce qu'on objecte que le silence du Canon n'a-

boutit maintenant à rien, puisque l'ordinaire de la messe est entre les mains de tous les fidèles, nous répondons que par cela même que toutes les paroles du prêtre à l'autel sont connues des fidèles, il semble plus nécessaire de les envelopper comme du voile du mystère et du silence, afin d'en imprimer un plus profond respect dans tous les esprits et dans tous les cœurs. L'Église, nous en convenons, a beaucoup adouci son ancienne discipline. Pendant un long espace de temps, elle n'a voulu confier qu'aux ministres sacrés les saintes et sublimes prières du Canon; plus tard, elle défendit de les traduire en langue vulgaire; maintenant chaque fidèle peut les avoir à sa disposition et les lire; mais toujours le silence du Canon est là, qui vous dit : Priez, méditez, recueillez-vous; les yeux baissés et le front dans la poussière, croyez, aimez, adorez. C'est ici le secret du mystère et le silence du respect ².

Cette récitation silencieuse du Canon est une loi formelle de l'Église, dont aucun prêtre ne doit jamais s'écarter. Ainsi l'a expressément décidé le saint concile de Trente (1). Tout célébrant qui, au mépris de cette loi, ou dans l'intention d'introduire un rit nouveau, réciterait tout haut ce qui se doit dire en secret, se rendrait coupable d'un péché mortel (2); et ceux qui tomberaient dans l'extrémité opposée, récitant tout bas ce qui doit être prononcé à voix haute, seraient aussi fort répréhensibles, parce qu'ils violeraient une loi aussi ancienne que la liturgie ³.

Pendant cet auguste et mystérieux silence, que les fidèles méditent avec attention, avec respect et amour, les belles paroles de la liturgie, mille fois préférables à toutes ces prières de fantaisie ou de dévotion qu'on leur substitue

(1) Propterea pia mater Ecclesia ritus quosdam, ut scilicet quædam submissa voce, alia verò elatiore in Missa pronuntiarentur, instituit. *Trid.*, sess. XXII, c. v.

(2) Gavant., pars. I, tit. 16, dub. 1.

quelquefois, et qui, si pieuses qu'elles soient, ne les égaleront jamais en onction ni en profondeur, outre qu'elles sont encore beaucoup moins vénérables par leur origine. A ce moment solennel, que tout se taise dans le lieu saint, parce que le Seigneur va venir; que l'imagination et les sens se recueillent; c'est au cœur seul à parler. Dieu entend et exauce le cri du cœur plutôt que celui de la voix ⁴ (1).

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.

Cultus justitiæ silentium.

Le silence entretient la piété.

Is., xxxii, 17.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;

Nautoniers sans étoile, abordez! C'est le port.

Ici l'âme se plonge en une paix profonde;

Et cette paix n'est pas la mort.

LAMARTINE, *Méditations.*

1. La justice s'acquiert, se conserve et s'accroît, en parlant beaucoup à Dieu et peu aux hommes, selon ce qu'a dit un saint : « Le silence est comme le lit, où reposent toutes les vertus. »

Le père Lebrun (2) établit par une foule de preuves que, dans l'Eglise latine, toujours depuis les apôtres jusqu'à nous, on a récité le Canon à voix basse, et que c'était seulement lorsque le président avait terminé les prières, comme s'exprime saint Justin, que les assistants répondaient *Amen*.

Relativement aux Grecs, il constate par plusieurs témoignages qu'avant Justinien, le Canon dans leurs églises était également récité en secret, et sans que le peuple répondit *Amen*. Cet empereur voulut par une loi obliger les prêtres à prononcer le Canon de manière à être entendu du peuple. Quelques évêques complaisants obéirent à la loi qu'il porta à ce sujet; mais elle ne fut jamais universellement reçue en Orient; et même dans l'église grecque, plusieurs siècles après Justinien, il y avait encore des églises où le Canon était récité à voix basse. Enfin, il est prouvé que, dans quelques églises d'Orient, les assistants, pendant la récitation du Canon, chantent

(1) *Silentium est et clamat pectus, sed in auribus Dei. Flor.*

(2) Tome IV, *Dissert. sur le silence des prières.*

des psaumes ou des hymnes, et, par conséquent, le célébrant ne le récite point à haute voix, et le peuple ne répond point : *Amen*.

AMEN DES ORAISONS DU CANON.

Certains auteurs ont argué des *Amen* qui se trouvent à la suite des oraisons du Canon, que le Canon devait être récité à haute voix, parce que, disent-ils, ces *Amen* ayant été mis pour les fidèles, il faut que ceux-ci entendent la prière qui les précède, afin d'y donner leur acquiescement avec une entière connaissance de cause. Ici tout est faux, le principe et les conséquences.

1^o Avant le douzième siècle, on ne trouve aucun *Amen* aux quatre oraisons du Canon. L'ancien Canon des quatre premiers siècles n'en porte qu'un seul, par lequel il se termine. C'est celui qui précède l'Oraison dominicale. Qui ne sait que, dans les premiers temps, les mystères étaient dérobés aux yeux du peuple assistant par des voiles tirés sur l'autel, et que les prières intimes du Canon devaient, par la même raison, être récitées à voix basse? Ainsi, vouloir faire répondre par le peuple *Amen* aux prières du Canon, ce ne serait pas restaurer l'antiquité, mais introduire une innovation.

2^o Lorsqu'on a placé des *Amen* aux quatre oraisons du Canon, dont deux précèdent et deux suivent la consécration, on ne les a point mis dans la bouche du peuple, mais dans celle du célébrant. Dans l'office divin, l'Eglise fait souvent dire *Amen* par ses ministres, sans qu'il soit possible de supposer que le peuple fera cette réponse, puisqu'on le récite en particulier.

3^o Rien n'empêche que le peuple ne réponde *Amen* à la dernière oraison du Canon, sans qu'il l'ait entendue, car il sait très-bien que le célébrant, chargé de ses intérêts, ne demande à Dieu que ce qui peut lui être utile.

Les éditeurs d'un nouveau Missel de Meaux, en 1750, se permirent de faire précéder les *Amen* du Canon de la lettre rouge R, qui indiquait la réponse du peuple; et la rubrique de ce Missel marquait, en effet, qu'après la consécration le peuple devait répondre *Amen*, ainsi qu'après les prières du Canon. Cette rubrique fut introduite à l'insu de l'évêque de Meaux, Henri de Thyard, de Bissy, qui s'empressa de condamner cette insertion. Dans son Mandement du 22 janvier 1710, nous remarquons le passage suivant : « Ordonnons à tous les prêtres de notre diocèse de prononcer d'une voix qui ne puisse être entendue du peuple, le Canon de la sainte messe, aussi bien que les autres endroits que les rubriques marquent de dire à voix basse; et leur défendons, sous peine de suspense, de se servir du nouveau Missel, à moins que les corrections que nous ordonnons n'y aient été faites. » — Déjà en 1678, Mathurin Savary, évêque de Séz,

avait condamné l'abus, qui s'était glissé dans son diocèse, de prononcer à voix haute les prières du Canon. Voici le texte : « Nous désirons et vous commandons de prononcer et de tenir la main à faire prononcer secrètement et à voix basse, qui ne puisse être entendue que du célébrant dans les messes basses, et du diacre et du sous-diacre dans les hautes messes, les paroles du Canon, en la même manière qu'il est marqué et prescrit par le Missel romain, et mettons en suspense actuelle, *ipso facto*, ceux qui y manqueront. »

Cette prétention de réciter le Canon à voix haute est provenue de l'esprit innovateur du seizième siècle. Les uns, fervents catholiques, voulant imposer silence aux hérétiques qui tournaient en ridicule les prières du Canon, jugèrent qu'il était opportun de n'en plus faire un secret, comme si l'on en rougissait, et que la publication de ces prières en ferait goûter et estimer l'unction et la sublimité. Il faut se rappeler que l'ordinaire de la messe ne se trouvait alors ni manuscrit ni imprimé entre les mains des fidèles. Les autres, inclinant vers les nouveautés, voulaient qu'on ne respectât plus l'antique secret des mystères, et semblaient vouloir partager avec le peuple le caractère et le ministère sacerdotal. Le jansénisme, qui arriva plus tard, se rangea au parti de ces derniers, et l'on n'ignore pas que les plus exaltés de la secte attribuaient aux femmes elles-mêmes une part exagérée dans la célébration du saint sacrifice. Aussi les prêtres de ce parti avaient-ils soin de prononcer tout haut les prières du Canon.

Quelques auteurs mystiques ont écrit que les différentes oraisons du Canon ne sont pas suivies de la réponse accoutumée *Amen*, parce que les anges, qui assistent au sacrifice et environnent l'autel, font eux-mêmes cette réponse. Nous aimons à rapporter cette pensée, bien qu'elle renferme plus de piété que de raisonnement.

SOLITUDE DU CŒUR.

2. Pendant que le prêtre est renfermé dans le religieux silence du Canon, faites-vous une solitude à vous-mêmes dans votre cœur, pour adorer la Majesté divine. C'est ce que vous recommandent tous les saints.

Débarrassez-vous un peu de tant de soins, vous dit saint Augustin, et prenez un peu de temps, pour penser à Dieu et vous reposer en lui. Entrez dans le cabinet de votre cœur, et chassez-en toutes choses, à la réserve de votre Créateur et de ce qui peut vous servir pour le trouver; et, fermant ensuite la porte, dites-lui : Seigneur, je désire que votre volonté se fasse, enseignez-moi à la connaître et à l'accomplir.

Ceux qui peuvent se renfermer dans le petit ciel de leur âme, où

est celui qui a créé le ciel et la terre, vont par une excellente voie ; ils parviendront à boire à longs traits de l'eau de la fontaine ; ils feront en peu de temps beaucoup de chemin.

Il n'est pas nécessaire, en priant le Seigneur, de discourir beaucoup et de se servir d'expressions choisies. On peut se contenter de se tenir profondément recueilli en sa divine présence, lui représentant simplement ses besoins, et l'obligation qu'il a bien voulu contracter, par amour pour nous, d'y subvenir. Sainte THÉRÈSE.

Sainte Catherine de Sienne, qui aimait beaucoup la retraite, se voyant surchargée par ses parents d'occupations pénibles et dissipantes, se forma un oratoire dans son propre cœur, où elle était continuellement, sans que rien fût capable de l'en retirer. Elle y considérait son Dieu, et s'entretenait amoureusement avec lui. Elle avait coutume de dire que notre cœur est le royaume de Dieu, où il fait sa demeure, quand on l'y adore comme les anges avec religion et amour.

C'est surtout pendant qu'on se tait dans le temple, que nous pouvons nous livrer plus facilement à deux exercices aisés, mais bien précieux, que nous recommande saint François de Sales et par lesquels, nous dit ce savant maître de la vie spirituelle, « le grand ouvrage de notre perfection naît, s'accroît et se consomme. Ces exercices sont les aspirations fréquentes et la considération de Dieu. Les aspirations sont certains élancements de l'âme vers Dieu. Ces élancements sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus véhéments et plus amoureux. Cette considération de Dieu est d'autant plus utile que les regards vers Dieu sont plus simples. On ne peut imaginer le pouvoir qu'ont ces deux exercices pour nous tenir dans le devoir, nous soutenir dans les tentations, nous relever après nos chutes, et nous unir étroitement à Dieu. On peut les faire aisément, en tous lieux et en tout temps. Ces exercices devraient nous être aussi familiers qu'il nous est aisé d'aspirer et de respirer. »

O mon Dieu, comment mon cœur ne vous dit-il pas que je vous aime aussi souvent que je respire ? Que ce cœur si ingrat devienne enfin reconnaissant ! Que ce cœur qui a été tout de glace pour vous, soit embrasé et consumé de votre amour !

SAINTS ABSORBÉS DANS LA CONTEMPLATION.

Ce silence du sanctuaire, pendant lequel le prêtre semble converser seul à seul avec Dieu, nous rappelle une foule de saints qui, dans le temps de leur pèlerinage ici-bas, ont entretenu continuellement les plus douces et les plus intimes communications avec le Seigneur. Entre une foule que nous pourrions citer, nous choisissons les suivants :

SAINT JOSEPH DE COPERTINO.

Depuis le jour où saint Joseph de Copertino reçut le sacerdoce jusqu'à celui de sa mort, il vécut complètement étranger à la terre, et cette parole de saint Paul : *Notre conversation est dans les cieux*, s'accomplit littéralement dans sa personne. Ce n'était pas seulement son esprit qui vivait dans le ciel avec Dieu et ses anges ; le corps lui-même, entraîné et comme absorbé par l'âme, semblait avoir perdu sa matérialité et s'être revêtu par anticipation des qualités que l'Apôtre assigne aux corps glorieux. Ne demandant presque rien à ce monde, il était soutenu miraculeusement par une nourriture toute céleste ; ses pieds ne se posaient que comme à regret sur le sol ; et le moindre souvenir du ciel, où étaient ses pensées et ses désirs, faisait cesser cet état contre nature pour lui, en détachant de la terre ce corps déjà spiritualisé. Que de fois on le vit élevé en l'air, à une hauteur souvent considérable, en présence d'une foule muette d'étonnement ! La vue du tabernacle où repose l'Agneau dans sa tache, d'un crucifix, d'une image de la sainte Vierge ; le nom de Jésus ou de Marie, prononcé en sa présence, suffisaient pour déterminer en lui ces phénomènes extraordinaires, qui eurent un nombre immense de témoins, parmi lesquels figurent les personnages les plus considérables de l'époque, des évêques, des cardinaux, des souverains et même des papes ; de sorte qu'il est peu de faits qui réunissent à ce degré toutes les conditions de garantie, que l'esprit le plus difficile peut désirer. Ces ravissements étaient si fréquents en Joseph, qu'on ne saurait presque dire où il a le plus vécu, sur la terre ou au-dessus. On accourait de toutes parts pour voir cette merveille, qui déterminait la conversion au catholicisme de Jean-Frédéric, duc de Brunswick. En vain, pour empêcher le concours des populations, que le bruit de ces prodiges et le désir d'en être témoins attiraient de partout, de sorte que le repos du couvent qu'habitait le saint religieux en était troublé, en vain l'Inquisition le fit-elle transporter avec le plus grand secret en d'autres résidences situées en des lieux retirés et d'un accès difficile ; je ne sais quelle odeur de sainteté s'échappait de lui et trahissait sa présence, comme il arriva dans le monastère de Petrarubea, où l'on fut obligé de dresser des tentes autour de l'église, afin d'abriter la foule accourue pour le voir. L'avide curiosité des peuples, oubliant le respect dû au lieu saint, allait jusqu'à découvrir le toit de l'église pour jouir de ce spectacle merveilleux. Plus Joseph approchait du terme de sa carrière, plus ces phénomènes étaient fréquents. Dans ses dernières années, l'extase était devenue pour lui presque continuelle, et il ne pouvait être rappelé à la vie ordinaire que par l'obéissance. Séquestré de la communauté, dont il

ne pouvait suivre les exercices à cause de ses fréquents ravissements , obligé, pour la même raison, de célébrer la messe dans un oratoire particulier, on peut dire qu'il n'était plus de la terre et que déjà il avait commencé la vie du ciel.

La vie de saint Joseph de Copertino fut donc un miracle continu, miracle dont il n'est pas possible de douter, car aucune des raisons, par lesquelles on cherche ordinairement à se dispenser de croire aux faits de ce genre, ne peut trouver place ici. Joseph a vécu dans un siècle éclairé des lumières de la civilisation moderne, à une époque où l'esprit général, loin d'être disposé à croire aux miracles, était plutôt en garde contre eux. Si les prodiges, dont la vie de Joseph est pleine, n'avaient eu pour témoins que les religieux ses confrères, quelques-uns pourraient soupçonner ces derniers d'avoir cherché, par une pieuse fraude, à procurer à leur ordre une gloire non méritée ; mais cette objection tombe d'elle-même en présence de faits, qui se sont passés au grand jour, devant plusieurs milliers de témoins, devant des protestants, des savants, des princes, qui ne pouvaient ni ne voulaient être trompés, mais qui avaient, au contraire, tout intérêt à se rendre bien compte de la vérité et qui possédaient tous les moyens de découvrir la supercherie, si elle avait pu avoir lieu.

LA SOEUR MARGUERITE DU SAINT-SACREMENT.

La veille du jour, où la sœur Marguerite du Saint-Sacrement pronça ses vœux, elle fut soulevée de terre et attirée à la hauteur d'une statue de la sainte Vierge ; et là, droite, immobile, le visage enflammé de l'amour le plus ardent, elle apprit de la Reine des vierges les dispositions qu'elle devait apporter au sacrifice qu'elle allait faire le lendemain et au parfait abandon avec lequel elle devait se donner à Dieu.

Depuis le moment où elle se fut engagée irrévocablement dans l'ordre du Carmel, elle sembla ne plus appartenir à la terre. Sa conversation était au ciel, et toutes les occupations du siècle ne pouvaient en détourner son esprit. Quelquefois, quand on la menait au parloir et qu'on commençait à lui parler des choses du dehors, ses frères, les anges, l'excitaient à glorifier Dieu avec eux ; rien n'entraît dans son esprit de ce qu'on pouvait lui dire, et il n'y restait que ces paroles : Dieu seul est grand, saint et adorable. Quand elle avait à parler d'elle-même, elle se nommait celle qui appartient au saint Enfant Jésus. Ce saint Enfant la faisait pénétrer chaque jour davantage dans une science ineffable, dans les mystères mêmes du ciel ; il lui communiquait les richesses de son cœur ; il lui découvrait l'amour de ce cœur sacré pour les hommes, et lui faisait connaître les merveilles qu'il devait, un peu plus tard, faire éclater aux yeux d'une autre de ses

admirables épouses, au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial. Les apparitions se multipliaient : c'était toujours le saint Enfant, qui se montrait à sa petite épouse. Les grâces qu'elle recevait de lui se communiquaient à ceux qui l'entouraient, à ses compagnes du monastère, qui semblaient redoubler de ferveur et de recueillement. De là elles répandaient comme un torrent de salut sur la ville de Beaune et sur la France entière. Les saints semblaient empressés de voir enrichir la petite épouse du saint Enfant ; ils suppliaient le Seigneur de l'orner et de l'embellir des grâces, qu'ils avaient obtenues eux-mêmes plus particulièrement pendant leur vie. Les ravissements de Marguerite étaient continuels ; elle était sans cesse transportée à Bethléem ou à Nazareth ; elle discernait les diverses hiérarchies des anges ; mais, au milieu de ces merveilles, sa vie s'écoulait dans les plus horribles douleurs : le saint Enfant, qui voulait lui faire honorer d'une façon particulière son enfance, lui communiquait aussi toutes les douleurs de sa passion.

Marguerite du Saint-Sacrement, née en 1619 à Beaune et morte en 1648, a été une des plus illustres héroïnes des cloîtres du dix-septième siècle. Sa vie merveilleuse se trouve mêlée aux événements les plus importants de son époque. La reine Anne d'Autriche reconnaissait qu'elle était redevable à ses prières de la naissance de Louis XIV.

PIÉTÉ DE ROBERT ET DE CONSTANCE AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Robert, dont la piété fut un des plus beaux ornements de notre histoire, ayant mis le siège devant Melun, les murailles de la ville tombèrent pendant qu'il assistait aux divins mystères ; et le Canon de la messe, plus fort que toutes les machines de guerre, fit une brèche miraculeuse, pour le faire entrer en triomphe dans cette ville conquise.

Constance, fils du grand Constantin, étant près de combattre Maxence, fit offrir le saint sacrifice au milieu de son armée, exhortant les soldats à communier avant de livrer la bataille. Le pain Eucharistique se changea en une épée victorieuse, qui fit un grand carnage de ses ennemis et les mit en déroute.

Le P. NOUET, *L'Homme d'oraison.*

LA SOLITUDE UNIT A DIEU.

3. C'est afin d'être entièrement à l'abri du bruit et du tumulte du monde pour s'unir plus étroitement à Dieu, qu'on a vu tant de saints s'enfoncer dans la solitude et vivre entièrement séparés de tout commerce avec le monde.

Qui ne connaît l'existence miraculeuse de saint Paul au désert,

sa grotte, le palmier qui le protégeait contre les intempéries des saisons, et d'où il tirait à la fois sa nourriture et son vêtement ? Qui ne se rappelle sa limpide fontaine, le fidèle corbeau qui lui apportait chaque jour un demi-pain, la visite que lui rendit un jour saint Antoine, et enfin sa fosse creusée par des lions ? Tout le merveilleux de cette légende fait sans doute partie de nos premiers souvenirs, car peut-on oublier, après en avoir eu l'imagination frappée, cette grande figure du désert ? Mais ce qu'on ignore assez généralement peut-être, et ce qui est bien propre à nous édifier, c'est qu'avant de s'ensevelir ainsi tout vivant dans la plus effrayante solitude, Paul était un beau jeune homme, bien élevé, riche, fait pour voir le monde et y tenir un rang distingué. Dénoncé comme chrétien par son beau-frère qui convoitait son héritage, il craignit d'être présomptueux en se livrant lui-même aux tyrans ; mais, plutôt que d'être infidèle à son Dieu, il abandonna tout ce qu'il possédait à ses persécuteurs, et s'enfuit dans un désert, où il vécut jusqu'à l'âge de cent treize ans. C'est alors que Dieu, voulant faire connaître la vertu de son serviteur, lui envoya saint Antoine. Celui-ci revint tout confus au milieu des siens, pleurant et disant : « Malheur à moi, qui porte si indignement le nom de solitaire ! J'ai vu Élie ; j'ai vu Jean dans le désert ; en un mot, j'ai vu Paul dans un paradis. »

Saint Romuald, issu de l'illustre famille des Honesti de Ravenne, se livra dans les premières années de sa jeunesse à toute la fougue de son tempérament pour le plaisir. Aucune voix humaine ne s'élevait pour lui reprocher ses désordres ; mais sa conscience lui disait souvent : *Tu fais mal*. Un jour qu'il était à la chasse au milieu d'un grand bois, la grâce parut un instant avoir triomphé de son cœur. Fortement préoccupé de pensées pieuses, il s'arrête subitement ; puis, d'un air inspiré : « Heureux, s'écrie-t-il, les anciens ermites, d'avoir choisi de telles habitations ! Avec quelle tranquillité ils devaient servir le Seigneur, ainsi éloignés du tumulte du monde ! » Ce bon mouvement ne fit que traverser son âme. Mais à l'âge de vingt ans, rompant les liens qui tenaient enchaînés dans son âme les plus saintes dispositions, il entra au monastère de Classe, à quatre milles de Ravenne, et persévéra le reste de sa vie dans l'exercice des plus hautes vertus.

La bienheureuse Élisabeth Pienardi de Mantoue, étant encore toute petite enfant, avait pris en affection un petit appartement retiré, que personne ne visitait. Là, se tenant cachée, pendant que ses compagnes se récréaient, elle priait Dieu, méditait sa parole, se complaisait dans les vertus de la sainte Vierge, qu'elle eut toujours devant les yeux, comme un modèle dont elle avait à cœur d'approcher. On dit qu'à un âge, où les enfants vont déjà seuls loin de chez eux chercher le plaisir et l'amusement, elle n'était encore sortie de la maison

paternelle que pour aller à l'église de Saint-Barnabé, la plus proche de son quartier, et où chaque jour on la voyait, pieuse comme un ange, assister aux saints offices et recevoir son Dieu. Le monde, qui n'est rien moins que pieux et vertueux, aime cependant dans les jeunes personnes la piété et la vertu. Aussi à peine Élisabeth était-elle sortie de l'enfance, qu'on vint de toutes parts solliciter sa main ; mais depuis longtemps son choix était fait ; et, quoi qu'on pût lui dire, elle ne voulut d'autre époux que Jésus. Étant entrée dans le tiers-ordre des Servites, elle obtint, dès l'âge de quarante ans, de quitter la terre pour aller au ciel jouir de la récompense de ses vertus, en 1468.

Sainte Rosalie, née à Palerme, d'une famille illustre qui tirait son origine de Charlemagne, méprisa dès sa jeunesse toutes les vanités du monde. Elle se retira seule sur une montagne, échangeant ainsi les richesses et les délices de la maison paternelle et les brillantes espérances que pouvait lui donner sa parenté avec les rois de Sicile contre l'horreur et les aspérités d'une sombre caverne, dans laquelle elle s'enfonça intrépidement, après avoir gravé sur le roc cette inscription, qu'on y voit encore et qui marque l'esprit dont elle était animée : « Moi, Rosalie, fille de Sinibaud, seigneur de Roses et de Quisquina, j'ai résolu, par amour de mon Sauveur Jésus-Christ, d'habiter dans cet antre. » Là, morte au monde et à elle-même, ensevelie avec Jésus-Christ pour ne vivre que pour Dieu, elle acheva le sacrifice de son cœur par les austérités de la pénitence, jointes au travail des mains et à une prière continuelle. Elle mourut en 1160. Ses reliques ayant été découvertes en 1625, sous le pape Urbain VIII, la Sicile attribua à la protection de cette sainte, la cessation d'une horrible peste, dont les ravages se faisaient alors sentir.

La contrée que nous habitons se glorifie aussi d'une illustre sainte, qui a foulé aux pieds toutes les séductions du monde, pour vivre dans la solitude.

Issue d'une noble famille, sainte Tarcice, dès les premières années de sa vie, se consacra sans réserve à Jésus-Christ. Pour être plus libre de le servir, elle renonça aux avantages d'une maison opulente, et quitta son pays, par une inspiration particulière du Saint-Esprit. Après diverses pérégrinations, elle vint dans le Rouergue, et se fixa dans la paroisse de Rodelle. Là, comme une autre Marie, elle choisit la meilleure part, n'entretint aucun rapport avec le monde, et vécut seule dans une grotte, dont l'entrée était couverte de broussailles. Elle ne cessa point de jeûner et de mortifier son corps ; et néanmoins sa vie était douce, parce qu'elle était remplie de divines contemplations. Le Seigneur lui fournissait miraculeusement sa nourriture par le moyen d'une chèvre, qui venait à heures fixes lui offrir son lait. Après plusieurs années passées dans cette solitude, elle

s'envola vers son divin Époux. Son saint corps, qu'une lumière surnaturelle fit découvrir et qui exhalait une odeur céleste, a été précieusement conservé et vénéré jusqu'en 1793, dans le monastère Saint-Sernin, sous Rodez.

Légende du Propre de Rodez.

Retirez-vous, dit saint Jean Chrysostome, des voies battues, et placez-vous dans un endroit caché, afin que le monde n'ait rien de commun avec vous, et que vous n'ayez rien de commun avec le monde (1).

O Dieu, qui conduisez les âmes dans la solitude, pour leur parler au cœur (2), comme il ne nous est pas donné à tous de rompre les liens qui nous attachent au monde, faites du moins que nous nous recueillions plus profondément pendant le mystérieux silence du Canon, afin de converser plus facilement avec vous et de mieux entendre votre voix.

DU FLABELLUM OU ÉVENTAIL CHEZ LES GRECS.

4. Chez les Grecs, quelque temps avant la consécration et à certains autres moments indiqués par la liturgie, on agite un éventail (3) pour chasser les mouches du calice et des espèces sacrées. Cet instrument est une figure de Séraphin à six ailes déployées et emmanchée d'un bâton. La coutume de s'en servir remonte à la plus haute antiquité dans l'Église orientale. Il en est formellement parlé dans les constitutions apostoliques (4), dans les liturgies de saint Basile, de saint Chrysostome, et dans les autres liturgies grecques et syriaques. A défaut d'éventail, on se sert d'un voile ou petit linge, que deux diacres, placés de chaque côté de l'autel, agitent pour produire le même effet.

Par cet acte, on ne se propose pas seulement d'éloigner les mouches et autres insectes qui voltigent autour des dons sacrés ; on y attache encore un sens mystique. On veut par là représenter la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ; et, en effet, la prière que le célébrant fait en ce moment, y fait allusion. Hildebert de Tours donne à cette cérémonie une autre signification, qui nous paraît aussi fort édifiante. Envoyant à un de ses amis un éventail : « Lorsque, lui dit-il, vous « chasserez avec cet instrument les mouches qui viendront se reposer « sur l'autel, il faudra aussi repousser avec l'éventail de la foi catho- « lique les diverses tentations qui se présenteront à l'esprit pendant le

(1) Recede ergò de vià, et planta te in loco secreto, ut nec mundus tecum habeat aliquid commune, nec tu cum mundo. D. CHRYS., in *Matth.*

(2) Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus. *Osée*, II, 14.

(3) En latin *flabellum*, en grec ῥίπιος, ῥίπίδιον, en vieux français *esmouchoer*.

(4) Lib. VIII, cap. XII.

« sacrifice. Ainsi il arrivera que cet objet, destiné à votre usage, vous fournira de plus une salutaire instruction (1). »

Ce dernier passage nous prouve que le *flabellum* ou éventail a été aussi en usage dans l'Eglise latine; mais nous pouvons encore citer d'autres faits à l'appui de cette assertion. L'auteur du *Pré spirituel* (2) raconte qu'un évêque italien, célébrant un jour en présence du pape Agapit, surpris de ne pas voir, suivant sa coutume, descendre l'Esprit-Saint sur les dons offerts, ne terminait pas, dans cette attente, la prière de l'oblation. Craignant que l'éventail du diacre ne lui dérobât la vue de cette descente, il pria le Pontife d'ordonner à ce ministre de s'éloigner de l'autel; ce qui fut exécuté, et aussitôt le pieux évêque vit descendre l'Esprit-Saint.

Dans les anciennes coutumes de Cluny (3), l'usage du *flabellum* est mentionné en ces termes : « L'un des ministres, qui doivent être toujours au nombre de deux, se tenant auprès du célébrant avec un éventail, depuis le temps où les mouches commencent à se montrer jusqu'à celui où elles disparaissent, aura soin de les éloigner du sacrifice, de l'autel et du célébrant. »

Un cérémonial des évêques (4), écrit sous Nicolas V, au chapitre de ce qu'on doit observer, quand un cardinal célèbre la messe solennelle, contient ces paroles : « En été, on porte des éventails pour éloigner les mouches du saint sacrifice. » Il en fait aussi souvent mention, dans la description de la messe solennelle, chantée par le Pape. — Aujourd'hui encore, dans l'Eglise romaine, suivant le témoignage du cardinal Bona, lorsque le souverain Pontife doit célébrer, on porte à côté de lui deux éventails faits de plumes de paon; mais on ne les agite pas, à la manière des Grecs, pendant la messe.

L'éventail n'avait pas cessé, au treizième siècle, d'être en usage en France. Durand de Mende nous l'atteste formellement (5). C'est donc à tort que certains liturgistes ont avancé que cet instrument était tombé en désuétude chez nous depuis plus de mille ans.

Dans la célèbre abbaye de Saint-Philibert de Tournus, en Bourgogne, et dans le monastère de Pronille, de l'ordre de Saint-Dominique, on voyait un éventail singulier. Il avait à peu près la même figure que ceux dont se servent encore aujourd'hui les dames, excepté qu'il avait beaucoup plus d'ampleur et que le manche en était fort long. Autour de celui qui se conservait dans l'abbaye de Tournus, on lisait ces vers, en gros caractères :

(1) Epist. VIII.

(2) S. Moschus, *Prat. Spirit.*, cap. CL.

(3) Spicileg., t. IV, l. II, cap. xxx.

(4) Ce cérémonial se trouve manuscrit dans la bibliothèque Barberine, n. 2,365.

(5) *Materiale flabellum adhibetur.*

D'un côté :

Flaminis hoc donum, Regnator summe polorum,
Oblatum puro pectore, sume libens.
Virgo parens Christi voto celebraris eodem;
Hic coleris pariter, tu, Filiberte, sacer.

Sunt duo quæ modicum confert æstate flabellum :
Infestas abigit muscas et mitigat æstum;
Et sine dat tædio munus gustare ciborum ;
Propterea calidum qui vult transire per annum,
Et tutus cupit ab atris existere muscis,
Omni se studeat æstate munire flabello.

Souverain dominateur des cieux, ayez pour agréable ce don du souffle sacré, que nous vous offrons d'un cœur pur.

Vierge Mère du Christ, nous vous célébrons par les mêmes vœux. Ici, pareillement, nous vous honorons, glorieux saint Philibert.

Ce petit éventail nous procure, en été, deux avantages : il chasse les mouches importunes et adoucit la chaleur. Il nous permet encore de manger sans dégoût les dons offerts. Ainsi celui qui veut échapper aux chaleurs de l'année, et se mettre à l'abri de l'importunité des mouches, doit se munir d'un éventail pendant tout l'été.

Autour de cet éventail étaient représentés les saints, dont voici les noms : *Sancta Lucia, sancta Agnes, sancta Cæcilia, sancta Maria, sanctus Petrus, sanctus Paulus, sanctus Andræas.*

De l'autre côté :

Hoc decus eximium pulchro moderamine gestum
Condecet in sacro semper adesse loco.
Namque suo volucres infestas flamine pellit,
Et strictim motus longiùs ire facit.

Hoc quoque flabellum tranquillas excitat auras,
Æstum dùm eructat ventum, excitatque serenum,
Fugat et obscænas importunasque volucres.

Il convient d'avoir toujours dans le lieu saint ce bel instrument, qu'on doit porter avec une certaine grâce ; il chasse par son souffle les insectes nuisibles, et, par son mouvement rapide, il les fait fuir au loin.

Cet éventail agite l'air, chasse la chaleur, produit une douce fraîcheur ; il délivre de la malpropreté et de l'importunité des mouches et moucherons.

Ces vers n'ont certainement rien de remarquable ni pour la pensée ni pour la facture. Nous avons cru toutefois devoir les citer comme un monument du goût de l'époque.

Ajoutons qu'au-dessus des figures, on lisait : *Judex sanctus Mauritius, sanctus Dionysius, sanctus Philibertus, sanctus Hilarius, sanctus Martinus levita ;*

Sur la première pomme du manche, au-dessus des quatre figures en relief : *Sancta Maria, sancta Agnes, sanctus Philibertus, sanctus Petrus* ;

Sur la seconde : *Johel me fecit in honore Mariæ*. Ce Johel était le nom de celui qui avait fait cet éventail.

D. JUEININ. — D. MARTENNE. — DURAND. — PASCAL.
— BONA.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

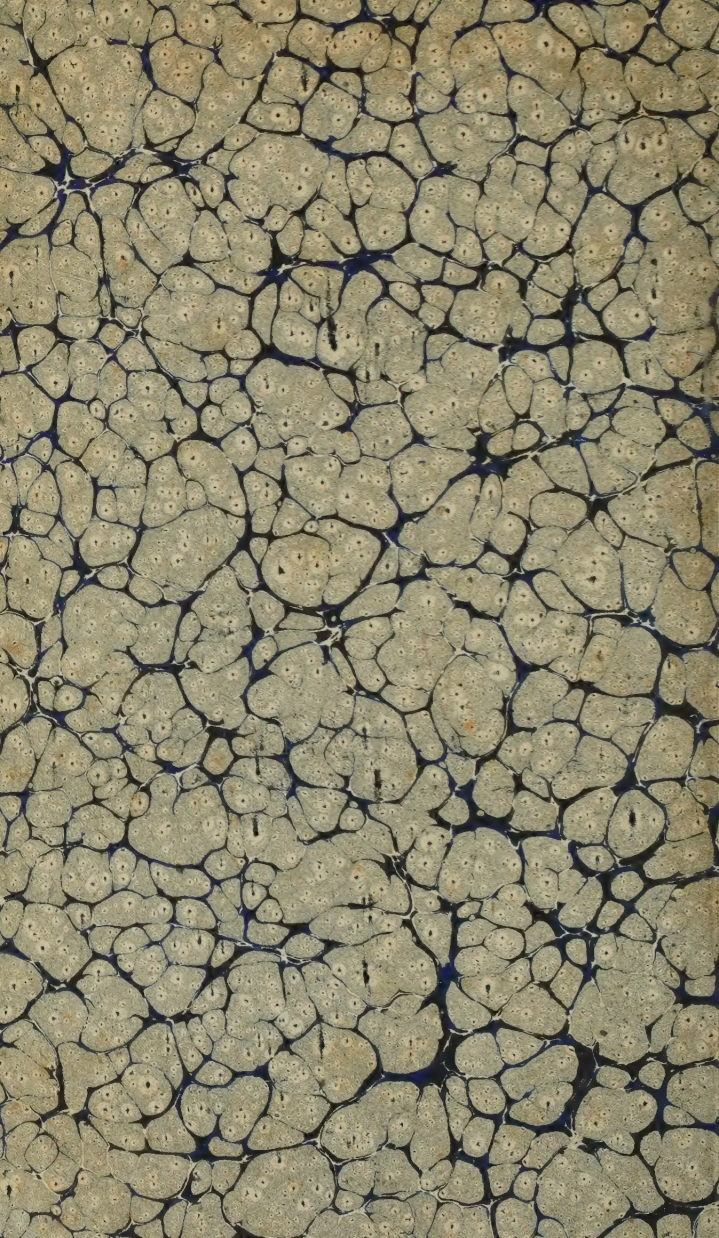
DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ACTE LITURGIQUE PAR EXCELLENCE, C'EST-A-DIRE DU SACRIFICE
EUCHARISTIQUE.

1 ^{re} INSTRUCTION. — Du sacrifice en général. — Sa définition. — Nécessité du sacrifice. — Sacrifices anciens. — Sacrifice de la croix. — Sacrifice eucharistique. — Participation à la victime. — Réalité du sacrifice eucharistique. — Identité du sacrifice eucharistique et de celui de la croix.....	1
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	15
2 ^{ce} INSTRUCTION. — Étymologie du mot <i>Messe</i> . — Diverses dénominations qu'on a données à cet auguste sacrifice. — Intégrité et continuité du sacrifice.....	21
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	31
3 ^{ce} INSTRUCTION. — Grandeur et excellence du sacrifice eucharistique. — Fins pour lesquelles il est établi. — Sa valeur et fruits qu'il produit. — Manière dont il opère ses admirables effets.....	36
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	47
4 ^{ce} INSTRUCTION. — Quelques autres considérations sur l'excellence de la messe. — Ce sacrifice renouvelle les principaux mystères de la vie du Sauveur. — Il est une continuelle prédication de la morale évangélique. — Nécessité du sacrifice eucharistique au point de vue religieux et social, et dans le plan chrétien de notre sanctification. — Objection.....	53
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	62
5 ^{ce} INSTRUCTION. — Dispositions pour offrir le saint sacrifice. — Dispositions du corps: le jeûne, la chasteté, la propreté. — Dispositions de l'âme: une vie sainte, une intention pure, une grande dévotion. — Dispositions pour assister à la messe: esprit de pénitence, foi vive, respect profond, douce confiance et sainte joie.....	73

TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	85
6 ^e INSTRUCTION. — De la préparation particulière du prêtre. — Une vie sainte, préparation indispensable. — De la préparation prochaine : oraison mentale, récitation de certains psaumes. — Dispositions matérielles. — Manière de se revêtir des ornements sacrés. — De l'ordinaire de la messe en général. — Division de la messe.....	91
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	101
7 ^e INSTRUCTION. — De la sortie de la sacristie. — Arrivée du prêtre à l'autel. — Honneur de servir la messe. — Préparation publique à l'action du sacrifice. — S'unir aux prières du célébrant. — Manière de sonner la clochette.....	107
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	116
8 ^e INSTRUCTION. — Prières préparatoires au saint sacrifice. — Signe de la croix. — Antienne <i>Introibo</i> . — Psaume <i>Judica</i> . — Sentiments qui règnent dans ce psaume. — On l'omet aux messes des morts. — Le <i>Confiteor</i> ou confession générale des péchés. — Prières qui suivent le <i>Confiteor</i>	130
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	142
9 ^e INSTRUCTION. — Entrée du prêtre à l'autel. — <i>Dominus vobiscum</i> . — <i>Aufer à nobis</i> . — Baisement de l'autel. — Origine et raisons de l'encensement. — Significations de l'encens. — Manière d'encenser l'autel....	152
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	164
10 ^e INSTRUCTION. — DEUXIÈME PARTIE DE LA MESSE. — Côté droit et côté gauche de l'autel. — <i>Introit</i> . — <i>Kyrie, eleison</i> . — Le <i>Kyrie</i> chante lentement.....	173
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	181
11 ^e INSTRUCTION. — <i>Gloria in excelsis</i> . — Beauté de ce cantique. — On l'omet aux messes des morts.....	191
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	199
12 ^e INSTRUCTION. — <i>Dominus vobiscum</i> . — Collectes. — Pourquoi le prêtre tient les mains élevées. — Réponse du peuple : <i>Amen</i>	203
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	221
13 ^e INSTRUCTION. — Instruction préparatoire au saint sacrifice. — Épître. — Comment les fidèles doivent l'écouter. — Ambon. — Graduel. — <i>Alleluia</i> . — Neumes. — La prose ou séquence.....	232
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	243
14 ^e INSTRUCTION. — Raisons du déplacement du missel. — <i>Munda cor meum</i> . — L'Évangile. — Comment les fidèles doivent l'écouter. — Cérémonies pour le chant de l'Évangile.....	253
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	266
15 ^e INSTRUCTION. — Prône. — Étymologie de ce mot. — Usage ancien du prône. — Quatre parties du prône : le préambule, les prières, les annonces, l'instruction. — Comment on doit écouter le prône. — Renvoi des catéchumènes.....	276
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	286
16 ^e INSTRUCTION. — Le <i>Credo</i> . — Quatre symboles dans l'Église. — Symbole de Constantinople. — Comment on doit le chanter. — Le célébrant l'entonne. — Époque où l'on a commencé de le réciter à la messe.....	298
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	311
17 ^e INSTRUCTION. — TROISIÈME PARTIE DE LA MESSE. — L'oblation. — Offertoire. — Éléments du sacrifice fournis par le peuple. — <i>Suscipe</i> .	

<i>sancte Pater.</i> — <i>Deus, qui humanæ substantiæ.</i> — Raison du mélange de l'eau avec le vin. — <i>Offerimus tibi</i>	327
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	340
18 ^e INSTRUCTION. — Oblation des fidèles. — <i>In spiritu humilitatis.</i> — <i>Veni, sanctificator.</i> — Encensement des oblations. — Raisons de ces encensements multipliés. — <i>Dirigatur, Domine</i>	354
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	363
19 ^e INSTRUCTION. — Lavements des doigts. — <i>Suscipe, sancta Trinitas</i> ...	375
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES	384
20 ^e INSTRUCTION. — <i>Orate, fratres.</i> — Secrète.....	395
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	402
21 ^e INSTRUCTION. — Préface. — Sa beauté. — Chant de la préface.....	411
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	422
22 ^e INSTRUCTION. — <i>Sanctus.</i> — <i>Hosannah.</i> — Cérémonies qui accompagnent le chant du <i>Sanctus</i>	432
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	439
23 ^e INSTRUCTION. — Le Canon. — Silence du Canon. — Raison de ce silence. — Cette récitation silencieuse est de rigueur.....	449
TRAITS HISTORIQUES ET NOTES DIVERSES.....	459



264

N52

Noel, M.

AUTHOR

Instructions sur la Litugie

TITLE

